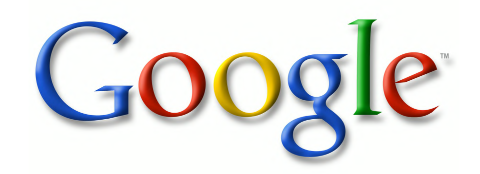
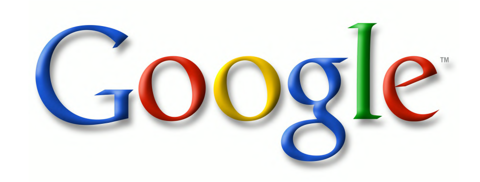












[redacted]

PARIS. — IMP. V. GOUPY ET JOURDAN, RUE DE RENNES.

LETTRES

SUR

L'ÉDUCATION DES FILLES

ET SUR LES

ÉTUDES QUI CONVIENNENT AUX FEMMES DANS LE MONDE

PAR

M[gr] DUPANLOUP

ÉVÊQUE D'ORLÉANS

PARIS

ANCIENNE MAISON CHARLES DOUNIOL

JULES GERVAIS, SUCCESSEUR, LIBRAIRE

ÉDITEUR, 29, RUE DE TOURNON, 29

—

1879



Cédant à de nombreuses et vives instances, nous avons consenti à laisser paraître la première partie du travail de Mgr l'Évêque d'Orléans intitulé : *Lettres sur l'Éducation des jeunes filles*.

Ce volume, quoiqu'il n'ait pu être publié du vivant de l'auteur, n'est cependant pas un ouvrage posthume. Il était totalement achevé, et même l'impression du tome suivant, dont la publication, nous l'espérons, ne se fera pas longtemps attendre, était commencée, lorsque la mort vint arrêter tout à coup l'illustre évêque.

C'est sa dernière œuvre, et nous pouvons le dire, son œuvre de prédilection ; celle où il se délassait, dans les dernières années de sa vie, des fatigues et des tristesses, et où il a le plus versé peut-être du trésor d'expériences amassées dans sa longue existence, et dans son étonnant ministère auprès des âmes. Pendant le séjour qu'il fit à Hyères, l'an passé, sous ce ciel méridional, en face de cette belle Méditerranée, c'était ce travail qui l'occupait: nous avons vu sa peine quand il fut obligé de l'interrompre pour épargner à la France la honte d'une apothéose nationale à Voltaire; et sa joie quand, cette lutte terminée, il put le reprendre. La veille même de sa mort, il en revoyait encore un chapitre.

Nul n'avait mieux compris que Mgr l'évêque d'Orléans la mission de la femme chrétienne en ces temps-ci, ses besoins, ses périls, l'influence de ses vertus, et la nécessité pour elle d'une vraie et forte éducation. L'idéal de cette éducation, il l'a révélé d'un mot quand il a intitulé un de ses précédents écrits *la Femme chrétienne et française* : toutes les puissances de la foi, toutes les délicatesses et tous les charmes du caractère national, voilà ce qu'il veut en elle. Quand il vit tout cela menacé par des tentatives téméraires , il prit la plume pour les combattre : les moyens d'éducation nécessaires pour former aujourd'hui les jeunes filles sur ce modèle, dans la famille, et dans les diverses institutions, voilà ce qu'il développe dans ces Lettres.

[redacted]

Il choisit cette forme de lettres, plus libre et plus vive que la forme didactique, afin de mettre plus de variété et d'intérêt dans l'ouvrage : quoique un peu disparates en apparence, le lien qui les rattache est visible cependant, et l'unité de plan apparaît sans peine. Il semble, en les lisant, qu'on se promène à sa fantaisie, par des sentiers capricieux, à travers une campagne agréable et fertile, mais chaque pas que l'on fait mène au but. Ces lettres, du reste, ne sont pas fictives ; la plupart ont été adressées réellement à des pères et des mères de famille, à des jeunes filles d'élite, à des institutrices, soit laïques, soit religieuses : ce qui fait qu'il n'y a rien là de vague : tout est précis, vrai, direct, vivant. Ce sont, sur la nature des jeunes filles, leurs qualités, leurs défauts ; sur les devoirs des institutrices et des mères ; sur les mille détails de l'éducation, des observations justes, délicates, profondes : on y sent une connaissance de la jeunesse consommée, une longue expérience du monde et des âmes, un éducateur, un maître éminent. Cet ouvrage, croyons-nous, est destiné à prendre place à côté de l'immortel *Traité de l'Education des Filles*, par Fénelon : toutes les lumières répandues dans le livre de l'archevêque de Cambrai s'y retrouvent, avec des vues sur les nécessités et les exigences de la société moderne qui en font un ouvrage, si nous pouvons ainsi dire, plus contemporain, plus pratique, et non moins beau et éloquent.

L'Abbé F. LAGRANGE.

Vicaire général d'Orléans.

[redacted]

AVERTISSEMENT

J'ai publié, il y a quelques années, *sur les études qui peuvent convenir aux loisirs d'un homme du monde* (1), un volume de lettres auquel le public n'a pas refusé un bienveillant accueil.

A cette époque, plusieurs personnes ont demandé si mon intention avait été d'étendre aux femmes les conseils que j'offrais aux hommes, ou si je ne publierais pas quelque chose de spécial sur les études qui conviennent à une femme chrétienne, vivant au milieu du monde.

Souvent, dans le cours de cette correspondance, ou, si on l'aime mieux, de ces entretiens avec les hommes du monde, mes lecteurs l'auront sans doute

(1) *De la haute éducation intellectuelle :* lettres sur les études qui peuvent convenir aux loisirs d'un homme du monde. 1 vol. in-8°, chez *Douniol et Cie*, rue de Tournon, 29.

[redacted]

remarqué, il a été question des femmes en même temps que des hommes, et un certain nombre des conseils que j'ai adressés aux uns peuvent aussi s'adresser aux autres. Néanmoins, j'ai été frappé de l'utilité qu'il y aurait à résumer quelques considérations qui appelassent plus spécialement, sur cette grande question du travail intellectuel, l'attention des femmes chrétiennes, et aussi à leur offrir quelques conseils pratiques qui se pussent proportionner et adapter plus directement à leurs devoirs et à leur vie, soit pour elles-mêmes, soit pour l'éducation de leurs filles. J'ai donc cédé très-volontiers aux désirs qui m'ont été exprimés à cet égard; et ceux qui ont bien voulu me suivre jusqu'ici dans mes efforts pour inspirer aux hommes le goût de la haute éducation intellectuelle, me suivront encore, je l'espère, avec quelque intérêt dans cette nouvelle excursion sur un si important sujet.

Je sais d'ailleurs avec quelle docilité celles à qui je m'adresse particulièrement ici accueillent, recherchent même les conseils qui leur sont offerts par un dévouement sincère, et quel courage elles mettent souvent à les suivre.

Elles comprendront vite que ce qui va leur être dit dans ces pages a plus encore pour but le bien le plus élevé de leur âme, que la culture pourtant si désirable de leur esprit.

Mais ces heures de travail suivi que je viens leur

[redacted]

demander, où les trouver dans la vie d'une mère de famille; ces habitudes de vie sérieuse, d'autant plus nécessaires que l'éducation moderne ne les donne pas suffisamment, comment une femme du monde pourra-t-elle s'y former et s'y astreindre?

Les préjugés du temps contre le travail intellectuel des femmes le permettront-ils, même à la bonne volonté courageuse?

Et encore, quelles sont pour elles les études possibles, les lectures, les auteurs nécessaires, les méthodes convenables et le plan à suivre?

Enfin qu'y a-t-il à faire pour améliorer ou réformer, s'il en est besoin, l'éducation de leurs jeunes filles? car, on le comprend sans peine, tout ce que les mères gagneront à mettre en pratique ces conseils profitera aux enfants eux-mêmes.

Tels sont les sujets, intéressants et variés, que je me propose de traiter, et les questions que je voudrais essayer de résoudre.

Et lorsque je les résoudrai, je prie mes lecteurs de croire que, dans ce cas, non-seulement la réflexion mais l'expérience m'auront dicté les solutions que j'offrirai, et que je soumets d'ailleurs avec confiance à leur examen et à leurs lumières.

J'ose espérer surtout que les maris et les pères de famille chrétiens seront mes approbateurs ici, et au besoin mes auxiliaires. Je leur demande seulement

[redacted]

de vouloir bien être des auxiliaires indulgents et doux, et aussi de prêcher parfois d'exemple, sous peine de se voir peut-être bientôt dépassés par celles qui doivent seulement marcher sur leurs traces.

Quel touchant spectacle de voir un père et une mère, pour s'appliquer tous deux ensemble à l'éducation de leurs enfants, chacun dans la sphère que lui trace la Providence, travailler à s'élever et à s'améliorer eux-mêmes ! Qu'une noble et sainte émulation les anime donc tous deux ! Car, pour une mère, si par sa négligence l'éducation de ses filles était manquée, quel malheur et quel remords ! Et pour un mari, pour un père, quelle responsabilité devant lui-même et devant Dieu, si d'étranges préjugés l'excitaient à contrarier dans sa femme et dans ses filles de nobles goûts d'études, et à éteindre en elles cette pure, vive et gracieuse intelligence qui devait être la douce lumière du foyer, et même prolonger quelquefois plus loin son modeste rayonnement ! Le mari a besoin de se confier dans sa femme et pour cela de l'estimer; comme la femme a besoin d'être fière de son mari; et tous deux ont besoin de se reposer, et quelquefois de se consoler dans l'âme de leurs enfants. Voilà les sentiments qui dominent tous les autres dans la famille et qui leur survivent : les premiers entraînements de la vie ne sont guère que le roman du bonheur, c'est l'estime mutuelle et constante qui en fait la douce et véritable histoire. Quand elle

[redacted]

avec simplicité et ludicité, et sans rigueur didactique ou apparence pédantesque, les principes qui doivent ici tout éclairer; mais aussi d'entrer plus librement et familièrement dans tous les détails sans lesquels un tel sujet tout pratique ne serait pas complètement traité.

[redacted]

réglant tout le détail des choses domestiques et décidant de tout ce qui touche de plus près à tout le genre humain, elles ont la principale part aux bonnes ou aux mauvaises mœurs de presque tout le monde. »

Les questions qui concernent l'éducation intellectuelle et morale des femmes, sont donc de celles qui réclament au plus haut degré la réflexion attentive de tous les esprits sérieux, et qui doivent être traitées avec le plus de délicatesse et de respect.

On a beaucoup écrit à toutes les époques, depuis le Christianisme, sur cet important sujet.

Saint Jérôme l'a fait, avec la gravité austère de son génie, dans des lettres auxquelles l'antiquité n'a rien en ce genre de comparable (1).

Fénelon, avec la lumière pénétrante et l'élévation singulière de son âme, a jeté des clartés nouvelles sur ces questions, dans son immortel Traité de l'éducation des filles, qu'on pourra compléter, mais qu'on ne dépassera jamais.

L'illustre et pieuse fondatrice de cette maison royale de Saint-Cyr, destinée à élever les jeunes filles pauvres de la noblesse française, madame de Maintenon, s'en est occupée à son tour, avec la solidité d'esprit, le dévouement et l'application

(1) Voir *Lettres choisies de saint Jérome*, par M. l'abbé F. Lagrange, vicaire général d'Orléans.

[redacted]

étonnante que, du palais de Versailles, elle apportait à cette œuvre. Près de dix volumes d'instructions, lettres, règlements, etc., écrits par elle dans ce but, en demeurent l'éclatant et précieux témoignage.

De nos jours, la question a été reprise avec bruit : je dois le dire, avec plus de bruit que de fruit. Toutefois il m'est impossible, parmi les ouvrages remarquables que cette question a suscités, de ne pas signaler ici les trois volumes de M. l'abbé Balme Frérol, et celui de M. Alfred Nettement.

Moi-même, vous le savez, Monseigneur, j'ai publié à diverses époques, sous le titre de *Conseils aux femmes chrétiennes qui vivent dans le monde*, sous celui de *Femmes savantes et Femmes studieuses*, et enfin sous celui de *La Femme chrétienne et française*, trois écrits, d'une certaine étendue, sur les études et les travaux intellectuels qui conviennent aux femmes ; et cela, du moins les deux premiers de ces écrits, bien avant l'étrange entreprise de ceux qui, depuis, dans un but et par des moyens contre lesquels tout l'Épiscopat français a réclamé, se sont posés en promoteurs des études et en restaurateurs de l'éducation des filles en France.

J'ai été étonné, je l'avoue, de l'avidité avec laquelle le public m'a fait l'honneur d'accueillir ces pages, émues, il est vrai, et écrites sous l'impression vive du mal auquel il s'agissait de porter remède ;

mais, je le dois reconnaître, rapides cependant et nécessairement incomplètes (1).

Dans le nouvel ouvrage que j'entreprends, Monseigneur, et dont vous aurez été, vous aussi, un peu l'inspirateur, j'essaierai de résumer et de compléter mes vues sur ces questions d'un si haut intérêt.

Et ce qui me décide, en dehors même du profond intérêt de la question, et de la grande autorité de vos conseils, je vous le dirai en toute simplicité, c'est que peut-être je ne suis pas ici tout-à-fait incompétent.

Je crois pouvoir me rendre le témoignage que rien ne m'a plus constamment et plus vivement préoccupé toute ma vie que l'éducation. J'ai publié, sur l'Éducation des jeunes gens et des hommes, plusieurs volumes où les considérations philosophiques et les vues générales ne m'ont pas empêché d'entrer dans tout le détail pratique des choses; et les nombreuses éditions successives qu'a obtenues ce grand ouvrage m'ont bien montré l'accueil que le public réservait aux livres de cette nature.

(1) Plusieurs éditions de mes *Conseils aux femmes qui vivent dans la monde*, dix éditions de *Femmes studieuses et femmes savantes* se sont succédé en quelques mois ; vingt-cinq mille exemplaires de *La femme chrétienne et française* ont été enlevés dans le même court espace de temps. Ces divers opuscules ont été traduits en anglais, en allemand, en espagnol, en italien, en polonais.

L'éducation des filles a rempli aussi une grande partie de ma vie : tant d'enfants, auxquelles j'ai fait faire leur première communion, que j'ai retrouvées au catéchisme de persévérance pendant les années de leur adolescence et de leur jeunesse, et que j'ai vues ensuite jeunes femmes dans le monde, ont dû être pour ma pensée une source précieuse de réflexions et de lumières. J'avance fort en âge, et les expériences se sont prolongées; j'ai vu avancer aussi dans la vie les jeunes femmes d'autrefois, et le temps est venu éclairer et confirmer mes observations et mes prévoyances sur leur avenir et sur les conséquences de leur éducation.

J'ajouterai de plus que je ne me suis pas fait faute d'interroger et de m'enquérir, soit auprès des mères, soit auprès des institutrices, sur une multitude de points qu'elles ont pu voir et observer de plus près que moi.

Ce n'est donc pas sans confiance, Monseigneur, qu'après toutes ces graves préparations, je cède enfin à vos instances et vous obéis en ce moment.

Et afin d'entrer immédiatement dans vos vues, et de pouvoir à l'avance solliciter vos sages conseils, et m'éclairer de vos expériences, voici, Monseigneur quel serait, tel que je l'ai conçu, le plan de ce nouvel ouvrage. Car pour ne pas être scolastiquement accusé sous la forme libre de ces lettres, au fond ce plan existe, comme d'ailleurs dans tout ouvrage, il le faut bien.

[redacted]

Dans une *Première partie*, j'étudierai les grands principes qui dominent et éclairent toute cette grave question de l'éducation des femmes. Je tâcherai de voir et de dire tout ce que la nature des choses, l'ordre de la Providence, les besoins de la société et de la famille, en un mot, les desseins de Dieu, demandent ici impérieusement.

Et en même temps, si je rencontre sur mon chemin les préjugés, plus ou moins ridicules, que l'irréflexion et la malveillance ont substitués aux vrais principes, j'y répondrai.

Cela fait, et le terrain convenablement déblayé et préparé, je traiterai dans une *Seconde partie* de l'Éducation des jeunes filles : non pas que je me propose d'entrer ici dans tout le détail des règlements classiques et des méthodes d'instruction. Sur tout cela, je crois pouvoir renvoyer à mes volumes sur l'éducation des jeunes gens. Au fond, et en tenant compte des différences essentielles qui doivent se rencontrer entre l'enseignement des filles et l'enseignement des garçons, un grand nombre des conseils que j'ai adressés aux instituteurs des uns, peuvent s'adresser aux institutrices des autres.

Pour les uns comme pour les autres, l'éducation est une œuvre d'*autorité et de respect*, une œuvre *de développement et de progrès*, une œuvre *de fermeté et de douceur ;* par-dessus tout, et pour toutes ces raisons même, un œuvre *de dévouement.*

Pour les uns comme pour les autres, il y a

quatre moyens nécessaires d'éducation : *la religion, l'instruction, la discipline, les soins physiques et hygiéniques.*

Pour les uns comme pour les autres, il faut avant tout connaître l'enfant, ses qualités, ses défauts, ses ressources ; le respect religieux qui est dû à la dignité de sa nature, et aussi à la liberté de son intelligence, de sa volonté, de sa vocation.

Pour les uns comme pour les autres, il faut savoir quelle est l'autorité directe, immédiate, et l'action effective de Dieu dans l'éducation.

Pour les uns comme pour les autres, enfin, il faut se rendre compte des droits et des devoirs de l'autorité paternelle et maternelle.

Quant à la méthodologie classique et aux divers règlements des classes et des cours, mes précédents volumes ont indiqué, dans le dernier détail, les principes supérieurs et les méthodes qui conviennent à toute éducation. Je me bornerai donc à dire les différences et les spécialités, dans ce volume nouveau.

Mais ce sur quoi je me propose d'insister, Monseigneur, c'est précisément sur quoi je trouve peu de choses dans les livres. J'étudierai à fond, s'il plaît à Dieu, la créature admirable, fille de sa puissance et de son amour, qu'il est ici question d'élever et de perfectionner.

J'étudierai la nature des plus jeunes filles, puis des adolescentes, puis des jeunes personnes.

Je traiterai ensuite de l'éducation physique, et des soins qu'elle réclame.

Puis, j'examinerai de près, ce que doit être leur éducation morale, et comment on peut, comment on doit former leur caractère et leur volonté.

Je dirai ensuite, et c'est de tous les points le plus capital peut-être, ce que doit être l'éducation de leur cœur,

Et, dans leur éducation religieuse, avant tout, ce que doit être l'enseignement de la foi et la piété pratique.

Tout cela dit et traité le plus complètement possible, je m'occuperai ensuite de leur éducation intellectuelle, de l'instruction proprement dite, de celle qui convient le mieux au développement de leurs facultés naturelles; et je dirai en quoi l'histoire, la grammaire et les langues, les lettres, les arts et les sciences elles-mêmes, y peuvent contribuer.

J'ajouterai enfin peut-être quelques mots sur une question pratique et importante, à savoir ce qui convient le mieux de l'instruction publique pour les jeunes filles ou de l'instruction privée.

Et c'est par là que j'achèverai cette seconde partie.

Cela fait, j'étudierai, dans une *Troisième partie*, ce que doit être leur grande et définitive éducation; ce que peut être pour les femmes l'étude libre et personnelle dans le monde; le temps que, selon

leurs divers âges et leurs divers états, elles y peuvent donner; les divers sujets, plans et méthodes d'études, qui leur sont possibles ou nécessaires; et surtout le plan de vie et les sages règlements adaptés à leur existence, qu'on peut leur conseiller; et c'est là que je résumerai brièvement les considérations qui appellent plus spécialement, sur la grande question du travail, l'attention des femmes chrétiennes, et prendrai la liberté de leur offrir les conseils pratiques qui se proportionnent et s'adaptent plus directement à leurs devoirs et à leur vie.

Tel est, Monseigneur, dans ses grandes lignes, le plan du livre que je me propose de faire. Soyez assez bon pour m'en dire votre pensée, m'indiquer les lacunes et les défauts que vous y aurez remarqués, et je m'empresserai de les corriger, s'il y a lieu, selon vos bons conseils, comme je m'empresse de l'essayer selon votre désir.

Veuillez agréer, avec ma reconnaisance, l'hommage de tous mes bien dévoués respects.

† Félix, *Évêque d'Orléans.*



[redacted]

PREMIÈRE PARTIE

LES PRÉJUGÉS RIDICULES ET LES VRAIS PRINCIPES

PREMIÈRE LETTRE

A un ami

GRAVITÉ ET BEAUTÉ DU SUJET.

Mon cher ami,

Sur la parole d'un de mes vénérés Collègues, et aussi à la prière d'un assez grand nombre de pères et de mères de famille, je me suis déterminé à étudier de nouveau la grave et belle question de l'éducation et de l'enseignement, soit des femmes, soit des jeunes filles.

Je croyais ici, pour ma part, avoir payé ma dette, et j'avais renoncé à écrire de nouveau sur ce sujet; me proposant, pour répondre à vos consultations et vous aider dans la grande œuvre de

l'éducation de vos filles, selon leurs divers âges, de vous indiquer simplement les meilleurs livres qui ont été publiés. Je me suis décidé à faire plus, et je vais moi-même aborder encore ce beau et grand sujet.

Mais pour vous confier ici toute la vérité et le fond de mes sentiments, ce qui me détermine à y revenir encore, outre l'intérêt profond et la sévère beauté d'un tel sujet, c'est la conviction que m'ont donnée mes premiers écrits sur ces matières, par la faveur même qui les a accueillis. C'est l'écho profond, inattendu de moi-même, qu'ils ont rencontré dans les âmes. Leur rapide propagation, en France et à l'étranger, a été l'occasion pour moi d'une constatation douloureuse, et un grand trait de lumière sur ces questions. J'avais bien la conscience d'avoir découvert une plaie vive des âmes, en ce temps; mais je ne m'attendais pas, je l'avoue, à rencontrer, à ce propos, de telles douleurs, ni à entendre de tels cris.

En remplissant mon ministère auprès des âmes, dans les familles, et auprès des femmes chrétiennes les plus différentes par leur nature ou leur position, j'avais bien aperçu parfois la trace d'une souffrance extrême, que les épreuves de leur vie extérieure ne suffisaient pas à expliquer. C'était comme un gémissement, un regret qui avait toujours le même accent. Ces âmes dont je parle sentaient en elles-mêmes un mal étrange, dont

je fus longtemps à chercher le secret, et qu'un jour une jeune femme me révéla tout à coup : c'était une personne pieuse, élevée très-chrétiennement, bien mariée à un homme chrétien comme elle, ayant d'ailleurs tout ce qu'il faut pour être heureuse. « Vous ne l'êtes pas tout à fait, lui dis-« je, mais pourquoi? — Il me manque quelque « chose. — Quoi? — Ah! il y a dans mon âme « des facultés étouffées et inutiles, trop de choses « qui ne se développent pas, et ne servent à rien « ni à personne. »

Ce mot fut pour moi une révélation : je reconnus alors le mal dont souffrent bien des âmes, surtout les plus belles et les plus élevées : ce mal, c'est de ne pas atteindre leur développement légitime, tel que Dieu l'avait préparé et voulu, de ne pas trouver l'équilibre de leurs facultés, telles que Dieu les avait créées, de ne pas être enfin elles-mêmes, telles que Dieu les avait faites.

Et la cause de ce mal, où est-elle? Le plus souvent dans une formation incomplète de leur esprit, qui laisse dans l'inaction des facultés vives, précieuses, nécessaires au développement et à l'équilibre de leur âme et de leur existence. La cause en est aussi dans cette formation incomplète de leur cœur, qui laisse en elles les plus ardentes puissances de leur nature s'égarer dans le roman ou sombrer dans l'égoïsme. Des intelligences faites pour la lumière, faute d'une direction et d'un

[redacted]

élan, se consument ainsi dans l'ombre et l'oisiveté; des cœurs faits pour le plus noble amour, pour le Vrai, le Beau, le Bien, faussent tout en eux, et s'usent dans le rêve. En un mot, ces êtres destinés aux grandes choses, aux grands dévouements dans la famille et dans le monde, et qui n'ont pu s'y élever, parce qu'une éducation inintelligente ne les leur a pas révélés, ou même les en a détournés sans le vouloir, sont retombés dans la frivolité, la paresse, la personnalité oisive, trois ruines de tout idéal, de tout amour sérieux et de toute vertu.

Et que deviennent, que font alors celles de ces âmes plus généreuses, plus riches, plus fortes, et par là même plus malheureuses, qui sont condamnées à se replier ainsi tristement sur elles-mêmes, et à déplorer, quelquefois à jamais, leur existence perdue, ou du moins appauvrie, affaiblie sans retour? Elles souffrent, elles gémissent en silence, ou parfois poussent des cris saisissants.

Eh bien! ces cris de douleur, cette détresse, depuis la publication des livres dont je parle, ont retenti de toutes parts à mes oreilles. Il m'est arrivé, de France, d'Allemagne, d'Angleterre, d'Italie, d'Amérique, de femmes placées dans les situations sociales les plus diverses, et que je n'avais jamais eu l'honneur de connaître, des lettres qui ont été pour moi un véritable éclair sur les besoins profonds de certaines intelligences, et sur les tortures morales causées à une multitude de

femmes par les lacunes des éducations ordinaires, par l'oppression de certains préjugés stupides, par les habitudes de la vie mondaine.

Et, je le sais maintenant, la souffrance était bien plus vive et bien plus grave que je ne l'avais d'abord soupçonné : les préjugés et les habitudes tyranniques pesaient d'un poids plus lourd que je ne le pouvais croire sur une foule d'existences.

Vous en jugerez, mon ami, par quelques traits, que je vous citerai, de ces tristesses, par quelques-uns de ces cris spontanés, inattendus, des âmes : rien ne me paraît de nature à mieux éclairer la situation douloureuse que je signale.

Vous autres, hommes du monde, vous ne regardez guère au fond des âmes; vous les entendez encore moins, car quand on souffre on ne s'adresse guère à vous. On sait, on craint votre légèreté, votre indifférence, vos dédains; on ne vous montre que les dehors, dans cette vie extérieure et dispersée qui est la vôtre, dans ce langage convenu et banal des vulgaires entretiens. Nous, prêtres, évêques, plus graves et plus compatissants par mission, on ne craint pas de s'ouvrir à nous; on nous confie ces tristesses cachées dans la profondeur des cœurs, ces plaies intimes, d'autant plus douloureuses qu'elles apparaissent moins. Toutefois, l y a dans les paroles que je vais placer sous vos eux, dans les cris que je vais vous redire, un tel cent, qu'il est impossible que vous n'en soyez

vous-même saisi et ému, et, assurément, rien d plus propre, mon ami, à vous faire sentir, non seulement l'étendue et l'importance, mais la gravité et ce que j'appelle la beauté sévère du sujet que je traite.

Je ne citerai du reste que ce que la discrétion la plus scrupuleuse me permet de citer.

J'étais à Rome, en 1867, lorsque je reçus de Paris les lignes suivantes, d'une personne inconnue : sa lettre n'était pas signée.

« Vous devez, sur votre route, avoir rencontré
« bien des âmes blessées, et vos derniers écrits en
« sont une preuve manifeste. Ce sont eux qui me
« donnent la hardiesse de venir jusqu'à vous,
« Monseigneur, pour vous confier de réelles et
« vives souffrances, espérant que vous y pourrez
« peut-être apporter remède.

« Je voudrais vous faire connaître, en peu de
« mots, une triste histoire, qui, par malheur, n'est
« point nouvelle, et vous aura déjà sans doute été
« racontée, car j'ai la douloureuse conviction que
« ma vie ressemble à beaucoup d'autres vies, que
« beaucoup d'âmes subissent en ce monde le
« même martyre que la mienne; et c'est préci-
« sément cette amère pensée qui me donne le
« courage de vous parler de toutes ces plaies si
« profondes et si vives, et de vous dire : « Pouvez-

« vous nous guérir ? pouvez-vous du moins com-
« battre le mal et le restreindre dans les limites qui
« le rendent supportable ? »

« C'est dans *le Correspondant*, Monseigneur,
« que je lisais ces derniers jours votre éloquent
« plaidoyer en faveur des femmes studieuses, qui
« n'est, je crois que l'extrait d'un plus grand ou-
« vrage sur l'éducation des femmes.

« Ces idées que vous avez émises avec tant de
« netteté, j'ose vous dire, Monseigneur, que vous-
« même ne pouvez savoir à quel point elles sont
« justes, véritables, profondes ! à quel point elles
« touchent au vif de brûlantes questions, et font
« vibrer certaines âmes.

« Il faut être femme, avoir souffert et souffrir
« encore cette horrible compression intellectuelle
« dont on nous écrase, pour avoir, dans toute
« sa plénitude, l'intelligence des misères morales,
« dont vous n'avez eu, Monseigneur, qu'une loin-
« taine intuition.

« Vous avez compris, que ni les charges d'une
« maison, ni les caresses des enfants, ni l'amour
« d'un mari, ni même *parfois* la prière, trop im-
« parfaite souvent, et les *bonnes œuvres*, trop rares,
« ne pouvaient apaiser cette soif de l'âme, qui veut
« trouver quelque chose de plus grand qu'elle
« même, pour s'y élever par l'effort et par le travail.
Vous avez senti l'impuissance et le danger de
ces luttes qui tendent à opprimer les plus

[redacted]

« belles, les plus nobles tendances de l'âme. Vous « avez compris que le fleuve détourné ainsi de son « cours naturel, peut en débordant causer de si- « nistres ravages, et ces mêmes aspirations si « pures et si élevées, ne trouvant pas leurs voies, « entraîner l'âme à sa perte.

« Ah! Monseigneur, je sens que je balbutie bien « mal ces choses, mais vous saurez les comprendre « mieux que je n'ai su vous les dire. Oui, j'espère « que vous aurez écouté ma faible voix, parce « qu'elle vous aura parlé une langue dont vous « possédez tous les accents. N'y a-t-il donc au- « cun remède efficace à ces souffrances morales, « ni contre ce préjugé qui exclut la femme de tout « travail intellectuel, et la laisse s'épuiser seule « dans de stériles et impuissants désirs?

« Monseigneur, je vous en conjure, au nom de « toutes ces âmes en péril, pensez-y devant Dieu! « Je vous en supplie, daignez prendre en main « cette cause presque désespérée.

« Quelle belle tâche ce serait que de nous ouvrir « enfin les portes, que d'introduire franchement et « ouvertement dans nos vies, un élément régéné- « rateur capable de les transformer ! Que d'exis- « tences brisées se relèveraient sous ce souffle « vivifiant, et trouveraient dans l'étude, rendue ac- « cessible, attrayante, et jointe à la piété, la force de « marcher vers le grand terme où tout doit aboutir !

« Mais je m'arrête toute confuse d'avoir pu vous

« entretenir si longtemps, n'ayant aucun droit à « votre intérêt.... »

Malgré les préoccupations au milieu desquelles je me trouvais jeté à Rome, vous comprenez, mon ami, combien je dus être touché d'une telle lettre. Et je le fus plus vivement peut-être encore, lorsque peu de temps après je reçus des extrémités de l'Europe, d'un vieux château caché dans les montagnes les plus lointaines, les pages suivantes :

« Ce n'est pas Monseigneur, sans de graves et na- « turelles hésitations, que je me suis décidée à faire « pénétrer jusqu'à vous, d'un pays si lointain, ce té- « moignage de ma reconnaissance, indigne de vous, « mais nécessaire à celle que votre charité sacer- « dotale se réjouira peut-être d'avoir consolée « et affermie. — Bien des fois, depuis la lec- « ture de vos paroles, qui sont tombées comme « une rosée bienfaisante sur mon âme troublée, « je me suis demandé de quel droit je pourrais « unir ma faible voix à toutes celles qui demandent « pour vous les bénéditions du Seigneur, en retour « de cette vie de la grâce et de l'intelligence que « vous leur avez donnée ou rendue.

« J'ai trouvé pour m'encourager deux argu- « ments que vous accepterez peut-être : je suis de « l'auditoire que vous avez choisi, et j'ai souffert « pour la cause que vous sauvez en la défendant.

« Mon histoire est courte, et plus d'une fois j'en

[redacted]

« ai retrouvé quelques traits dans le tableau que
« vous avez tracé.

« Par une grâce providentielle et la volonté de
« mon excellente mère, qui vainquit bien des obs-
« tacles, je fus élevée (chose fort rare alors chez
« nous) dans une maison française du Sacré-Cœur.
« J'eus le bonheur d'y rester pendant quatre ans
« sous la direction d'une religieuse singulièrement
« instruite, d'un esprit supérieur, qui, me trouvant
« de l'aptitude et du goût pour les connaissances
« solides et les études un peu sérieuses, me prodi-
« gua ce qui lui restait de force et de santé, avec
« un dévouement qu'elle puisait aux pieds du
« Sauveur. Elle prit sur ma vie intellectuelle une
« influence qui ne s'effaça plus et qui résista à tous
« les changements survenus dans mon existence.
« A quinze ans « j'avais fait mes classes, » moi
« aussi, Monseigneur; mais à seize ans j'étais au
« bal, à la cour, dans le grand monde, à la mode
« allemande, c'est-à-dire dans la position qu'y
« occupent les femmes mariées dans les pays mé-
« ridionaux. Puis de longs séjours à la campagne
« furent interrompus seulement par quatre mois
« d'hiver, remplis de toutes les distractions et des
« fêtes qui semblent devoir être l'invariable corvée
« d'un séjour dans nos capitales. Depuis ma
« seizième année, j'ai donc été réduite à mes
« propres ressources; à peine si je réussissais à me
« procurer quelques leçons d'anglais, d'italien ou

« de dessin ; pour le reste, des lectures sérieuses,
« surtout des études historiques, furent mon seul
« refuge.

« J'étais sortie du Sacré-Cœur avec une idée
« bien arrêtée, et qui s'était emparée si fortement
« de mon âme tout entière que j'eus pour elle un
« sentiment exalté, que j'identifiai, pour ainsi dire,
« avec ma vocation.

« J'avais aimé la vie religieuse, comme toutes
« celles qui ont eu le bonheur de contempler de
« près ses admirables dévouements et ses sacri-
« fices héroïques ; mais mon attrait pour elle
« n'avait jamais été plus loin.

« Je me sentais appelée à travailler humblement
« dans le monde à l'œuvre que je voyais s'accom-
« plir dans le cloître. Jeune encore, je considérais
« la mission de la femme comme un apostolat;
« j'apprenais, afin de pouvoir enseigner un jour ; je
« tâchais de m'éclairer, de m'instruire, afin de
« remplir ma place dans la famille, et devenir peut-
« être l'instrument de la grâce auprès des pauvres,
« des ignorants, et des égarés surtout : la main
« d'une femme les ramène quelquefois encore dans
« la voie meilleure, que des mains plus habiles indi-
« quaient en vain. Je sentais obscurément que dans
« cette vocation je pourrais mieux satisfaire à mon
« devoir filial, et faire le bonheur de mes parents,
« en acceptant avec fidélité et courage ma place
« dans la vie.

« C'étaient des rêves d'enfant, sans forme dis-
« tincte, et sans autre préoccupation de ma part,
« que celle d'une tâche à remplir.

« Ce qu'il pouvait y avoir dans ces aspirations
« d'ambition téméraire, fut bientôt puni;

« Car, tandis que je vivais avec mes études et
« mes livres, et leur demandais force et con-
« solation dans les moments difficiles et les heures
« d'isolement, le moment était venu de prouver
« à ceux avec qui je vivais, que mon intérêt
« pour de telles études reposait sur un fondement
« solide et non sur un caprice ou une vanité pué-
« rile; car déjà j'avais été jugée et condamnée!

« Malheureusement, sans talent pour la musique,
« sans aptitude, hélas! pour la polychromanie et
« les découpures en cuir, assez indifférente à la
« toilette, j'étais habituée à prendre la vie au
« sérieux; mes occupations en portaient l'em-
« preinte; et, pour surcroît de malheur, j'avais eu
« l'imprudence de prendre quelques leçons de latin.
« Ce dernier incident fit déborder le vase; on le sut,
« bien malgré moi, et depuis l'on m'accuse aussi
« de comprendre le grec; mes meilleures amies
« me conjurèrent de m'étouffer, de m'éteindre; on
« murmura tout bas à mon oreille que les hommes
« avaient peur de moi, et l'on résuma ma condam-
« nation dans un seul nom dont vous avez juste-
« ment flétri la grossièreté.

« En vain m'efforçai-je d'éviter dans mes con-

« versations toute parade vaine et ridicule du peu « que je sais, et de ménager toutes les susceptibi- « lités : rien n'y fit; ma bonne mère elle même, « satisfaite de me voir assidue aux soins du mé- « nage, que j'aimais surveiller moi-même, et con- « tente d'ailleurs jusque-là de mes inclinations stu- « dieuses, s'effraya de cette désapprobation uni- « verselle. Ce que je croyais devoir faire pour son « bonheur et le mien est devenu la source d'un « chagrin pour elle, et elle a trouvé des mécomptes « là où j'espérais lui préparer des joies. Appelée à « soutenir ma cause devant vous, Monseigneur, « qui ne me connaissez pas, et que je n'aurai jamais « sans doute le bonheur de rencontrer ici-bas, je « dois ajouter que, pour le zèle comme pour l'ins- « truction, je suis restée bien en deçà des bornes « que vous prescrivez.

« Je n'ai pu consacrer que fort rarement trois « heures par jour à des lectures ou à des travaux in- « tellectuels; je ne sais pas, ou fort peu, ce mal- « heureux latin; je ne suis nullement de force à « publier quoi que ce soit; je ne suis pas d'humeur « farouche, mais au contraire, fort gaie; tout se « réduit à la connaissance de quatre ou cinq « langues que je sais tant bien que mal; j'ai beau- « coup lu, et je m'intéresse assez aux questions re- « ligieuses et politiques qui agitent notre époque et « influencent toutes nos destinées, quelque « humbles qu'elles soient d'ailleurs, et je parle

« quelquefois de toutes ces choses avec des per-
« sonnes capables de m'instruire ou disposées à
« m'écouter. Voilà mes torts. Vous m'avez dédom-
« magée, Monseigneur, de toutes les peines et des
« petits ennuis que des critiques malveillantes ou
« du moins maladroites m'avaient causés, et je me
« sens le courage de rester dans la voie que j'ai
« choisie, dût-elle demeurer solitaire et mêler en-
« core de quelques épines les joies pures du cœur
« et de l'esprit que j'y ai rencontrées. Dorénavant
« je n'hésiterai plus à y rester fidèle !

« Du reste, la situation que j'ai osé dérouler à
« vos regards n'est pas exceptionnelle ; elle serait
« commune à toutes celles qui voudraient, comme
« moi, s'instruire un peu plus qu'on ne le fait or-
« dinairement.

« Dans le nord de l'Allemagne on serait plus
« indulgent. En Autriche, malheureusement, les
« peines infligées aux femmes studieuses sont en-
« core plus sévères ; et les jeunes femmes qui nous
« viennent de là sont certainement irréprochables,
« sous ce rapport, aux yeux de leurs compatriotes,
« car elles sont généralement d'une ignorance ab-
« solue.

« Quant à moi, Monseigneur, j'espère que les
« amis que j'ai choisis dans ma jeunesse, les Fé-
« nelon, les Bossuet, les Bourdaloue et tant
« d'autres que je ne nommerai pas, mais que vous
« connaissez, et aussi les noms vénérés de

« Mme Swetchine, d'Eugénie et Alexandrine de la « Ferronnaye, qui nous sont devenus familiers et « chers, me consoleront de l'isolement moral que « je subis peut-être un peu pour les avoir trop « préférés aux phrases banales et aux petits in- « térêts journaliers de la vie et de la société de « nos jours.

« Voilà, Monseigneur, ce que j'ai osé vouloir « vous dire en retour du pain de votre parole, dont « tous ceux qui ont le bonheur de partager votre « foi, quel que soit leur pays ou leur place dans « la vie, ont le droit de recueillir quelques miettes. « Puisse ce faible témoignage vous être une « preuve de la grandeur de vos bienfaits et de la « gratitude de ceux qui vous écoutent.

« Pardonnez-moi d'avoir osé vous parler dans « une langue que j'aime comme si elle était la « mienne, mais que je désapprends tous les jours « davantage dans l'éloignement et la solitude; « pardonnez-moi surtout d'avoir osé vous parler « dans une langue quelconque, et exaucez la prière « par laquelle je vous supplie d'accorder votre bé- « nédiction à mon père et à ma mère, et surtout à « un frère unique, jeune encore, et dont je vou- « drais préserver, au prix de ce que j'ai de plus « cher, la belle intelligence et le cœur encore pur « des dangers qui le menacent... »

Vous le comprendrez une seconde fois, mon ami, je ne pus qu'être profondément ému d'une telle lettre,

et vous ne me reprocherez certes pas d'en avoir mis ces fragments sous vos yeux. Je vous citerai encore les pages suivantes qui, vers le même temps, m'arrivaient d'Amérique.

Je laisse à ce style, comme à celui des deux lettres précédentes, toute son originalité et sa saveur.

« Monseigneur Dupanloup permettra-t-il à une « voix de cette Amérique — appelée si souvent le « Paradis terrestre des femmes — de le remercier « de ses nobles paroles sur l'éducation féminine?

« Jusqu'ici je n'ai pas eu la bonne fortune de « lire vos articles autrement que par fragments et « dans une traduction; mais j'ai l'espérance de « recevoir bientôt les numéros du *Correspondant* « qui contiennent ces articles en entier.

« Hier au soir, mon père me mit entre les mains « le numéro du *Monde catholique* (*Catholic* « *World*), me disant: Tu trouveras là un article « qui te réjouira le cœur. En lisant à ma mère le « titre de l'article et le nom de l'auteur, je vis dans « ses yeux la même pensée qui se faisait sentir « dans mon cœur. Nous nous souvenions du temps « et des jours les plus sombres de la guerre, alors « que votre nom apporta de nobles, d'éloquentes, de « courageuses paroles en faveur de l'émancipation « des esclaves, aux oreilles américaines; nous nous « souvenions que ces paroles étaient plus que les « bienvenues dans ces jours de terrible épreuve, « lorsque nos ennemis étaient fiers de leurs vic-

« toires, que nos amis diminuaient en nombre
« chaque jour et que ceux qui nous restaient
« fidèles perdaient courage, même dans notre pa-
« trie, où mon père était presque le seul catholique
« qui osât dire : *L'esclavage est condamné à tout*
« *jamais*.

« Nous nous souvenions que dans des revues, des
« *magasins*, des brochures, des journaux, partout
« dans notre noble patrie, sans distinction reli-
« gieuse, retentirent vos glorieuses paroles et
« nous donnèrent courage d'une manière qui rend
« tous remercîments indignes de vous. Maintenant
« la guerre est finie et l'esclavage a cessé ; cepen-
« dant je sens renaître mon désir d'exprimer en
« quelques mots ma vénération et ma reconnais-
« sance à celui qui nous est venu en aide.

« L'impuissance que j'éprouve d'exprimer mes
« sentiments, même dans ma langue natale, peut
« me servir d'excuse, si j'ose écrire dans une
« langue qui m'est bien moins familière.

« Les étrangers nous disent qu'ici en Amérique
« nous autres femmes, nous faisons tout ce que
« nous voulons, et lorsque nous revenons dans
« notre pays après en avoir visité d'autres, nous
« sommes assez portées à le croire.

« Vos paroles sur l'Éducation des femmes, que
« m'a fait lire mon père pour me réjouir le cœur, me
« sont aussi chères que celles dites pour l'émancipa-
« tion, dans le temps de la guerre. Il est vrai que

[redacted]

« tous les sentiers nous sont ouverts, à nous Amé-
« ricaines, et même l'opinion publique, le tyran de
« notre pays en toutes choses, se contente de
« quelques moqueries dédaigneuses et d'un peu de
« froideur pour les femmes studieuses. Nous n'a-
« vons plus à faire valoir notre droit de cultiver
« notre intelligence : il est accordé partout; mais
« il y a encore besoin que l'on rompe des lances
« pour prouver l'utilité, le devoir et la convenance
« de cette culture intellectuelle. Les hommes ne sont
« pas nos plus grands ennemis; partout où un
« homme, de bonté et d'intelligence ordinaire, a une
« femme, une mère ou une sœur qui emploie *le don*
« *de son influence pour devenir dans son propre*
« *foyer une avocate habile et patiente de tout ce*
« *qui est noble, juste, intellectuel et généreux,*
« l'homme est, en parole, action et exemple, un vrai
« champion pour tout ce que nous pouvons de-
« mander.

« C'est plutôt parmi *nous autres femmes* que nous
« trouvons nos ennemies les plus acharnées. Des
« jeunes filles légères, qui n'arrivent jamais à être
« des femmes, qui gardent vivantes les anciennes
« moqueries dédaigneuses sur *les Femmes sa-*
« *vantes;* et qui savent obtenir, par quelques
« artifices de coquetterie, une influence plus facile,
« plus prompte que par la pure intelligence ; puis
« des femmes d'âme et d'intelligence qui, dé-
« goûtées de ces artifices, se jettent dans l'autre

[redacted]

« extrême, et, dédaignant toutes les grâces fémi-
« nines, rendent leurs talents toujours agressifs
« et présomptueux, et elles-mêmes plutôt repous-
« santes qu'attrayantes : voilà les deux classes de
« femmes qui sont nos pires adversaires.

« Donc, c'est moins pour la *preuve* que donne
« Monseigneur Dupanloup du *droit* que nous avons
« de faire valoir nos talents, que pour ses paroles
« frappantes sur le *devoir* de le faire, et sur les
« résultats funestes de l'ignorance et de la légèreté
« des femmes, que nous autres Américaines,
« nous lui devons être spécialement reconnais-
« santes.

« Si les femmes, toutes les femmes, Monsei-
« gneur, pouvaient entendre vos paroles, ces pa-
« roles leur rappelant ce qu'elles sont aux yeux
« de Dieu, ce qu'elles doivent à Dieu, à la société,
« à leur pays, à leurs maris, à leurs fils et à
« elles-mêmes, combien alors tout serait diffé-
« rent ! Ce pays serait vraiment une terre de moisson
« pour celles qui seraient les femmes vraies ; car,
« ici, les hommes sont tellement absorbés par
« les affaires et les intérêts, que les femmes ont
« bien besoin d'une vie intellectuelle plus élevée,
« non pas pour pouvoir comprendre la conversa-
« tion des hommes, mais, soit dit avec tout le
« respect dû à M. de Maistre, pour leur fournir
« des pensées, et un aliment de conversation, dé-
« passant les bornes des sujets frivoles et oisifs

[redacted]

« du moment; et les hommes, chez nous, appré-
« cient vivement ce mérite et cette intelligence
« des femmes.

« Les plus heureux foyers domestiques (homes)
« que je connaisse, les seuls heureux que j'aie
« vus, sont ceux où la femme a l'intelligence
« nette, ouverte, l'âme large et élevée, où elle est
« douce et endurante; et si tous les foyers étaient
« vraiment des foyers, la société, la patrie, tout
« serait en sûreté.

« J'espère que vos articles seront publiés sous
« forme de brochure, afin de se répandre dans
« tout notre pays, pour adoucir celles d'entre
« nous qui sont trop agressives, encourager celles
« qui sont dans la voie droite, et exciter à de
« plus nobles efforts les retardataires qui ralen-
« tissent la marche. Cette brochure sera, j'en suis
« sûre, reçue par les personnes de tous rangs,
« avec vive reconnaissance, et avec la même
« émotion qui m'a forcée d'ajouter ce mot de
« remerciement sincère aux nombreuses et fer-
« ventes expressions de gratitude qui vous sont
« arrivées déjà, je n'en doute pas, Monseigneur,
« des intelligences et des âmes qui ont su vous
« apprécier.

« Espérant que les sentiments de mon cœur se
« seront fait connaître par ces faibles paroles,
« j'ai l'honneur d'être, avec la plus profonde vé-
« nération et le plus humble respect, etc. »

[redacted]

Si je vous cite enfin, mon ami, une dernière lettre, c'est qu'elle m'a paru plus particulièrement inspirée par le sentiment chrétien :

« Le jour, Monseigneur, où j'ai lu pour la
« première fois, votre si remarquable étude sur
« *les Femmes savantes et les Femmes studieuses*,
« ce jour a été un des plus beaux jours de ma vie !
« J'ai tressailli de joie. Je ne me trompais donc
« pas, quand je pensais que le développement
« intellectuel pouvait être mis au nombre des
« devoirs ; quand je songeais que le Dieu juste,
« bon, miséricordieux, était aussi le Dieu de
« l'intelligence, qui nous demanderait compte
« d'une de nos plus nobles facultés, celle qui sert
« de base à toutes les autres. Je ne me trompais
« pas non plus, lorsque je me disais, craintivement,
« que la piété seule ne suffit pas toujours, que
« le travail intellectuel est nécessaire, que *l'âme*
« *s'agrandit au contact de toutes les idées grandes*
« *et vraies?* Que de fois je me suis demandé
« quel chemin nous devions prendre ; et si nous
« ne devions pas préférer celui qui conduit à la
« perfection, avec plus de labeurs sans doute,
« mais qui nous fait traverser le beau et toucher
« du doigt tous les rayonnements de la beauté
« divine ? Peut-on, par cette route-là, s'égarer
« et ne pas aller à Dieu ? N'est-elle pas au
« moins un bon guide ? Puis enfin, ces ins-

[redacted]

« tincts de grandeur morale et intellectuelle, ces « mouvements intérieurs qui nous poussent vers « tous les progrès de l'âme, seraient-ils donc « des tentations?........................

« Manquerions-nous à Dieu, si nous voulions « vivre un peu plus de cette vie de l'âme, si « nous voulions comprendre mieux l'amour du « Sauveur et lui répondre plus généreusement, si « nous voulions enfin par l'étude remonter plus « souvent vers notre source, ne pas dévier du « sentier où le Créateur nous a placés, travailler « à perfectionner tout ce que nous sommes, « tout ce que nous avons reçu de Dieu, cette « image, cette ressemblance de Dieu qui est en « nous, qui est notre âme................

« Depuis longtemps, j'avais acquis cette con- « viction, que, puisque, chez bien des femmes, « une certaine mesure de vertus chrétiennes reste « si souvent impuissante devant les habitudes du « luxe, puisqu'une certaine piété même ne par- « vient pas toujours à réprimer l'amour prodi- « gieux que la toilette et les colifichets nous ins- « pirent, une culture intellectuelle plus sérieuse « et plus étendue, je dirai même une réforme dans « nos études, pourraient seules atténuer le mal ou « en arrêter les suites......................

« .. J'ai eu de bien grands bonheurs cette « année; j'ai trouvé l'idéal de la famille chrétienne « et intelligente dans ces incomparables La Fer-

[redacted]

« ronnays. J'ai trouvé l'idéal du prêtre dans « *Henri Perreyve*. Déjà, Eugénie de Guérin m'é- « tait apparue comme un type charmant, et Dieu, « après cela, me dit par votre voix, Monseigneur, « que je dois employer toutes mes facultés à le « servir, que je dois étudier, que je dois m'élancer « vers Lui, à travers les bonnes et saines études, « comme à travers la piété, la bonté et la charité, « entraînant des âmes à ma suite. Quoique très- « peu intelligente, oserai-je vous dire que l'étude « pour laquelle je me sens le plus d'attrait, c'est « la *morale* et la philosophie chrétienne, ce sont « les lectures de ce genre qui m'attirent le plus. « M. Auguste Nicolas me ravit. »

Je pourrais multiplier ces citations, mon cher ami, car j'ai reçu bien des lettres de cette nature; mais il faut ici me borner. Du moins m'a-t-il été impossible, et il vous le sera comme à moi, de ne pas reconnaître dans l'accent plaintif de tous ces cris, le mal dont souffrent certaines âmes, surtout les plus nobles. Je n'ai pu refuser de répondre aux vœux et aux regards qui se tournaient vers moi; et, je le répète, voilà ce qui, avec l'encouragement d'un de mes collègues, m'a déterminé à écrire ce livre.

Du reste, mon ami, vous l'avez compris, et je l'ai dit assez énergiquement dans mes précédents écrits, il n'est pas question, pour celles dont je plaide

[redacted]

aujourd'hui la cause, de conquérir par une vie intellectuelle plus active une sorte d'indépendance masculine, et, si je puis l'exprimer ainsi, une supériorité sur l'homme qui leur ferait perdre toute la grâce de leur nature; mais de puiser dans une large éducation, dans un état d'âme intellectuellement fortifié, cette vigueur morale qui rendrait plus solides les qualités délicates qui les distinguent, et dirigerait, en l'accroissant, leur puissance d'affection et de dévouement.

Et quand, pour remédier au mal, dont, le premier, j'ai parlé avec compassion et respect, on est venu proposer de faire élever les filles et les femmes par les hommes, ça été la dérision d'une grande et sainte pensée, une des parodies les plus odieuses, les plus ridicules qui se puissent imaginer.

Dans tout ce que j'écrirai ici, je ne serai guidé, quant à moi, que par la sollicitude paternelle, et, pourquoi ne le dirais-je pas? par le tendre respect que m'inspire toute femme chrétienne, chaque fois que je songe à tout ce que le Christianisme a fait pour elles, et à tout ce qu'elles peuvent et doivent faire elles-mêmes pour la cause de Dieu; je serai guidé surtout par la vénération que je sens pour toute épouse que je vois donner à son mari l'aide et la douceur que Dieu a voulu, pour toute mère de famille, que j'aperçois occupée avec un zèle et un dévouement vraiment maternels à l'éducation de ses enfants.

[redacted]

Veuillez du reste, mon ami, et que tous veuillent bien me pardonner la franchise de mon langage, en songeant que, depuis la première page de ce volume jusqu'à la dernière, je n'ai eu qu'une pensée, celle des ménages chrétiens, de leurs intérêts les plus chers, de leur plus vrai et solide bonheur.

Tout à vous bien affectueusement,

Félix, *Évêque d'Orléans.*

[redacted]

SECONDE LETTRE.

Au même.

— —

L'OPINION DE M. DE MAISTRE ET LA QUESTION BIEN POSÉE.

Mon cher ami,

Je vais entrer dans le fond de mon sujet, et pour bien poser d'abord la question, j'ai besoin de vous rappeler qu'il y a peu de temps, dans un volume de lettres adressées aux hommes du monde sur les études qui conviennent à leurs loisirs, et dont je vous ai fait hommage, j'ai publié quelques pages où j'offrais aussi aux femmes chrétiennes, qui vivent dans le monde, sur le travail intellectuel qui leur convient, quelques conseils, que je tâchais de proportionner et d'adapter plus spécialement aux devoirs de leur existence.

Dans ces pages, j'indiquais les graves et belles études, les lectures solides et intéressantes, soit littéraires, soit historiques, soit artistiques, soit

même philosophiques, et surtout religieuses, auxquelles elles peuvent s'adonner.

J'entrais aussi dans quelques détails tout à fait pratiques sur la méthode et les conditions des bonnes études, des lectures utiles, des compositions sérieuses.

A cette occasion, j'ai reçu bien des observations diverses : parmi des jugements plus favorables, j'ai rencontré des contradictions très-vives.

Je ne m'en suis pas étonné : en un temps comme le nôtre, il n'était guère possible que de tels conseils fussent offerts impunément. Dans le pays de Molière, demander aux femmes d'étudier, de s'instruire, de cultiver les lettres et les arts, et même parfois d'écrire, ne pouvait passer sans objections.

Ces objections m'ont paru faire quelque impression sur votre esprit; et, dans l'étude que je commence ici avec vous sur cette grave question, peut-être est-il besoin pour vous-même, que je réponde d'abord à mes divers contradicteurs. Les plus considérables et les plus sérieux s'appuyaient, non sur Molière, mais, ce qui m'a un peu étonné, sur M. de Maistre. Les autres n'objectaient que des frivolités. C'est donc M. de Maistre et tout ce qu'on a cité de lui ou objecté en son nom que j'examinerai d'abord.

[redacted]

L'OPINION DE M. DE MAISTRE.

Quelques-unes des lettres de M. de Maistre à ses filles sont un vrai traité sur l'humble destinée des femmes ici-bas, et sur les lois somptuaires qui doivent présider à leur éducation et à leur savoir. « Le grand défaut d'une femme, écrit-il, c'est « d'être un homme, et c'est vouloir être homme « que vouloir être savante... Permis à une femme « de ne pas ignorer que Pékin n'est pas en Europe, « et qu'Alexandre le Grand ne demanda pas en « mariage une nièce de Louis XIV (1). »

M. de Maistre leur permet aussi, en fait de science, d'écouter et de « comprendre ce que font les hommes. » Ceci est même ce qu'elles peuvent accomplir de plus parfait : c'est « leur chef-d'œuvre (2). »

Il leur permet encore d'aimer et d'admirer le beau; mais ce qui ne leur est pas permis, c'est de chercher elles-mêmes à l'exprimer. Quand l'aînée de ses filles, mademoiselle Adèle de Maistre, déclare son goût pour la peinture, et quand la plus jeune, mademoiselle Constance, confie à son père l'ardeur qui l'anime pour les études littéraires, M. de Maistre effrayé, s'abritant sous la triple autorité de Salomon, de Fénelon et de Molière, dé-

(1) Lettre 41e.
(2) *Ibid.*

clare : « Que les femmes ne doivent pas s'adonner « à des connaissances qui contrarient leurs de« voirs ; que le mérite de la femme est de rendre « son mari heureux, d'élever ses enfants et de faire « des hommes... Que, dès qu'elle veut *émuler* « *l'homme, elle n'est plus qu'un singe;*... que les « femmes n'ont fait aucun chef-d'œuvre dans au« cun genre... Qu'une jeune fille est une folle, si « elle veut peindre à l'huile, et qu'elle doit s'en « tenir au simple dessin...; que, du reste, la science « est ce qu'il y a de plus dangereux pour les « femmes, que nulle femme ne doit s'occuper de « science sous peine d'être ridicule et malheu« reuse, et que, par suite, une *coquette est bien* « *plus facile à marier qu'une savante.* » En vertu de ce dernier argument, qui résume tous les autres, M. de Maistre les renvoie définitivement toutes « *au taconnage*, » tolérant néanmoins qu'elles consacrent quelques heures aux études à titre de distraction (1).

Mais qu'elles se gardent bien de vouloir élever leur esprit, et d'être jamais « entrepreneuses de grandes choses. » On les appellerait : « *Donne Barbute.* »

Du reste, « ce n'est pas la médiocrité de leur éducation qui fait leur faiblesse, » c'est leur faiblesse qui fait nécessairement la médio-

(1) Lettre 42e.

[redacted]

crité « de leur éducation. » En un mot, elles sont radicalement incapables, en fait d'instruction, de rien qui soit grand et sérieux.

Ce serait peut-être prétention que de contester de telles assertions, si fermes et si tranchées. Je ne le ferai pas. Je me permettrai seulement de chercher (et c'est ce qui importe le plus ici), si les principes de M. de Maistre nous conduisent logiquement et impérieusement à sa conclusion; si une femme « qui veut rendre son « mari heureux, bien élever ses enfants et ne pas « se transformer en singe pour tenter *d'émuler* « l'homme, » doit par cela même renoncer, je ne dis pas seulement à exercer toute faculté créatrice dans les arts et dans les lettres, mais à s'instruire sérieusement; et s'adonner *au taconnage*, sans autre ambition que « de savoir si Pékin n'est pas en « Europe, et si Alexandre ne demanda pas en « mariage une nièce de Louis XIV. »

LA QUESTION BIEN POSÉE.

Quand on entame un sujet, il faut le préciser.

Avant tout, mettons de côté ce nom de femme savante, dont on a fait depuis Molière un si étrange abus. En France, on décide trop souvent, à tort et à travers les plus grandes choses par des mots plaisants : les plus absurdes préjugés se nour-

rissent et se perpétuent, pendant des siècles, avec de sottes railleries.

Tout d'abord, n'est-il pas évident qu'il y a ici un juste discernement à faire, et qu'il faut bien se garder d'envelopper et de confondre dans un même anathème les femmes studieuses avec les femmes savantes; les femmes instruites avec les femmes pédantes; les femmes sensées, réfléchies, appliquées, sérieuses, avec les femmes ridicules?

N'est-il pas évident que Molière, dans ses *Femmes savantes*, n'a pas attaqué l'instruction, l'étude, mais le pédantisme?

Toute la théorie de M. de Maistre se réduit à ceci : il faut que les femmes restent dans leur domaine et ne s'emparent pas de celui des hommes. Eh! sans doute. Il s'agit seulement de savoir quel est ce domaine de l'homme. L'homme est-il par droit divin propriétaire exclusif du domaine de l'intelligence? Dieu lui a réservé la force physique, et je reconnais avec M. de Maistre que, malgré Judith et Jeanne d'Arc, les femmes ne doivent nullement prétendre à porter le glaive, ni à être générales d'armées (1). Mais l'intelligence leur est-elle exactement

(1) « Si une belle dame, écrivait-il à sa fille, m'avait demandé, « il y a vingt ans : Ne croyez-vous pas, Monsieur, qu'une dame « pourrait être un grand général comme un homme? » Je n'au« rais pas manqué de lui répondre : « Sans doute, Madame, si « vous commandiez une armée, l'ennemi se jetterait à vos ge« noux comme j'y suis moi-même; personne n'oserait tirer, et

mesurée dans les mêmes proportions que la force physique et avec les mêmes exclusions? Je ne l'ai jamais pensé. Une plume me paraît aussi bien placée dans la main de sainte Thérèse que dans celle de M. de Maistre; et si je cite ce nom vénéré, — je vous en citerai tout à l'heure bien d'autres encore, — c'est que le nom de sainte Thérèse suffirait seul à réfuter l'argument d'après lequel les femmes ne doivent pas écrire, *parce qu'elles n'ont jamais pu le faire avec supériorité.* Sainte Thérèse est un des plus grands prosateurs de l'Espagne; même parfois elle cultivait la poésie, et il nous est resté d'elle un cantique de la plus rare beauté.

Sans aucun doute encore, le grand mérite, l'honneur incomparable d'une femme, c'est de bien élever ses enfants et d'en faire des hommes; comme son bonheur le plus doux et son premier devoir, c'est de rendre heureux son mari. Mais pour rendre un mari et des enfants bons et heureux, pour faire des hommes, « de braves jeunes gens, « comme disait très-bien M. de Maistre, qui croient « en Dieu et n'ont pas peur du canon, » il faut précisément avoir des femmes fortes par l'intelligence,

« vous entreriez dans la capitale ennemie au son des violons et « des tambourins. » Mais celle qui prendrait cela pour argent « comptant serait bien sotte. »

C'est vrai, mais il faut reconnaître aussi que cette sottise s'est rarement rencontrée, et qu'il valait peu la peine d'en parler.

fortes par le jugement et par le caractère, appliquées, laborieuses, attentives : il faut, comme dit l'Écriture, que ce regard, cette beauté, cette bonté, qui ornent et embellissent tout dans une maison, soient illuminés d'en haut : *Sicut sol oriens mundo, sic mulieris bonæ species in ornamentum domûs ejus.* Il faut que cette main qui tient le fuseau et s'applique aux détails de l'intérieur, soit conduite par une tête qui conçoive et gouverne. Le portrait tracé par Salomon n'est pas celui de la femme uniquement appliquée à la vie matérielle, mais de la femme *capable ;* et si ses enfants se lèvent pour la proclamer glorieuse et bienheureuse, c'est parce qu'elle a le sens élevé des choses de la vie, les prévoyances de l'avenir, le soin des âmes ; parce qu'elle est en toutes choses au niveau des plus nobles devoirs et des plus sérieuses pensées, en un mot, la digne et intelligente compagne d'un époux qui est assis aux portes de la Cité, parmi ses plus illustres concitoyens, sur les premiers siéges de la justice.

Je pourrais citer ici d'autres passages des saintes Écritures, qui montrent que les sciences naturelles, les arts, les lettres sacrées, la poésie, l'éloquence, n'étaient pas étrangères à l'éducation des jeunes filles israélites, et à l'existence des femmes juives. N'est-ce pas une femme, la mère de Samuel, qui, dans un admirable cantique, a proclamé que *Dieu est le Seigneur des sciences*, et que c'est lui qui

donne l'intelligence à nos pensées? N'est-ce pas Marie, la sœur de Moïse, qui enseignait aux jeunes israélites la musique et les cantiques sacrés?

Mais c'est surtout depuis l'Évangile que la dignité intellectuelle et morale de la femme a été le plus relevée, et que les femmes chrétiennes ont pris une si noble place dans la société humaine; et ce que je demande, c'est que des préjugés ridicules, des noms grossiers et de fades railleries ne les fassent pas descendre du haut rang que l'Évangile leur a donné, jusque dans la frivolité ou le matérialisme de la vie.

Qu'on l'entende bien : ce que je désire encore une fois, ce ne sont pas des femmes savantes, mais, — ce qui est nécessaire et à leurs maris et à leurs enfants et à leur ménage, — des femmes intelligentes, judicieuses, attentives, instruites de tout ce qu'il leur est utile de savoir, comme mères, maîtresses de maison et femmes du monde; ne dédaignant jamais le travail des mains, et toutefois sachant occuper non-seulement leurs doigts, mais aussi leur esprit, et cultiver leur âme tout entière. Et j'ajoute que ce qu'il faut craindre à l'égal des plus grands maux, ce sont ces femmes frivoles, légères, molles, désœuvrées, ignorantes, dissipées, amies du plaisir et de l'amusement, et par suite ennemies de tout travail et presque de tout devoir; incapables de toute étude, de toute attention suivie, et par là même hors d'état de prendre aucune

part réelle à l'éducation de leurs enfants et aux affaires de leur maison et de leur mari.

Après cela, que M. de Maistre, pour détourner ses filles de l'ambitieuse pensée d'émuler l'homme, multiplie ce que je ne puis m'empêcher de nommer de mauvaises plaisanteries, peu m'importe. Ne va-t-il pas dans une de ses lettres jusqu'à comparer les femmes trop désireuses de s'instruire aux animaux qui veulent faire plus que leur nature ne leur permet, par exemple, à je ne sais quel cheval anglais et à son petit chien Biribi !.. « Je « possède ici, dit-il, un chien nommé Biribi, « qui fait notre joie; si la fantaisie lui prenait de « se faire seller et brider pour me porter à la « campagne, je serais aussi peu content de lui « que du cheval anglais de ton frère, s'il imaginait « de sauter sur mes genoux ou de prendre le café « avec moi. »

Certes, en la très-grave question qui nous occupe, ni vous ni moi, mon ami, ne tiendrons aucun compte de telles raisons, si agréables qu'elles soient.

C'est dans cette même lettre que M. de Maistre écrivait encore à sa fille : « Si une belle dame « m'avait dit : « Qui m'empêche d'en savoir en « astronomie autant que Newton? » je lui aurais « répondu tout aussi sincèrement : « Rien du « *tout, ma divine beauté*. Prenez le télescope, les « *astres tiendront à* grand honneur d'être lor-

« gnés par vos beaux yeux, et ils s'empresseront
« de vous dire tous leurs secrets. »

Puis il ajoutait : « Voilà comment on parle aux
« femmes. en vers et même en prose (1). »

Pour moi, je dis qu'on ne parle convenablement à personne, ni en vers ni en prose, de cette façon, et que c'est surtout aux femmes qu'il convient de ne parler, ni avec ce dédain, ni d'un tel style. Le respect n'est de trop nulle part. Je viens de relire à ce propos toute la correspondance de M. de Maistre. On se tromperait fort si, ne connaissant pas ses autres livres, on voulait les juger sur celui-ci. Cette correspondance est loin d'avoir répondu à mon attente. Ce n'est pas que je n'y trouve souvent des idées élevées, ingénieuses, exprimées avec force ou élégance, et presque toujours avec originalité; mais M. de Maistre vise à un genre de mérite, dont il aime trop à s'entendre complimenter, qui est « *de faire rire en raisonnant.* » Son style a un ton de légèreté dans les choses sérieuses, qui se ferait peut-être pardonner

(1 C'est encore dans cette lettre que mademoiselle de Maistre lut ces paroles : « S'il y avait un pays d'amazones qui se procu-
« rassent une colonie de petits garçons pour les élever comme
« on élève les femmes, bientôt les hommes prendraient la pre-
« mière place, et donneraient le fouet aux amazones. En un mot,
« la femme ne peut être supérieure que comme femme ; mais,
« dès qu'elle veut *émuler* l'homme, ce n'est qu'un singe.

« Adieu, petit singe. Je t'aime presque autant que *Biribi*, qui
« a cependant une reputation immense à Saint-Pétersbourg. »

ses allures badines à force de délicatesse et de bon goût; mais le malheur est que cette plaisanterie perpétuelle tombe, selon moi, trop souvent dans la vulgarité, et qu'au lieu d'atteindre le piquant, elle vient échouer parfois dans le mauvais goût. Et il m'est impossible d'accepter ces expressions d'une familiarité triviale, jetées au travers d'une noble pensée convenablement exprimée. Ce sont des notes fausses qui me blessent l'oreille.

Par exemple, lorsqu'il écrit à mademoiselle Stourdza : « Quand pourrons-nous deviser en-« semble? Placée entre madame S... et moi, nous « comptons vous presser sans miséricorde comme « *une orange*. » — Comme une orange soit; mais il ajoute : — « Vous ne pouvez en conscience « nous refuser cette *limonade*. »

Comme de pareils traits sont loin de l'élégance et de la délicatesse de madame Swetchine! Elle aussi a beaucoup de recherche parfois; mais cette recherche ne l'égare jamais dans une familiarité, ni de mauvais ton, ni de mauvais goût.

On ne sent pas chez elle de dissonance entre l'expression et la pensée, qui restent toujours l'une et l'autre, fines, élevées, avec je ne sais quel air de distinction naturelle. Il en est de ce talent comme de certaines voix moins étendues que bien posées. On sent que dans leurs plus grandes hardiesses, elles ne tomberont pas sur un ton faux, et qu'on peut les admirer avec sécurité.

Je mets peut-être quelque méchanceté à choisir précisément un nom de femme pour l'opposer à celui de M. de Maistre. Quoi qu'il en soit, et tout en regrettant que ses défauts se retrouvent trop jusque dans ses livres les plus sérieux, je reconnais que M. de Maistre était un très-vif, et même parfois un grand esprit, lumineux, prime-sautier, original, et, malgré ses injures au pape Pie VII, profondément dévoué à l'Église et au Saint-Siége ; en un mot, un grand serviteur de l'Église, quoique d'une théologie médiocre.

Dans ma prochaine lettre, je vous parlerai de Fénelon Il a ici une toute autre autorité que M. de Maistre (1).

(1) Au fond, nous sommes parfaitement convaincu qu'il nous eût été facile de nous entendre avec M. de Maistre, et qu'il n'était pas l'adversaire de l'instruction des femmes autant que les expressions contre lesquelles nous avons dû protester, prises à la lettre, le feraient entendre. Outre que c'est la tendance d'esprit de ce puissant écrivain, accoutumé à donner un grand relief à sa pensée, d'user d'un style original jusqu'à la bizarrerie quelquefois, et en apparence paradoxal, on sait assez qu'on ne tombe que du côté où l'on penche. Or, le péril de l'éducation de Mlle de Maistre n'était pas qu'on ne lui enseignât point assez de choses, mais qu'on lui en enseignât trop. M. de Maistre n'est donc préoccupé que de la prémunir contre le danger qu'elle courait, et nullement contre celui qu'elle ne courait pas. Nous sommes convaincu qu'il eût parfaitement accepté, pour ce que ses paroles ont d'excessif, les correctifs que nous y avons mis nous-même.

TROISIÈME LETTRE

Au même.

FÉNELON.

Laissons M. de Maistre.

Il est ici un nom d'une toute autre autorité : c'est Fénelon. Fénelon fut appelé de bonne heure à méditer le sujet qui nous occupe. Il avait vu de près les enfants, jugé par lui-même les inconvénients et toutes les lacunes des éducations ordinaires; et c'est ce qui le détermina à écrire son livre *De l'Éducation des filles.* Ce petit traité renferme dans sa brièveté plus d'observations fines et pénétrantes, plus de vérités pratiques, que tant de volumineux ouvrages publiés depuis sur le même sujet. Rien de plus délicat et de plus profond, et tout à la fois de plus simple et de plus uni que ce livre : ce sont de vrais trésors de sagesse et de lumière. Tout y est solide et exquis, familier sans jamais rien de vulgaire. Il n'était pas destiné au public, et néanmoins tout y est grave,

sérieux. sans une plaisanterie de mauvais goût, et écrit, jusque dans les moindres détails, avec un intérêt, souvent avec un charme inexprimable, et toujours avec un sentiment merveilleux des convenances.

Ceux qui ne veulent point d'une solide éducation intellectuelle pour les femmes, ne sauraient alléguer un nom, une autorité plus contraire à leur thèse que le nom et l'autorité de Fénelon.

La première ligne de son admirable traité est une protestation contre cette thèse absurde : « Rien « n'est plus négligé, dit-il, que l'éducation des « filles ; on suppose qu'on doit donner à ce sexe « peu d'instruction. »

Puis il raille doucement ceux qui disaient déjà de son temps : « Il ne faut pas que les femmes « soient savantes... la curiosité les rend vaines « et précieuses... il suffit qu'elles sachent gouver- « ner un jour leurs ménages, et obéir à leurs maris « sans raisonner. »

Fénelon voulait qu'on n'abusât pas de l'expérience des femmes que la science a rendues ridicules, pour se croire en droit de les laisser dans l'ignorance, ou d'abandonner aveuglément leur éducation aux hasards et aux caprices de la coutume.

Sans doute Fénelon reconnaissait ce qu'il y a de faible dans ces natures délicates : « Leur corps, « aussi bien que leur esprit, est moins fort et « moins robuste que celui des hommes, disait-il ; »

mais, sans insister sur les avantages particuliers que Dieu leur a donnés en partage et en revanche, Fénelon ajoutait : « Que s'ensuit-il de la faiblesse « naturelle des femmes ? Plus elles sont faibles, « PLUS IL EST IMPORTANT DE LES FORTIFIER. »

C'est le mot qui dit tout, décide tout. Car, continue Fénelon, « n'ont-elles pas des devoirs à « remplir, mais des devoirs qui sont les fonde- « ments de toute la vie humaine ?..... et qui déci- « dent de ce qui touche de plus près à tout le « genre humain ?

Sans doute Fénelon accordait sans peine que les « femmes ne doivent ni gouverner l'État, ni « faire la guerre, ni entrer dans le ministère des « choses sacrées ; elles peuvent, ajoutait-il, se passer « de certaines connaissances étendues, qui appar- « tiennent à la politique, à l'art militaire, à la juris- « prudence, à la philosophie et à la théologie. »

« Mais, disait-il, elles sont chargées de l'éduca- « tion de leurs enfants, des garçons jusqu'à un « certain âge, des filles jusqu'à ce qu'elles se ma- « rient. » Et tout ce que les femmes doivent savoir pour l'éducation de leurs enfants, toute l'étendue des connaissances qu'il faudrait pour remplir convenablement cette grande tâche, est énorme ; et s'il se rencontre une femme qui trouve que c'est peu, dit Fénelon, « c'est qu'elle ne connaît pas l'impor- « tance et l'étendue des choses dont je lui propose « de s'instruire. »

Fénelon allait jusqu'à dire :

« Les hommes mêmes qui ont toute l'autorité
« en public, ne peuvent, par leurs délibérations,
« établir aucun bien effectif, si les femmes ne les
« aident à l'exécuter.

« Quelles intrigues se présentent à nous dans
« les histoires ! quelles nouveautés contre la reli-
« gion ! et quelles révolutions d'État causées par
« les femmes ! »

«.... Il est constant, concluait-il avec son grand
« sens si ferme et si pénétrant, que la mauvaise
« éducation des femmes fait plus de mal que celle
« des hommes, puisque les désordres des hommes
« viennent souvent et de la mauvaise éducation
« qu'ils ont reçue de leurs mères, et des passions
« que d'autres femmes leur ont inspirées dans
« l'âge un peu avancé.

« Non, les occupations des femmes ne sont
« guère moins importantes au public que celles
« des hommes. »

Puis, s'élevant à toute la hauteur d'un tel sujet, et avec une autorité de langage supérieur à tous les préjugés :

« Le monde, disait-il, n'est point un fantôme ;
« c'est l'assemblage de toutes les familles : et qui
« est-ce qui peut les policer avec un soin plus
« exact que les femmes, qui, outre leur autorité
« naturelle et leur assiduité dans leur maison, ont
« encore l'avantage d'être nées soigneuses, atten-

« tives au détail, industrieuses, insinuantes et per-
« suasives !

« Mais leurs maris, ajoutait-il, peuvent-ils es-
« pérer pour eux-mêmes quelque douceur dans la
« vie, si leur plus étroite société, qui est celle du
« mariage, se tourne en amertume ?

« Mais les enfants, qui feront dans la suite tout
« le genre humain, que deviendront-ils, si les
« mères les gâtent dès leurs premières années, »
et, ignorantes elles-mêmes, les laissent languir dans l'ignorance sans leur donner *ni le goût ni l'estime de l'instruction* et des *choses solides ?*

Puis Fénelon entrait dans tous les détails de la mauvaise éducation des filles, et il signalait les funestes inconvénients de leur ignorance avec une netteté, une précision et une énergie de langage qui disent tout. « L'ignorance d'une fille est cause
« qu'elle s'ennuie, et qu'elle ne sait à quoi s'occuper
« innocemment. Quand elle est venue jusqu'à un
« certain âge, sans s'appliquer aux choses solides,
« tout ce qui est sérieux lui paraît triste, tout ce qui
« demande une attention suivie la fatigue ; la pente
« aux plaisirs, qui est forte pendant la jeunesse,
« l'exemple des personnes du même âge qui sont
« plongées dans l'amusement, tout sert à lui faire
« craindre une vie réglée et laborieuse. A quoi donc
« s'occupera-t-elle ? à rien d'utile. Et bientôt *cette inapplication se tourne en habitude incurable.* »
« Dans cette oisiveté, une fille s'abandonne à

[redacted]

« sa paresse, et la paresse, qui est une langueur de « l'âme, est une source inépuisable d'ennuis. Elle « s'accoutume à dormir d'un tiers plus qu'il ne fau« drait; ce long sommeil ne sert qu'à l'amollir; « cette mollesse et cette oisiveté étant jointe à l'i« gnorance, il en naît une sensibilité pernicieuse. »

Sans doute, ajoute Fénelon, il faut craindre de faire des savantes ridicules. Les femmes ont d'ordinaire l'esprit encore plus faible et plus curieux que les hommes; aussi n'est-il point à propos de les engager dans des études dont elles pourraient s'entêter. Mais c'est précisément pour cela qu'il faut les appliquer aux bonnes études qui leur conviennent et peuvent fortifier leur esprit, et c'est même, remarque Fénelon, par cette forte et solide éducation qu'on les empêchera de *s'ériger en précieuses*.

Les personnes instruites et occupées à des choses sérieuses, n'ont d'ordinaire qu'une curiosité médiocre; ce qu'elles savent leur donne du mépris pour beaucoup de choses qu'elles ignorent; elles voient l'inutilité et le ridicule de la plupart des choses que les petits esprits qui ne savent rien et qui n'ont rien à faire, sont empressés d'apprendre.

Au contraire, les filles mal instruites et inappliquées ont une imagination toujours errante. Faute d'aliment solide, leur curiosité se tourne en ardeur vers les objets vains et dangereux. Celles qui ont de l'esprit s'érigent souvent en précieuses,

et lisent tous les livres qui peuvent nourrir leur vanité; elles se passionnent pour des romans, pour des comédies, pour des récits d'aventures chimériques.

Donc, concluait Fénelon, il faut considérer, outre le bien que font les femmes quand elles sont bien élevées, le mal qu'elles causent dans le monde quand elles manquent d'une éducation qui leur inspire la vertu. Et enfin, concluait-il avec toute la sainteté et la plus haute noblesse du langage chrétien, « sans parler du bien ou du mal « qu'elles peuvent faire au public, elles sont la « moitié du genre humain, racheté du sang de « Jésus-Christ et destiné à la vie éternelle. »

C'est assez, mon ami, voilà bien un langage et des pensées dignes du grand sujet qui nous occupe. Nous sommes loin, vous le voyez, des plaisanteries de M. de Maistre, de son singe, de son Biribi et du cheval anglais qui veut prendre du café avec son maître.

Vous savez, que Fénelon acheva son beau traité de l'éducation des filles par le portrait de la *femme forte* et par le tableau de ses vertus.

Certes, depuis Fénelon, et de nos jours, le besoin de la femme forte et la puissante influence de ses vertus n'ont pas diminué. Cette bienfaisante et religieuse influence que lui reconnaissait l'éloquent prélat, elle s'est vu appelée à l'exercer non plus seulement dans la maison, mais au dehors.

[redacted]

Qui ne sait que, dans nos temps de délirante anarchie, les femmes ont su entretenir dans leur foyer les dernières étincelles du feu sacré, éteint par la persécution dans les temples du Seigneur, offrir un suprême asile au sacerdoce chassé du sanctuaire, et qu'enfin elles ont, presque seules, empêché l'interruption de la chaîne des traditions sacrées, en conservant par leur pieux courage le dépôt de la foi chrétienne, pour le transmettre intact aux générations futures ?

Mais puisque les *Précieuses ridicules* et les *Femmes savantes* ont été nommées, je vous dirai, mon cher ami, quelques mots sur Molière et les préjugés qu'il a créés ; ce sera l'objet d'une prochaine lettre.

Tout à vous bien affectueusement.

———

QUATRIÈME LETTRE.

Au même.

MOLIÈRE. — LES FEMMES SAVANTES ET LES FEMMES STUDIEUSES.

Mon cher ami,

Dans les conditions marquées par Fénelon, on peut renoncer, si l'on veut, à ce qu'on a coutume d'appeler la *Femme savante;* pour moi, j'y consens très-volontiers; car, de fait, elle n'est pas du goût des Français; et c'est à son adresse que, dans une inspiration de cet esprit qui n'est pas toujours la délicatesse même, ils ont inventé le nom de *bas-bleu.*

Puisque ce triste mot vient sous ma plume, il faut aller une bonne fois au fond du préjugé, et au sens de ce mot grossier par lequel il se transmet, dispensant ceux qui le répètent de se demander ce qu'ils pensent et veulent dire.

Dans la bouche de beaucoup de gens qui ne ré-

[redacted]

fléchissent pas, et qui d'instinct aiment à attaquer ce qui s'élève, pour tout mettre à leur niveau, le mot de *bas-bleu* désigne une femme qui *lit* et *cause* sérieusement : or, c'est là, aux yeux de certaines gens, un vrai grief!

On permet bien à une femme de lire, mais à condition qu'elle ne réfléchisse pas sur ses lectures, ne résume ou n'écrive rien, et n'amasse que pour enfouir, sans jamais avoir l'air de s'intéresser à autre chose qu'à l'éternelle toilette et à la cuisine. En un mot : permis aux femmes de lire et même de savoir, en cachette; mais défendu de se mêler à une conversation élevée. C'est ce qu'on appelle *se faire pardonner son savoir*.

Donc, refuser à une femme toute communication, toute expansion d'intelligence et tout commerce d'esprit, voilà ce qu'on prétend; et comme d'ailleurs on ne tolère pas qu'elle ait une plume à la main, sinon pour faire ses comptes, ou écrire ses lettres, et quelquefois celles de son mari, il faut lui supposer un terrible goût des livres pour espérer qu'elle puisse le cultiver ainsi d'une manière occulte, souterraine, sans y trouver jamais une issue ni un emploi quelconque, creusant sans cesse dans son propre esprit une mine sans ouverture... Mon ami, je vous parlerai bientôt des explosions qui sont alors à craindre.

Quoi qu'il en soit, on ne peut se figurer de quel ridicule on couvre ainsi les jeunes femmes ou les

jeunes filles studieuses, de quelles moqueries on les poursuit, surtout en certaines petites villes, fort prétentieuses du reste, mais dans un autre genre. C'est une véritable persécution, qui finit par leur faire une peine et même un tort réels.

Je connais une jeune fille qui, pour continuer des études conseillées par son père et protégées par sa mère, était obligée de recourir à mille précautions et subterfuges. C'eût été à décourager une passion moins persévérante. Elle s'enfermait dans sa chambre, et, au moindre bruit, cachait les livres dont le format compromettant eût révélé la nature de ses travaux. Malgré toutes ces précautions, sa réclusion à certaines heures irritait tellement les personnes de la société qu'on l'avait nettement accusée d'être sauvage, impolie; ou de vouloir se faire religieuse, ce qui seul explique aux yeux du monde l'infraction à ses lois.

Certes, il le faut reconnaître, une réelle énergie est nécessaire pour soutenir de tels blâmes et résister à ces accusations de singularité.

Voilà donc ce que veut dire un *bas-bleu*, et quelle est, chez certaines gens, la véritable portée de cette injure.

Pour ceux qui voient les choses de plus haut et avec justesse, le mot *bas-bleu*, s'ils consentent quelquefois à l'employer, désignera : 1° la femme qui a la prétention de la science, sans en avoir autre chose; qui tranche de ce qu'elle ne sait pas;

2° la femme qui pose pour l'esprit, et n'a pas d'esprit, ou pas assez pour en faire un usage discret; dont les connaissances indigestes écrasent l'intelligence qui les reçoit, au lieu de l'enrichir: en un mot un bas-bleu signifiera simplement une *pédante;* mais il est bien permis de dire que c'est ici un adjectif qui n'a pas été créé seulement pour les femmes, et qui a bien aussi *son masculin.*

Au reste, ce mot de *bas-bleu*, je ne conseille à personne de s'en servir, parce que c'est une ridicule et grossière injure, que la délicatesse de la langue française n'accepte pas.

Le dictionnaire de l'Académie ne daigne pas seulement en faire mention; et j'ai été heureux de ne le trouver dans aucun de nos dictionnaires, ni anciens, ni modernes. Certes, Molière lui-même ne l'eût pas hasardé; et cependant, au fond, c'est de lui que nous vient ce mot, et c'est à lui que je le reproche; car il a été au moins inspiré par les autres injures de Molière, et c'est ce malheureux mot qui, en France, a détourné les femmes des études sérieuses, et non-seulement des excès qui pouvaient être du domaine de la comédie, mais du travail lui-même le plus nécessaire, des lectures religieuses, morales, historiques, et même des bonnes lectures littéraires.

Il y a aujourd'hui pour les femmes, je n'en disconviendrai certes pas, des périls réels et très-grands à courir dans les lectures littéraires, et je re-

douterais singulièrement de les voir se jeter étourdiment dans la mauvaise ou légère littérature. Mais, en convenant du péril, en ce temps surtout où nous sommes inondés de tant d'écrits si dangereux et attrayants par leur légèreté même, et qu'une femme chrétienne repoussera, je réponds sans hésiter qu'il n'y a pas non plus un médiocre danger pour les femmes, au point de vue même de la gravité des mœurs, à se désaccoutumer des bonnes et saines lectures, des nobles et purs plaisirs de l'esprit. On en a un frappant exemple dans ce qui s'est passé chez nous au dix-huitième siècle.

Grâce à Molière, on s'était, au commencement du siècle précédent, beaucoup moqué des *précieuses*, des *femmes savantes*, et de l'hôtel de Rambouillet, et, à quelque point de vue, on avait eu raison. Mais n'est-il pas évident, comme je l'ai dit déjà, qu'on aurait dû faire ici un équitable discernement, et, en se moquant des femmes plus ou moins sottes, comme on s'était peut-être aussi trop moqué des juges et des médecins plus ou moins ridicules, il aurait fallu ne pas envelopper dans une commune raillerie les femmes sérieuses, et même ces femmes illustres qui resteront l'honneur incontesté de ce temps. Il aurait fallu distinguer entre les femmes *savantes* et les femmes *studieuses*; il aurait fallu respecter ce qu'il y avait de solide et de profondément honnête dans ces délicatesses et ce goût déclaré pour les choses de l'esprit; il fallait surtout

[illegible] jeter comme on le fit plus tard et [illegible] toujours en France, sous le coup [illegible] excès dans l'autre ; dans l'igno[illegible] laquelle ce ridicule condamnait ; d[illegible] dans la futilité, et plus tard dans [illegible] avaient été elles-mêm[illegible] l'oublier, une réaction contre [illegible] langage et de sentiment intolé[illegible] entre elles ; mais de quelle façon [illegible] beaucoup de jeunes femmes, dans les [illegible] du siècle de Louis XIV, mais e[illegible] sous la Régence, très-publique[illegible] les femmes de la cour passèrent [illegible] aux conversations lib[illegible] soupers trop célèbres. On sait e[illegible] s'il eût vécu quarante a[illegible] d'avoir touché aux [illegible] le siècl[illegible] ses mauvais [illegible] n'a tenu aucun co[illegible]

[illegible] tout (1).

[illegible] et il suffit [illegible] on avait [illegible] le remar[illegible]

« comme d'une expérience assurée, que les femmes « n'étaient pas capables d'études. » Et on en était venu à ce point, que Fénelon était obligé d'adresser aux mères de famille, dans les plus hautes régions de la société, des recommandations comme celle-ci :

« Apprenez à une fille à lire et à écrire correc« tement. Il est honteux, mais ordinaire, de voir « des femmes qui ont de l'esprit et de la politesse « ne savoir pas bien prononcer ce qu'elles lisent. « Elles manquent encore plus grossièrement « pour l'orthographe, ou pour la manière de for« mer ou de lier les lettres en écrivant : au moins « accoutumez-les à faire leurs lignes droites, à « rendre leurs caractères nets et lisibles... Il fau« drait aussi qu'une fille sût la grammaire...

« Elles devraient aussi savoir les quatre règles « de l'arithmétique ; vous vous en serviriez utile« ment pour leur faire faire souvent des comptes. « C'est une occupation fort épineuse pour beau« coup de gens. »

Et Fleury, de son côté, s'indignait avec raison de l'ignorance à laquelle de tristes moqueries avaient condamné les femmes : « comme si leurs âmes, « disait-il, étaient d'une autre espèce que celles des « hommes ; comme si elles n'avaient pas, aussi « bien que nous, une raison à conduire, une volonté « à régler, des passions à combattre, une santé à « conserver, des biens à gouverner, ou s'il leur

« était plus facile [illegible] de suffire à tous ces « devoirs sans rien apprendre. » — « Et, disait-il « encore, ce sera sans doute un grand paradoxe, « qu'elles doivent apprendre autre chose que leur « catéchisme, la couture et divers petits ouvrages, « chanter, danser et s'habiller à la mode, faire « bien la révérence et parler [illegible] : car voilà « en quoi l'on fait consister pour l'ordinaire, tout « ce qu'on leur enseigne. »

Contre cette pauvre et [illegible] éducation, — qui était devenue l'éducation de toutes les jeunes demoiselles et ne dura que trop longtemps en France, — Fleury avec Fénelon, et aussi madame de Maintenon, réagirent, timidement d'abord, mais fort heureusement, et on en recueillit les fruits au milieu même de la corruption générale du dix-huitième siècle. Les élèves de Saint-Cyr furent de [illegible] constellations au milieu de cette boue de la Régence. Leur instruction n'était pas plus étendue qu'il ne convenait ; mais elle était fort solide, fort [illegible] et communiquée d'ailleurs par des es[illegible] cultivés, que la conversation, là, remplaçait [illegible] livres. Cette réaction toutefois ne se fit [illegible] que dans certaines familles qui con[illegible] des anciennes mœurs, ou dans [illegible] des provinces. Paris et la Cour, et [illegible] seigneurs, continuèrent à suivre [illegible] de l'âge précédent. On sait ce [illegible] que furent le

règne de Louis XV et les dernières années qui précédèrent la Révolution, malgré les philosophes et les bureaux d'esprit philosophique; bien qu'il soit vrai aussi de dire que Mme de Tencin, Mme du Deffant, Mme du Châtelet, et plusieurs des tristes notabilités de cette époque n'avaient pas eu besoin de l'ignorance pour arriver au vice.

De nos jours, où en est-on? Assurément, l'instruction n'est pas systématiquement négligée dans l'éducation des femmes. Je l'ai dit, on étudie plus de choses aujourd'hui qu'autrefois, mais on apprend moins bien. L'instruction a plus de variété, mais pas assez de solidité. L'éducation morale est plus forte qu'au dix-huitième siècle, mais elle ne l'est pas encore autant qu'il le faudrait. Les femmes s'occupent assez de littérature; mais pas assez de la bonne littérature. Elles consentent encore à lire, mais non à étudier et à apprendre. Et dès lors, que lisent-elles? Certes, on est loin, en fait de lectures, des réserves de madame de Maintenon. Il y a aujourd'hui dans le monde, chez les jeunes femmes, et quelquefois chez les jeunes filles, des facilités de lectures véritablement déplorables. Mauvais romans, mauvaises poésies, mauvaises pièces de théâtre, on se permet de tout lire, afin, dit-on, de pouvoir parler de tout. On affronte également les livres contre les mœurs et les livres contre la foi, à ce point que le plus répugnant ouvrage qui ait paru de nos jours, et le plus fait

[illegible] Vr[illegible]

[illegible]

[illegible] IV[illegible]

[illegible] les [illegible]

[illegible] sont [illegible]

[illegible] de [illegible]

[illegible] parti [illegible]

[illegible] un, pou[illegible]

[illegible] *funèbres* [illegible]

[illegible]

[illegible] on porte [illegible]

[illegible] tellement [illegible]

[illegible] taire de l'éloge [illegible] plus [illegible]

[illegible] qui peint les circonstances [illegible]

[illegible] qu'il y a [illegible]

[illegible] de la sienne. [illegible]

[illegible] en portant la main [illegible]

[illegible] unique [illegible]

[illegible] de la piété et de la v[illegible]

[illegible] pas même sa [illegible]

[illegible]

l'Histoire universelle, quelques pages de *Malebranche* ou de *M. de Maistre*, sans s'exposer à s'entendre dire aussitôt : Oh ! vous êtes bien sérieuse ! Eh bien ! je demande aux femmes chrétiennes de mépriser de tels mépris, de dédaigner dans leurs lectures tout ce qui est creux ou médiocre, et, pour tout dire en un mot, de ne lire, dans leurs heures de travail, que les chefs-d'œuvre. Je leur demande surtout de repousser loin d'elles tout ce qui est mauvais ou dangereux. C'est la conscience qui fait un devoir impérieux aux femmes de ne pas toucher à ces œuvres malsaines, où elles perdraient, je ne dis pas seulement la délicatesse de leur esprit, mais encore la pureté de leur âme ! Les femmes, si je puis m'exprimer ainsi, sont bien plus pénétrées que les hommes par ce qu'elles lisent, à cause de la vivacité de leur imagination et de leur intelligence. Il est étonnant à quel degré de fortes lectures peuvent quelquefois développer en elles les vertus ; comme aussi il est effrayant de voir à quelles inévitables et lamentables faiblesses de mauvaises lectures les entraînent !

C'est ce que Fénelon disait déjà de son temps : « Elles se passionnent pour des romans, pour des « comédies, pour des récits d'aventures chimé- « riques, où l'amour profane, revêtu de ce que la « générosité et la politesse mondaine ont d'éblouis- « sant, fait oublier qu'il est ce vice détestable qui « doit alarmer la pudeur. Elles se rendent l'esprit

[redacted]

« visionnaire, elles se gâtent même par là pour le « monde... Une pauvre fille, pleine du tendre et « du merveilleux qui l'ont charmée dans ses lec- « tures, est étonnée de ne trouver point dans le « monde de vrais personnages qui ressemblent à « ses héros : elle voudrait vivre comme ces prin- « cesses imaginaires, qui sont dans les romans, « toujours charmantes, toujours adorées...... »

Et le péril aujourd'hui est encore bien plus grand, mon cher ami ; car les romanciers de nos jours, qui ne le sait ? sont tout autrement licencieux et pernicieux que ne l'étaient ceux du XVIIe siècle. « En tout, m'écrivait naguère une femme de « grande vertu, en tout je cherche vainement au- « tour de moi et ailleurs une seule pédante, qui « puisse justifier les vieilles accusations de Molière, « je n'en trouve pas ; je ne trouve dans le monde « le plus souvent que des femmes ignorantes et « frivoles, des femmes qui ne lisent rien, ou lisent « des livres détestables. »

Et ce qu'il faut observer d'ailleurs, c'est que les plus instruites, celles qui lisent des livres sérieux, celles qui aiment les belles et bonnes choses de l'esprit, sont les plus utiles à leurs familles et sont presque toujours les plus vertueuses. Par le temps qui court, le goût de l'étude est une vertu ; mais ce qui fait peu d'honneur au temps, c'est une vertu qu'il faut cacher comme un vice.

Si vous le permettez, mon ami, nous reprendrons bientôt cet intéressant sujet.

[redacted]

CINQUIÈME LETTRE

A une religieuse.

LES EXEMPLES DÉCISIFS.

Vous voilà donc, mon enfant, chargée de cette grande chose, la direction des études dans votre pensionnat, l'éducation et l'instruction de toutes ces jeunes filles. Devenue *Maîtresse générale*, vous n'avez plus seulement une classe à faire, vous avez toutes les classes à diriger. Vous vous trouvez, par conséquent, jetée dans beaucoup d'études et de travaux ; il faut vous occuper, non-seulement des plus jeunes, mais des plus âgées ; non-seulement de la grammaire et des éléments, mais de tout ce qui se doit enseigner : histoire, littérature, poésie et rhétorique, sciences et philosophie même ; il vous faut lire beaucoup, faire des plans d'études, examiner et décider quels sont les meilleurs auteurs à mettre, soit entre les mains de vos élèves, soit de vos maîtresses de classes.

[redacted]

Pour tout cela, vous êtes obligée de vous dérober en partie, pour un certain temps, aux occupations plus spéciales de la vie religieuse, de retrancher peut-être parfois quelques-unes de vos lectures de piété, celles du moins qui ne sont pas de règle; en un mot, il vous faut sortir de la paix habituelle de votre âme, renoncer, pour ces choses, profanes en apparence, à la douceur des consolations spirituelles pour lesquelles vous avez quitté le monde.

Et cette nécessité vous attriste en ce moment. Vous me dites : Est-ce bien tout cela qu'il faut enseigner aux jeunes filles? Est-ce pour tout cela que je me suis consacrée à Dieu? Faut-il donc maintenant que je devienne une femme savante? Est-ce là le fait d'une femme, et surtout d'une religieuse?

Ces réflexions, que vous m'avez confiées, m'ont donné à réfléchir. Je me suis dit : Combien de femmes dans le monde, de mères de familles, dévouées à l'éducation de leurs enfants, combien surtout de religieuses, lesquelles doivent être comme des mères pour les jeunes filles qu'elles élèvent, ont sans doute les mêmes pensées, les mêmes inquiétudes, et s'imaginent peut-être qu'il y a incompatibilité entre les devoirs religieux de leur vie et le devoir des études sérieuses qu'exige d'elles l'éducation des enfants que la Providence leur a confiés.

Qu'il y ait là, pour vous, ma chère fille, une

émotion exagérée, une vue superficielle de votre vocation, un préjugé enfin, spécieux, je l'accorde, mais sans fondement réel, c'est ce que j'espère vous démontrer à fond, quelque jour, et par des raisons irréfutables : aujourd'hui, réservant les raisons, je vais mettre sous vos yeux les autorités, les grands exemples, les exemples décisifs ; car c'est là peut-être ce qui présentement vous touchera, et vous rassurera davantage. — Comment prendre, au point de vue de votre âme et de votre vie religieuse, le moindre ombrage au sujet des études nécessaires, quand vous verrez des Saintes, de grandes religieuses, des femmes qui étaient en même temps de la plus haute naissance et de la plus haute vertu, travailler et étudier comme probablement, ma chère fille, ni vous ni bien d'autres aujourd'hui, ne le ferez jamais.

Et d'abord, laissons-là, s'il vous plaît, ce qu'on a coutume d'appeler la femme savante. Car de fait, je le répète, elle n'est guère de mode en France à l'heure qu'il est.

Toutefois, avant de la quitter, il n'est pas sans intérêt de se rappeler que des siècles plus chrétiens que le nôtre étaient loin de la mépriser, et que les couvents de femmes les plus saintes et les plus illustres l'ont honorée.

Le biographe du grand saint Boniface, l'apôtre de l'Allemagne, déclare sans détour que saint Boniface aimait sainte Lioba à cause de la sûreté de

[redacted]

son érudition, *eruditionis sapientia.* Cette admirable vierge, chez laquelle les claretés de l'Esprit-Saint s'ajoutaient aux lumières laborieusement recueillies par l'étude, unissait à une pureté et à une humilité admirable, vertus qui gardent tout dans un cœur, une science dans la théologie, et dans certaines parties même du droit canon, qui fit d'elle un des flambeaux de l'Église germanique naissante. Et saint Boniface était si loin de mépriser les efforts de sa fille spirituelle pour s'élever vers les choses de l'intelligence, que parfois il dérobait à l'apostolat des heures, qu'il ne croyait pas perdues, pour corriger les compositions littéraires, les vers latins de Lioba, et lui répondre, dans le même style: poétiques messages, portés au travers des mers par des confesseurs et des martyrs (1).

Et si, remontant plus haut, nous examinions de plus près les vieux souvenirs de l'histoire, nous trouverions que, depuis l'établissement du Christianisme, des noms de femmes se lisent sans cesse sur les monuments littéraires que les siècles ont le plus respectés. Je ne parlerai pas de la célèbre Hypatie, dont Synésius, évêque de Ptolémaïs admirait le savoir; mais je rappellerai cette illustre sainte Catherine, qui enseignait la philosophie chrétienne, et confondait les philosophes païens dans les écoles

(1) Sainte Lioba, avait introduit l'étude des Pères dans l'enseignement de son monastère, transformé par elle en une sorte d'école normale à l'usage des abbayes voisines.

[redacted]

d'Alexandrie ; et encore sainte Perpétue écrivant un chapitre resté célèbre dans les Actes des martyrs.

Dès que la paix fut rendue à l'Église, et que commença, après le siècle des martyrs, le siècle des docteurs, qu'y a t-il de plus célèbre par la gravité de leur savoir, que les Paule, les Marcelle, les Mélanie, les Eustochium, et tant d'autres saintes et grandes femmes chrétiennes : sainte Marcelle, dans laquelle saint Jérôme trouva un si puissant auxiliaire contre les hérétiques ; sainte Paule, qui inspira au même saint ses plus nobles et plus importants travaux, la traduction latine de la Bible sur le texte hébreu, et un travail complet de commentaires sur tous les prophètes. Sainte Paule était toujours en quête de livres à faire lire aux religieuses de ses monastères à Bethléem ; et elle en demandait sans cesse à son saint et savant maître.

Je vous conseille de lire un jour la lettre de sainte Paule à sainte Marcelle ; rien n'est plus beau. Vous verrez là tout ce que celle-ci avait fait à Rome, sur le mont Aventin, pour élever l'âme et les facultés des saintes femmes et des jeunes vierges qui l'appelaient leur mère, et aussi quelle était l'intelligence et l'éloquence de sainte Paule (1).

(1) On lira avec grand intérêt, dans l'*Histoire de sainte Paule*, qu'a publiée M. l'abbé F. Lagrange, les chapitres où sont racontées les études des dames romaines sur l'Écriture sainte, à l'école de saint Jérôme, et les travaux de sainte Paule elle-même à Bethléem, sous la direction du même Saint. Ce livre a été traduit dans presque toutes les langues de l'Europe.

[redacted]

On sait, dans le même siècle, ce que fut Thérasia pour Paulin, le brillant disciple d'Ausone, et, de plus, un si grand saint? On sait aussi qu'Elpicia (femme de Boëce) composait, un peu plus tard, des hymnes adoptées par la liturgie romaine?

Vous l'ignorez peut-être, mais je suis heureux de vous l'apprendre : au milieu de la barbarie, étudier les lettres fut une des lois imposées aux vierges chrétiennes. Dès que l'on remarquait chez quelques-unes d'entre elles des aptitudes littéraires, on les dispensait souvent du travail des mains, selon le conseil de saint Césaire, afin qu'elles pussent donner plus de temps aux labeurs intellectuels

Dans la plupart des monastères, on voit des religieuses appliquées à l'étude. Elles écrivent, traduisent, copient, déchiffrent incessamment, en même temps qu'elles sont tout occupées de l'éducation de la jeunesse; et ce n'était pas seulement les futures novices, qui étaient élevées de cette sorte, mais encore nombre de jeunes filles destinées à la vie des cours et du monde.

« Dès l'introduction de l'ordre monastique dans les divers pays chrétiens, les écoles de filles, tenues par les religieuses, ne cessèrent de fournir à la société catholique une élite de femmes aussi distinguées par l'intelligence que par la piété, et qui rivalisaient d'ardeur, dans l'étude des lettres avec les moines les plus instruits (1). » Laissez-moi,

(1) M. de Montalembert, « Moines d'Occident, t. V, p. 185.

[redacted]

ma chère fille, vous en nommer quelques-unes.

Sainte Radegonde ne se contente pas de recueillir à Poitiers un des derniers poëtes romains, saint Fortunat, mais l'enseignement qu'elle fait donner par lui à ses religieuses y forme des écrivains qui égalent bientôt leur maître. Baudonovia a écrit avec un discernement, une justesse, une candeur, dont les Bénédictins (*Hist. littér. de la France*, t. III, p. 1) font un éloge mérité. Tout le charme de l'inspiration chrétienne se révèle déjà dans l'hymne qu'une religieuse de Poitiers improvise, au moment de la mort de Radegonde; et une des premières fleurs de la poésie nouvelle s'épanouit sur le tombeau de la sainte reine qui avait tant aimé les lettres.

Que vous dire de sainte Aure, disciple de saint Éloi, et de la religieuse Bertile, dont les doctes leçons sur l'Ecriture-Sainte attiraient à Chelles, dès le VIe siècle, une considérable affluence d'auditeurs des deux sexes?

A la même époque, les monastères d'Angleterre et d'Irlande, comme ceux de France, étaient des pépinières de femmes érudites et pieuses.

« Il est constant, d'après des témoignages nombreux et avérés, dit M. de Montalembert, que les études littéraires étaient cultivées, au septième et au huitième siècle, dans les monastères de femmes en Angleterre, avec non moins de soin et de persévérance que dans les communautés d'hommes, et peut-être avec plus d'entraînement encore .. Les

[redacted]

religieuses anglo-saxonnes ne négligeaient point les occupations propres à leur sexe ; mais le travail des mains était loin de leur suffire. Elles quittaient volontiers la quenouille et l'aiguille, non-seulement pour transcrire des manuscrits et les orner de miniatures, dans le goût de leur temps, mais surtout pour lire et étudier les livres saints, les Pères de l'Église, et même les auteurs classiques (1). »

Ainsi se formèrent ces religieuses si bien instruites qui, en écrivant à saint Boniface lui citaient Virgile ; qui transcrivaient pour lui les ouvrages dont il avait besoin, tantôt les épîtres de saint Pierre en lettres dorées, tantôt les prophètes en gros caractères, comme il en fallait à sa vue affaiblie ; qui consolaient et adoucissaient son exil par l'abondance et la beauté des livres qu'elles lui envoyaient, et parmi lesquelles il recruta ces illustres coadjutrices, que l'un de ses biographes déclarait être grandement versées dans toute science libérale, et qui apportèrent à la conversion de la Germanie un concours si efficace.

(1) *Moines d'Occident*, t. V. Ce cinquième volume, et les deux qui le précèdent, écrits au milieu d'une cruelle et persistante maladie, étonnent par le souffle puissant, la tendresse et l'élévation de cœur qui s'y font sentir, et montrent comment une âme chrétienne et vaillante sait se tenir debout sans défaillance, dans les épreuves les plus douloureuses.

Voilà des livres que je voudrais voir entre les mains de tous, aujourd'hui surtout qu'une littérature misérable et tant d'écrits d'une odeur malsaine nous inondent.

[redacted]

Laissez-moi vous dire encore que sainte Gertrude, sous Dagobert, savait toutes les Écritures par cœur et les traduisait du grec. Elle envoyait au-delà des mers chercher des maîtres irlandais qui enseignaient la musique, la poésie et le grec aux vierges cloîtrées de Nivelle. — De tous ces foyers sortent de brillants flambeaux tels que Lioba, que je vous ai déjà fait connaître, fondatrice de l'abbaye de Bischofsheim, la célèbre Roswitha, sainte Brigitte, et tant d'autres.

C'est par une sainte femme que l'étude du grec est inaugurée dans le monastère de Saint-Gall. Et les lumières de la savante Hilda étaient tellement estimées dans l'Église anglo-saxonne, que plus d'une fois la sainte abbesse assista aux délibérations des évêques, assemblés en concile ou en synode, et qui aimaient à recueillir l'avis de celle qu'on regardait comme spécialement éclairée de l'Esprit-Saint.

Je devrais écrire trop de noms, ma chère fille, parcourir tous les siècles chrétiens et citer presque tous les monastères, s'il me fallait rappeler tous les exemples de femmes, chez lesquelles la sainteté a été accompagnée des clartés d'une science lumineuse.

Nous pourrions nommer encore ici une fille de Guillaume le Conquérant, Cécile, abbesse d'un monastère à Caen ; l'illustre Emma, abbesse de Saint-Amand ; toutes deux renommées pour leurs connaissances en grammaire, en philosophie, en poésie : et surtout Herrade, qui étonna ses con-

[redacted]

temporains par de savants travaux cosmologiques, où se trouvait résumée toute la science de son temps.

N'est-ce pas à une de ces saintes religieuses que l'Allemagne doit d'avoir conservé le trésor de ses épopées héroïques, auxquelles elle attache avec raison un si haut prix.

La règle du grand archevêque d'Arles, comme les règles irlandaises qui gouvernèrent tant de couvents du VIe au Xe siècle, ordonnaient aux religieuses de consacrer deux heures par jour à l'étude. — Dans tous les couvents de cette époque, il y avait une place marquée pour la culture intellectuelle ; et, non-seulement les religieuses du moyen-âge écrivaient, copiaient, mais elles cultivaient les arts ; elles peignaient, elles étaient musiciennes, poètes, et même savantes.

Au XIIe siecle, sainte Hildegarde écrivait sur les lois de la nature des traités qui devançaient la science moderne : rien ne surpasse l'élévation, la noblesse d'esprit, que révèlent les œuvres si diverses de cette illustre femme.

J'ai nommé sainte Herrade, c'est elle qui composa l'*Hortus deliciarum*. Le seul manuscrit de l'*Hortus deliciarum* que l'on connaisse fut exécuté vraisemblablement à l'abbaye de Hohenbourg, sous les yeux mêmes d'Herrade ; on y admirait des miniatures d'une merveilleuse délicatesse, qui faisaient honneur à l'habileté et au goût des religieuses, compagnes de l'auteur. Ce chef-d'œuvre de calli-

[redacted]

graphie et d'art était un des joyaux de la bibliothèque de Strasbourg; il a été consumé en 1870, avec bien d'autres richesses, dans l'incendie allumé par les bombes prussiennes (1).

C'est sainte Élisabeth de Schenawge, qui a écrit l'admirable page citée dans la logique du P. Gratry. Sainte Hildegarde et sainte Élisabeth vivaient l'une et l'autre dans ces monastères des bords du Rhin, où les femmes composaient, traduisaient, travaillaient... « où l'on faisait des choses étonnantes, » dit encore le P. Gratry.

Et que dire de sainte Catherine de Sienne, dont Ozanam n'hésite pas à écrire qu'elle partage la gloire des grands écrivains.

Vous ignorez peut-être, ma chère fille, que M. de Maistre, un des adversaires du savoir chez les femmes, prétend qu'une jeune fille *est folle de vouloir peindre*, et qu'elle doit se réduire à dessiner.

Mais que de grandes saintes ont eu cette folie! Sainte Catherine de Bologne était une célèbre miniaturiste : elle écrivait des traités savants, et peignait des chefs-d'œuvre; elle composait des chants sacrés, et jusque sur son lit de mort elle faisait encore de la musique avec les instruments dont la conception et l'exécution lui appartiennent : si

(1) Voir le grand et beau mémoire sur l'*Education des femmes au moyen-âge*, par M. Charles Jourdain, p. 22.

[redacted]

bien que l'on place dans ses mains la lyre ou viole qu'elle a inventée, lorsqu'on la représente sur les autels.

A travers tant de noms que les arts aussi bien que les lettres réclament, nous arrivons à sainte Thérèse, dont j'ai déjà prononcé le nom. Ici, M. de Maistre est vaincu, lorsqu'il prétend que les femmes ne se sont jamais élevées à la perfection littéraire Oui, le génie ici est descendu sur une intelligence de femme, il y est descendu par le don le plus éclatant qui se puisse rencontrer. On aurait peur de faire une profanation en prononçant le nom de chef-d'œuvre et de génie humain à propos de ces pages sublimes, toutes pénétrées d'une lumière divine, merveilleux échos du ciel, qui nous émeuvent encore sur la terre. Mais où trouver nulle part le beau réalisé avec plus d'éclat, de simplicité, de naturel et de grandeur?

Si tous les noms que j'ai cités sont des noms de saintes, pour lesquelles la religion a été l'inspiratrice et le but suprême, il ne faut pas s'en étonner. On le sait : les femmes avaient été relevées par le Christianisme, âme, cœur et intelligence: elles lui devaient l'hommage de tous les dons qu'elles en avaient reçus ; elles le lui offrirent.

Et c'est ce que vous ferez aussi, ma chère fille, dans la nouvelle carrière où vous appellent la volonté de vos supérieurs et la confiance des familles. Vous n'oublierez jamais, ni pour vous-même, ni

[redacted]

pour les jeunes filles qui vont vous être confiées, les grands et saints exemples que je viens de mettre sous vos yeux : et, dans cette lumière, vous travaillerez avec courage.

Vous n'oublierez pas surtout un grand principe de la plus haute théologie chrétienne, à savoir que l'ordre naturel et l'ordre surnaturel ne sont pas deux ordres contraires; que, selon la parole de saint Thomas, l'ordre surnaturel ne détruit pas l'ordre naturel, mais le perfectionne et l'élève; que toutes les plus grandes choses humaines, l'art, la science, l'étude, le travail intellectuel, sont voulus de Dieu, viennent de Dieu; et quand on se rapproche de Dieu dans la vie parfaite, dont la vie religieuse est le type, ces grandes choses, loin d'être anéanties, en reçoivent une sève nouvelle et un plus noble développement : en un mot, vous n'oublierez pas que la vérité n'est jamais un obstacle à un progrès de beauté dans les âmes, parce que la beauté réside dans la vérité; ces deux termes ne se séparent pas, et dans l'éducation surtout ils doivent toujours rester unis, selon la mesure et les convenances marquées par la volonté de Dieu pour chacun.

Mais jamais, en aucun cas, la beauté idéale de l'âme recouvrée par la vertu ne peut être une mutilation de l'esprit. Les facultés doivent être réglées, mais non étouffées : la personnalité disciplinée, mais non brisée.

[redacted]

Tout cela est vrai sans doute, mais cela ne se voit pas toujours avec évidence; et si cette obscurité se fait à certaines heures, c'est alors une grande épreuve pour les âmes ; un grand péril, une grande faute dans l'éducation : vous n'y tomberez pas, j'espère.

Je vous bénis, ma chère fille, bien paternellement en Notre-Seigneur.

† Félix, *évêque d'Orléans.*

[redacted]

SIXIÈME LETTRE

A un ami.

GRANDS EXEMPLES DANS LE MONDE.

Je vois, mon cher ami, par votre dernière missive que vous vous occupez toujours avec grand interêt du grave sujet dont je vous ai entretenu récemment, et cela ne m'étonne pas, car vous êtes père : c'est ce qui m'a déterminé ces jours passés à vous donner communication d'une lettre importante que je venais d'adresser à une religieuse chargée de la direction des études dans un grand pensionnat. Vous y avez vu les exemples décisifs que j'empruntais à l'histoire de l'Église, à l'appui de ma thèse en faveur de l'éducation intellectuelle des femmes.

Aujourd'hui, si vous le permettez, — pour continuer ce coup d'œil jeté sur l'histoire non pas tant des femmes savantes, que des femmes intelligentes, des femmes d'esprit et de cœur, des

[redacted]

femmes de grande foi et de grande vertu chrétienne. — Je vous citerai quelques noms encore, plusieurs un peu plus profanes ; et surtout je me propose de vous communiquer quelques réflexions que j'aime mieux adresser à vous qu'à une religieuse.

Un membre de l'Institut, M. Jourdain, inspecteur général de l'université, a publié sur l'Éducation des femmes un savant et très-curieux mémoire, où il rend de grands hommages au zèle des religieuses pour l'enseignement de la jeunesse.

Un fait constant, dit-il, c'est qu'au VI[e] et au VII[e] siècle, il existait sur le sol de la Gaule plusieurs monastères dans lesquels, les lettres divines et humaines étaient cultivées par les religieuses, et où de jeunes filles étaient admises et élevées.

« Aux époques les plus sombres de l'histoire, dit-il encore, depuis la chute de l'empire romain, jamais ce grand intérêt n'a été entièrement oublié. Pour s'en convaincre, il suffit de considérer la suite nombreuse de femmes éminentes qui, de Charlemagne à Saint-Louis, et de Philippe-le-Bel à Charles VIII, se sont distinguées non-seulement par leurs vertus publiques ou privées, mais par la variété des connaissances, et quelquefois même par le talent d'écrire. Pour qu'elles atteignissent à cette culture d'esprit si remarquable dont témoignent les historiens, il fallait bien sans doute que leur enfance comme leur jeunesse eussent été

environnées de soins intelligents, qui ne profitaient pas à elles seules, mais qui ont dû s'étendre à leurs compagnes, et embrasser, dans une certaine mesure, toute leur génération. »

Et c'est M. Jourdain encore qui nous rappelle une noble parole écrite par sainte Césarine à sainte Radegonde. Après avoir insisté pour que les jeunes filles, reçues dans le monastère de Poitiers, fussent toutes astreintes à l'obligation d'étudier, elle ajoute que l'instruction, qu'elle ait été acquise par la lecture, ou qu'elle soit le fruit des leçons d'un maître, « constitue le véritable orne-« ment de l'âme, qu'elle est comme une parure « de pierres précieuses, laquelle sied bien aux « femmes qui pratiquent des bonnes œuvres (1). »

Plus tard, dans le palais de Charlemagne, ce n'étaient pas seulement les fils du grand Empereur et les fils des seigneurs de sa cour qui assistaient aux leçons d'Alcuin, c'étaient aussi ses jeunes filles, Gisèle et Richtrude; c'étaient sa sœur, sa femme et d'autres encore, dont l'histoire a conservé les noms. Alcuin leur enseignait les éléments de la grammaire, d'après Priscien et Donat, et aussi la rhétorique et les éléments de la philosophie d'après Cassiodore et Boëce.

Et ce n'étaient pas seulement les fils et les filles

(1) Martène, *Thes. Anecdot.*, t. I, p. 3 : « *Nulla sit in intrantibus quæ non litteras discat.*

[redacted]

du roi et des grands seigneurs, qui, sous les auspices de Charlemagne, recevaient une instruction littéraire et savante : un évêque d'Orléans, le célèbre Théodulphe, répondant aux vœux de l'Empereur, instituait dans les villes, bourgs et villages du diocèse où j'ai l'honneur d'être son successeur, des écoles, des instituteurs et des institutrices pour les fils et les filles de la bourgeoisie et du peuple, et il exigeait de tous ses prêtres un zèle assidu pour ces importantes fonctions de l'enseignement populaire.

Et après la nuit qui suivit le grand règne de Charlemagne, au IXe, au Xe, au XIe siècle, M. Jourdain rappelle encore un grand nombre de femmes, dont les noms ont été cités par les historiens pour leurs goûts littéraires, leur instruction, et même leurs essais poétiques.

Au XIIe siècle, où se manifesta une sorte de renaissance littéraire, on voit s'accroître le nombre des femmes lettrées.

Dans les siècles suivants, il n'y a vraiment que l'embarras du choix : vous les connaissez pour la plupart : vous savez que, dans des temps encore voisins de nous, Christine de Pisan a écrit d'admirables mémoires sur Charles V, où l'on trouve une grande élévation morale, en même temps que le charme du style. Christine de Pisan réunissait dans sa personne « l'inspiration du poète à la gravité réfléchie du moraliste et à la fidélité de l'historien. »

Vous n'ignorez pas, non plus, qu'Élisabeth de Valois et Marie Stuart ont entretenu une correspondance latine de plusieurs années sur l'avantage des études littéraires.

Élisabeth Sirani fut un des peintres les plus religieux de l'école bolonaise au XVIIe siècle.

Helena Cornaro, au XVIe siècle, qui fut reçue docteur à Padoue, et qui était d'ailleurs très-pieuse, mourut en laissant une mémoire vénérée.

Christine de Pisan dans son livre *de la Cité des Dames* consacre un chapître à réfuter ceux qui prétendent qu'il n'est pas bon que les femmes cultivent les lettres et les sciences (1).

Et à l'appui de sa thèse, elle raconte naïvement un fait vraiment des plus curieux, et, si je puis l'ajouter, des plus aimables. Je le citerai dans son style.

« Jehan Andry, solennel canoniste à Bouloigne,
« n'y a pas 60 ans, n'était pas d'opinion que mal fust
« que femmes fussent lettrées, quant à sa bonne et
« belle fille qu'il ama tant, nommée Novelle, fist ap-
« prendre lettres, et si avant que, quand il estait
« occupé d'aucune besoigne, parquoi il ne povait
« vaquer et lire à ses escoliers, il y envoyait Novelle,
« sa fille, lire en sa chaire. Et, afin que la beauté
« d'elle n'empeschât pas la pensée des escoutants,
« elle avait une petite courtine devant son visaige.

(1) Liv. 4, chap. 36.

[redacted]

« Et par celle manière elle aucunes fois allégeait « les occupations de son père, lequel l'aima tant « que pour mettre le nom d'elle en mémoire, fist « une table en sa lecture de décrets qu'il nomma, « de sa fille, la *Novelle.* »

Quant au xve et au xvie siècle, les femmes connues par leurs aptitudes littéraires sont nombreuses. Il est vrai qu'elles ne furent pas toutes des modèles de piété; mais si nous arrivons au xviie, quelle pléiade de talents et de vertus!

Et d'abord la mère de Chaugy, quel charmant écrivain au commencement du grand siècle français! Lisez surtout ses mémoires sur sainte Chantal : c'est un chef-d'œuvre de grâce, de noblesse, d'élévation et de naïveté.

Et comment ne pas nommer aussi madame de Sévigné, madame de Lafayette, et madame de Maintenon?

Sans oublier madame Dacier, et Marie de Mortemart, l'illustre abbesse de Fontevraut, qui étudiait les Pères et traduisait Platon.

On voit encore, dans la correspondance de Bossuet comme dans celle de Fénelon, une foule de dames mêlées avec intelligence aux affaires les plus sérieuses. Je ne veux rappeler ici que madame de Brinon, qui, bien que peu forte sur l'orthographe, eut une part si active et si importante dans la correspondance de Leibnitz et de Bossuet, pour la réunion des églises protestantes à l'Église catholique.

[redacted]

Dans son traité de l'Éducation des filles, Fénelon veut que les femmes aient quelques connaissances du droit; et voici, au XVIIIe siècle, mademoiselle de Lézardière qui a écrit un ouvrage que M. Guizot estimait « le plus instructif qui existe sur l'ancien « droit français. » Ainsi c'est une femme, qui a consacré une vie où le travail austère et les œuvres de charité avaient seuls place, à faire le premier ouvrage qui ait frayé la voie aux nouvelles découvertes de la science moderne, un ouvrage prodigieux d'érudition : *la Théorie politique des lois françaises.* Cette savante, il faut bien se décider à la nommer ainsi, a vécu dans un château isolé, où sa piété était l'exemple de tous les siens, et a laissé une mémoire vénérée parmi ses compatriotes.

Je pourrais citer bien d'autres exemples encore pour réhabiliter même ce mot *de femme savante*, que, du reste, j'ai promis d'abandonner, et abandonne de très-bon cœur. Mais c'est assez.

Vous savez tout cela, mon ami, et j'ai tort de vous le rappeler; mais ce que vous ne savez peut-être pas, et ce que je suis aise de vous redire, dans un sentiment d'équité, de justice, et en l'honneur des dames anglaises, c'est que les deux plus anciens colléges de l'Université d'Oxford, après celui qui se dit fondé par le roi Alfred, doivent leur origine à des femmes. Le collége de Balliol a été dédié par *Lady Dervorgilla* à la sainte Trinité, à Notre-Dame et à sainte

[redacted]

Catherine : c'est elle qui lui a fourni ses statuts; et c'est *Ella Longespée, comtesse de* **Warwick**, l'amie intime de saint Edmond, qui est considérée comme la co-fondatrice du collége de Merton.

S'il est vrai de dire que l'Angleterre doit en partie ses savants moines et ses religieuses au monastère double de Chelles, d'où la sainte abbesse Bertile lui envoya des maîtres et des maîtresses. — Voyez sur ce point, vous qui aimez les gros livres, les *Acta S. Ord. S. Benedicti, sæculum III*, p. 25, — il faut ajouter qu'en jetant les yeux sur l'Histoire ecclésiastique du vénérable Bède (liv. IV, chap XXIII), vous verrez que le monastère de Sainte-Hilda était un séminaire de savants évêques et d'excellents prêtres. — Il faut dire enfin qu'actuellement, en Angleterre, il y a tous les jours un grand nombre de dames qui fréquentent le *British Museum*. Beaucoup écrivent, les unes des romans moraux, dignes d'être lus, les autres des histoires sérieuses. Les plus graves historiens citent comme autorité les *Lives of the queens of Scotland* (5 vol.), par Miss Strickland.

Vous connaissez les noms de Lady Georgiana Fullerton, Lady Charles Thynne; Lady Herbert : son *Voyage en Espagne* et ses autres œuvres; Lady Halifand, Lady Bishof; Miss Procter, Lady Eastlake, miss Jameson, qui ont écrit sur les arts et spécialement sur les arts en Italie; Miss Ellis qui a écrit sur les femmes illustres d'Angleterre.

En Belgique, lorsque les erreurs de Luther com-

[redacted]

mencèrent à se répandre, Anna Byns, maîtresse d'école à Anvers, fut une des principales colonnes de l'Église catholique. Dès l'année 1529, peut-être plutôt encore, elle lança dans le public, coup sur coup, des livres de controverse flamande, par lesquels elle tira de l'erreur une foule de personnes et en empêcha beaucoup d'autres d'y tomber. C'étaient des poèmes : ils furent bientôt recueillis en volume et même traduits en latin. Quoiqu'ils soient aujourd'hui presque introuvables, le nom de l'auteur est toujours populaire en Belgique. Tous les bibliographes, tous les historiens belges parlent d'Anna Byns. Il faut ajouter qu'il y a peu de savants dont les Pays-Bas s'honorent plus que d'Anne Marie Schurmans, née à Cologne, en 1607. Elle passa sa vie en Hollande et y mourut ; malheurensement elle donna dans le piétisme et suivit Labadie.

A l'heure qu'il est, je connais moi-même en Belgique une jeune demoiselle qui aide son père dans les travaux intellectuels les plus importants.

M. de Maistre termine ses dissertations en disant : « Les femmes n'ont jamais fait de chefs-d'œuvre. » Qu'est-ce à dire ? Prétend-il conclure de là que leur travail intellectuel a été et sera toujours stérile et qu'il faut n'en tenir aucun compte ?

Mais nous avons vu, et l'histoire nous révèle à quel point les labeurs et la science des femmes sont venus en aide à ceux qui nous conservaient l'héritage des lettres antiques. Il serait assez singulier

[redacted]

qu'on les chassât d'un navire qu'elles ont contribué à sauver des tempêtes de la barbarie.

De plus, est-il besoin de faire des chefs-d'œuvre pour justifier le travail intellectuel? Non, Dieu arrose les petites fleurs comme les grands arbres. Les petites fleurs donnent moins d'ombrage, mais plus de parfum. Il y a d'humbles travaux qui reçoivent la fécondité d'une bonne action. Et d'ailleurs, mon cher ami, le succès de nos adversaires doit être notre encouragement. Car il est, hélas! vrai de le dire, il est des femmes de talent qui ont fait bien du mal : eh bien, il faut que les femmes chrétiennes luttent courageusement pour le bien. Sans doute, il y a beaucoup de livres, et un livre de plus est une goutte d'eau dans l'Océan : n'importe! Si tous ne sont pas destinés à l'éclat et à l'immortalité, il en est qui consoleront un petit nombre d'âmes, et qui seront utiles comme le pain quotidien pour les besoins du jour, sans durer jusqu'au lendemain.

« Si vous travaillez pour Dieu et pour vous, pour « mieux écouter les paroles du Verbe en vous, a « dit saint Augustin, il y en a toujours qui sauront « vous comprendre. »

Cette parole renferme un encouragement pour tous les travaux humbles, pour tous les efforts fidèles, qui, en développant des facultés reçues de Dieu, ignorent à quel emploi elles seront destinées.

Que chacun cultive les dons qui lui ont été faits; l'intelligence est un des plus grands; et, dans le

[redacted]

champ du père de famille, aucun ouvrier ne doit rester inoccupé, inutile, sans travail et sans récompense.

Et, il faut le reconnaître, lorsqu'il s'agit des femmes, l'inspiration, quand elle descend dans leurs âmes, remonte plus facilement vers Dieu. Leurs talents doivent se lier plus étroitement à la vertu, et briller au dehors comme un de ces rayons purs où l'on retrouve la lumière et la chaleur du foyer divin

Mais, hélas! oui, il faut le reconnaître aussi, cette source suprême n'a fait que trop souvent défaut à des femmes de notre temps, nées avec des talents et pour des œuvres de premier ordre. M de Maistre, après avoir déchargé toute sa plus injuste mauvaise humeur contre madame de Staël, qu'il nomme, avec peu de politesse assurément, « la science en jupons, une impertinente femmelette; » dont il qualifie les ouvrages de « brillantes guenilles, » avoue cependant lui-même, dans une de ces impétueuses contradictions qui lui sont familières, qu'il n'a manqué à madame de Staël que le flambeau de la vérité pour élever au plus haut degré « ses immenses facultés. » « Si elle eût été catholique, dit-il plus « loin, elle eût été adorable, au lieu d'être fameuse. »

Mais laissant à M. de Maistre ses injustes boutades, il faut l'avouer avec confusion et douleur: de nos jours, que de chutes intellectuelles! Quel malheur d'avoir perdu pour la cause divine des

[redacted]

talents, des âmes, qui, dans leur chute, portent encore l'empreinte du rayon céleste; temples écroulés, qui parfois semblent faire effort pour se relever de leurs ruines, et du fond de leurs tristesses laissent entendre des accents comme ceux-ci (1) :

« O ma grandeur! ô ma force! vous avez passé « comme une nuée d'orage, et vous êtes tombées « sur la terre pour ravager comme la foudre. Vous « avez frappé de mort et de stérilité tous les fruits « et toutes les fleurs de mon champ. Vous en avez « fait une arène désolée, et je me suis assise toute « seule au milieu de mes ruines. O ma grandeur, « ô ma force! Étiez-vous de bons ou de mauvais « anges?

« O ma fierté! ô ma science! vous vous êtes « levées comme les tourbillons brûlants que le « simoun répand sur le désert; comme le gravier, « comme la poussière, vous avez enseveli les pal- « miers, vous avez troublé ou tari les fontaines. Et « j'ai cherché l'onde où l'on se désaltère, et je ne « l'ai plus trouvée, car l'insensé qui veut frayer sa « route sur les cimes orgueilleuses de l'Horeb, « oublie l'humble sentier qui mène à la source « ombragée! O ma fierté! O ma science! Étiez- « vous les envoyés du Seigneur! Étiez-vous des « esprits de ténèbres?

« O ma religion! ô mon espérance! vous m'avez

[redacted]

« porté comme une barque incertaine et fragile
« sur des mers sans rivages, au milieu des brumes
« décevantes, vagues illusions, infimes images d'une
« patrie inconnue ; et quand, lassée de lutter contre
« le vent et de gémir courbée sous la tempête, je
« vous ai demandé où vous me conduisiez, vous
« avez allumé des phares sur les écueils pour me
« montrer ce qu'il fallait fuir et non ce qu'il fallait
« atteindre O ma religion ! ô mon espérance ! Étiez-
« vous le rêve de la folie ou la voix mystérieuse du
« Dieu vivant ?... »

Eh bien ! moi, qui recueille avec émotion et tristesse ces cris de votre angoisse, je vous crie à mon tour :

Non, ces élans vers le ciel, ce besoin de Dieu, cette force, cette grandeur, cette fierté, n'étaient pas de mauvais anges : c'étaient de grandes et nobles facultés, des dons sublimes... Mais il ne fallait pas les égarer ! Il ne fallait pas les livrer en proie à l'orgueil, et aux sens, et par suite les prostituer à la vanité, à la passion et au mensonge. Il fallait les embaumer d'humilité et de prière, les consacrer à la vérité et à la vertu : jamais alors ils n'eussent été des esprits de ténèbres.

[redacted]

SEPTIÈME LETTRE.

Au même.

LES EXEMPLES DANS LA SOUVERAINETÉ.

Je ne rendrais pas aux femmes toute la justice et tous les hommages qu'elles méritent, si je ne parlais du génie qu'un grand nombre d'entre elles, surtout depuis le Christianisme, ont montré dans le maniement des affaires publiques, et dans le gouvernement des États. Non pas que, sous ce rapport, je veuille me faire complice de certaines déclamations, et rien réclamer en faveur des femmes ; mais je veux au moins rappeler et constater ce dont elles furent capables et les services qu'elles rendirent à leur pays.

Comment, en effet, les reléguer toujours sans pitié dans le domaine des frivolités mondaines, quand on les voit souvent pratiquer avec une si persuasive sagesse l'art de gouverner les hommes et de diriger les événements politiques ?

[redacted]

Et sans remonter au-delà de l'ère chrétienne, comment oublier une Pulchérie, qui, à quinze ans gouvernait l'empire d'Orient, et inspira Marcien dont elle avait appelé le bras à soutenir les destinées chancelantes de l'empire? Et dans cette longue période de décadence des Césars impuissants et efféminés du Bas-Empire, n'a-t-on pas vu la virile fermeté de l'Impératrice Irène relever un instant le trône de Constantinople, et jeter un grand éclat dans les temps mêmes où le soleil de Charlemagne illuminait le monde ?

Deux siècles après, n'est-ce pas l'illustre et savante Anne Comnène, qui, trahie par l'incapacité de son mari auquel elle était sur le point d'assurer la couronne, achève sa noble vie dans la retraite et l'étude, et se console de ses grandeurs perdues, en racontant dans un livre précieux pour l'histoire le long règne et les exploits diplomatiques et guerriers de son père Alexis Comnène ?

Et depuis l'écroulement de l'empire d'Occident, que de grandes et saintes reines au sein des monarchies fondées sur ses débris! Combien ont partagé les travaux des plus glorieux princes, en se montrant dignes également de les soutenir et de les modérer au besoin? Combien se sont vues appelées plus d'une fois à les remplacer avec une incontestable grandeur?

Ces derniers exemples ont dû être rares dans notre France, dont les mœurs guerrières écartent

[redacted]

du trône la main qui ne peut porter l'épée. Chose singulière et profonde! Nous avons la loi salique! La France qui aime, qui honore, qui exalte les femmes, ne veut pas être gouvernée par des femmes: elle veut qu'elles soient souveraines par le cœur, non par le sceptre, et qu'elles ne règnent que par leurs vertus. Et pourtant que d'exceptions illustres à cette règle! Sainte Clotilde qui prépare la conversion de Clovis et par là les destinées catholiques de la France; sainte Bathilde dont la douce et prudente influence eût affermi, peut-être pour des siècles, la royauté mérovingienne, sans la faiblesse de son fils et l'ingratitude du tyrannique et sanguinaire Ébroïn. Plus tard, n'est-ce pas Blanche de Castille qui a doté la France du plus saint, et je ne crains pas de le dire, du plus grand de ses rois après Charlemagne, en le formant dès sa jeunesse et en l'aidant toute sa vie à soutenir l'éclat de sa noble couronne? N'est-ce pas Anne de Beaujeu, la seule régente française, qui sut diriger l'État au milieu de tant d'ambitions intestines et de périls extérieurs, avec une sagesse qui l'a fait nommer par la postérité l'ange tutélaire de son jeune frère Charles VIII? Peu d'années après, Anne de Bretagne ne prit-elle pas d'une main ferme la direction du royaume durant l'expédition de son mari Charles VIII en Italie?

Si dans des temps plus nouveaux, des régentes étrangères n'ont pas su toujours dominer les

intrigues qui, en ces jours agités, ont entraîné tant de rois, la France, après tout, ne leur a-t-elle pas dû Mazarin, Richelieu? Et combien de reines de France, sans partager directement l'autorité royale, l'ont inspirée, et jusque dans les derniers temps, l'ont fait bénir et honorer par leur intelligence comme par leurs vertus?

Dans l'une des anciennes provinces de France, longtemps indépendante, et dont l'annexion à la Couronne parut compenser les désastres de Crécy, le Dauphiné, ne compte-t-on pas jusqu'à cinq princesses appelées à la Régence par la mort prématurée de leurs époux, et qui gouvernèrent ce pays assez difficile, avec une clairvoyance, une fermeté, un talent politique, auxquels les contemporains eux-mêmes, dans cet âge de fer, rendirent hautement hommage!

Hermengarde fonde, avec son mari Bozon, le second royaume de Bourgogne, en obtient la reconnaissance par Charles le Gros, en assure la transmission à son fils Louis, administre glorieusement jusqu'à sa mort, et semble emporter dans sa tombe la grandeur éphémère de ce faible royaume, œuvre de son génie.

Marguerite d'Albon, deux fois régente par la mort de son mari et celle de son fils, durant de longues années remplit avec une éclatante supériorité le rôle si lourd et si délicat de souverain féodal, et éleva le Dauphiné à un tel point de prospé-

rité, que la loi salique, frappée d'impopularité, tomba dès lors dans l'oubli.

Et les trois Béatrix, d'Albon, de Montferrat, de Savoie, la dernière surnommée la grande Dauphine, dont l'administration sage et habile sut réparer les maux faits à la province par la politique désordonnée de leurs turbulents époux, le cèdent-elles aux plus illustres ?

Ne serait-ce pas en souvenir de ces vertueuses et intelligentes princesses que, jusqu'au milieu du XVII[e] siècle, les États du Dauphiné ouvrirent leurs rangs à de grandes dames appelées à participer aux faibles restes de vie politique et d'autonomie, laissés au Dauphiné par l'absolutisme ombrageux des rois de France ?

Hors de France, combien de puissantes nations ont confié à des femmes le soin de gouverner des empires ? Et chez ces peuples où les institutions ont jugé que leur tête était assez forte pour porter une couronne, et leur cœur assez généreux pour la défendre, en est-il un seul qui ne rattache à la mémoire de quelqu'une de ses reines une des brillantes époques de son histoire ?

Sainte Hedwige civilise la Pologne ; une seconde Hedwige convertit au XIV[e] siècle Jagellon et la Lithuanie ; Anne de Hongrie défend avec gloire Vienne assiégée par le Vayvode de Transylvanie ; Marguerite de Valdemar fonde, dans le traité de Colmar, la puissance Scandinave par l'union des

trois couronnes du Nord, qui dura plus d'un siècle, et ne périt que par la faute de ses successeurs.

En Allemagne, à huit siècles de distance, deux femmes demeurent célèbres par leur grand cœur et leurs talents politiques : l'impératrice Adélaïde et Marie-Thérèse. La première, à la fin du x[e] siècle, administre l'Empire avec la prudence et le tact d'un politique consommé, durant la longue minorité de son petit fils Othon ; et l'Église, joignant son suffrage à celui de l'Histoire, l'a placée au rang des saintes. Pour Marie-Thérèse, elle vit toujours dans les héroïques souvenirs de ces Magnats qui sauvèrent l'Autriche à deux doigts de sa perte, et dont le dévouement est appelé peut-être à la préserver d'une décadence nouvelle.

L'Angleterre cite, parmi tant d'autres, sainte Mathilde, et sa fille Mathilde l'*Emperesse*, qui sut arracher à un usurpateur sa couronne héréditaire, et fut la souche de la dynastie dont ce grand et libre pays reconnaît encore aujourd'hui les lois ; enfin Marguerite d'Anjou, l'héroïne de la rose rouge, qui lutta pour son fils et pour son mari avec une vaillance que la fortune a pu trahir, mais que l'histoire ne cessera d'admirer.

Élisabeth, elle-même, dont un catholique doit maudire les persécutions, dont tous les nobles cœurs ont stigmatisé les odieuses cruautés, n'a-t-elle pas fait faire dans un long règne de grands pas à la

[redacted]

puissance de l'Angleterre et inauguré sa prépor rance maritime?

En Italie, Mathilde de Toscane, surnommé grande Comtesse et la grande Italienne, dé avec gloire contre les empereurs d'Allemagn cause de la Papauté et la liberté de l'Italie. D cette mémorable querelle du Sacerdoce et de l'I pire, où étaient en jeu l'indépendance religi des Églises chrétiennes et le célibat ecclésiasti Mathilde se signale par sa piété, sa gran d'âme, son inaltérable dévouement à la caus l'Église, et réduit l'empereur Henri IV à implo le front dans la poussière, l'absolution pontific Elle meurt, léguant ses États au Saint-Siége, r entraînant momentanément avec elle le triom de la Papauté.

Élisabeth de Portugal laissa la renommée d' pacificatrice des peuples, en faisant, par sa suasive influence, tomber les armes des mains plus ardents guerriers.

L'Espagne ne dut-elle pas le plus grand de princes, saint Ferdinand, à la tutelle vigilante Bérengère de Castille, et l'âge d'or de ses desti à la grande Isabelle, qui sut inspirer son ép sans prétendre l'effacer, et à qui la reconnaiss des peuples décernera toujours la principale de gloire dans l'expulsion des Maures, et dans découvertes de Christophe Colomb, qu'elle vo croire et armer en dépit de tous les dédains du tem

On pourrait invoquer bien d'autres exemples illustres, notamment celui de Marguerite d'Autriche qui gouverna les Pays-Bas avec tant de mesure et de sagesse, et signa, avec Louise de Savoie, mère de François Ier, le célèbre traité de Cambray; ou encore celui de sainte Marguerite d'Écosse qui déploya tant de prudence dans l'administration du royaume, après la mort de son époux Malcolm, et abandonna avec tant de joie, pour les saintes rigueurs du cloître, le brillant fardeau des affaires publiques.

On pourrait même hors de l'Église catholique citer des souveraines qu'on ne saurait louer sans réserve, mais qui ont puisamment concouru par leur habileté comme par leur énergie à agrandir le territoire et la puissance de leurs peuples. Si parfois, mais plus rarement, il faut le dire, leur influence a été fatale aux mœurs ou à la justice, c'est une preuve de plus qu'il importe de diriger vers le bien ces hautes intelligences, qui peuvent devenir si redoutables au profit du mal; mais une preuve aussi qu'il ne faut jamais étouffer ce rayon divin que la Providence destine à éclairer, et non à s'éteindre dans l'impuissance.

Et cependant malgré tant de célèbres exemples, bien qu'ils ne puissent être considérés comme des exceptions brillantes mais rares, et que chez les peuples qui ont admis les femmes à régner, la liste des reines illustres soit, proportion gardée des

[redacted]

nombres, au moins égale à celle des rois, je ne revendique pas pour la femme la puissance du sceptre, qui, dans nos temps où le culte de la force compte tant d'adorateurs, semble moins que jamais pouvoir se séparer de l'épée.

Mais ce que je demande, c'est qu'on abandonne enfin des préventions injustes et des préjugés odieux ; c'est qu'on ne condamne pas les femmes, par l'éducation qu'on leur donne, à l'ignorance absolue et à l'inintelligence grossière des choses publiques dont leurs maris sont chargés, et qui doivent occuper un jour leurs fils.

Car enfin, pour remonter aux origines et aux plus grands exemples, ne voyons-nous pas dans la sainte Écriture que le mari de la femme forte prend place avec honneur dans les assemblées publiques où se décident les grands intérêts, soit de la cité soit de tout le pays, qu'il siége avec voix délibérative auprès des juges et des chefs du peuple. Et quand nous lisons dans le même passage que le cœur de cet homme chargé de soins si grands, se repose avec confiance sur l'affection de celle que Dieu lui a donnée pour compagne, cela n'indique-t-il pas qu'il cherche et qu'il trouve, quand il le faut auprès d'elle les bons conseils, l'appui intellectuel et moral, les lumières même qui lui sont nécessaires dans l'accomplissement de ses plus grands devoirs.

Et chez nous-mêmes, où les institutions ne

[redacted]

donnent pas aux femmes de place dans le maniement des affaires publiques, n'en a-t-on pas vu souvent partager les plus hautes préoccupations de leurs maris, les aider dans leurs travaux, leurs luttes, leurs anxiétés, les soutenir de leur tendresse, de leur courage, de leur intelligence, et même éclairer, parfois leur conduite par leur bon sens, leur clairvoyance, on dirait presque quelquefois par ce don de divination que leur attribuaient certains peuples.

Et, pour appliquer ces réflexions au sujet que je traite, je ne puis résister au plaisir de mettre ici sous les yeux de mes lectrices quelques lignes frappantes de M. de Tocqueville sur ce sujet. Je les emprunte à l'une de ses lettres à Mme Swetchine : « Rien ne m'a plus frappé, dans l'expérience déjà « assez longue que j'ai faite des affaires publiques, « que l'influence qu'y exercent toujours les femmes « en cette manière; influence d'autant plus grande « qu'elle est indirecte. Je ne doute pas que ce ne « soient elles surtout qui donnent à chaque nation « un certain tempérament moral, qui se manifeste « ensuite dans la politique. Je pourrais citer nominativement un grand nombre d'exemples qui « achèveraient d'éclaircir ce que je veux dire. J'ai « vu cent fois, dans le cours de ma vie, des hommes « faibles montrer de véritables vertus publiques, « parce qu'il s'était rencontré à côté d'eux une « femme qui les avait soutenus dans cette voie,

« non en leur conseillant tels ou tels actes en par- « ticulier, mais en exerçant une influence forti- « fiante sur la manière dont ils devaient considérer « en général le devoir ou même l'ambition. » Il est vrai aussi que d'autres femmes exercent parfois sur leur mari une influence moins heureuse, et que M. de Tocqueville, dans la lettre que je cite, signale également ; mais personne assurément ne pensera que ce soit là l'effet, la suite d'une forte, saine et haute éducation intellectuelle chez ces femmes : c'est le contraire qui est la vérité.

[redacted]

HUITIÈME LETTRE.

LES GRANDS PRINCIPES.

Mon cher ami,

Laissons les grands exemples; oublions surtout les préjugés ridicules, et remontons aux principes : ne considérons plus seulement les grandes autorités ni les grands conseils : ne demandons même plus quels sont ici les droits, voyons ce que sont les devoirs, car c'est là le vrai terrain de la question.

Eh bien! je dis simplement que les droits des femmes à la culture intellectuelle, ne sont pas seulement des droits, ce sont en même temps des devoirs.

Voilà le point de départ de tout ce qui est à dire ici. Et c'est ce que je déclare sans aucun détour.

Oui, c'est pour les femmes un devoir d'étudier et de s'instruire; et le travail intellectuel doit avoir sa place réservée parmi les occupations qui leur

sont propres et parmi leurs obligations, dans la mesure où elles en ont la possibilité et l'aptitude.

Les raisons primordiales de cette obligation, mon ami, sont graves, d'origine divine, et absolument irrécusables, les voici :

C'est d'abord que Dieu ne fait pas de dons inutiles : en toutes les choses que Dieu fait, il a une raison, un but ; et si la compagne de l'homme est une créature raisonnable, si, comme l'homme, elle a été créée à l'image et à la ressemblance de Dieu, si elle aussi a reçu du Créateur le plus sublime de tous les dons, la raison, l'intelligence, c'est pour en faire usage dans la mesure où elle l'a reçu.

C'est, de plus, que tous les dons reçus de Dieu, pour servir à quelque chose, doivent être cultivés. L'Écriture nous le déclare : les âmes, comme la terre, quand on les laisse en friche, ne produisent que des fruits sauvages, *spinas et tribulos;* la sève se tourne alors en poison, en mauvais fruits. Et Dieu n'a pas plus fait les âmes de femmes que les âmes d'hommes pour être des terres stériles ou malsaines.

C'est encore que toute créature raisonnable rendra compte à Dieu de ses dons : chacun, au jugement de Dieu, sera traité selon les dons qu'il a reçus, et selon ses profits et ses œuvres. Notre Seigneur l'a expressément déclaré : « Au jugement de « Dieu, on demandera beaucoup à ceux à qui on « aura beaucoup donné. ceux à qui Dieu aura con-

« fié des dons plus nombreux, il leur demandera « plus qu'aux autres (1). » Cela est formel, et souverainement juste.

Il y a encore dans la langue religieuse cette parole expressive, que « nous ne devons pas nous présenter devant Dieu les mains vides » : c'est, disent les interprètes autorisés, que Dieu nous a donné à tous des mains, qui représentent l'action vive et intelligente ; mais, à ce don, il a joint une obligation, c'est que nous ne retournions pas à lui les mains vides de travail et de bonnes œuvres.

Enfin, Notre-Seigneur s'est expliqué catégoriquement dans la parabole des *talents*, où il annonce qu'on lui rendra de tout un compte rigoureux : talent pour talent. Et je ne sais pas un Père de l'Église ni un moraliste qui, jusqu'à présent, ait prétendu que cette parabole des talents ne regardait pas les femmes aussi bien que les hommes. Il n'y a ici aucune distinction sérieuse à faire ; chacun rendra compte de ce qui lui a été confié, et le bon sens humain lui-même indique assez que les femmes n'ont pas plus que les hommes le droit d'enfouir ou de dilapider les biens que le ciel leur a départis pour les faire valoir.

C'est enfin, dirai-je avec saint Augustin, qu'il

(1) *Omni autem cui multum datum est, multum quæretur ab eo : et cui commendaverunt multum, plus petent ab eo.* (Luc, 12, 48.)

[redacted]

n'est permis à aucune créature, à aucune de celles à qui Dieu a confié la lampe de l'intelligence, de se conduire en vierge folle; de laisser imprudemment s'épuiser l'huile de sa lampe, faute de l'entretenir et de la renouveler : de laisser ainsi s'éteindre la lumière, qui doit d'abord l'éclairer elle-même, puis d'autres qu'elles; ne fût-ce, s'il s'agit d'une épouse et d'une mère, que son mari et ses enfants.

Dans la plupart des livres qui traitent du mérite, des destinées, et de la vertu des femmes, loin de considérer la femme *comme un être créé à l'image de Dieu, intelligent, libre,* RESPONSABLE DE SES ACTIONS *devant son Créateur*, on en fait une propriété, ou, comme le disait mademoiselle de Virieu, un appendice de l'homme, faite uniquement pour lui et *dont il serait* LA FIN. Dans tous ces livres, la femme n'est qu'un être éblouissant, qu'on adore plus ou moins, mais qu'on ne respecte pas; et, au fond, un être inférieur, dont l'existence n'a pas d'autre but que l'agrément le plus vulgaire de l'homme, ou son utilité la plus frivole; dépendant avant tout de l'homme, qui serait seul son maître, son législateur et son juge : absolument comme si elle n'avait ni âme, ni conscience, ni liberté morale ; comme si Dieu n'était rien pour elle, et n'avait pas donné à son âme des besoins, des facultés, des aspirations, en un mot, des droits en même temps que des devoirs.

Sans doute Dieu la crée pour être la compagne

[redacted]

de l'homme, *socia*, mais une digne compagne; *adjutorium*, un secours, mais un secours dévoué avec intelligence; une conseillère, mais éclairée par la sagesse. Sans doute elle remplit sa destinée en s'attachant irrévocablement à son époux et ne se séparant jamais de lui; mais elle aussi a reçu en partage un front levé vers le ciel, et c'est là qu'elle doit chercher le but final de sa vie et le principe de tout devoir.

Elle y peut lire que le culte de l'affection conjugale ne doit jamais usurper les droits de Dieu, ni renverser l'ordre de la création : ils sont faits l'un pour l'autre, mais tous deux pour Dieu, tous deux pour le ciel et l'éternité; et la sublime réponse du catéchisme est la même pour la femme que pour l'homme :

Pourquoi Dieu vous a-t-il créé et mis au monde ?

Dieu m'a créé et mis au monde pour le connaître, l'aimer et le servir, et par ce moyen mériter la vie éternelle.

On déclame, et l'on fait bien, contre la futilité des femmes, contre leur désir de plaire, et tout ce qu'on nomme leur coquetterie. Mais d'abord, la futilité, ne la fait-on pas naître et ne la propage-t-on pas par cette crainte même, si ridiculement exagérée, de faire d'elles des *savantes*, de trop développer leur intelligence, comme si elle pouvait jamais l'être sérieusement trop, comme si le véritable développement, celui par lequel on comprend mieux le

devoir, par lequel on sait mieux tirer les conséquences des principes, pouvait nuire! N'oblige-t-on pas la femme qui a des goûts sérieux à les cacher, ou à se les faire pardonner, par *tous les moyens qu'elle pourrait employer s'il s'agissait d'une faute?*

Ou bien encore, si on leur permet de s'instruire, ce n'est que dans les bornes les plus restreintes, et seulement, comme le veut M. de Maistre, pour pouvoir comprendre ce que disent les hommes; pour se rendre plus amusantes, en entremêlant avec les chiffons je ne sais quel savoir frivole et mondain, dans une mesure plus piquante :

Tant la crainte de la femme solidement instruite épouvante les paresseux et les hommes légers; par la raison bien simple que, ne voulant rien faire eux-mêmes, ils ne veulent rien laisser faire aux autres

J'irai plus loin et je dirai encore :

Ce désir de plaire, cette coquetterie des femmes, ne les suscite-t-on pas, et n'est-ce pas l'éducation même souvent qui les provoque, en faisant de l'homme le but unique de la perfection chez la femme! Vous aurez beau lui dire qu'elle n'est destinée qu'à *un seul*, que les autres doivent être comme n'existant pas pour elle : cela est *parfaitement* vrai; vrai de droit naturel et divin, vrai surtout dans le Christianisme, qui révèle à la fois, et dans une si vive lumière, tous les droits et tous les devoirs; mais en dehors de la solide vertu chrétienne, quand cet *un seul* sera maussade, vicieux, tout à fait indigne

[redacted]

d'attachement, et que la tentation apparaîtra à cette femme légère et frivole, sous les traits d'un autre, sous l'image de cet être supérieur ou jugé tel, pour lequel elle se croit uniquement faite, comment, dis-je, lui persuaderez-vous de fuir celui-ci et de ne vivre que pour celui-là? Le péril ne sera-t-il pas terrible, après que vous lui avez tant dit, imprudents! *qu'elle n'est qu'un être incomplet qui, ne pouvant se suffire*, doit s'appuyer sur la supériorité d'un autre, et vous trouvez mauvais, lorsqu'elle rencontre cet autre, cet appui, cette supériorité, cette plus vraie moitié d'elle-même, qu'elle s'y attache, qu'elle en subisse la funeste et corruptrice attraction !...

Certes, alors, si elle faiblit, elle viole indignement le plus saint des devoirs; mais il faudrait lui avoir appris quel est ce devoir, sur quoi il repose, et lui en avoir bien expliqué le fond, l'étendue, l'inviolabilité sacrée. Mais ce devoir n'est-il pas mutuel, et n'avez-vous pas été, n'êtes-vous pas souvent vous-mêmes les plus coupables et les plus aveugles des hommes?

Je l'affirme sans hésiter : la morale chrétienne enseigne seule ici avec une autorité décisive et absolue à la femme ses devoirs comme ses droits dans leur corrélation nécessaire, et à vous aussi, car il sont les mêmes pour vous.

Oui, tant que vous n'aurez pas persuadé à la femme qu'elle est avant tout pour Dieu, puis pour

elle-même, pour son âme, puis enfin pour son mari et pour ses enfants, mais après Dieu, avec Dieu, et toujours pour Dieu ; vous n'aurez rien fait ni pour son bonheur, ni pour le votre, ô hommes ! ni pour l'honneur de vos familles.

Sans doute, vous-êtes deux et ne faites qu'un, et vos enfants ne font qu'un avec vous. Mais, si Dieu n'est pas au fond de cette providentielle unité, la Providence sera vengée, et l'unité se brisera : et n'est-ce pas le malheur, presque toujours irréparable, que nous avons trop souvent sous les yeux ?

Cette absorption excessive *de la personnalité* de la femme dans son époux était peut-être utile pour préserver la matrone antique. Ces anciennes restrictions morales et intellectuelles avaient peut-être leur raison, lorsque les devoirs n'avaient pas de sanction assez forte : la réclusion du gynécée servit peut-être à préserver la famille d'un effroyable désordre ; mais la femme chrétienne se sent une autre destinée. Pour elle, le gynécée et le harem sont inutiles. Elle aime celui auquel elle a été unie devant Dieu, avec une tendresse et un dévouement qui n'ont guère été connus du paganisme ; ou, du moins, ces sentiments y étaient bien rares, à en juger par les éloges emphatiques accordés à celles qui ont approché le plus de ce que nous voyons tous les jours. On a dit que la morale évangélique a formé des milliers d'Épictète, cela

[redacted]

est vrai ; elle forme aussi chaque jour des milliers de Cornélie, dans tous les rangs de la société chrétienne. La femme de l'Évangile se regarde comme la compagne de l'homme à qui elle s'est donnée ; comme son aide, tant aux choses de la terre qu'aux choses du ciel, *Socia, Adjutorium* ; comme devant le consoler et faire son bonheur, sans jamais se permettre une comparaison entre un autre et celui à qui elle s'est donnée. Mais elle pense aussi que l'époux et l'épouse doivent s'aider l'un l'autre à devenir meilleurs, et après avoir formé, élevé ensemble de nouveaux élus, partager éternellement la même félicité. Eh bien ! Qu'on y réfléchisse, pour de telles destinées, l'éducation des femmes pourrait-elle être trop sérieuse et trop forte.

Le système contraire repose sur une *appréciation païenne de leur destinée ;* et aussi, on l'a dit avec raison, *sur la paresse des hommes qui, veulent conserver leur supériorité à bon marché.* L'appréciation païenne, c'est de croire que les femmes ne sont que des êtres agréables, mais passifs, subalternes, et faits uniquement pour l'amusement et le plaisir de l'homme. Le meilleur paganisme ne les élève guère au-dessus des proportions mesquines d'une puérile vanité. Mais, je l'ai dit, le Christianisme en a de tout autres pensées. Dans le Christianisme, la vertu de la femme comme celle de l'homme doit être volontaire, noble, active, intelligente. C'est par là que le Christianisme la relève. Il lui rap-

[redacted]

pelle sa dignité première et lui enseigne les obligations sacrées que Dieu impose à toute son existence. Pour être vraiment chrétienne, il faut qu'elle soit éclairée, quelle connaisse toute l'étendue de ses devoirs, et quelle sache tirer toutes les conséquences de l'enseignement divin, pour elle-même, pour son mari et pour ses enfants.

En outre, dans presque toutes les conditions où elles se trouvent, les femmes ne sont elles pas appelées à être le lien, le centre de la famille ? Il faut donc leur donner les lumières, l'instruction, et les vertus nécessaires pour remplir dignement cette grande et sainte mission. Sans cesse occupée des autres, pourvoyant aux besoins de chacun, au bonheur de tous et à leur amélioration, en sorte que personne autour d'elle ne souffre et ne fasse souffrir, quelle intelligence, pour de tels devoirs, et quel don de persuasion, quelle habileté, quelle persévérance ne faut-il pas à une mère de famille, avec je ne sais quelle force secrète, qui se fasse sentir sans se montrer, mais qui inspire la confiance et le respect.

Et c'est pour tout cela que vous voulez qu'elle soit une ignorante, une étourdie, une femme frivole, irréfléchie, qui n'ouvre jamais un livre sérieux et ne lise que des romans, ou bien qu'elle ne soit une femme sérieuse qu'à votre manière, c'est-à-dire ne s'occupant que de la partie matérielle de la vie, et incapable de vues élevées pour la diriger convena-

blement ! Mais vous n'y pensez pas ! ou si vous y avez pensé, c'est un détestable calcul.

Croyez-le bien, mon ami, ce fut une des inventions les plus coupables du dix-huitième siècle, ce siècle d'impiété et de volupté, que le préjugé contre le travail intellectuel des femmes. Le régent et Louis XV y ont plus contribué que Molière, comme ils ont créé plus de préjugés contre la religion que *Tartuffe*. Il était utile à tous ces maris sans vertu d'avoir des femmes sans valeur, ou ne valant pas mieux que leurs maris, et incapables de contrôler leurs désordres.

Ah ! je le reconnais, une femme supérieure oblige son mari à compter avec elle. Il est forcé de subir le contrôle d'un esprit intelligent, et il ne se sent pas libre de se livrer à tous les caprices. Et voilà pourquoi il fallait à ces maris vicieux des femmes ignorantes.

Molière avait frappé tout aussi bien la frivolité dans les *Précieuses ridicules* (1), que la pédanterie dans les *Femmes savantes* : le dix-huitième siècle n'a gardé que le préjugé qui lui était commode, la régence l'a établi en loi, et tous ces hommes de

(1) Il faut remarquer d'ailleurs que les femmes savantes de Molière n'ont que la prétention et pas la réalité de la science, comme les précieuses n'ont que celle du beau langage et des manières de la cour. Les unes sont des ignorantes qui jouent le rôle de savantes, les autres des provinciales qui imitent les dames de Paris.

[redacted]

désordre ont livré l'honneur de leur famille pour ne pas avoir dans leur femme un juge incommode, une conscience vivante, un reproche toujours présent. Ils ont préféré avoir des femmes futiles et vaines comme eux, et faire du mariage un contrat où l'on ne comptait que les fortunes et les titres, et où le cœur, ni d'un côté ni de l'autre, n'était engagé pour rien; et on a vu avec effroi la corruption où tomba alors la société française.

Comment M. de Maistre, qui eut sous les yeux les restes de cette corruption et les châtiments qu'elle a mérités, n'a-t-il pas compris que la situation abaissée faite à la femme en était une des causes premières, et que le préjugé contre l'élévation intellectuelle des femmes était l'œuvre du vice?

Telles sont, mon ami, les simples mais irréfutables réflexions que j'avais ici à vous offrir. Tel est le principe supérieur qui domine et éclaire tout ici. Mais ces réflexions et ce principe vous frapperont plus vivement encore, après que vous aurez lu la lettre que je veux vous écrire prochainement.

[redacted]

NEUVIÈME LETTRE.

A un ami.

DES ÉDUCATIONS COMPRIMÉES ET DES NATURES ÉTEINTES.

Mon cher ami,

Je continue l'important sujet, dont nous nous occupions dans ma dernière lettre, et je veux, par un autre côté encore, vous montrer quel est, en ce qui touche la culture de leur esprit, non pas seulement le droit, mais le devoir des femmes.

La nature des choses parle ici plus haut que tout.

Il est un fait irrécusable : c'est que la nature humaine demande à être instruite, éclairée, élevée, développée dans toutes ses facultés; et, il faut le dire, je n'ai jamais rien, pour ma part, rencontré ici-bas de plus malheureux et de plus dangereux dans les créatures humaines, que des facultés étouffées, de nobles besoins inassouvis, une faim et une

[redacted]

soif d'intelligence sans pâture, et cela, chez les femmes, au moins autant que chez les hommes !

De là viennent des maux et des périls sans nombre; de là, cette ardeur, ce tourment pour savoir, qui, à défaut du bien et du vrai, se jette sur le mal et le faux; de là ces passions, nées bonnes et généreuses, qui se retournent contre la vérité et la vertu : *couversi dirumpent vos* (1), dit l'écrivain sacré ! De là ces voies détournées, mauvaises et perverses, où entraîne une ignorance qui ne sait ni choisir, ni juger, ni se contenir. De là enfin le secret de tant de chutes, de tant de scandales, ou au moins de tant et si misérables frivolités parmi les femmes ! Si ces facultés riches et ardentes avaient été mieux dirigées, on n'aurait pas eu à en déplorer la ruine; on ne gémirait pas sur ce triste niveau d'esprit, sur cette faiblesse d'intelligence, sur cet injuste abaissement de tant de femmes, d'une nature distinguée, appelées à être l'ornement du monde, l'honneur de leur famille, et dont l'éducation, arrêtée dans ses développements, a fait des femmes élégantes peut-être jusqu'à trente ans, mais à jamais frivoles, médiocres et inutiles, ou bien déplorablement perverties d'esprit et de cœur. Certes, mon ami, votre expérience du monde est ici d'accord avec moi, et vous savez qu'on ne peut en tout ceci m'opposer aucune sérieuse contradiction.

1) Math., 7, 6

Il y a, du reste, une autre observation très-importante à ajouter :

M. de Maistre a voulu faire une femme humble et fidèle dans l'austérité de ses devoirs, sans lui rien laisser pour la relever et la soutenir, sinon de savoir « que Pékin n'est pas en Europe, » et le reste.

Eh ! bien, c'est impossible. Elle ne restera pas dans cette basse sphère; et, si on ne lui permet pas les joies de l'intelligence, pour la reposer des devoirs matériels, quelquefois écrasants, qui pèsent sur elle, elle négligera des devoirs qui l'humilient *s'ils sont seuls* et sans dédommagement, et cherchera à échapper à l'ennui par la frivolité. N'est-ce pas ce que nous voyons chaque jour ?

Que sert de se faire ici des illusions ?

Oui, il y a souvent de l'ennui, et beaucoup d'ennui dans les charges d'une famille, dans les devoirs d'une maîtresse de maison, et dans ces milles détails matériels toujours répétés. Où trouvera-t-elle consolation ? Qui donnera un légitime essor à son imagination, quelquefois impatiente ? Qui offrira à son intelligence la juste satisfaction qu'elle demande, et permettra enfin à cette femme de ne pas se croire une servante ?

Il faut l'avouer, — c'est ce que disait madame Swetchine, — et combien d'expériences sont venues fortifier ma conviction à cet égard, — il y a des heures où la piété elle-même, la piété ordinaire du

moins, ne suffit pas ! Il y faut joindre le travail le plus grave de l'esprit. Le dessin, la peinture même ne suffit pas, à moins que ce ne soit la peinture la plus élevée. Il faut la grande et forte application de l'intelligence, un travail sérieux : littéraire, historique, philosophique même, et surtout religieux. Alors le calme, l'apaisement, la sérénité se fait. Qu'on ne s'y trompe pas, des principes rigides avec des occupations futiles, une dévotion telle quelle avec une vie toute matérielle ou mondaine, ne font que des femmes sans ressources pour elles-mêmes, et quelquefois peu supportables à leurs maris et à leurs enfants.

Mais laissez à une femme deux heures de bon travail par jour, pendant lesquelles les facultés de son âme se remettent en équilibre, où sa tête fatiguée se repose, et tout rentrera dans l'ordre ; son bon sens et son jugement reprendront leur place, l'exaltation tombera, la paix se fera dans son âme. Alors elle relèvera la tête ; elle comprendra que cette vie de l'intelligence à laquelle elle aspire, et dont Dieu a donné le besoin à sa nature, ne lui est pas refusée. Alors elle pourra tomber à genoux, acceptant la vie et tous ses devoirs, aimant avec confiance la volonté de Dieu.

Voilà le grand et précieux fruit du travail pour la femme devant Dieu. Il soumet son âme. Il la remet dans l'ordre et le bon sens, parce qu'il satisfait en elle un désir juste et noble.

J'ai entendu des maris s'écrier : Que fait-elle chaque jour pendant une heure avec ses livres? — Ce qu'elle fait, malheureux, elle apprend à supporter la vie que vous lui réservez.

J'ai quelquefois entendu dire à des mères qu'elles redouteraient pour leurs filles des facultés dépassant un peu la proportion ordinaire, et qu'elles s'efforceraient de les étouffer. « Qu'en ferait-on ? « disent-elles. Comment trouver une place à ces « grandes facultés au milieu de la vie réelle, si « étroite, si mesquine, qui s'ouvre pour les « femmes au bout de leurs premières années de « jeunesse ?

Cette parole m'a toujours secrètement et vivement blessé. Quoi ! vous voulez détruire l'épanouissement de l'œuvre divine, l'élévation d'une âme dans laquelle Dieu a déposé un germe de vie intellectuelle ! Vous respectez ce don chez les hommes, à condition toutefois qu'il trouvera son emploi dans la vie pratique, c'est-à-dire qu'il servira à gagner de l'argent et à accroître une position sociale. Mais comme l'utilité des grandes choses est moins lucrative chez les femmes, vous voulez les supprimer. Eh bien ! donc mettez-vous à l'œuvre : coupez les rameaux de cette plante à laquelle il faudrait trop d'air, d'espace et de soleil, retranchez cette sève trop généreuse. Mais la plante était née pour devenir l'honneur de votre sol, et vous allez en faire un arbuste stérile et amaigri. Vous ne prenez

[redacted]

donc pas garde que, dans cette mutilation, vous allez d'abord la faire cruellement souffrir, et peut-être périr tout entière? Mais éteindre une âme que Dieu avait créée pour être lumineuse, c'est un crime envers Dieu; c'est y enfouir le germe d'une souffrance que vous ne guérirez jamais, et qui égarera peut-être et épuisera cette âme en aspirations vagues et exagérées. Sachez-le, il n'y a pas de tourment comparable à ce sentiment du beau et du vrai, qui se trouve étouffé, à cette douleur intime d'un être qui, sans peut-être le savoir, aura manqué sa vocation; et ce mot qui semble exprimer les appels d'en haut, les appels sérieux et irrésistibles, s'applique aux femmes comme aux hommes, à la vie idéale comme à la vie extérieure. Qui donc a dit que notre âme est une pensée de Dieu? Ce qui est certain, c'est qu'il y a pour elle un plan divin, dont nos efforts ou notre incurie nous éloignent ou nous rapprochent, mais qui n'en existe pas moins dans la sagesse et la bonté divines. Et pour réaliser ce dessein, tout notre développement d'âme, de cœur et d'intelligence n'est pas de trop; car cette destinée est précisément en rapport avec les facultés, avec les puissances qu'on a reçues de Dieu.

Sans doute, il est difficile de prévoir toujours d'avance à quoi Dieu destine ses dons; mais la vérité est qu'il les destine toujours à quelque chose, et que cette vocation providentielle, si on y est en

[redacted]

tout fidèle, écartera les dangers que l'on redoute, précisément parce qu'on y obéira.

Le principe irrécusable, c'est qu'il faut surtout consulter les natures, et ne les faire que ce qu'elles peuvent être, c'est-à-dire les développer dans le sens de leurs facultés, telles que Dieu les a faites.

Certes, quand je dis ces choses, je ne veux pas créer des talents factices par une culture que la nature ne réclame pas ; mais je ne voudrais pas non plus laisser en friche ceux qu'elle a suscités. Tout ce qu'il y a de plus dangereux, pour la femme peut-être encore plus que pour l'homme, c'est un développement incomplet, c'est la demi-science, c'est le demi-talent qui, lui faisant entrevoir des horizons supérieurs, ne lui donne pas la force de les atteindre, lui fait croire qu'elle sait ce qu'elle ignore, et jette ainsi dans son âme un trouble, un désordre, et un orgueil qui souvent se traduira par les plus tristes égarements.

Quand l'équilibre n'est pas établi entre l'aspiration et la puissance qui la réalise, après des efforts infructueux pour atteindre son idéal, cette âme qui ne se contente plus de la vie vulgaire, et à laquelle il faut un mouvement quelconque d'esprit et d'imagination, le cherche dans des émotions et des plaisirs, toujours dangereux et souvent coupables.

Si vous ne dirigez pas cette flamme en haut, elle dévorera sur la terre les aliments les plus

[redacted]

grossiers. Une personne supérieure me disait : « Dans les arts, c'est la médiocrité surtout qui est « à craindre ; un grand talent échappe à beaucoup « de dangers. » Ceci est vrai en toutes choses.

Ce qu'il faut, quand l'élan est donné, c'est d'atteindre le but : sans cela, nul ne sait où l'on retombera.

Mais, me dira-t-on peut-être, toutes les femmes n'ont pas cette riche nature dont vous parlez.

Je réponds : il en est bien peu, peut-être pas une, si médiocrement douée qu'elle soit, qui n'ait en elle un goût, un sentiment sérieux, un attrait légitime et dominant, qui peut l'élever, l'ennoblir, la rendre utile au moins à son mari et à ses enfants, et la sauver, si on y donne un aliment, une issue, si on lui imprime une sage et intelligente direction, ou qui la perdra, si c'est précisément ce qu'on cherche à étouffer en elle.

Qui ne sait que la sensibilité et l'imagination sont très-developpées, particulièrement chez les femmes ? et c'est par le besoin profond de ces facultés, qu'elles ont l'instinct de faire de leur vie autre chose qu'un sacrifice perpétuel aux aveugles préjugés du monde. Et voilà précisément pourquoi on doit cultiver, éclairer, par la raison, par de sages conseils et gouverner par l'instruction solide, ces facultés si vives. Il leur faut, comme elles disent parfois, déployer leurs ailes, et sous peine de souffrir, s'élever de temps en temps au-dessus des intérêts

[redacted]

matériels de la vie : si vous voulez lutter violemment contre de tels élans, vous ne réussirez pas. Les diriger, voilà ce qu'il faut, et non les étouffer. La sensibilité et l'imagination sont deux flammes, qui, une fois allumées, ne périssent pas. Elles semblent quelquefois céder en frémissant, mais ne vous y fiez pas : le feu caché est le plus dangereux de tous; elles reparaîtront bientôt, menaçantes, ennemies mortelles peut-être de la paix du cœur et des devoirs austères du foyer. Il fallait en faire, non des ennemies, mais des alliées.

Que de chagrins, que de chutes souvent seraient épargnées à des avenirs si chers, si des mères vraiment vigilantes et sages avaient su diriger et non combattre ces facultés, qui, prudemment conduites, et fortifiées par l'expérience et la raison, auraient pu, et, dans le dessein de Dieu qui les a faites, devaient devenir une des forces les plus puissantes pour le bien.

Qu'on ne refuse donc pas aux âmes l'élan et l'espace que leur nature, reçue de Dieu, réclame, lorsque l'heure est venue. Qu'on ne leur ferme pas les horizons légitimes vers lesquels elles s'élancent, et que par une solide culture de l'esprit on les sauve des abîmes, où des facultés inassouvies et révoltées les précipiteraient. On doit créer d'autant plus d'intérêts sérieux pour leur vie, que leur nature les dispose à y trouver plus de mécomptes et plus de périls.

« Que serais-je devenue, ô mon Dieu, — écri« vait une femme chrétienne, — dans la position « que vous m'avez faite, sans mon goût naturel « pour l'étude? Avec peu de ressources, et au mi« lieu de bien des difficultés, il m'a été donné « cependant, de trouver dans les jouissances intel« lectuelles les moments les plus heureux de mon « existence! C'est aux bons auteurs chrétiens sur« tout, que je dois de m'être élevée au-dessus des « sens, des vanités, et d'avoir échappé aux passions « dangereuses. Ma piété longtemps faible et parfois « combattue par des doutes involontaires et des « affections vives, aurait peut-être succombé dans « la lutte, sans ce secours... »

Voilà, mon ami, ce dont, pour ma part, j'ai eu de terribles exemples, où j'ai vu ce que deviennent les talents étouffés et une riche nature que l'on a voulu éteindre. Et cela n'est pas rare! rien n'est plus fréquent. C'est ce qui se prépare et se fait, dans la plupart des éducations de jeunes filles et de jeunes femmes

Mais il est temps de nous demander ce que sont, dans le plan de Dieu et dans l'ordre de sa providence, ces natures de jeunes filles et de jeunes femmes dont la compression est si redoutable. C'est ce que j'étudierai avec vous dans ma prochaine lettre.

[redacted]

DIXIÈME LETTRE

A un ami

LE PLAN DIVIN.

DESSEIN DE DIEU DANS LA CRÉATION D'ÈVE.

Ici, je sens le besoin, mon cher ami, d'élever plus haut mes pensées et les vôtres, et de demander aux Saintes Écritures elles-mêmes les enseignements supérieurs qui peuvent seuls, dans l'étude approfondie que nous avons entreprise, nous éclairer sûrement.

Vous ne refuserez pas de me suivre, j'en suis certain, dans les hautes et lumineuses régions que la Foi chrétienne découvre ici à nos regards. Tout y est, non pas seulement, comme cela a été jusqu'ici, d'un profond intérêt, mais d'un intérêt sacré, et, je le dirai, d'un charme divin.

Les gloires dont Dieu a comblé l'homme dans sa création sont grandes; il l'a fait noble, il l'a fait

[redacted]

généreux et pur ; il l'a fait puissant et fort, souverain des choses créées, et roi.

Mais au premier des jours, ce roi de la nature était seul et silencieux dans ses vastes domaines, comme dans un désert : seul, sans entretien avec un être semblable à lui, sans épanchement fraternel, sans mutuel appui ; sans espérance de postérité, ne sachant à qui transmettre dans l'avenir, avec qui partager dans le présent, la gloire et les félicités reçues du Créateur, ni même à qui confier, près de lui, les sentiments de son amour pour Dieu.

Eh bien! Dieu pensa que cette solitude ne valait rien pour l'homme ; rien pour son esprit, et rien pour son cœur ;

Et d'ailleurs, l'homme était fait de telle sorte, qu'incomplet dans son être, il ne se suffisait pas à lui-même ; je dirai plus, fait de telle sorte, que ni ses entretiens avec les anges, créatures supérieures et dissemblables à lui, ni même ses entretiens avec Dieu sous les ombrages de l'Éden, où Dieu se montrait si paternel et si familier avec lui, ne suffisaient pas encore.

Il lui manquait un autre lui-même ; un être semblable à lui, qui ne fût pas lui-même ; quelqu'un qui le complétât, et qui lui fût une douce compagnie, en même temps qu'un secours et un soutien.

Il y avait là un besoin profond de sa nature : en dépit de son bonheur solitaire, il y aurait eu une

[redacted]

imperfection dans son être, une souffrance dans sa vie, si Dieu l'eût laissé dans cette solitude.

Et c'est pourquoi, connaissant profondément cette âme de l'homme qu'il avait faite, Dieu dit : « Il n'est pas bon que l'homme soit seul ; *Non est* « *bonum, hominem esse solum* (1). »

Et c'est pourquoi, après avoir créé l'homme, Dieu résolut de lui donner une compagne.

Et maintenant, quelle est cette nouvelle créature, que je vois apparaître tout à coup ? Quelle est cette Ève, que l'homme attendait ? Quel fut ce perfectionnement de son être, cette douceur, ce charme, cette aide de sa vie ? Et comment fut-elle créée ?

Comme l'homme, dans un profond conseil de sagesse, de puissance et d'amour : *faciamus ei adjutorium*. La vérité, la beauté, la bonté, seront encore le fond et la splendeur de cette nouvelle créature, avec des prérogatives particulières et excellentes.

Son âme fut elle aussi une inspiration du souffle divin, créée à l'image et à la ressemblance de Dieu, comme celle de l'homme, libre, intelligente, active, généreuse ; mais, il faut l'ajouter, son corps ne fut pas formé, comme celui d'Adam, d'un limon grossier.

Non, ce n'est pas du sein de la terre qu'elle fut tirée, mais du sein de l'homme, de la substance

(1) Genèse, c. 2, 18.

[redacted]

même de l'homme, la plus voisine de son cœur, dans ce mystérieux sommeil dont parle l'Écriture. Le récit en est incomparable :

D'un ossement superflu de l'homme, Dieu, avec une main divine, forma, éleva, *édifia*, celle qui devait être la compagne de l'homme, et, reine aussi, partager avec lui l'empire du monde.

Ædificavit (1). Voilà par quelle étonnante expression le Créateur voulut marquer et nous faire apercevoir, en ce chef-d'œuvre nouveau de sa bonté et de son amour, quelque chose de grand, de magnifique, d'achevé, et comme un admirable édifice, où il s'était plu à prodiguer une noblesse, une dignité, une grâce, une pureté, une décence, et toute la douceur, tout le charme des proportions merveilleuses qu'un ouvrier divin pouvait donner à son plus bel ouvrage.

Aussi, lorsque Dieu présenta à l'homme cette compagne, l'homme, ravi d'admiration et de joie, s'écria :

C'est ici l'os de mes os, et la chair de ma chair! Elle se nommera Virago, parce qu'elle a été formée de l'homme, et l'homme quittera son père et sa mère pour s'attacher à sa compagne (2).

(1) Genese, c. 2.

(2) Hoc nunc os ex ossibus meis, et caro de carne mea : hæc vocabitur Virago, quoniam de viro sumpta est. Quamobrem relinquet homo patrem suum et matrem, et adhærebit uxori suæ. (Gen. ch. II.)

[redacted]

Ces courtes et merveilleuses paroles consacrèrent tout à la foi l'unité, la sainteté, la fidélité, la tendresse, le respect religieux, et la subordination naturelle et nécessaire de l'union conjugale, et dirent ce qui devait à jamais demeurer profond, intime, sacré, tendre et indissoluble dans les alliances humaines? Mais, chose admirable! pour attacher plus étroitement à ce bel ordre celui qui le pouvait plus facilement violer, Dieu voulut que cette immortelle loi du mariage et de son indissoluble unité, fût pour la première fois prononcée par la bouche de l'homme lui-même, et jaillît pour ainsi dire de son cœur, sans nul effort, comme le cri spontané de sa nature et le droit sentiment de son premier amour.

C'est ainsi que naquit Ève et qu'elle fut donnée à Adam.

Formée par la délicate opération de Dieu, et tirée d'une nature et d'un corps qui était déjà le temple de l'Esprit-Saint, elle devra à cette origine plus noble, comme une spiritualité plus grande, moins de propension que l'homme aux satisfactions matérielles, et plus de facilité à s'élever vers l'idéal et l'infini.

Semblable à l'homme, mais différente aussi, elle a, avec lui, des traits communs; mais elle a en même temps des traits et une physionomie personnelle qui la distingue.

Délicate et riche, cette nature féminine si frêle, et au fond si énergique, a, avec celle de

l'homme des contrastes étonnants, mais elle a aussi des compensations merveilleuses, dans la diversité des facultés et des dons.

A l'extérieur, quelque chose de plus doux, de plus flexible, de plus souple, de plus gracieux ; une légèreté dans la démarche qui touche moins à la terre ; une dignité dans le maintien, qui s'élève mieux vers le ciel ; une beauté plus exquise ; plus touchante parce qu'elle a plus de charmes, mais aussi par contre moins de force ; plus touchante aussi, précisément parce qu'elle est l'auréole de la faiblesse, et tire souvent de sa faiblesse même son extrême puissance.

Mais, hélas ! c'est aussi cette faiblesse, par laquelle tout périt quelquefois si tristement dans cette fragile nature ! Et combien l'homme en a abusé ! On sait, dans le prodigieux aveuglément de l'impiété païenne, comment cette sublime et douce créature devint une esclave si abaissée, une chose si vile, qu'après quarante siècles de dégradation, il fallut, enfin, une révélation, un Évangile, un Jésus-Christ, un fils de Dieu, une Vierge, une mère de Dieu sur la terre, une croix pour la relever, et apprendre de nouveau au genre humain dans quelle dignité avait été créée au commencement l'épouse, la sœur, la fille et la mère de l'homme.

De cette délicatesse, qui est le trait caractéristique d'Ève, naît donc sa faiblesse, avec ses périls ; mais aussi ce grand don que nous touchions tout à

[redacted]

l'heure, cette spiritualité, plus parfaite que chez l'homme ; et d'où naissent des forces propres à la nature féminine, des trésors d'énergie cachés sous cette faiblesse.

Oui, plus faible que l'homme, la femme est supérieure à l'homme par une nature moins matérielle, par une faculté d'élan : elle est dans les choses du cœur, plus élevée, elle est, si je puis dire ainsi, plus âme que l'homme.

Elle sort plus facilement d'elle-même pour s'élancer dans l'amour divin : plus humble et plus tendre, et, par suite plus religieuse que l'homme, elle est plus portée à la prière, plus ouverte à la charité, à l'espérance, à l'admiration.

Elle peut aussi plus facilement s'élever à l'amour humain désintéressé. Elle sent, plus que l'homme, le noble besoin d'aimer purement, et son affection, moins personnelle, est plus prompte au sacrifice et à tous les dévoûments, plus résistante à la douleur et aux angoisses. Quelle indulgence et quel pardon des injures dans l'amour conjugal ! Quel oubli d'elle-même dans l'amour maternel ! Aussi quelle douce et pure splendeur sur le front de cette mère ! Et dans cet admirable ministère de bonté et de sagesse, de conseil et de persuasion, de douceur, d'abnégation et de grâce, que la mère chrétienne remplit au sein de la famille humaine ! Et tous ces biens, cette faible femme les puise sans effort dans les trésors de ce cœur, que Dieu lui a

[redacted]

fait à part; et c'est de là qu'elle les répand à flots inépuisables sur tout ce qui l'entoure.

Qu'est-ce donc que cet amour maternel? Qui dira sa force et sa tendresse, sa magnanimité et sa puissance? Qui dira ses joies, son énergie et ses prodiges?

Dans la première éducation de ses enfants, quelle main délicate, ingénieuse, tendre, patiente, douce et sévère au besoin, et toujours habile! Ce n'est pas le père, c'est la mère qui fait leur âme; c'est elle encore qui soigne leurs souffrances. Quand un enfant est malade, la mère passe vingt nuits de suite auprès de lui; le père, sans doute, est préoccupé, mais il dort et peut dormir.

Et au jour des grandes douleurs, quand la foudre éclate et vient frapper une famille, dans un fils bien-aimé, dans une fille chérie, combien de fois j'ai vu cela! l'homme, le père, succombe anéanti; la femme, la mère, est brisée, mais c'est elle qui résiste et soutient; on voit qu'elle est forte pour souffrir, qu'elle en a une science profonde, et que, selon l'admirable parole des livres saints, on lui a appris les secrets de l'infirmité et de la douleur : *Sciens infirmitatem* (1); il y a en elle quelque chose qui demeure là immolé, mais toujours debout et invincible, au milieu des ruines de son cœur.

(1) Isaïe, 6, 33

[redacted]

Dans les choses de l'esprit, elle use moins que l'homme du raisonnement pénible et lent; elle devine plus et mieux, par un tact fin et délicat qui lui est propre; elle a des intuitions, c'est-à-dire des coups d'œil, et ensuite des coups d'aile qui l'emportent soudain aux sommets des choses ; sa pénétration est souvent extraordinaire.

Chose merveilleuse, c'est par un procédé de son esprit, analogue à celui de son cœur, l'élan, l'enthousiasme, qu'elle arrive quelquefois à la plus haute lumière intellectuelle.

Timide, parce qu'elle est faible, prudente, circonspecte, avisée; et cependant pleine d'essors généreux, de fierté, et quelquefois d'audace.

Généreuse dans l'affection quand elle aime, et ne reculant devant aucunes fatigues ; d'une tendresse profonde, d'une mâle constance ; capable de s'immoler en silence ; forte pour aimer, et par conséquent pour souffrir ; et par cette force, le doux et ferme soutien, dans la vie, de la force même de l'homme, qui plus facilement se lasse et s'abat; souvent debout quand l'homme est abattu par les luttes de la terre, et versant sur ses blessures le baume adoucissant de sa fidélité, de sa constance, de son amour et parfois d'une espérance indomptable ;

Souriante à travers ses larmes :

Conjurant l'orage, par sa timidité même; de son doux regard, contenant l'homme et domptant sa co-

[redacted]

lère; véritable colombe, avec le rameau d'olivier, parmi les tempêtes de la vie et dans le déluge des maux; ange de paix au foyer domestique; énergique, avec douceur et patience;

Forte aussi, et d'une sainte vigueur dans la vertu, comme dans l'amour et le malheur ; capable des plus héroïques luttes;

Suave et ferme, grave et bienveillante; admirablement pratique et sensée, malgré la vivacité d'une imagination active et mobile;

L'Écriture dit : *L'homme quittera son père et sa mère et s'attachera à son épouse ;* et c'est en suite de cette parole qu'un père, une mère ne la remplacent pas dans la nouvelle famille qu'elle institue, ni pour le charme de la société, ni pour la fermeté de l'appui, ni pour la sûreté du conseil. Elle a des nuances d'esprit, des délicatesses, des finesses, des prudences, des modérations, des douceurs, que l'âge ne donne pas toujours aux vieillards, qui font la sagesse et ménagent en elle une admirable conseillère.

Pleine de ressources et d'industries, de soins attentifs et délicats : elle est le charme de l'hospitalité, la douce gaîté qui anime et fait aimer l'intérieur de la maison, la prévoyance du lendemain;

Embellie par les vertus, ornée de ce je ne sais quoi d'exquis, que l'Écriture a vu et admiré dans ce qu'elle appelle si bien les femmes d'élite, *Electis*



feminis (1), charme ineffable, noble pudeur, grâce plus belle encore que la beauté.

La femme, en un mot, est ornée de qualités, de facultés, de vertus propres, que n'a pas l'homme, au même degré, mais qui complètent l'homme.

Et c'est alors, mais alors seulement, qu'elle est, et qu'elle fait avec l'homme, cette chose, appelée par Dieu lui-même, au témoignage de l'Écriture, étonnamment bonne. *Valdè bona* (2) : L'HUMANITÉ ! Sans elle, non.

Avant elle, tout ce que Dieu avait fait est dit *bon*, *bonum*. Après elle, avec elle, tout est dit *extrêmement bon*, *valdè bona*.

Tel fut le plan divin, et le dessein de Dieu dans la création d'Ève.

Et aujourd'hui encore tel est un père, telle est une mère : belle et sainte alliance de la force et de la douceur, de la puissance et de la grâce, de la sagesse et de l'amour, d'où naissent, dans une fécondité sans tache, la vie, la sécurité, la joie, la douce paix, la noble abondance, la pieuse harmonie des vertus au foyer domestique, et enfin la loi et la dignité de la famille humaine.

Et en effet, si je laisse maintenant la parole uniquement au texte sacré, on verra que loin d'avoir exagéré, je me suis tenu, dans cette pâle esquisse d'Ève, telle que Dieu l'a faite, loin, bien loin de la vérité.

(1) Eccli. I, 16.
(2) Gen. I, 31.

Oui, adressons-nous maintenant, à la grande, à la suprême autorité, demandons au Créateur lui-même ce qu'il a fait et voulu faire, ce qu'il pense lui-même de son œuvre, et au divin Rédempteur ce qu'il en a fait, et ce qu'il y a encore ajouté.

Ce qui nous en est dit est admirable :

« La femme sage et pudique est une grâce qui « surpasse toute grâce (1).

« Une femme chaste et pure, son prix est au-« dessus de tous les trésors de la terre (2).

« La sagesse de la femme est le don de Dieu « même (3).

« Une femme sensée et silencieuse, rien n'égale « les trésors de sa prudence (4). »

Certes, ces éloges sont grands : mais l'Écriture va plus loin encore, et voici les comparaisons par lesquelles l'Esprit-Saint nous représente cette créature de Dieu :

« Une lampe brillante qui resplendit sur un can-« délabre d'or, telle est la beauté dont Dieu a orné « la compagne de l'homme (5). »

Mais cette image si éclatante pâlit et s'efface devant la splendeur que voici :

« Semblable au soleil qui se lève au plus haut

(1) Eccli. xxvi. 19.
(2) Eccli. xxvi. 20.
(3) Eccli xxvi, 17.
(4) Eccli. xviii, 19.
(5) Eccli. xxvi. 22.

[redacted]

« des cieux pour éclairer le monde, ainsi la beauté « d'une femme vertueuse fait la lumière et l'orne- « ment de sa maison (1). »

Elle n'en est pas seulement l'ornement et la grâce, elle en est la sécurité et le bonheur.

Et avec quel éclat l'Écriture nous peint, comme à plaisir, et la fermeté de la femme selon Dieu, qui par la sainte énergie de la vertu a changé sa faiblesse en force, et la joie confiante avec laquelle l'homme, sûr d'une telle femme, fait reposer sur elle le bonheur de son foyer, l'honneur de son nom et la paix de son cœur : *Confidit in ea cor viri sui* (2) !

« Une colonne d'or sur des bases d'argent ; « ainsi la femme prudente demeure affermie dans « ses voies (3).

« D'éternels fondements sur un rocher inébran- « lable, tels les commandements divins sont fixés « dans le cœur d'une femme sage (4). »

Aussi l'Écriture conclut-elle tout ce magnifique éloge par ces graves paroles, où la femme vertueuse est représentée comme l'un des plus signalés bienfaits accordés par Dieu à l'homme, et une récompense à nulle autre pareille sur la terre :

« Une femme vertueuse est un bienheureux

(1) Eccli. xxvi, 21.
(2) Prov. xxxi, 11.
(3) Eccli. xxvi, 23.
(4) Eccli. xxvi, 24.

nère origine, et replaça de nouveau le ur sa triple base d'unité, de sainteté et imilité.

s ! si telle est, au témoignage même de femme comme Dieu l'a faite et comme ist l'a relevée ; si, dans cette frêle et créature, il y a de tels dons d'esprit, de me et de caractère ; je le demande, de sances, de tels trésors sont-ils là pour enfouis et stériles ? Tout ce que nous esquisser à grands traits, mais si faible cœur, cette intelligence, cette merveil-sance d'aimer, d'admirer et de se dé- aussi cette sagesse prudente, cette finesse étration, ces intuitions rapides et lumi-es dons de l'esprit et du caractère, cette s cette faiblesse, cette énergie morale , et ces grands dons de vertu, la pudeur, e de Dieu, la religion, tout ce que Dieu is là pour que la femme pût remplir sa ans la vie humaine : être de l'homme e charme et l'appui, tout cela ne récla-s une culture aussi grande que sont s dons ?

vous voudriez laisser tout cela en friche. on ! en proie au hasard, à l'étourderie , à la légèreté, à la vanité et à l'igno-

t ... sans le secours d'une édu-

« don : c'est la part de ceux qui craignent
« Dieu : elle sera donnée à l'homme en récom-
« pense de ses bonnes œuvres (1).

« La femme forte est la joie de son époux, et elle
« remplira de paix les années de sa vie (2).

« La grâce d'une femme vertueuse réjouira
« son époux, et doublera le nombre de ses an-
« nées (3).

« Ne t'éloigne pas de la femme bonne et sage
« que tu as reçue du Seigneur; car la grâce de sa
« pudeur est au-dessus de l'or (4). »

Et enfin, ces belles paroles :

« La fortune et la naissance, on les reçoit de
« ses parents; mais une bonne épouse, c'est Dieu
« qui la donne (5)! »

Elle est le don direct de Dieu, et il s'est réservé ce don.

C'est pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ, quand il est veuu sur la terre, voyant ce que la dureté du cœur de l'homme avait fait ici, et comment il avait méconnu le dessein premier de Dieu dans l'institution de la famille bumaine, a voulu, pour relever la femme de cette déchéance subie même au sein du peuple élu, ramener les choses à

(1) Eccli. xxvi, 3.
(2) Eccli. xxvi, 2.
(3) Eccli. xxvi, 1.
(4) Eccli. vii, 21.
(5) Prov. xix, 14.

[redacted]

leur première origine, et replaça de nouveau le mariage sur sa triple base d'unité, de sainteté et d'indissolubilité.

Eh bien ! si telle est, au témoignage même de Dieu, la femme comme Dieu l'a faite et comme Jésus-Christ l'a relevée; si, dans cette frêle et souriante créature, il y a de tels dons d'esprit, de cœur, d'âme et de caractère ; je le demande, de telles puissances, de tels trésors, sont-ils là pour y rester enfouis et stériles ? Tout ce que nous venons d'esquisser à grands traits, mais si faiblement, ce cœur, cette intelligence, cette merveilleuse puissance d'aimer, d'admirer et de se dévouer; et aussi cette sagesse prudente, cette finesse, cette pénétration, ces intuitions rapides et lumineuses, ces dons de l'esprit et du caractère, cette force dans cette faiblesse, cette énergie morale étonnante, et ces grands dons de vertu, la pudeur, la crainte de Dieu, la religion, tout ce que Dieu enfin a mis là pour que la femme pût remplir sa mission dans la vie humaine, et être de l'homme à la fois le charme et l'appui; tout cela ne réclame-t-il pas une culture aussi grande que sont grands les dons ?

Quoi ? vous voudriez laisser tout cela en friche, à l'abandon ! en proie au hasard, à l'étourderie mondaine, à la légèreté, à la vanité et à l'ignorance !

Et vous croiriez que, sans le secours d'une édu-

cation attentive, toutes ces facultés pourront avoir leur complet et harmonieux développement? ou bien que vous pouvez impunément négliger, entraver, mutiler ce développement nécessaire?

Non, je l'ai dit, le principe incontestable ici, c'est que Dieu, qui ne fait rien d'inutile, n'a donné à la femme, pas plus qu'à l'homme, rien qui ne doive être cultivé; que l'éducation de la femme ne doit laisser sans culture aucune des facultés dont elle est douée; que négliger dans l'éducation un des côtés, une des puissances de la nature féminine, c'est rompre infailliblement dans cette nature l'équilibre et l'harmonie, c'est, avec une lacune, créer tout à la fois une souffrance et un danger. La règle, la règle véritable et évidente, c'est la culture complète, c'est l'expansion entière, c'est le plein et harmonieux développement de tout ce qui constitue la richesse, la force et la beauté de cette créature.

Les préjugés du monde qui poussent à la mutilation de l'éducation dans la femme, à l'étouffement de telle ou telle de ses facultés, sont odieux et barbares. Mais quelque chose encore de plus odieux, je ne craindrai pas de le dire, c'est la complicité qu'on voudrait établir parfois entre ces préjugés mondains et la piété; je veux dire, la fausse piété, la piété étroite et mal éclairée. Au nom de la piété et de la vertu chrétienne, vouloir étouffer les dons de Dieu dans une âme, mais ce serait un

[redacted]

attentat, non pas seulement contre cette âme, mais contre Dieu lui-même.

Quelle serait donc cette incompatibilité étrange entre les dons naturels et les dons surnaturels ? Qu'on y prenne garde, cela pourrait mener bien loin. Est-ce que la nature est incompatible avec la grâce, la raison avec la foi, l'amour humain, dans ce qu'il a de pur, de légitime et de sacré, avec l'amour divin ? Croit-on même qu'un cœur, en qui la faculté d'aimer aurait été cultivée et chrétiennement dirigée, ne serait pas mieux disposé par là même à monter des affections humaines, mais saintes, à l'amour suprême, qui est Dieu ?

Non certes, gardons-nous d'entendre la piété de cette sorte; comprenons au contraire que la perfection chrétienne étant la beauté complète de l'âme, reconquise par la vertu, on ne peut y parvenir par la mutilation des facultés et des dons de Dieu, mais par leur entière et parfaite consécration au service de Dieu.

Il faut que la nature, que la raison, que l'amour humain, s'élèvent, se perfectionnent, s'illuminent, dans les choses divines.

Ce qui doit être tué, c'est ce qui est mauvais; mais tout ce qui est bon, pur, noble et grand, doit être élevé et perfectionné encore, et servir à la perfection.

On prêche la mort à soi-même, la mortification, au nom de la piété ; et certes, on a raison;

[redacted]

mais entendons-nous : la mort de ce qui égare ou flétrit les dons de Dieu, la mort de l'égoïsme, à la bonne heure. Mais il y a, au-dessus de cette mort, une vie, la vie renouvelée dans la grâce, et dilatée dans le bien.

Si c'est à la mort qu'on s'arrête; si on va jusqu'à étouffer le bien par la peur du mal, on extermine tout, et on laisse là un être éteint, et souvent à jamais brisé.

Il ne faut pas se faire illusion : pour préserver des périls où certains dons mal réglés peuvent entraîner, on voudrait étouffer le don, et le laisser inculte; le but est bon, mais le moyen détestable : par la peur des nobles choses, on procède par voie de destruction, et l'on pratique à l'endroit des facultés intellectuelles ce que Bossuet appelle l'anéantissement pervers; non, encore une fois, ce n'est pas là le dessein de Dieu; c'en est la ruine.

On n'évite même pas par là le mal qu'on veut fuir : car la terre, non cultivée, ne laisse pas pour cela de produire; mais elle produit pêle-mêle, le mal avec bien, le mal surtout; le mal croît en silence; et tout à coup on s'aperçoit que, sur cette terre en friche, des plantes inattendues ont poussé et encombrent tristement le sol, non-seulement entravant la vraie fécondité, mais empoisonnant tout.

J'ajouterai que, dans la grande œuvre de l'éducation, il faut laisser aux âmes une certaine liberté,

[redacted]

pour qu'elles aient la vigueur nécessaire à leur épanouissement.

Ayons donc moins peur de ce qui fait les personnalités, les individualités fortes, puissantes, originales; laissons chacun être soi-même, tel que Dieu l'a fait, mais soi-même tout entier dans le bien : surveillons et dirigeons, mais ne mutilons rien de ce que Dieu a mis dans une nature, car il ne l'y a pas mis en vain

Je n'ignore pas le péril qu'il peut y avoir en cette faculté merveilleuse d'élan et d'intuition, que je signalais tout à l'heure dans l'esprit et dans l'âme des femmes; je sais bien que qui a des ailes peut s'égarer; mais je n'en maintiens pas moins, dans l'éducation de la femme, la nécessité de donner au besoin intellectuel, avec les aliments qu'il réclame, la sage et religieuse satisfaction, sans laquelle ce grand don, ou bien avortera tristement, ou bien deviendra le tourment secret et la ruine de l'âme qui l'a reçu.

Si Madame Sand eût été une grande chrétienne, au lieu de ravager les âmes, elle les eût éclairées, fortifiées, enflammées pour la vertu.

J'ignore encore moins les écarts où peut être entraînée cette faculté d'admirer et d'aimer, si vive et si ardente dans ces natures exquises; mais c'est une raison de plus, à mes yeux, de nourrir convenablement cette flamme, de lui livrer tous les vrais trésors du beau, dans la religion,

la littérature et les arts, si elle en est capable, de l'élever, de la gouverner, et par là de tourner cette force précieuse au bien et à la vertu, et non pas de l'éteindre.

Je suis du reste, profondément convaincu qu'on trompe grossièrement les vues de la Providence, et qu'on met cet être hors d'état d'accomplir sa destinée, en supprimant, par une éducation timide, inintelligente et paresseuse, les forces que Dieu lui avait données.

Certes, les dons de Dieu valent la peine qu'on les cultive : et loin de croire, à un degré quelconque, la piété intéressée à cette œuvre d'étouffement et de mutilation, loin de vouloir donner le moindre prétexte à comparer les éducations et les maisons religieuses à cette *città dolente* du Dante, aux abords de laquelle il faut laisser, sinon toute espérance, du moins tout élan, toute joie, toute ardeur d'esprit, tout enthousiasme; je voudrais, au contraire, que tous fussent bien convaincus que la piété s'accommode et fait son profit de tout cela, et que les institutions religieuses en sont le plus sûr asile.

Et si j'avais à donner un conseil aux personnes pieuses qui s'occupent d'éducation, je leur dirais cette seule parole : « Gardez les traditions des an-
« ciens ordres religieux, où la vie de l'intelligence
« avait une si large place, et servait d'appui et de
« soutien à la vie de l'âme.

« Étudiez le plan divin !



[redacted]

« Respectez le dessein de Dieu dans la création
« de ces jeunes âmes qu'il vous a confiées, et dont
« vous lui répondrez âme pour âme ;

« Et dévouez-vous, avec tout le courageux
« amour dont vous êtes capables, à les élever, les
« fortifier, les développer, les instruire, pour la con-
« solation et l'honneur de leurs familles, pour leur
« bonheur éternel, et la plus grande gloire de
« Dieu. »

---

absolument rien, ni pour le travail, ni pour le sérieux de l'existence, là en un mot que le plan de Dieu est plus tristement méconnu.

J'en demande bien pardon aux dames que l'on appelle du *grand monde*, ou *de la société*, comme on dit encore, si jamais quelques-unes d'entre elles viennent à lire ceci ; mais j'ai à leur dire en ce moment une vérité pour elles seules, une vérité peu agréable, et la voici :

Oui, c'est dans le grand monde que les femmes sérieuses sont rares ; c'est là surtout qu'elles sont plus obligées de cacher leur valeur, si elles en ont. Quelle étrange tyrannie de la fortune! Il y a des femmes auxquelles l'opulence donne des loisirs, et elle leur ôte en même temps le droit d'en user pour le développement de leur esprit ! C'est à vous surtout, dames du monde élégant, qu'il faut prêcher le travail sérieux, et les femmes moins riches n'ont pas en général besoin autant que vous de ce sermon. Dans les vies modestes, où le travail est la condition nécessaire du bien-être de la famille, les femmes distinguées sont nombreuses. Il y a peu de jours, on m'écrivait de l'Autriche, en déplorant la frivolité et l'ignorance de la plupart des femmes en ce pays : « Les exceptions à ce triste état de choses ne se « trouvent guère que dans les classes moyennes, « où j'ai rencontré de charmantes jeunes personnes, « aussi distinguées par leur savoir modeste et « leurs beaux talents que par leur piété. »

[redacted]

La vérité est, mon ami, que c'est dans l'intérieur de l'artiste, du savant, du médecin, de l'avocat, du juge, du professeur, du commerçant, de l'industriel instruit, laborieux et modeste, que l'on trouve le plus souvent ces jeunes filles, ces jeunes femmes studieuses, capables, qui, sans rien négliger des soins multiples et positifs que réclame l'économie domestique et le bon gouvernement d'une maison comprennent les arts, possèdent elles-mêmes des talents vrais, sont très-instruites, sans que personne songe à les appeler des *Femmes savantes*, parce que leur intelligence est l'honneur, le trésor de la famille, et qu'à l'aide de cette intelligence, elles assurent l'aisance, le bien-être de la maison, et même ce luxe délicat où la richesse a peu part et dont le goût élevé de la femme fait surtout les frais. La forme des meubles est jolie, leur arrangement gracieux; des gravures rappellent les œuvres d'art préférées, et révèlent ce qui est aimé, admiré, respecté dans la maison. Des fleurs, des tableaux, des livres, une bibliothèque pas très-considérable, mais très-bien choisie (1), de la musique, des ouvrages

(1) Certaines femmes n'ont pas de livres, parce qu'il leur faut des éditions et des reliures de luxe. Elles ne considèrent pas les livres comme des secours pour l'étude, mais comme des ornements qui ajoutent une élégance de plus à toutes celles de leur demeure.

Il est étrange de le dire : mais il suffirait, pour se faire une bonne bibliothèque, du prix que l'on met à une robe de bal !

[redacted]

agréables, tout annonce un intérieur qu'on aime, où l'on vit beaucoup, d'où l'on sort peu, et où se trouve le bonheur.

Ce n'est pas une de ces demeures vides et magnifiques dont les maîtres sont toujours absents, poursuivant le plaisir avec une activité fiévreuse, et fuyant l'ennui d'un *chez soi* qui n'a d'attrait que

Quelqu'un me disait : J'ai renoncé à lire, car il n'y a que les gens très-riches qui puissent avoir des livres.

Je lui ai répondu : Mais ordinairement, ce sont les gens très-riches qui n'en ont pas.

En effet, c'est par exception que l'on rencontre le goût et les instruments du travail dans certaines familles opulentes, où le monde entraîne tout, et où le temps et l'argent suffisent à peine aux exigences capricieuses dont il fait chaque jour une loi nouvelle.

Au contraire, dans beaucoup d'intérieurs modestes et bien réglés, on sait faire la part de la vie intellectuelle, et le sacrifice qu'on s'impose pour la cultiver est précisément ce qui la féconde.

Telle femme du grand monde dépense 6,000, 10,000 francs pour sa toilette, qui recule devant l'acquisition d'un volume in-12. Telle autre, qui a 6,000 fr. de rente, trouve le moyen de se procurer et de faire lire à ses enfants les bons ouvrages contemporains.

Quelques femmes qui ont le goût de la lecture, pourraient ausi se réunir, et à l'aide d'une modeste cotisation, se procurer les livres intéressants qui doivent leur servir d'aliment. Cela se pratique depuis trois ans dans une société de province, et cette petite association, outre l'avantage de procurer des livres aux femmes qui n'en avaient pas, établit entre elles un lien intellectuel, donne un intérêt à leurs réunions, et à leurs conversations un terrain commun très-utile pour y diminuer l'ennui et les commérages : péril ordinaire des sociétés des petites villes.

[redacted]

le jour où on le meuble, et qui devient fastidieux dès que les fauteuils dorés sont à leur place.

Je sais bien, pour tout dire, qu'il n'est pas rare de rencontrer des femmes de cette moyenne condition qui n'ont remporté d'une éducation incomplète que des idées frivoles et vaniteuses, et qui, voulant s'élever plus haut qu'elles ne sont, et jouer à la grande dame, négligent les soins domestiques, autant du reste que toute sérieuse occupation d'esprit, ont la paresse de ne pas même tenir avec régularité leurs comptes de ménage, ne lisent rien avec suite, et, têtes vides, ambitieuses, inoccupées et molles, dépensent en toilette, en luxe d'un goût douteux, ou en réceptions, disproportionnées à leur fortune, plus que leur situation ne comporte; ne sont en somme d'aucun secours réel à leur mari, et élèvent des fils et des filles qui leur ressembleront par tous ces vains côtés : de celles-là, je ne parle que pour les plaindre, elles, leurs maris et leurs enfants.

Mais je veux surtout parler ici de celles, en grand nombre, qui ont eu le bon sens et la vertu de comprendre les devoirs que leur modeste fortune leur impose, et qui mettent là leur honneur et leur bonheur. Je les regarde, et je les admire : je reconnais là la femme sérieuse et vertueuse; la vraie épouse et la vraie mère.

J'ai dit quel était l'aspect de leur intérieur; je vais dire maintenant quelles sont là leurs grandes et douces occupations.

[redacted]

Dans ce petit appartement du troisième étage, je vois la mère entourée de ses enfants. Elle les élève elle même! Grâce à Dieu, elle y est obligée, et comme elle en est récompensée! Elle règne sur ses enfants, qui comprennent les mérites et les sacrifices de cette mère et qui la chérissent. Ils savent bientôt quel bonheur c'est d'être nés dans une condition où les mères n'ont pas assez de fortune pour payer des domestiques, des gouvernantes et des gouverneurs qui les remplacent. Aussi quelle différence entre les deux éducations !

D'un côté nul travail personnel: des mercenaires, ou le pensionnat, débarrassent vite la mère du soin de ses enfants. De l'autre, beaucoup de peine : mais quelles joies au fond de cette peine; et que les résultats se ressemblent peu !

Les mères sérieuses et laborieuses dont je parle gardent donc près d'elles, et longtemps, leurs fils et leurs filles ; les premières leçons, en chaque chose, données par elles-mêmes, combien ne sont-elles pas plus efficaces et plus pénétrantes! Et comme ces jeunes esprits et ces jeunes cœurs, recevant l'empreinte directe de la mère, en sont mieux formés ! Puis quand les enfants ont grandi, et que des auxiliaires pour leur éducation sont devenus indispensables, ces vraies mères y prennent encore la plus grande part. Si ce sont des fils, elles leur évitent l'internat et ses dangers; elles préfèrent s'imposer toute la série d'occupa-

[redacted]

tions qui va naître de leur envoi à un de ces externats chrétien, comme le zèle en a fondé depuis quelques années, sous la protection de ces grands noms, Bossuet, Massillon, Fénelon, saint Ignace, qui inspirent par eux-mêmes toute confiance, et disent assez que l'amour du travail et l'amour de la religion fleurissent là. Ainsi procurent-elles à leurs enfants les bienfaits combinés de l'éducation privée et de l'éducation publique : à l'externat, l'émulation, la concurrence, les luttes avec les lycées, les leçons de leurs habiles et religieux maîtres ; à la maison, toute la vigilance maternelle ! Ces mères se lèvent en même temps que leurs enfants, à six heures ; elles président à leur prière ; font répéter les leçons ; inspectent les devoirs, les cahiers, les copies. Dans les premières années des études, elles ne craignent pas d'apprendre un peu de latin, pour se faire elles-mêmes, en cela encore, les répétiteurs de leurs fils ; plus tard, elles feront du moins cette inspection des devoirs dont je parlais tout à l'heure : et, quelle émulation ce coup d'œil maternel inspire à ces enfants ! Le soir, ils retournent à la maison ; ils y retrouvent le père, revenu de son bureau, de son usine, de ses affaires, et la mère, et les sœurs, et le repas commun : l'esprit de famille se nourrit et se développe par cette vie en famille ; tous les bons sentiments éclosent à ces doux rayons. Et tandis que trop souvent les fils des grandes dames, au collége, comptant sur leur nom et leur fortune,

[redacted]

ne font rien et ne n'arrivent à rien, les fils de la mère laborieuse dont je parle sont les premiers, et ont des prix dans les concours, parce qu'ils travaillent, à l'exemple de leur mère. Pour les filles, c'est plus de peine encore, si l'on veut, mais aussi plus de jouissances. Leur éducation est vraiment l'œuvre de la mère; car c'est elle qui est la véritable institutrice, et les leçons qu'elle ne donne pas elle-même, elle les surveille; c'est la mère qui fait vraiment sa fille à son image. Elle la conduira courageusement aux cours, et à des cours bien choisis, quand il le faudra, ou sera présente aux leçons données à domicile. Pour le catéchisme, nul ne la remplacera. Elle trouvera son bonheur à le faire apprendre et réciter, et quand viendra le moment du catéchisme de semaine ou de la première communion, et plus tard du catéchisme de persévérance, elle-même y conduira son enfant, prendra des notes, présidera aux rédactions, redira, avec son accent de mère, les exhortations en même temps que les instructions des catéchistes, enfantera vraiment son fils, sa fille, à la piété, et déposera dans ces jeunes cœurs des sentiments religieux indéracinables. Ce programme, n'est pas une fiction: un nom bre considérable de mères, au moment où j'écris, le réalisent. Sans doute il représente une suite, une persévérance, une somme de vigilance et de soins quotidiens, admirables: mais, je le répète, combien, par une disposition à jamais

adorable de la Providence, la joie l'emporte en tout ceci sur la peine, et combien, l'œuvre faite, ces mères-là auront-elles été plus véritablement mères, ayant réellement façonné et pétri l'âme, l'esprit et le cœur de leurs enfants, comme le mystérieux travail de Dieu avait formé leurs membres dans le sein maternel.

Quelle mère pourrait donc se plaindre d'un tel labeur? qu'elles le sachent du reste, la loi du travail pèse sur la mère plus que sur tout autre créature; l'âme de ses enfants est le champ que Dieu lui a donné à cultiver à la sueur de son front; personne n'a grâce pour la remplacer, et si les éducations les plus complètes se font dans les intérieurs modestes dont je parle, c'est l'honneur de ces mères laborieuses. Que de jeunes gens doivent leur goût grossier pour les chiens, pour les chevaux, aux mercenaires qui les ont élevés! Une mère met d'autres goûts et d'autres ambitions au cœur de ses fils, lorsqu'elle les élève ellemême. Quelquefois une inquiétude vient traverser son âme; elle se demande si elle pourra assez armer d'honneur et de foi la conscience de ses fils et de ses filles, pour leur inspirer le courage de porter, à leur tour aussi, une vie modeste, sans jamais consentir à gagner la fortune par une bassesse. Inquiète, elle redouble de soins pour cette éducation, qu'elle sait être leur dot, et elle devient plus attentive, plus vertueuse, plus courageuse, afin

[redacted]

de transmettre à ses enfants, avec la fierté de son âme, le courage pour le travail, et de leur mériter du ciel cette grâce.

Et les enfants qui voient les labeurs de leur mère éprouvent un besoin secret de la soulager et de la récompenser. La volonté de bien faire est plus vivante dans ces asiles du bonheur modeste, et la joie du devoir accompli fait que chacun est content de son sort, et content de Dieu. La journée entière est active pour tous, j'ai dit comment : le père est à son travail ; le soir chacun est fatigué des labeurs du jour et désire rester à la maison. C'est l'heure du repos, des jeux des enfants, l'heure des causeries, des lectures, de la musique, de l'intimité, de la gaieté. La journée finit paisiblement, sans cet étourdissement du monde qui, même pour la vertu des femmes les plus chrétiennes, est une si grande épreuve.

Une mère ainsi occupée ne peut guères songer à se livrer à un travail qui n'intéresserait qu'elle seule. Elle n'en a guère le temps. Elle a travaillé pour elle étant jeune fille, étant jeune femme. A présent, elle est tout au service des autres. Mais ce travail désintéressé, qui est à la fois travail et sacrifice, élève son âme et son intelligence, mieux que tout autre emploi de ses facultés. Il n'y a pas à craindre pour elle la vanité ni le pédantisme ; et cependant, quelle activité ne faut-il pas pour donner des leçons à ses enfants ! On est émerveillé des tours

[redacted]

de force que l'amour maternel fait faire à une mère qui veut suffire à sa tâche et à sa mission. Ne vous étonnez pas alors de la trouver si capable, si élevée, si vive, si intelligente, si indifférente aux sorties inutiles, aux vains bavardages et aux coquetteries frivoles du monde. Ayant d'ailleurs l'habitude de ménager et de bien employer son temps, elle en trouve encore non-seulement pour ses lectures pieuses, mais aussi pour d'autres lectures utiles et instructives. Il est de fait que plus on a de temps, et moins, quand on ne sait pas l'employer, on en trouve. C'est le contraire dans une vie sagement occupée et ordonnée.

Dans ces intérieurs modestes, je trouve encore une chose de plus en plus rare, le modèle du serviteur. On dit beaucoup aujourd'hui : « *Il n'y a plus de bons serviteurs ;* » on parle des serviteurs d'autrefois. Lisez Molière, lisez les ordonnances de police du temps de Louis XIV (1), et vous verrez qne les valets des grands seigneurs étaient alors pires que ceux d'aujourd'hui. Les serviteurs d'autrefois n'ont pas plus disparu que les vertus d'autrefois. Ces vertus règnent dans les intérieurs simples et laborieux, et c'est là qu'il faut chercher aussi les serviteurs dévoués. Ne demandez pas qu'on travaille dans les séjours de l'oisiveté magnifique. Les serviteurs des désœuvrés sont bientôt

(1) *La police sous Louis XIV*, par Pierre Clément.

désœuvrés ; ils suivent de loin instinctivement l'exemple du maître ; ils se mettent au ton de la maison, prennent des dehors corrects, quelquefois splendides, avec des habitudes paresseuses. Le serviteur s'aperçoit sans peine qu'il ne sert qu'à une parade de vanité ; il en abuse bien vite, et, pour se venger de l'infériorité de sa condition et de la comédie qu'on lui fait jouer, même en ne se moquant pas de son maître, il n'a souvent qu'à l'imiter. Mais cette femme dévouée, courageuse, qui est la première au travail, transforme l'âme de ses serviteurs et élève leur service à la hauteur du dévoûment. Il n'y a certes pas ici d'étiquette, ni cette apparence de parfaite discipline qu'on admire quelquefois ailleurs. Non ! les bons serviteurs, dont la condition n'est pas à une distance incommensurable de celle de leurs maîtres, prennent une tout autre livrée, la livrée des vertus qu'ils ont sous les yeux ; ils respirent un air sain et fortifiant ; et, dans cet atmosphère de travail, d'honnêteté, de confiance, maîtres et serviteurs sont heureux. Que je pourrais citer d'hôtels magnifiques, habités par l'ennui — je ne parle pas de la discorde ! — et que de bonheur et de dignité j'ai souvent rencontrés au troisième étage !

Je dois redire toutefois, pour être juste, qu'on ne rencontre pas toujours aujourd'hui, hélas ! il s'en faut, ces vertus au troisième étage. Pas toujours non plus, grâce à Dieu, cet ennui et cette oisiveté

[redacted]

dans les grands hôtels. Là aussi, quand règne le travail, avec la foi chrétienne, j'ai vu de bien rares qualités. J'ai rencontré là aussi, dans la demeure de l'opulence, la femme forte, dont l'Écriture a tracé les nobles traits. J'ai vu là le détachement, la charité, l'économie, et le travail des mains dans l'intérêt des pauvres, en un mot toutes les grandes vertus évangéliques ; et tout cela avec des heures chaque jour réservées pour l'étude et pour les lectures sérieuses, avec les talents les plus distingués, un goût exquis pour les choses de l'esprit et le développement le plus élevé des facultés intellectuelles. J'ai vu là aussi des fils obtenir dans leurs études les plus grands succès. — Ce sont des exceptions, me dira-t-on : — c'est possible, mais c'est une raison de plus pour les trouver singulièrement honorables, et dignes de servir de modèle à tous.

[redacted]

DOUZIÈME LETTRE

A une religieuse

INSTITUTRICE DANS UNE BOURGADE

DES FAMILLES POPULAIRES.

Ma chère fille,

Dans ces lettres — que je suis heureux de vous donner à lire à mesure que je les écris — il est à peine besoin d'en faire la remarque, c'est surtout des femmes de la classe aisée que je m'occupe, par la raison toute simple que celles-là surtout ont le loisir de pratiquer ce que je dis.

Mais je ne veux pas oublier les ménages moins aisés et les enfants de la campagne, dont l'éducation vous est confiée.

Certes, les femmes pauvres, qui doivent gagner leur vie à la sueur de leur front, ne sont pas moins précieuses aux yeux de Dieu et aux nôtres que les privilégiées de la fortune; et vous ne devez pas, ma chère fille, estimer petite la mission que vous avez

[redacted]

à remplir auprès d'elles dans vos modestes écoles. Si vous voulez bien remarquer ce que sont dans une nation les familles populaires, et ce qu'est la femme dans ces familles, à quel degré c'est elle, selon qu'elle est bien ou mal élevée, qui les fait ce qu'elles deviennent, bonnes ou mauvaises, vous comprendrez sans peine combien votre humble mission auprès de ces humbles enfants est grande et importante.

Un peuple, bon, honnête, chrétien, est comme la base granitique d'une nation ; les classes populaires sont les premières et fortes assises sur lesquelles tout repose. De même que, dans les couches profondes du sol, circulent quelquefois de puissants fleuves, qui ne jaillissent pas toujours à la surface, mais promènent partout où ils passent la fécondité et la vie; de même dans les familles populaires chrétiennes Dieu a déposé, comme de grands courants, de merveilleux trésors d'humbles vertus, qui sont ce qu'un pays a de plus vital et de plus précieux. Tant que ces trésors se conservent, et que la corruption n'a pas pénétré là, quand même elle aurait déjà entamé les extrémités élevées, les classes riches, rien n'est désespéré pour un pays; tant que le sang du peuple est sain et pur, il peut, infusé dans les veines du corps social, régénérer encore une société. Mais si ces sources mêmes de la vie nationale étaient gâtées aussi et corrompues, ce serait dans un peuple la décadence

[redacted]

irrémédiable, la décomposition certaine et prochaine.

De même que les familles populaires vraiment chrétiennes ont des vertus qui leur sont propres, et qui sont le salut d'un pays, elles ont aussi leur bonheur que Dieu leur dispense, mais au prix même de ces vertus. Pourquoi appelle-t-on, à tort peut-être, les classes riches, classes privilégiées? La fortune, le luxe, donnent assurément une certaine somme de plaisirs, brillants et bruyants; mais aussi, quand la vertu n'y est pas, une égale somme au moins de corruptions, d'abaissements, et de souffrances, faut-il ajouter, pour être complètement dans le vrai. D'un autre côté, si la pauvreté amène aussi positivement bien des souffrances, et, quand la vertu n'y est pas non plus, des corruptions et des abaissements d'un autre genre, il est certain cependant que la fortune et le luxe ne sont pas indispensables au bonheur. L'homme du peuple, l'ouvrier, le paysan, qui vit de son travail, ne peut-il pas avoir, n'a-t-il pas aussi, quand il est chrétien, ses jouissances, non moins vives, non moins profondes? N'a-t-il pas, et à peu de frais, la paix, l'union, la gaîté, le contentement; et ces affections, et ces réunions de famille, les meilleures et les plus douces de toutes? Combien de fois j'en ai été témoin! soit dans les montagnes de la Savoie, dont je suis originaire, soit dans les bonnes paroisses de mon diocèse. Non, Dieu ne regarde pas

[redacted]

exclusivement aux foyers opulents; il regarde aussi et s'assied au foyer modeste de l'homme de labeur; et, par une merveilleuse loi de compensation, dont lui seul a le secret, il y fait quelquefois germer, sous la divine rosée des vertus qui naissent là, une moisson de joies, modestes et obscures, si vous voulez, mais dont la simplicité et la douceur n'ont rien à envier à un bonheur plus fastueux.

Aimez donc, ma chère fille, ces familles populaires, qui sont les couches profondes d'une nation, et comprenez combien, soit pour un pays, soit pour ces familles elles-mêmes, il importe que la vertu y règne, et par conséquent que la femme, qui en est l'âme, soit élevée, bien élevée, et reçoive une éducation aussi bonne que possible; comprenez, vous, à qui est remis le soin de cette éducation, quels grands intérêts sont entre vos mains.

Toutefois, ma chère fille, il faut ici s'expliquer. Quand je demande, pour la femme d'une humble condition, pour la femme de l'ouvrier, du paysan, une éducation aussi bonne que possible, c'est-à-dire, une éducation à laquelle rien d'essentiel ne manque, j'entends qu'on ne perde jamais de vue cette condition même, l'état auquel ces jeunes filles sont destinées, ce qu'elles devront être et faire dans la vie, les obligations, les devoirs qui leur incomberont, en même temps que l'instruction, les vertus qui leur seront nécessaires : voilà le point de vue qui doit tout dominer ici, et qui indique

[redacted]

la mesure vraie que comporte cette éducation. Or, c'est ce qu'on oublie trop souvent dans la pratique; non-seulement dans les écoles laïques, mais dans certaines écoles religieuses elles-mêmes. De là, les défauts, les lacunes, et parfois aussi, il faut le dire, les superfluités de ces éducations.

Je me plains, quant à moi, qu'on ne donne pas toujours aux filles du peuple toute l'instruction qu'elles pourraient recevoir; j'entends par là les connaissances intellectuelles, utiles dans leur condition, et je voudrais relever pour elles aussi le niveau de l'instruction. Pourquoi et comment? C'est ce que je me propose de vous dire dans la suite de ces lettres.

Mais je me plains encore plus de ce qu'a d'incomplet leur éducation proprement dite, et j'entends par là, ma chère fille, non-seulement la formation de l'esprit, du cœur, du caractère, de la conscience, ce qui est la base de toute éducation, mais encore certaines habitudes de vie, certaines vertus domestiques, absolument nécessaires aux femmes, surtout dans les familles populaires; vertus, habitudes dont l'absence entraîne des inconvénients, des misères sans nombre, mais qni font de la femme du peuple à qui une bonne éducation les a données, je ne crains pas de le dire, un trésor, et tout ce qu'il y a de plus respectable. C'est pourquoi, avant de vous expliquer comment je voudrais qu'on instruisît les jeunes filles du peuple,

[redacted]

comment, elles aussi, peuvent être initiées à la vie de l'esprit, comment, plus tard, même dans la vie qui leur est faite, elles pourront utiliser et même augmenter leurs connaissances acquises, je veux insister tout d'abord sur ce qui, selon moi, doit passer avant tout, sur l'éducation qui leur convient, sur les vertus, les habitudes, auxquelles il est indispensable de les former. J'ai pu aussi étudier de près ces choses, et j'ai fait ici des expériences, j'ai eu sous les yeux des exemples, que je vous dirai, et qui, je le crois, vous donneront de vraies lumières sur l'œuvre que vous avez à faire auprès de ces chères enfants.

Mais tout d'abord il faut que vous sachiez parfaitement bien ce qu'est la vie d'une femme du peuple. Étudions-la donc, soit au point de vue matériel, dans ce que les nécessités rigoureuses de l'existence lui imposent de labeurs, soit au point de vue moral, dans les vertus que les situations diverses où elle peut se trouver réclament d'elle.

Elle est rude, ma chère fille, il faut en convenir, la vie de l'homme et de la femme du peuple. Sans parler de ceux chez qui la maladie, le chômage, et tant d'autres causes amènent la misère et son triste cortége, d'où naissent pour la pauvre femme tant de graves et laborieux devoirs; une famille d'honnêtes ouvriers, simplement pour vivre, et surtout pour arriver, partant de rien, même à la plus modeste aisance, quel mal n'a-t-elle pas dû se

[redacted]

donner! Cela se voit tous les jours; et dans notre société moderne, où les ressources sont plus nombreuses, cela se voit que de braves ouvriers, de bons cultivateurs, parviennent, tout en élevant leur famille et en établissant leurs enfants, non pas à l'opulence, du moins à un modeste avoir, qui les garantit des privations de l'indigence et des soucis de la vieillesse. Mais que d'années il leur a fallu! Quel assidu travail! Quel ordre! quelle économie! Quelle somme de vertus, chez le père et chez la mère! La preuve, ce sont tant d'autres ouvriers, partis du même point, placés dans les mêmes conditions, mais qui ne sont arrivés à rien : pourquoi? Le hasard, la chance, comme on dit, sont des mots vides de sens, qui n'expliquent rien. La raison, l'unique raison, le plus souvent, c'est qu'il y avait là un bon ouvrier sans doute, honnête et laborieux, mais aussi une femme pourvue de ces habitudes et de ces vertus que je déclare si nécessaires, et qu'il faut que vous inspiriez dès leur enfance à vos petites élèves.

Car, remarquez-le bien, même et surtout dans les maisons pauvres, dans les familles populaires, l'importance de la femme est immense. C'est elle, plus encore que l'homme, qui fait les bonnes ou les mauvaises maisons. Et d'abord, comme il arrive souvent, si l'état de son mari l'occupe et lui prend une partie plus ou moins considérable de son temps, quel surcroît d'activité ne lui faut-il pas, et tous

les jours que le bon Dieu fait, pour venir à bout, elle-même, et du ménage, qu'il importe de toujours tenir propre et bien rangé, et des soins qu'exigent les enfants, et de ce que réclame de sa coopération nécessaire l'état de son mari ! Quand on réfléchit aux choses, ma chère fille, et qu'on se met à la place de ces femmes, de ces braves mères de famille, qu'on les suit dans leur laborieuse journée, du matin au soir, et qu'on voit, par le détail, tout ce qu'elles ont à faire et tout ce qu'elles viennent à bout de faire, la prière dite et la petite toilette achevée : le ménage, en un clin d'œil arrangé et bien arrangé ; toutes choses à leur place, et bien nettes, propres et luisantes ; les repas du mari et des ouvriers apprêtés à point ; le mari, les enfants, toujours proprement mis, jamais les vêtements déchirés ; la modeste garde-robe du père, de la mère, des enfants parfaitement tenue, et le linge aussi ; en un mot, rien en souffrance dans la maison ; et de plus, le mari aidé dans son travail comme il doit l'être ; toutes choses, à la fin de la journée et de la semaine, se trouvant faites, et cela sans le secours d'aucune *bonne*, d'aucune main étrangère : je dis que c'est admirable et que la belle dame, comme on en voit trop, dont la toilette est la grande affaire et absorbe tout le temps, oisive, ennuyée et ennuyeuse toute la journée, n'est pas comparable, malgré ses atours, en fait d'honorabilité et de respectabilité, à cette humble femme en robe

[redacted]

de laine ou d'indienne. Et tandis que la belle dame dont je parle, paresseuse et vaniteuse, idolâtre d'elle-même, n'ayant rien dans sa tête et dans son cœur, qu'un grand vide et une parfaite sécheresse, en somme et malgré son esprit, si elle en a, et ses prétentions, si elles lui en tiennent lieu, n'est qu'une femme inutile ; je dis que la femme du peuple dont j'ai esquissé la journée, la semaine, l'année, la vie tout entière, est digne d'un respect infini; je dis qu'il y a là un fond et un déploiement de vertus cachées, merveilleux, et que la femme qui agit et travaille ainsi doit avoir, et a effectivement dans son âme, dans son esprit, dans son cœur, dans sa conscience, des trésors. Or, ma chère fille, entendez bien ceci : elle les a, sans doute parce que Dieu lui en a donné le germe, mais nécessairement aussi parce qu'une bonne éducation et de bonnes habitudes contractées dès l'enfance, probablement sous l'œil d'une excellente mère, et aussi d'une religieuse institutrice, soit à l'école, soit à l'ouvroir, les a développés et conservés.

Supposez le contraire, supposez une femme mal élevée, dans une mauvaise école, par une institutrice sans intelligence et sans zèle, nullement formée dans sa jeunesse au travail, à l'activité, à l'ordre, à la propreté, à l'économie, craignant sa peine, ne sachant pas employer son temps, ni se mettre à chaque chose l'une après l'autre, avec entente et promptitude, laissant le temps et les heures lui

[redacted]

glisser entre les doigts : alors, elle n'arrive *à rien ;* et même quand l'état de son mari ne l'occupe pas, elle ne vient pas à bout de ce qui est à faire dans son ménage ; il lui faut une *bonne*, dont l'entretien enlève les petits profits du métier ou du commerce ; ni l'extérieur de la maison, ni l'intérieur ne sont ce qu'ils doivent être ; les habits, le linge non raccommodés, s'en vont ; et si, ce qui pourtant est quelquefois indispensable, il faut faire venir des ouvrières, nouvelles dépenses, qui, souvent répétées, font au bout de l'année une brèche considérable au petit budget ; en outre, le mari n'étant pas aidé comme il conviendrait, sa clientèle en souffre, et sa bourse aussi. Que serait-ce si cette femme avait pris à l'école et reçu de son éducation, même chez de bonnes religieuses, la prétention d'être une dame ; si elle aimait la toilette, les visites, le bavardage. Ce ne serait pas seulement l'aisance devenue impossible, ce serait inévitablement et bientôt la négligence, le désordre, mille choses en souffrance ; puis les dettes, puis le déclin de la maison, l'ouvrage plus rare, les pratiques écartées ; puis la ruine, même quand le mari serait bon ouvrier et honnête homme : inévitablement aussi, le mécontentement habituel du mari, les plaintes, les querelles, la discorde. Avec une autre femme, cet homme aurait fait honneur à ses affaires, fait instruire et placé ses enfants, et gagné pour ses vieux jours de quoi

[redacted]

vivre modestement ; avec cette femme, que je n'ai pas supposée malhonnête, mais simplement mal élevée, n'ayant reçu de son éducation ni les sentiments, ni les vertus, ni les habitudes qu'il faudrait, rien ne lui a été possible, il n'est arrivé qu'à la misère à la fin de sa vie Voilà comment, pour un ouvrier aussi, pour un ouvrier surtout, il y a une si grande différence entre une femme et une femme.

Je parle ici de l'ouvrier des villes. Mais combien plus cela est-il vrai, précisément, pour les jeunes filles que vous avez à élever, vous, mon enfant, dans votre modeste école de village, et qui sont destinées à être un jour les femmes de quelques braves paysans, laboureurs ou fermiers.

Dans les soins, dans l'éducation, dans l'instruction que vous leur donnez, voilà donc ce que vous ne devez jamais perdre de vue : leur destinée, leur avenir, leur besoin du travail. Mais je vous écrirai bientôt, ma chère fille, sur tout cela, tous les détails pour la pratique de mes conseils.

[redacted]

TREIZIÈME LETTRE

A un ami.

RAISONS GÉNÉRALES ET NÉCESSITÉ DU TRAVAIL POUR LES FEMMES.

Mon cher ami,

Il est temps d'aller plus au fond de la grave question qui nous occupe. C'est ce que je me propose de faire dans cette lettre. Vous le comprenez, sur ce fond essentiel, je ne puis tout dire en une fois ; j'essaierai néanmoins de vous dire aujourd'hui les raisons générales et la nécessité du travail pour les femmes dans quelque condition qu'elles se trouvent, qu'elles soient filles de la bourgeoisie, filles du peuple de la campagne et d'onvriers, ou filles riches et vivant dans ce qu'on appelle le monde.

Il est d'abord incontestable que les femmes qui vivent au milieu du monde ne doivent pas moins redouter que les hommes le grand péril que je ne

[redacted]

me lasserai jamais de combattre partout où il se rencontre, ce redoutable fléau de toute âme et de toute vie, le désœuvrement, et en particulier le désœuvrement intellectuel. Et en effet, qui n'a vu de près, qui ne sait les tristes conséquences qu'entraîne pour une femme, pour une mère de famille, pour une maîtresse de maison, l'absence d'occupations sérieuses? Des fautes lamentables, d'irréparables malheurs n'ont souvent, à l'origine, pas d'autre cause. Aussi la gravité d'un tel danger n'échappe à personne. Pas un père, digne de ce nom, qui ne le redoute pour sa fille; pas un mari, fût-il des plus frivoles, qui ne le craigne pour son intérieur; et pas un observateur attentif qui ne s'en alarme, en songeant à l'influence, utile ou pernicieuse, qu'une femme peut exercer autour d'elle et dans la société.

Je dirai que les femme sont d'autant plus obligées de se soustraire à de tels périls, que leurs devoirs sont plus grands. Ces devoirs, comme le dit admirablement Fénelon au début de son beau et si solide écrit sur l'*Éducation des filles*, dont je vous ai déjà cité quelques paroles, que je ne crains pas de répéter, ces devoirs ne sont rien moins que « les fondements de toute la vie humaine. Ne « sont-ce pas les femmes, en effet, qui ruinent « ou qui soutiennent les maisons, qui règlent tout « le détail des choses domestiques, et qui, par « conséquent, décident de tout ce qui touche de

[redacted]

« plus près à tout le genre humain? Par là, elles « ont la principale part aux bonnes ou aux mau« vaises mœurs de presque tout le monde. » Ce que Fénelon disait encore est de la plus grande vérité et digne d'être médité profondément par tout homme soucieux de ses vrais intérêts et de son vrai bonheur : « Une femme judicieuse, appli« quée et pleine de religion, *est l'âme de toute une* « *grande maison*; elle y met l'ordre pour les biens « temporels et pour le salut. »

Supposez au contraire une femme futile, légère, dissipée, inintelligente, inoccupée, ou occupée seulement de bagatelles, ne sachant à quoi employer ses heures : que devient-elle, et que peut devenir sa maison?

Le désœuvrement intellectuel des femmes du monde, entre les moindres maux dont on peut l'accuser, est la cause de ce vide, de cet ennui profond, qui pèse quelquefois si lourdement sur elles, et surtout autour d'elles; de cet affadissement d'esprit, de cette mollesse d'âme et de caractère, qui sont les dissolvants les plus dangereux que je connaisse pour toute intimité, toute affection et toute vie de famille. Pour moi, je n'ai jamais rencontré ni vie, ni flamme, dans aucun de ces tristes foyers, où celle qui préside ne reçoit que de sa frivolité la capricieuse inspiration de l'emploi de ses heures : tout languit et s'éteint, là où elle devait tout animer, tout réchauffer, tout exciter autour d'elle.

[redacted]

Mettons-nous ici dans la vérité, entrons dans le fond même et la réalité des choses. Il y a pour toutes les femmes, à quelque condition sociale qu'elles appartiennent, des devoirs sacrés, imprescriptibles, qu'elles doivent, avant tout, remplir. Ces devoirs sont, avec les devoirs envers Dieu : 1° les devoirs envers leur mari ; 2° les devoirs envers leurs enfants ; 3° le soin de leur maison ; 4° et puisqu'il s'agit d'une femme chrétienne, vous ne vous étonnerez pas, si j'ajoute, le soin des pauvres.

Mais tous ces devoirs une fois remplis, et la charité envers Dieu et envers le prochain satisfaite, il reste à se faire à soi-même la charité de travailler un peu pour soi, d'élever son âme, de cultiver son esprit, par des habitudes de travail intellectuel sagement mesuré, et convenablement ordonné.

Je me propose précisément d'établir, dans ces pages, que de telles habitudes de travail intellectuel, loin de nuire à l'accomplissement de ces premiers et essentiels devoirs de la femme chrétienne dans le monde, l'aideraient puissamment au contraire à les remplir dans toute leur étendue.

Et d'abord, qui ne sait, par l'observation, si ce n'est par expérience personnelle, que les personnes les plus oisives et les plus inoccupées sont précisément celles qui ne trouvent du temps pour rien, tandis que celles qui sont accoutumées à travailler, trouvent toujours moyen de placer dans leur vie les choses essentielles ?

[redacted]

Je n'ai pas à entrer ici dans le détail de tous ces devoirs, si étendus, si complexes, si délicats, parfois si difficiles, d'une femme dans son intérieur ; j'en traiterai plus tard ; mais ce que j'affirme sans hésiter c'est que de tels devoirs sont impossibles à remplir sans un fond de vie solide, sans un esprit, un caractère, une âme, un cœur fortement trempés, et partant sans des habitudes sérieuses. Pas un mari, pas un père, pas un chef de maison qui ne comprenne ceci. Et c'est là justement le point de départ de tout ce que j'ai dessein d'établir dans ces lettres.

Car, si je désire qu'une femme sache s'occuper, ce n'est pas certes afin qu'elle néglige, pour un travail de surérogation, ses devoirs essentiels, mais au contraire afin qu'elle les remplisse mieux.

La piété elle-même, j'ai déjà eu occasion de le dire, toute seule ne suffirait pas à de tels devoirs. Ou plutôt la piété, sans ce solide fond et ces fortes habitudes, ne pourrait être qu'une piété, comme on en voit trop, amoindrie et superficielle, faible ou fausse, incapable, par conséquent, de donner et de soutenir la vigueur et l'énergie nécessaire : c'est la piété éclairée, lumineuse, agissante, qui peut seule être d'un secours efficace et persévérant pour tous les plus graves devoirs de la vie.

« Je dois avouer, disait un jour madame Swet-
« chine, que la piété seule ne me suffit pas, s'il
« ne s'y joint le travail et le rayon lumineux d'in-

[redacted]

« telligence ? Alors seulement je me sens dans « mon état vrai et dans toute la possession de ma « vie. »

La vie ! elle n'est un jeu ni une fiction pour personne ; et c'est vous surtout, femmes du monde, qui apprenez cela bien vite, hélas ! par vos mécomptes et par vos douleurs ! Mais croyez-en mon expérience : une vie bien gouvernée, un temps utilement employé préviendrait souvent bien des tristesses, ou aiderait au moins à les supporter. « Dites surtout aux femmes, m'écrivait un homme expérimenté, il y a peu de jours, dites leur combien, dans les heures de peine et de chagrin, les habitudes de travail sérieux peuvent leur être, non pas seulement utiles, mais profondément salutaires. Je le vois bien autour de moi par une expérience journalière. » Car enfin les femmes, bien que faites par Dieu pour l'ornement et le charme de ce monde : *In ornamentum*, comme dit l'Écriture, ne sont pas simplement, il s'en faut, des êtres souriants et charmants, mais soustraits aux graves obligations et aux grandes responsabilités de l'existence. On peut plaire un instant par je ne sais quelles grâces légères, et pour ainsi dire toutes de surface ; mais cela ne suffira jamais à former un intérieur vraiment attachant, intéressant, capable de retenir un mari chez soi et de le soustraire aux appels du dehors, aux sollicitations du club, au bien-être facile et dangereux du cercle et du café ; cela

ne suffira jamais à fonder ces attachements sérieux, profonds, durables, qui se soutiennent à travers toutes les épreuves, mais qui ne vont pas sans l'estime et la confiance.

Sans doute il n'est pas question de donner à un mari telle femme qui l'ennuierait d'une autre façon, par le pédantisme de la science, prête à trancher sur tout ; mais une femme qui, d'abord, sache rester chez elle, chose rare dans un certain monde par le temps qui court ; qui, instruite convenablement, puisse instruire ses enfants à son tour, ou du moins présider utilement à leurs études, et parler d'autre chose que de toilette et de plaisirs ; une femme, dont quelques modèles existent encore parmi nous, comme au XVIIe siècle, qui sache écouter un mari sérieux, tenir avec lui de douces et graves conversations, s'intéresser à sa carrière, à ses études, à ses travaux, l'encourager au besoin, modestement toujours et fortement : voilà la femme qui remplira le but de l'union conjugale, qui sera pour son mari une vraie compagne, c'est-à-dire, comme le dit l'Écriture, une aide et un soutien dans la vie : *Socia, adjutorium.*

Tel est le but principal des conseils que je me propose d'offrir ici.

Mais ce n'est pas tout. Je viens de le dire : une jeune femme a des enfants ; or, ce n'est pas l'amabilité comme l'entend le monde, compagne trop ordinaire de la frivolité, qui pourra inspirer à cette

[redacted]

jeune mère la vigilance attentive et la forte conscience, nécessaires pour présider à ces jeunes éducations, et pour donner à ses fils et à ses filles les premières et fondamentales leçons, soit de la religion, soit de la langue maternelle, soit de la géographie et de l'histoire, que nulle autre bouche ne donne aussi bien que celle d'une mère. Je parle ici, on le voit, non seulement des filles, mais des fils, des jeunes garçons. C'est que j'ai vu des femmes, et les maris ne s'en plaignaient pas, qui, en attendant les années du collége, — qu'on fait trop souvent venir beaucoup trop tôt, — servaient elles-mêmes de répétiteur, de premier maître à leurs jeunes fils, et avaient même pris dans ce but la peine, légère, d'étudier les éléments du latin, de manière à leur en donner les premières leçons, et se passer ainsi de précepteur pendant quelque temps. — Et on ne peut dire combien le souvenir de ces premiers enseignements inspire plus tard aux jeunes gens de respect et d'affection pour leur mère.

Tout cela, il est vrai, paraît si naturel et si simple, qu'on le croirait très-facile; il n'en est rien cependant. Tout ce qui demande un certain travail, une application, des habitudes suivies, des heures réglées, une vie ordonnée, coûte toujours, et il faut avouer que les exemples de vie ainsi employée sont encore assez rares.

Mais ce qui l'est moins, mon cher ami, c'est l'anomalie que je vais dire : c'est une jeune fille,

[redacted]

très-occupée, du matin au soir, comme le sont d'ordinaire aujourd'hui les jeunes filles, — à des études plus ou moins bien choisies, mais enfin très-occupée; toutes ses heures sont prises : — cependant elle voit sa mère très-peu occupée, elle, très-désœuvrée; se couchant fort tard, se levant de même; passant beaucoup de temps à ses toilettes; puis, après quelques ordres donnés rapidement le matin, perdant le reste du jour en sorties, en promenades; jamais chez elle, toujours dehors. Que voulez-vous que se dise cette jeune fille, travaillant pendant que sa mère ne fait rien, s'allant coucher tandis que sa mère va au bal et au spectacle, lisant la grammaire de Chapsal pendant que sa mère lit des romans? Elle se console plus ou moins en se disant cette chose très-simple et très-fâcheuse : « Je ferai un jour comme ma mère » La vie, le bonheur, l'avenir, ne lui apparaissent que sous ces faux dehors de liberté, et dans ce mirage trompeur des distractions mondaines. Se peut-il rien concevoir qui soit d'un plus triste enseignement, et d'un plus funeste exemple?

Et comment ira d'ailleurs le ménage d'une telle femme? Je dis le ménage; car enfin il faut bien qu'il y ait là aussi un ménage. Quelle ne sera pas sa négligence des choses les plus importantes à surveiller? Quelle autorité pourra-t-elle avoir sur ses domestiques, hommes et femmes, si elle ne s'occupe de rien, ou s'occupe de tout en l'air, sans

[redacted]

suite et sans gravité, avec cette agitation précipitée et brouillonne de la femme, dont l'Écriture dit : « C'est comme une lionne dans sa maison ; elle y bouleverse les domestiques et toutes choses? (1). »

Il y a en tout ceci, assurément, de graves sujets de réflexions. Car il est évident qu'une femme ainsi livrée au monde, à la légèrete, à l'amusement, et qui par là même ne sait s'occuper en rien chez elle, sera tout à la fois une pauvre maîtresse de maison, une triste mère et une médiocre épouse. Il est évident que devoirs envers son mari, devoirs envers ses enfants, devoirs de ménage, toutes ces choses qui doivent passer manifestement en première ligne, seront comptées à peu près pour rien par toute femme qui n'aura pas su se faire ce fonds solide d'habitudes sérieuses, cette vie gravement et utilement employée, dont je pose ici en principe l'impérieuse necessité.

Qu'on l'entende donc bien, mon cher ami : ce que je demande avant tout, ce ne sont pas des femmes savantes, mais — ce qui est nécessaire, et à leurs maris, et à leur enfants, et à leurs ménage, — des femmes sensées, judicieuses, appliquées, instruites de tout ce qu'il leur est nécessaire et utile de savoir, comme mères, maîtresses de maison et femmes du monde; attentives, réfléchies, laborieuses. Et j'ajoute que ce qu'il faut craindre à

(1) Eccli. IV, 35.

[redacted]

l'égal des plus grands maux, ce sont ces femmes frivoles, légères, molles, désœuvrées, ignorantes, dissipées, amies du plaisir et de l'amusement, et par suite ennemies de tout travail et presque de tout devoir, incapables de toute attention suivie, et par là même hors d'état de prendre aucune part réelle à l'éducation de leurs enfants. Et de là tant d'éducations de jeunes filles mal faites.

A celles donc qui se sentiraient sur le penchant de ces tristes défauts, et à celles aussi plus heureuses, en qui une bonne nature, secondée par une bonne éducation aurait développé les qualités que je viens de dire, ce que je demande, ce sont des habitudes de vie qui neutralisent ces défauts, fortifient ces qualités, et rendent une femme capable de soutenir dignement toutes les obligations qui lui sont imposées.

Je veux, en un mot, des femmes qui soient des modèles de vie sérieuse ; ce qui seul a un prix réel, donne à toutes choses un charme profond, et illumine ces grâces visibles que l'on croit être tout.

Mais, je le demanderai ici, l'éducation que reçoivent généralement parmi nous les femmes, les prépare-t-elle suffisamment à ces grands devoirs? On est fondé à exprimer sur ce point bien des regrets. L'instruction des femmes, telle qu'elle est donnée dans notre siècle, ne leur apprend pas assez ce qui leur serait le plus utile : *réfléchir*,

[redacted]

comparer, *juger*, *raisonner juste*. l'Éducation du XVIIe siècle avait sur la nôtre un avantage incontestable sous ce rapport : elle était moins étendue et moins variée, mais plus forte et plus solide. On apprenait moins de choses, mais on les savait mieux. Cette éducation cherchait plus que la nôtre le but essentiel de toute éducation, qui est de former l'esprit, le jugement, la raison; elle s'appliquait à donner les moyens d'apprendre, plutôt qu'à multiplier les connaissances; à fortifier les facultés, plutôt qu'à surcharger l'esprit.

L'éducation modèle, sous ce rapport, est celle dont madame de Maintenon avait conçu la pensée pour les demoiselles de Saint-Cyr, et dont la haute inspiration se retrouve dans les lettres et les écrits de cette femme supérieure. Madame de Maintenon a le génie du bon sens et de la rectitude : deux qualités sans lesquelles les plus brillants esprits donneront toujours l'éducation la plus fausse; et ces qualités, qui, bien à tort, passent pour communes, madame de Maintenon les relève de telle sorte, qu'en la lisant on découvre qu'elles sont encore très-rares, quoique indispensables au bonheur et à la bonne conduite de la vie. Après l'avoir lue, on demeure convaincu que, si on peut et si on doit même aujourd'hui étendre pour les femmes le cercle de l'instruction, néanmoins former en elles le jugement et la raison sera toujours le principal de leur éducation; et la perfection serait de faire

concourir l'instruction à ce but, qu'on peut appeler unique, tant il est prépondérant!

Que l'on songe aussi au temps si considérable accordé dans l'éducation des jeunes filles de notre époque à l'étude des arts d'agrément, à ces longues heures consacrées au piano, par exemple, — souvent trois ou quatre heures de la journée; — qu'on se dise qu'à dix-huit ans une jeune fille commence à entrer dans le monde, c'est-à-dire à interrompre à peu près complètement toute étude, qu'à vingt ans souvent elle est mariée; et l'on comprendra de quelle nécessité il est pour elle de se donner plus tard des habitudes sérieuses de vie et des heures de travail réglé.

S'il est vrai que les études d'un jeune homme ne commencent véritablement à être fructueuses qu'à l'époque où il est censé les avoir finies, et avoir terminé son éducation, cela est encore plus certain pour les études d'une jeune fille.

Le jeune homme une fois entré dans la vie, continue, sous une forme ou sous une autre, dans la carrière qu'il a choisie, s'il a le bonheur d'avoir une carrière, l'éducation au moins professionelle de son esprit. La jeune femme, au contraire, n'a moyen de continuer son éducation que chez elle, et dans les heures de travail volontaire qu'elle saura se ménager. Après donc les devoirs, les distractions, les inévitables dissipations des premiers temps du mariage, quand enfin la vie est entrée

[redacted]

dans son cours régulier, c'est alors qu'il importe à cette jeune femme de prendre tout d'abord les résolutions, les habitudes qui influeront sur toute son existence, lui donneront un caractère, en feront ou une vie mal gouvernée et mal remplie ou une existence sagement ordonnée et occupée. C'est alors qu'il lui importera de poursuivre, d'achever les études qu'elle a commencées, soit celles des langues, soit l'histoire, soit les arts, et de ne pas tout interrompre et laisser là. En un mot, mon ami, ce que j'affirme pour l'avoir vu souvent, c'est que les heures de travail bien réglées sont, avec la fidélité aux exercices de piété, la seule manière pour une femme de gagner l'estime sérieuse de son mari : ce bien dont une jeune femme d'ordinaire ne se soucie pas assez, et qui est pourtant le plus nécessaire et le plus durable de tous ! Car si elle ne compte que sur ces premiers sentiments dont la vivacité passe vite, si elle ne donne pas, en s'honorant elle-même aux yeux de son mari, un fond solide à l'affection qu'il lui porte, c'est toute sa vie qu'elle compromet et met en péril.

Examinons de près les choses : En quelle estime sérieuse et constante voulez-vous que soit pour un mari une jeune femme de vingt ans, qui ne fait rien, n'a rien à faire, et ne s'occupe que de sa parure, de son amusement et du monde ? Une telle vie, si vide et si vaine, surtout dans ces premières années si décisives, où il faut absolument qu'une

[redacted]

femme s'attire la considération, et de son mari, et de ses proches, et de sa nouvelle famille, et de la société où elle est appelée à vivre, c'est plus que du temps perdu : si elle ne se fait alors ni estimer ni considérer, et moins de son mari, qui la voit de plus près, que de tout autre, — car si léger que soit un mari, il n'aime pas à découvrir que sa femme est légère, et qu'il n'y a rien de solide en elle — alors le mal est souvent sans remède.

Tout cela est bien grave, me direz-vous peut-être. Oui, sans aucun doute, et voilà pourquoi je vous demande la permission, dans ma prochaine lettre, d'insister encore sur un si grave et si important sujet.

[redacted]

QUATORZIÈME LETTRE.

MAL QUE LES FEMMES FONT AUTOUR D'ELLES PAR LEUR IGNORANCE ET LEUR FRIVOLITÉ.

Mon cher ami, je vous ai demandé la permission d'insister encore sur le grave sujet qui nous occupe. C'est ce que je vais faire.

Il est de mode aujourd'hui d'accuser la futilité, la frivolité des femmes, leur luxe, leur coquetterie : de toutes parts on s'en plaint, nous le disions tout à l'heure, et justement. Mais, pourrions-nous répondre à beaucoup de ceux qui se plaignent : de quel droit vous plaignez-vous ? En effet, on ne veut pour elles trop souvent, on ne leur prépare, on ne leur inspire pas autre chose, dans l'éducation qu'on leur donne ; en un mot, on ne leur laisse pas d'autre part en ce monde. Loin de les élever comme il faut, de les fortifier, de les ennoblir, on les dissipe, on les amollit, on les abaisse. Loin de former en elles des goûts sérieux ou simplement

[redacted]

dignes d'intérêt, on leur apprend à se moquer de celles qui ont de tels goûts ; on les réduit à la frivolité, à la médisance, à la médiocrité en tout genre, et par suite à l'ennui, le plus funeste de tous les conseillers. Certes, il y aurait mieux à faire. Il y aurait à leur rappeler ce qu'elles sont devant Dieu et dans l'ordre de la Providence, ce qu'elles peuvent pour Dieu, et aussi ce qu'elles doivent à la Société, à leur pays, à leur mari, à leurs fils, à elles-mêmes. Il y aurait à leur dire sans détour que c'est à elles, filles de cette Ève à qui l'humanité doit la nécessité du travail, à accepter pour elles-mêmes et à faire accepter aux autres ce fruit quelquefois un peu amer, mais expiatoire, honorable, et salutaire ; à elles d'en prendre les saines habitudes dès l'enfance, et d'en inspirer plus tard aux autres le goût, ou du moins le courage ; à elles de parler ce grand langage de la raison et de la foi, qui fait du travail la loi primordiale de l'humanité, et tout à la fois une puissance et une source de bien-être.

Leur tient-on ce langage ? Loin de là ; on s'irrite contre ceux qui leur enseignent quel noble et saint usage elle doivent faire de cette influence, qui leur fut donnée, non pour être les reines d'un bal et pour briller aux bougies d'un salon ou aux feux de la rampe, mais pour être au foyer domestique les avocates intelligentes et patientes de tout ce qui est juste, noble, généreux ; non pour

[redacted]

futiliser, si je puis ainsi dire, l'esprit des hommes, qui n'ont déjà que trop de pente à être futiles, mais pour leur rappeler incessamment que la vie se compose de devoirs, que le devoir est quelquefois austère, et que le bonheur ne se trouve que dans l'accomplissement du devoir.

Au lieu de cela, qu'en fait-on? Des étoiles d'un jour, météores trop souvent funestes au repos, à la fortune, à l'honneur des familles. On peut le dire, les femmes qui ont l'éclat et la durée des comètes, en ont aussi les sinistres influences; mais, au lieu des fadaises dont on les enivre, dites-leur donc qu'elles n'auront pas toujours vingt ans, et que bientôt il leur faudra d'autres ressources et un autre ascendant que celui de leur beauté ou de leurs caprices. Dites-leur surtout, en admettant même qu'elles dominent toujours leur mari à si bon marché, que cette autorité frelatée ne leur donnera aucune prise sur leurs enfants; et cependant c'est le vrai but, le premier devoir, souvent, hélas! le seul bonheur d'une femme : avoir de l'influence sur ses enfants, *surtout sur ses fils*. Mais pour cela, en même temps que bonté, tendresse, patience, il faut raison, réflexion, bon sens, lumière. Donc il faut l'instruction réelle, l'étude attentive, l'éducation sérieuse.

Mais qu'il y a peu de femmes qui en soient là, et puissent rendre des services sérieux à leurs enfants et à leurs maris!

[redacted]

« En général, m'écrivait il y a quelques années une femme du monde que sa position, oblige à être fort répandue, mais qui a l'intelligence de ses devoirs et s'y est très-appliquée, « *en général* on ne sait « rien, *absolument rien*. On ne peut parler que « toilette, modes, steeple-chasse, ridicules des uns « et des autres. Une femme connaît tous les ac- « teurs et tous les chevaux en renom, elle sait par « cœur le personnel de l'Opéra et celui des Variétés; « le Stud-Book lui est plus familier que l'*Imitation*; « l'an passé elle pariait pour *la Touque*, cette an- « née pour *Vermouth*, et elle assure que *Bois-* « *Roussel* est plein d'avenir; le grand derby la « passionne, et le triomphe de *Fille-de-l'Air* a été « pour elle une victoire nationale. Elle nous dira « les couturières en renom, le sellier à la mode, « le magasin qui fait fureur; elle pèsera le mérite « respectif des écuries du comte de La Grange, « du duc de Morny ou de M. Delamarre. Mais, « hélas! mettez la conversation sur un sujet d'his- « toire ou de géographie, parlez du moyen-âge, « des croisades, des institutions de Charlemagne « ou de saint Louis, comparez Bossuet à Corneille, « ou Racine à Fénelon, prononcez les noms du « Camoëns ou du Dante, de Royer-Collard, de « Fréderic Ozanam, du comte de Montalembert « ou du P. Gratry, la pauvre femme reste muette. « Elle ne peut entretenir que des jeunes femmes, « des jeunes gens légers; incapable de parler ni

[redacted]

« d'affaires, ni d'art, ni de politique, ni d'agricul-
« ture, ou de sciences, elle ne peut causer ni avec
« son mari, ni avec son beau-père, ni même avec
« son curé, ni avec aucun homme sérieux. Et
« pourtant, c'est le premier talent d'une femme
« de savoir causer avec tous. Si sa belle-mère
« visite les pauvres et l'école, et veut l'enrôler
« dans ses pieuses associations, elle n'en com-
« prend ni le but ni la portée ; car la bonté
« du cœur et la compatissance ne suffisent pas
« dans une certaine classe pour les œuvres de
« charité. Pour acquérir de l'influence, pour
« donner au bienfait toute sa valeur, toute sa
« portée morale, il faut une intelligence qui ne
« s'acquiert que par l'étude et la réflexion atten-
« tives. »

Et maintenant il faut que j'aille encore plus avant, et que j'indique de plus les déplorables suites d'un tel état de choses, pour la famille, pour la société, pour la religion : je dirai la vérité tout entière.

Je sais, j'ai vu, et j'en ai béni Dieu, tout ce que fait, tout ce que peut dans la famille une femme, une mère chrétienne : que de choses s'y introduisent par son influence, que d'idées, rejetées bien loin d'abord, elle fait adopter : idées religieuses, idées charitables, idées de résignation, de dévouement, de pardon ; mais plus rarement, il faut l'avouer, idées de travail.

[redacted]

La vérité pénible que je veux dire ici, c'est que l'éducation, même religieuse, ne donne pas toujours, donne trop rarement aux jeunes filles et aux jeunes femmes le goût sérieux du travail. Députées de Dieu au foyer domestique, gardiennes des saintes traditions de foi, d'honneur, de loyauté, les femmes, même chrétiennes, même pieuses, semblent trop souvent les adversaires du travail, soit pour leur mari, soit pour leurs enfants, pour leurs garçons surtout : j'en ai vu qui avaient bien de la peine à ne pas regarder comme un larcin personnel, qui leur était fait, le temps consacré aux classes. Etait-ce la faute de leur intelligence et de leur aptitude ? Je ne l'ai jamais pensé, j'affirme même le contraire; et j'attribue cet éloignement instinctif pour le travail, d'abord à l'éducation qu'on leur donne, légère, frivole et superficielle, quand elle n'est pas fausse; et ensuite au rôle qu'on leur fait dans le monde, à la place qu'on leur réserve dans la famille, même dans certaines familles chrétiennes.

On veut, c'est le vieux préjugé, que les femmes n'étudient pas : mais alors elles ne veulent pas non plus que les autres étudient, que ni leurs maris ni leurs enfants fassent quelque chose, ou du moins elles ne les encouragent à rien de ce qui est sérieux et demande de la peine, du dévouement, et parfois elles vont jusqu'à s'y opposer, quand leur plaisir ou leur liberté peut en souffrir. Et c'est un immense

malheur! car elles ont ici la plus funeste influence! En vain dirons-nous à tous : Travaillez, acceptez des emplois, occupez du moins votre temps. Tant que les femmes seront là pour détruire l'effet de nos conseils, ils ne serviront à rien. Tant que la mère conseillera à sa fille de ne pas épouser un homme ayant une carrière, tant que la jeune femme emploiera tout son art à détourner son mari du travail, tant que la jeune mère n'inculquera pas à son fils la nécessité de s'instruire, le devoir et le charme de cultiver son esprit et ses facultés, comme on cultive une plante précieuse, la loi du travail sera méprisée.

Oui, qu'on l'entende bien, dans l'état actuel de nos mœurs, et la vie de famille étant donnée ce qu'elle est, les femmes seules peuvent protéger efficacement le travail, y préparer de bonne heure, par là le rendre possible et facile, l'imposer même au besoin, en lui réservant estime, encouragements, admiration.

Mais pour que cette admiration soit flatteuse et durable, il faut qu'elle soit intelligente et réfléchie : pour stimuler efficacement le travail, il faut savoir le juger. A ce prix seulement les suffrages deviennent un encouragement et une récompense. Pour un mari, pour un fils, quelle douceur de se voir appréciés par un esprit digne de les comprendre, et tout à la fois par un cœur digne de les aimer! Quelle ardeur imprimée à leurs efforts!

Quel élan pour mériter un prix que la Providence a placé si près d'eux, et qui leur est déféré par une main si chère!

Mais c'est tout le contraire qui arrive. On met ses enfants le plus tôt possible *en pension*, c'est le mot; ou on leur donne un instituteur, si c'est un garçon, une gouvernante, si c'est une fille; et voilà une mère qui, de gaieté de cœur, se prive, le plus tôt qu'elle le peut, du bonheur suprême de donner à son enfant la première vie de l'intelligence, la vie de l'âme, elle qui lui a donné la vie du corps. L'enfant va donc au collége ou au couvent; de quoi se préoccupe le plus leur mère? Qu'ils ne travaillent trop!... C'est bien pis, s'ils ont un précepteur ou une institutrice : la mère semble souvent l'adversaire née de l'un et de l'autre, sans cesse occupée à leur reprendre, à leur dérober ses enfants, à extorquer des promenades, des exemptions : ce sont des interruptions continuelles. Elle ne rêve pour son fils, cette faible et aveugle mère, et c'est même là ce qu'elle appellera un jour *l'occuper*, que parties de chasse, réunions de jeunes gens, hippodrômes, spectacles, bains de mer, bals où elle le suit des yeux, s'enivre de ses triomphes de salon, dont peut-être elle ferait mieux de gémir, vaniteuse pour son fils ne pouvant plus l'être pour elle-même. Aussi que blâme-t-elle en lui? tout au plus un geste peu gracieux, un mot vulgaire, une politesse omise. Mais ce n'est pas elle qui lui dira : Vous

êtes fait pour mieux que cela, visez plus haut; instruisez-vous; apprenez à réfléchir, à connaître les hommes, les choses et vous-même; devenez un homme distingué; servez votre pays; faites-vous un nom, si vous n'en avez pas, et si vous en avez un, sachez l'honorer.

Peu de mères tiennent ce langage à leurs enfants. Les jeunes femmes le tiennent moins encore à leurs maris. Elles semblent s'être mariées pour courir, pour s'amuser, et trouver le mouvement perpétuel : la ville, la campagne, les bains, les eaux, le turf, la danse, les concerts, les visites, ne leur laissent un instant de repos, ni le jour, ni la nuit. Bon gré, mal gré, le mari doit partager cette fiévreuse existence; il s'ennuie souvent, récrimine quelquefois, n'importe : en attendant qu'il secoue ce joug et se réfugie dans les clubs, il cèdera; la jeune femme y emploie tout ce que l'art et la nature lui donnent de pouvoir, tout ce que Dieu lui avait donné, pour un meilleur et plus sérieux usage, de grâces, de beauté, de douceur, d'adresse, de séductions. Oh! si elle employait la moitié de ces ressources providentielles à persuader à son mari, qu'elle serait fière d'être la femme d'un homme distingué, qu'elle le voudrait instruit, capable, digne de son nom, digne d'être proposé plus tard à l'imitation de ses fils, soit qu'il occupe un emploi, soit qu'il reste dans ses terres pour y prendre une juste influence, viser aux places électives, ga-

[redacted]

gner l'estime et la confiance de ses concitoyens, donner un noble exemple, servir ainsi Dieu et la société !

Loin de là, si le pauvre mari essaie de prendre un livre pour se reposer un peu du tourbillon auquel on le condamne, madame fait une petite moue (qu'on proclame adorable, parce qu'elle a vingt ans, mais qu'on trouvera bientôt insupportable); elle tourne autour du lettré, du savant, va mettre son chapeau, revient, s'assied, se lève, passe dix fois devant sa glace, prend ses gants, et enfin éclate, maudissant le livre et la lecture, qui ne sert de rien, ne mène à rien, sinon à être un homme absorbé et assommant. Pour avoir la paix, le mari jette le livre, perd l'habitude de le reprendre, s'annihile de jour en jour, par procédé conjugal, et n'ayant pu élever jusqu'à lui sa compagne, il s'abaisse jusqu'à elle.

Mais cet abaissement ne tarde pas à être châtié par celle même qui en fut la première cause. Elle en vient bien vite à dédaigner un homme ignorant, ignoré, et futile. La femme la plus frivole ne se défend pas d'un certain respect pour les choses sérieuses : l'épouse éprouve avant tout le besoin d'estimer son mari; et quand il a la faiblesse de s'annihiler et de se rendre partout inutile, afin de céder aux caprices de sa femme, celle-ci ressent bientôt le vide que les dédains de l'opinion font autour de tous deux, et se venge elle-même d'une

complaisance servile par un involontaire, mais inévitable mépris.

Il y a là un cercle vicieux déplorable : tant que les femmes ne sauront rien, elles voudront les hommes inoccupés. Et tant que les hommes ne se décideront pas au travail, il voudront des femmes ignorantes et frivoles.

Les gens en place ne sont guère moins tourmentés que les autres : combien de femmes tiraillent un magistrat, un avocat, un notaire, et les font manquer d'exactitude, d'application à leurs affaires, au lieu de les encourager au strict et complet accomplissement du devoir? Elles prétendent l'heure gênante, l'assiduité insupportable. Vont-elles jusqu'à faire négliger un rendez-vous, manquer à quelque affaire sérieuse, il semble qu'elles aient remporté une victoire. C'est bien pis pour certaines carrières occupées généralement par des gens riches, ou dont les familles l'étaient jadis, la marine et l'armée. Il faut qu'un militaire, un marin reste célibataire, ou épouse une fille souvent sans dot. Autrement, dès qu'il est question d'un mariage, la première chose que l'on exige, c'est une démission : toute fille possédant de quoi vivre tient à ce que son mari ne *fasse rien.* En présence de cet inepte préjugé, de ce stupide ostracisme conjugal, les mères les plus sensées osent à peine conseiller à leurs fils des carrières qui leur rendront le mariage inabordable, à moins

[redacted]

de briser un bel avenir ; ou bien elles disent, et c'est le langage le plus ordinaire : Mon fils occupera seulement quelques années de sa jeunesse, puis donnera sa démission ; un homme marié *ne peut conserver une carrière.*

Et l'on veut que les jeunes gens travaillent avec une telle perspective! Comment pourraient-ils aimer une position qui, sur l'ordre d'un caprice. sera quittée à jour fixe! Quelle émulation, quel zèle, quelle ambition permet ce projet arrêté de quitter l'épaulette à vingt-cinq ou vingt-huit ans, quand on est capitaine d'artillerie ou lieutenant de vaisseau, c'est-à-dire dès qu'on est délivré des ennuis et des difficultés qu'offre à ses débuts une carrière quelconque, et arrivé au moment d'en recueillir tous les avantages et l'honneur?

J'ai vu de vraies mères éprouver un juste désespoir, lorsque leur fils, au moment d'atteindre une position élevée, était forcé d'y renoncer grâce à l'exigence d'une jeune fille et à l'aveuglement d'une belle-mère, qui aurait dû cependant prévoir et redouter les inconvénients de l'oisiveté succédant tout à coup au charme d'une vie occupée, les regrets inévitables, la monotonie du tête-à-tête, après les émotions de Solférino, après le qui-vive perpétuel de nos garnisons algériennes, ou la vie aventureuse et presque constamment héroïque du marin.

Non, c'est à une femme chrétienne, c'est à une

mère, à une belle-mère intelligente qu'il appartient de faire comprendre les dangers de l'oisiveté et de l'abrutissement ; le suicide social et intellectuel qu'amène l'abstention de toute place, de toute fonction, de tout travail ; la nécessité politique et religieuse d'occuper les emplois, de s'y distinguer, d'y rester, d'y user de son influence en faveur de la société, de la religion et des mœurs : c'est là une question vitale, qui ne sera comprise et pratiquée que quand les mères l'enseigneront avec le catéchisme à leurs petits enfants. Et c'est le commentaire que toute mère et tout catéchiste devrait donner, lorsqu'ils expliquent le chapitre si important *de la paresse*, aux péchés capitaux. Et plus tard, jusqu'à vingt ans, il faut qu'elles élèvent leurs filles dans les mêmes pensées ; qu'elles les rendent capables et raisonnables ; qu'elles leur parlent sans cesse des inconvénients de l'inoccupation pour un jeune mari, combien il est difficile de l'amuser tout le jour, de lui plaire sans le lasser, d'éviter l'ennui, l'humeur, la monotonie ; ne manquant pas d'ajouter, ce que j'ai constaté tant de fois, qu'il est impossible un jour d'obliger les fils au travail après en avoir détourné leur père.

Sans doute, il est des moments pénibles dans une vie occupée : un mari qui part pour Sébastopol ou pour la Kabylie, ou qui s'embarque pour six mois, un an, quelquefois plus, c'est triste. Mais il est quelque chose de plus triste, c'est un mari qui

[redacted]

bâille, trouve sa femme assommante, sa maison insupportable, ses affaires personnelles une corvée : et cela n'est pas du tout rare. J'ai d'ailleurs ouï dire à des femmes qui avaient consenti courageusement à des séparations nécessaires, que ces tristesses et ces anxiétés avaient leurs consolations, que la conscience du devoir accompli versait dans leur âme une indescriptible satisfaction; que ces déchirements étaient suivis d'une joie qui faisait oublier la peine; qu'à l'approche du retour, à la vue du régiment ou du vaisseau, elles ressentaient des bonheurs inconnus aux autres femmes. Cela doit être : Dieu ne laisse rien sans récompense; tout sacrifice a sa compensation, toute blessure a son baume. On m'assure que les meilleurs ménages se trouvent dans nos ports de mer, dans nos grands centres manufacturiers et même dans les villes de nombreuse garnison, malgré l'entrain, l'agitation et la dissipation qui y règnent. Je le crois sans peine : là, tout le monde est occupé. Quand un mari a passé la journée à la caserne ou à la fabrique, quand surtout il a longtemps couru les mers, il a hâte de rentrer chez lui, il a soif de son foyer, il est passionné pour la vie d'intérieur. De son côté, la femme, séparée de son mari pendant plusieurs heures, lui garde au retour son plus riant visage, son plus gracieux sourire; elle lui épargne les mille contrariétés de la journée, les ennuis du ménage, les petits embarras de la vie, les étourde-

[redacted]

ries des marmots. Les enfants accourent joyeux au-devant du père, leurs caresses et leur babil le reposent du travail; c'est ainsi que les hommes aiment les enfants : quand il leur faut les subir tout le jour, ils les redoutent.

Et sans s'élever si haut, je demande simplement ce qui vaudrait mieux pour un mari, quel qu'il soit, même pour celui qui passe sa vie à la chasse, ou partout ailleurs que chez lui, de trouver en rentrant au logis sa femme de bonne humeur, parce que, après lui avoir préparé pour son retour une maison bien tenue, une table bien servie, elle se sera amusée à faire une jolie peinture, à étudier un peu d'histoire naturelle qui l'a fort intéressée, à faire une petite expérience de chimie domestique, même à résoudre un problème de géométrie agricole; ou de la trouver mélancolique, langoureuse, femme incomprise, avec un roman, de je ne sais qui, à la main.

On le voit, si j'insiste tant pour persuader le travail aux hommes et aux femmes, c'est qu'il y a de bien fortes raisons pour cela; non-seulement domestiques, politiques, mais sociales. Qui ne le voit aujourd'hui? nous touchons au socialisme. Les masses se plaignent du travail. On a augmenté, augmenté encore les salaires, pour beaucoup de métiers, dans d'étonnantes proportions : au lieu de six jours par semaine, certains ouvriers ne veulent plus travailler que quatre, et même trois jours. C'est

[redacted]

aux classes élevées, à celles qui sont tenues plus spécialement d'avoir l'intelligence de leurs devoirs et de comprendre la portée de leur responsabilité, c'est à elles qu'il appartient de réhabiliter le travail. En cela, comme en toutes choses, il faut que l'exemple vienne de haut; car en cela, comme en religion et en morale, les hautes classes doivent à la société et à la patrie une expiation. Le dix-huitième siècle avec sa corruption, ses scandales, son irréligion, pèse encore sur nous de tout le poids d'un satanique héritage. Comme le péché originel, ces fautes ont été lavées dans le sang, c'est l'histoire de tous les grands égarements. Mais il reste à expier le désœuvrement, l'inaction, l'inutilité, l'annihilation auxquels on s'est voué et dont on a donné le funeste exemple.

J'ai remarqué, du reste, que rien n'est meilleur et plus décisif que cet exemple d'une femme et d'un homme *du monde* qui travaillent tous deux. A la campagne, parmi les ouvriers et les ouvrières, on en parle, cela se répète, et réconcilie dans une certaine mesure ceux qui travaillent par nécessité, avec ceux qui n'ont pas besoin du travail pour vivre mais qui en ont l'habitude et le goût, et font profession de détester l'oisiveté!

Oui, il faut retremper dans le travail toute notre génération; c'est là qu'est le salut, et, avec la religion, il n'est que là.

Mais c'est la mère surtout qu'il faut convaincre

ici; car, je l'ai dit, la mère est le centre de la famille, tout rayonne autour d'elle ; à une condition toutefois, c'est que la mère sera digne de son nom et de sa grande mission. Or cela est rare. A ce que nous avons dit de la faiblesse de l'éducation des femmes, joignez les gâteries des parents, leur faiblesse, l'espèce d'idolâtrie qu'ils ont pour leurs filles, les plaisirs prématurés qu'on leur prodigue, le soin qu'on apporte à les louer, à les parer dès leur plus petite enfance, bientôt à les montrer, à les faire briller enfin dans une sorte d'exhibition matrimoniale. Avec des jeunes personnes dont la jeunesse se passe en visites, en bals, en fêtes, comment espérer des mères de familles sérieuses? Hélas! ce n'est pas possible. Les idées raisonnables ne leur arrivent guère, que quand l'âge ou le malheur leur ont enlevé leurs plus sûrs moyens d'influence.

Et je dois l'ajouter, ce qui en souffre le plus, c'est la société et la religion ; et il n'en peut être autrement. Un peu de dessin, un peu de musique, assez de grammaire pour mettre passablement l'orthographe, assez d'histoire et de géographie pour connaître [illegible] et l'Himalaya et savoir que Cyrus fut roi de Perse; [illegible] pas assez pour [illegible] les nobles [illegible] — [illegible] langues [illegible]

belles pages de Shakespeare, de Milton, ou de Klopstock; — pas de littérature, rien de nos grands auteurs, si ce n'est quelques fables de La Fontaine, et peut-être quelque chœur d'Esther appris dans l'enfance; — de la science religieuse, ce qu'on en demande pour faire une première communion; pas assez pour répondre aux objections les plus vulgaires, aux calomnies les plus notoires; pas assez pour avoir l'intelligence de sa position et de ses devoirs; pas assez pour imposer silence aux détracteurs de la religion, aux adversaires de la raison et de la foi chrétienne; pas assez pour réfuter les sophismes les plus grossiers, pour ramener à Dieu et à la pratique religieuse son jeune mari, peut-être son vieux père ; — avec une si pauvre instruction, quelle influence peut avoir une jeune femme?

Et en effet, que cette pauvre jeune femme, si peu armée par son insuffisante éducation, ne lise rien dans la suite, ou ne lise que des livres frivoles, où puisera-t-elle des armes contre le blasphème et l'erreur? Il lui faudra donc, malgré sa piété sincère, déserter, soldat inutile, de peur de la compromettre par une défense ignorante, la sainte cause de Dieu et de la vérité. Elle est belle pourtant, cette cause, et j'ajoute que cette cause est la sienne, car c'est avant tout la cause des faibles, et elle ne demande pour être servie, qu'une conviction sincère, et, avec un cœur pieux, un peu de

savoir. Mais c'est ce savoir qui manque ; faute de réfléchir, faute de chercher dans de bons livres ce qu'on ne trouve pas dans son propre fond, il faut se taire, laisser impunément outrager en sa présence son Dieu et sa foi, baisser les yeux sur sa tapisserie, et soupirer.

Oui, soupirez, cela est juste ; mais non pas seulement sur ces pauvres hommes qui lisent de si tristes choses, qui s'enivrent de tels poisons ; soupirez aussi sur ce qu'il ne se trouve personne auprès d'eux pour leur ouvrir les yeux, pour jeter du moins un doute à ces esprits faussés ; pas une mère, pas une épouse, pas une femme intelligente, éclairée, instruite, dans cette maison ; et cependant c'est là leur essentielle mission ! nul autre ne la saurait remplir ; mais il faudrait s'en rendre capable, et très-capable.

A présent que tout le monde raisonne, que tout se discute, et qu'il faut démontrer la lumière, il faudrait que les femmes participassent au moins de loin à ce mouvement général. Disons tout : en face d'une génération masculine qui, avec les hauteurs qui lui appartiennent prend les allures, la nonchalance, la mignardise, la frivolité, la faiblesse féminines, il faudrait que les femmes se montrassent sérieuses, réfléchies, fermes, viriles : quand les hommes copient leurs défauts, il conviendrait qu'elles leur empruntent quelques-unes de leurs qualités.

[redacted]

QUINZIÈME LETTRE

MAL QUE L'IGNORANCE ET LA FRIVOLITÉ FONT AUX FEMMES ELLES-MÊMES.

Mais je n'ai pas tout dit : il faut bien que je parle des suites funestes de l'ignorance et de la frivolité pour les femmes elles-mêmes; j'en ai déjà indiqué quelque chose; mais tout semble m'inviter, et vous-même, mon ami, à y revenir; car, dans la lettre que vous venez de m'adresser, reconnaissant avec moi la triste situation où nous sommes, et le malheur d'un temps, où la religion, la morale, les principes même de la justice, tout est attaqué, remis en question, de sorte qu'il n'y a plus rien qui n'ait besoin d'être défendu, vous me trouvez un peu trop sévère pour les femmes de ce temps, et semblez supposer que je ne veux pas leur permettre de prendre en main la défense de ces causes sacrées.

« Dans ce triste état des choses, me dites-vous,
« quand la lutte du bien contre le mal menace de

[redacted]

s'agit de choses qui ne dépassent pas un certain niveau, mais qui restent absolument bouche close. quand la conversation s'élève un peu ; et si quelquefois elles essaient d'y prendre part, l'absence de pensées et d'instruction, et une certaine incohérence naturelle à leur esprit, et que l'éducation n'a pas corrigée, se font toujours sentir et infirment absolument tout ce qu'elles disent. Aussi qu'arrive-t-il ? Comme je vous l'indiquais tristement dans ma dernière lettre, elles détournent ou esquivent les conversations sérieuses, et la plupart, pour garder un rôle, entretiennent dans la société cet art funeste qui consiste à dire des riens, sauf à les dire plus ou moins agréablement. Elles se réduisent à ce soin, ou à ceux du ménage ; les mieux douées cumulent, mais leur rôle reste léger ou inférieur, et elles n'auront aucune influence réelle sur les idées et la manière de voir de leur mari et de leurs fils ; elles les aiment, elles en sont aimées ; ils rendent justice à leur cœur, mais ils ne peuvent rendre hommage à leur intelligence. Aussi ils vivront et mourront ensemble, mais sans avoir joui de cette profonde communauté des âmes, qui est si douce et qui est la seule véritable ; ils auront été unis par les liens les plus forts et les plus sacrés, et ne se seront jamais entendus, ni même expliqués sur ce qui fait le fond et l'avenir de la vie humaine !

Et, dans ses heures de réflexion sur elle même,

[redacted]

quelle tristesse pour le cœur de cette femme, de cette mère ! Et que cela est fréquent !

Bien plus, le silence sur les sujets sérieux étant une fois établi par le fait de son incapacité intellectuelle, de son ignorance, il arrivera à cette malheureuse femme d'être, jusques au sein de sa famille, blessée dans ses convictions les plus chères et les plus intimes : les coups lui viendront de ceux qu'elle chérit le plus, et elle n'osera rien dire, car elle est hors d'état de rien réfuter, pas même les assertions historiques les plus erronées, les objections les plus futiles; il en sera de même devant les plaisanteries les plus irréligieuses : « Je sors, si vous continuez,... » dira-t-elle, et ce sera sa suprême défense !

Hors de sa maison, cette femme, d'ailleurs excellente, et à laquelle *il ne manque que d'avoir appris à penser, et à se rendre compte de ses croyances*, n'est pas plus influente : elle ira dans le monde, elle y passera pour bonne, elle y sera amusante, ou aimable ; mais utile, non ; elle n'aura aucune action sur les idées et les opinions de sa société, et le temps qu'elle y passe ne profitera le plus souvent qu'à la vanité pour elle et pour les autres.

Je le répète, il est impossible de sentir quelque chose, et de ne pas souffrir d'une telle infériorité.

On pourrait accumuler les preuves de ce triste niveau intellectuel des mères de famille et des jeunes filles de ce temps-ci : mais ce que j'ai dit

[redacted]

suffit pour ouvrir les yeux de ceux qui ne veulent pas absolument les tenir fermés. Remarquons cependant que tout cela est tellement passé dans les mœurs, que personne n'a l'air de s'en apercevoir; heureux encore, si quelques rares exceptions, si quelques femmes sérieuses et vraiment instruites ne sont pas l'objet de blâmes et de plates moqueries, et ont dans leur société la place qui leur appartient!

Une question s'offre ici naturellement à l'esprit: quel est donc l'état de société et d'éducation qui a conduit aux tristes résultats que je viens de signaler?

C'est de 16, 17 à 19 et 20 ans que se fait le mal, et c'est de 20 à 25 qu'il se consomme.

A première vue, cette société, cette éducation paraissait bonne, brillante, et même solide en un certain sens; et pendant longtemps nous nous trouvions en face d'un problème très-embarrassant, puisque l'effet ne répondait pas à la cause.

Pour arriver à le résoudre, nous avons dû interroger et nous livrer à une véritable enquête, dont le résultat précis a été celui-ci : c'est que dans l'éducation intellectuelle que notre société donne aux femmes de ce temps, on fait appel à toutes leurs facultés, excepté à celles qui auraient le plus besoin d'être développées et affermies, *la raison et le jugement*. En un mot, on les fait beaucoup étudier dans leur première jeunesse, étudier beau-

[redacted]

coup de choses, et apprendre beaucoup par cœur, et l'on oublie de leur enseigner à penser, et à penser juste. Aussi arrive-t-il que cette instruction, à la fois variée et très-superficielle, loin de les corriger, entretient plutôt la légèreté presque incurable et vraiment désolante qui est le défaut principal et comme une infirmité de l'esprit féminin. Ajoutons qu'elle alimente aussi la vanité, défaut bien plus grave, car c'est un défaut de l'âme; et il est si commun chez les femmes que tout lui sert de prétexte et d'aliment. On comprend sans peine que dix années d'éducation qui se passent à apprendre superficiellement un peu de tout, et la vie mondaine qui vient ensuite, ajoutent un effrayant contingent à cette légèreté et à cette vanité.

Habituées ainsi à ne rien approfondir et à tout effleurer, à savoir vaguement quantité de choses, et à ne se rendre compte sérieusement d'aucune, ces pauvres esprits trouvent cependant matière à s'enfler et à se prévaloir, jusqu'au moment où il leur est prouvé qu'à l'usage cette belle instruction est sans application utile, et que n'ayant pas été mûrie par le travail suivi, ni assimilée par la réflexion, *elle s'évanouit dès qu'on l'éloigne des formules puériles ou élémentaires dans lesquelles elle avait été donnée.*

C'est généralement peu après leur entrée dans le monde que les femmes font cette découverte :

elles en sont d'abord humiliées et malheureuses; mais bientôt d'autres objets, plus séduisants, s'offrent à leur légèreté et à leur vanité, et elles laissent sans peine le hochet savant, comme un bagage ennuyeux et en tout cas fort inutile.

Si ces jeunes femmes, après une éducation plus ou moins oubliée, avaient été exercées aux efforts sérieux et généreux, le malheur de cette découverte ne serait pas irréparable; elles se remettraient à l'œuvre, et le temps perdu se pourrait reconquérir. Mais le grand mal des éducations médiocres, c'est d'épuiser vainement l'esprit, d'amollir le caractère, et de rendre toute application et toute volonté forte impossibles: et s'il reste un remède, il n'est que dans la vertu chrétienne, laquelle peut seule aider efficacement à réparer les suites d'une éducation mal faite, en inspirant le courage de la recommencer.

Quand on pense que parmi toutes ces personnes, qu'une éducation superficielle a frappées d'impuissance, se trouvent des esprits d'élite, des intelligences très-bien douées, qui n'auraient eu besoin que d'une culture appropriée, pour donner des fruits rares et exquis, on ne peut se défendre d'appeler dans l'éducation des femmes une réforme, qui certainement importe à la dignité de la France, et dont j'essaierai, mon ami, de vous dire bientôt toute ma pensée

Mais quand on réfléchit que, à l'heure qu'il est,

les femmes forment la partie la plus religieuse de la nation, que c'est par elles que la sève chrétienne circule dans nos veines, tout en leur rendant grâces, on ne s'étonne pas de l'affaiblissement chaque jour croissant du sentiment chrétien, et l'on comprend que rien n'est plus pressant que de provoquer dans leur existence la réforme qui les mettrait à même de remplir dans la société et dans la famille la grande et sainte mission que leur assigne l'ordre divin. Car cet ordre supérieur ne veut pas seulement que la femme soit à l'homme une aide pour la vie du corps, mais surtout une aide pour la vie de l'âme, et qu'elle contribue à conduire ses fils à leur fin qui est Dieu.

« Que de temps perdu, mon Dieu! écrivait naguère une femme chrétienne, en réfléchissant « sur le vide de son existence; que d'années qui ne « reviendront plus, et que j'ai laissées passer inu- « tilement! J'avais seize ans lorsque je suis sortie « de pension, j'en ai vingt-sept et je n'ai rien fait « de sérieux ni pour moi ni pour les miens, et « cependant j'avais bien le loisir de travailler. « Et combien d'années suivront encore dans le « même cortége! J'arriverai aux portes de l'éter- « nité les mains vides, et j'aurai perdu cette faci- « lité de faire tant de choses que Dieu m'avait « donnée... Je voudrais secouer la paresse, mais... « Je n'en ai pas la force; je ressemble au pa- « resseux de l'Écriture, je dis comme lui : Demain

[redacted]

« je me lèverai avant le soleil ; le lendemain le « soleil se lève et le paresseux ne se lève pas. C'est « mon histoire. »

Hélas! c'est l'histoire de beaucoup de femmes qui en gémissent, qui en sont malheureuses, et qui n'ont pas le courage d'améliorer leur vie! Ah! si elles voulaient réfléchir un moment aux châtiments, aux flétrissures, aux anathèmes prononcés dans les saints livres contre la paresse!

La sainte Écriture, poursuit le paresseux, le harcelle sans relâche et sans pitié. Ce qui est dit là de l'oisiveté et de la paresse est effrayent. Les femmes oisives ont-elles jamais remarqué, que de l'oisiveté, comme de l'orgueil, il est dit que c'est la racine et la mère de tout péché ?

Initium omnis peccati superbia (Eccl., x, 15), le commencement de tout péché, c'est l'orgueil. Voilà la malédiction de l'orgueilleux. *Omnem militiam docuit otiositas* (ibid , xxxiii, 29), toute malice est enseignée par l'oisiveté. Voilà la malédiction du paresseux; c'est le même anathème.

Et, chose étonnante ! d'après les saintes Écriture, la fuite du travail, la paresse, ce fut le mal de Sodome, celui du moins qui l'entraîna dans tous les autres. Et l'Écriture signale directement, parmi les trois péchés de la ville abominable, l'oisiveté des filles et des femmes. *Hæc fuit iniquitas Sodomæ... otium ipsius et filiarum ejus* (Ezech., xvi, 49) : telle fut le fond de l'iniquité dans Sodome.

[redacted]

Et certes, après de telles leçons, saint Paul avait bien le droit de faire tomber toute la sévérité de ses reproches sur ces hommes et ces femmes d'oisiveté, qu'il représente sous des traits si pleins encore aujourd'hui de vérité, fatiguant tout autour d'eux de leur désœuvrement, de leur inquiète curiosité, et, pour que rien ne manque au tableau, « de leur bavardage. *Non solùm otiosæ, sed ver-* « *bosæ.* »

Voyez si cette peinture que fait l'Apôtre n'est pas prise sur le fait : « On nous dit qu'il y « en a parmi vous qui, ne travaillant pas, vont « de tous côtés, empressés, inquiets, curieux. » Il faut bien, en effet, remplir de quelque chose le vide des journées inoccupées : on jette alors dans ce vide toutes les agitations et les inquiétudes de son ennui, toutes ces misères qui remplacent les nobles occupations qu'on n'a pas. On ne fait rien ; mais on s'enquiert et on se mêle de tout. Et ne voyez-vous pas d'ici ces femmes dont parle le même apôtre dans un autre endroit, qui « s'en vont de tous côtés » promener leur en- « nui, oisives, et non-seulement oisives, mais ver- « beuses (1) » et dangereuses par leurs commérages ? « Nous vous demandons en grâce, au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de travailler en si-

(1) Audivimus enim inter vos quosdam, ambulare inquiete, nihil operantes, sed curiose agentes... Otiosæ discunt circuire, non solum otiosæ sed verbosæ. (Tim., v, 13.)

lence et de marcher ainsi avec honneur sous les yeux de ceux qui vous regardent et vous jugent (1).

Saint Paul paraît bien sévère ; mais les maris le sont encore plus que lui. Un mari raisonnable, mais faible, disait naguère : « Ma femme est bonne, franche, naturelle, elle s'imagine avoir de la piété ; cependant, si elle continue cette fièvre de toilette et de succès, cette vie de bal, de mouvement, de comédies, de salons, de coquetteries, d'oisiveté et de paresse, tandis que sa maison n'est pas surveillée et que ses enfants n'apprennent pas à lire, les malheurs sont inévitables. »

Cette pauvre dame, obligée enfin de s'occuper de ses enfants, hésitait entre une bonne allemande et une bonne anglaise : on insistait auprès d'elle pour cette dernière, parce qu'elle même sait bien l'anglais, et pour éloigner la bonne allemande, on lui disait l'inconvénient qu'une bonne et des enfants parlent une langue que le père ni la mère ne comprennent. « Pour cela, l'anglais en effet vaudrait mieux, « avoua-t-elle, mais l'allemand est bien plus à la « mode ; tous les enfants à la mode apprennent « l'allemand, je me décide pour l'allemand. » Mais une autre réflexion lumineuse trancha tout-à-coup la question dans un sens contraire : « au fait, il « faut que des garçons sachent l'anglais, c'est *la « langue du Jockey-Club !* »

(1) Honeste ambuletis...

Pauvre femme! pauvre mari! pauvres enfants! Hélas! je crains bien de prêcher dans le désert! et qu'en dépit de mes gémissements, les femmes ne continuent à être considérées uniquement par les hommes comme des êtres faits pour distraire les soucis de ceux qui en prennent quelque peu en ce monde, et plus nécessaires encore pour occuper ou distraire l'ennui des oisifs, qui n'ont souci de rien. Mais faut-il ajouter cette dureté? ce triste rôle, les honnêtes femmes ne le gardent même pas longtemps : d'autres y excellent trop bien pour le leur laisser.

Une des choses qui, comme cause ou comme effet, réduit singulièrement la position et l'influence des femmes dans la société, c'est que les hommes, ne trouvant plus rien dans l'instruction et l'esprit des femmes qui les attire et les attache, s'accoutument, pour se délivrer des bienséances et de toute espèce de gêne, à passer leur vie entre eux, dans les clubs; préfèrent le jeu et les conversations libres du club aux paisibles et trop monotones joies d'un foyer domestique ennuyeux. Cette manière de vivre passe de plus en plus dans les mœurs de la société française; chaque soir, père, frère, fils, quittent le plus vite possible le cercle de famille, pour aller fumer, jouer et dire de gros mots dans un lieu public, où tous les hommes se rassemblent, sans autre but que de tuer le temps et de se délasser à leur guise. Et ne [illegible] pas même maintenant



[redacted]

presque partout les hommes, après qu'ils ont reçu d'une maîtresse de maison un aimable accueil et, s'il faut l'ajouter, un excellent dîner, la planter là aussitôt après avoir pris leur café et leur liqueur, et s'en aller dans un fumoir se délivrer ou se délasser de la contrainte trop prolongée que la présence d'une femme bien élevée leur impose?

Certes, toutes ces habitudes de vie entre eux, chez les hommes, ne sont indifférentes ni pour les familles, ni pour la société. Toutes les villes en sont affectées. Et pendant ce temps, que font les femmes? Les meilleures concentrent leurs soins et leur tendresse sur leurs enfants; mais là, leur médiocrité se retrouve; elles traitent trop souvent leurs jeunes enfants comme des poupées, adorées il est vrai, mais absolument vaines, qu'on peut gâter et parer impunément. Puis elles s'occupent de chiffons; et quand le mari revient de son club, harassé par l'ennui qu'engendre la fainéantise, il trouve sa femme absorbée dans la contemplation des gravures de modes, soit pour elle, soit pour ses filles! Qui s'étonnera que ce mari et cette femme aient l'humeur passablement triste, et échangent de pénibles reproches qui terminent mal des journées si mal acheminées! Voilà pour les honnêtes gens; d'autres usent de la solitude et de la liberté encore plus mal, et je n'en parle pas.

Mais ce qui mérite l'attention des moralistes, c'est que non-seulement la sociabilité, mais l'es-

[redacted]

prit de famille disparaît de nos mœurs, et menace la constitution de la société et de la famille elle-même.

Sans doute, ici, tout le monde a sa part de responsabilité dans ce grave péril, et les hommes y sont pour beaucoup; mais les femmes n'ont pas de moindres torts. Si elles avaient un vrai mérite, si elles savaient se dévouer, organiser leur vie de manière à être réellement un centre de famille, et que de ce centre rayonnât la bonté, l'amabilité, la joie pure, la grâce de la vie, l'esprit, au besoin la lumière de l'intelligence, elles retiendraient leur mari au foyer domestique. D'ailleurs, éclairées sur le vrai bonheur de ceux que Dieu confie à leurs soins et à leur tendresse, elles s'arrangeraient pour que d'une façon ou de l'autre, ils soient occupés, et pour être, au moins par l'intérêt et le cœur, engagées elles-mêmes dans toutes leurs occupations. Ah! je ne puis m'empêcher de le répéter: Quel déplorable calcul est celui des familles qui rompent les carrières des jeunes gens, au moment de leur mariage! Ma fille, disent les mères, s'il s'agit d'emplois civils, ne saurait habiter une ville de province! Ou bien, s'il s'agit d'une carrière militaire: elle ne peut pas suivre les garnisons!

Hélas! et en revanche quelle vie leur fait-on avec les maris qu'on leur donne? Et quelle vie devient celle de ces maris, dévorés par l'ennui, la chasse, le cigare et les chevaux? Enfin, quel est

[redacted]

l'avenir d'une nation où les sommités se retirent de la vie publique? Certes, des parents mieux éclairés, et des filles plus fortement élevées devraient leur faire entendre autrement leur mission envers la France, et leurs devoirs envers leurs familles.

Les femmes chrétiennes devraient avoir le courage d'honorer de leur estime de modestes, mais toujours très-nobles emplois, et d'applaudir au travail et à la carrière des jeunes hommes qu'elles épousent ; elles les soutiendraient dans leur tâche et éclaireraient au besoin leur esprit et leur cœur, quand ils seraient tentés de défaillir. Enfin, elles seraient à la fois le charme et la force de leur labeur. Assurément, des femmes qui entendraient ainsi leur devoir, se trouveraient toujours à leur rang, qui serait le premier pour la considération et le respect, dans quelque ville de province, ou dans quelque garnison que ce soit.

Quant à celles qui épouseraient des hommes sans carrière, elles peuvent sans peine créer à leur maris des intérêts sérieux dans leurs terres. Non-seulement il faudrait y résider, mais aussi en rendre le séjour aimable, utile et fructueux. Celles à qui ce lot écherrait, ne seraient pas les plus mal partagées, ni les moins utiles à la société.

Les Anglaises et les Américaines sont, par rapport aux carrières de leurs maris, tout autrement disposées que les Françaises. Tandis que celles-ci

forcent les jeunes gens qu'elles épousent à donner leur démission avant leur mariage, poussant l'égoïsme jusqu'à ne vouloir rien changer à leurs habitudes ou à leurs relations parisiennes pour les suivre en Algérie ou même dans les garnisons françaises, les Anglaises n'hésitent pas à accompagner leurs maris dans les Indes; et les Américaines à les suivre dans les stations les plus avancées du *Farouest*.

Au lieu de cela, que voyons-nous en France? L'armée pleine de jeunes gens qui se plaignent qu'on ne veut pas les épouser sans leur faire quitter leur carrière. Ou bien, des jeunes femmes, trop rares, qui par nécessité acceptent ce dévouement, et qui promènent leur ennui et leurs lamentations dans toutes les garnisons, faisant payer cher à leur mari les sacrifices dont il est cause.

Tout cela vient de ce que les jeunes filles Françaises sont élevées dans des idées étroites qui attachent le bonheur ou l'honneur de la vie à telles ou telles conditions d'existence qui ne sont qu'extérieures, et qui ne devraient compter que comme tout à fait secondaires.

Les unes ne veulent pas quitter Paris, *Eldorado* [illegible] résidence, au moins pour les mois d'hiver. Les autres sont attachées à leur parenté et à telle ou telle province, et il faut que tout cède à ces considérations secondaires, et

[redacted]

que celui qu'elles épousent cesse d'être un homme utile et occupé, plutôt que de les séparer d'une société mondaine qui leur plaît, et qui les empêchera elles-mêmes d'être considérées et heureuses.

Elles ont voulu, dans cette grande décision de la carrière, être comptées pour tout. Et en tout le reste, et dans tout le cours de leur vie et de leur existence, elles seront comptées pour rien.

[redacted]

SEIZIÈME LETTRE

A un ami.

AVANTAGES DU TRAVAIL INTELLECTUEL CHEZ LES FEMMES, POUR LA FAMILLE, POUR LA SOCIÉTÉ ET POUR TOUS.

Ce que je demande ici, est-ce uniquement, mon ami, pour la satisfaction personnelle de la femme, pour le plaisir de son intelligence et la considération de sa vie, que je le réclame? non certes; c'est surtout parce que l'étude lui est utile, nécessaire même pour l'accomplissement de ses plus importants devoirs vis-à-vis des autres. Est-ce qu'il n'est pas de toute convenance, par exemple, quand elle prend pour ses filles une maîtresse, une institutrice, une gouvernante, qu'elle sache ce qu'on appelle le fond du métier aussi bien que ses coadjutrices elles-mêmes, qu'elle puisse les diriger, les surveiller, et au besoin les suppléer ? N'est-elle mère que pour mettre au jour ses enfants, et abandonner ensuite à des étrangères les fonctions de la maternité?

[redacted]

Mais c'est surtout pour ses fils que la capacité d'une mère aurait les plus grands avantages, et que son inutilité a de bien plus tristes suites. Pour les garçons, non-seulement le mari, sans considération pour sa femme, ne la consulte pas, mais si elle veut faire une objection contre une école impie, on lui répond : « Je veux que mon fils ait une carrière. Vous ne savez pas seulement le premier mot, pas même le nom des connaissances que l'on exige. Laissez-moi donc diriger l'éducation de mon fils. » Combien de fois n'ai-je pas entendu de pauvres mères me dire : « Que voulez-vous, je ne sais rien de tout cela, je ne puis rien empêcher. Mon mari n'en sait guère plus que moi ; mais enfin il en a appris quelque chose, et il décide. » Et lorsque le petit personnage en question sort de son école, boursouflé d'orgueil plus que de science, et que l'esprit juste de la pauvre mère, son cœur chrétien lui fait apercevoir les sophismes que l'on a enseignés à son fils, elle est obligée de se taire, parce qu'elle ne s'est pas accoutumée à presser un raisonnement, parce qu'elle n'a pas *un fait, une date* précise dans la mémoire, pour confondre une erreur ridicule et dangereuse.

D'ailleurs bien souvent un père, engagé dans une carrière spéciale, a perdu de vue le mouvement littéraire et artistique qui attire son fils devenu jeune homme. Mais la mère, si elle était intelligente et instruite, saurait initier le jeune homme à tout ce

[redacted]

qu'elle a aimé et cultivé elle-même durant sa vie. Elle lui indiquerait les bons auteurs et les bons livres, les lirait avec lui, lui ferait rejeter les livres mauvais, les auteurs pernicieux, et stimulerait ses goûts d'étude en les dirigeant toujours vers un but élevé.

Sans doute une mère est chargée d'élever le corps, mais aussi l'âme de son enfant; elle sera même plus facilement remplacée dans les détails qui se rapportent à l'éducation physique que dans ceux qui se rapportent à l'éducation intellectuelle et morale. Pour la première, tant de personnes peuvent lui venir en aide; pour la seconde, elle demeure souvent seule, quand elle n'est pas entourée d'obstacles.

Suivre le développement d'esprit et les études d'un jeune homme, le surveiller, le conduire avec cette autorité que donne une rectitude de jugement qui s'impose, une intelligence qui s'unit à la bonté pour inspirer l'admiration, du moins la confiance, tout cela implique un ensemble de qualités intellectuelles cultivées. Combien de mères auxquelles l'âme de leur fils a échappé, parce qu'elles n'ont pu élever, nourrir son intelligence, comme elles avaient fait pour son corps. Être mère, mère dans toute l'élévation, l'étendue et la profondeur de ce grand nom ! cela seul justifie tous les nobles efforts d'une femme pour acquérir la plus grande distinction d'esprit.

Or, si vous admettez que l'on doive favoriser le développement intellectuel des femmes, au point de vue même de l'utilité de la famille, je dis qu'il faut accepter ce développement complet, et ne pas d'avance lui imposer des limites arbitraires. Car il y a des esprits qui ne peuvent grandir en restant inactifs ou mutilés, et qui ont besoin de l'épanouissement, comme dit saint Augustin, pour devenir forts.

Une femme, qui s'élève du sentiment des arts ou des lettres jusqu'au talent, ne perd pas, pour être arrivée plus haut, l'avantage que lui eussent donné des facultés plus médiocres. Soyons sûrs, du reste, comme nous l'avons dit, que les dons de ce genre répondent d'avance à des devoirs, et se trouveront en harmonie avec la destinée providentielle de celles qui les ont reçus.

Je n'accorde donc pas le moins du monde à M. de Maistre, mon cher ami, que la *science en jupons*, comme il l'appelle, ou les talents, de quelque nature qu'ils soient, rendent une femme moins bonne épouse, ou mère moins utile; tout au contraire.

A l'égard de son mari, le travail rend la femme digne de lui, s'il est intelligent. L'union ne peut guère se conserver parfaite dans un ménage, si la communauté des intelligences ne vient pas compléter celle des cœurs. A mesure que la femme perd les charmes de la jeunesse, il faut que la valeur de son esprit l'élève aux yeux de son mari, et



que l'estime perpétue l'affection. Le mari, s'il est capable, entre alors dans l'âge de la plus grande activité; il est occupé des choses les plus variées et les plus sérieuses, tandis que trop souvent sa femme, n'ayant reçu de son éducation que des principes sévères avec l'habitude d'occupations futiles, l'ennuie par sa piété toute machinale, sa musique et son canevas. Il y a toute une série de préoccupations et d'intérêts, dominant de plus en plus chez le mari, et dans lesquels la femme qui ne travaille pas ne peut pas pénétrer; et il se fait alors entre eux ce qu'on peut appeler la *séparation d'esprit*, là où il n'en faudrait jamais aucune d'aucun genre.

Au contraire, la femme qui a travaillé, partage les préoccupations de son mari; elle le soutient dans ses travaux, dans ses luttes. Elle suit son mari et elle précède ses fils; elle prend dans son intérieur cette situation si haute et si douce, que Dieu lui a réservée, et qui la rend l'appui, le conseil de l'homme. Elle sent que son mari est fier d'elle, et qu'il a besoin d'elle. Elle ne s'en enorgueillit pas; mais elle s'appuie dans son bonheur avec sécurité, car elle a cette confiance que rien ne peut ébranler une union qui a pour lien la parfaite communauté de deux âmes et de deux intelligences. Elle sent que l'amour durera entre eux autant que les âmes qu'il unit.

Pour la femme moins favorisée, qui a un mari

[redacted]

inférieur à elle, le travail n'en est pas moins nécessaire; car il met dans sa vie l'aliment dont son âme a besoin, et sans lequel elle souffrirait peut-être amèrement. Aussi, c'est presque toujours grâce à ce secours, qu'il peut y avoir encore beaucoup de paix et de bonheur dans ce ménage.

Enfin, et malheureusement cela se rencontre, si un mari est indigne de la femme qui lui est unie, la supériorité de celle-ci le force au respect; la situation qu'elle se fait dans le monde par sa capacité, sa vertu et sa modestie, lui en impose; et grâce à sa vie sérieuse et appliquée, cette femme aura pu encore sauvegarder l'honneur de la famille.

Je dois reconnaître néanmoins, tant il y a de variétés dans l'étrangeté humaine! que les préférences de certains hommes ne sont pas pour les femmes spirituelles, distinguées, capables; et cela même, chez quelques-uns, par principe, par théorie. Le fait est qu'ils les redoutent, par secret instinct de leur infériorité; et on m'en a cité un qui répétait sans cesse, à la façon d'un axiome : « Parlez-moi des femmes inutiles; il n'y a qu'elles qui « n'embarrassent pas. » Le même homme s'extasiait à tout propos sur le mérite de ces excellentes femmes inutiles. La sienne, fort distinguée, qu'il fatiguait de ce langage, se contenta longtemps de lui répondre que les maris de ces femmes n'étaient pas tous de son avis. Enfin un jour qu'il recom-

[redacted]

mençait devant elle son propos favori, et qu'il ajoutait spirituellement, à son gré du moins : « Je dirai « à mes garçons d'épouser des femmes sottes ; « c'est charmant. A quoi sert l'esprit chez une « femme ? — A le transmettre avec son sang, » répondit cette femme noble et sensée. La réponse fut jugée bonne apparemment, car depuis le propos ne reparut plus.

Lorsqu'en effet un enfant a le bonheur d'avoir pour mère une femme capable, et s'il a un père qui ressemble à cette mère, il est difficile que rien ne passe dans son âme de la distinction de ses parents ; et les germes d'intelligence, transmis avec la vie, ont grande chance de se développer sous les influences qui présideront à son éducation Ses parents sauront l'élever, le former, le diriger. Et c'est ainsi qu'on a des fils qui réussissent, et font honneur au nom qu'ils portent ; ils sont les premiers au collége, ils parviennent aux écoles, aux carrières, et sont un jour l'orgueil et la joie de leur famille. — Voilà à quoi sert l'esprit chez une femme.

Il le faut bien entendre, la femme en devenant chrétienne, est devenue plus que la compagne de l'homme : *Socia*. Elle est de plus pour lui un aide, un appui, un conseil, *Adjutorium*. La religion, qui a relevé son âme et son cœur, a rendu aussi son intelligence capable de comprendre, quelquefois d'égaler, et surtout d'aider l'intelligence de l'homme.

[redacted]

En la laissant faible de corps, Dieu a jeté en elle le germe de toutes les forces, de toutes les grandeurs morales. Il n'est pas de nobles œuvres auxquelles les femmes n'aient été mêlées : d'abord institutrices de l'homme, bientôt les inspiratrices et souvent les compagnes de leurs travaux, on a vu des femmes dévouer leur intelligence en même temps que leur vie à celui qu'elles devaient aimer, demeurer au niveau des pensées dont elles sont les premières confidentes, et qui s'épanouissent plus vives et plus fortes, pénétrées ainsi d'un double regard. La femme doit à l'éducation de son esprit la communauté de sa vie intellectuelle avec l'homme. Elle a travaillé avec lui, elle a aussi travaillé comme lui pour Dieu, et l'homme s'est senti grandir avec la frêle créature qu'il est chargé de soutenir et qui le soutient aussi.

Voici ce que m'écrivait ces jours-ci un de mes amis, vraiment digne de la femme dont il me disait :

« J'ai pour elle l'affection, et si je puis le dire « ainsi, l'inséparabilité de l'ormeau pour son « lierre; mais il faut ajouter qu'ici c'est le lierre « qui soutient l'ormeau : à chaque heure je me « sens entouré, protégé et comme soutenu par « elle. »

Parmi les choses heureuses d'un monde où il y en a si peu, je ne sache rien de plus heureux qu'une intimité qui ne s'arrête pas dans l'union

[redacted]

conjugale à la communauté des intérêts et même des affections, mais qui s'achève dans le domaine de la pensée : j'en connais de cette sorte, et le bonheur y est grand. Je connais aussi plus d'un père, qui, malgré son rare esprit, n'aurait pu achever l'œuvre de sa vie, sans le secours d'une intelligence mise au service de son âge et de ses infirmités par l'intelligence d'un dévouement filial.

Quant à moi, je crois sans hésiter que les connaissances d'une femme peuvent souvent l'aider à remplir de grands devoirs envers son mari, et je connais même bien des hommes (n'en déplaise à l'affirmation contraire de M. de Maistre) qui s'arrangeraient mieux d'une savante que d'une coquette.

Voilà pour ce qui regarde la famille. Et si j'examine maintenant la question au point de vue de la société, voici la thèse que je pose :

Je dis que, si on était plus indulgent, si on ne frappait pas de ces stupides anathèmes les femmes studieuses qui travaillent, celles qui en ont le goût s'y livreraient sans penser qu'elles font une chose bien extraordinaire; et alors, fussent-elles même en petit nombre, elles communiqueraient une certaine vie à toute la société. Peut-être le niveau des conversations, des occupations et des idées s'élèverait-il : du moins les choses élevées inspireraient plus d'intérêt, et vraiment qui pourrait s'en plaindre?

[redacted]

Au lieu de finir leur éducation à jour fixe et de se jeter tout à coup dans le monde éperdument, les jeunes femmes conserveraient l'habitude d'une certaine culture intellectuelle; elles continueraient pour ainsi dire, et perfectionneraient pour elles-mêmes, pour leur mari et leurs enfants, leur éducation toute leur vie, les unes en cultivant les arts, les autres en écrivant ou en étudiant, d'autres en lisant; toutes enfin sauraient ne pas rester étrangères aux intérêts de la religion et de la société, à ce qui se dit et s'imprime, aux idées qui circulent; et n'auraient-elles pas ainsi dans leur famille et dans le monde une tout autre et bien plus salutaire influence?

Mais c'est en province surtout qu'on est sévère sur tout cela. Là on permet peu aux femmes d'apprendre et encore moins de se servir de ce qu'elles ont appris. Les plus tolérants disent : Travaillez, à condition de toujours cacher ce que vous savez. Toute votre vie intérieure a besoin d'une certaine expansion, d'un certain écho, n'importe? Qu'on voie votre toilette, jamais votre esprit.

C'est bien, Messieurs, et digne de vous. Mais, si vous défendez aux femmes d'écrire, et même de causer des choses qui intéressent leur esprit, comment supposer qu'elles auront le courage de travailler pour enfouir éternellement leurs connaissances au-dedans d'elles-mêmes?

Et franchement d'ailleurs, ne vous en déplaise,

[redacted]

si on pouvait relever un peu le niveau des conversations, même en province, les tirer de ce cercle si monotone dans lequel elles se meuvent, quel mal y aurait-il donc? Au lieu d'aller chercher et de porter dans le monde une distraction stérile, et le plus souvent un ennui, si on pouvait y établir un commerce d'esprit, si ce n'est d'âme et de cœur, remplacer les petites histoires de la ville et les dissertations sur les modes, par des causeries intéressantes où l'on apprendrait quelque chose, d'où l'on rapporterait le profit qui résulte toujours de l'effort fait en commun pour s'élever vers le sentiment du beau, vers les nobles pensées et les nobles intérêts, ne serait-ce pas un progrès?

On trouve cela, dit on, dans certains salons : on m'en a cité où les jeunes filles ne sont pas exclues des conversations sérieuses; on ne les exile pas, comme ailleurs, dans un coin du salon où elles ont le privilége et l'habitude de parler entre elles de toutes les niaiseries possibles; mais il leur est permis d'écouter (1) ce qui se dit d'in-

(1) Écouter, c'est ce que les femmes et surtout les jeunes filles savent le moins faire ; et pourtant, on les juge à la manière dont elles écoutent, bien plus qu'à la manière dont elles parlent.

La timidité ou tel autre obstacle peut enlever à une jeune fille ses avantages dans la conversation ; mais rien ne peut jamais l'empêcher de bien l'écouter, de ne pas déranger, détourner, rabaisser par une interruption maladroite ou une question intempestive, la conversation qui s'anime et s'élève.

Ecouter ! cet art si rare, que je voudrais cultiver chez une jeune

[redacted]

téressant, elles causent même d'une manière très-agréable sans que personne le trouve extraordinaire. C'est ce qui se passait chez M***, où ses deux filles tenaient leurs place au milieu des réunions les plus sérieuses, se mêlaient quelquefois aux conversations intéressantes, ou tout au moins les écoutaient, les goûtaient, et cela fort naturellement, sans prétention, ni pédanterie. Et ces deux jeunes filles sont devenues des personnes fort distinguées. Au contraire, combien de femmes qui s'ennuient et se dépravent, parce que l'activité de leur esprit ne trouve dans le monde aucun aliment.

Serait-il donc si difficile de faire comprendre et admettre que le développement intellectuel des femmes par l'étude des lettres et des arts, au lieu d'être un élément étranger à leur vie, un embarras qui leur crée des besoins en les détournant de leurs devoirs, leur est au contraire d'une utilité journalière dans la famille et la société?

Dans la famille, dont elles créent en quelque sorte l'atmosphère morale, où tout peut s'élever et s'abaisser par leur influence, sentiments, idées,

fille avant le dessin et la musique : le premier des arts libéraux, dit un spirituel auteur.

Et cet art là au moins, il n'est pas de loi somptuaire qui l'interdise aux femmes. Elles peuvent le pratiquer, au grand bénéfice de ceux qui apprécient cette chose rare, délicate et charmante, qu'on appelle une bonne conversation, et sans même courir le péril du sarcasme ordinaire.

[redacted]

occupations; dans la société, où l'emploi bien dirigé de leur instruction et de leurs talents substituerait quelque chose de solide à la frivolité et au creux des réunions de notre temps. « Je vois « depuis trois ans le monde de la province, écri- « vait une jeune dame : celui-ci sans doute ne dif- « fère pas beaucoup des autres; eh bien! il m'ar- « rive quelquefois au bout de la journée de « calculer que, bon gré mal gré, six ou sept « heures se sont passées pour nous à des conver- « sations sur le prochain, lesquelles, tout en com- « promettant la charité, épuisent l'esprit et rétré- « cissent tout ce qu'on a d'horizon. »

N'y a-t-il donc pas pour les femmes de milieu entre la folie des plaisirs frivoles ou dangereux, comme le bal et le théâtre, et l'ennui insupportable de ces réunions où l'on cause à vide pendant les longues heures d'une soirée? Et cependant les efforts tentés dans un autre sens pourraient réussir. Une femme intelligente, chrétienne, qui aime la société et qui ne danse pas, se trouvait de passage, l'hiver dernier, dans une ville de province. Elle eut l'idée de faire de la musique sérieuse. On jouait des quatuors de Mozart et de Beethoven. L'admiration excitée par ces chefs-d'œuvre éleva naturellement les esprits au-dessus du niveau des préoccupations ordinaires qui ont leur écho dans le monde. Les conversations s'en ressentirent : tout le monde en fut charmé, et l'on rapporta

quelque chose de ces soirées, où le goût du beau en se ranimant éveilla les bonnes pensées et fortifia les nobles sentiments.

Je suis convaincu que si les femmes prenaient ainsi l'initiative, pour donner une direction élevée à ce besoin de distraction que l'on cherche à satisfaire dans la société ; si les hommes avaient d'autres moyens de leur plaire que la frivolité et la fadeur, peut-être les jeunes gens sans valeur se sentiraient-ils un peu moins les maîtres du monde. Peut-être les clubs seraient-ils moins habituellement le refuge des hommes, qui s'ennuient dans les salons. Si l'on avait vaincu le terrible préjugé qui condamne une femme à ne pas être instruite, à ne pas causer de choses sérieuses, à ne pas même paraître s'y intéresser, il y en aurait un bon nombre qui seraient capable de prendre un certain essor, et de s'intéresser à autre chose qu'à des chiffons. Par suite, la femme *intelligente* n'étant pas plus une exception que ne l'est aujourd'hui la femme *pianiste*, elle serait d'autant moins exposée au péril de l'orgueil que lui fait, dit-on, sa position de phénomène.

En un mot, on ne peut détruire le monde, mais ne pourrait-on pas l'améliorer, en lui donnant un autre mobile que le plaisir enivrant ou frivole ? Un progrès intellectuel n'y préparerait-il pas un progrès moral ? Je sais des salons où grâce à une maîtresse de maison digne et intelligente, sérieuse

[redacted]

et aimable, les grands événements, les nobles idées et les bonnes œuvres trouvent toujours un écho, où les conversations solides stimulent l'ardeur pour l'étude en ouvrant de nouveaux horizons à l'esprit, où les émotions pures de l'art développent le goût du beau. Si l'on introduisait un peu plus d'art et de vie intellectuelle dans le monde chrétien, on ne se croirait pas obligé d'aller dans de misérables théâtres pour en trouver quelques reflets, comme on l'entend dire parfois, même dans des familles où la religion est d'ailleurs assez fidèlement pratiquée.

Oui, pour détruire le préjugé si répandu contre les femmes savantes, le vrai moyen à prendre n'est pas de s'opposer au travail intellectuel qui convient aux femmes du monde, mais au contraire de rendre ce travail chose commune et générale ; et c'est ce que j'essaie de faire pour ma part. En effet, le danger vient de ce que l'instruction parmi les femmes est une exception ; dès lors, la femme instruite est tentée de s'énorgueillir d'un mérite qui devrait être regardé comme naturel. Dans un village, l'enfant qui sait lire et écrire, au milieu de camarades ignorants, se croit une exception, et s'imagine être destiné à devenir un monsieur ; il quitte la charrue et prétend à un emploi dans un bureau. En Amérique, tout le monde sait lire et écrire, et les savants de l'école primaire restent à la charrue, et charment seulement leurs veillées par la lecture.

[redacted]

On peut comparer à ces beaux esprits de village les femmes qui prétendent au titre de femme savante. Mais si les femmes regardaient toutes le travail intellectuel comme un devoir, comme un secours, comme une nécessité de leur situation, la pratique commune soutiendrait leurs efforts, sans les exposer à la vanité. Les femmes supérieures s'élèveraient jusqu'au talent; et toutes auraient trouvé pour leur âme cet aliment, si fort contre l'ennui, contre les folies de l'imagination, qui s'appelle l'étude.

[redacted]

DIX-SEPTIÈME LETTRE.

A un ami.

LES OBJECTIONS.

Sans doute, mon cher ami, cette culture intellectuelle chez les femmes peut présenter plusieurs périls, mais il est facile d'y remédier. J'indique ici rapidement et les périls et les remèdes.

Il y a : 1° *La négligence des devoirs matériels.* -- Eh ! bien, il faut prévenir ce péril en fortifiant l'éducation pratique, en donnant aux jeunes filles l'habitude de l'ordre, de la régularité, qui double le temps et fixe dans la vie une place à chaque devoir ; et surtout l'habitude d'une vraie et solide piété, qui impose l'accomplissement courageux de tous les devoirs, dans la paix, la joie, la gravité et quelquefois même l'austérité du foyer domestique.

« C'est à la sévère discipline du travail que je dois le calme bonheur de ma vie, m'écrivait-on, et

[redacted]

cette gaieté d'enfant que j'ai conservée vingt-six ans. C'est grâce à l'étude qu'en attendant avec confiance l'avenir que la Providence me réserve, l'amour de Dieu, la tendresse filiale, l'amitié, ont suffi jusqu'à présent pour occuper mon cœur. Je ne dis pas assez, l'étude et la réflexion m'ont inspiré un autre sentiment : l'ardent besoin de faire la volonté de Dieu sur la terre. »

Il y a : 2° *L'exaltation de l'imagination*, qui donne des besoins de jouissances intellectuelles, dont l'on ne trouve pas toujours la satisfaction.

Mais ici encore, il y a moyen de tout équilibrer. Le point important est que l'éducation réponde aux dons de Dieu, sans les dépasser ni les étouffer : ils portent d'ordinaire avec eux le contre-poids de leurs périls. Une culture excessive est dangereuse, une culture insuffisante ne l'est pas moins. La piété d'ailleurs est ici encore un grand secours.

Je le dois ajouter : la joie que procure le travail, la paix qu'il apporte à l'âme, et la possession de soi-même qui ne se trouve que là, sont aussi très-secourables. La piété seule ne donne pas tout, si elle n'est très-éclairée et très-solide, je dirai plus, si elle n'est soutenue et sauvegardée par le travail. L'oisiveté intellectuelle lui est très-pernicieuse. « Chez nous autres femmes surtout, pour qui la sen-
« sibilité et l'imagination sont les écueils si redou-
« tables de la piété, m'écrivait-on encore naguère,
« le travail est une nécessité absolue pour empê-

[redacted]

« cher leurs funestes effets. C'est le *lest* qui sert à « équilibrer notre barque. »

La vérité est que le travail, en même temps qu'il oblige à l'usage raisonnable de ses forces, fait dédaigner les occupations parasites qu'invente la fantaisie oisive, et « garantit l'âme de cette acti- « vité coupable qui épuise la vie dans la pour- « suite des choses funestes... »

Enfin il peut y avoir : 3° *L'orgueil.* — Eh ! bien, je dis qu'il n'y a, pour le prévenir, que le bon sens cultivé chrétiennement par un travail bien réglé. Il faut remarquer d'abord que si la culture de l'esprit, comme les agréments du corps, peut exciter l'orgueil, l'étude a au moins un contre-poids ; elle met quelque chose de sérieux et de lumineux dans l'esprit, tandis que les succès dus à la beauté et à la toilette ne sont jamais que frivoles ou mauvais.

Disons mieux : c'est la beauté extérieure plus que le savoir qui met en péril la modestie chrétienne ; et je craindrais moins encore la fierté de la science que la vanité de la parure ; l'une au moins accoutume l'esprit aux pensées graves, l'élève par degrés vers l'auteur de toute lumière, et peut trouver un contre-poids dans des aspirations généreuses à la vérité suprême ; — l'autre énerve l'âme par d'égoïstes frivolités et la tient sans cesse attachée à la terre pour s'y dresser à elle-même des autels, et se livrer sans scrupule à une enivrante et incurable idolâtrie.

[redacted]

Sans doute, l'orgueil, sous quelque forme qu'il se présente, c'est, j'en conviens, une raison très-spécieuse pour soutenir les systèmes restrictifs de l'instruction chez les femmes. On veut leur conserver une modestie qui est, dit-on, leur plus bel ornement. Je suis parfaitement d'avis que la modestie est non-seulement une vertu, mais un grand charme. *Mais il n'est point du tout clair pour moi que l'ignorance en soit la meilleure gardienne.* Je dirai encore que, prise en un certain sens, cette modestie elle-même pourrait n'être qu'une vertu païenne, c'est-à-dire fausse ou très-imparfaite.

Non, il n'appartient qu'à la vraie et grande vertu chrétienne d'étouffer, de dominer du moins cette éternelle complaisance en soi-même, qu'on a peinte avec raison comme la plus redoutable ennemie et la dernière faiblesse du sage. Donnez à une femme, toute la science, tous les talents, tout le développement dont elle est capable; mais donnez-lui en même temps l'humilité, telle que l'enseigne l'Évangile, et elle sera ornée d'une simplicité et d'une modestie bien plus vraies et bien plus aimables que celle de la pauvre Indoue, qui se croit un animal d'une espèce quelque peu supérieure aux guenons de la basse-cour, mais bien inférieure à la nature de son mari. Cette humilité chrétienne sera vraiment une vertu, et elle deviendra la mère de plusieurs autres et l'inspiration d'un plus haut désir de perfection. Car l'humilité n'empêche point

[redacted]

de reconnaître les progrès que l'on fait. Comme elle est d'ailleurs sans basse envie, et ne ferme pas les yeux sur le mérite d'autrui, elle nous fait voir ce qui nous manque ; et, fût-on parvenu au faîte du savoir et de l'habileté humaine, elle nous montrerait encore en toutes choses un idéal supérieur, qui excite les efforts, sans amener l'orgueil ni le découragement.

Qu'on se persuade bien enfin qu'un esprit cultivé est de tous le plus propre à comprendre tous ses devoirs, et que c'est l'humilité intelligente, c'est-à-dire la vraie modestie, qui préserve de la pédanderie.

Dans certaines femmes instruites, souvent ce n'est pas l'instruction qui déplaît, c'est la prétention.

Si j'insiste, c'est que les adversaires insistent le plus eux-mêmes ici. Vous avez beau dire, s'écrient-ils : La vanité sera toujours leur plus grand péril ! Eh! sans doute! Mais ce péril n'est-il donc que pour elles? et ne le courons-nous pas aussi nous autres hommes! Ne dirait-on pas que nous sommes invulnérables sous ce rapport? Quoi qu'il en soit, puisqu'on insiste, je répète à mon tour : l'éclat que peut donner à une femme un talent littéraire ou artistique n'est pas le plus grand écueil de vanité qu'on ait à redouter pour elle, qui ne le sait? qui ne l'a vu? Une vaine beauté, des triomphes dans le monde, remplissent bien autre-

[redacted]

ment un cœur de lui-même, et ce danger-là n'a pas son correctif dans la cause même qui le produit.

L'étude, les arts, en élevant une âme, servent de contre-poids aux sentiments vaniteux qu'ils pourraient exciter; et je ne vois guère de garantie pareille dans les succès obtenus par des avantages d'un autre genre.

Tout se résume à dire que les grands dons portent avec eux pour tous, hommes et femmes, un danger contre lequel l'éducation doit fortifier d'avance. L'éducation doit s'adapter aux natures diverses; en développant les germes que Dieu y a déposés, elle doit diriger avec fermeté ce développement, en prévenir les écarts et les travers. C'est à elle aussi de susciter un développement moral en rapport avec le développement intellectuel; d'équilibrer la vie idéale et la vie pratique, qui s'excluent moins qu'on le croit, et dont l'harmonie seule constitue la dignité de l'existence.

« L'exemple de l'Allemagne, dit quelque part Alfred Tonnelé, prouve que la vie de famille, la vie de ménage, l'habitude des affections vraies et simples, n'exclut pas la culture et l'élévation de l'esprit chez les femmes, qu'elle la développe au contraire et l'assainit chez elles. Les plus frivoles, les plus vides, les plus vaines, ne sont-ce pas celles qui se sont le plus affranchies des soins de la maison ; et s'aperçoit-on que cette belle indépendance

ait tourné au profit du sérieux ou même de l'ornement de l'intelligence? »

Je l'avoue du reste, l'éducation est plus importante, plus difficile, quand elle s'adresse à une riche nature; mais elle est aussi plus belle, plus consolante à faire, et prépare de plus beaux fruits.

Le travail qui donne à toute créature humaine les plus nobles aspirations, lui communique aussi la force de chercher à les satisfaire. Il exerce à la lutte, il apprend à dompter la souffrance, enfin, il développe si bien la vie morale en l'éclairant de la lumière intellectuelle, que l'âme est toujours prête à défendre la vérité et le bien par les plus généreux combats et les plus douloureux sacrifices.

Si vous voulez vous en convaincre, mon ami, lisez les fragments ci-joints d'une lettre que j'ai reçue, il y a déjà bien des années, d'une personne inconnue. Cette lettre vous révèlera bien mieux que toutes mes paroles la dignité, l'utilité, la sainteté du travail pour les femmes :

Jeudi 29 août 1867.

« Monseigneur,

« Me permettrez-vous de vous dire, tardivement
« peut-être et sans y être autorisée, le bien que
« vient de me faire la lecture des *Femmes stu-*
« *dieuses et des femmes savantes*... Mon âme sent
« le besoin de vous remercier de la lumière et de

[redacted]

« la force que vos ouvrages, et ce dernier surtout,
« lui ont apportées. L'assurance du bien que l'on
« a fait à une pauvre âme, ne peut être indiffé-
« rente au serviteur de Dieu ; c'est cette pensée,
« Monseigneur, qui m'encourage à vous écrire.

« Vouée depuis l'âge de quinze ans aux soins
« et à l'éducation d'une famille nombreuse, de
« *frères* et *sœurs*, retirée à la campagne, j'ai dû
« chercher en Dieu seul et dans l'étude, la force,
« la consolation, la lumière et le courage. Je
« me demandais souvent à quoi me servirait
« l'étude, plus approfondie qu'elle ne l'est de cou-
« tume pour les jeunes filles, de l'histoire, de la
« littérature, et même du latin. Je me prenais sou-
« vent à douter, mais malgré tout je ne me décou-
« rageai pas. Je consacrai à l'étude mes matinées,
« mes veilles et les moments de loisir que me lais-
« saient dans la journée les soins du ménage et
« de mes enfants d'adoption. Je me sentais pous-
« sée par un singulier attrait, je travaillais sans
« relâche et sans trop me rendre compte. — Mais
« au bout de quelque années, je suis sortie tout à
« coup de moi-même, et la lumière se fit dans
« mon intelligence ; une force soudaine jaillit dans
« mon cœur ; une nouvelle vie s'ouvrait pour moi.
« Mes frères avaient grandi et par conséquent
« avaient besoin de trouver dans la famille autre
« chose que le pain et le foyer. L'un après
« l'autre ils ont passé par des heures difficiles.

[redacted]

« C'est alors que j'ai compris pourquoi Dieu m'a-
« vait donné le goût de l'étude, et une ardeur
« extraordinaire pour enseigner à mes frères ce
« que j'avais pu apprendre. Je me suis senti un
« cœur tout dévoué d'une part, qui m'a fait obtenir
« toute leur confiance ; et d'autre part un esprit
« assez cultivé pour répondre à leurs doutes ;
« assez de courage, en un mot, pour travailler
« avec eux et les aider en toutes choses. — J'ai
« parfois bien souffert, mais le problème que je
« m'étais posé était résolu. Déjà je récolte le fruit
« de mes travaux, et, reconnaissante envers Dieu,
« je continue à travailler pour les jeunes sœurs qui
« me restent à conduire encore. Mes charges se
« sont amoindries, et je consacre mes plus longues
« heures à l'étude. — Voilà ma vie, Monseigneur,
« vous comprenez alors le bien que m'a fait votre
« brochure; elle a été comme la consécration de
« mes luttes, elle a éclairé encore mes idées sur la
« nécessité de l'éducation et de l'instruction pour
« une femme. Que d'étoiles tombées faute de
« forces et de lumières ! Que d'êtres inutiles, que
« d'hommes sans valeur, parce que leurs mères et
« leurs sœurs ne savaient rien ! »

« Ce récit d'une pauvre existence cachée et
« ignorée ne peut être d'un bien grand intérêt
« pour vous, Monseigneur ; mais j'avais besoin de
« solder une dette de reconnaissance, de chercher
« un dernier encouragement, en vous payant ce

[redacted]

« faible tribut et en vous demandant pour moi et « les miens, une bénédiction et une prière. »

Vous le comprenez, mon ami, bien des fois, après avoir lu cette lettre, j'ai demandé à Dieu ses plus abondantes bénédictions pour une telle âme, pour ses frères et ses sœurs, et j'ai tâché, à travers les espaces qui nous séparent, de lui rendre à mon tour le bien qu'une telle confiance m'avait fait à moi-même.

La vérité est donc, mon cher ami, que ces objections possibles n'ont pas de valeur décisive.

Il en est une autre toutefois qu'on ne m'a pas faite, et que moi je fais; et je la trouve si grave, si sérieuse, si radicale, que je vais consacrer à la résoudre toute la seconde partie de cet ouvrage, et la nouvelle série de lettres qui me restent à écrire sur ce grand sujet.

[redacted]

SECONDE PARTIE

L'ÉDUCATION DES FILLES

LETTRE D'INTRODUCTION

A un ami.

LA MAUVAISE ÉDUCATION DES FILLES.
LES PRÉJUGÉS COMMUNS ET LEURS FUNESTES CONSÉQUENCES

Mon cher ami,

Je pose ici, d'abord, une question : les éducations, telles qu'on les fait aujourd'hui, rendent-elles aux jeunes filles, à la société, aux familles, tous les services nécessaires ? préparent-elles les jeunes femmes à l'étude spontanée et personnelle ? leur inspirent-elles le goût du travail ?

Je réponds avec tristesse : Non. Trop souvent ces faibles éducations ne donnent ni élan, ni gravité à l'esprit, ni goût pour l'étude sérieuse, ni raison suivie, ni habitude de la réflexion ; et par suite, les filles ainsi élevées ne savent résister ni

[redacted]

aux dissipations du monde, ni aux ridicules moqueries que la sottise et l'ignorance prodiguent aux femmes studieuses.

Là, mon ami, là est la grande objection, la seule grave; là est le vrai mal, mais hélas! presque toujours irréparable; et comme c'est à la première éducation qu'il remonte, avant de dire le remède, je dirai en peu de mots ce que je pense de l'éducation des jeunes filles et de toutes les lacunes qui s'y rencontrent.

Le défaut capital que j'y trouve, c'est qu'elle ne remédie pas au vice capital de leur nature. Et quel est ce vice? c'est la légèreté.

La nature des jeunes filles étant donnée ce qu'elle est, faible, molle, légère, mobile, tout dans leur éducation doit être ferme, sérieux, grave, généreux; en un mot tout devrait tendre à en faire des *femmes solides*. Tout cela, sans doute, dans la bonté, le dévouement, l'affection, la tendresse de leur cœur; mais sans y laisser jamais pénétrer la mollesse, l'afféterie, ni dominer la vanité, la frivolité.

Il faut donc, avant tout, former en elles le bon sens, la raison, la droiture, la fermeté de l'esprit et du caractère, le courage même, — ne pas leur permettre les timidités, les peurs déplacées, ni tolérer dans leurs habitudes rien d'irrégulier, de capricieux, de décousu. Et, je l'ajoute, cette solidité, il faut la porter dans l'instruction comme dans l'éducation. Il faut former des filles et des femmes

[redacted]

de bon sens, qui se décident et agissent par des principes de foi et de raison. Leur inspirer quelque chose de sage, de mesuré, de modéré en tout.

La raison, la réflexion, l'attention, la suite, c'est ce qui manque le plus à l'éducation et à l'instruction des jeunes filles comme à la vie des jeunes femmes.

On ne leur enseigne presque rien qui soit sérieux, réfléchi, solide ; rien qui forme leur raison, leur jugement; je vais vous étonner, rien même qui les intéresse au fond.

Pour les intéresser réellement, il faudrait à tout prix illuminer chaque chose par le rayon des principes supérieurs destinés à éclairer toutes les branches de l'éducation. Il faudrait, en fixant leur esprit, empêcher l'*évaporation* de cet esprit léger à l'excès.

J'ai parlé d'*évaporation*; le fait est que, quand leur première éducation n'a pas été très-solide, les jeunes filles deviennent quelquefois tout à coup si légères, que les comparer à la vapeur, ce n'est pas exagérer. C'est de quatorze à seize ans qu'a lieu ce phénomène, et qu'étant à la lettre *évaporées*, on les voit se jeter à la surface de toutes les branches de l'éducation, et devenir folles de musique, de littérature excentrique, de science fausse, et quelquefois de piété vaine, comme aussi de toilette et de plaisir.

A ce mal, il n'y a qu'un remède, c'est de substi-

[redacted]

tuer en tout la raison, la réflexion, à l'impression, à la curiosité; la foi solide et agissante, à la piété superficielle.

On fait trop uniquement travailler la mémoire des jeunes filles, quand il s'agit d'études; et je l'ajouterai, on développe trop exclusivement leur adresse mécanique, quand il s'agit de beaux-arts.

Mais partout, on laisse leur intelligence sans forte culture. Cependant cette intelligence naturellement juste est apte à s'élever et à se fortifier. Mais il faudrait que le bon sens naturel des femmes fût développé par l'attention et la réflexion appliquées à des objets sérieux, et que l'intuition, qui est le procédé de leur esprit, leur fît pénétrer la vraie lumière.

« N'êtes-vous point frappé de la légèreté et de l'insignifiance des femmes? m'écrivait, il y a peu de jours, une mère de famille digne d'être entendue; du vide de leur intelligence et par suite de la futilité de leur vie? Combien en connaissez-vous qui soient à la fois solides et agréables? ...Et pourtant, que de qualités naturelles! Je vois cela chez ma fille : elle a de la finesse d'esprit et l'intuition de tout ce qui est beau et bon, son cœur ressent toutes les délicatesses du dévouement. Que lui manque-t-il donc, me direz-vous, et d'où viennent vos déceptions? Hélas! je crains pour l'avenir, parce que je ne trouve pas en elle cette solidité d'esprit et de jugement sans laquelle on ne peut

[redacted]

faire fond sur rien Son éducation, sous ce rapport, a été évidemment très-médiocre. »

Par exemple, et pour toucher ici un point capital, la dévotion : la base en devrait être une foi solide et éclairée, une conscience ferme; la piété tendre leur viendra assez d'elle-même; mais souvent, c'est le contraire qu'on fait. Dans beaucoup de pensionnats, la grande et forte *instruction chrétienne* est médiocre, et les *dévotions* surabondent.

Dans toutes les classes, même dans les premières, mais surtout dans la classe *supérieure*, et aussi déjà dans la classe précédente, il faudrait un enseignement religieux, historique, dogmatique et moral, qui s'élèverait par degré, et aurait pour but, en donnant la pleine connaissance des vérités de la foi et toute l'instruction nécessaires, de fortifier les intelligences et de leur inspirer l'habitude de la réflexion et du raisonnement.

Comme je viens de le dire, substituer la *réflexion* à *l'impression* chez les femmes, serait attaquer la frivolité à sa racine; ce serait réformer dans le vrai sens du mot l'éducation féminine. Sans ce granit du bon sens, religieux, philosophique et moral, il y a tout un ordre élevé d'idées saines, raisonnables, et fondamentales, qui reste comme un trésor dont les femmes n'ont pas la clé.

Chez la plupart des jeunes maîtresses elles-mêmes, dans les pensionnats, l'éducation, non disciplinée, n'offre aucun fond de solidité logique

[redacted]

et morale, aucune méthode, aucune raison suivie.

On me permettra de le dire avec le respect dû à de grands dévouements : Ce qui manque le plus aux institutrices et par conséquent à l'éducation qu'elles donnent, c'est moins l'étendue des connaissances que la solidité de l'esprit. Très-souvent même, dans de bons pensionnats, on ne fait travailler que la mémoire; on ne forme pas le jugement. « Il semblerait, m'écrivait-on encore, que les femmes n'ont pas besoin de bon sens, tant *on cultive peu en elles la faculté de raisonner juste, qui seule cependant fait agir avec rectitude.*

. La vérité est, comme le disait Ozanam, qu'un traité de l'instruction des jeunes filles et des jeunes femmes reste à faire. Rien n'y est vraiment entendu comme il faut. Rien ou presque rien n'y donne des fruits durables. Et si vous ajoutez à cela les occupations, les distractions d'une première année de mariage, vous comprendrez vite comment bientôt tout est abandonné, tout est oublié, de ce qu'on avait su ou cru savoir.

Mais, dit-on, on enseigne cependant aux jeunes filles une multitude de choses. Eh ! sans doute, et c'est précisément ce dont je me plains; on leur enseigne trop de choses : je me plains des programmes trop chargés ; et ce que je demande aux institutrices, c'est que l'éducation et l'instruction des jeunes filles soit faite pour ce qui est son but essentiel, le développement de leurs facultés,

[redacted]

et en particulier de leur jugement, et nullement en vue d'un examen et d'un programme. Je m'élève contre ce système d'éducation qui tend à leur prodiguer des notions générales assez étendues, mais encore plus superficielles, telles que la nécessité des grades universitaires en impose aux jeunes gens, et qui ne parviennent que trop souvent à fatiguer leur mémoire, et à énerver leur intelligence. Rien de fort, rien de grave, rien de profond : de tout un peu; mais qui ne sait qu'on perd en profondeur ce que l'on gagne en surface, comme le disait un ministre intelligent (1). Le cadre de l'instruction est immense. Beaucoup de jeunes filles, outre les études ordinaires, grammaire, arithmétique, géographie, histoire, rhétorique, sciences naturelles, commencent à apprendre une ou deux langues, étudient le chant, jouent du piano, dessinent et peignent, s'exercent à tous les ouvrages de fantaisie, qui se succèdent selon les caprices de la mode, tels que : polychromanie, fleurs en cuir, etc. etc. Il est évident qu'une vie et des efforts ainsi éparpillés ne peuvent amener un vrai résultat. Et j'ai entendu les plus sages institutrices gémir de l'obligation qu'on leur impose de satisfaire à de tels programmes.

De cette sorte, on apprend un peu de tout, et

(1) M. de Parieu, ministre de l'Instruction publique, à l'Assemblée législative, en 1850.

on ne sait rien comme il faut; on n'a pas acquis un seul talent développé, une seule faculté vive, ni même un goût sérieux pour quoi que ce soit.

« Il vaut bien mieux que vos filles sachent moins de choses, disait Mme de Maintenon, et qu'elles les comprennent, et que les maîtresses s'occupent davantage de former leur jugement que de remplir leur mémoire. »

Ces demi-talents, ces goûts d'étude superficielle n'avancent à rien. Des notions générales et vagues, mais pas de connaissances sûres, rien qui élève l'âme et donne un solide aliment à l'esprit : c'est juste ce qu'il faut pour paraître et briller un moment, mais non pour être quelque chose et quelqu'un; c'est juste ce qu'il faut pour ne plus rien faire, dès qu'on est sortie du pensionnat.

Or, c'est précisément le contraire qu'il faudrait, si on voulait avoir des femmes sérieuses, appliquées, capables d'être utiles un jour à leurs maris et à leurs enfants.

En vérité, d'ailleurs, le monde a des indulgences et des exclusions qu'on a de la peine à s'expliquer. On approuve, et on fait bien, une jeune fille qui parle deux ou trois langues vivantes. Mais si, suivant le conseil de Fénelon, vous avez appris un peu de latin, cachez cette étude *comme un péché* (1).

(1) C'est ce que m'écrivait il y a quelques jours une jeune emme fort intelligente : « Il y a des lois somptuaires pour les

[redacted]

On enseigne trop, ou l'on n'enseigne pas assez, mais surtout on enseigne mal.

1° Dans les meilleurs pensionnats, l'éducation de l'esprit est très-vulgaire. On fait entrer dans la tête beaucoup de mots, et peu de lumière dans l'esprit; on n'exerce pas l'intelligence des enfants. On entasse dans leur mémoire un cahos indigeste et confus, un mélange de tout qui n'est vraiment rien, un amas de connaissances jetées pêle-mêle, comme des perles qui s'éparpillent bien vite, parce qu'on n'a pas su les enfiler.

J'entends parler de méthodes nouvelles appliquées dans certains cours de Paris, qui tendent à faciliter l'instruction des jeunes demoiselles, et à la rendre moins laborieuse. Ces méthodes, en paraissant faciliter l'étude, exagèrent le plus grand défaut des éducations; elles dispensent les enfants de la réflexion, et les engagent tout au plus à quelques efforts de mémoire : et cependant, on ne peut trop le répéter, apprendre beaucoup, importe peu; ce qui importe immensément, c'est d'arracher l'esprit des femmes à la futilité.

Une des causes du mal, c'est la folle exigence des parents.

Les parents adorent leurs filles, et veulent qu'a leur entrée dans le monde, le monde puisse les

« études des femmes. Elles peuvent savoir quatre langues vi-
« vantes, on le leur pardonne; mais sont-elles capables de com-
« prendre les psaumes : ce sont des bas-bleus.

[redacted]

adorer a son tour. Voilà pourquoi ils sont si impatients de les voir parées d'un certain savoir, et ornées de toutes ces frivolités qu'on appelle arts d'agrément. A leur gré, on ne leur apprend ni jamais assez vite, ni jamais assez de choses; et les choses qu'ils veulent qu'on leur apprenne ne sont malheureusement pas celles qu'il importe le plus aux jeunes personnes de savoir. Ils importunent, ils fatiguent les institutrices, et l'intérêt, la crainte de la concurrence leur venant en aide, ils finissent par tout obtenir.

2° Les études ne sont pas coordonnées de manière à former un tout vivant, substantiel et frappant, qui s'empare vivement de l'intelligence, de l'âme, et y reste.

3° Ce qui dans l'enseignement est important, n'est pas assez distinct de ce qui n'est qu'accessoire, et l'on n'y consacre pas assez de temps ni assez de soins.

4° On enseigne la lettre et non pas l'esprit des choses. On enseigne la philosophie théorique, mais non la philosophie *pratique*, ou l'application du raisonnement. Des sons au lieu de musique, des dates au lieu d'histoire, des mots au lieu d'idées: tout cela ne fait que charger leur mémoire, sans former leur jugement et sans élever leur âme.

5° Enfin, et c'est ici le plus fâcheux, les études ne sont pas présentées d'une manière assez intéressante, pour développer le goût du travail et l'esprit d'application.

[redacted]

6° Que dire surtout des leçons si superficielles, et *à cause de cela* si inutiles, réservées pour les dernières années de l'éducation ? Ces rapides leçons ont pour objet, outre la littérature, qui est très-mal enseignée, *quelque* PEU de philosophie, d'astronomie, de géologie, de botanique, et je ne sais quoi encore. Ah ! qu'il faut craindre ce PEU, et qu'on me permette ce cri, qu'il faut craindre de flatter ces jeunes esprits avec de grands mots, il n'y a rien de plus propre à les enfler et à les perdre ! Rien aussi ne les dispense mieux d'un travail sérieux et appliqué. Une des facultés les plus ordinaires des jeunes filles étant de saisir très-vite ce qu'on leur enseigne, de bons maîtres ne peuvent trop éviter pour elles un enseignement superficiel, car elles s'assimilent rarement ce qu'elles saisissent si promptement. Les femmes trompent l'œil le plus expérimenté, au point d'avoir l'apparence d'être *intelligentes*, quand le plus souvent elles ne sont qu'*impressionnées*, et cent fois plus délicatement que les psychologistes habiles qui les observent.

Ce qu'il faut donc, avant tout, c'est de ne pas se contenter de grands mots, mais de donner un enseignement solide, et assez profond pour que ces jeunes filles comprennent qu'après avoir étudié beaucoup, elles savent en définitive peu de chose : car il est capital, à proportion qu'on voudra les mieux instruire, de leur conserver, et au besoin

[redacted]

de leur faire acquérir par de vertes leçons, la modestie de l'esprit, sans quoi les plus instruites deviendraient les plus insupportables.

Autrement l'inintelligence des professeurs et la vanité des parents et des institutrices feraient de nos jeunes filles les mieux douées des espèces de femmes savantes, c'est-à-dire des pédantes, qui ne sauraient rien, parce qu'on leur aurait mal appris ce qu'elles savent, et qu'à l'ignorance réelle, elles ajouteraient la présomption (1).

Pour mieux faire comprendre ma pensée sur le danger de ces enseignements superficiels, je prendrai un exemple, et je l'emprunterai à l'enseignement de ce qu'on appelle les arts d'agréments; non-seulement parce que le défaut que je signale est ici très-sensible, mais encore parce que ce sont ces arts d'agréments, mal pris, mal enseignés, qui ont sur l'éducation des jeunes filles la plus funeste influence, et par le temps qu'elles y perdent, et par la médiocrité de l'enseignement qu'elles y trouvent.

J'ai vu des jeunes filles recevoir pendant leur éducation des leçons de musique ou de dessin à

(1) Mme de Maintenon disait encore :

« On doit moins songer à orner leur esprit qu'à former leur raison : cette méthode, à la vérité, fait moins paraître le savoir et l'habileté des maîtresses ; une jeune fille qui sait mille choses par cœur brille plus en compagnie et satisfait plus ses parents que celle dont on a pris soin seulement de former le jugement, qui sait se taire, qui est modeste et retenue, et qui ne paraît jamais pressée de montrer son esprit. »

[redacted]

20, 30 fr. le cachet. Puis, dès le premier jour de leur liberté, elles cessent de cultiver des talents qui ne leur ont jamais plu sérieusement, bien qu'ils aient coûté si cher.

Je prends cet exemple, parce que c'est le plus saillant : la plupart des jeunes filles passent sept ou huit années de leur éducation à étudier le piano, souvent trois et quatre heures par jour. Mais cette étude à laquelle on donne tant de place et de temps, et qui pourrait ouvrir des horizons à l'esprit et à l'âme, ne le fait pas. Pourquoi ? Parce qu'on n'enseigne pour ainsi dire que l'écorce de l'art : on ne va pas jusqu'au fond ; et avec beaucoup de temps et de peine, on n'aboutit d'ordinaire qu'à ces *talents sans âme*, dont parle Topffer, qui empruntent ou donnent quelque vie à la vanité seule ; talents sans aucune utilité dans la pratique, sans élan ni de cœur ni d'intelligence, sans nulle *racine dans l'esprit*, et qui ne survivent presque jamais à une première année de mariage.

Le charmant auteur qui s'élève avec tant de vivacité contre l'usage que l'on a fait des arts dans l'éducation des jeunes personnes, et contre ce que l'on appelle d'ordinaire les talents d'agrément, s'écrie : « Que j'en ai vu et entendu de ces talents « d'agrément, et combien peu d'agréables ! Les « jeunes filles ne s'intéressent à rien, comprennent « peu, ne sentent pas... Je crois qu'elles pourraient « au contraire chercher dans les arts, à côté d'une

« amusante récréation, une onction pour le cœur, « un exercice à l'esprit, une carrière à l'imagina- « tion, et trouver à tant de facultés, que les occu- « pations ordinaires des femmes tuent ou laissent « oisives, un perfectionnement qui serait comme « la parure de l'âme. »

Au lieu de cela, la musique est une étude en quelque sorte matérielle, et qui ne s'élève jamais jusqu'à l'âme, pas même jusqu'à l'intelligence la plus vulgaire de l'art!

La plupart des jeunes filles ne cherchent dans la musique que l'habileté du mécanisme. Elles ne pénètrent pas dans le sanctuaire de l'art, et n'y trouvent rien qui élève, qui exerce les nobles facultés.

Combien qui passent plusieurs heures par jour au piano, et qui n'ont aucune connaissance des maîtres, des écoles, des styles, aucun sentiment esthétique, ni le sens ni l'intelligence de ce qu'elles font, et qui ne distinguent pas un morceau de Beethoven d'un morceau de Verdi : « On a fait de la musique, dit le P. Gratry, un brillant tapage qui ne repose pas même les nerfs. Les maîtres ne s'inquiètent que de donner un doigté agile ; il en est bien peu qui cherchent à former un style, à faire comprendre et apprécier les auteurs, saisir l'enchaînement des idées musicales. »

Aussi, après que ces jeunes filles ont passé leur vie au piano, leurs doigts ne font qu'exécuter avec plus ou moins d'habileté ce que leur esprit ne com-

[redacted]

prend pas. C'est à peu près comme si elles récitaient éternellement et imperturbablement des morceaux écrits dans une langue qui leur serait inconnue.

Non, il faut faire de la littérature et de l'esthétique musicale en même temps que des études de mécanisme : autrement, c'est comme si on jouait d'un orgue de barbarie.

En Allemagne, où la musique a une grande part à l'éducation des jeunes filles, on en fait quelque chose de plus sérieux ; elles apprennent l'harmonie, remontent du mécanisme à l'art.

Mais avec les procédés français, je déclare en tout genre *l'éducation supérieure* des jeunes personnes une *utopie*, un *mythe*, qui n'a habituellement aucune réalité. Ou l'on retire les filles du couvent à l'âge où elles pourraient le mieux profiter, ou bien elles y sont condamnées *aux travaux forcés de la musique* ; ou bien enfin elles sont promises en mariage, et elles le savent. Bref, la jeune fille qui suit posément, raisonnablement, ses classes supérieures, est par le fait le *phœnix* de l'éducation.

On traite le dessin comme la musique. J'ai vu des femmes qui dessinaient avec exactitude, et même avec facilité, ne pas pouvoir discerner un bon tableau d'un mauvais, ignorer si Raphaël fut le maître ou l'élève de Pérugin. Le talent même ne développait pas en elles le sens du beau.

C'est que le monde livre aux jeunes filles le domaine de l'art, à condition seulement qu'elles

[redacted]

n'y élèveront en rien leur âme, et ne feront qu'y perdre leur temps; et quant aux arts plastiques, le goût de la peinture commence déjà à éveiller des critiques, si bien que M. de Maistre s'effrayait de voir sa fille peindre à l'huile. En un mot, on veut restreindre *les arts* à ce qu'on appelle les *talents d'agrément*, et les lois somptuaires dictées par le préjugé ou par l'orgueil masculin, sont plus sévères encore en ce qui concerne les études littéraires.

Sauf la musique et le dessin, à un certain âge, et très-tôt, l'éducation d'une fille doit être finie. — « Depuis ma dix-huitième année, m'é-« crivait une jeune personne à laquelle je conseil-« lais l'étude, quand je veux étudier, on me de-« mande toujours si je n'ai pas fini mon éducation. » Finir son éducation, cela veut dire fermer livres et cahiers; ne plus écrire que des lettres à ses amies, broder un peu, et cultiver en l'air des talents plus ou moins agréables, si on en a.

Je m'arrête; et après avoir indiqué les défauts, les excès et les lacunes des éducations ordinaires pour les filles, et signalé le défaut fondamental de ces tristes éducations, qui est le défaut de solidité, je vais essayer d'indiquer ce qu'il faudrait faire, pour faire mieux, et pour préparer, dans la bonne et solide éducation des jeunes filles, l'avenir studieux et honorable des jeunes femmes.

DEUXIÈME LETTRE

APPEL AUX MÈRES.

O mères ! que votre mission est belle ! Et que Dieu, en vous confiant ces âmes d'enfants à élever, à instruire, à former, vous impose de nobles devoirs !

Il est vrai aussi qu'il a mis en vous, pour cette œuvre, des dons sublimes, et de merveilleuses puissances.

Mais les connaissez-vous assez ces grands dons ? Ces puissances sont-elles suffisamment développées en vous ? Avez-vous été bien formées pour cette grande tâche ? Êtes-vous prêtes à l'accomplir ? En un mot, êtes-vous assez élevées vous-mêmes pour élever vos enfants ?

Que dis-je ? Le pouvez-vous toujours, à vous seules ? Le temps même et les moyens ne vous manquent-ils pas souvent ? Et n'êtes-vous pas d'ordinaire forcées de recourir à des auxiliaires ?

[redacted]

Moment suprême, où une mère donne à une autre l'âme de sa fille à cultiver! Quand on a observé de près alors, on est témoin d'un cruel déchirement, et on voit une fois de plus la force de l'amour dans le cœur d'une mère, qui, pour le bien réel et éternel de son enfant, ne recule devant aucun sacrifice.

Mais que les mères le sachent bien : même alors, tout pour elles n'est pas fini; leur mission ne cesse pas, pour être partagée; elles-mêmes, autant qu'elles le pourront, devront encore prendre une grande part à l'éducation de leur fille.

Mais ces secondes mères, auxquelles est remise cette âme d'enfant, pour que l'œuvre maternelle se fasse par elles, il faudrait qu'elles fussent elles-mêmes des mères, et, si j'ose le dire, plus que des mères par le cœur et selon la grâce, puisqu'elles doivent répondre à la confiance des mères selon la nature (1).

Mais le sont-elles? Et si, là aussi, l'insuffisance se retrouve, si les lumières, si la raison, si la gravité, si l'autorité, qui doivent présider à une telle œuvre, ne sont pas au degré qu'il faudrait chez les institutrices elles-mêmes, que deviendront ces pauvres enfants!

C'est pour conjurer de tels périls, c'est pour

(1) Elles ne sont pas obligées seulement à instruire ces enfants, dit Madame de Maintenon, mais à les élever, ce qui comprend tout le soin des mères envers leurs filles.

[redacted]

aider à l'accomplissement de cette tâche, que je fais ici appel aux mères, à toutes les mères, aux mères selon la nature, et aux mères selon la grâce, et qu'à toutes je voudrais pouvoir dans ce livre révéler toute la grandeur de leurs devoirs; leur bien dire où gisent ici les difficultés, où sont les lacunes, où sont aussi les remèdes et les ressources. Je les appelle donc, je les appelle toutes au travail et au grand art de l'éducation.

Je viens élargir devant elles des voies qui sont peu tracées, et j'invite à marcher dans la vraie lumière tant de femmes dévouées, dont les puissantes facultés n'ont pas été assez cultivées, et demeurent trop souvent sans emploi.

A mon appel, je ne doute pas qu'elles ne répondent.

Une femme d'un esprit et d'un cœur rares, a qui j'avais écrit quelque chose des lignes qui précèdent, me répondit : « Si vous daignez, Monseigneur, dire ces choses à toutes les mères, croyez-le, toutes les mères dévoreront un livre qui fera vibrer des cordes si tendres et si fortes dans leur cœur. Vous obéir, dans un tel but, sera une résolution unanime parmi nous, et se livrer aux études que vous indiquerez, sera un besoin senti par toutes celles qui auront des filles à élever. »

Fortifié par cet encouragement et par d'autres encore, je convoque donc à l'étude de ce beau sujet :

[redacted]

1° Toutes les mères qui se sentent le courage, comme elles en ont le temps et le devoir, d'élever elles-mêmes leurs filles, prêtes à s'imposer pour cela tous les sacrifices, tous les soins, toutes les études, toutes les abnégations nécessaires;

2° Les mères qui veulent au moins garder près d'elles leurs filles pour leur faire faire leur première Communion, et aussi leurs fils, et retarder ainsi autant que possible l'entrée au couvent ou au collége.

3° Toutes les institutrices, toutes les mères spirituelles, vouées à l'éducation des jeunes filles riches, soit dans les ordres enseignants, soit dans les pensionnats laïques.

4° Les religieuses des petites écoles qui ont leurs premières études, leurs connaissances acquises à consolider, pour instruire et élever, aussi bien que possible, l'âme des enfants pauvres qui leur sont confiées.

5° Les très-dignes personnes qui ouvrent des cours, ou qui donnent des leçons, avec un dévouement d'autant plus admirable qu'il n'est pas toujours estimé autant qu'il le mérite.

Voilà les femmes auxquelles j'adresse ce livre: voilà toutes celles à qui je voudrais révéler la sainte œuvre de l'éducation, afin qu'elles puissent y employer les trésors de bon sens et d'intelligence que Dieu a mis dans leur âme, ce fond lumineux de pure raison et de sagesse chrétienne dont il a fait leur apanage.

[redacted]

Et de plus je déclare que ce n'est pas seulement aux âmes **D'ÉLITE** que s'adresse mon livre, parce que de telles âmes sont exceptionnelles. Non, c'est à toutes les âmes, pourvu qu'elles ne soient pas trop défaillantes, et qu'elles aient conservé intact en elles le fond des facultés reçues de Dieu. Ce sont toutes ces âmes de mères et d'institutrices que je voudrais placer ici en face de ce *fond éternel*, de ce fond divin qui est en elles, et qu'elles doivent glorifier par la culture et par le développement de leurs facultés, dont la puissance et la sphère s'étendront dans la mesure du courage et de l'*attention*, avec lesquels elles sauront entrer dans la voie que j'ouvre devant elles.

Et qu'elles me permettent de leur dire d'abord toute la vérité.

Quelle est ici toute la vérité? La voici : C'est que l'éducation est avant tout, sans doute, une œuvre d'amour et de dévouement; mais c'est aussi une œuvre de raison et de lumière, d'élévation et de force. En un mot, il faut éclairer, élever, fortifier, ennoblir ces âmes d'enfants. Mais, pour éclairer, il ne faut pas être soi-même dans les ténèbres; pour élever, il ne faut pas être trop descendu soi-même dans la vulgarité; pour fortifier, il ne faut pas être tombé la première en défaillance. Or, que de mères, que d'institutrices en sont là! Et pourquoi? parce qu'elles-mêmes n'ont reçu qu'une éducation incomplète, qui n'a

[redacted]

pas atteint les profondeurs de leur intelligence, ni dirigé assez vigoureusement leur sensibilité et leur volonté, ni élevé assez haut leur esprit et leur caractère.

Mesdames, permettez-moi de vous le dire avec compassion et respect : on vous accuse d'être impressionnables, mobiles, personnelles, peu appliquées; et moi j'ajoute : ce n'est pas toujours votre faute, mais celle de votre éducation : presque toute éducation de jeune fille est négligée aujourd'hui, et manque du côté de la raison, du jugement, de la solidité. On vous a si peu aidées sous ces rapports, qu'on vous a laissé ignorer ce que vous auriez compris merveilleusement, si on eût daigné vous en instruire, si on eût pris la peine de cultiver les admirables facultés intellectuelles et morales que Dieu vous a départies. Mais non, on vous a voilé la lumière de votre raison, cette lumière divine qui resplendit au fond de votre esprit à votre insu. On a délaissé en vous ces dons divins. On les croit superflus, plusieurs vont jusqu'à les proclamer dangereux.

Donc, tout d'abord, j'irai au fond, à la racine même du défaut capital, qui fait que l'éducation des femmes, chez nous, des mères d'abord, des filles ensuite, n'est pas ce qu'elle devrait être, et fléchit ou avorte déplorablement.

Ce défaut capital, c'est *la légèreté*, *l'irréflexion*. Oui, il faut le reconnaître, ces grandes qualités

[redacted]

maîtresses, *l'attention*, la *réflexion*, c'est ce qui manque trop souvent dans l'éducation des jeunes filles, et pourquoi?

Leur nature, sans doute, y est pour beaucoup: c'est le défaut d'une de leurs qualités. Elles sont vives, spontanées; le sentiment, l'impression domine chez elles, et trop souvent les emporte.

Ces écarts, soit pour l'intelligence, soit pour le cœur, sont redoutables. Rien ne demande plus à être gouverné.

Mais le malheur est que rien ne l'est moins aujourd'hui; ou, si l'on trouve ces expressions excessives, il est incontestable que cette extrême sensibilité et impressionnabilité des jeunes filles ne reçoit pas assez dans l'éducation, telle que d'ordinaire on la leur donne, son nécessaire correctif. A leurs habitudes d'enfance, faites de légèreté et d'irréflexion, on n'oppose pas assez les habitudes contraires. On ne leur apprend pas assez à contenir, si je puis ainsi dire, l'effusion d'elles-mêmes, et de toutes leurs facultés. L'enseignement des jeunes filles n'a pas assez pour but de former en elles la solidité de l'esprit. Presque pas un de leurs livres classiques, — je les ai tous lus, — ne les accoutume suffisamment à la réflexion. On cultive leur mémoire, leur vive et prompte appréhension des choses, mais bien peu leur jugement. Leur faire l'honneur de les inviter à réfléchir, à comparer, à raisonner,

à remonter des effets aux causes, c'est-à-dire les porter à penser, à agir sérieusement, est chose à peu près interdite dans l'éducation ordinaire qu'on leur donne.

De peur d'en faire des raisonneuses, on semble vouloir renoncer à les faire raisonnables, et on se plaint qu'elles ne le sont pas, quand on n'a rien fait pour cultiver leur raison, pas même pour la leur révéler à elles-mêmes.

Ah! je le sens, il faut que je parle ici bien doucement, car je touche à des plaies vives; mais comment les dissimuler, si on veut les guérir? N'est-il pas certain que beaucoup de femmes sont *impressionnables* plutôt que *raisonnables?* N'est-ce pas ce dont on se plaint? Je ne crois pas les maris sur tout; mais il faut bien cependant les entendre quelquefois! Ma femme est si impressionnable, dit l'un : si peu raisonnable, dit l'autre; il est si difficile de lui parler raison... Eh! je crois bien, c'est ce qu'on n'a jamais fait; pas même aux jours de son éducation! pas même vous en l'épousant! et vous commencez à l'heure la moins favorable, à cet âge où l'*impressionnabilité* est au comble, domine tout. Le grand mal, c'est que leur raison n'a pas reçu, dans leur première éducation, la culture et la discipline qui lui permettraient d'éclairer leur sensibilité et de gouverner leur imagination. Leur éducation a été manquée.

Des éducations manquées on pourrait former

[redacted]

trois classes : Éducations *incomplètes*, interrompues (1), par la faiblesse des parents ou par la frivolité de la vie mondaine ; c'est le très-grand nombre. Éducations *entassées*, surchargées ; c'est le fait des programmes, des préjugés et des systèmes absurdes en vigueur. Éducations *dévoyées*, par l'abus et l'excès des arts d'agrément.

A ces maux spéciaux, il faudra appliquer des remèdes particuliers; mais on peut les prendre aussi d'ensemble, puisqu'ils ont une cause générale, et comme cette cause générale, comme le mal foncier de l'éducation des filles, c'est qu'on les

(1) Une des causes les plus fréquentes des éducations manquées, c'est quand on les interrompt trop tôt ; et c'est ce qui arrive dans les meilleurs pensionnats par la faiblesse des parents.

Cette grave question fut discutée à Saint-Cyr devant Madame de Maintenon. *Toutes les raisons pour et contre furent examinées avec le loisir et l'attention nécessaires ; et enfin on conclut* que finir l'éducation d'une jeune fille à *quinze ou seize* ans, c'est renoncer au développement sérieux de son intelligence, de son caractère et de toutes ses facultés, et perdre à peu près tout le fruit de l'éducation reçue dans les années précédentes.

Madame de Maintenon fut expressément d'avis que l'éducation ne pouvait pas être finie sans péril avant la vingtième année. *Treize ans*, dit-elle (de sept à vingt), *ne sont point trop longs pour les instruire de tant de choses, et les affermir dans toutes* les vertus nécessaires à leur avenir. *Voudriez-vous*, dit-elle en finissant aux dames de Saint-Cyr, *renoncer à ce noble travail, pour les renvoyer dans le monde à l'âge le plus périlleux ?*

Aujourd'hui, ce ne sont pas les institutrices religieuses qui renoncent à ce noble travail ; ce sont presque toujours les parents qui n'en veulent pas.

[redacted]

tient inexorablement dans la région obscure du sentiment, les condamnant, par préjugés, à ne jamais passer dans la région lumineuse de leur propre raison, voilà où il faut porter le remède.

Et qu'on ne m'accuse pas de sévérité; non, non, je ne suis point sévère, lorsque je ne veux pas que les femmes demeurent dans la spontanéité irréfléchie, jusqu'à ce qu'une main de fer, la souffrance morale ou physique, les frappe, et les ramène à elles-mêmes, à la raison, à la réflexion, mais brisées par la douleur.

A tout prix, il faut rendre de bonne heure les femmes *réfléchies*, *attentives*. La légèreté, l'inattention, l'irréflexion, je ne saurais trop le dire, c'est l'ennemi, le défaut capital à vaincre.

Comment y parviendra-t-on? Tout d'abord, en profitant d'un autre don qui est en elles, merveilleux aussi, précisément celui qu'il faut développer, la raison, le bon sens. Quelle erreur de croire que les femmes en soient moins pourvues que les hommes! Non; chez elles, sans doute, la raison a une nuance particulière, une façon propre de saisir et de s'assimiler les choses ; mais on y trouve le fond solide aussi, si on sait par l'éducation pénétrer jusque-là. Cette lumière divine de la raison resplendit au fond de leur esprit. Mais il ne faut pas leur en voiler les trésors ; il faut au contraire les leur découvrir, les dégager, les mettre en œuvre, les exploiter.

Il faut donc, et dès les premières années, — les mères, les institutrices ne sauront jamais trop s'y appliquer, — accoutumer les jeunes filles à réfléchir, à juger, à se rendre compte, à raisonner, à comprendre le fond des choses; les accoutumer aux idées saines, aux goûts sérieux, aux pensées graves : il faut les saisir par là, les étonner quelquefois, et les convaincre; puis les diriger habilement et vigoureusement. Si on fait le contraire, si on ne leur parle pas raison, si on néglige de les prémunir contre les défauts qui les entraînent, si on ne les retient pas sur la pente qui quelquefois les précipite, si on laisse dominer ces facultés brillantes du sentiment et de l'imagination au détriment des qualités solides, qu'on trouve en elles quand on les y cherche, c'en est fait, l'équilibre est rompu, le lest n'existe pas ; ni l'esprit, ni le caractère n'ont la fermeté, la solidité nécessaires; l'enfant est agréable peut-être, elle n'est ni fortifiée, ni élevée, pas même bien instruite ; l'éducation sera nulle.

Je mets donc au premier rang ce qui doit y être, mais ce qui d'ordinaire n'y est pas : la culture de la raison, du jugement, du bon sens; du bon sens qui, pour les femmes aussi et surtout pour elles, doit être appelé, comme dit Bossuet, *le maître de la vie humaine*; et, à ce moment suprême où vous devez travailler enfin à l'éducation de vos enfants, ô mères, je viens à votre secours; j'y viens comme Évêque et comme Père des âmes ; j'y viens pour

[redacted]

vous-même et pour vos filles. Je veux vous ouvrir les trésors de votre âme, et vous révéler à vous-mêmes la divine lumière de votre intelligence, afin que vous vous en serviez pour cette grande œuvre. Un grand péril vous menace dans ce que vous avez de plus cher au monde. J'accours comme ami de la jeunesse, et j'espère sauver les filles en éclairant leurs mères, leurs institutrices, toutes celles enfin qui sont destinées par Notre-Seigneur Jésus-Christ à développer, à élever en ces enfants la vraie vie de l'âme.

Un grand et indispensable auxiliaire de cette éducation du jugement et du bon sens, c'est la piété; mais, il est absolument nécessaire de le dire, non pas la piété trop ordinaire chez les femmes, une piété que je pourrais appeler toute de sentiment : non, mais la vraie et solide piété, c'est-à-dire une foi éclairée, une religion pratique, et la fermeté de la conscience.

Cela suppose deux choses : une connaissance sérieuse, approfondie, des vérités de la religion; puis l'amour du devoir et le développement du sens moral. Rien, on le comprendra sans peine, ne contribue plus à la solidité de la raison elle-même que cet affermissement de la foi et cette forte éducation de la conscience. Il vient de là à la jeune fille, à la jeune femme, des forces merveilleuses contre toute espèce d'entraînements, d'illusions et de chimères. La vie apparaît alors telle qu'elle est, non

[redacted]

sous l'image décevante du plaisir, mais sous l'aspect austère et doux d'un devoir. Une piété, même vive et sincère, mais trop exclusivement tendre et sentimentale, n'obtiendra jamais de tels résultats, et courra risque, aux occasions difficiles, de demeurer impuissante. Grand sujet de réflexion pour les mères et pour les institutrices ; je dirai même pour ceux que le caractère sacerdotal appelle à seconder les institutrices et les mères dans cette partie capitale de l'éducation.

L'enseignement, à tous ses degrés, doit aussi seconder ce travail, cette formation du jugement et du bon sens : je le disais tout à l'heure, en rappelant la direction contraire donnée trop généralement aux études des jeunes filles; mais je veux insister en ce moment sur une partie de l'enseignement qui en serait, selon moi, pour les jeunes filles, comme pour les jeunes gens, le couronnement désirable, et dont toutefois l'importance, je devrais dire la nécessité n'a jamais été comprise, et l'est aujourd'hui moins que jamais. Que dis-je? J'ai même rencontré, à l'endroit de cet enseignement en ce qui touche les femmes, les préjugés les plus violents comme les plus bizarres. Je veux parler de la culture directe de la raison par un certain enseignement philosophique.

Me permettra-t-on, à ce sujet, de dire ici au moins quelques mots sur ce que j'oserai appeler le gâchis intellectuel qui se rencontre dans la plupart

des esprits féminins, de l'obscurité où ils languissent par suite des fausses idées qui les offusquent; du *débrouillage*, qu'on me permette ce mot, du débrouillage (1) nécessaire pour les faire passer des ténèbres à la lumière, et sortir enfin des régions obscures et agitées où les retiennent leur imagination et leur sensibilité ?

Cette *impressionnabilité*, qui est une plaie profonde en l'âme de la plupart des femmes, on la décore d'un faux nom, d'une fausse gloire en l'appelant *sensibilité*; et d'immenses erreurs s'ensuivent. Mais chose étrange et funeste ! une femme ne supporte presque jamais qu'on veuille la guérir de cette plaie *organique* : dès qu'on aborde cette question, elle se défend à outrance; elle livre un combat sur chaque détail. C'est la douceur de sa vie; c'est son charme, son plus bel apanage féminin qu'on veut lui ravir, pour y substituer la froide raison, l'austérité; on veut faire d'elle un PHILOSOPHE ou une RELIGIEUSE ! et c'est là un motif décisif pour repousser toute réforme, toute correction, et conserver à jamais dans une vie le règne de la sensibilité, organique ou morale, jusqu'à ce que des extravagances, qui deviennent parfois d'affreux malheurs, aient entièrement démontré quel désastre c'est, dans une existence de femme et dans sa

(1) Une dame anglaise qui s'est faite catholique, vient d'écrire un livre des plus intéressants avec ce titre : *Le débrouillage de mon esprit*.

[redacted]

nature, d'avoir substitué l'impression à la raison, l'imagination à la réflexion.

J'insiste sur ces choses, car vous ne pouvez vous imaginer, m'écrivait une femme, une religieuse très-sainte et très-éclairée, ce que vous devrez donner d'assurances paternelles, sacerdotales, épiscopales, pour rassurer certaines personnes pieuses, et les faire revenir de leur ébahissement, de leur stupeur, en lisant, qu'un évêque affirme que, cultiver, développer la raison, n'est pas un *péché contre la foi*, et qu'au contraire, c'est un *devoir* de religion et un devoir obligatoire, que les femmes doivent réaliser leur vocation intellectuelle, comme leur vocation morale, chrétienne et religieuse ; et que ce qui manquera dans cet ordre-là, à leur intelligence, par leur faute, leur sera imputable au jugement de Dieu.

Il faut donc que je leur dise ici ce qu'on leur laisse ignorer si souvent, c'est-à-dire, ce que Dieu les a faites. Ce sera leur montrer ce qui leur manque, et les décider à me suivre courageusement pour atteindre, dans leur âme même, ces sommets lumineux qu'on dérobe trop à leurs regards, et qui les raviraient d'admiration et de reconnaissance envers Dieu.

Le maître suprême a dit : *Je suis la lumière du monde : quiconque me suit ne marche plus dans les ténèbres*. Qu'on leur dise donc que ce Maître divin est leur véritable maître, et les appelle à son école ;

[redacted]

et avec le cœur qu'elles ont, on les verra s'élancer vers ce foyer de la splendeur divine, prendre leur essor vers ce centre supérieur de leur religieux amour, marcher enfin aux rayons de Celui qui est la vraie lumière, et qui seul *illumine tout.*

Mais ce qui les étonnera et les ravira bien plus encore, ce sera d'apprendre que cette lumière divine est elle-même la lumière de leur raison, en ce sens quelle en est l'origine. C'est ce que saint Thomas, saint Augustin et toute la théologie catholique nous enseignent, à savoir que la vraie raison en nous est, comme la foi, *une participation de la lumière divine, une impression sublime de l'éternelle lumière, l'illumination même de Dieu.* Je cite textuellement saint Thomas. Et du reste, tout cela est textuellement aussi dans le premier et immortel chapitre de saint Jean l'Évangéliste, dont je viens de rappeler les paroles.

Telle est donc la lumière de la raison ; et voilà pourquoi je dis en tête de ce livre, qu'à aucun prix, dans l'éducation des jeunes filles, il ne faut négliger la culture de leur raison Sans aucun doute, dans l'éducation, il faut cultiver l'âme tout entière, le caractère et la conscience, le cœur, la sensibilité, l'imagination; mais il ne faut pas oublier que la raison est la faculté primordiale, fondamentale, sans laquelle toutes les autres sont vaines, inutiles, quelques-unes dangereuses même, et quelquefois incendiaires. Je me borne à ce mot ; car je ne veux

[redacted]

point m'étendre ici sur les grands malheurs, ni sur les grands égarements possibles.

Il faut cultiver la raison chez les femmes chrétiennes, et pour cela, sans faire ni d'elles ni de leurs filles, des savantes, il y a des études faciles, simples, mais *sérieuses*, qu'elles aiment, quand on les leur enseigne sérieusement, et qui sont très-efficaces, très-puissantes pour affermir, et élever en elles la raison.

Mais, avant tout, il faut qu'elles comprennent bien que cette raison dont saint Jean l'Évangéliste et saint Thomas nous révèlent le prix infini, et que je leur demande d'affermir en elles, c'est la raison éclairée par la foi. La raison et la foi sont ici parfaitement d'accord, et se prêtent un mutuel appui. Eclairée par la foi, une âme voit mieux, entend mieux, comprend mieux toutes choses. Eclairée par la RAISON, une âme croit mieux, prie mieux, reçoit mieux les sacrements, lit les saints Evangiles avec plus de fruit. La grâce alors a plus d'entrée dans ces âmes, et il arrive même que le travail et l'étude, contribuent pour leur part à réaliser en elles la béatitude des *cœurs purs, qui est de voir Dieu !*

Et qu'on ne dise pas d'ailleurs que ces fortes études ne sont pas faites pour les femmes, ni les femmes pour de telles études. Non, ces études ne sont point trop fortes pour elles : j'affirme que les femmes peuvent tout comprendre ici, non moins

[redacted]

que les hommes, par le privilége d'un sens vif et délicat qui leur est propre.

Ma conviction est que, chez les femmes, la *raison pure*, éclairée par la foi, l'intuition intellectuelle, si elle n'a pas été voilée par la personnalité et l'égoïsme dès leurs premières années, ou étouffée dans la jeunesse par la médiocrité de leur éducation, a une force de pénétration, et une portée de vue admirable. On parle de leur *bon sens*, c'est déjà beaucoup; mais il y a plus; le moindre essai sérieux qu'on fait de leurs conceptions si vives, de leur jugement, de leur attention, même en fait de généralisations morales et abstraites, donne des résultats étonnants, et cela à tout âge. J'ai donc confiance, et c'est pourquoi j'ose demander que l'éducation des femmes soit enfin réformée et régénérée comme elle doit l'être. Mais il y aura, je le crains, plus d'une mère qui s'y refusera, par crainte d'ennuyer sa fille (1).

Sur tout ceci, il y a des ignorances vraiment étranges et très-fréquentes dans la pratique chez les

(1) Par crainte d'ennuyer sa fille ou pour l'*amuser*, la mère la plus digne, quelquefois la plus sérieuse, ne sait qu'inventer : qu'elle a tort! Une jeune fille se charme elle-même, quand au fond elle a acquis une petite connaissance de choses qui l'intéressent, et une *puissance morale* qui lui permet de se posséder et de se gouverner elle-même librement, sous le regard de sa mère; c'est le contraire, c'est l'ignorance et la contrainte qui souvent l'*ennuient* à mourir.

femmes du monde ; il faut même ajouter, certains préjugés sur certains mots ; le mot philosophe en est un. Depuis Voltaire et Jean-Jacques, dans toute famille, toute société, une femme se souvient, qu'étant enfant, elle regardait avec effroi se promener au jardin ou entrer au salon un homme impie, froid, raide, égoïste, qu'on appelait un *philosophe!*

Mais dans le cours de ses études, Descartes, Pascal, Leibniz, Malebranche, Bossuet, Fénelon, lui sont nommés comme de grands *philosophes* : alors tout se confond dans son esprit. Elle ne discerne rien et renonce à comprendre, si on ne lui donne pas ici des notions précises de chaque homme et de chaque chose.

Telle est la muraille élevée par je ne sais quel préjugé cruel, entre l'intelligence si claire, si pénétrante des femmes et l'admirable tradition de la pensée humaine, qui leur arriverait à travers les siècles, si on savait la leur présenter dans d'excellents cours faits pour elles; si on leur faisait l'honneur de préparer pour leurs esprits un choix convenable et mis à leur portée des plus beaux passages des écrits philosophoques de cette antiquité dont on a dit qu'elle était une préface de l'évangile, et surtout de notre grand XVII[e] siècle qui a consacré et porté si haut le nom immortel de la philosophie chrétienne.

Au lieu de cela, on ne leur présente que des litté-

ratures légères, lesquelles n'offrent d'aliments qu'à leur imagination ; on les croit indignes de réfléchir, de penser, et on arrive ainsi à surexciter en elles une fausse sensibilité, au lieu de développer en elles le sentiment religieux du vrai, du bien et du beau ! On se garde même de leur faire distinguer la *sensation* du *sentiment* : pour elles, *sentir*, c'est aimer, c'est désirer, c'est voir, et c'est aussi vouloir, et juger. Le sentiment, c'est tout dans leur cœur et dans leur vie ; c'est prier, c'est se dévouer, c'est être, c'est vivre. Tout cela demeure confus dans leur âme. Mais qu'importe ?

Dans ce milieu sensible et obscur, se forment leurs habitudes intellectuelles, morales et religieuses. Les beaux-arts arrivent alors pour les dévorer d'ennui ou les épuiser d'enthousiasme factice. Si une jeune fille a quelque talent, tout s'absorbe dans cette étude, temps, facultés, imagination, sensibilité ; elle n'a plus autre chose à faire ; son éducation est terminée, elle ne sait plus qu'étudier son piano ou ses peintures ; et mariée, elle laissera bientôt tout là, et dans sa nouvelle vie, il ne restera plus rien, ni talent, ni piano, ni pinceau, ni aucune habitude de travail intellectuel.

Pour obtenir ce beau résultat, on a eu des bonnes étrangères dès le premier âge, des professeurs ou des institutrices pleines de talents : on a peut-être mis sa fille au couvent ; mais comme les religieuses ne voulaient pas sacrifier à la

[redacted]

musique les heures du travail intellectuel, ni même les heures si utiles du travail à l'aiguille, on a retiré sa fille du couvent ou de la pension, à 14 ou 15 ans, c'est-à-dire à l'heure où la grande et solide éducation allait pouvoir se faire; et cela afin de cultiver plus à l'aise les dispositions prétendues remarquables de cette jeune personne pour les ARTS.

Qu'on s'étonne ensuite du pauvre fruit de ces éducations incomplètes, interrompues ou entassées. Tout ce qui a un *nom* de programmes : histoire, géographie, littérature, botanique astronomie, etc., etc., tout a été appris sans méthode, sans gradation ni suite, en deux ou trois ans ; il aurait fallu consolider le caractère, les idées, la piété ; au lieu de cela, on a jeté et laissé tout pêle-mêle dans cette pauvre tête de jeune fille. De là ce qui s'appelle avec raison un *gâchis intellectuel.*

Eh ! bien, tout cela est déplorable ; le mal de la plupart des éducations est ici flagrant, et la nécessité du remède urgente. Mais je vais dire maintenant une chose consolante, et c'est par là que je terminerai. Je soutiens, parce que cent fois je l'ai expérimenté, que l'intelligence des femmes est si lumineuse, par le fond de raison qui est en elles, que, quelles qu'aient été les lacunes de leur propre éducation, rien encore n'est perdu ; à tout âge, l'œuvre de l'éducation peut se reprendre, et les lacunes sur les points essentiels se combler. Si leur grande ressource, le *bon sens*, qu'elles ont envers

[redacted]

et contre tous, est mis un jour quelconque en contact direct avec la vraie lumière, alors l'étincelle jaillit, l'éclair brille; elles comprennent enfin qu'elles étaient dans l'obscurité du sentiment, et elles aspirent à la vraie clarté.

Le moment favorable, c'est celui où la mère elle-même reçoit sur l'éducation de sa fille une lumière qu'elle n'avait pas, et où, se transformant soudain elle-même, elle devient capable de transformer aussi sa fille, en s'appliquant sérieusement à son éducation. C'est souvent l'époque où elle commence à la préparer à sa première communion; ou bien, c'est le moment, où cette mère éclairée par un bon livre, par une retraite, par la grâce d'une communion fervente et par son amour pour ses enfants, relève son âme, son esprit, son cœur, jusqu'au sérieux de la vie, à la gravité de l'œuvre qui est à faire, à la loi de Dieu, loi souveraine, obligatoire, inéluctable, qui lui impose le devoir d'élever ses enfants comme il faut.

A cette grande époque, un rideau se lève, une mère découvre tout à coup l'horizon tout entier de l'existence pour sa fille ; elle voit cette enfant à vingt ans, à trente ans et au-delà : que deviendra-t-elle ? heureuse ou malheureuse ? Quel sera son avenir ? Elle comprend que c'est dès ce jour qu'il faut le préparer ; et de ces diverses pensées, elle reçoit lumière au dedans et force au dehors pour l'accomplissement de ses devoirs maternels.

[redacted]

C'est alors que sous l'inspiration de l'amour qui remplit son âme, elle monte de la région ténébreuse du sentiment dans la région lumineuse de sa raison et de sa foi, et y fait monter sa fille avec elle.

Oui, dans toute vie, surtout dans la vie d'une femme, d'une mère, au fond vraiment chrétienne, il arrive un moment, c'est d'ordinaire vers l'âge de trente ans, où, pour elle-même, et pour ses enfants, et pour tous ceux qui lui sont chers, Dieu lui donne de juger enfin toutes choses dans la vraie lumière. Tout s'élève et s'illumine alors pour elle : la vérité, la vertu, le bonheur, le but de la vie, l'autorité maternelle et les devoirs qu'elle impose, les choses divines et humaines; elle donne à chaque chose le nom qui convient; elle n'appelle plus le bien mal, et le mal bien. Elle voit tout dans le vrai jour, elle voit sous toutes les vicissitudes de ce monde un fond immuable, le temps dans un fond éternel, les objets divers dans l'immensité de Dieu, les accidents dans une Providence secourable, et ses douleurs comme la préparation d'une félicité que lui réserve la bonté divine elle-même.

Pour accélérer cette découverte, dans les régions du monde intellectuel, qu'on se fie à cette première lumière et qu'on la suive; car le propre de la lumière c'est de faire la lumière, *lux de lumine;* c'est de dissiper, de chasser toutes les ténèbres.

Une fois que l'esprit d'une femme a reçu cette illumination, qu'elle n'hésite plus ; qu'elle se mette à cette œuvre, enfin entrevue : qu'elle prépare et forme d'avance, en sa fille, *la femme forte*, c'est-à-dire qu'elle travaille à *la rendre ferme et solide par l'esprit, par le caractère et par le cœur :* ce qui est le grand but de l'éducation, celui-là même que je propose dans ce livre. Une mère comprendra vite que cela est plus simple qu'on ne le croit généralement, pourvu qu'elle ait le courage de réformer en elle-même ce qui a pu manquer à son éducation première. Il lui faudra prendre, sans doute, des habitudes nouvelles, mais moins difficiles qu'elle ne se l'imaginait d'avance. Une ou deux heures chaque jour de lecture sérieuse, en prenan quelques notes, ce serait souvent assez. On ne lui demande pas une érudition écrasante. Il y a tel classique, composé d'aphorismes philosophiques et chrétiens, à l'usage des mères, qui réunira ce qu'elles doivent savoir pour le transmettre à leurs filles.

Au surplus, j'écris ce livre pour révéler ce secret aux mères, pour leur indiquer ce qui leur permettra, après un certain travail personnel, de *solidifier*, par des études adaptées aux divers âges, l'esprit, le caractère et la piété de leurs filles, et de se mettre en état elles-mêmes de faire et de gouverner leur éducation. J'écris pour que les mères selon la nature soient plus capables de commencer au moins elles-mêmes cette éducation,



et pour que les mères selon la grâce, à qui elles confieront ensuite leurs filles, puissent les leur rendre plus tôt.

Cette fonction de mères selon la grâce, qui doit donner à toutes les religieuses, vouées à l'enseignement des jeunes filles, la puissance et la tendresse d'une mère selon la nature, effraiera peut-être; mais je me hâte néanmoins de le redire, j'exhorte fortement les mères selon la nature à se mettre en état, par tous les moyens que je leur indiquerai, d'élever elles-mêmes leurs filles, ou du moins de présider à leur éducation.

« Croyez-moi, m'écrivait une sainte religieuse : « nous élevons nos jeunes filles plutôt pour les « mettre en état de pouvoir un jour élever les « leurs, que pour les voir nous les amener, quand « les circonstancse ne les y obligeront pas. »

C'est là, dans ce grand et noble travail de l'éducation de sa fille, que Dieu a préparé pour une mère légère et mondaine, le plus puissant moyen de s'améliorer elle-même.

Quelle douceur pour une mère, pour une institutrice, lorsqu'elles sentent leur belle et noble tâche achevée; lorsque après avoir employé toutes les ressources de la piété, les instructions, les conversations, les réprimandes, les récompenses, les conseils, les complaisances, les récréations même, elles voient que leurs enfants sont devenues bonnes, vertueuses, ferventes chretiennes, modestes,

discrètes, silencieuses, et comme le voulait Madame de Maintenon, « secrètes, justes, généreuses, « aimant l'honneur, la fidélité, la probité, faisant « plaisir dans ce qu'elles peuvent, ne fâchant per- « sonne, portant partout la paix, ne désunissant « jamais, ne redisant que ce qui peut plaire et « adoucir. »

Je vais maintenant entrer dans le fond et dans tout le détail de l'œuvre à faire et en indiquer les moyens.

J'examinerai d'abord quelle est la nature des jeunes filles, à leurs divers âges, les degrés successifs de leur éducation, leurs qualités et leurs défauts, les ressources qu'elles offrent à leurs institutrices, lesquelles doivent varier leurs soins, leurs instruction, leur vigilance, d'après les caractères, les âges, les circonstances; et c'est à une jeune religieuse chargée de la direction d'un petit pensionnat que j'adresserai dans ce but ma prochaine lettre.

[redacted]

TROISIÈME LETTRE

A une jeune Religieuse.

LES PETITES FILLES. — LEUR NATURE. — LEUR PREMIÈRE ÉDUCATION.

Mon Enfant,

Vous voilà donc directrice de votre petit pensionnat, et particulièrement chargée de l'éducation des plus jeunes filles. C'est une belle tâche. Que vous l'aimiez, je n'en suis pas étonné : avec l'âme que Dieu vous a donnée, il est naturel que vous aimiez ces chères enfants, qui sont si aimables, si simples, si vraies, au fond si dociles, et que votre cœur se dévoue entièrement à cette grande œuvre?

Et cependant vous me demandez mes conseils ; je vous les donnerai volontiers ; car vous êtes bien jeune, votre expérience n'est pas grande encore ; et la mienne, je le sens, peut suppléer ici à la vôtre. Pendant de longues années j'ai fait le catéchisme aux très-jeunes filles. J'ai étudié de près

ces naïves petites natures. Je me souviens avec bonheur du temps où j'avais là sous mes yeux, dans la chapelle de Saint-Hyacinthe, recueillis aux pieds de l'autel, 100 à 150 petits garçons du côté de l'épître, 100 à 150 petites filles du côté de l'évangile. Je les ai souvent comparés les uns aux autres ; de cette comparaison attentive me sont venues parfois des lumières très-utiles ; et j'aurais peut-être à vous dire sur les petites filles, sur leurs qualités, leurs défauts, les ressources qu'on trouve en elles pour leur éducation, des choses importantes à savoir.

Mais d'abord et avant tout, quel but vous proposez-vous ?

I

LE BUT.

Instruire ces chères enfants, remplir convenablement vos programmes d'enseignement, sera-ce là toute votre tâche ? Oh ! non ; ce n'en est qu'une moitié, et, assurément, la moins importante. Vous avez à les élever ; à faire, et souvent à refaire leur éducation : tel est le but, telle est votre œuvre.

Mais les *élever*, qu'est-ce à dire ? Jamais les institutrices et les mères ne pourront se le rappeller assez : élever ces petites filles, c'est former peu à peu en elles la raison, la réflexion, le caractère, la conscience et les bonnes habitudes ; de telle sorte

[redacted]

qu'elles aient l'intelligence et le goût de leurs devoirs, et qu'elles s'accoutument à les remplir.

Vous voyez de suite, mon enfant, que pour faire une telle œuvre, si difficile, en de si jeunes enfants, il faut, permettez-moi de le dire, que vous deveniez vous-même une personne non-seulement dévouée, mais très-raisonnable, très-sensée, très-réfléchie. Il ne suffit pas que vous soyez une fille très-pieuse. Sans doute, c'est la piété qui doit être l'âme, l'inspiratrice de votre dévouement. Mais c'est la raison la plus réfléchie et la plus attentive, avec la piété, qui doit présider à votre œuvre.

Je dis : la raison avec la piété, parce qu'elles se fortifient l'une par l'autre, se prêtent un mutuel secours, et sont ici toutes deux indispensables.

Et savez-vous pourquoi, dans l'éducation des femmes surtout, il est si nécessaire que la raison, aidée de la piété, soit toujours et partout présente, si on veut, en même temps que l'esprit, élever le caractère, former la conscience, et donner de solides habitudes à la vie ? C'est parce que, et je redis cela sur tous les tons, l'éducation, chez les filles surtout, rencontre un obstacle, un péril qui vient de leur nature même, l'impressionnabilité, la sensibilité extrême : d'où vient, quand cette faculté, qui est à la fois un don et un péril, n'est pas gouvernée, d'ou vient cette chose désastreuse qu'on appelle la légèreté, la frivolité ; et aussi la personnalité.

La raison, le caractère et la conscience, voilà donc ce qu'il faut surtout élever en elles, non pas sans doute aux dépens, mais, si je puis le dire, au secours de leur sensibilité, de leur cœur et de leur piété. Ces grandes choses, ces grandes facultés qui sont les assises fondamentales de l'âme humaine, il faut en faire, comme dit l'Écriture, dans l'âme féminine, des bases immuables, granitiques, *fundamenta æterna supra petram solidam;* (1) et cela dès l'âge le plus tendre, dans l'âme des plus jeunes filles : autrement, devenues jeunes personnes, devenues femmes, elles languiront toute leur vie esclaves de l'étourderie et de l'impression, ou bien, enchaînées aux vanités, elles seront réduites à vivre dans les détails d'une vulgaire et souvent ignoble personnalité, et par suite dans l'obscure région de la mondanité et des choses sensibles. Leurs forces morales et religieuses, qui sont si vives, se fausseront, se dépraveront, et il ne leur restera que cette prodigieuse puissance qu'elles ont naturellement d'être vaines, frivoles et personnelles à l'excès.

Mais si, à l'aide d'une saine et forte éducation, c'est-à-dire raisonnable et chrétienne, vous parvenez à les illuminer des lumières de leur raison en même temps que des splendeurs de la foi, non-seulement vous ferez disparaître les rétrécissements absurdes, les bornes intellectuelles dans lesquels on se plait à

(1) Eccli, 26, 24.

[redacted]

les confiner, mais lors même que leur instruction proprement dira devra rester très-limitée, vous leur aurez ouvert des perspectives qui les raviront, et qui autrement demeureraient presque toujours, hélas ! fermées devant elles comme par un mur.

Cette enfant, tout enfant qu'elle est, a, comme vous et moi, et peut-être dans une lumière plus simple et plus pure que vous et moi, l'idée du vrai, du beau et du bon; c'est un germe divin et caché ; mais le but même de l'éducation, c'est de le découvrir ce germe et de le développer dans ces jeunes âmes ; et avec quelle réflexion, avec quel dévouement, et quelle tendresse il faut y travailler ! Et puis bientôt, par l'effort naturel et continu de l'éducation, par le développement et l'élévation des facultés, ce germe sacré arrivera peu à peu, dans une succession de progrès et d'élans généreux, à la fructification parfaite ; et l'œuvre achevée sera, comme disait saint Paul, la consolation et la joie de votre cœur.

II

DE SEPT A NEUF ANS.

Voilà donc, mon enfant, l'œuvre que vous avez à faire ; et voilà pourquoi je vous demande avec tant d'instance d'être vous-même une personne très-raisonnable, très-sensée, trés-réfléchie; car cette œuvre est difficile; et laissez-moi vous dire encore ici une chose de la dernière importance : c'est qu'il

[redacted]

faut du temps pour y réussir, et n'en point perdre! et par conséquent, c'est de bonne heure, et dès les premières années, entendez-le bien, qu'il faut commencer cette grande œuvre.

La première raison que je vous en donne est celle-ci : c'est que l'œuvre est bien plus facile avec les toutes petites filles qu'avec les *grandes*, parce qu'elles ont, à cet âge tendre, une flamme vive et aimable, une sorte de fraîcheur et de virginité d'impression et d'enthousiasme pour le bien, qui s'affaiblit avec les années. Oui, promettez-leur, à ces chères enfants, — car elles sont de bonne heure très-sensibles aux belles espérances qu'on leur donne pour leur avenir, et je vous assure que vous pouvez leur faire cette promesse en toute verité, — promettez-leur qu'elles auront un jour, chacune selon ce que Dieu leur a donné, quand elles seront devenues grandes personnes, de la valeur, un esprit solide, du cœur et même de la sainteté, si elles veulent être dans leur enfance *bien raisonnables* et *bien sages*. Ce sont, vous le savez, les mots dont on se sert avec elles, et qui, dans le vrai, disent tout. Dites-leur cela, et de grandes choses se prépareront, s'accompliront en elles. Sans doute leurs facultés n'ont pas d'ordinaire toute la force, toute l'énergie des facultés de l'homme; mais, entendez-le bien, le Tout-Puissant a merveilleusement organisé en elles ces facultés pour suppléer à leur faiblesse. Sans doute

[redacted]

encore, sauf les cas exceptionnels, et sauf aussi durant leurs premières années, où elles dépassent de beaucoup les petits garçons, rarement elles atteindront ensuite le même niveau intellectuel que les hommes. Mais ce n'est pas le but de la sagesse divine : l'harmonie de toutes les facultés féminines, dans une sereine lumière de raison, voilà leur perfection. L'esprit, le cœur, le caractère, la conscience, dans la délicatesse et la fermeté du bon sens et du bon goût, dans la générosité du dévouement, et dans l'amour pour Dieu et pour tous ceux qu'elles devront aimer, voilà leur noble destinée.

Et, je le répète, cette perfection vous pouvez en entrevoir, et en faire naître les premières et douces lueurs dans les plus jeunes filles.

Mais pour cela, il faut vous appliquer constamment à les élever avec douceur jusqu'à vous, au lieu, par faiblesse, de vous abaisser à elles.

Voilà pourquoi il ne faut rien leur faire entendre, pas une parole, rien mettre sous leurs yeux, pas une phrase, pas un exemple d'écriture, qui ne soit parfaitement raisonnable et sensé. Et c'est ce qui faisait dire à Mme de Maintenon : « Il faut parler « à une fille de sept ans aussi raisonnablement « qu'à une de vingt ans. » Elle ajoutait : « C'est « ce qui avance nos filles comme elles le sont, « quoique du reste elles n'aient aucune expérience. »

Et telle est la seconde raison pour laquelle il est nécessaire de commencer sérieusement l'édu-

[redacted]

cation des jeunes enfants, des jeunes filles surtout, dès le premier âge.

Ce que je puis affirmer, pour en avoir fait l'épreuve, et ce qu'il importe particulièrement de savoir, c'est que les petites filles sont généralement raisonnables, et que même dès l'âge de cinq à six ans, on peut leur parler raison. On est étonné alors de leur aimable gravité et de leur sérieuse attention; seulement cette attention est de courte durée, et il ne faut pas la fatiguer.

Je l'ai souvent observé : de très-bonne heure les organes délicats de ces petites filles permettent, bien plus qu'on ne serait porté à le croire, le développement de leurs facultés intellectuelles et morales : la pénétration de leur esprit est d'une précocité étonnante, souvent redoutable. Elles ont l'air de jouer, et elles réfléchissent, elles jugent de tout ce qui les environne; elles savent à qui confier ce qu'elles pensent, ou même le garder pour elles seules et se taire, si cela favorise mieux leurs petits plans, lesquels sont quelquefois arrêtés longtemps à l'avance.

Ce n'est pas le jugement seul, c'est le raisonnement même qui commence à se former à cet âge; elles apprécient fort judicieusement le degré de vertu ou de faiblesse des personnes qui les approchent. Cela va bien plus loin qu'on ne le croit.

Une enfant de dix ans disait à sa mère qui lui reprochait d'être difficile à la maison, tandis

qu'elle était très-sage au couvent : « C'est, ma-
« man, que je fais toujours ce qui me *réussit :*
« au couvent, j'ai essayé de faire comme à la
« maison, et cela n'a pas réussi du tout; je me
« suis mise à être sage. »

En classe, ces petites ont une curiosité et des aptitudes charmantes : à l'étude (si elle ne dépasse pas un certain temps), elles sont attentives à leur travail et sans mouvement : quand elles écrivent leur devoir, on voit sur leur petit visage la lumière de l'intelligence, qui s'éclaire de leur consciencieuse application.

Mme de Maintenon a fait ici une observation importante.

« Quand on veut seulement orner leur mé-
« moire, dit Mme de Maintenon, il suffit de les ins-
« truire quelques heures par jour, et ce serait
« même une grande imprudence de les fatiguer
« plus longtemps à l'étude; mais quand on veut
« former leur raison, élever leur esprit, en un
« mot, en faire des enfants raisonnables, on a
« toujours à travailler, et il s'en présente à tous
« moments les occasions. On leur est aussi néces-
« saire pour cela dans leurs divertissements que
« dans leurs leçons, et on ne les quitte jamais
« qu'elles n'en reçoivent quelque dommage. »

Mme de Maintenon ajoutait : « Il faut entrer
« dans les divertissements des enfants, mais il ne
« faut jamais s'accommoder à elles par un langage

[redacted]

« enfantin ni par des manières puériles; on doit « au contraire les élever à soi, en leur parlant « toujours raisonnablement; en un mot, comme « on ne peut être ni trop, ni trop tôt raisonnable, « il faudrait accoutumer les enfants à la raison, « dès qu'elles peuvent entendre et parler, et d'au- « tant plus que la raison ne s'oppose pas aux « plaisirs honnêtes qu'on doit leur permettre, « qu'elles désirent, et dont leur âge a besoin. »

Pour moi, sans avoir la grande expérience de Mme de Maintenon, j'ai toujours pensé comme elle, que, soit dans l'éducation des petites filles, soit dans celle des petits garçons, on ne s'y prend pas assez tôt pour parler raison et raisonnablement aux enfants. Par exemple, je le dirai, puisque l'occasion se rencontre : pourquoi tant s'amuser de leur petit langage estropié qui nous a fait sourire, et le répéter, l'imiter soi-même (1)? Il est souvent fort gentil dans leur bouche, mais il est très-maussade dans la nôtre. Qu'on ne les tourmente pas pour les faire prononcer comme des académiciens, à la bonne heure; mais au moins ne leur apprenons pas à mal parler, retranchons toutes ces simagrées, ces niaiseries qu'on emploie pour les faire rire. Laissons les s'égayer par eux-mêmes. Dès qu'ils ont quelques petites idées, ils savent bien s'en servir. Il est bon d'avoir habituellement un air

(1) Saint Jérôme déjà le reprochait aux institutrices des jeunes patriciennes romaines.

[redacted]

gracieux avec eux, mais non de plaisanter hors de propos. Ils en concluent instinctivement que rien n'est sérieux, et leur caractère s'en ressent.

Il ne faut pas non plus se moquer d'eux, ni les mortifier et les faire pleurer sans de grandes raisons. Cela, ou les aigrit, ou leur ôte le respect qu'ils vous doivent. Il faut leur parler toujours avec calme et justesse ; répondre à leurs questions avec bonté et autant d'exactitude que possible, et comme on ferait à une personne respectable. Donc point d'exagérations ; point ou peu de plaisanteries sans raison. Je l'ai conseillé souvent aux parents : il est bon, lorsqu'on est en famille, et qu'on n'a rien d'important à se dire, de laisser parler les enfants, de se mêler à leur conversation, et, sans la gêner, tâcher de la rendre un peu sensée, ne leur laissant pas dire à satiété de petites folies, les empêchant de s'habituer à ces efforts de poumons et de langue, à ces éclats de rire, où ils se plaisent à crier des mots sans suite et des sons sans aucun sens, comme feraient des maniaques, et cela au grand détriment de la tête des pauvres parents, de la poitrine des pauvres enfants, et surtout de leur bonne éducation. Je voudrais favoriser en eux le goût de la conversation en général. Qu'ils parlent de ce qui leur plaît, mais que ce soit avec une certaine suite ; qu'ils s'écoutent les uns les autres et se répondent sans s'interrompre grossièrement. On peut s'en mêler de temps en temps, rectifier une idée

fausse, un fait inexact ; mais, je le répète, tout cela sans les fatiguer ni les contraindre. Ce sont ces soins, ces attentions, qui font ces petits enfants raisonnables, qu'on est charmé de rencontrer, au lieu de ces petits êtres turbulents, criards, pleurnicheurs, insupportables, qu'il faut toujours renvoyer à leurs *bonnes*, ce qui ne les améliore guère.

III

DES LIVRES DE LECTURE POUR LES PETITES FILLES.

A mesure qu'elles avancent en âge, et qu'elles s'instruisent, il se manifeste en elles un goût, un attrait bien précieux ou bien dangereux pour leur éducation, selon le parti qu'on saura en tirer, et l'aliment qu'on aura soin de leur offrir. A dix ans, quelquefois même plus tôt, la curiosité s'éveille ; tout ce qui est raisonnable et instructif intéresse une petite fille, et soit chez sa mère, soit au pensionnat, elle voudrait *tout lire*. Qu'on l'arrête plutôt que de l'exciter ; et pour cela il est urgent, me disait une femme de très-grande expérience, qu'on ne lui permette pas de courir de livre en livre, et même, ajoutait-elle, que l'on ne mette jamais *à sa disposition* que deux livres à la fois : l'un *sérieux*, l'autre *moins sérieux*, en observant qu'un livre uniquement *amusant* ne soit pas mis en concurrence avec le livre sérieux dans les mains de l'enfant. Si à de certains moments on veut la distraire, qu'on lui



[redacted]

donne à lire un livre amusant, soit, mais bien choisi, en réglant le temps qu'elle pourra consacrer à cette lecture entraînante. Rien de plus pernicieux que de laisser une petite fille prendre l'habitude de *dévorer* un livre qui la *passionne*, quelle que soit l'innocence du sujet.

Former de bonne heure les habitudes de lecture, c'est capital pour la vie de toute femme; c'est capital par conséquent dans une éducation de jeune fille.

Qu'une petite fille qui lit couramment ait *un* livre de lecture bien chosi dès l'âge de sept ans; et, si elle est judicieuse, vous la verrez captivée par son livre, qu'elle vous demandera même de relire plusieurs fois : c'est signe de raison.

A l'époque de sa première communion, outre ses livres de piété, elle pourra avoir deux livres en train, pas plus.

Qu'elle n'ait à sa disposition ni chez sa mère, ni au couvent, aucune bibliothèque où elle puisse prendre et quitter selon son caprice le moindre livre. Sans cette mesure rigoureuse, elle ne lira jamais rien avec attention et suite, ce qui veut dire qu'elle ne lira jamais utilement, et que ses lectures ne contribueront en rien à former son esprit ni sa raison.

Les livres deviennent pour la petite fille élevée avec luxe et mollesse, ce que lui sont les bonbons : un objet d'incessantes tentations, puis de dégoût.

Qu'une petite fille commence la lecture de son livre par la préface. Qu'elle s'habitue à en recueillir *la plume à la main*, quelques idées qui, présentées à sa mère, à son institutrice, lui mériteront une louange et une petite récompense; et qu'un livre longtemps désiré succède au livre précédent bien lu en entier, et relu au besoin. Chose remarquable, ce qui paraît si difficile à certaines femmes : *lire attentivement et en entier un livre sérieux*, est très-facile à une bonne petite fille; et une fois cette habitude prise, on la conserve.

De quoi devraient traiter les livres qu'on met entre les mains des enfants. Je voudrais qu'on leur fît lire d'abord les grandes scènes de l'Ancien et du Nouveau Testament, et puis la vie des principaux saints : le spectacle des éminentes vertus, voilà ce qui élève leurs âmes. Aussi, ai-je toujours désiré qu'on fît pour elles : 1° Un pieux et simple abrégé de quelques vies des Pères du désert : elles aiment tant les Pères du désert ! 2° Une histoire des Ordres religieux anciens et modernes, avec une image des costumes principaux et des plus grands événements. 3° Une petite cosmographie où on vît ce qui se passe dans le monde sidéral, ce qui se passe dans l'atmosphère, ce qui se passe dans la terre et le fond des mers, faisant toujours vivement ressortir la grandeur, la sagesse et la bonté du Créateur.

J'insiste, mon enfant, sur une disposition d'esprit très-remarquable chez les jeunes filles, c'est l'ap-

[redacted]

titude et le goût qu'elles manifestent, dès leurs premières années, pour les sciences *cosmologiques*. Les lois divines dans le monde matériel les ravissent ; à la moindre découverte en ce genre, elles sont dans l'admiration. Pendant une récréation du soir, en été, parlez à des petites filles du mouvement des astres, des espaces immenses qui les contiennent, des forces physiques, des attractions chimiques, des couches terrestres, de la végétation, etc. Elles sont ravies.

Mais qu'on prenne bien garde ici au choix des livres pour ces *sciences vulgarisées ;* car il y en a beaucoup, *aujourd'hui en vogue*, d'auteurs impies, et qui semblent n'avoir été écrits que pour jeter subtilement dans l'esprit de ces pauvres enfants des semences d'incrédulité. Le venin y est quelquefois dissimulé ; mais il n'en est pas moins pernicieux.

Je ne saurais dire assez quelle vigilante sollicitude doit mettre une mère dans le choix de tout ce que sa fille *lira*, de tout ce qu'elle *regardera !*

Ne vous étonnez pas d'ailleurs, mon enfant, de l'aptitude que les petites filles ont pour comprendre, et du goût qu'elles ont pour admirer ces grandes lois physiques de la nature, qui sont le *gouvernement* divin de l'univers. J'ajoute, pour l'avoir constaté, que leur *attentive curiosité*, portée ainsi sur l'étude de la création divine, remplace en fait d'intérêt tout ce qu'on appelle livres amu-

sants, pour ces esprits encore si *sains*, parce qu'ils sont dans la pureté de leur innocence baptismale.

C'est bien de ces jeunes enfants qu'on peut dire: Bienheureux les cœurs purs, car ils verront Dieu! Elles partent de là pour se mieux disposer à l'adoration et à la prière ; là Dieu apparaît à leurs yeux dans toute sa grandeur : elles sentent sa présence et leur petitesse devant lui. « L'astronomie « me rend tout d'un coup très-humble, me disait « l'une d'elles. J'adore Dieu au jardin, m'assurait « une autre, dès que je pense que c'est Dieu qui « fait croître toutes ces fleurs. »

C'est, ma chère fille, que ces grandes notions éveillent ce sens de *l'infini, qui est le fond de l'âme humaine.* Si un vrai génie scientifique et chrétien faisait un petit manuel élémentaire des *lois divines dans la nature,* pour les jeunes filles, oh! qu'il ferait une belle œuvre!

Mais pour que de tels ouvrages soient parfaits, il faudrait qu'ils eussent de grandes images et fussent imprimés grandement. Les petites filles aiment tant les GRANDS LIVRES!... On met ces livres sur un fauteuil, et à genoux devant, une enfant resterait immobile pendant des heures entières. Et jamais elle n'oubliera ces premières jouissances de son esprit ; toute sa vie elle conservera la première impression que les grandes images de sa Bible et de son Evangile illustrés ont gravées dans son cœur.

Les petites filles surtout ont la passion du sublime, parce que le sublime est divin, et elles l'ont plus que les petits garçons, parce que leur esprit est plus *angélique*. Je vais même jusqu'à croire que Dieu dans sa bonté a doué d'une qualité spéciale les facultés intellectuelles des femmes, pour compenser par *l'intuition* ce qui leur manque de force ; et j'ai quelquefois pensé que les petites filles avaient naturellement reçu plus *d'idées intelligibles* que les petits garçons, lorsque je leur voyais pour ainsi dire des ailes qui les emportaient parfois d'elles-mêmes dans les régions lumineuses de la vérité et de la beauté.

IV

DES RÉCITS POUR LES ENFANTS.

Ce que je viens de vous dire, est fondé sur une chose certaine, à savoir l'extraordinaire attrait des enfants pour les récits et les histoires. Il faut évidemment tirer parti de cet attrait, pour leur véritable instruction. Qu'on leur fasse donc des récits intéressants, mais avec choix et discernement ; et qu'on évite ici un abus trop commun, qui consiste à croire qu'on ne peut les captiver et les charmer que par des contes absurdes ou des histoires de revenants, c'est une grande erreur: au fond, elles préfèrent ce qui est vrai. Aussi, je vous l'ai dit, Mme de Maintenon recommandait de ne leur faire jamais d'histoires dont il faille les désabuser quand elles arrivent à la raison ; mais « de leur donner le

« vrai comme vrai, le faux comme faux. » C'est là le bon principe, le vrai correctif de ce que les récits imaginaires peuvent avoir de dangereux.

Mme de Maintenon ajoutait avec un grand sens encore, « qu'il ne faut jamais leur faire peur que du « péché, et encore par des raisons solides, et non « par des inventions qui remplissent leurs petites « têtes de fausses idées. »

Oh! ma chère fille, je ne saurais trop vous le redire à vous et à vos jeunes coopératrices, et à toutes les mères : comme il faut donner une saine nourriture, un lait pur et substantiel à ces petites intelligences si simples et si naïves! Comme à son insu, on les *fausse*, on les *émousse*, on les *blase*, par ignorance ou par incurie, c'est déplorable! Je l'ai constaté bien des fois! Avec des contes, des livres féeriques, des histoires de voleurs, des récits passionnés, des drames sanglants, où l'empoisonnement, l'assassinat sont au nombre des émotions et des spectacles de rigueur, on surexcite leur imagination et leur sensibilité par des émotions malsaines ou excessives, en même temps qu'on remplit leur jeune esprit de sottises et de niaiseries. Rien n'est plus l'opposé de cette éducation raisonnable, sérieuse et réfléchie, dont je m'efforce de vous faire sentir l'importance.

Et ici je dois donner un avis bien nécessaire.

Dans les familles, que l'on prenne garde aux BONNES, qui, chargées de la première éduca-

[redacted]

tion des petites filles... pour avoir *la paix*,... disent-elles, captivent l'attention de leur turbulent petit auditoire par des contes, souvent ridicules, ou par des histoires à faire peur, et entièrement dévastatrices et corruptrices de l'esprit et du cœur dans tous les sens. Pervertir à jamais l'usage légitime des facultés intellectuelles et morales d'une petite fille, en est quelquefois la conséquence ; et de ce *mal*, une mère et même un père se préoccupe fort peu ! Ah ! protégez ces aimables petites âmes qu'un souffle impur ou grossier altère facilement, et en qui l'ineptie d'une mercenaire, non surveillée, amènerait le renversement du sens moral dès l'âge de sept ou neuf ans, plus tôt quelquefois !

J'ai connu des enfants qui savaient par leurs *bonnes* et par les domestiques des récits odieux. Leur innocence naturelle leur laissait redire ces choses comme des perroquets ; mais un jour la réflexion arrive, et ces enfants s'apprennent à elles-mêmes l'impiété, l'immoralité, le dévergondage, puisés dans les souvenirs confus, mais quelquefois ineffaçables d'une première éducation négligée et pervertie.

Pour l'amour de Dieu et de son image en ces petits anges terrestres, je voudrais stigmatiser ici d'une plume vengeresse la race des mauvaises bonnes, *ineptes* et *grossières*. Qu'elles soient françaises, allemandes ou anglaises, elles font des maux affreux et souvent irréparables.

En retour de mes anathèmes, je dois ajouter que quand ces bonnes sont chrétiennes, discrètes et dévouées, elles peuvent rendre les plus grands services.

IV

DES LARMES ET DU RIRE CHEZ LES PETITES FILLES.

Ceci m'amène à vous faire part de certaines réflexions que j'ai faites bien des fois, à l'occasion du danger qu'il y a, non à cultiver, mais à surexciter la sensibilité chez les enfants. Je vais vous parler d'un sujet qui vous étonnera peut-être : des larmes et du rire chez les petites filles; et d'abord des larmes.

Vous avez toujours été si raisonnable, mon enfant, que vous ignorez peut-être quel rôle important les larmes jouent dans l'éducation d'une petite fille, dans la vie d'une jeune personne et même d'une femme.

J'affirme que si, dans la petite enfance et la jeunesse, l'état *pathétique* d'une femme n'a pas été l'objet d'une culture spéciale et solidifié par une éducation très-saine et par l'esprit même de la religion, cette femme restera toute sa vie une *éplorée*; une *rieuse* aussi par contre-coup; et des lectures imprudentes suffiront pour la mettre souvent dans des crises théâtrales, dont on se moque inutilement en les appelant nerveuses.

Vous ignorez sans doute, que les filles et les

[redacted]

femmes prennent quelquefois un livre pour *pleurer*, comme un homme en prendra un pour *rire*.

Une petite fille aime tant à pleurer que j'en ai connu qui allaient pleurer devant un miroir pour jouir de cet état doublement. Il faut donc regarder et éclairer ce côté de leur sensibilité tout comme un autre.

Pas d'étude plus morale et plus sérieuse que les *douleurs* et les *joies* d'une pauvre petite fille. Qu'à tout prix, l'on reste ici dans le vrai, et que leurs *larmes* comme leurs *rires* soient respectés dans leur éducation.

Il faut leur épargner les petites cruautés qu'on exerce quelquefois avec incurie et inintelligence sur leur petit moral, en les grondant hors de propos, sans raison, ou, lorsqu'elles le méritent, avec excès.

Il faut leur éviter ces attendrissements inutiles sur des lectures larmoyantes, par lesquelles on dénature, chez une enfant, on force, on exalte, on blase, et par là même on flétrit tout ce qu'il y a de plus délicat en elle.

Quel abus de les faire pleurer toute leur enfance sur des héros inventés, sur des faits vides, invraisemblables! Mais savez-vous un petit secret, pour ménager, dans l'émotion cordiale et légitime de ces petites âmes, la force vive et pure qui les anime toutes jeunes qu'elles sont, comme une flamme divine, pour le vrai, le beau, le bien, afin qu'elles le

[redacted]

désirent, le cherchent et l'aiment avant d'être entamées et effleurées par les créatures?

Ce petit secret le voici : « Quoi ! mes enfants, » pouvez-vous leur dire à propos, « vous voilà « éplorés pour des récits qu'un auteur a fait sortir « de son imagination, comme si ces contes étaient « vrais, comme si tout cela pouvait exister ! Non, « tout cela est faux. Mais savez-vous ce qui doit « vous faire pleurer, ce que vous devez plaindre « et soulager quand vous le pourrez, ce sont les « infortunes vraies, les larmes réelles de tant de « pauvres et de malheureux dont le monde est « plein, et dont personne ne se soucie. »

Si vous avez eu l'art de vous faire comprendre, elles ne se laisseront pas reprendre au piége tendu à leur pure et droite sensibilité ; et si quelques faux sentiments sont exprimés dans une lecture faite à haute voix, vous entendrez l'une d'elles s'écrier : « Allons ! ne pleurons pas, ce n'est pas *vrai*, « je le vois bien, et pour des rêves qui sont dans « la tête de M. ou M[me] une telle, ne donnons pas « nos larmes !... »

Et que la maîtresse aide ici les idées à devenir *claires* et les actes à devenir *libres*. J'ai vu de petites *pleurnicheuses* ridicules devenir si maîtresses de leur sensibilité, qu'elles venaient demander à leurs maîtresses, dignement et froidement, si tel passage de leurs petites lectures était assez *vrai* pour qu'elles pussent sans se compromettre s'y attendrir.

[redacted]

Mais qu'on se tienne pour bien averti : une petite fille qui sait discerner les vraies et les fausses émotions, devient sous cette lumière un petit juge *implacable ;* et, sans discrétion, ni prudence, bien entendu, elle lancera sur toute perversion de l'ordre à ce sujet, des mots *terribles.*

Ce que je dis pour les *larmes* a lieu pour les *rires* et les joies faussées par contre-coup. Autant une petite fille pleure, autant elle rit inconsidérément, à la volonté de ceux qui l'élèvent, et s'il est ridicule de la faire pleurer sans sujet réel, disons QU'IL EST TRÈS-DANGEREUX DE LA FAIRE RIRE A VIDE.

Une petite fille bien élevée ne doit jamais trouver dans ses petites lectures ni dans ses images, de quoi se *pâmer de rire!* Si cela arrive, au lieu de vous en amuser, faites renaître les joies paisibles, sereines, claires, du beau, du vrai, du bon, apparu et goûté pour la première fois ! L'Ange qui sourit gracieusement aux réalités divines de la création n'est pas plus aimable à se figurer qu'une petite fille n'est douce à regarder, quand elle goûte avec bonheur la *beauté*, la *vérité* et la *bonté* qui viennent de Dieu même en tout ce qui reste beau et pur ici-bas.

Que rien de dénaturé, de forcé, de laid, de grotesque, de monstrueux ne passe sous ses yeux; pas de caricatures burlesques, de diableries ; pas de bouffonneries, pas de choses douteuses et à demi mots, pas d'hésitation à sens couvert..... Toute image, tout symbole doit être vrai, beau, bon,

[redacted]

honnête en substance, et noble, élégant, délicat, ordonné, religieux dans la forme, pour l'enfance et la jeunesse.

Qu'on soit tranquille, une petite fille bien élevée est ravie, quand son petit livre l'éclaire et la grandit à ses propre yeux ; elle est vraiment heureuse et elle s'y amuse beaucoup.

V

FORMATION DU LANGAGE.

La raison, la sensibilité, demandent donc à être de bonne heure et attentivement cultivées chez les petites filles. Le langage a moins d'importance sans doute ; il en a cependant, puisqu'il est ou doit être l'expression juste des idées et des sentiments. Je crois donc qu'une mère, une maîtresse peut préparer insensiblement *le style* des filles dès leur enfance : de cette sorte, au moment où la littérature spéciale ressortira des cours élémentaires, comme un fleuve sort d'un lac qu'il a traversé confondu avec les eaux du lac, LE STYLE DE CHAQUE ENFANT SE TROUVERA DÉJA ASSEZ CORRECT.

On doit donc veiller dès le jeune âge à ce que les mots et les phrases prennent des constructions grammaticales ; cela avec douceur et patience, mais sans jamais cesser d'y être attentif.

Que ce langage, que ce style, soit simple et naturel. Le contraire a plus d'un inconvénient, même

[redacted]

moral. Chose singulière, et vraie pourtant, les filles ont la manie du STYLE SUBLIME *dans l'intime de la vie*, on dirait qu'il répond à l'étonnement, à l'admiration qu'elles ont, hélas! naturellement de leurs petites idées et de tout ce qu'elles découvrent *elles-mêmes :* au fond, tout cela est romanesque; mais vous decouvrirez sans peine, mon enfant, où pourraient conduire de telles habitudes d'esprit, si de bonne heure on ne savait y opposer les habitudes contraires, de simplicité, de naturel et de vérité.

Quand elles peuvent dire : *moi!* dans quelques écrits ou quelques récits, elles chaussent aussitôt le cothurne, passent aux temps héroïques, et demandent aux Muses leur langage; c'est très-remarquable. Aussi, quand on voit de loin causer des petites filles, des adolescentes... et nous pouvons ajouter, quand des femmes parlent, au moment où vous en distinguez une qui s'émeut, prend des poses, s'agite avec enthousiasme, vous êtes presque toujours sûr *qu'elle parle d'elle.* C'est la personnalité vaine qui se déploie. Ne négligez pas de les prévenir de bonne heure contre ce défaut, leur en montrant le ridicule.

VI

LA PIÉTÉ.

Ceci, mon enfant, est d'une tout autre importance encore que ce qui précède; c'est le couron-

nement de tout. Les petites filles ont un goût tout spécial pour entendre parler des *grandes vérités éternelles*. Oui, toutes jeunes qu'elles sont, *leur esprit est très-ouvert du côté de l'infini*, et on peut profiter de cette disposition pour élever dans la vraie lumière leur âme vers Dieu. Jamais elles n'oublieront ce qu'elles ont compris de Dieu et des choses divines dans leur enfance ; et l'on peut dire que le sens chrétien et les grandes idées de la foi se forment chez une petite fille dès l'âge de sept, huit et neuf ans. Dès lors, les sentiments s'enracinent dans leurs cœurs. Le *désintéressement* ou *l'égoïsme* devient déjà chez elles un penchant moral, qui sera le fond de leur faculté pour sentir et aimer, selon que leurs mères ou leurs institutrices auront cultivé l'un ou l'autre.

Une maîtresse zélée et habile peut intéresser un grand nombre de petites filles de sept à dix ans, en leur parlant de Dieu, de la Providence dans la nature et dans les événements de la vie ; de la mort et des destinées éternelles de l'homme ; de l'histoire de Notre-Seigneur Jésus-Christ, etc... Si elle se sert d'expressions qui soient à leur portée, les heures de réunion s'écouleront sans qu'aucune bouge de sa place ; si la cloche arrête une explication de ce genre, toutes réclameront un moment encore pour savoir la fin de ces belles choses de l'éternité. Entre elles on les voit quelquefois se parler sérieusement de ces sujets abstraits, qui les occupent beaucoup.

C'est au cours des ouvrages à l'aiguille que l'on doit surtout, et qu'on peut très-facilement les intéresser par de pieuses et instructives conversations; ce sera le moyen d'employer d'une manière doublement utile ce temps précieux.

Et puisque j'en suis venu à vous parler de ce grand ressort de l'éducation, la piété; laissez-moi, mon enfant, appeler ici votre attention sur un point, sur un détail pratique, auquel vous n'avez jamais peut-être assez réfléchi, mais dont vous reconnaîtrez sans peine la haute importance. Il est très-bon de faire jaillir dans l'esprit de ces jeunes filles l'étincelle, la flamme de la piété; d'imprimer à leur âme un vif élan vers Dieu : mais il ne faut pas pour cela négliger la pratique, et les habitudes positives; et en voici une quotidienne, et qu'à cause de cela précisément je veux particulièrement vous recommander : c'est de les faire prier comme il faut, de leur faire faire leur petite prière du matin et du soir aussi bien que possible; et cela, dès le plus jeune âge, les toutes petites, comme les plus grandes. Oui, il faut soigner, cultiver la prière de la petite fille d'une manière très-suivie, très-attentive; exiger d'elle une prononciation ferme, nette, articulée, régulière et distinguée. La prière vocale doit être faite à haute et intelligible voix, et récitée au milieu de ses compagnes par la petite fille la mieux organisée pour la bonne prononciation et la mieux formée, si l'on veut obtenir l'attention géné-

rale. L'effet alors est immanquable. La jeune lectrice anime sympathiquement son auditoire, qui se recueille en l'écoutant, et qui reste comme suspendu à ses lèvres.

Il y a encore ici dans les familles un abus que je veux signaler.

Le désir de faire apprendre de bonne heure et facilement à leurs enfants plusieurs langues, porte un grand nombre de parents à les confier dès leur plus bas-âge à des bonnes étrangères et souvent protestantes, auxquels on défend, il est vrai, de leur parler religion, mais à qui néanmoins on abandonne le soin de leur faire réciter matin et soir une courte prière, en allemand ou en anglais, avec un bon accent, comme une leçon. Il est aisé de le comprendre : l'absence de sens religieux dans l'enseignement du plus important des devoirs de la vie chrétienne, celui de la prière, détruit dans son principe, chez ces enfants, l'esprit de foi qui est le mobile le plus puissant de l'éducation. Cette première initiation aux vérités de la religion, au culte souverain et au respect dus à Dieu, qui devrait être la constante sollicitude d'une mère et son œuvre personnelle, se trouve ainsi souvent sacrifiée; et que de tristes résultats découlent de là! Avec quelle facilité se développent dans ces pauvres enfants, en l'absence de la crainte de Dieu et de toute piété, leurs penchants naturels à l'insubordination, à la vanité, à l'oisiveté à l'amour du

[redacted]

plaisir ! et qu'il devient difficile, hélas ! même par les soins les plus dévoués et les plus intelligents, de combler plus tard cette lacune dans leur esprit et leur cœur !

Quand au contraire une maîtresse est assez distinguée elle-même et assez pieuse pour former ses enfants à bien prier, pour leur donner de Dieu de grandes idées, de grands sentiments, dont les plus jeunes même sont très-capables, elle met à jamais dans ces chères petites âmes des *trésors* d'élévation, de noblesse et de pureté, à une profondeur que rien n'atteindra jamais pour y porter la *ruine*. Et par là, elle dirige, à sa première apparition dans leur cœur, leur amour vers Dieu, qui devient leur idéal, et qui sera le soutien de leur vie entière. Et dès lors, l'unique et souverain désirable, le bien suprême est révélé à ces enfants.

Alors une petite fille bien simple, bien innocente paraît comme *baignée* dans la grâce divine, et la lumière la pénètre... C'est ainsi qu'une jeune enfant disait : Je me figure que tout ce qui me fait m'écrier : comme c'est beau ! que c'est bon ! *est une petite apparition du bon Dieu* qui est restée dans ce qu'il a créé. Une autre disait : Quand Dieu a *touché* quelque chose, et que les hommes n'y ont rien gâté, j'y trouve le bon Dieu tout de suite, et je *l'aime.*

J'achève cette longue lettre, mon enfant, mais ce que je voudrais pouvoir vous dire en finissant, c'est le

[redacted]

charme, l'intérêt, la tendresse, le maternel dévouement que doivent inspirer à votre zèle ce qu'on appelle *les petites*. Vous en avez soixante à quatre-vingts de sept à onze ans... Pour une maîtresse qui a un peu le feu sacré de l'éducation (et on le possède dès qu'on s'oublie soi-même), rien n'est plus à l'image de Dieu que ces petites âmes, avides de tout ce qui est *vrai*, de tout ce qui est *bien* et de tout ce qui est *beau*. Une parole les électrise jusqu'à l'héroïsme; un trait de la vie de Notre Seigneur les charme; sa passion les fait pleurer : leur parle-t-on d'un martyr, toutes veulent l'être; de la vie patriarcale, elles représentent aux récréations des traits bibliques; de la vie cénobitique, on les voit se faire des ermitages et s'imposer de véritables mortifications sous forme de jeux.

Mais il faut l'avouer, il y a des ombres à ce beau tableau des facultés féminines; car si ces belles facultés et leurs organes ont les qualités attachées aux instruments délicats, ils en ont aussi les défauts : à la pénétration très-subtile répond la *mobilité* ; la légèreté de la petite fille est insaisissable : à la finesse répond la *faiblesse* ; une petite fille ploie à toute impulsion bonne ou mauvaise : à l'exquise sensibilité répond la *mollesse* : et ici quels dangers !...

Je ne tarderai pas à vous en parler.

[redacted]

QUATRIÈME LETTRE

A une mère.

LES PETITES FILLES DE NEUF A DOUZE ANS.
LEURS DÉFAUTS : COMMENT LES COMBATTRE.
LA PREMIÈRE COMMUNION.

Madame, vous me demandez quelques conseils pour l'éducation de vos chères enfants et pour la correction de leurs défauts.

Je ne connais guère en détail tous les défauts des petites filles, ni surtout les nuances particulières de ces défauts; car je ne les ai jamais vues d'assez près, ni avec assez de suite. Pour bien connaître ces défauts, comment ils s'éveillent, se manifestent, se développent, il faudrait avoir vécu près d'elles dans l'intérieur de leurs familles, ce qui ne m'est jamais arrivé. J'ai pu beaucoup plus facilement discerner ce qu'il y a de bon, d'aimable, de vrai, d'excellent, d'ingénu en leur nature; car dans mes rencontres avec elles, c'est surtout leurs qua-

[redacted]

lités qu'on me laissait ou me faisait voir. Le fond de leurs défauts ressemble beaucoup, sans doute, à celui des jeunes garçons, que j'ai pu étudier avec assez de détail : quant à la forme particulière sous laquelle ces défauts se produisent chez les jeunes filles, j'ai pu du moins m'en enquérir avec grande sollicitude, et je vous dirai simplement ce que des informations très-compétentes et des notes très-précises m'ont appris, et qui d'ailleurs, s'est trouvé parfaitement d'accord avec ce que mes propres réflexions et les observations que j'avais pu faire m'avaient révélé.

I

Et d'abord, il n'est besoin ni des philosophes, ni des moralistes, ni de longues observations, ni de grandes études, pour nous aider à découvrir que chez les jeunes enfants, quels qu'ils soient, le fond, c'est l'égoïsme. Il y est à l'état d'instinct, et du premier coup c'est une puissance. En un mot, c'est le premier épanouissement, je dirai naturel, immédiat, et presque toujours excessif, de leur existence. Ils vivent, ils sont là, et le déclarent : *Je*, *moi* ; *je veux ; je ne veux pas ; c'est à moi.* L'esprit de *propriété* le plus personnel ; le *oui*, le *non*, le plus tranchant : voilà les mots par lesquels ils se révèlent tout d'abord.

Chez les petites filles comme chez les petits garçons, et encore plus chez les petites filles, à

[redacted]

cause de la précocité et de la vivacité de leurs impressions, l'*égoïsme* est le premier défaut, non-seulement parce qu'il se montre et éclate le premier, mais parce qu'il est la racine de tous les autres; car les petites colères, les jalousies, les envies, la gourmandise, le mensonge, l'indocilité, la vanité, en définitive, n'ont pour but que la satisfaction, le triomphe du moi physique ou moral. Il faut donc commencer par combattre dans l'enfant, même au berceau, cette volonté égoïste, tyrannique, qui instinctivement veut se satisfaire, et presque toujours avec violence et aux dépens de tout. Il faut réprimer ces premiers écarts, de très-bonne heure, dès leur apparition. Mais comment? Cette guerre contre l'égoïsme des petites filles est très-variée dans ses formes et dans ses moyens.

Il faut tout d'abord opposer à ces premières manifestations d'un défaut, qui grandit si vite, s'il n'est réprimé à temps, une résistance calme, et à toutes ses exigences un refus tranquille, mais inébranlable. L'enfant criera, pleurera; mais bientôt ses cris s'apaiseront, sa petite fureur cèdera à la lassitude, ses larmes même provoqueront le sommeil, et votre autorité sera restée en fait maîtresse de la place. L'heureuse influence gagnée peu à peu sur l'âme de votre enfant compensera la fatigue passagère qui résultera peut-être pour elle et pour vous d'une ferme opposition de votre part, et d'une émotion un peu vive de la sienne.

Et à mesure que l'enfant grandira, et avec elle cette funeste tendance, accoutumez-la, autant que possible, à ne pas se compter pour tout et les autres pour rien. Formez peu à peu, sur ce point, sa conscience et son cœur. Pour cela travaillez parfois à vous faire d'elle une auxiliaire contre elle-même.

Par exemple, vous lui offrez quelque chose; vous vous apercevez que l'enfant veut tout pour elle et uniquement pour elle, soit un jouet, soit des fruits. Voilà l'égoïsme en flagrant délit. Un blâme direct, une leçon sévère est possible, et quelquefois nécessaire; mais peut-être atteindrez-vous mieux à la racine même du défaut en procédant comme voici : amenez-la doucement à partager avec une sœur ou avec un autre enfant ce qu'elle a reçu; si elle résiste, laissez-la souffrir de son isolement au milieu de ses jouets et défendez à ses compagnes de lui prêter les leurs, puisqu'elle leur a refusé les siens : il y aura là une justice et une souffrance qu'elle sentira, et qui, la punissant, lui sera une leçon. Qu'elle mange seule et sous leurs regards les friandises qu'elle ne veut point partager. Bientôt la honte lui fera solliciter la permission de partager ses fruits et de prêter ses joujoux. Quand elle le fera de bonne grâce, sans se l'être fait trop demander, témoignez-lui par une petite caresse la satisfaction que vous en ressentez. L'égoïsme est bientôt vaincu, lorsque le cœur a

compris la joie intime que donnent le don et le sacrifice.

Autre moyen, ingénieux et très-efficace aussi : faites-vous rendre souvent de petits services par l'enfant égoïste ; demandez-lui tout ce qu'elle peut vous donner, pour avoir occasion de la remercier et de la caresser; ceci en général est d'un grand art en éducation : vaincre un sentiment par un autre, ici, par exemple, un sentiment égoïste par un sentiment généreux; parce qu'alors la correction du défaut vient, non du dehors, par voie d'autorité, mais du dedans, par un acte personnel de l'enfant, et cela est bien plus effectif.

Mais surtout, car cela est tout ce qu'il y a de plus opposé au sentiment égoïste, surtout ouvrez son âme à la compassion, à l'amour des pauvres. Que sa petite main distribue vos aumônes; qu'elle donne du pain à l'enfant qui en manque, et qu'elle contemple la joie du malheureux dont ce morceau de pain a tari les larmes et apaisé la faim. Oh! soyez sûre qu'elle comprendra combien il est doux d'avoir fait ce bien; le sourire s'épanouira sur ses lèvres, le bonheur brillera dans ses yeux. N'oubliez pas que l'enfance comprend mieux les souffrances de l'enfance; voulez-vous l'émouvoir profondément? mettez sous ses yeux le spectacle de la douleur dans un être de son âge.

La charité est l'antipode de l'égoïsme, mais il faut le bien entendre. Pour que l'enfant devienne

charitable, il faut qu'elle ait vu de près le triste spectacle de la misère. Lorsque tout est luxe, richesse, bien-être autour d'elle, lorsque tout concourt à satisfaire ses besoins, à prévenir ses caprices, comment voulez-vous que sa pensée légère s'arrête sur la souffrance de ce petit malheureux qui tend la main à la porte de votre riche demeure, ou court après l'élégante voiture qui vous emporte? C'est à sa mère à l'initier à ce douloureux mystère de la pauvreté; c'est à elle de lui dire souvent : « Ma fille, vois cette pauvre enfant souffreteuse et déguenillée, elle est cependant ta sœur devant Dieu; elle est autant que toi; plus que toi, si elle est plus sage. Tu aurais pu naître pauvre comme elle; tu peux le devenir. Si aujourd'hui tu as de beaux et chauds habits pour te garantir du froid, c'est que Dieu nous a donné de quoi les acheter; mais il veut que nous ayons soin de ces pauvres petits malheureux, dont les pères et les mères ne peuvent ni les vêtir, ni leur donner du pain. » Faites-lui voir la misère douce et résignée, s'il est possible, dans la personne d'une mère et de son enfant; et qu'en leur portant votre aumône, votre fils et votre fille l'accompagnent d'une douce parole. Dès que votre enfant pourra tenir une aiguille, qu'elle s'essaie à confectionner divers petits objets pour les pauvres ou pour des loteries de bienfaisance; qu'elle donne elle-même les premiers ouvrages qu'elle aura faits, et qu'elle entende l'ex-

[redacted]

pression de la reconnaissance. Oh! comme son jeune cœur se trouvera alors récompensé des efforts et de la peine que ces objets lui auront coûtés! Mettez aussi, avec discrétion et prudence, à sa disposition quelque argent qu'elle puisse distribuer aux pauvres, et après qu'elle aura senti la jouissance de la charité, enseignez-lui à deviner et à rechercher elle-même la véritable misère qui se cache ; voilà ce qui s'appelle faire l'éducation du cœur chez une enfant; et rien n'est plus directement contraire à l'égoïsme.

II

Ce défaut, Madame, se déclare encore chez les enfants, et de très-bonne heure, par une passion à laquelle on ne saurait porter trop tôt remède, la jalousie.

Je dirai d'abord que la jalousie est bien plus précoce qu'on ne se l'imagine; elle se déclare quelquefois dès le berceau : Saint Augustin, dans ses *Confessions*, raconte avoir vu un enfant à la mamelle, entrer subitement en fureur, dès qu'il voyait sa nourrice donner le sein à un autre enfant, qu'elle allaitait en même temps que lui. Observez attentivement les causes de la colère, de la tristesse, ou même de la joie de votre enfant: ne vous arrêtez pas au dehors; que votre œil maternel étudie et cherche à deviner la pensée intime ou plutôt le sentiment caché, qui met tout en

[redacted]

mouvement. Dès que vous avez découvert un indice de jalousie, ne perdez aucune occasion de combattre ce vice. Ce n'est pas directement et à force ouverte qu'un tel défaut doit être attaqué; il reculerait sans poser les armes, et lorsque vous le croiriez anéanti, il ne serait que caché au plus profond de l'âme; retranché derrière le cœur et dans les ténèbres qu'il aime, il exercerait là ses ravages. Pour le combattre, il faut lui soustraire pour ainsi dire son aliment. Il s'agit ici d'un pauvre malade. Il faut le traiter d'une main compatissante et délicate. Quelque peu aimable que soit ordinairement l'enfant jaloux, témoignez-lui une vraie tendresse, faites-lui sentir que vous l'aimez. S'il a des frères et des sœurs, ne craignez pas de faire quelque chose de plus pour lui, sans toutefois blesser la justice à l'égard des autres, mais vous souvenant qu'il est toujours disposé à voir avec un verre grossissant ce qui est pour les autres, et à estimer peu la part qu'on lui fait. Efforcez-vous de détruire cette triste disposition, en lui ôtant tout prétexte. Et quand vous n'y avez pas réussi, après avoir tout fait pour cela, attendez que la première impression soit un peu émoussée, et alors vous tâcherez, par quelques paroles très-douces, d'opposer à cette impression déraisonnable autant qu'injuste la vérité des choses, en lui faisant, mais sans dispute et sans aigreur, voir et sentir son tort. C'est à la raison et au cœur de l'enfant qu'il faut toujours, mais en

[redacted]

temps opportun, avoir recours contre les bizarreries de son caractère et de sa passion.

L'aumône, dont nous parlions tout-à-l'heure, pratiquée dès l'âge tendre, est aussi un excellent moyen de combattre la jalousie, cette forme sombre et amère de l'égoïsme, en ouvrant l'âme aux douces émotions de la charité, qui jouit du bonheur des autres, et s'attriste de leurs douleurs.

Lorsque l'enfant commence à grandir, aidez-la à discerner ce défaut, à le définir, à en démêler les moindres nuances, à en sentir la déraison, l'injustice et la laideur : mais n'oubliez jamais qu'il n'y a pas de blessure de l'âme qui demande une main plus maternelle pour la panser, et qui soit plus difficile à guérir.

III

L'égoïsme se déclare encore chez les enfants, dans la violente inclination qu'ils ont à faire leur volonté. Une petite fille volontaire est très-peu aimable assurément; mais attendez-vous à en rencontrer beaucoup de cette sorte. C'est souvent la faute des parents ; car on dirait d'un grand nombre qu'ils s'appliquent à cultiver ce triste défaut chez leurs enfants.

Le remède, ici, c'est la fermeté, l'autorité. Il est certain qu'il faut, au moment nécessaire, décidément soumettre, et quelquefois briser la volonté des enfants, pour les plier à l'obéissance. Mais

cela n'est pas aussi facile qu'on pourrait le croire; il y a quelquefois dans ces petites natures, une force de résistance étonnante, et qui profite, avec une habileté merveilleuse, de toutes les fautes de l'autorité. Il ne faut donc pas que l'autorité fasse de fautes.

Comment donc encore procéder ici? J'indiquerai tout d'abord la plus haute ressource de l'autorité, et la plus haute raison de l'obéissance, en disant : Donnez pour raison et pour fondement à vos ordres le devoir devant Dieu, et que ce soit dans la conscience même de votre enfant que soient posées les racines de son obéissance. Qu'elle s'incline devant vous, mais parce qu'elle le doit, et parce que Dieu le veut.

A mesure donc que l'enfant grandira, accoutumez-la à faire plier sa volonté devant la vôtre; mais si vous voulez pouvoir dominer cette nature volontaire et impétueuse, que derrière vos commandements et vos défenses se retrouve toujours le nom et le commandement de Dieu. Si vos ordres n'ont pas d'autre soutien que la force physique, vous entendrez votre enfant vous dire ce que l'on a entendu sortir un jour de la bouche d'un petit garçon de quatre ans, que sa mère mettait à la porte de chez elle : « Quand je serai grand, je serai plus fort que vous, et je vous mettrai à la porte de chez moi. » Faut-il ajouter que cette mère insensée, également violente et vaine, riait de ces paroles et les répétait comme une

[redacted]

merveille devant son fils, au milieu d'un cercle nombreux? — « Je ne reconnais entre les parents et les enfants que la force matérielle, » disait un jour devant moi un homme sans religion : « quand mon fils sera le plus fort, il sera le maître. » Son fils entendait cette honteuse et extravagante maxime d'éducation, et quelques années après, il prouva à son triste père qu'il ne l'avait point oubliée.

Je l'ajouterai : rendez l'obéissance plus facile en faisant toujours le commandement raisonnable. Ne commandez pas arbitrairement, à tort et à travers. Au fond, ayez toujours raison, et que l'enfant le sente.

Et encore, ceci est capital, soyez calme et maîtresse de vous-même en commandant. Enfin, soyez aussi constante et ferme : ne vous engagez pas à la légère ; ne menacez pas en vain, et en l'air ; ne donnez pas à votre enfant une parole que vous ne tiendrez pas : rien ne nuit plus à l'autorité. Si l'enfant sait que vos plus graves réprimandes ne sont que de gros mots suivis d'aucun effet, et qu'à la longue sa ténacité aura raison de votre faiblesse, vous êtes perdue. Non : de la raison et de la constance, de la fermeté sans passion, et aussi une vigilance continuelle et une alternative intelligente de sévérité et de douceur, voilà ce qui convient avec les enfants. Encouragez les faibles efforts de celle-ci; réprimez la ridicule présomption de celle-là, en l'abandonnant quelquefois à ses propres forces ; riez de la sotte vanité d'une autre ; ici,

[redacted]

démasquez sans pitié le mensonge; là, témoignez une confiance qui oblige à bien faire; humiliez au besoin, mais rarement : l'humiliation refoule, et ferme le cœur à la confiance, ce que la sévérité juste et sagement tempérée par la douceur ne fait pas.

Mais, je le dirai aux institutrices, pour réussir en tout cela avec vos élèves, il faut commencer par vous en faire aimer, sans quoi vous ne réussirez jamais.

Madame de Maintenon disait : « N'est-il pas « vrai que si, depuis que vous êtes ici et que vous « m'entendez parler, vous ne m'aviez pas aimée. « ou que vous eussiez eu de l'aversion pour moi, « vous n'auriez pas si bien reçu tout ce que je « vous ai dit. » Cela est certain, et les plus belles choses enseignées par des personnes qui déplaisent et qu'on n'aime pas, ne font aucune impression et rebutent souvent.

Mais en recommandant aux Dames de Saint-Cyr de se faire aimer de leurs élèves, Madame de Maintenon, ne voulait pas que ce fût par des familiarités et des condescendances regrettables. Elle leur disait :

« Ne vous familiarisez point avec les enfants; « ôtez même avec les petites ces caresses indignes « de votre profession, qui les amollissent et « accoutument à ce qui serait dangereux dans la « suite. L'amour-propre et la mollesse sont les « écueils de notre sexe; penchez plutôt à un peu

[redacted]

« trop de réserve; qu'elles aient cette conduite « les unes avec les autres, quelque proches pa- « rentes qu'elles soient : les caresses ne peuvent « être bonnes et sont presque toujours mauvaises. »

Mais s'il y a des condescendances regrettables avec les enfants, il y en a d'utiles et même de nécessaires.

Ainsi, ne pas les humilier devant leurs compagnes, sans bonne raison ; ne les punir jamais sans les avoir averties plusieurs fois ; leur parler toujours affectueusement, et quelque jeunes qu'elles soient, très-raisonnablement; ne se pas lasser de dire cent fois la même chose avec douceur; les porter à la joie, et leur donner une honnête liberté.

Mais dans cette liberté, il ne faut jamais cesser de veiller sur elles : la vigilance est la condition essentielle de la liberté qu'on leur donne. Madame de Maintenon disait : « Il faut veiller nuit et jour... « il faut toujours tout voir, mais, ajoutait-elle avec « sa profonde sagesse, il ne faut pas toujours mon- « trer qu'on voit tout, il faut quelquefois fermer « les yeux, il faut laisser passer certaines fautes. »

Un châtiment ou une réprimande faite de sang-froid, et quelquefois au bout de huit jours, leur fera plus d'impression : elles voient par cette conduite que l'impatience ou l'humeur n'a point de part à ce que l'on fait.

« Il faut épuiser la raison et la douceur, avant « que d'en venir à la rigueur. Pour de certains « défauts qui ne peuvent nuire aux autres, et qui

« ne font que vous faire souffrir vous-même, je « vous exhorte à une patience infinie; car combien « en avons-nous vu qui étaient mauvaises, et qui « sont présentement de nos meilleures filles ! (1) »

Le mensonge, dont je parlais tout à l'heure, demande un traitement spécial : c'est un défaut pour lequel il ne faut aucun ménagement. Il faut montrer à l'enfant reconnu menteur, et jusqu'à ce qu'il soit vraiment corrigé, une juste défiance ; paraissez hésiter dans toutes les occasions à vous en rapporter à ses paroles; qu'il souffre des conséquences de son défaut; dites-lui avec énergie tout ce que ce vice a de vil, de honteux, de méprisable.

Mme de Maintenon écrivait : « On ne peut leur « donner trop d'horreur pour le mensonge ; » elle ajoutait : « cependant il faut le détruire dans les « nouvelles venues *avec une grande patience.* »

Les caractères timides et craintifs sont plus portés au mensonge que les autres. Pour prévenir cette fâcheuse disposition, ne grondez jamais une enfant pour une faute avouée ; ou du moins mêlez à votre blâme une grande bonté. La conviction qu'elle ne peut rien cacher à sa mère et la certitude que l'aveu d'une sottise, d'une maladresse ou d'une étourderie, même d'une faute grave, atténuera le reproche mérité, lui fera tout naturellement contracter l'habitude de la franchise.

(1) Mme de Maintenon, à Saint-Cyr.

[redacted]

J'ai connu une très-habile institutrice qui corrigea une menteuse en lui disant simplement : « Mon enfant, vous exagérez tellement, que personne ne croit plus le peu *de vrai* qui reste mêlé à vos HYPERBOLES. » Le mot grec devint l'Euménide de la pauvre petite ; à la première parole d'emphase, à la première exagération, ses compagnes lui disaient *hyperbole !*... Elle finit par se corriger et ses petites amies aussi, car parmi ces enfants, tout ce qui dépassait les limites du vrai, n'avait plus ni crédit, ni créance.

Revenons à l'autorité, à la nécessaire fermeté dont nous parlions. Cela ne veut pas dire qu'il faille user de trop de contrainte. Non ; et, par exemple, il faut, tout en les surveillant de très-près, leur laisser une liberté raisonnable dans leurs récréations. Les jeux bruyants et turbulents leur plaisent, et d'ailleurs sont utiles au développement des forces; il faut les leur permettre (1), mais sans avoir l'air de s'en préoccuper. En général, on est trop occupé de leurs divertissements et de leurs caprices, ou du moins on s'en occupe trop os-

(1) Mme de Maintenon y demandait cependant une certaine modération. Elle disait aux élèves de Saint-Cyr : « C'est pour « moi un grand plaisir d'apprendre que vous modérez vos voix « aux récréations : il faut que des filles se modèrent toujours, et « qu'elles gardent une conduite qui fasse voir qu'elles sont en « tout maîtresses d'elles-mêmes ; vous ne vous en divertirez pas « moins, mais vous ferez ce que des chrétiennes et des filles « bien élevées doivent faire. »

tensiblement. Sans doute, il faut continuellement les suivre ; mais de manière à ce qu'elles ne soient pas toujours dans une sorte de contrainte, ou ne se regardent pas comme un objet unique d'occupation, auquel tout est sacrifié. Voilà ce qui les rend profondément égoïstes. On les gâte bien plus en ayant l'air de s'occuper d'elles uniquement, qu'en leur passant quelques petites fantaisies, lorsqu'au fond on n'a pas de reproches sérieux à leur faire; car elles prennent vite une haute idée de leur importance. On ne les gâte pas, parce qu'on sera complaisant pour elles ; quand même on le serait beaucoup, il n'y aurait pas grand inconvénient, pourvu qu'on ne se laisse jamais entraîner par leur égoïsme : qu'elles sentent alors que ni colères, ni pleurs, ni caresses (car elles s'aperçoivent bien vite du moyen qui leur réussit le mieux), qu'aucune de leurs petites ruses ne peut vous faire changer d'avis.

Cette fermeté calme ne les rend point malheureuses. Elles comprennent que la volonté de leurs parents, ou le réglement du pensionnat, est une nécessité supérieure, et elles s'y soumettent comme au chaud et au froid. Elles oublient leurs petites ruses et deviennent dociles, franches et simples. Sans doute, on fait bien d'éviter, sans qu'elles s'en aperçoivent, ce qui les contrarierait, lorsque cela est possible, car plus on écarte les luttes inutiles et plus les enfants deviennent doux. Ils comprennent que c'est par raison qu'on donne

un ordre ou une défense, et ils finissent par n'avoir plus aucune peine à obéir.

Le travail de l'éducation est plus qu'à moitié fait quand une jeune fille est formée à l'obéissance. Tout devient doux et facile à l'enfant qui sait obéir. Que de larmes séchées d'avance, que de luttes prévenues, que de difficultés vaincues ! Les défauts disparaissent peu à peu ; et le cœur, comme une terre bien préparée, fait fructifier les bonnes semences qu'il reçoit. Aussi, par quel mot résume-t-on la bonne conduite d'un enfant ? On dit de lui : il est obéissant. On ne saurait trop insister sur la nécessité de faire pratiquer, dès le commencement, cette prompte obéissance qui accoutume l'homme au joug de la loi. Ne craignez pas d'éloigner le cœur de votre enfant en lui imposant votre autorité.

L'expérience nous prouve chaque jour que l'enfant qui obéit le mieux est aussi le plus tendre, le plus affectueux. On se plaint avec raison du peu d'amour que les pères et les mères trouvent à la longue chez leurs fils et leurs filles ; eh bien ! quand j'ai voulu remonter à la source de cette inconcevable indifférence, j'ai trouvé chez les parents, une autorité faible, et, chez les enfants, une obéissance plus médiocre encore. On a laissé grandir, sans la comprimer, cette volonté impérieuse : un jour, fière de sa force, elle s'est posée en face de celle de ses parents ; n'en étant pas dominée, elle les a bientôt dominés elle-même.

[redacted]

Encore quelques années et elle secouera toute autorité, et de là, dans les familles, des luttes, des douleurs, la désaffection, tristes résultats de la faiblesse des parents et d'un amour aveugle pour des enfants ingrats. Que de mères pour avoir été idolâtres de leurs filles dans leur enfance, en sont devenues un jour les servantes! Que de pères, faute d'avoir fait sentir leur autorité à leurs fils dès leur jeune âge, ont vu leurs cheveux blancs déshonorés par ceux qui devaient en être la gloire! C'est qu'en effet, l'enfant désobéissant oublie bientôt tout respect et se porte vite à tous les excès de l'insolence.

J'ai dit : dès leur jeune âge, car c'est dès lors, et surtout alors, qu'il faut les plier à l'obéissance, et pour cela les dompter au besoin. L'obéissance, c'est donc ici le point capital. On l'a dit, et il est vrai, c'est la grande vertu de l'enfance, parce que c'est la ruine de l'odieuse personnalité, l'antipode de l'égoïsme. Pour l'obtenir, on ne peut trop chercher les bons moyens, c'est-à-dire ceux qui rendent l'obéissance plus entière, plus parfaite et, je l'ajouterai, plus facile. Il faut souvent que l'obéissance soit aveugle; mais il est bien nécessaire aussi qu'elle soit éclairée et raisonnable, comme dit saint Paul : *Rationabile obsequium;* pour cela il est bon d'en faire comprendre les motifs. Par là, tout à la fois on développe la raison, et on rend la soumission moins pénible. On parvient même à la faire estimer et aimer pour

[redacted]

le reste de la vie, et il faut avouer que, pour les femmes surtout, rien n'est plus important. Et, pour tous, l'obéissance est chose si nécessaire sur la terre, que l'on ne saurait s'y plier trop tôt. C'est par elle que l'idée du devoir devient puissante; on ne cherchera jamais à en secouer le joug, quand on se sera, dès le jeune âge, habitué à se soumettre à une autre loi qu'à celle de sa fantaisie ou de sa passion. Mais j'ai dit et je le répète : à l'obéissance raisonnable, qui éclaire l'enfant, et non au caprice, qui fausse son esprit et lui fait perdre le respect. Une éducation sévère, mais juste, n'est jamais un malheur pour celui auquel elle a été donnée, à moins que la sévérité n'ait été poussée jusqu'à l'excès, ce qui révolte les caractères énergiques, et ôte tout ressort aux caractères faibles.

La bonne obéissance donne de la force à l'âme, tandis que la violence révolte et brise tous les ressorts. Se vaincre, c'est obéir librement à l'idée du devoir, et cet acte de notre volonté l'ennoblit et la fortifie tout à la fois. La vie se compose de tant d'épreuves qu'on y succombe à la première tentation, si une éducation trop tendre a préservé de toute souffrance ou de toute gêne. Sans doute la bonté des parents, leur affection prévoyante ouvre le cœur des enfants aux plus aimables sentiments, mais cette bonté peut se montrer sans une faiblesse qui énerve ceux qui en sont l'objet.

[redacted]

IV

LA GATERIE DES ENFANTS.

De tout ce que nous venons de dire, une conséquence évidente, Madame, c'est qu'il ne faut jamais gâter les enfants, ni admettre rien de faible et de mou dans l'éducation, ni pour l'âme, ni pour le corps.

Au temps où nous vivons on doit redouter et éviter tout ce qui affaiblit. Les forces physiques sont en général au-dessous de celles de nos aïeux, et l'énergie morale va se perdant de plus en plus. Pour la conserver, il faut, outre les notions du juste et du vrai, avoir pris de bonne heure l'habitude de placer *le devoir avant tout*. Il faut que cette habitude devienne pour les enfants comme une seconde nature, en sorte qu'il n'y ait jamais, pour ainsi dire, d'hésitation dans la volonté, et que l'on sente comme impossible de faiblir, en face du devoir.

Sans doute, il pourra y avoir encore des luttes, mais elles ne finiront jamais par ce lâche abandon au mal, qui essaye, pour le mauvais repos de la conscience, de se justifier par des théories perfides et corruptrices.

Bien convaincu qu'il faut fortifier les âmes par tous les moyens, je crois que pour cela on doit éviter avec soin tout ce qui produit la crainte, séparée du respect. Frapper durement les enfants

[redacted]

est devenu tout à fait hors de mode; mais crier bien fort, menacer pour des riens des enfants qu'on a caressés, cajolés, dont on a fait un joujou toute la journée, rien n'est plus commun, ni plus fâcheux; et l'on ne doit point être étonné qu'ils se révoltent contre ces sévérités inattendues.

Mon désir de voir donner aux femmes une éducation qui endurcisse le corps et fortifie l'âme, ne va pas certes à vouloir qu'on aille à des extrémités. Il faut simplement les accoutumer à supporter un degré de fatigue qui n'excède pas leur tempérament, le grand air, le froid, le chaud, en les y soumettant le plus possible et suffisamment, dès leur enfance, avec les précautions nécessaires.

Pas de recherche non plus pour la nourriture. Elle est presque toujours trop recherchée sur la table des parents riches : il y a là trop de choses excitantes, qu'on n'est pas toujours libre de retrancher; on ne l'est pas non plus toujours de se mettre au régime simple qui conviendrait aux enfants, et il est difficile de leur refuser toujours ce qu'ils voient leurs parents s'accorder à eux-mêmes. Cependant, on peut établir en règle générale qu'on ne leur donnera jamais ni vins forts, ni liqueurs, ni café : mais il reste tant de choses qui ne sont bonnes que pour les gens âgés, indifférentes peut-être pour les autres, mais mauvaises pour les enfants, qu'il serait bien mieux de ne leur en pas donner le désir ou seulement l'idée. Une nourri-

ture très-simple est celle qui convient le mieux aux enfants sains, et elle les préserve de la gourmandise, qui est chez eux un défaut si commun, et qui a tant d'inconvénients pour leur santé; et pourtant, dans les familles aisées, où l'on se préoccupe trop souvent de la bonne chère, on veut, par tendresse pour les enfants les en faire jouir le plus possible. Il y a là un vrai péril! et ne va-t-on pas quelquefois jusqu'à leur choisir les meilleurs morceaux et à s'en priver pour eux?

Sans nul doute, c'est un bien de leur apprendre à se tenir convenablement à table et à parler poliment. Mais alors c'est un rigoureux devoir de veiller attentivement à tout ce qui se dit là; car, quand il serait vrai qu'à voir la tenue des gens bien élevés, ils ont à gagner en bonnes manières, ils ont sûrement fort à perdre à entendre les légèretés, les plaisanteries, les paradoxes, les médisances, et à voir le laisser-aller qui règne souvent pendant les repas. Je ne sais si dans bien des familles on ne gagnerait pas à faire manger à part les enfants, sous la direction d'une *bonne* raisonnable et sûre, qui n'ayant pas pour eux la faiblesse et l'instinctive admiration des parents, les gâterait beaucoup moins, n'adorerait pas leurs impertinentes gentillesses, comme font ces trop tendres parents. — Je ne parle pas ici de ceux qui se montrent trop sévères, parce qu'ils ne sont pas très-nombreux, ni à la mode.

V

QUELQUES SOINS NÉCESSAIRES ET SAGES PRÉCAUTIONS

Un grand écueil, qu'on évite rarement, avec les jeunes filles, c'est celui de donner un développement exagéré à leur sensibilité, qui, dans ces petites natures, est extrêmement facile à exciter. Pour jouir de leurs caresses enfantines, on les en accable, et on les rend souvent *impressionnables* à l'excès pour toute leur vie. Les institutrices, les mères, n'y sauraient trop prendre garde.

Ce que je vais dire maintenant, Madame, n'est qu'un détail, mais qui a bien son importance. Il faut commencer de bonne heure à apprendre aux enfants, qu'on doit surmonter toutes ces petites peurs qui leur sont naturelles et qui peuvent venir de l'organisation, peur des araignées, des rats, des chauve-souris, etc., etc., peur surtout de l'obscurité. Mais pour ceci, non plus que pour les plier à manger de tout, il ne faut point les trop forcer: ce serait peut être rendre les répugnances invincibles ; mais les habituer peu à peu, en les excitant par quelques louanges à essayer de se vaincre. Les obliger à marcher seuls la nuit pourrait quelquefois être dangereux; mais on va d'abord avec eux, ensuite on les envoie seuls tout près chercher quelques objets qu'ils désirent. Il y a mille moyens à employer. Sans doute, ces craintes puériles sont rarement durables chez les garçons, mais

combien elles sont communes parmi les jeunes filles, et durent souvent chez les dames ! et pourtant les femmes ont autant besoin d'être délivrées de ces puérilités que les hommes. Le sang-froid, la présence d'esprit les rendent respectables, tandis que cette triste pusillanimité les place et les tient dans une infériorité ridicule.

Avant tout, demandait Mme de Maintenon, qu'elles ne deviennent pas craintives, cachées et fausses.

« Il faut quelquefois leur laisser faire un peu leur volonté pour connaître leurs inclinations, leur apprendre la différence de ce qui est mal et de ce qui est bien, de ce qui est indifférent, et leur accorder tout ce qui peut être abandonné indifféremment à leur liberté. »

C'est dans cette pensée que Mme de Maintenon voulait que les institutrices de Saint-Cyr, fussent toujours présentes aux jeux de leurs élèves. « On « leur est aussi nécessaire dans ce temps-là, di« sait-elle, qu'à celui de l'instruction. » Elle ajoutait : « En récréation, il faut faire en sorte qu'elles « s'occupent toujours ; en leur laissant une grande « liberté, il ne faut les laisser jamais oisives. Il « vaut beaucoup mieux qu'elles jouent que de ne « rien faire ; l'oisiveté et la conversation entre elles « est ce qu'il y a de pire. Faites-les passer d'un « amusement à un autre, et que dans les récréa« tions elles se divertissent à des jeux qui les



[redacted]

« occupent toutes ensemble. » Mais tout cela toujours en grande liberté.

Cette liberté et cette condescendance ne doivent pas aller néanmoins jusqu'à leur laisser adopter certains jeux, fort mal choisis, et qui éveillent trop souvent l'imagination de l'enfant. Par exemple : le baptême de la poupée, le mariage de la poupée... le tout accompagné d'objets de luxe, donnant du relief à ces petites fêtes : boîtes de bonbons pour le baptême, cadeaux de noces pour la mariée...

Plus tard, dans la maison de leurs parents, et quelquefois dès neuf ou dix ans, ce sont les bals d'enfants!... mode déplorable, qui tend à se généraliser étrangement : là, sans parler des toilettes exagérées et souvent même peu modestes des jeunes filles, auxquelles bien des heures et des jours ont été consacrés, que de petites intrigues dont les parents plaisantent, qu'ils encouragent même, mais qui, tout enfantines qu'elles paraissent, durent parfois des années, et sont la cause d'un précoce et pernicieux développement des passions. Il y a dans ces réunions d'enfants telle impression reçue, qui ne s'effacera plus. J'en ai rencontré plusieurs fois dans ma vie la triste expérience. Vraiment, on dirait quelquefois que les parents n'ont aucune lumière, tant ils sont aveugles sur les périls qu'ils semblent se plaire à créer eux-mêmes pour leurs enfants!

Mais il faut reconnaître que de toutes les gâteries, la plus fâcheuse est la toilette. Quels

[redacted]

reproches aujourd'hui ne fait-on pas aux femmes sur leurs dépenses folles, leur amour déraisonnable pour la toilette : on n'a pas tort; mais pour remédier à cet abus, il faudrait s'y prendre plus tôt, ne pas donner aux jeunes filles la parure comme récompense, comme un but de juste ambition; ne pas y attacher devant elles une importance sérieuse, ne pas faire de la mode une obligation à laquelle on ne peut se soustraire.

Etrange tyrannie que celle-là ! Que telle mode soit peu décente, n'importe; peu saine, incommode, même de mauvais goût, n'importe; c'est la mode, tout est dit, il faut s'y soumettre. Quelle futilité, quel vide de sentiments et de pensées, sans parler d'inconvénients plus graves, naissent de cet amour de la parure, et de cette soumission aveugle à la mode ! On devrait se borner à inspirer aux jeunes filles cette attention à leur personne, dont la propreté est le soin le plus essentiel, et qui entre dans l'obligation générale qu'ont les femmes de mettre le bon ordre dans l'intérieur de la famille : pour cela, une mise simple et convenablement soignée devrait suffire d'ordinaire. Comme le bon goût et une sorte d'élégance dans l'arrangement de la maison, appartiennent surtout à la direction des femmes, il est bon qu'elles s'accoutument de bonne heure à ces soins raisonnables de leur personne, qui vont avec le respect de soi-même; mais il ne faudrait rien de plus.

[redacted]

VI

DES INDULGENCES NÉCESSAIRES DANS L'ÉDUCATION.

Après avoir indiqué, Madame, les défauts les plus fréquents et les difficultés les plus graves qui se rencontrent dans les jeunes filles, et dit quelque chose des méthodes les plus utiles et des sévérités quelquefois nécessaires pour conduire à bonne fin leur éducation, je veux dire quelque chose aussi des indulgences que, souvent, il y faut avoir; et pour le mieux dire, c'est à Mme de Maintenon que j'emprunterai deux pages admirables, où se trouvent les conseils les plus expérimentés, les plus mesurés, et si je l'ose dire, les plus aimables, les plus affectueux.

« Prenez garde à ne point aigrir vos filles et à ne les pas pousser à bout indiscrètement. Il y a des jours malheureux où elles sont dans une émotion, dans un dérangement, prêtes à murmurer ; tout ce que vous feriez alors, toutes les remontrances, toutes les réprimandes, ne les remettraient pas dans l'ordre. Il faut couler sur cela le plus doucement que l'on peut, afin de ne point commettre son autorité, et il arrivera quelquefois que le lendemain elles feront des merveilles. Il y a des enfants si emportés et qui ont des passions si vives, que quand une fois ils sont fâchés, vous leur donneriez dix fois le fouet de suite, que vous ne les mèneriez pas à

votre but ; dans ce temps-là ils sont incapables de raison, et le châtiment est inutile. Il faut leur laisser le temps de se calmer, et se calmer soi-même; mais afin qu'ils ne puissent croire que vous vous rendez, et que par leur opiniâtreté ils sont devenus les plus forts, il faut user d'adresse, faire intervenir un médiateur, ou dire qu'on ne remet la chose à une autre fois que pour la rendre plus grave, et ne pas croire qu'ils soient colères et emportés toute leur vie, parce que dans leur jeunesse, ils ont les passions vives...

« Il faut donc étudier les moments, prendre les moyens convenables pour corriger les enfants Quelquefois un regard, une parole, les remet dans leur devoir, ou bien une conversation particulière, où vous les faites revenir à la raison en leur parlant avec bonté. Il y en a qu'il faut reprendre en public, quelquefois même plusieurs fois, avant de les punir; il y en a d'autres qu'il faut punir d'abord sans faire paraître de ménagement ; enfin la discrétion et l'expérience vous apprendront le parti qu'il faut prendre suivant les occasions.

« Pour les jeunes enfants, je ne voudrais pas qu'on les pressât trop, qu'on ne leur donnât jamais de relâche, ou qu'on jugeât qu'une fille est légère parce qu'elle sort volontiers de son banc, ou qu'après avoir lu quelques lignes, elle regarde un oiseau qui vole. Cette vive vaudra peut-être mieux qu'une sournoise qui vous paraît plus sage. Ce n'est pas

même parler juste, de dire qu'une petite fille est légère, car cette joie, cette vivacité, ce pétillement des enfants, qui fait qu'ils ne peuvent demeurer en place, est un effet de la jeunesse : on est ravi de se sentir jeune, d'avoir de la santé, on n'a rien dans l'esprit; si quelque chose fâche, cela ne dure guère. On ne saurait bien juger qu'une personne est légère, qu'elle n'ait dix-huit ou vingt ans; la légèreté est proprement dans les sentiments et dans la conduite : c'est de ne pouvoir se fixer, de vouloir tantôt une chose, tantôt une autre, de ne rien suivre. Les personnes légères sont encore sujettes à des engouements; elles veulent les choses avec passion et s'en dégoûtent de même fort vite; il vaut mieux être modérée, aller plus doucement et marcher toujours. Il ne faut pas, encore une fois, s'étonner ni s'inquiéter de la vivacité des jeunes personnes, et, si vous voulez, de leur légèreté ; elle passe si vite, on devient si tôt sérieuse ; l'âge, les affaires, les chagrins modèrent bientôt cette joie de la jeunesse ; chacun l'a éprouvé en soi-même.

...Mais vous ne réussirez point, si vous n'agissez avec une grande dépendance de l'esprit de Dieu. Il faut beaucoup le prier pour les enfants dont vous vous trouvez chargées ; il se faut adresser à lui d'une façon spéciale, quand vous êtes embarrassées; ne doutez point qu'il ne vous aide, tant que vous vous défierez de vous-même, et que vous aurez soin de demeurer unies à lui. »

[redacted]

VII

PREMIÈRE COMMUNION.

Tous ces détails et tous ces défauts, Madame, que j'ai passés en revue bien rapidement, et qui ne sont pas les seuls, hélas! montrent bien quelles sollicitudes de tout genre, quelle suite, quelle industrie, demande l'éducation des enfants, dès leur tout jeune âge; mais j'ajoute, pour terminer par quelque chose de plus consolant, qu'une mère trouve pour cette tâche de grands auxiliaires dans leurs qualités, et dans les secours de la Religion!

Car, quand les petites filles conservent leur beau naturel, sans qu'il soit faussé par une première éducation misérable, la vérité est qu'elles ont, même parmi les défauts les plus choquants, des inclinations merveilleuses pour ce qui est beau et bon. « On peut, dit Mme de Maintenon, dès lors « leur apprendre toutes les délicatesses de l'hon- « neur, de la probité, du secret, de la générosité et « de l'humanité, et leur peindre la vertu aussi « belle et aussi aimable qu'elle l'est.

« Les enfants sout extrêmement sensibles à ces « beaux enseignements.

« Il faut, ajoutait cette sage institutrice, cares- « ser les bons naturels, être sévère avec les mau- « vais, mais jamais rude avec aucun.

« Mais il ne faut pas se méprendre aux moyens

[redacted]

« dont on doit se servir pour se faire aimer; il n'y « a que les moyens raisonnables qui réussissent, et « il n'y a que les intentions droites qui attirent « les bénédictions de Dieu. »

Il arrive d'ailleurs, dans l'enfance, un moment infiniment précieux pour mettre en œuvre toutes ces ressources: c'est celui de la Première Communion.

Tout change dans l'existence d'une petite fille à l'époque de sa première communion: c'était une enfant, elle va devenir une jeune personne.

C'est alors surtout le moment de lui faire connaître plus à fond, et combattre plus sérieusement ses défauts. C'est alors qu'il faut achever de former sa conscience, de toucher son cœur, d'éclairer sa foi, de développer et d'élever sa raison. Et tout cela, à cette grande époque, n'est vraiment pas difficile; on y est puissamment aidé.

Pour mieux faire sa première communion, une bonne petite fille, si elle est bien élevée, a déjà beaucoup réfléchi, essayé de grands efforts pour devenir bien sage. Elle a même soigneusement observé les faits de sa conscience; elle sait *qu'elle a été créée et mise au monde pour connaître, aimer et servir Dieu*. Toutes les conséquences de cette grande loi de la vie, grâce aux instructions du catéchisme, quand elles sont bien faites, lui apparaissent: cette petite enfant a déjà des lumières étonnantes pour les comprendre: toutes les lois morales lui semblent comme évidentes; elle sépare le vrai du

[redacted]

faux naturellement ; le secours de la grâce lui paraît son premier besoin ponr atteindre sa fin dernière. Tout ce qu'elle doit à ses parents, à ses institutrices, au prochain, à elle-même, le respect, la pureté, la vérité, l'humilité, la charité, elle le voit, elle le comprend. En un mot, elle est, à son insu, dans son esprit et dans sa conscience, étonnamment raisonnable, morale, chrétienne.

C'est le moment, pour la mère, de lui parler avec gravité, je dirais presque avec solennité, et de lui enseigner tout ce que Dieu a déposé dans sa jeune âme pour l'aider à lui plaire dans le temps, afin de le posséder dans l'éternité ? J'ai toujours pensé et expérimenté qu'à l'époque de sa première communion, une jeune fille entendait merveilleusement les plus hautes vérités chrétiennes, dogmatiques, morales, et même psychologiques. Sans me servir de grands mots, j'ai osé faire en ce genre des essais qui m'ont, par la grâce de Dieu, admirablement réussi, lorsque je catéchisais les jeunes enfants. Ils étaient enchantés de connaître les perfections, les attributs de Dieu, et de connaître aussi leur âme et ses facultés, et comment, par le fond et l'harmonie de ces facultés, ils avaient été créés à l'image et à la ressemblance de Dieu. C'était admirable de les voir, dans les lumières de leur raison naissante éclairée par la foi, devenir tous, même ceux qui ne recevaient pas d'ailleurs grande éducation, des enfants d'esprit, attentifs, pénétrants. Ils s'en étonnaient

[redacted]

eux-mêmes! « Je comprends, s'écriaient-ils!.. « c'est juste, je le vois !... »

Un d'eux me disait : « C'est singulier, il y a des « vérités qui semblent être en moi-même : dès que « vous les exprimez, je me dis : je savais cela, seule- « ment je n'y pensais pas, maintenant je le re- « trouve. » Cet éveil du bon sens, de la raison et de la foi dans une jeune âme est un des plus beaux moments de la vie en celui qui l'éprouve, comme en celui qui le suscite.

Mais je dois dire que les petites filles sont encore bien plus remarquables ici que les petits garçons. Tout l'intérêt qu'excitent chez les petites filles dès l'âge de sept ans les vérités naturelles se porte à douze et treize sur le monde *intérieur*, qu'elles découvrent en elles-mêmes. Leur ouverture vers *l'infini* se retrouve : seulement l'objet de leur observation est changé et il est devenu plus haut.

Et pour tout cela je n'avais pas d'autre livre que le catéchisme, avec les simples développements qu'il demande et suggère. Les chapitres sur l'existence et les perfections de Dieu, sur les anges, sur la création de l'homme, sur son âme, libre, spirituelle, immortelle; sur la Sainte-Trinité, et sur l'âme humaine, créée à l'image de la Trinité divine; tout cela allait comme de soi. Voilà, Madame, ce dont il faut qu'une mère sache profiter. L'éducation morale et religieuse de ces enfants doit se faire alors avec un grand respect pour leur intelligence.

[redacted]

C'est le moment de s'emparer, par une haute éducation intellectuelle et chrétienne, de cette *puissance de raison très-remarquable chez les jeunes filles de douze à quatorze ans.*

Cette naïve philosophie naturelle et chrétienne, ou plutôt cette belle théologie, sans grande ordonnance méthodique, sans apparence ni embarras scientifique, donnait à ces petites filles de nos catéchismes une telle lumière, que plus tard, mariées déjà depuis longtemps, j'en ai rencontré qui me disaient : « Jamais je ne vais dans le tourbillon « du monde, sans penser aux vérités éternelles « qui restent le fond de toutes mes idées depuis « que vous nous avez fait faire notre première « communion. » Et plusieurs ajoutaient : « La « pensée de la justice originelle dans Marie Im- « maculée me suit sans cesse, surtout quand le « désordre moral s'offre à mon regard. »

C'est alors qu'on peut avec fruit leur inspirer l'amour du *devoir*, et du *sacrifice* pour le devoir. L'amour et quelquefois l'enthousiasme, réfléchi, profond pour tout ce qui est vrai, bon, beau, divin, prend chez une petite fille de douze à treize ans, l'essor qu'on lui imprime; et, si des parents irréfléchis n'exigent pas que cette éducation morale et religieuse se termine *à quinze ans*, alors précisément qu'elle peut produire et mûrir tous ses plus beaux fruits, si cette grande éducation se continue jusqu'à l'âge décisif, jusqu'à dix-huit

[redacted]

ou vingt ans, la jeune fille conservera cet essor toute la vie.

Sans doute, je ne prétends pas que ces filles de douze ans soient délivrées de tous leurs défauts : non, c'est encore l'enfance. Leur naïf enthousiasme alors se déploie en projets d'avenir, en beaux rêves, qu'il ne faut pas trop prendre au sérieux, mais qui pourtant montrent la trempe de leur âme. Les unes veulent se dévouer à soigner les malades, à établir des écoles, ou bien rester avec leurs mamans pour les consoler ; d'autres veulent se faire religieuses, carmélites, ou filles de charité ; d'autres enfin pensent déjà au monde et à ses vanités, mais pour les juger et les mépriser, d'une hauteur où elles ne se tiendront pas toujours.

D'un autre côté, leurs petites passions, qui toujours subsistent, quoique refoulées, se dessinent aussi et se montrent à travers tous leurs bons sentiments. L'égoïsme, par où j'ai commencé, est ce qu'il faut combattre encore, à tout prix, et jusqu'à la fin : l'égoïsme, qui est l'antipode de leur destinée; car la destinée de la femme, c'est le dévouement, l'amour, le sacrifice.

Je reviendrai donc, Madame, en achevant cette lettre, sur une des vertus les plus touchantes, la plus opposée à l'égoïsme et la plus facile aussi à développer dans le cœur des jeunes filles, à l'époque de leur première communion et même bien avant : je veux parler de la charité. Rien ne montre plus déjà la divine *compassion*, dépo-

sée par la grâce du saint baptême dans le cœur de la femme, que de voir des petites filles avec des pauvres dont elles découvrent la misère, les souffrances, pour la première fois. Les enfants riches ignorent tellement la privation de tout ce qui fait ce confortable, si délicieux pour elles, qu'avant qu'elles aient vu *de* PRÈS les pauvres, on ne peut détruire leurs illusions sur le faux, le vain, et les dangers du bien-être excessif.

En revanche, si on se sert habilement de ce ressort de la charité et de la compassion si puissant dans leur cœur, il n'est pas de sacrifice qu'une petite fille riche ne s'impose avec joie et énergie, pour soulager la pauvre famille qui lui est confiée! Nettoyer des enfants pauvres, dégoûtants même, est une *récompense* qu'elle achète par des *devoirs* faits parfaitement en classe, et même pendant ses récréations, afin de se donner plus de temps pour confectionner et préparer des vêtements à ses chers pauvres : d'elle-même elle consacre à acheter du linge, des étoffes, l'argent de ses menus plaisirs, et elle apprend à coudre pour les malheureux. Il n'est rien qu'elle fasse avec plus de bonheur.

Il faut avoir observé aussi des petites filles aux fêtes de Noël, pour comprendre tout ce que Jésus Enfant leur inspire d'amour.

Avant leur première communion, ce sont leurs joies les plus vives et les plus pures; en ce temps de Noël, mieux qu'en aucun autre, une mère chrétienne fait de sa petite fille tout ce qu'elle veut.

[redacted]

Tout se sacrifie, s'entreprend, vigoureusement et sagement, pour soulager les pauvres et plaire à l'Enfant Jésus.

Quand je faisais le catéchisme, c'était à l'époque surtout de la première communion que je formais mon jugement sur la trempe d'âme, sur le caractère de mes enfants et sur leur avenir.

Mais, précisément parce que la première communion est l'âge et le moment décisifs dans la vie, il faut, comme le veut Fénelon, attendre un certain développement de la raison pour faire faire ce grand acte à une petite fille. L'innocence n'est pas une raison suffisante : l'enfant doit avoir l'âge réel de la discrétion en toutes les choses de l'âme, de la conscience, de la Religion, et pouvoir se décider par elle-même, avec la grâce de Dieu, pour le bien, pour la vertu, pour Jésus-Christ, contre le mal, les vanités et le démon. En un mot, elle doit pouvoir bien comprendre l'acte solennel qu'elle va faire.

Sans doute, c'est d'un catéchisme bien fait, pas trop abstrait, mais raisonné et mis à la portée de leur âge, que dépendent, pour ces premières communiantes, les idées qu'elles se font et l'enchaînement qu'elles conçoivent des devoirs de la vie chrétienne. Mais dans ce travail de développement et de transformation profonde qui se fait alors en ces chères enfants, quelle part, efficace autant que douce, peuvent et doivent prendre aussi leurs mères !

CINQUIÈME LETTRE

A une mère.

LA VANITÉ ET LE DÉSIR DE PLAIRE.

Dans ma lettre précédente, je vous ai promis, Madame, de vous dire quelque chose d'une très-vive inclination qui se déclare de très-bonne heure chez les jeunes filles : je veux parler de la vanité et du désir de plaire.

On peut vraiment dire que ce défaut est dans le cœur même des plus jeunes, à l'état d'instinct (1).

(1) J'en ai fait dernièrement deux expériences qui m'ont singulièrement frappé et que je n'oublierai pas.

Je me trouvais dans une famille fort chrétienne et parmi les nombreux petits enfants que je bénissais là, s'en trouvait un de trois ans et demi dont il m'arriva de dire à sa mère : « Cet enfant « a une bien belle tête. » Eh bien ! le soir, lorsqu'il fut couché dans son petit lit, il appela sa mère et lui dit : « Petite mère, « Monseigneur a dit que j'avais une belle tête. » Voilà ce qui, à trois ans et demi, l'avait touché.

La jeune sœur de cet enfant, qui a une année et demie de plus que le petit garçon, se promenait avec sa mère dans une prome-

[redacted]

On le désigne sous un nom que je n'aime guère à redire ; mais enfin il faut bien nommer la coquetterie. L'enfant la laisse apercevoir presque dans le berceau, et les cheveux blanchis de la femme âgée ne l'excluent pas toujours.

Vous êtes une telle exception à cette faiblesse, que je puis, sans embarras, vous en parler à vous-même.

La coquetterie est tellement inhérente à la nature féminine, que presque partout elle se révèle avec le caractère qui lui est propre, le besoin de captiver l'attention et de plaire.

A peine la petite fille sait-elle distinguer ce qui l'entoure, qu'on la voit chercher ce qui flatte et attire les regards; elle sourit à la toilette, et quand elle est parée, ses yeux brillent de bonheur. Et le monde, qu'est-il autre chose pour la plupart des femmes, sinon le théâtre et le triomphe de leur vanité ?

Et cependant la vanité est le plus dangereux ennemi des femmes, celui qui empoisonne le plus douloureusement leur vie, qui rend inutiles les plus nobles aspirations de leur cœur, et, comme on me l'écrivait en me renseignant sur ce triste sujet, « qui change bientôt en épines cruelles les

nade publique. Tout d'un coup, elle dit à sa mère : « Maman, « voulez-vous que nous retournions dans cette belle allée. — Pour- « quoi, mon enfant ? — c'est qu'il y a là une dame qui a dit que « j'étais bien jolie. »

[redacted]

mise, raisonnable dans ses dépenses, ne connaît ni simplicité, ni raison, s'il s'agit de sa petite fille. Broderies, dentelles, fleurs, rubans splendides, rien n'est trop beau, ni d'un prix trop élevé, pour parer cette idole de la vanité maternelle (1).

Mais je le demande, comment après cela inspirer à une enfant le mépris de ces jolis chiffons qui lui ont valu des caresses, des baisers et des compliments? La vanité est si naturelle à la plupart de ces petites filles, qu'on les voit presque toutes supporter, pour la satisfaire, la gêne des vêtements et la contrainte que leur impose une toilette recherchée. Avez-vous quelquefois examiné avec attention une de ces réunions d'enfants, d'où l'on a banni, dans un salon, la simplicité, le grand air et le soleil? Avez-vous prêté l'oreille aux conversations, et suivi du regard ces petits visages animés par le plaisir et par la vanité? Pour nous, m'écrivait-on, ce n'a jamais été sans une profonde tristesse que nous sommes sorties de ces réunions, où nous avions découvert le germe de toutes les passions fermentant au fond du cœur de ces gracieuses enfants; étincelle encore cachée sous la cendre, mais avivée par le souffle imprudent d'une mère plus vaine de sa fille que sa fille ne l'est elle-même. Nous

(1) Je vis un jour, dans le salon d'une jeune femme chrétienne, et que je croyais sérieuse, un journal de modes; en ayant témoigné un peu ma surprise, je reçus la réponse que voici : « Il le faut « bien, pour ma fille. » Or cette fille avait un an !

[redacted]

sommes loin de condamner absolument, sans distinction, les réunions d'enfants, réunions utiles quelquefois, pourvu qu'elles soient bien composées, et surtout bien surveillées; où se forme le caractère par le frottement et l'opposition d'autres caractères, où le rapport des âges donne aux jeux plus d'animation, et à la gaieté plus d'essor; mais nous déplorons la vanité et l'imprudence qui ont changé ces récréations vives, simples et bruyantes, en fêtes du monde, en bals même!... qui ont substitué au soleil vivifiant, l'atmosphère étouffée des salons et l'éclat des bougies; à la robe de toile ou de mousseline, la soie et le velours; aux courses et aux jeux de l'enfance, les danses maniérées et le maintien étudié. Sans parler de la funeste influence que ces veilles prolongées ont sur la santé, et de tout ce qu'il y a de malsain dans la surrexcitation fébrile de ces sortes de plaisirs, qui ne comprend combien les conséquences de ces réunions mondaines sont lamentables, pour le sérieux de l'esprit, comme pour le sérieux des mœurs elles-mêmes.

Quant aux réunions exclusivement réservées aux jeunes filles, pour les faire jouer sous les yeux de leurs mères ou de leurs institutrices, on ne peut les blâmer, lorsqu'on en éloigne, ce qui est facile, les prétentions de la vanité. Ces réunions ont au contraire l'avantage, si un bon esprit y préside, de dégoûter la jeune fille des fêtes bruyantes du monde, de lui faire apprécier les charmes de la

gaieté simple et franche de ses compagnes, et le plaisir de leurs conversations enjouées : elles lui font enfin contracter l'habitude de ces manières naturelles, aisées et sans prétention, qui éloignent toute idée de coquetterie. Réjouissez-vous, dirons-nous à une mère, tant que votre fille, satisfaite de ces bonnes récréations, ne vous en demandera pas d'autres; lorsqu'elle les préfèrera aux bals brillants, et les rires joyeux de ses amies aux compliments du monde. Ses goûts diront la pureté de son âme; cet indice n'est jamais trompeur. Mais que votre vigilance redouble, du jour où ne trouvant plus que de l'ennui dans ces distractions simples, elle y portera un visage triste. Vous vous apercevrez que son cœur cherche ailleurs quelque chose qu'elle ignore elle-même. Soyez attentive à cet éveil des passions, et attirez avec plus de tendresse, mais sans affectation, toute sa confiance.

J'ai dit précédemment que la première communion et le temps des études suspendent quelquefois le développement de la vanité qui s'est montrée dans l'enfance; mais il ne faut pas s'y tromper, la vanité n'est alors qu'endormie, et il faut bien peu de chose pour la réveiller plus vive, plus impatiente qu'auparavant.

Les leçons que reçoit trop souvent la jeune fille au sortir de l'enfance, les paroles qui arrivent à ses oreilles, et par-dessus tout les exemples qui frappent ses yeux et agissent sur son imagination,

[redacted]

ont une immense portée : dans son cœur, le désir de plaire devient tout à coup d'une ardeur extrême, s'empare de toutes ses pensées ; l'amour de tout ce qui peut l'aider à plaire, comme le luxe et la toilette, devient son unique préoccupation.

Nous avons vu que la toilette des enfants a quelquefois pour but de satisfaire moins leur propre vanité que celle de leurs mères ; mais, par suite de cette triste satisfaction, une enfant contracte bientôt le goût et l'habitude des vanités, et cela à un âge où les goûts deviennent des besoins, où les habitudes laissent dans l'âme des traces ineffaçables et préparent aux passions les plus dangereuses un aliment funeste.

Si j'ai demandé que la toilette des petites filles soit toujours simple et n'entrave pas la vivacité de leurs mouvements, je le demande aussi pour les jeunes filles ; je ne permets pour elles que le luxe de la propreté, avec un soin convenable et décent de leur personne ; et si elles viennent parfois à témoigner le désir des colifichets qu'elles remarquent chez leurs compagnes, répondez par une petite et affectueuse plaisanterie ; dites à votre fille, par exemple, qu'elle est trop sage pour avoir besoin de se rendre agréable par de telles vanités ; que son âge et sa gaieté sont sa plus belle parure ; dites-lui que dans sa famille, c'est elle que l'on aime, et non ces élégants chiffons.

Mais tout en attaquant ce défaut, distin-

[redacted]

guez-le de la propreté et de l'ordre qui sont des qualités. Ne souffrez jamais à votre fille des vêtements malpropres ou déchirés : surtout quand elle sera en âge de réparer elle-même un petit accident sans avoir recours à une femme de chambre, accoutumez-la à le faire elle-même. Que ses joujoux, si elle en a encore et les objets à son usage soient toujours rangés par elle, dès qu'elle cesse de s'en servir ; ne supportez pas, même chez la plus petite fille, qu'elle brise et détruise ses jouets ; enlevez-les lui aussitôt qu'elle manifeste le caprice de s'en défaire, et puis, dans un moment opportun, donnez-les à un enfant pauvre, et accompagnez ce don d'une courte observation sur la joie qu'ils procurent à ce pauvre enfant, privé des moyens de s'en procurer.

Il est à remarquer que la jeune fille qui a le plus d'ordre, est ordinairement celle qui a le moins de vanité. Mais combien il est rare que l'amour de l'ordre soit une disposition naturelle, et combien le temps et le calme que les arrangements bien faits nécessitent, sont antipathiques à la vivacité de l'enfant, et plus tard à la légèreté de la jeune fille ! Coquetterie et paresse vont souvent de compagnie. Il ne faut pas se dissimuler la difficulté de surmonter ces obstacles. Ce n'est qu'en exigeant chaque jour et à chaque heure la pratique de l'ordre, que l'on en fait contracter l'habitude. Ne permettez donc pas, sauf de rares exceptions, qu'une femme de

[redacted]

chambre ou une gouvernante range les objets de toilette ou les mille petits riens de votre fille. Visitez vous-même la chambre et les endroits où elle renferme ce qui est à son usage ; et ne craignez pas de vous montrer très-difficile pour obtenir la perfection sur ce point. Il y a des femmes qui ne savent pas faire leur toilette sans bouleverser tout ce qu'elles touchent, et ensuite il faut des heures à une femme de chambre pour remettre chaque chose à sa place. Sans parler de la perte du temps pour les serviteurs, comment exiger d'eux un ordre que l'on n'a pas soi-même, comment le leur enseigner? Sur ce point, voici une règle très-importante : En général, ne permettez à votre fille de recevoir les soins d'une femme de chambre, que lorsqu'elle ne peut absolument s'en passer ; de cette manière vous combattrez aussi sa paresse, et vous l'accoutumerez à se suffire à elle-même, avantage inappréciable dans toute les positions. Qu'elle se coiffe et s'habille seule, dès que son âge le permettra. Il y a une sorte de dignité, à savoir se passer de ces mille petits services qui nous mettent à la merci de nos serviteurs, dont sans cela nous dépendons à chaque instant.

Donc pour faire éviter à votre fille l'écueil de la vanité, ne la laissez pas tomber dans celui de la négligence. Le sentiment vrai du devoir, la connaissance de tout ce qu'il impose, l'obligation de se conformer au désir raisonnable d'un père, plus tard

[redacted]

« quelques fleurs éphémères cueillies dans la « jeunesse. »

Je ne dirai rien du ridicule qui s'attache à la coquetterie surannée; mais qui n'a souri de compassion en rencontrant dans le monde ces femmes, seules à ignorer leur âge, cherchant à déguiser les ravages du temps sous les rubans et les fleurs; passionnées encore pour le plaisir; véritables fantômes au milieu des assemblées joyeuses; ne parlant que d'avenir et de fêtes, alors que leurs derniers jours sont comptés; repoussant avec horreur toute parole grave, toute réflexion sérieuse, et surtout toute pensée de la mort. On dirait à les voir, qu'elles espèrent tromper Dieu en se trompant elles-mêmes, et chasser la vieillesse en ne l'acceptant pas.

Vraiment on ne sait, en considérant ces malheureuses victimes de la vanité, si la pitié ne doit pas l'emporter sur le blâme. Ce ridicule, qui ne peut trouver grâce qu'aux yeux de la charité, est la triste conséquence des habitudes et des goûts de coquetterie contractés dans la jeunesse : triste, et inévitable, à moins que des événements inattendus, quelque grand malheur n'ait ébranlé l'existence et creusé par l'épreuve à la vie morale un cours nouveau et plus en rapport avec l'âge et le devoir. Et encore, ces dures leçons ne profitent pas toujours ! Combien de femmes conservent, malgré la ruine de leur fortune et de leur jeunesse,

[redacted]

ce besoin de luxe et de vanité, ce désir de plaire, qui devient pour elles un supplice.

Toute personne qui s'occupe de l'éducation des jeunes filles doit porter sur cette inclination de leur nature une attention particulière; mais il y faut un œil très-vigilant, très-délicat, pour saisir toutes les nuances de leur vanité, et cela dès leur plus jeune âge.

Plus tard, l'émulation des études, la première communion, et leur vivacité pour le jeu, les détournent quelquefois un moment de ce défaut, qui reprend bientôt le dessus et qui garde son empire malgré les années, si une direction grave et religieuse n'est donnée de bonne heure au cœur et à l'esprit.

Pour vous, mère sage, vous n'attacherez jamais, j'en suis sûr, qu'une faible importance à la toilette de votre enfant. Mais ne permettez pas qu'une bonne, une femme de chambre ou une cuisinière vante l'élégance de votre fille ou de ses petites amies, encore moins leur beauté ou tout autre avantage de cette nature. Interdisez devant elle ces interminables conversations sur la toilette et la beauté, qui sont si fréquentes et si funestes aux jeunes filles qui les entendent.

Mes expériences ici ne m'ont pas tout enseigné; mais je me suis informé, et voici ce que m'ont appris les renseignements les plus certains.

Aujourd'hui la toilette des enfants ne connaît presque plus de bornes; telle mère simple dans sa

[redacted]

Mais ce que nous venons de dire n'est qu'une faible et impuissante barrière contre une inclination que le temps et les circonstances peuvent changer en passion violente; ce sont des palliatifs et rien de plus, si l'on s'arrête là.

C'est ici que se fait sentir ce sur quoi j'ai tant insisté, la nécessité d'une éducation chrétienne, et, dès le commencement, d'une instruction forte et solide qui s'empare de bonne heure de l'intelligence et de l'imagination, pour leur donner une efficace direction. La Religion aussi, vous le comprenez, se présente alors comme un auxiliaire très-efficace.

Mais pour employer ces puissants secours, et opposer à ces instincts de vanité un intime et profond amour de la vertu, n'attendez pas que la passion ait grandi et se soit fortifiée ; il faut vous y prendre de bonne heure. Ici, comme partout, la place est au premier occupant.

Si dès son enfance, la jeune fille, solidement élevée, et tournée aux idées sérieuses, a appris à n'attacher qu'une importance très-secondaire à la parure, réservant toujours le premier rang aux choses dignes de son estime, la vanité pourra bien réclamer un peu ses droits pendant les premières années de la jeunesse, mais elle restera à la surface, et, ne pouvant jeter de profondes racines, elle disparaîtra devant des devoirs plus sérieux et le développement de la raison.

[redacted]

Il est un point sur lequel, par exemple, on ne saurait donner des règles trop sévères ; nous voulons parler de la décence de la mise. Ici, il n'est plus question d'exagération, mais d'un devoir rigoureux et qui ne souffre aucun accommodement. Que de reproches on peut adresser aux mères sur ce sujet. Fières de la beauté du corps de leurs petits enfants, et oubliant l'âme qu'il renferme, elles ne craignent pas de les exposer aux regards, de les laisser presque sans vêtements, à un âge où se forment, au plus profond de la conscience, les instincts mystérieux du vice ou de la vertu. Et que dire, si la mère elle-même donne à sa fille l'exemple de ces scandaleuses nudités !

Comment votre fille repoussera-t-elle un jour une mise qui a été celle de son enfance, celle qu'elle voit adopter par les femmes du monde et même par sa mère (1) ? Entre ce souvenir et ces exemples, que dira sa conscience, que feront de sages leçons et des conseils chrétiens ? La modestie, cette délicate vertu qui embellit la jeune fille, ne *s'enseigne* pas, elle *s'inspire* : il faut qu'elle

(1) Parmi les mauvais exemples qu'une mère peut donner à sa fille, M[me] de Maintenon cite quelque part celui-ci : « Je « connais une princesse à la cour qui joue toute la journée : sa « fille est assise à son côté sans dire un seul mot ; les jours ou- « vriers elle travaille, et les dimanches et fêtes, elle est les bras « croisés à regarder jouer, et à s'instruire au jeu de sa mère, et « quelquefois, lasse et ennuyée de regarder, elle ferme les yeux « et s'endort. »

soit dans le cœur avant même le réveil de la conscience; que l'enfant la confonde avec ses premières impressions; qu'elle la pratique sans la connaître, comme elle respire sans se rendre compte de l'air qui entretient sa vie; il faut en un mot, qu'elle soit modeste sans se douter qu'elle pourrait ne l'être pas, et alors elle fuira le mal instinctivement par une sorte de pressentiment céleste. Mais pour obtenir ce résultat, il faut partout et toujours l'œil vigilant d'une mère qui ne s'endort jamais, et ne se repose pas exclusivement sur la surveillance des étrangers; il faut veiller à ce qu'une délicatesse scrupuleuse préside aux soins corporels donnés aux enfants. Il en est même qu'une mère ne devrait, dans aucun cas, confier à d'autres qu'à elle-même.

Que ce ne soit pas des femmes attachées à son service que votre enfant reçoive des leçons de modestie; il peut se rencontrer dans ces leçons, avec de la bonne volonté, des exagérations dangereuses; et souvent aussi la grossièreté de l'expression froisse l'âme qu'elles veulent former à la vertu.

Ces grandes leçons doivent se donner non-seulement au nom de la vertu, mais au nom de la délicatesse, de l'honneur, de la bonne réputation nécessaires à une jeune fille. Ici, comme partout, les vertus naturelles sont le piédestal des vertus chrétiennes; et celles-ci pourraient manquer de base, si celles-là faisaient défaut.



[redacted]

Et c'est pourquoi, après avoir donné sur ce point délicat, dans ce qui précède, je le crois du moins, les indications essentielles, je ne craindrai pas, Madame, d'achever cette lettre par ces grands conseils que Mme de Maintenon donnait aux maîtresses de Saint-Cyr :

« Vous devez inspirer à vos demoiselles l'amour de leur réputation ; il faut qu'elles y soient délicates ; comptez que les meilleures de vos filles sont celles qui paraissent les plus glorieuses, je ne dis pas d'une sotte gloire qui aille à disputer le pas à quelqu'un, et à se vanter de sa qualité (1), mais d'une certaine gloire qui rend jaloux de sa réputation, qui fait craindre d'être trouvée en faute, qui rend sensible à une confusion publique. Ce serait un défaut dans une religieuse ; il faudra mourir à cette délicatesse, quand on sera plus avancé dans la piété ;

(1) Mme de Maintenon disait encore aux demoiselles de Saint-Cyr : « Au nom de Dieu, mes chères enfants, ne soyez pas fières « ni hautes, ne comptez pour rien votre noblesse, n'en parlez « jamais. A quoi vous servirait-elle si vous n'aviez point de « vertu ? n'est-ce pas elle qui fait la vraie noblesse ? la vertu « n'est-elle pas son origine ? Ayez des égards pour tout le monde, « et même du respect pour les personnes d'un certain âge ou « d'un certain état, quand bien même elles n'auraient point de « naissance ; le monde est plein de ces sortes de personnes, et « vous verrez, quand vous y serez, que l'on a avec elles les « meilleures manières... Mettez-vous bien dans l'esprit, une fois « pour toutes, que la noblesse n'est rien sans mérite, et que c'est « au mérite que l'on doit l'honneur, l'estime et le respect, en « qui que ce soit qu'il se trouve. »

[redacted]

mais avant que d'y mourir, il faut y avoir vécu. Rien n'est si mauvais que de certains naturels sans honneur et sans gloire; on ne sait par où les prendre; ainsi il serait très-dangereux d'étouffer ces sentiments dans les jeunes filles qui ne sont pas encore capables d'une haute piété. »

Qu'on ne dise pas que c'est là de la sagesse humaine. Oui, sans doute, c'est de la sagesse humaine; mais de celle qui s'allie merveilleusement, avec la sagesse chrétienne.

[redacted]

SIXIÈME LETTRE

Aux mères et aux institutrices.

L'ADOLESCENCE. — L'AGE INGRAT.

L'âge ingrat ! D'où lui vient ce *nom?* D'un fait *réel* et étrange : non-seulement vers cet âge, sauf de rares exceptions, l'éducation des jeunes filles devient une tâche très-ingrate, mais souvent elles-mêmes deviennent alors positivement ingrates envers Dieu, envers leurs institutrices, envers leurs parents, et, si on le peut dire, envers elles-mêmes.

Je me propose d'étudier ici la nature et les *causes, les effets et les remèdes* de ce mal singulier ; et aussi *les préjugés* qui empêchent souvent d'y appliquer les remèdes convenables.

I

Toutes les institutrices, dévouées et expérimentées, des jeunes filles s'accordent à reconnaître qu'il n'y a pas d'âge, pas de moment dans leur éducation, qui ait plus besoin que leur adolescence

[redacted]

d'une sollicitude tendre et ferme, très-attentive et très-intelligente. C'est, disent-elles, l'âge critique de l'éducation des filles; j'ajouterai que là en est aussi le nœud. De là, le bien ou le mal des années qui suivent, de toute l'éducation, et quelquefois de la vie entière.

En effet, ces quelques années intermédiaires entre l'enfance et la jeunesse sont des années de crise physique et morale. A cet âge de transition, se révèle souvent chez les jeunes filles un état de fatigue, d'inquiétude, d'agitation singulière, quelque chose d'incohérent dans la pensée, de vague et de saccadé dans les désirs, de bizarre dans les goûts, où les jette alors le travail complexe qui s'opère en elles et les passions qui s'éveillent à leur insu. Leur esprit et leur raison ne cessent pas toutefois de se développer, mais irrégulièrement. Ce défaut d'harmonie a sa cause dans la prédominance passagère des fonctions végétatives de la vie; le développement régulier est alors contrarié par le développement physique. Les facultés intellectuelles semblent s'engourdir, la mémoire parait sommeiller, une attention soutenue devient presque impossible. Mais en même temps aussi l'imagination essaie ses ailes, la sensibilité s'exalte, les affections simples ne suffisent plus : le cœur cherche dans les compagnes de jeu ou d'étude des amitiés vives qu'il rêve éternelles. Et en même temps aussi, je ne sais quoi d'indocile, d'indépen-

[redacted]

dant, de hautain, parfois d'impertinent, s'empare d'elles. Le joug de l'étude leur pèse, comme celui de l'obéissance et de la règle. C'est alors que, parmi les inconvénients de l'âge et les perturbations qui trop souvent en résultent, les fortes tendances de la personnalité, et comme une sourde fermentation de l'orgueil et des passions en germe se font sentir.

Mais quelles sont les causes d'un état si singulier et si pénible ?

Il en est deux qui se révèlent en même temps : toutes deux redoutables, l'une cependant beaucoup plus que l'autre. Mais toutes deux ont besoin d'être connues.

La première, c'est *l'égoïsme*, qui se déclare alors plus hautement, et veut prendre une place qu'il ne permet guère qu'on lui conteste.

La seconde, c'est le *développement de l'âge*, la crise qui se fait dans leur santé.

Entrons dans les détails nécessaires.

Et d'abord *l'égoïsme* et *l'orgueil* : jusqu'à l'époque de la première communion, les jeunes filles sont en général faciles à conduire ; elles ont une sorte de pénétration dans les motifs de raison et de foi qui déterminent leur soumission à l'autorité.

Mais dans la période de 13 à 15 ans, il se fait une espèce de revirement. La vie d'une jeune fille se coupe alors en deux : avant sa première communion, elle se croyait une *enfant*, elle en acceptait le nom et les conséquences, et en avait toute l'ama-

[redacted]

bilité. Après, elle se croit une *grande personne*; on le lui dit même, et c'est très-fâcheux, car elle en prend l'importance. Elle perd chaque jour quelque chose de sa simplicité, de sa candeur, de sa docilité. Ce préjugé, que favorise la vanité d'une part, et l'imprudence de l'autre, gâtera tout, si une mère chrétienne ou une institutrice éclairée ne vient remédier au mal et combattre *cet orgueil* naissant et déjà menaçant.

Voici donc cette petite fille qui, pour devenir une grande personne *raisonnable*, cesse de l'être à 13 ans ; et elle entre de plein pied dans cet âge *indéchiffrable* chez une enfant, me disait une institutrice très-expérimentée, âge qu'on a appelé *l'âge ingrat*.... Ce mot dicté par le bon sens et par l'observation, est plein de profondeur; il dit ce qui est l'état vrai des choses.

C'est bien en vérité qu'une petite fille, si on ne prévient le mal à force de soins et d'intelligence, devient *ingrate* après sa première communion, ingrate envers Dieu, envers les personnes qui l'ont aidée à accomplir ce grand acte, et ingrate envers elle-même.

Le beau jour est passé, le plus beau jour de sa vie ! une enfant sait qu'il ne reviendra pas. De la joie qu'elle a éprouvée, elle retombe sur elle-même ; elle n'y retrouve plus la même ferveur ; elle s'en décourage ; elle regrette ce que fut en ce jour-là pour elle la pompe de la fête, l'entrain de la famille,

des amis ; dans ces regrets et ces souvenirs trop personnels, elle oublie trop le bon Dieu, ses grâces, ses bontés, le pardon qu'elle a reçu de ses péchés, ses meilleures résolutions en un mot. Si une personne très-intelligente, très-ferme, très-pieuse, n'est pas là pour protéger les dons divins faits à cette petite âme, la première communion s'évanouit, il n'en reste qu'une lointaine mémoire ; ce qui surnage c'est la pensée qu'on est enfin sorti de l'enfance ; les grâces dégénèrent en ce cœur, naguère si rempli de lumière et de paix par la présence de Notre-Seigneur : la pauvre première communiante tourne à un orgueil secret ; se montre, à la place des vertus naissantes, la manie de devenir un ÊTRE IMPORTANT, ET L'ÉGOÏSME réfléchi, concentré, apparaît, souvent formidable du premier coup. J'en ai fait moi-même des expériences étonnantes.

C'est l'âge ingrat !

J'ai dit aussi : *Ingrate* envers les personnes qui se sont occupées d'elle à sa première communion.

De deux choses l'une : si une enfant est solidement conduite après l'acte le plus solennel de sa vie, elle est d'une reconnaissance touchante envers ceux qui l'y ont préparée ; mais si elle est livrée à sa nature, et si l'égoïsme a pris l'empire, c'est le contraire qui arrive : car alors elle veut, elle exige même qu'on soit avec elle tout autre qu'on n'était. Elle n'accepte plus la simplicité de l'obéissance, ni le bonheur de la règle ; elle devient raisonneuse ;

[redacted]

elle se croit dû tout se qu'on fait pour elle. La moindre réprimande la révolte, la moindre observation la blesse ; elle prend à dégoût, quelquefois en haine, ceux qui la surveillent de plus près, ceux qui sont les témoins de ses luttes, de ses défaillances, de ses écarts ; leur présence la *gêne* singulièrement : elle voudrait être insupportable *à son aise ;* alors elle méprise ses femmes de service, si elle en a, et va jusqu'à mépriser ses maîtresses, celles qu'elle a le plus aimées : « Je les déteste, dit-elle, » j'ai vu et entendu cela. Parfois même, pour se donner l'air important, et aussi pour se mettre plus au large, elle veut changer de confesseur. Qu'on remarque bien ce fait, qui passe trop souvent inaperçu; il est très-significatif. Qu'on remonte au motif et l'on verra que le bon prêtre qui avait sur cette âme une autorité paternelle, qui l'appelait : « mon enfant, » et qui peut lui dire : « comme vous changez ! .. » lui déplaît. Son orgueil secret en est offusqué, parce que ce directeur expérimenté verra, plus vite et plus sûrement qu'un autre, qu'en effet tout change en cette pauvre fille. Mais je dirai de suite qu'avec une mère clairvoyante ou une maîtresse qui a l'esprit de discernement, une telle demande est une raison de tenir cette petite *importante* sous une direction simple et sûre. Jamais ce ne fut plus nécessaire

Enfin, j'ai dit qu'elle devient *ingrate* envers elle-même ; cela est étrange, mais cela est vrai, et voici

[redacted]

dans quel sens : oui, ingrate envers son âme pieuse, douce, humble, soumise d'autrefois ; car c'est cette sagesse passée qui lui attire des reproches ; autour d'elle, elle entend partout répéter : « Avant sa pre- « mière communion, elle était si obéissante, si « charitable, si bonne, etc., maintenant, c'est tout « le contraire ; elle devient vraiment très-désa- « gréable à tout le monde. » Et la pauvre enfant, — le mal va jusque-là, — paraît s'en vouloir de ne pas l'avoir toujours été, afin qu'on ne la compare pas avec ce qu'elle n'est plus.

On le voit, pendant ces tristes années, une adolescente mal dirigée entre d'emblée dans des sentiments *d'ingratitude*, qui ont judicieusement et généralement fait appeler cet âge : *l'âge ingrat.*

Ce qui ajoute à la difficulté, c'est que cet âge est aussi, au point de vue du développement physique, une époque de crise, comme nous l'avons indiqué déjà. Le travail de la santé qui s'établit et cherche son équilibre, bien qu'il soit ce que la science nomme « un acte physiologique, » ne laisse pas que de produire chez beaucoup d'entre elles un malaise dont les enfants ne se rendent pas compte, mais qui déconcerte souvent leurs meilleures résolutions. Cette disposition maladive qu'elles ont beaucoup de peine à dominer, quand elle atteint certaines proportions, réagit sur le moral, change le caractère, diminue l'énergie de la volonté, leur inspire des humeurs, des caprices, des répugnances

[redacted]

étranges, non-seulement le dégoût de l'étude, mais une taciturnité, une apathie, une indolence singulière, tour à tour le *farniente* ou un entrain de mouvement extraordinaire, et, par tous ces défauts contraires, semble compromettre tout le succès de l'éducation.

Tel est le mal dans ses effets et dans ses causes : tel est le péril.

Quels seront les remèdes? Et d'abord y en a-t-il? Oui, on peut le demander : à un tel mal y a-t-il des remèdes réels?

Je répond sans hésiter : oui, et d'infaillibles.

J'ai vu des mères, des institutrices accepter alors, dans les jeunes filles, dans leurs jeunes élèves, le désordre comme une *loi*, fatale, invincible même, devant laquelle il semble convenu qu'il n'y a rien à faire que patienter, gémir, attendre et se croiser les bras.

Rien n'est plus faux, et rien ne serait plus désastreux.

Il y a là, non pas une *loi* fatale, mais une simple crise naturelle, morale et physique, et avant tout morale, qui dans une éducation chrétienne peut être dominée, malgré tout ce qui est dit vulgairement à l'encontre. Ceux qui acceptent ce désordre comme une loi, intervertissent les influences et les idées en ce qu'ils ne voient ici que les accidents, l'épreuve physique que traversent les jeunes filles, et non la nature et le fond même de la question

[redacted]

morale, et ils ne se doutent pas des funestes conséquences de leur erreur.

C'est ce que j'appelle, se mettre dans le faux, et préparer des désastres.

Oui, d'abord, IL EST FAUX « que ces jeunes filles « ne peuvent pas se dominer, que le succès de « leur éducation est nécessairement compromis, « que leurs bonnes résolutions sont sans exécution « possible, que tout en elles est déconcerté par « un malaise qui arrête tout, et qu'on n'a rien de « mieux à faire qu'attendre et patienter. »

Mais où en serions-nous! si on abandonne à peu près une jeune fille de treize ou quatorze ans à ses caprices, à sa mollesse, ou à sa turbulence et à son orgueil; et s'il faut soit en famille, soit au couvent, accepter ses exigences de caractère, quelquefois ses idées extravagantes, tolérer ses colères et sa paresse, et ne rien faire ni pour l'éclairer, ni pour arrêter ses entraînements au mal, et cela sous prétexte que son âge et son éducation sont devenues très-difficiles? Mais cette adolescente sera perdue, et ce serait admis!

Mais alors, quand le moment de la crise sera passé, comment reprendre l'empire sur ses passions, sur son humeur, sur sa volonté? Le terrain est comme en friche, les fruits de la première communion, de la confirmation ont été plus ou moins ravagés. L'âme de cette pauvre jeune fille est comme le champ du paresseux: il est tra-

[redacted]

versé par des petits animaux farouches, les ronces et les épines y sont acceptées. Ces charmantes et délicates natures sont à l'état sauvage et révolté. Voilà cependant ce qui serait admis!.... Mais voilà au contraire ce qu'il ne faut JAMAIS admettre en aucun cas. Sans doute, là est la crise, la est le nœud de l'éducation : sans doute, c'est là qu'il faut s'armer d'une grande patience pour ne point se décourager ; là qu'il faut savoir beaucoup supporter et attendre ; mais là aussi qu'il faut savoir agir et parler, conseiller, soutenir et diriger ces chères âmes, plus dignes alors de tout soin, de tout dévouement, et de tout respect. En effet, ces jeunes filles, si difficiles alors et chez lesquelles semble fermenter le mal, une fois victorieuses dans cette lutte, deviennent souvent des jeunes personnes d'élite.

C'est alors qu'il faut les confier aux institutrices les plus saintes, les plus expérimentées, et aussi les plus instruites, les plus solides, les plus intelligentes.

C'est à ce moment de l'éducation, qu'il faut nourrir les jeunes filles, de raison, de sagesse, de piété vraie, de nobles études, avec les ménagements de santé nécessaires. Leurs maîtresses doivent prendre pour elles-mêmes tout ce qui est abstrait, ardu, compliqué, difficile et multiple dans l'éducation intellectuelle de leurs élèves, et *ne leur transmettre que la lumière, la beauté et la bonté des choses.*

[redacted]

Pour cela, il faut de la part des maîtresses une application constante, mais surtout il faut un désintéressement absolu, une réelle humilité, et un amour vraiment maternel, pour produire et opérer quelque bien dans l'âme de ces chères enfants.

Je le dis sans hésiter : qu'il y ait pour cette œuvre des mères très-intelligentes et vraiment chrétiennes ; qu'on forme des maîtresses qui soient de vraies mères, et l'âge *ingrat* sera l'âge *décisif pour le bien*.

Seulement il faut s'y connaître et savoir s'y prendre.

Regardez en agriculture : c'est à la taille des arbres, lorque l'heure en est venue, qu'on reconnaît l'art consommé du jardinier : c'est à la formation du caractère et de la conscience en cette période périlleuse, qu'on reconnaît l'habileté d'une mère, d'une maîtresse, et que se décident l'excellence de l'arbre et la beauté des fruits.

Mais enfin pour réussir, que conseiller, que dire positivement ? Que faire ?

Le voici :

Nous l'avons indiqué, la cause essentielle des difficultés morales qui surgissent à ce moment de l'éducation des femmes, c'est l'ÉGOÏSME, le retour égoïste sur soi, la personnalité physique et morale. C'est le moment où le sens intime, personnel, ne semble plus uni au sens chrétien, au sens divin, comme au temps de la première com-

munion A cette bienh
vin et le sens intime d
Mais tout à coup le se
dis pas séparé, encor
tinct du sens chrétie
à coup un moi, une
sent et se déclare. C
désordre : la liberté
nelle, et par suite
résultent. Les fait
la confession génér
munion, les médit
pagnent, l'attentio
tout ce qui est sé
leurs petits actes
heure de la vie et
surtout la réflexi
elle voit claire
propres, qui vi
faire juger à l
se dessine et s'
que la petite
et des lois mora
pour elle, lui i
qu'elle veut suivre
tances inconnues
vouloir combattre
dans sa vie.

Eh bien, c'est en

[redacted]

chrétienne qu'il faudrait une culture habile, ferme et douce, pour donner au *sens intime* et personnel son légitime développement; mais c'est justement le périlleux moment où, par une funeste condescendance, on abandonne trop à la nature, au caprice, et aux sens, la direction des facultés morales et intellectuelles d'une adolescente.

Qu'arrive-t-il? quand une mère n'est pas éclairée et ferme dans les grands principes chrétiens, quand elle cède aux préjugés signalés ci-dessus, quand elle abandonne sa fille à elle-même? Alors le *sens intime* et personnel prend le dessus chez cette jeune fille, et l'orgueil se substitue, à jamais peut-être, aux sentiments religieux et désintéressés, dont le charme est si pur dans l'enfant qui s'ignore elle-même. L'ÉGOÏSME dont les petites filles surtout sont comme *pénétrées*, dès qu'on les laisse, par inintelligence et faiblesse, se retourner vers elles-mêmes après une première communion bien faite, voilà le fond du mal; et une des preuves de cette tendance, c'est que leur sentiment pour le prochain se tourne parfois alors chez elles en *dénigrement* de leurs compagnes, de leurs frères et sœurs, de leurs supérieures, de leurs institutrices, de leurs mères elles-mêmes, ou en amitiés particulières et passionnées; et cela se déclare aussitôt que leur *sens intime* se sépare tant soit peu du sens divin qui est si fort dans leur âme, au moment où elles font leur première communion.

Tel est le terrible effet d'un préjugé qui met dans un accident de santé, dont on s'exagère souvent la portée, une cause qui devient dès lors impérieuse et presque fatale, tandis que cette cause est dans le vrai un fait moral, libre par conséquent, et parfaitement remédiable.

Mais il le faut savoir, la mère chrétienne qui possède le plus de bon sens, n'a pas toujours au sujet d'une crise inévitable dans l'éducation de sa fille, assez d'expérience, ni surtout assez de science pour dominer le péril, et pour arriver à tirer parti de ce qui est ici la cause essentielle, l'apparition distincte du *sens intime*, *personnel*, et de son *légitime développement* dans l'usage réfléchi de la liberté, qui fait le mérite et la vertu.

C'est à l'heure très-importante et très-redoutable dont il s'agit dans l'éducation des femmes, et cela au point de vue moral, qu'il faut près d'une adolescente, la mère la plus sainte, la plus habile, et cette mère a besoin quelquefois des réflexions les plus attentives, des observations les plus fines et les plus profondes, et des soins les plus délicats, pour aider et secourir sa fille : c'est *une seconde fois qu'elle doit allaiter son enfant;* mais cette fois, avec un lait spirituel et pur, dont *la doctrine chrétienne*, *la saine raison* et *les principes les plus élevés formeront la substance vivifiante.*

Mais on ne serait pas dans le vrai, si on croyait que les mères et les maîtresses chrétiennes dis-

[redacted]

tinguent ces principes, par le seul fait qu'elles sont pieuses et même saintes; non, le plus souvent c'est à tâtons qu'elles travaillent alors à la culture de ces jeunes âmes; et c'est ce qui fait que même l'éducation chrétienne reste souvent à l'état *d'œuvre confuse*, sans jamais progresser ni dans les maîtresses, ni dans les élèves, sans jamais produire dans ces jeunes filles créées à l'image de Dieu, ni claire intelligence, ni volonté libre, ni caractère ferme, sans jamais passer du vague au distinct, de l'obscur à la lumière, du tâtonnement à la certitude.

Pour éviter un tel malheur, il faut alors deux choses: singulièrement ménager la santé des enfants dont le système nerveux est à cette heure profondément ébranlé, et cependant continuer avec le zèle le plus dévoué et le plus patient, leur éducation intellectuelle et morale.

Et d'abord, parlons des ménagements nécessaires: il faut avec les jeunes filles de cet âge une grande indulgence, sans mollesse; une délicatesse très-attentive et très-pénétrante, pour connaître et discerner leurs vraies dispositions, et même fermer quelquefois les yeux sur leurs étourderies. C'est ce que recommandait Mme de Maintenon aux Dames de Saint-Cyr, elle si grave, si austère, mais si sage, si expérimentée : « Il ne faut point « être pointilleuse, disait-elle, chercher à découvrir « leurs fautes, épier les occasions de les confon-

[redacted]

« dre ; au contraire, il ne faut pas tout entendre, « ou pour mieux dire, ne pas montrer tout ce « qu'on voit et tout ce qu'on entend; il faut faire « semblant d'ignorer ce qu'on peut ignorer, « comme un mot échappé, un rire hors de saison, « une faute courte et passagère. »

« Il faut, ajoutait-elle, distinguer les fautes « qui sont de conséquence pour le bon ordre, « d'avec celles qui n'en sont pas : par exemple, « une demoiselle travaille mal, apprend difficile- « ment tout ce qu'il faut qu'elle sache, il faut « avoir patience et ne se point rebuter; une autre « sort de la classe sans permission, il ne faut « point avoir de patience là-dessus, parce qu'il « y a une faute de sa volonté, qui pourrait auto- « riser les autres à aller où il leur plairait. »

Et, tout en disant qu'il « faut la punir au « besoin, » Mme de Maintenon ajoutait : « Il faut « parfois leur soulager l'obéissance en leur ren- « dant raison de ce qu'on leur refuse, si on le « trouve bon et convenable. »

Mais à propos des punitions, Mme de Maintenon ne pensait pas qu'elles fussent bien utiles à cet âge.

« Croyez, disait-elle, que vous ne les rendrez pas parfaites à force de châtiments : il faut s'en servir quelquefois, mais il faut ensuite essayer de la douceur... d'une extrême douceur... Il faut les prendre avec compassion, il faut user d'adresse... Il

[redacted]

faut gagner le temps qui, après la prière, est le meilleur remède que vous puissiez appliquer à leurs maux. »

Il faut, disait-elle encore, reprendre toutes les fautes sans s'impatienter et ne pas se rebuter de leur dire cent et cent fois ce qu'on leur aura déjà dit et ce qu'on leur dira encore, et qu'il faut dire toute la vie.

« Il ne faut jamais leur dire ni leur faire faire « des choses déraisonnables, mais il ne faut pas « non plus toujours leur dire les raisons que vous « avez de les leur faire faire, parce qu'alors elles « veulent aussi raisonner » et deviennent plus raisonneuses que raisonnables. « Qu'elles fassent « donc tout ce que vous jugerez à-propos de leur « faire faire, mais ordonnez-le sans hauteur, sans « changer de ton ni de visage, et dites avec un « ton doux et ferme : MESDEMOISELLES, IL FAUT « FAIRE CELA AUJOURD'HUI... Mais par-dessus tout, « il faut qu'elles sentent que vous les aimez, que « vous êtes fâchée de leurs fautes, pour leur « propre intérêt, et que vous êtes pleine d'espé- « rance qu'elles se corrigeront; il faut les prendre « avec adresse, les encourager, les louer, en un « mot, il faut tout employer, excepter la rudesse, « qui ne mène jamais personne à Dieu.

« Il faut leur inspirer la piété, mais il faut la « leur faire aimer en l'accommodant à la faiblesse « et à la joie de leur âge, en leur faisant célébrer

« de beaux offices, de belles fêtes. Mais il faut « tout diversifier, de peur de les lasser. »

Mais c'est surtout quand il est question de l'application et de l'étude, qu'on doit à cet âge, avec les jeunes filles, avoir des ménagements et des précautions multipliées. Sans doute il faut toujours que la jeune fille fasse bien ce qu'elle fait et s'occupe sérieusement de ses études classiques; mais il faut parfois diminuer les heures d'étude, et que les heures de repos, de récréation, de travail manuel soient un peu prolongées. Agir autrement serait très-irréfléchi, très-imprudent. Oui, très-imprudent en effet et compromettant même, non-seulement pour la piété et l'intelligence, mais pour la santé et pour la vie. Exiger d'elles alors une application trop soutenue, et des études trop suivies, ce serait courir le risque d'occasionner quelque perturbation mentale, ou d'aigrir le caractère, en dégoûtant pour jamais du travail et de l'obéissance, ou même de déterminer dans l'organisation physique un affaiblissement irrémédiable. D'où proviennent, hélas! cette excessive délicatesse, cette irritabilité nerveuse, cette débilité et cet étiolement qu'on remarque avec douleur dans la plupart des jeunes femmes de la société actuelle? D'où viennent les fréquents accidents qui les privent des joie de la maternité, qui les empêchent de nourrir leurs enfants, et mettent quelquefois leurs jours en péril?

[redacted]

D'imprudences peut-être ; mais plus ordinairement de l'espèce d'atonie où les a réduites une éducation mal dirigée, la prolongation intempestive des heures d'étude et d'immobilité à cet âge qui a surtout besoin du grand jour et du grand air, la contrainte morale ou la surexcitation causée, entre autres, par ces interminables exercices de musique instrumentale, dont le bruit fatigue et énerve les organes, en même temps qu'il amollit et dissipe les forces actives de l'esprit.

A cet âge, où le cerveau, selon l'expression du poète latin, est encore comme une cire molle, il convient d'éviter à tout prix les impressions vives trop prolongées : l'excès du travail n'est pas moins nuisible que l'excès du repos, et l'alternative régulièrement ménagée de l'un et de l'autre est la base de toute bonne éducation physique et morale : c'est pourquoi, pendant les trop longues années de l'âge ingrat, la jeune fille doit obéir à la règle d'un pensionnat ou chez sa mère, suivre exactement un réglement, car le système nerveux, à cet âge plus qu'à tout autre, a besoin de *rythme* et de *mesure*.

Parmi les articles les plus essentiels de ce réglement, je ne crains pas de compter celui qui est relatif aux heures de sommeil : il faut respecter le repos du soir et de la nuit, et par conséquent proscrire sévérement ces tentations prématurées de vie mondaine, qui aboutissent parfois aux plus

funestes conséquences : le sommeil en effet, *en ralentissant la circulation*, diminue *l'excitation du cerveau* et par suite amène le rafraîchissement des forces vives de l'organisme.

Dans cette période difficile, où souvent la vie complètement régulière et assujétie du pensionnat devient impraticable, les maîtresses doivent être mères. Que de soins, de vigilance, de patience et de douce fermeté pour tout voir et ne reprendre qu'à propos, pour deviner le mal qu'on n'avoue pas et y porter remède avant qu'il n'ait produit quelque désordre! Pour n'exiger rien au-dessus des forces d'une élève, ménager une diversion, procurer un soulagement, substituer un délassement permis et profitable à une préoccupation pernicieuse! Des promenades agréables, la contemplation facile de quelque phénomène intéressant, la considération des beautés de la nature. expliquées par qui sait les voir et les admirer, tous ces moyens et bien d'autres peuvent et doivent être employés; mais il faut alors un sage loisir, un règlement plus ou moins élastique qui n'ait pas calculé d'avance, avec une rigueur mathématique, la somme des matières qu'on prétend épuiser, et se prête à des condescendances inopinées, mais raisonnables et nécessaires.

On oublie trop à cette époque le besoin naturel et impérieux que les jeunes filles ont, tour à tour, du repos, et puis du mouvement et de la dilatation :

[redacted]

Mme de Maintenon l'avait judicieusement observé, et, à ce propos, je mettrai encore tout à l'heure sous les yeux de mes lecteurs une page extraite de ses entretiens avec les Dames de Saint-Cyr; et dès ce moment j'y ajouterai deux souvenirs de mon expérience personnelle : « Oh! madame, disait un « jour une enfant, à qui sa maîtresse reprochait « son défaut de recueillement durant les exercices « de piété, « si vous me permettiez de prier en « courant, je vous assure que je le ferais mieux. » Et une autre, dont la pétulance paraissait excessive, disait à son institutrice : « Que voulez-vous, Made- « moiselle, je fais chaque matin les meilleures « résolutions, je crois que je vais être sage; mais « après une demi-heure de classe ou d'étude, il « se passe dans ma tête, dans mes bras et dans « mes pieds quelque chose qui ne me permet plus « de rester tranquille et de m'appliquer, et alors « je redeviens méchante. »

Ce sont sans doute des expériences analogues qui inspiraient à Mme de Maintenon, pour les Dames de Saint-Cyr, les conseils si profonds, si détaillés, si indulgents et si sages que voici : « Je ne voudrais « pas qu'on ne leur donnât jamais de relâche, ou « qu'on jugeât qu'une fille est légère, parce qu'elle « sort volontiers de son banc, ou qu'après avoir « lu quelques lignes, elle regarde un oiseau qui « vole. Cette vive vaudra peut-être mieux qu'une « sournoise qui vous paraît plus sage. Ce n'est

[redacted]

« même pas parler juste de dire que cette fille est
« légère, car cette joie, cette vivacité, ce pétille-
« ment des enfants qui font qu'elles ne peuvent
« demeurer en place, est un effet de la jeunesse :
« on est ravi de se sentir jeune, d'avoir de la santé;
« on n'a rien dans l'esprit, si quelque chose fâche
« cela ne dure guère... On ne saurait bien juger
« qu'une personne est légère qu'elle n'ait 18 ou
« 20 ans... Il ne faut pas, encore une fois, s'é-
« tonner ni s'inquiéter de la vivacité des jeunes
« personnes, et si vous voulez de leur légèreté...
« Elle passe si vite... L'âge, les affaires, les cha-
« grins modèrent bientôt cette joie de la jeu-
« nesse... »

Ce sont des conseils et des paroles de cette nature qui m'ont inspiré pour Mme de Maintenon, comme institutrice de la jeunesse, tant d'admiration, et fait dire qu'après Fénelon, dont elle reçut du reste les enseignements, je n'ai rien rencontré de pareil.

Pour résumer mes premiers conseils, je dirai donc avec les sages institutrices dont j'ai eu soin de consulter l'expérience, je dirai que cet âge, cette adolescence qui est agitée et inquiète, cet état, qui n'est ni la santé ni la maladie, qui est marqué souvent par des alternatives de gaieté et de mélancolie, de sensibilité et de mauvaise humeur, doit être pris en grande considération, surtout quand il s'y joint quelque perturbation physique;

[redacted]

on doit alors éviter tout travail forcé, excessif, ces efforts de mémoire, ces études tyranniques de piano, ces heures d'immobilité devant un *instrument* ou une toile à peindre; car cela peut avoir les effets les plus préjudiciables sur la santé et toute la vie des femmes.

Tels sont donc mes premiers conseils; mais j'ai ajouté que c'était aussi le moment de continuer avec le zèle le plus intelligent et le plus dévoué l'œuvre de leur éducation. Il faut donc les ménager; mais les négliger, jamais; et moins que jamais.

Livrer plus ou moins à elles-mêmes ces jeunes filles de douze à quinze ans, ce serait les amollir, et souvent les perdre; tandis qu'à cette période de leur vie, elles sont d'une délicatesse de sentiments et d'une finesse de pénétration remarquables, dont il faut tirer parti, et qu'on ne retrouve souvent plus, après que l'équilibre *moral et physique* a été atteint; et, je dois le dire, même dans cet âge qu'on a justement nommé *l'âge ingrat*, et qui cesse de l'être si on sait les prendre, elles sont d'une profonde reconnaissance pour les institutrices, dont elles sentent les ménagements délicats, en même temps que la douceur patiente et le dévouement.

C'est l'âge de *la direction morale et religieuse sous toutes les formes maternelles*, dans les récréations mêmes, en promenades, dans des causeries intimes; pendant quelques travaux à l'aiguille, avec

des rendus comptes de lectures intéressantes, des résumés de leçons apprises sans tenir trop à la lettre, avec des facilités ménagées pour la bonne préparation des devoirs; et tout cela sans mettre de côté une sage discipline, et une vigilance qui pressent le *malaise* non *connu* et non *avoué*, afin de donner à propos un petit soulagement avant que l'irritation inévitable, ou des maladies dangereuses ne se déclarent tout à coup.

C'est alors, et avec tous ces ménagements, qu'il est tout à fait nécessaire de donner en toutes leurs études aux jeunes filles, une instruction solide, mais simple et positive, substantielle et claire; c'est alors aussi qu'il faut donner les vrais principes de l'éducation chrétienne aux mères et aux maîtresses, qui travaillent si courageusement déjà, dans l'obscurité où les laisse leur inexpérience et une bonne volonté impuissante, parce qu'on n'illumina jamais leur esprit des principes supérieurs et rationnels qui servent cependant de bases à tout ce qu'elles touchent sans le voir à fond.

Cet A B C des choses intellectuelles est une idée effacée dans la tête des femmes les plus cultivées en apparence; et quand il est question de rendre une adolescente raisonnable, c'est juste le moment où on la force à rester sans raison, sans objet, ni pour son intelligence ni pour son cœur, et comme suspendue dans le vide.

Qu'arrive-t-il alors? Mères, maîtresses, petites



[redacted]

filles, adolescentes, jeunes filles, au moment du passage toujours délicat et souvent périlleux de l'enfance à l'adolescence, ne s'appuyant pas sur le terrain solide des idées raisonnables, tombent dans le vide, et quelquefois dans une sorte *d'abîme*, où la vraie piété n'a pas plus de place que la saine raison.

Pour se retenir, elles se raccrochent à une vie toute sensitive, pour ne pas dire toute sensuelle; et c'est à ces tristes essais de vie intellectuelle totalement manquée que les femmes doivent les préjugés formés contre elles, et qui leur interdisent tous les moyens d'affermir par la raison leurs idées et leurs facultés morales; ce qui condamne leur esprit à une éternelle enfance.

Que faire enfin et comment donc s'y prendre! Je vais indiquer quelques moyens:

Nous voici en face des enfants les plus difficiles à manier et à instruire : eh bien! ce qui réussit, c'est d'entrer dans leur petite manie de se croire des *personnes raisonnables* : c'est de les traiter comme telles et de leur parler raison. Il n'est pas de sacrifices qu'elles ne s'imposent quelquefois, pour atteindre leur but et s'établir dans cette bonne réputation.

Et c'est là ce qu'il faut faire dans leurs études, dans leurs conversations même, et surtout dans leurs exercices de piété. Par exemple, une petite méditation, que la mère ou que la maîtresse fait à

[redacted]

haute voix, permet de leur dire les vérités quelquefois les plus belles et les plus hautes, et quelquefois aussi les plus dures et les plus personnelles. Pendant une petite lecture qu'elle appelle avec importance *sa méditation*, une adolescente est fort attentive, et elle pénètre parfois les pensées les plus profondes avec une clarté incroyable... Ses idées se généralisent, et elle tire des conséquences pratiques très-logiques : cela c'est ce qui arrive le plus souvent; car c'est moins l'*intelligence* qui fait défaut, dans une tête de jeune adolescente, que l'*intelligible* qu'on ne daigne pas lui donner; on parle à sa mémoire, à son imagination, mais à son intelligence, à sa raison, presque jamais; puis on conclut qu'elle en a fort *peu*, ou *point* : c'est injuste.

Ces pauvres jeunes filles, qui, à la méditation, se rendent attentives un peu par vanité, sont quelquefois prises par les vérités qui s'adressent droit à leur intelligence, et prises au point d'y trouver un sentiment de bonheur qu'elles seraient tentées de croire des *extases*, comme celles des *saints*, si on ne leur expliquait sagement que leur esprit créé pour la vérité atteint, sans miracle, une sorte de béatitude dès qu'il se remplit du vrai; comme leur cœur devient tout joyeux, quand elles le remplissent de bons sentiments! C'est admirable d'assister à l'épanouissement de ces âmes si bonnes et si pures, quand pour la première fois on

éclaire à leurs yeux les belles lois morales, et les divines lois religieuses, dont les idées paraissent *s'éveiller* au fond de leur conscience, où il leur semble les trouver comme endormies.

Ne dites à ces mêmes jeunes filles de 13, 14 ou 15 ans, soit dans l'enseignement de l'histoire, soit dans celui de la grammaire, que des *mots* et des *dates*, qu'elles devront entasser dans leur mémoire, vous les voyez se dissiper ou s'endormir, tomber à l'état inconsistant ou somnolent : ne parlez qu'à leur imagination, elles deviennent bavardes, exagérées, vaniteuses, et l'on s'écrie : qu'elles sont difficiles, mobiles, *légères* à l'excès!... à qui la faute?... Ce qu'il faudrait pour les intéresser en même temps qu'élever leur esprit et leur cœur, c'est la lumière, la grande et belle lumière de la raison et de la foi.

Quand les personnes qui élèvent des jeunes filles ont excusé leur *non succès*, en disant : que la légèreté chez elles est un défaut *invincible* ; elles s'arrêtent devant ce fatal obstacle, croient n'avoir plus rien à se reprocher, et puis c'est tout; et qu'y a-t-il de plus commun?

La vérité est que l'esprit des femmes offre dans son fonds tous les caractères essentiels et reconnus de l'esprit humain : comme toute faculté légitime, il n'a son équilibre, son repos, qu'en se déployant vers son *objet légitime*. Quand on donne *son objet* à l'intelligence d'une jeune fille, c'est-à-dire

LE VRAI, LE BON, LE BIEN, *de légère elle devient posée à l'instant;* son visage enfantin s'illustre d'une splendeur angélique, et elle s'écrie quelquefois: « Ah ! que je suis heureuse ! Que c'est beau!... » Et elle vous remercie cordialement de lui avoir découvert le moyen *d'être sage*, mot plein de sens, qui dit toute la philosophie chrétienne, à douze ans comme à soixante.

Mais, dans tout ce qui regarde l'éducation d'une adolescente, qu'on se souvienne qu'il faut proposer un *objet* à son imitation, un *objet* à son amour; et que cet objet ce doit être Dieu. Sans cela, à coup sûr, elle se prendra elle-même pour son *objet propre*... ; et devant elle-même, se prenant pour objet, sans s'aimer en vue de sa fin dernière, elle entrera dans le faux, le vain, le vide, peut-être à jamais.

Il faut leur montrer Dieu au bout de toutes les avenues de l'intelligence, attacher au *cep divin toutes les branches* de l'enseignement, c'est-à-dire faire partir de la science divine, considérée comme une source, toutes les petites connaissances d'une bonne éducation.

Et cela, il le faut faire de bonne heure, peu de temps après leur première communion : plus tard, leur foi est moins vive, leur intelligence moins claire, leur raison moins saine, et leur vanité est quelquefois développée de manière à ce que le *vrai* n'a plus pour elles sa splendeur intelligible.



Cette splendeur intelligible consiste dans un rayonnement universel, qui doit venir par voie d'autorité dans l'enseignement sage et éclairé d'une mère ou d'une maîtresse, qui veut réagir contre les difficultés incontestables de l'âge ingrat : et pour cela, elle a besoin elle-même d'une nourriture plus forte et plus abondante en fait de littérature solide, afin d'en extraire un lait spirituel et moral pour sa fille, afin de solidifier réellement la première communion dont les fruits seront bientôt détruits par l'*égoïsme*, si le sens intime et personnel vient à se séparer du *sens divin*.

C'est là le NŒUD de l'éducation.

Pour servir d'appui et de base au cours classique, cette substance littéraire doit se condenser, et des *modèles* heureusement choisis parmi les plus grands auteurs et dans l'ordre indiqué au cours de littérature, doivent être *lus* avec une adolescente ; ils aident à diriger et à soutenir fortement les sentiments qu'elle éprouve pour le *vrai*, le *beau* et le *bon*, sans lui laisser jamais la moindre HÉSITATION entre le *vrai* ou le *faux*, le *juste* ou l'*injuste*. Ceci est capital ! Autrement le VAGUE littéraire dévorerait tout dans cette jeune âme, le rêve la jetterait dans la région des chimères, et détruirait en elle le sens moral ! Et c'est en effet dans ces littératures mobiles, indécises, échevelées et sensuelles, qu'est la cause du premier achemi-

nement des jeunes filles vers la ruine totale, par le *roman*, le *drame*, et, le *nuage*. Ces tristes livres viendront en cachette, s'il le faut, mais ils seront entre les mains d'une fille, la mieux surveillée, si on a laissé se développer en elle les sentiments condamnables dont de tels livres sont l'expression.

C'est dans la lumière de la foi et dans les grands principes de la morale chrétienne que les jeunes filles doivent, sous une autorité qu'elles respectent et qu'elles aiment, apprendre à discerner le *vrai*, le *beau* et le *bon*; et cela nettement. Il ne faut jamais, quand il s'agit du fonds des idées et des sentiments, se mettre sur un terrain faux.

Il faut là l'autorité : saisissez-les, et imposez-leur le *joug* divin des saines doctrines, des idées immuables, des sentiments raisonnables, justes, droits, vertueux, religieux en toutes choses; et surtout en *littérature* : et elles vous sauront un gré infini de les avoir délivrées des rêves et des impressions qui les auraient *égarées !*... Le péril qu'elles auraient couru sans vous, elles le verront au moment où, s'élevant au-dessus du foyer mouvant, incandescent, obscur de leur vaine imagination et de leur fausse sensibilité, elles entreront dans la sphère des idées claires, de la raison, et de la vraie sensibilité.

Ce n'est pas d'ailleurs sur le seul terrain de la

raison qu'il faut se mettre pour combattre le mal et les périls de l'âge ingrat. C'est aussi et surtout sur le terrain de la solide piété.

Je n'hésite pas à dire qu'il faut ici braver et retourner le préjugé, et qu'à l'âge où les éducations inintelligentes livrent les adolescentes aux caprices d'une nature abaissée et engourdie dans la vie des sens, il faut au contraire, dans les bonnes et sages éducations, que cet âge même devienne celui où la religion s'empare plus fortement de la raison, la dégage du sens confus des objets extérieurs, et même du sens confus des choses de l'âme, afin de rendre ces adolescentes solidement chrétiennes, chrétiennement raisonnables, comme elles en sentent le besoin, sans bien s'en rendre compte.

Il faut leur ouvrir les sources vives de la grâce et des plus beaux enseignements du christianisme; et leur inspirer une piété solide, douce, éclairée, et dénuée de tout appareil extraordinaire; il faut leur révéler les horizons radieux de la foi et de l'espérance; leur apprendre que leur volonté libre, gouvernée par une claire intelligence et par la conscience, doit les élever vers Dieu, seul objet digne de leur amour. Il faut leur découvrir les lois supérieures de la vie chrétienne; et, si on part de là, on peut et non sans grave motif espérer que la charité deviendra dans ces jeunes âmes le

[redacted]

principe d'une vie qui sur la terre aura été une vie pure et vertueuse, et qu'elles savent devoir être immortelle et bienheureuse au ciel. Et c'est là, dans de telles pensées et de tels enseignements, que se trouve la force du ressort, dont une sage institutrice, dont une mère chrétienne se sert pour développer en sa fille les plus hautes vertus évangéliques.

Qu'on ne dise pas que tout cet ordre de choses est idéal, poétique, enthousiasme mystique et religieux!... Non, c'est le fond de la sagesse naturelle et de la philosophie comme de la doctrine chrétienne; et ce n'est qu'en niant la raison que les philosophes ont pu nier ces faits divins de l'âme, dont la suite de la vie révèle la réalité.

Je n'hésite donc pas à dire aux institutrices et aux mères : élevez-vous jusqu'à ces sommets, élevez-y avec vous vos jeunes filles; et puis, comptez sur elles, et sur la grâce de leur première communion et de leur confirmation récemment reçue; le Saint-Esprit qui les éclaire, vous aidera à faire d'elles des filles vraiment *raisonnables*, non pas seulement dans le sens vulgaire, mais dans le grand sens chrétien du mot.

Et combien de fois, dans la suite de la vie, une jeune femme bénit sa sainte mère dans les souvenirs de son éducation; et quelle reconnaissance, quand, au milieu de la corruption du monde qu'elle

découvre, sans en être ni *flétrie*, ni *entamée*, elle se souvient de la sphère paisible et lumineuse où sa mère, son institutrice a su l'élever, et la garder jusqu'à son mariage! Enfant, adolescente, jeune fille, elle a vécu sans que la vie sensible ait jamais obscurci la lumière de sa raison et de sa foi. Et, toute leur vie, mesdames, elles vous béniront d'avoir dirigé leurs idées et leurs sentiments, de manière à ne leur faire aimer passionnément que les biens éternels, le vrai des choses, et tout ce qui porte le divin caractère du devoir moral et chrétien.

[redacted]

SEPTIÈME LETTRE.

Aux mêmes.

LA JEUNE PERSONNE.
QUINZE, SEIZE ET DIX-SEPT ANS.

Nous considérerons désormais la jeune fille au sortir de l'adolescence. C'est déjà une *jeune personne*, bien mieux qu'un garçon à quinze ans n'est un jeune homme.

L'époque où se place ce qu'on peut appeler le nœud de l'éducation est passé pour elle. Et de la manière intelligente dont ce *nœud* a été *dénoué*, ou de la manière inintelligente dont il a été abandonné à lui-même et tranché au hasard, sortent DEUX CATÉGORIES de jeunes filles, entièrement distinctes. Il faut les observer à part, et les élever à part, au point de vue des moyens à prendre, *à quinze ans.*

L'une n'offre pas de caractère bien appréciable; c'est au lieu de la raison, le caprice; au lieu d'une foi ferme et vive, la tiédeur ou les impressions d'une piété purement sensible; au lieu d'idées,

des imaginations ; au lieu de vertus acquises, des impulsions reçues ; au lieu d'instruction bien ordonnée et suivie, des entassements de connaissances snperficielles, pleines de lacunes, enfin au lieu de forte loi morale, des spontanéités irréfléchies.

Pour mieux comprendre cette catégorie de jeunes personnes, vulgaires, médiocres, *agitées* et *effacées*, il faut se placer dans une bonne maison d'éducation, et y voir arriver une jeune fille de 15 à 16 ans, élevée sans principes positifs, par une mère qui n'a développé que l'imagination et la *sensibilité*, dans l'éducation qu'elle a donnée à sa fille, laquelle du reste ne l'a jamais quittée.

J'ai nommé cette sorte de jeunes personnes, la catégorie des *effacées*, parce qu'il n'y a en elles aucun caractère distinct dans le fond, rien de ferme, rien de solide, rien d'élevé, rien d'accentué, rien d'actif : cette catégorie, sur le fond d'une maison d'éducation bien gouvernée et vivante, fait l'effet d'*automates* perfectionnées, qui vivent d'une vie en apparence peut-être assez *distinguée*, jusqu'au moment où le ressort monté a déployé tout son mouvement mécanique et ne va plus.

Ces pauvres enfants dont les connaissances se bornent à ce qui leur vient d'une instruction plus ou moins vide, et de l'activité plus ou moins vaine de leur imagination et de leur *sensibilité*, sont ordinairement des âmes vraiment intéressantes : on voit ce qu'elles ne sont pas et ce

[redacted]

qu'elles pourraient être : on voit leur fond, et ce qui leur manque pour Dieu, pour elles-mêmes, pour leur famille; et quand on pense qu'elles ont été rachetées par le sang de Jésus-Christ, on est très-touché de sentir ces âmes, pures encore, entièrement sous le joug de la vie sensible du monde, et leurs belles facultés, le plus souvent, toutes sacrifiées aux rêves imaginaires, aux arts d'agrément, au *confortable* et à l'élégance.

Là se voit ce *talent* enfoui de l'Evangile, cette *perle* perdue. Là, chez ces âmes endormies du sommeil des sens, qui est la mort de la vie éveillée de l'intelligence, là, dis-je, on découvre ce *grain de senevé en germe*, que l'éducation chrétienne devrait avoir fait déjà grandir, et il n'apparaît même pas sorti de terre.

Non, rien de vivant dans ces âmes engourdies, rien de condensé dans ces vagues intelligences. Au milieu de leurs compagnes cultivées, animées, brillantes et vaillantes en classe, elles sont là inertes, insipides, incolores; à côté de toutes ces jeunes filles, vives, actives, épanouies, élancées, ardentes au jeu, au travail, aux nobles études, à l'émulation, à la piété, aux légitimes succès, elles ne sentent rien, ne font rien, ne disent rien, ne savent pas même la langue de la maison, la langue de l'éducation, de l'émulation, des études.

Rien de ce qu'elle ont, de ce qu'elles sont et font

ne prend place dans la maison; comme rien de la maison ne prend en elles. Elles s'étonnent de tout, même de l'activité des jeux, des éclats de rire de leurs compagnes, aussi bien que de leur silence et de leur application aux cours. Elles ne prennent part à rien. Tout cela laisse en elles un vide affreux, et c'est ce qui leur fait bientôt dire avec désespoir : Mon Dieu! que JE M'ENNUIE ICI! *je n'y suis rien, je n'y ferai rien.* O vous qui vous êtes dévouées à l'éducation de cette jeunesse, ne vous effrayez pas d'une telle parole! Non. C'est leur première ouverture de cœur. Comme il faut la respecter, y compatir! Avec quel amour de charité il faut toucher à cette âme, qui s'éveille enfin au monde intelligible! qui renaît par la tristesse, par le retour sur elle-même à la vue du vrai, du beau et du bien vivant sous ses yeux! c'est son premier jour de lumière; sa première heure de vie! celle où elle reconnaît avec effroi qu'elle a vécu jusque-là dans l'obscurité de la vie des sens, dans le vague des sentiments stériles, dans le vain des imaginations frivoles, des préoccupations mondaines; ses yeux sont éblouis; ils ont été si affaiblis par l'obscurité habituelle où leur vue était plongée, qu'il faut les ouvrir peu à peu au jour.

Ce que je viens de raconter là, c'est ce qui sans cesse arrive dans les maisons d'éducation. J'appelle l'attention de toutes les bonnes institutrices, religieuses et laïques, sur ce sujet qui inté-

[redacted]

resse tant d'âmes prêtes à se perdre, si une habile, active, et sainte éducation ne vient pas maternellement à leur secours.

Et alors avec quelle joie ces pauvres enfants reçoivent les soins qu'on leur donne! comme elles en sont reconnaissantes! comme elles en profitent! comme elles sont heureuses de la vie qui leur est rendue! Avec quel bonheur elles se mêlent aux jeux de leurs compagnes! comme elles font des efforts pour se rapprocher d'elles dans leurs études!

Ce qu'il faut avant tout dans une maison d'éducation, et je le dis bien fort et bien haut, c'est une maîtresse générale qui, avec une industrie, avec une charité pleine d'intelligence, et en *dehors des classes* ordinaires, fasse rattraper le *niveau* des bonnes études à ces filles de 15, 16, 17 ans, jusqu'alors si tristement négligées. Mais cela seul ne suffirait pas; car les études *classiques*, les meilleures, ne rempliront jamais la lacune, le creux insondable d'une première éducation manquée, sous le rapport chrétien et intellectuel, pour une jeune fille. De plus, sous la direction réfléchie, suivie et constante de la maîtresse générale, il faut que de pieuses et sages maîtresses d'instruction religieuse, ainsi que les présidentes d'études, de récréations, d'ouvrage manuel, d'exercices de piété, s'entendent et suivent un plan commun, quoique non proclamé, à l'effet de retremper et refondre

ces grandes ignorantes, dans les lumières et les principes solides de la raison et de la foi.

Mais pour atteindre ce noble but, qui est le dessein même de Dieu sur les âmes, pour réparer dans l'éducation ce qui manque à cette grande œuvre, d'où dépend l'éternité, pour ce but, dis-je, qu'on me permette de supplier, de conjurer les Ordres voués à l'éducation de la jeunesse, d'établir des JUVENATS bien dirigés, où l'on commence par former et établir fortement ce grand *niveau solide* d'instruction et surtout d'éducation DANS LES FUTURES INSTITUTRICES; car il faut évidemment que les maîtresses soient mises dans la vraie lumière avant leurs élèves. Si leur première éducation à elles-mêmes a été et reste aussi vaine et aussi *creuse* que celle des jeunes filles quelles devront élever dans la suite, elles ne feront pas cette œuvre, et aux yeux des observateurs attentifs, elles n'auront pas même l'air de la faire.

Ce que je demande là aux Ordres religieux, est un point capital, d'où dépend tout-à-fait l'éducation générale des jeunes filles en France, éducation qui se peut élever très-haut, surtout à cet âge de quinze à dix-huit ans, si on la dirige bien.

Je crois pouvoir assurer qu'en cultivant avec soin cet âge, on peut arriver à des résultats extraordinaires, plus ou moins selon les diverses natures, mais toujours très-remarquables, et quelquefois prodigieux.

Mais pour obtenir ces résultats, ce qu'il faut avant tout supposer, c'est qu'on ne commettra pas la faute de cesser tout-à-coup la sérieuse éducation des jeunes personnes, à quinze ans, à l'âge précisément où cette éducation se ferait plus utilement et plus grandement.

Il est d'expérience, en effet, que jusqu'à l'âge de dix à douze ans, les petites filles sont plus avancées de plusieurs années, plus raisonnables, plus intelligentes que les petits garçons; il en est de même de quinze à dix-huit. De quinze à dix-huit ou dix-neuf ans, se trouve, chez les jeunes personnes, la période du grand développement intellectuel : c'est à un degré extraordinaire. Mais de vingt à vingt-cinq ans, si l'éducation des jeunes gens se fait comme il faut, ceux-ci dépassent leurs sœurs et reprennent, pour ne plus la perdre, une supériorité intellectuelle à laquelle les femmes atteignent rarement.

On donne généralement pour cause de ce phénomène l'infériorité relative des facultés féminines. Je ne ne veux pas ici contester sur ce point. Mais il reste toujours à savoir pourquoi si souvent l'éducation cesse de cultiver ces facultés au moment même où elles acquièrent leur développement chez les jeunes personnes, c'est-à-dire, vers l'âge de quinze à vingt ans; tandis que le jeune homme commence précisément alors à travailler sérieusement, en vue d'une carrière honorable vers laquelle il est attiré par l'honneur, par l'ambition, par les

[redacted]

besoins de la vie, ou par les motifs plus nobles de la gloire de Dieu et du salut des âmes. Pour les jeunes personnes, c'est le contraire presque toujours qui arrive. Le sérieux de l'éducation, souvent même toute éducation cesse à quinze ou seize ans. On les retire du couvent, elles rentrent à la maison, où leur gouvernante, dès lors, n'est guère plus qu'une dame de compagnie, et l'étude est réduite pour elles aux arts d'agrément, au lieu que, si on continuait l'éducation sérieuse jusqu'à dix-huit ou vingt ans, les résultats seraient admirables.

Il est cependant aisé de comprendre que la haute culture intellectuelle ne peut se faire avec succès avant cet épanouissement de la raison et des facultés, qui, dans l'ordre de la Providence, correspond au développement et à l'affermissement du tempérament. Vouloir avant cet âge entreprendre une pareille tâche, serait s'adresser à ce qui n'est pas encore.

Quand les premières difficultés sont passées, les aspérités effacées par une intelligente culture préparatoire, nous nous retrouvons donc en face d'une jeune fille de quinze à seize ans, qui a franchi le moment difficile de son éducation, et qui est prête à entrer dans les grandes *spécialités classiques*.

C'est de quinze à dix-sept ans, à cet âge presque toujours décisif pour le caractère des jeunes personnes, où leurs inclinations se dessinent et où elles commencent à songer à leur avenir

[redacted]

et à regarder de loin, et quelquefois aussi de trop près, le monde et ses plaisirs; c'est alors que les occupations intelligentes de l'esprit seraient, après la piété, d'un très-grand secours pour les détourner des vanités mondaines, diriger leur ardeur vers les belles et nobles études, leur donner l'intelligence des arts, leur ouvrir des horizons vers les grandes choses, attirer leurs préférences vers les saines et attrayantes régions du bien et du beau dans l'histoire et dans les lettres, leur inspirer les goûts les plus purs et les plus élevés, leur révéler la vraie sagesse, dont on pourrait même leur lire les admirables sentences, bien choisies dans les livres saints : c'est par là qu'on allumerait en elles le feu sacré.

Peu après, à l'âge de dix-sept ans, si les jeunes filles ont été ainsi exercées à l'application et aux efforts de la pensée, elles seront capables de suivre un petit cours de logique et de philosophie morale, bien adapté à leur intelligence et à leur âge, et un cours d'esthétique religieuse. Ces deux études sont pour les femmes d'une utilité d'autant plus évidente, que leur esprit a besoin d'une plus sérieuse application pour y réussir. Ce sera pour elles une véritable ascension, dont les premiers sentiers leur paraîtront quelquefois rudes et enveloppés de brouillards, mais les sommets sont illuminés; et je pose en fait que les jeunes filles de dix-sept à dix-huit ans trouveront une réelle et grande satisfaction dans ces hautes

régions intellectuelles dont on les a trop longtemps et trop injustement exclues. Leur esprit s'y fortifiera, et non-seulement elles y prendront le goût des choses élevées, mais elles en deviendront pour toujours capables et l'on aura alors atteint le but qu'on se proposait, de les arracher, pour le reste de leur vie, aux futilités vaniteuses.

Mais qu'on le sache bien, sans les axiomes de la raison, sans les lumières de la foi qui sont la vraie sagesse, c'est en vain qu'on s'efforcera d'affermir un cœur, un caractère, une âme de jeune fille. Pas d'éducation chrétienne, féconde, en fruits durables, sans cette vraie sagesse... C'est ce *feu sacré* qui éclaire tout dans une âme, et que Jésus-Christ est venu apporter sur la terre; c'est cette chaleur vivifiante que le sens divin met à la racine même de l'âme, et qui de là illumine et échauffe tout dans l'intelligence et dans la vie! Si la lumière divine, si l'idée supérieure du devoir, si l'amour pur ne règnent pas dans ces jeunes âmes, on ne les élèvera jamais où Dieu semble vouloir les faire parvenir, ayant disposé à cet effet, avec une perfection si merveilleuse leur organisation.

C'est un *bijou*, une *perle précieuse*, un *trésor*, que l'organisation féminine, m'écrivait une sainte religieuse, après s'être occupée pendant quarante ans de l'éducation des femmes. Et, j'ajouterai, moi, après mes longues et particulières expériences, que

la Sagesse incréée, qui coordonne si harmonieusement les moyens à la fin, sait disposer les dons de la grâce avec la même perfection dans une âme que ceux de la nature. Chez les femmes chrétiennes, dans l'ordre surnaturel, on retrouve les harmonies divines de l'ordre naturel, avec des perfections nouvelles, et des clartés ravissantes.

Aussi, il faut pour élever les jeunes filles à Dieu, l'emploi des moyens naturels et surnaturels qui sont voulus et indiqués par la théologie la plus saine et par la philosophie la plus chrétienne. Il y faut *l'ordre*, *la loi*, les points de départ et d'arrivée *vrais*, il y faut le *poids*, la *mesure*, le *nombre* que Dieu met aux choses ; ni plus, ni moins. Et c'est là, la vraie sagesse.

C'est assez, dans l'éducation des jeunes filles, avoir essayé des moyens humains, des procédés incomplets, de frivoles et quelquefois monstrueux systèmes ; c'est assez d'expériences harsardées comme s'il n'y avait là que des *âmes viles !* Qu'une bonne fois donc on sorte de ces misérables pratiques.

Une si délicate, si pure, si belle, si bonne créature que l'est une innocente jeune fille, ne peut rester le jouet de toutes les inventions ou de toutes les aberrations de l'esprit humain, comme cela se passe dans le XIXe siècle : on brise ce *bijou* de Dieu avec des mains grossières ; on ouvre ce trésor sans en savoir les profondes richesses. Qu'on s'arrête !

Dieu a donné des ordres, des lois, pour élever, pour former, pour diriger cet être qu'il a créé si parfait, si simple, si pur, qu'un jour il en a fait sa MÈRE... Ces divines lois, qu'on les étudie, pour tracer d'après elles le vrai plan de l'éducation, et qu'on s'en tienne pour cette œuvre divine aux principes supérieurs et non aux opinions humaines.

C'est dans la vive clarté des vérités divines, et c'est là seulement, qu'on peut voir à quel point l'organisation naturelle de la femme, est le *bijou*, la *perle fine*, le *trésor* d'un Dieu créateur; car la justice, la vérité, y sont si parfaitement empreintes, qu'une première lumière intelligible peut y dégager tout-à-coup l'élément supérieur de l'élément inférieur, l'esprit de la matière, l'âme du corps, peut-être à jamais !... Et ici, il n'y a pas de roman philosophique : qu'on fasse de positifs essais : nous ne craignons vraiment qu'une chose ; c'est que ces foncières vérités restent à l'état de théories, de belles doctrines chrétiennes, sans applications positives, dans l'éducation des femmes.

Avant tout, il faut croire à la flamme divine en elles, même quand rien n'en apparaît encore ; il faut leur dire qu'elles sont de nobles créatures, et que *noblesse oblige*. Oui, il faut les relever à leurs propres yeux et aux yeux des autres. En le faisant, on est dans la vérité et dans la justice. S'arrêter à la surface, à la superficie de ces fragiles natures,

[redacted]

ne pas regarder au fond, ne savoir que les proclamer vulgaires, médiocres, vaniteuses, bavardes, *lutines*, c'est les abaisser, c'est manquer gravement à la charité, à la justice c'est les mutiler à jamais; c'est les perdre ; car c'est leur enlever leur propre estime. C'est les décourager, les éteindre peut-être pour toujours.

Il faut au contraire, à tout prix, allumer en elles, dans leur esprit et dans leur cœur, la flamme sacrée, découvrir, créer au besoin le ressort, le goût, la spontanéité, qui pourra tout émouvoir pour le bien.

Quand rien de prononcé dans les goûts intellectuels ne se manifeste, voyez dans leurs désirs, leurs joies, leurs tristesses, voyez ce qui les émeut: vous saurez bientôt ce qu'il faut développer ou arrêter en elles : vous ne tarderez pas à trouver le fil, le conducteur électrique, en un mot, l'agent que vous devrez faire agir ; et de là vous remonterez, et pénétrerez enfin jusqu'au RESSORT principal qui fera chez une jeune fille se mouvoir et *vivre le reste*, et tout se développera à partir de ce ressort bien maintenu et bien dirigé. J'ai vu des enfants, par exemple, se passionner pour la géographie ou le calcul d'abord : si une maîtresse attentive et habile sait partir de cet attrait secondaire, elle arrivera facilement à créer et à développer d'autres goûts d'étude. Même si l'attrait est excessif, qu'on se garde bien de le combattre, mais plutôt qu'on entretienne cette étincelle de *feu sacré*,

qu'on la fasse se communiquer aux autres branches de l'éducation, et tout s'illuminera.

Si une jeune personne reste *insipide*, incolore, insensible, vrai bloc de marbre, en elle rien d'inflammable ; qu'une maîtresse approche de ce bloc, avec *feu elle-même*, plusieurs spécialités, l'une après l'autre : en multipliant ainsi les essais, il s'en trouvera quelqu'une qui réussira. Quand on veut enflammer du gaz, on présente une mèche allumée dans l'air, qui n'a aucune apparence d'être matière combustible : à l'endroit du courant gazeux, la lumière est communiquée et elle brille. Il en est toujours ainsi avec une bonne maîtresse de classe ; si des enfants restent froides, *inéclairées*, sans prendre intérêt à rien, distraites, c'est que la maîtresse n'a pas la *lumière*, ou n'a qu'une lumière froide, sans chaleur et sans flamme. Qu'elle aille en puiser au foyer divin avec foi et amour, puis qu'elle revienne avec désintéressement faire un nouvel essai ; il sera béni, et ses élèves sortiront d'elles-mêmes, prendront des goûts élevés, s'élanceront, et il faudra les arrêter.

Ce n'est pas sans raison que je conseille ce *tâtonnement*, pour connaître ce qui est le grand ressort, dans l'éducation à donner à une *jeune personne*, et non pas à une petite fille. C'est que rien, je l'ai remarqué, n'est plus dangereux que d'exciter et même de permettre des goûts trop prononcés pour une branche plutôt que pour une

autre, avant douze ou treize ans. A moins de ce génie particulier qui apparaît en de très-rares organisations dès l'enfance, il faut pour les jeunes filles imiter et suivre le développement de leur délicate et très-sensible nature, qui, à dater de leur première communion, tient en elles, *unies au sens divin*, toutes leurs pensées, tous leurs sentiments, jusqu'au moment où le sens interne se distingue du sens extérieur, c'est-à-dire où elles se connaissent, se possèdent et se décident plus librement; mais s'il y a distinction, c'est toujours avec union au sens divin, qui est à jamais à la racine de l'âme d'une femme qui communie bien; et grâces en soient rendues à Dieu, il en est ainsi.

C'est à quatorze, quinze ans, qu'on peut, sans rien *séparer violemment*, tout distinguer dans cette nature pour former un *concert* harmonieux : si toutes les notes de l'âme sont justes dans une jeune personne, si la loi divine est au milieu de ce cœur virginal, si elle domine ses sens par la raison, si elle éclaire sa raison par la Foi ; c'est l'image de la Sainte-Vierge, et un état d'âme qui se rapproche de l'état primitif d'innocence : c'est ce qui charme le Ciel et la terre dans une jeune fille bien élevée, à quinze ou seize ans.

Que c'est beau et bon, un cœur de jeune fille réellement chrétienne ! Quel ordre ! quelle simplicité ! quelle transparence dans son âme ! Tout

[redacted]

y est vrai, parce que tout vient d'un fonds vraiment angélique ; c'est la vertu qui semble personnifiée, c'est la pureté, la bénignité dans sa plus discrète expression ; enfin c'est la plus délicate des créatures, pleine encore de la grâce baptismale, et qui offre cependant la plus virile fermeté. Dès que le mot *devoir* frappe son oreille, docile elle avance, et si un mot impie ou immonde s'échappe devant elle, elle sait opposer la plus invincibles résistance. D'un regard, d'un mouvement de sa paupière abaissée ou relevée, elle écrase, elle anéantit. Du fond divin de son âme, ce regard foudroie.

Rien ne montre plus la force d'une éducation chrétienne *bien conduite*, que l'alliance magnifique de la pudeur et du courage, dans une jeune fille de quinze, seize, dix-sept ans. Elle sait *craindre* et *fuir* comme un petit oiseau ; et elle sai-attaquer, résister, soutenir la lutte comme un lion, dès qu'il s'agit d'un bien réel à faire, d'une vertu à défendre. C'est merveilleux ! et quand elles sont plusieurs arrivées ensemble à ce même résultat, très-fréquent dans un pensionnat religieux, c'est un spectacle qui ravit le cœur de Dieu, et qui fait bénir toutes les sollicitudes de l'Education ! Et tout l'héroïsme de ces maternelles sollicitudes, Dieu seul le connaît, les hommes l'ignoreront toujours ; car si je parle des admirables résultats obtenus, il faut bien aussi dire à quel prix ! et après quelles

[redacted]

luttes souvent on voit apparaître les vertus solides, et le gage des fruits à venir !

Je sais qu'une modeste et timide jeune fille, profondément pieuse, est vraiment un ange intelligent et pur, plein d'amour et de grâce, qui dans un pensionnat fait *loi*, *domine* tout, *éclaire* tout, *entraîne* toutes ses compagnes vers le bien et vers le saint TABERNACLE, où réside l'objet de son *unique* et souverain amour... Elle est un *reflet* vivant de l'*état de justice originelle*, dont Marie, sa mère et maîtresse, lui révèle au fond de l'âme le *secret*, en lui enseignant personnellement à diriger chacune de ses actions, conformément aux vertus qu'elle-même a pratiquées sur la terre. Je l'ai vu ! Je le vois !

Dans l'éducation des jeunes filles, la difficulté réelle, le danger positif, est du côté de l'*amour-propre*; je ne parle pas de ce défaut vulgaire, qui, dit-on, naît chez nous avant tous les autres, et meurt le dernier ; je parle de l'*amour personnel*, égoïste, au point de vue moral ; amour pervers, qui renverse l'ordre naturel, dans toutes les facultés de l'âme humaine. Chez les femmes, c'est une dégénération quelquefois radicale, sans que personne les avertisse ni les éclaire sur la perturbation produite en elles par suite de cet état d'*égoïsme absolu* où plusieurs vivent.

Dès lors, plus d'élan vers ce qui est beau, plus de cet enthousiasme qui transporte et fait battre

le cœur, plus de cet amour passionné pour l'idéal, plus de ces rêves vers l'infini, plus de cette exaltation qui sied à la jeunesse, et partant plus de ressort pour soulever de terre les âmes. Et quelle ruine dans un cœur que ce renversement de tous les enthousiasmes, même quand ce seraient quelquefois des illusions.

Oui, nous le disons avec assurance, les enthousiasmes, les innocentes illusions elles-mêmes, sont un bien pour la jeunesse; c'est le prestige de l'avenir, c'est l'ignorance de celui qui n'a pas encore la force de tout savoir, c'est le parfum de la fleur, l'horizon qui cache au jeune voyageur la longueur du chemin et l'orage menaçant; c'est la main amie qui présente aux lèvres et fait accepter la coupe de la vie, trop souvent amère. Laissez à chaque âge ses privilèges : à l'enfance son ignorance insouciante et heureuse, et à la jeunesse ses douces et belles illusions; les années viendront assez tôt les lui arracher une à une, et la décevante réalité se montrera, soyez-en sûrs, cruelle et implacable à son heure; confiez-vous au temps, et le voile doré qui couvrait l'avenir, en se soulevant peu à peu, brisera chaque jour une de ces fleurs au suave parfum. Vous ne pourrez jamais, malgré vos leçons et votre tendresse, épargner à votre enfant toutes les douleurs d'une espérance trompée, d'une illusion évanouie; eh bien! laissez-la donc jouir de cette joie pure de la jeunesse,

s'enivrer de ce parfum d'espérance qu'exhale devant elle l'avenir; souriez, si vous le voulez, de ce sourire mélancolique qui est celui d'un âge où l'on sait plus et mieux, parce qu'on a vu et souffert davantage. Mais si ces illusions, cet enthousiasme, cette exaltation même ne portent que sur le bien et le beau; si à côté de l'imagination, le cœur s'est développé avec plus de force; si le jugement s'appuie sur la vérité; si l'esprit a reçu l'instruction convenable, et si l'âme travaille à devenir forte par la pratique de la vertu, ne craignez rien pour votre fille, et encore une fois, laissez-la jouir et respectez sa joie. C'est l'oiseau qui, fier de ses plumes nouvelles, bat des ailes comme pour s'élancer dans l'espace, mais qui bientôt, effrayé de sa faiblesse, se blottira dans son nid et s'y cachera sous l'aile maternelle.

Dans les livres d'imagination, il faut choisir ceux qui tendent à développer les nobles sentiments dont nous venons de parler par la beauté du style, par l'élévation des pensées, par la richesse des descriptions et par une certaine chaleur de cœur en harmonie avec l'âge de la jeune personne à laquelle on les destine. Mais pour ce genre d'ouvrages plus encore que pour aucun autre, une mère ou une institutrice ne doivent jamais s'en rapporter au seul jugement de qui que ce soit, ni aux échos si souvent trompeurs d'une vague réputation.

Elles devront prendre, sans aucun doute, les conseils les plus sages et les plus désintéressés;

mais elles ne doivent pas s'en tenir là. Nul ne connaît mieux qu'elles ce qui convient à leurs filles en fait de lecture, ni les délicatesses de toutes sortes qui doivent être ici respectées. Elles doivent donc décider elles-mêmes, et ne donner à lire que ce qui, après examen personnel, leur paraît digne de toute confiance.

J'ajoute un dernier mot.

C'est de quinze à dix-sept ans, et plus, qu'une mère, que des maîtresses, doivent commencer à dire en vérité aux jeunes filles : Je ne vous appellerai plus *enfants*, désormais, mais bien mes *amies*, parce qu'en toute confiance, je vous dis *tout ce que j'ai appris* dans les livres, et par les lumières du Saint-Esprit. Oui, aux formes classiques, qu'on doit toujours garder, pour maintenir la discipline, sans quoi tout tombe dans la confusion, il faut joindre *l'enseignement cœur à cœur*. Une mère, une maîtresse intelligente et pieuse, en possèdera facilement le secret par l'effet même des vertus qui font enseigner comme la grâce enseigne les âmes, avec cette force, cette douceur et cette tendresse, que l'on puise uniquement à leur source vive, qui est l'amour de Dieu.

[redacted]

HUITIÈME LETTRE

A la directrice d'un pensionnat.

LES SOINS PHYSIQUES ET HYGIÉNIQUES DANS L'ÉDUCATION DES JEUNES FILLES.

Mon Enfant,

Je suis charmé que vous m'ayez amené vous-même, par vos intelligentes questions, à descendre un peu des hauteurs de ce grand et beau sujet de l'éducation et de la formation des âmes, jusqu'aux humbles détails et aux soins de l'éducation physique.

Assurément les institutrices de la jeunesse doivent avoir l'âme élevée et envisager leur sainte mission par ses grands côtés : c'est là ce qui allume en elles la flamme du zèle et soutient le dévouement; d'ailleurs, comment atteindre un grand but, si on n'en a l'intelligence? Mais il ne faudrait pas que les considérations d'ordre supérieur et la vue de ce que l'éducation a de noble

et de grand fît oublier toute une partie de l'œuvre qui, pour être et paraître plus humble, n'en est pas moins très-nécessaire, et sans laquelle il serait difficile, ou même souvent impossible d'atteindre la noble fin que l'on poursuit.

I

IMPORTANCE DES SOINS PHYSIQUES DANS L'ÉDUCATION DES FILLES.

L'œuvre de l'éducation embrasse tout.

Ce n'est pas une partie de l'être humain, même la plus noble, c'est l'être humain tout entier qu'il s'agit d'élever et de former. Or, comme le dit l'*Imitation*, l'homme n'est pas un ange, un pur esprit; non, c'est une âme unie à des organes. Et l'éducation, ou, si vous l'aimez mieux, l'entretien et le perfectionnement de ces organes, par les soins physiques, sont pour tous les instituteurs de la jeunesse, comme pour les parents, un devoir essentiel. D'autant plus que, par le fond même de la nature humaine, par suite de cette intime union de l'âme et du corps, et à cause de leur action et réaction réciproques, le développement exclusif de l'une entraverait nécessairement le développement de l'autre. Il faut faire marcher ces deux choses parallèlement; et donner au corps et à l'âme tous les soins que leurs besoins spéciaux réclament. Sans cette harmonie de l'éducation

morale et de l'éducation physique, n'en doutez pas, l'œuvre serait incomplète et manquée; et l'enfant serait rendu à la société et à sa famille, incapable par quelque endroit de faire ce pourquoi Dieu l'a mis sur la terre.

Sans doute, le corps n'est que le serviteur, mais le serviteur a besoin d'apprendre à servir et en être capable.

Chose étrange! ces vérités de sens commun, si simples, si élémentaires qu'il semble presque superflu de les énoncer, n'ont cependant pas été comprises toujours, du moins dans la pratique, autant qu'elles auraient dû l'être; et il est incontestable que l'éducation contemporaine, supérieure en tant de points, est réellement inférieure par ce côté; il y a sous ce rapport-là des réformes, des améliorations à provoquer et à introduire dans le système général de nos pensionnats religieux et laïques.

Voilà pourquoi, dans mon grand ouvrage sur l'éducation, j'ai cru devoir insister d'une manière toute particulière sur cette question, et j'ai écrit avec le dernier soin, un long chapitre sur les *soins physiques* qu'il convient de donner aux enfants (1).

Pour répondre à vos questions, je ne puis mieux faire, ma bien chère fille, que de vous renvoyer à ce chapitre, en vous priant de méditer

(1) *De l'Éducation*, t. Ier, ch. v. *Les soins physiques*.

attentivement, soit les considérations générales par lesquelles j'essaie de faire comprendre l'importance et la nécessité de cette partie de l'éducation, soit les détails pratiques, précis et nombreux, où j'ai dû entrer; détails dont aucun ne doit être négligé par quiconque veut être un véritable et complet instituteur de la jeunesse.

Tout ce que vous me demandez est là; je me bornerai ici à mettre sous vos yeux quelques observations plus spécialement applicables à l'éducation des jeunes filles, puisque c'est de celle-là que nous nous occupons.

Une chose incontestable, c'est que la jeune fille est délicate, plus délicate de beaucoup que le jeune garçon; par conséquent moins capable de supporter ce que l'éducation commune et les études suivies ont de pénible pour ces frêles organisations. Il en résulte qu'il est d'autant plus nécessaire de venir au secours de cette délicatesse et de cette faiblesse naturelle, par des soins hygiéniques et des exercices physiques bien entendus et bien ordonnés. Autrement, les conséquences les plus fâcheuses pourraient s'ensuivre pour la santé de l'enfant, pour sa vie même. D'autant plus, et cette observation est capitale, que le temps de l'éducation, le temps des études, coïncide précisément avec l'époque de la formation des organes et du tempérament, avec l'âge critique et décisif.

Qu'on ne dise pas : mais cette nature délicate

de la jeune fille, cette faiblesse d'organes et de constitution, s'oppose à ce que vous demandez, et ne permet les exercices physiques que dans une mesure très-limitée; et, justement parce que la constitution de la jeune fille est si différente de celle du jeune garçon, c'est un point de vue faux et exagéré que de vouloir introduire dans l'éducation de l'une ce qui ne convient qu'à l'éducation de l'autre.

Entendons-nous bien ici : ce que je demande, ce n'est pas du tout qu'on élève, sous le rapport des soins physiques et des exercices du corps, les jeunes filles comme les jeunes garçons. Mais je dis que les unes pas plus que les autres ne doivent être élevés en serre chaude, ni, pour ainsi dire, mis dans des boîtes de coton. Je dis que les unes comme les autres, sauf certaines nuances indiquées par les nuances mêmes de leur tempérament, ont besoin de mouvement, d'exercice, d'expansion et de récréations vives ; je dis que pour les unes comme pour les autres, il y a des mesures hygiéniques préventives à prendre pour éviter certains accidents, et un développement nécessaire à donner à leurs organes par un ensemble bien combiné de soins, de jeux et de vie active.

Je le sais, l'éducation physique marche, pour ainsi parler, toujours entre deux écueils, l'excès en plus et l'excès en moins; et ce n'est pas le fait d'une médiocre sagesse que le juste équilibre entre

ces deux excès. Il n'en est pas moins vrai que, cet équilibre maintenu, les deux éducations, celle du corps, si je puis dire ainsi, et celle de l'âme, sont nécessaires pour les jeunes filles comme pour les jeunes garçons, par cette raison simple et péremptoire que les unes comme les autres ont besoin d'une bonne et robuste santé, et qu'une bonne santé, surtout avec les fatigues inévitables de la vie commune et des études, ne s'obtient qu'à cette condition.

Et d'ailleurs, quelle est donc la destinée des jeunes filles? Et si elles ne doivent pas être vouées aux rudes travaux manuels, n'auront-elles pas dans leur vocation d'épouses et de mères, à affronter des fatigues qui exigent un tempérament vigoureux.

Ne l'oubliez pas, mon enfant, la mère, en élevant ses filles, ne travaille pas seulement pour elles; elle fait plus, elle prépare des mères futures qui, à leur tour, perpétueront de génération en génération, la bonne et forte éducation qu'elles auront reçue.

Je le dirai, parce qu'il est nécessaire de le dire, les institutrices perdent trop de vue la *vocation commune des femmes, qui est de devenir des mères et des nourrices robustes*, pour mettre au monde et élever une génération qui leur ressemble et qui perpétue la vigueur dans les races; et c'est à l'âge précisément qu'elles se forment, qu'il faut *ménager* et *fortifier* leur santé et leur corps, bien autrement faibles que chez l'homme.

Certes, je ne suis pas suspect ici. J'ai professé assez haut, dans ce livre même, et dans tout ce que j'ai publié précédemment, mon tendre respect pour l'amour maternel. Qui n'a été souvent ému d'intérêt et d'admiration à la vue de la jeune mère qui, hier encore, ne paraissait comprendre que les plaisirs futiles du monde; jeune fille, qu'on aurait crue destinée seulement à passer en riant dans la vie pour en cueillir toutes les fleurs; jamais le souci et l'inquiétude n'avait marqué un pli sur son front joyeux; ses mains délicates ne savaient que s'agiter élégamment sur un piano, ou froisser de gracieux chiffons; sa gaieté folle et rieuse repoussait toute préoccupation et fermait les yeux sur l'avenir. Aujourd'hui tout est changé. Comment et pourquoi? Le nom de mère a remplacé celui de jeune fille; une douce gravité reluit sur son visage; c'est qu'un enfant repose entre ses bras. A voir l'intelligence avec laquelle elle enveloppe ses petits membres si délicats, avec quelle patience elle berce et endort ce petit être qui lui doit le jour, on dirait que depuis longtemps elle s'était étudiée aux soins qu'elle lui prodigue. Sa vie est comme suspendue quand son œil inquiet a cru entrevoir la souffrance menacer cette existence si chère; sa pensée dévore l'avenir, tandis que sa tendresse veille la nuit et le jour auprès du berceau où repose son fils.

Il faudrait être insensé pour méconnaître ce que la nature, ce que Dieu a mis au cœur de toute

dées : le fait n'est que trop vrai, surtout en ce qui touche les classes élevées et moyennes de la société; car les gens du peuple, particulièrement ceux de la campagne, conservent encore, grâce au travail et au grand air, d'assez robustes tempéraments. Mais trop de jeunes gens, dans les familles riches et dans l'atmosphère viciée des villes, mollement élevés et nourris, ne deviennent vraiment pas des hommes. Surtout trop de jeunes filles, plus mal élevées encore sous ce rapport essentiel, sont toute leur vie faibles, languissantes, maladives, peu capables de remplir les grands devoirs de la maternité, et ne donnent à la société que des fils et des filles qui leur ressemblent.

L'éducation de la famille, telle qu'elle se fait généralement, réclamerait ici d'urgentes réformes, car c'est de très-bonne heure qu'il faut s'occuper, dans la famille, mais d'une manière intelligente, de l'éducation physique, comme de l'éducation morale.

Ce n'est pas que dans les maisons riches, en ce temps de sensualité extrême où nous vivons, on ne s'occupe pas assez des enfants au point de vue physique. D'ordinaire, on ne s'en occupe que trop; mais on s'en occupe mal. Si on étudie de près, si on suit pas à pas les premières années de la frêle existence de l'enfant, objet de tant d'amour et de si vives sollicitudes, on découvre bientôt qu'autre est, dans ses conséquences, une éducation sensuelle et molle, autre est une éducation soignée, mais ferme et virile.

[redacted]

Certes, je ne suis pas suspect ici. J'ai professé assez haut, dans ce livre même, et dans tout ce que j'ai publié précédemment, mon tendre respect pour l'amour maternel. Qui n'a été souvent ému d'intéret et d'admiration à la vue de la jeune mère qui, hier encore, ne paraissait comprendre que les plaisirs futiles du monde ; jeune fille, qu'on aurait crue destinée seulement à passer en riant dans la vie pour en cueillir toutes les fleurs ; jamais le souci et l'inquiétude n'avait marqué un pli sur son front joyeux ; ses mains délicates ne savaient que s'agiter élégamment sur un piano, ou froisser de gracieux chiffons ; sa gaieté folle et rieuse repoussait toute préoccupation et fermait les yeux sur l'avenir. Aujourd'hui tout est changé. Comment et pourquoi ? Le nom de mère a remplacé celui de jeune fille ; une douce gravité reluit sur son visage ; c'est qu'un enfant repose entre ses bras. A voir l'intelligence avec laquelle elle enveloppe ses petits membres si délicats, avec quelle patience elle berce et endort ce petit être qui lui doit le jour, on dirait que depuis longtemps elle s'était étudiée aux soins qu'elle lui prodigue. Sa vie est comme suspendue quand son œil inquiet a cru entrevoir la souffrance menacer cette existence si chère ; sa pensée dévore l'avenir, tandis que sa tendresse veille la nuit et le jour auprès du berceau où repose son fils.

Il faudrait être insensé pour méconnaître ce que la nature, ce que Dieu a mis au cœur de toute

mère d'instinctive et intelligente tendresse. Mais qu'elles me permettent de le leur dire : il faut qu'elles y prennent garde, cet amour naturel, s'il n'est changé en vertu par le sentiment du devoir, dégénère bientôt en mollesse pour le corps, en faiblesse pour l'âme.

C'est avec une sorte de respect religieux que doit être entourée, touchée, caressée cette petite créature; une mère doit se rappeler que son fils est l'enfant de Dieu, avant d'être le sien, et qu'il lui est confié comme un dépôt sacré dont elle rendra compte un jour. Elle ne saurait donc dès le premier âge l'environner de soins trop attentifs et trop délicats. Une flamme céleste s'allumera bientôt dans ces yeux, encore ternes ; ce front sera un jour illuminé par la pensée ; ces lèvres roses s'ouvriront pour entrer en communication avec sa mère ; ce cœur, qui commence à battre, aimera et sera aimé. De grandes destinées attendent ce petit être si frêle, et de toutes manières il sera un jour comptable envers Dieu et la société de ce qu'il en aura reçu.

Aussi, c'est toujours avec une émotion mêlée de tristesse que le regard s'arrête sur l'enfant qui repose dans les bras de sa mère : quelque radieux qu'ait été le soleil qui a salué sa bienvenue, quelque vive et tendre que soit la sollicitude dont il est entouré, la pensée assombrie par l'expérience soulève le voile de l'avenir, et toujours elle y dé-

couvre une plus grande somme de maux que de biens. Douloureux pressentiments que le temps ne se charge que trop souvent de réaliser.

Il semble vraiment que Dieu ait voulu faire payer à la mère par neuf mois de souffrances ce fruit bien-aimé de ses entrailles, pour lui en faire comprendre la valeur. Mais l'âme qui anime ce corps, cet esprit immortel qui l'habite, lui demandera aussi un long et douloureux enfantement. Laissera-t-elle une parole étrangère y porter la vie, et souffrira-t-elle que l'âme de son enfant rencontre à son réveil une autre âme que celle de sa mère pour l'initier à la vérité en l'inondant de son amour?

Il arrive bien souvent que les jeunes femmes mondaines, lorsque Dieu a déposé sur leur front la couronne maternelle, en méconnaissent la dignité la plus haute et la plus pure, rejettent sur d'autres, sur des étrangères, les soins les plus essentiels et les plus religieux, de l'éducation intellectuelle et morale, et se réservent seulement les soins de l'éducation physique; elles y mettent toutes leurs plus vives sollicitudes; et toutefois, je ne crains pas de dire que c'est, quand il s'agit de ces soins matériels pour leur enfant, qu'elles ont de moins bonnes inspirations; les excès de la sensualité et de la mollesse remplacent bien vite les soins intelligents que la sagesse en même temps que l'amour devrait inspirer. La nourriture, la



sommeil, les jeux, le froid et le chaud, les toilettes de l'enfant, les caresses qu'on lui donne, rien n'est réglé, et surtout, rien n'est pratiqué comme il conviendrait.

Quant au sommeil, que d'excès, que de mollesses, également funestes à la santé et à la bonne éducation des jeunes filles ! Et cela, non-seulement pendant la première enfance, mais pendant les plus sérieuses années de la jeunesse ! Que de minutieuses précautions sont prises pour qu'un rayon de soleil ne vienne jamais les associer indiscrètement au réveil de la nature. Et en revanche, que de veilles prolongées et malsaines !

Les enfants doivent se coucher et se lever de bonne heure ; l'air étouffé des salons détruit bien vite le rose de leurs joues, et la lumière des lampes éclaire mal les jeux qui conviennent à leur âge.

En général, on peut dire aussi que dans les familles riches et dans les éducations privées on donne trop aux enfants le goût d'une nourriture recherchée. On ne leur épargne pas assez les gâteries, les sucreries, les friandises. Certes, ce n'est pas ainsi qu'on peut leur former un bon tempérament. Et, surtout en ce qui regarde les petites filles, on leur inspire aussi trop, et trop tôt, le goût de la toilette et des parures exagérées ; pour les parer au gré de la vanité maternelle, on emprisonne en quelque sorte leurs membres qui auraient besoin de

libres mouvements. Enfin, on obéit trop à leurs caprices, on écoute trop leurs plaintes, on les accoutume trop à ne savoir supporter aucune gêne, à se donner toutes leurs aises : débilitant à la fois par ces faiblesses leur tempérament moral comme leur tempérament physique. On ne sait pas assez non plus à quel point certaines caresses sont amollissantes, pour l'âme comme pour le corps. Il y a des mères qui se laissent aller sur tous ces points à d'incroyables excès ; or, il ne faut, ici comme ailleurs, d'excès en aucun genre. Il y en a qui, au moindre cri de leurs enfants, à la moindre apparence de souffrance, ne se possèdent plus. Sans doute, il est nécessaire d'avoir toujours un œil attentif, afin de donner en temps utile à l'enfant tous les soins délicats qu'il réclame. Mais à la plus légère indisposition d'un fils ou d'une fille, mettre pour ainsi dire sens dessus dessous toute la maison, ne consulter que son imagination sur la gravité du mal, c'est excessif et dangereux. A mesure qu'il grandira, l'enfant jugera bien vite de l'impression que font ses plaintes, du degré de foi qu'on y ajoute ; et si on n'y fait attention, ses larmes deviendront pour lui un moyen de gouverner ceux qui l'entourent, et la droiture comme la fermeté de son caractère pourra recevoir de ces empressements exagérés la plus fâcheuse atteinte.

Au lieu de toutes ces mollesses et de ces inin-

telligences, une grande régularité dans la vie d'une petite fille, dans la satisfaction de son appétit, de son sommeil, et dans le mouvement indispensable à cet âge, le partage intelligent de son temps entre le jeu et le travail, l'exercice au grand air, la fuite des émotions vives et des petites passions du monde, qu'elle devine souvent avec une finesse inouïe, et ressent quelquefois avec vivacité bien avant qu'on s'en doute, des occupations variées et simples, proportionnées à son organisation et à son intelligence, voilà tout ce qu'il lui faut pendant bien des années pour fortifier doucement sa constitution délicate, et ne pas contrarier son développement.

D'où vient que généralement les enfants les plus faibles se fortifient en pension? La nourriture y est cependant moins délicate que dans la famille, les soins moins vigilants, la température des classes et des dortoirs moins douce ; mais la plus grande régularité préside aux heures des repas, du lever et du coucher. Les enfants soumis au régime du pensionnat, font en général un exercice plus régulier et sont plus souvent exposés au grand air ; aussi quelque frugals que soient les repas, on y apporte un meilleur appétit et l'on dort plus profondément sur la couchette un peu dure du dortoir, que sur le lit moelleux de la maison paternelle.

III

DES SOINS PHYSIQUES DANS L'ÉDUCATION PUBLIQUE.

Je viens de toucher en passant, ma chère fille, quelques-unes des causes qui font trop souvent, dans les familles, qu'on ne donne pas aux jeunes filles cette éducation forte dont elles auraient d'autant plus besoin que leur constitution est plus faible et leur nature plus délicate ; et j'ai indiqué en finissant les avantages que, sous ce rapport, l'éducation publique a sur l'éducation privée. Mais qu'arrivera-t-il si, pour surcroît de malheur, au pensionnat, loin de remédier à l'affaiblissement qui résulte de cette éducation première, d'autres causes de débilitation s'y ajoutent ?

Or, c'est ce qu'on ne peut guère contester, l'éducation commune, sous le rapport hygiénique, a ses périls, qui doivent être d'autant plus fortement signalés que leurs conséquences peuvent être désastreuses. Comment les choses, en effet, se passent-elles ?

Pendant les dix années de l'éducation, — les plus favorables au développement du corps et de toutes les facultés — les élèves, dans l'éducation commune, sont condamnées à demeurer renfermées, durant la journée presque entière, dans des salles rendues plus ou moins malsaines par une agglomération excessive, par le manque d'air renouvelé, par une propreté imparfaite. Là, immobiles, as-

sises, le buste penché et plié en avant sur leurs pupitres (souvent mal proportionnés à leur taille), elles font penser avec pitié à de jeunes arbrisseaux de pleine terre, confinés dans une serre, liés à un tuteur incliné, et devant forcément croître étiolés et courbés. Le corps ainsi cloué et l'esprit tendu, la lassitude physique et intellectuelle se prolonge, dans quelques établissements, pendant quatre heures le matin, trois heures l'après-dînée et encore le soir.

Voilà pourquoi on ne trouve guère de santés robustes que chez les femmes du peuple et des campagnes, qui se lèvent avec le soleil, le suivent de près dans sa disparition, respirent l'air des champs, et travaillent, sans la mollesse de l'éducation privée, et sans les contraintes excessives de l'éducation commune.

Ainsi, il faudrait que l'éducation commune, sous ce rapport important de la santé, comme sous tous les autres, suppléât, corrigeât l'éducation de la famille ; et voilà que par les conditions dans lesquelles elle se donne, elle est exposée au contraire à devenir une cause grave de débilitation et de dégénérescence.

Que suit-il de là, ma chère fille ? cette conséquence manifeste, qu'il faut de toute nécessité, dans votre maison, donner à l'éducation physique, aux soins hygiéniques, la plus grande et la plus intelligente attention ; qu'il faut de toute nécessité

faire en sorte que l'éducation commune y soit une éducation fortifiante, et non pas débilitante. Et il n'y a vraiment qu'à réfléchir un moment pour comprendre que ces graves inconvénients de la vie commune dans les pensionnats, ou de la vie amollissante dans les familles, doivent nécessairement être combattus par un ensemble de soins et d'exercices parfaitement entendus, appropriés à la nature des jeunes filles, combinés de manière à développer leurs organes, à faire courir le sang dans leurs veines, et à les rendre semblables non pas à ces fleurs pâles et étiolées qui se penchent languissamment sur leurs tiges, mais à ces plantes robustes, qui montent droites et fermes vers le ciel, pleines de sève et de vie, déployant leur vert feuillage, et donnant tous leurs parfums.

Cela se peut, et par conséquent cela se doit.

Il y a un régime hygiénique nécessaire, qu'il faut connaître et appliquer.

Je le résume, quant aux détails, en ces quelques chefs :

Le bon air,

La bonne nourriture,

La vie bien réglée,

L'exercice et les jeux, une intelligente gymnastique,

Une température convenable dans les salles,

La propreté,

Les soins médicaux.

J'ai traité de tout cela, ma chère fille, avec étendue, dans le chapitre auquel je vous ai renvoyée : rien n'est à négliger ici; c'est au moyen de tout cela que vous arriverez à donner à vos jeunes élèves cette forte santé qui est un bienfait si nécessaire et si précieux. Je n'ajouterai plus à ce que j'ai dit que quelques réflexions, tout à fait spéciales aux jeunes filles.

C'est pour elles surtout qu'il est important de ne pas perdre de vue que le *temps de l'éducation est celui de la croissance;* que le corps doit se développer sans entraves, pour se former sain et fort; qu'il trahit par les allures mêmes de l'enfant le besoin impérieux qu'il a de mouvement et d'air. N'oubliez jamais que le cerveau et ses facultés doivent être exercés avec le ménagement qu'exige leur faiblesse, tandis que trop souvent on les fatigue, on les accable, en les forçant. Les institutrices ont besoin qu'on leur rappelle cela sans cesse.

Les maladies aiguës ou les langueurs sont la suite de ces travaux exagérés. Le moindre mal qui peut en résulter est une suspension d'études, qui, ordonnée à temps, rétablira peut-être provisoirement la santé; mais, après une longue suspension et une maladie, les études ne seront plus au courant, ce sera une année perdue : quel temps n'eût-on pas gagné si l'on eût étudié avec plus de modération, et ainsi prévenu le mal.

[redacted]

Je ne dois pas omettre de dire ici un mot sur l'ordre et la propreté, qualités précieuses, même au point de vue hygiénique. Oui, on doit exiger, des jeunes filles surtout, une propreté exacte, et j'irai jusqu'à dire exquise, comme les marins la savent entretenir sur un vaisseau de guerre. Ne rien souffrir chez elles, ou dans les objets dont elles se servent, qui sente le désordre ou la malpropreté. Veillez donc avec un soin tout maternel à l'entretien des dents, des cheveux, à ce que l'usage de l'eau soit fréquent et abondant, à ce que les vêtements soient toujours bien tenus; pas de taches ; pas de déchirures, pas d'agrafes perdues, etc. Surveillez particulièrement les gants et surtout la chaussure... Encore une fois, il faut en venir à ce que tout ce qui blesse la propreté leur soit insupportable.

J'en dis autant de l'ordre : il faut leur faire aimer et pratiquer la précieuse petite maxime : *une place pour chaque chose et chaque chose à sa place.* Encouragez-les vivement à la bonne tenue du pupitre, de la toilette, etc.

De l'ordre matériel, on les élève facilement jusqu'à l'esprit d'ordre : l'ordre dans les occupations, dans l'emploi du temps, dans la suite des études, dans les idées même. Veillez seulement à ce que cet esprit d'ordre ne prenne pas chez elles un caractère d'étroitesse et de minutie. Ce qu'il faut, c'est un ordre simple et commode, et non pas de ces

petits arrangements inutiles, qui prennent beaucoup de temps, et ne mettent pas sous la main, les choses dont on a fréquemment besoin.

Ainsi encore, à un autre point de vue, il est bon, nécessaire même, de régler sa journée, mais pas au point qu'on ne se puisse mouvoir dans la règle qu'on s'est faite, et qu'on soit tout désorienté quand il faut faire une concession aux personnes avec lesquelles on vit. La méthode est excellente, mais la routine est souvent misérable.

Il y a une chose extrêment fâcheuse pour beaucoup de femmes, et dont elles souffrent toute leur vie, et font souffrir autour d'elles, c'est l'extrême irritabilité du système nerveux : les femmes deviennent de plus en plus nerveuses; plusieurs des plus courageuses, des plus pieuses même, déplorent cette faiblesse, qui les empêche d'être les nourrices et les surveillantes de leurs enfants, de veiller leurs plus chers malades, de soigner leurs vieux parents, de vaincre une certaine agitation physique, et un malaise moral qui se traduit par la mauvaise humeur, et devient quelquefois le fléau de certaines familles. Vous voyez, mon enfant, par ce simple aperçu, ainsi que je le disais en commençant, combien l'âme elle-même souffre de l'état maladif du corps, et combien l'harmonie entre l'éducation morale et l'éducation physique est nécessaire. Contre cette sensibilité nerveuse, à peu près insurmontable et inguérissable quand

elle existe, le meilleur remède c'est de la prévenir; et le meilleur moyen de la prévenir, c'est précisément cette forte éducation physique, cet ensemble de soins hygiéniques et d'exercices dont je parle ici, et que je ne saurais trop vous recommander.

Ce que je viens de dire est une des conséquences morales de l'éducation physique mal faite; mais en voici un inconvénient physique extrêmement grave et très-fréquent : ce sont les *déviations*. Il n'est pas petit le nombre des jeunes personnes qui gagnent des déviations de la colonne vertébrale pendant les années d'études. C'est qu'aussi la surveillance des maîtresses à cet égard est souvent imparfaite.

Les mêmes bancs servent à des élèves de grandeur différente. Il faudrait que les pupitres fussent proportionnés à la taille des enfants, et d'un bon modèle; il faudrait dans chaque division, ranger les élèves par taille, au lieu de les ranger par degré de savoir, et les faire changer de banc à mesure quelles grandissent.

Il n'y a pas de soins sur lesquels Mme de Maintenon revienne plus fréquemment; sans cesse elle les rappelle dans ses recommandations aux Dames de Saint-Cyr.

« Il faudrait exiger que les enfants se tinssent toujours bien droites, en classe, à l'étude, en écrivant, en lisant; c'est là un point très-important, qui doit être l'objet d'une surveillance incessante; pour-

quoi les maîtresses n'en feraient-elle pas une condition spéciale de bons et de mauvais points? Les élèves en sentiraient mieux l'importance. »

Je vous signalerai aussi, comme devant être l'objet d'une spéciale attention, les *natures précoces.* Que ces natures précoces soient pour vous l'objet d'une sollicitude spéciale; évitez de trop les pousser. Si vous comprenez bien ce que de telles natures exigent, vous ralentirez même beaucoup leurs études; vous dirigerez toute leur éducation en conséquence, et vous leur éviterez ainsi bien des accidents cérébraux.

Les accidents cérébraux ! Que de fois les *transports au cerveau* enlèvent une enfant, une adolescente en quelques jours de maladie. Si la première altération visible avait attiré l'attention, on eût peut-être sauvé la victime. Cette maladie est fréquente dans notre siècle; la pension et l'école sont très-spécialement son domaine. C'est une conséquence, non pas nécessaire, assurément, des études suivies, mais elle sera fréquente si les études sont mal réglées. A cela encore, les soins hygiéniques, les exercices modérés, bien ordonnés, seront un excellent préservatif.

De même, pour cette *toux sèche*, qui passe inaperçue dans le mouvement d'un pensionnat, et qui souvent est un glas funèbre et un précurseur de mort. La phthisie à son premier degré est guérissable, dit-on. Ce premier degré est-il toujours

aperçu dans les pensionnats?... Les enfants sont ordinairement en pension à l'âge, précisément, des *prédispositions*. Cet âge, qu'on nomme *critique*, se passe loin de l'œil de la mère; c'est quelquefois nécessaire; mais au moins que l'Institutrice remplace la mère, autant que cela est humainement possible (1).

Je termine, mon enfant, ces conseils — que devra compléter, je le répète, l'étude du chapitre auquel je vous ai renvoyée, — par un simple mot sur la nourriture.

Les pensionnats les moins riches peuvent et doivent néanmoins donner une nourriture *soignée*, quoique simple. Par *soignée*, j'entends : éviter la négligence, la non-surveillance de la cuisine, qui laisse servir aux enfants des mets de mauvaise qualité, *des viandes très-dures, nerveuses, pas cuites, desséchées*; des *légumes* sans fraîcheur; du *pain* mal cuit; du *vin* et du *vinaigre falsifiés*.

(1) C'est là une des raisons pour lesquelles, en général, mon conseil est d'avoir la visite du médecin chaque jour, dans les Pensionnats, *même quand il n'y a pas de malades :* c'est, je crois, fort prudent. Il y a des enfants chez lesquels les maladies couvent avant d'éclater, et s'annoncent quelque temps d'avance par un simple changement de teint ou d'humeur. Quelque expérience et quelque dévouement qu'aient les maitresses, elles ne saisissent pas toujours à temps ces nuances, que l'œil d'une mère reconnaît presque toujours; et si ce regard maternel peut être remplacé, il ne peut l'être mieux que par le coup d'œil exercé d'un médecin dévoué!

Surveillez surtout la nourriture les jours maigres. Dans quelques pensionnats, la nourriture de ces jours-là est trop peu réparatrice, ne se composant que de végétaux et de farineux; rarement des œufs, — un demi par tête, quand il y en a, — et du poisson tellement salé que les jeunes estomacs altérés préfèrent ne plus en avoir. Il vaut mieux économiser un peu sur autre chose, et pouvoir dépenser davantage en œufs et poissons.

Mieux aussi vaudrait que la *dépense allouée au sucre*, dans certains pensionnats, fût reportée sur le *bon* rôti et le *fort* bouillon.

En deux mots, la bonne règle, la voici : que la nourriture soit, non pas délicate toujours, mais saine et abondante.

Certes, mon enfant, même pour ces côtés purement matériels de l'éducation, mais qui pourtant ont de telles conséquences sur l'éducation tout entière, ne l'oubliez pas, que d'attentions, que de prévoyances sont nécessaires, et aussi que de rsponsabilités! Un mot dira tout : *La maîtresse doit être mère.* Elle en aura l'instinct, si elle en a le cœur; rien ne lui échappera.

Ces détails, ces soins maternels, qui doivent aller du cordon de chaussure de l'enfant jusqu'à ce qu'il y a de plus élévé dans son âme, ne pourront paraître trop humbles à quiconque sait que rien n'est petit en matière d'éducation. Il s'agit du corps, sans doute; mais en définitive, le corps est

la plus noble créature de Dieu après l'âme ; car qu'y a-t-il qui l'emporte ici-bas en dignité sur le corps humain, sanctuaire d'une âme immortelle, façonné par des mains divines, portant au front comme un reflet du créateur, compagnon et coopérateur de l'âme en toutes ses œuvres. Voilà pourquoi, je l'ai dit et je le répète : nos institutions chrétiennes ne doivent jamais et nulle part le céder aux autres, même pour les soins physiques. J'aimerais volontiers qu'elles fussent, même sous ce rapport, les établissements les mieux tenus qu'il y ait en France. Quand la religion se charge d'élever des enfants, il faut que tout, dans l'éducation, excelle.

NEUVIÈME LETTRE

A la même.

LES RÉCRÉATIONS.

En parlant des soins physiques et hygiéniques que réclame l'éducation des jeunes filles, il m'est impossible de passer sous silence les récréations.

Les récréations sont d'une extrême importance dans toute maison d'éducation, mais il n'est pas facile de les bien gouverner.

Tout le monde comprend que les exercices du corps et l'activité des jeux sont nécessaires à des enfants, et surtout à des enfants qui demeurent immobiles soit à l'étude, soit en classe, et travaillent là, sérieusement, à peu près dix heures chaque jour.

Aussi faut-il dans les récréations et les promenades leur faire éviter avec soin la nonchalance du farniente et la mollesse (1); de sages institutrices

(1) Madame de Maintenon écrivait : « Ne les laissez jamais inutiles; il vaut mieux qu'elles jouent que de ne rien faire :

doivent s'appliquer à y introduire une grande variété de jeux agréables qui animent tout ce jeune peuple d'enfants et qui exercent les corps pour les rendre souples et adroits, sains et vigoureux.

J'irai plus loin : il est désirable, ajouterai-je, que les maîtresses prennent autant que possible les récréations avec leurs élèves, se mêlent amicalement à leurs conversations et à leurs jeux, et même, au besoin, sachent mettre tout en train. Tout le meilleur esprit d'une maison d'éducation parfois en dépend. Cela demande, il est vrai, chez les maîtresses, une aptitude spéciale, et un assez grand dévouement ; mais ce dévouement est nécessaire.

Il faut y joindre une grande vigilance sur toutes ces jeunes filles. Rien n'est plus difficile que de les amuser sans périls ; elles aiment tant le plaisir, les émotions vives, la dissipation, *l'évaporisation*, que c'est vraiment l'art des arts de savoir les distraire, les reposer, les amuser beaucoup, quand il faut, sans leur permettre de se jeter dans des excès, et quelquefois dans des inconvenances regrettables. On doit donc savoir également mettre les enfants en train, et les modérer au besoin.

Il faut avoir été le témoin du moment où, dans un nombreux pensionnat de jeunes filles, un *grand*

l'oisiveté et la conversation entre elles est ce qu'il y a de pire. Faites-les passer d'un exercice à un autre, et que dans les récréations elles se divertissent à des jeux qui les occupent toutes ensemble. »

congé s'ouvre, pour connaître la métamorphose que peut subir la jeune fille la plus réservée, quand elle se dit : *Amusons-nous !...* Si des maîtresses habiles, fermes, expérimentées, et très-maternelles à la fois, ne sont pas là pour soutenir avec art, toutes ces natures si diversement ardentes, c'est le *délire* qui succèdera instantanément au silence et au bon ordre de la discipline la mieux maintenue. Pas de transition alors; et, si ce mouvement, d'une énergie extrême, n'est pas dirigé avec fermeté dans le fond, mais *douceur* dans la forme, s'il y a au contraire apparence de contrainte, ces jeunes filles, qui sont dans leur droit en principe puisqu'un congé leur a été déclaré et qu'elles sont en grande récréation, passent, sans transition aussi, de la joie au flegme et au mécontentement. C'est ce qui arrive quand, maladroitement, on impose un violent arrêt à leur essor naturel, qui est si innocent et si gracieux lorsqu'on sait s'y prendre pour mener à bien ces explosions naïves de leur âge.

Cette science, car c'en est une, suppose dans la maîtresse qui préside aux récréations, ou qui dirige les promenades, des dons naturels et beaucoup de vertus acquises.

Il lui faut l'intelligence clairvoyante, la raison et un bon sens d'une rectitude parfaite, l'ascendant, l'à-propos, le bon goût, et cet heureux tour d'esprit et de cœur réunis, qui sait vivifier les moindres *riens*, au point de créer, par la seule

[redacted]

force d'une ingénieuse idée, les plus aimables délassements pour des enfants. Ces enfants d'ailleurs, elles s'amusent si cordialement, et avec la plus vraie sympathie, dès qu'elles sentent et comprennent qu'en réalité on veut leur faire plaisir, en s'oubliant et en se sacrifiant soi-même !

Quelquefois, c'est par quelque chose de *préparé* en forme de *surprise* qu'on réveillera des élèves que la monotonie d'une récréation pareille à une autre tenait endormies. Par ce moyen ou par tout autre, mais à tout prix, qu'on ne laisse pas là, sans *action*, de ces élèves mornes, silencieuses, passives, rêveuses, qui sont la *peste* d'une récréation et d'un pensionnat tout entier, si l'on n'y prend garde. Que les jeunes maîtresses le comprennent bien : ces élèves *endormies* doivent être conduites à l'infirmerie si elles sont malades ; ou dénoncées à la maîtresse générale si elles opposent une résistance de mauvaise volonté à l'entrain qu'on veut leur donner ; ou *réveillées* enfin, ce qui est le meilleur, par des jeux bien organisés et énergiquement soutenus.

Il va sans dire que, selon les circonstances, les récréations doivent avoir lieu en plein air en été, à couvert en temps de pluie et l'hiver par les trop grands froids, mais toujours dans un lieu sec, aéré et bien éclairé.

Je ne dis pas dans un lieu exposé à de fâcheux courants d'air, mais aéré ; et où, autant que pos-

sible, les enfants ne respirent pas pendant une heure la poussière.

Dans les maisons les plus opulentes même, manque le luxe de l'air pur et renouvelé : salons, chambres à coucher, tout est calfeutré. C'est ce qu'on évitera dans les pensionnats.

Surtout, faites-les jouer, se remuer, chanter, courir : adaptez à ces exercices leur costume. Mettez en honneur les jeux qui leur conviennent le mieux.

Les rondes et les chants, si utiles, rendus obligatoires, devront être variées et pas trop prolongés.

Ce que je défendais aux jeunes garçons, les cris tumultueux et sauvages qu'ils poussent quelquefois en récréation, doit être absolument interdit, à plus forte raison, aux jeunes filles.

Il y a cette différence entre les récréations des garçons et celles des filles, que la liberté des uns peut être plus grande, plus vive, plus impétueuse que la liberté des autres.

On doit quelquefois, souvent même, *arrêter l'élan des filles*, et défendre pour elles les mouvements violents, et surtout les *cris forcés*, qui vont jusqu'à leur ôter à jamais le VELOUTÉ *dans le timbre de la voix*, charme dont une femme distinguée ne doit pas se priver.

Je n'hésite pas à ajouter qu'on doit viser à l'élégance et à la bonne grâce des mouvements dans une jeune fille. Pour obtenir ces deux qualités,

essentielles à la femme de bon ton, il faut, dès l'enfance, soigner sa tenue, modérer ses allures, équilibrer ses membres, fortifier ses défaillances, ou amoindrir son ardeur. Les jeux sont l'école des mouvements, des airs, du bon ton, et de la physionomie générale. C'est là qu'un œil exercé juge une maison. Une maîtresse doit surveiller et *gouverner* habilement le moindre détail de cet ensemble, harmonieux ou discordant, qu'un rien peut troubler. On doit faire éviter aux jeunes filles tout ce qui est *grossier*, *vulgaire*, et cela sans permettre le moindre écart ; car rien n'est plus triste que de voir la prompte et malheureuse transformation que peut subir la plus retenue, la plus fine des organisations féminines, et qui la fait devenir à l'instant, sous l'action de la moindre passion non contenue, une créature vulgaire, commune, triviale, échevelée et vile; c'est ce qui arrivera souvent, si l'on ne fait la plus sérieuse attention aux premières manifestations de ces divers abaissements, possibles dans un quart d'heure de récréation sans surveillance. On dit que *l'âme fait le corps;* et ce qui n'est guère moins vrai, c'est que le corps fait l'âme : j'insiste sur ce point capital; car les *allures molles ou cavalières* sont de nos jours, chez trop de jeunes filles, l'expression vraie de leur âme, telle que l'éducation sans convenances la *façonne*, ou plutôt la laisse se déformer elle-même, au gré de leur nature toujours portée

[redacted]

aux extrémités soit de la mollesse soit de la raideur.

Dans l'éducation privée on court peut-être moins ces périls, mais on en court d'autres; les récréations sont d'une tout autre nature; mais elles ne sont pas plus saines. C'est dans des fêtes plus ou moins mondaines que les plus grandes et les plus vives récréations se passent.

Or, c'est un grand péril et une grande faute que d'exposer sitôt les jeunes filles à cette surexcitation fébrile qui règne toujours dans ces fêtes du monde, lors même qu'elles ne sont données que pour elle? Une joie factice et fiévreuse les anime, la musique et la danse les enivrent en quelque sorte, elles ne voient, elles n'entendent plus rien que le plaisir; l'heure du départ est sonnée, elles prient, elles sollicitent; *encore, encore*, disent-elles. Et vous, mère imprudente, qui êtes heureuse de la joie de votre enfant, qui vous félicitez de la lui avoir procurée; eh bien! renouvelez quelquefois ces plaisirs, et vous verrez bientôt votre fille pâlir, devenir triste et languissante, sans peut-être vous douter de la vraie cause de ce changement. Ce qu'il lui fallait, c'étaient les jeux simples et naïfs de son âge, sa corde, son cerceau, son volant, voire même sa poupée; il lui fallait des compagnes vives et gaies comme elle, des promenades au soleil, avec le grand chapeau de paille et l'absence de toute préoccupation, et vous, vous la livrez

à toutes les excitations du plaisir et de la vanité!

Un autre inconvénient des éducations privées, c'est qu'on gâte ces pauvres enfants à force de leur donner des jouets et des divertissements; on les accable quelquefois sous la multitude de leurs joujoux, de leurs images, de leurs livres illustrés. Dans cet ordre de choses, plus les jeunes filles possèdent et plus elles veulent avoir. Leurs désirs se multiplient, et elles se sentent fléchir sous le poids et l'embarras du matériel qu'elles traînent après elles. Au lieu d'être maîtresses de ce qui leur est ainsi prodigué, elles en deviennent esclaves, et tandis qu'une jeune fille devrait rester sous la raisonnable domination d'elle-même, elle tombe sous la domination des *choses* qui la parent et qui l'amusent.

Les enfants sentent si bien ce que je viens de déplorer, que souvent une de leurs jouissances, en arrivant au couvent, après avoir expérimenté avec leurs compagnes la simplicité et la joie des récréations, c'est de faire remonter à la lingerie l'écrasant et ridicule bagage des jouets qui encombrait leur pupitre... Rien n'est alors plus aisé que de leur faire comprendre pour toujours que le *plaisir* est en lui-même vrai ou faux, passager ou durable, selon sa nature, et qu'on n'a besoin que des choses les plus simples pour bien s'amuser, par ce principe que, si le cœur est content, on est content de tout.



Il est capital d'inculquer aux jeunes filles, dès leur petite enfance, ce grand principe moral, que les plaisirs solides, intarissables, sont ceux de l'âme, et de leur *démontrer* sur ce point ce qu'elles expérimentent elles-mêmes confusément, sans s'en rendre compte... Oh! que de maux on leur épargnerait par là.

Quant aux représentations théâtrales, comme fêtes récréatives, j'y suis peu favorable. Pour les jeunes gens, je ne les autorise chez nous, que si les pièces représentées sont en grec, de Sophocle ou d'Eschyle. Et quant aux jeunes filles, je ne les autoriserais en aucune langue volontiers.

L'expérience a démontré qu'à leur sortie du pensionnat, les élèves qui ont figuré souvent dans ces représentations dramatiques et comiques, avec succès, ont un cachet particulier qui leur donne un air, des poses et des allures libres, dégagées qui conviennent fort peu à de jeunes personnes. Elles ont été développées, hélas! dans le sens des charmes extérieurs, au lieu d'être élevées comme Esther, *solitaires et cachées*, sous des yeux vigilants et à l'ombre des ailes du Seigneur... Il y a là un déplorable abus!

Maintenant, si nous abolissons les représentations théâtrales, si nous diminuons l'appareil des fêtes récréatives, si nous réglons sévèrement les petits plaisirs attachés aux bonbons, aux friandises et aux colifichets, dont les jeunes filles abusent

[redacted]

si démesurément, que devront donc être les ressources à employer pour les amuser, les distraire et leur faire dire un jour, au milieu des plaisirs fascinants du monde : « Ah ! rien, dans ces fêtes vides et somptueuses à la fois, *ne vaut les fêtes de mon couvent!* » Car enfin, n'est-il pas nécessaire à la gloire d'une éducation chrétienne, que les plaisirs purs de la jeunesse demeurent la règle du jugement que l'on devra porter plus tard sur les plaisirs étourdissants, passagers, et égoïstes du monde ?

Ce qui réussit le mieux dans un bon pensionnat, ce sont des séances variées, où l'esprit et le bon goût savent, sous des formes modestes et gracieuses, réaliser des idées nobles, vraies et justes, que les jeunes filles entrevoient vaguement au fond des choses, et dont elles sont charmées de se rendre compte. Passer ainsi à l'idée claire, à la connaissance réelle de la nature et des objets qui sont sous les yeux, c'est ce qui les transporte et les ravit... Elles vous sauront un gré infini de les placer dans cette lumière, et elles appelleront cela s'amuser beaucoup, si l'on sait s'y prendre, et surtout si on a l'adresse de ne pas les mettre dans le cas d'établir une dangereuse comparaison avec ces plaisirs bruyants qui exciteraient uniquement en elles la sensibilité et la vanité mondaine ; car elles donneraient peut-être à ces derniers la préférence, et les premiers perdraient à leurs yeux enfantins tout leur charme.

[redacted]

Cet ordre de récréations spirituelles admis, c'est aux maîtresses à s'ingénier avec zèle, pour exprimer sous diverses formes, une idée originale, saisissante et féconde au point de vue moral et religieux. Si l'idée est vraie, solide et claire, *tout sera écouté* avec plaisir, les choses les plus sérieuses, les plus élevées, les plus profondes même... On ignore la passion que les jeunes filles ont pour tout ce qui est pris dans la nature même, soit un fait, soit une idée.

Un genre de séance qui occupe facilement avec une attention soutenue un grand nombre de jeunes filles, de tous les âges réunis, c'est de faire un grand et beau tableau d'un trait biblique, ou historique, avec des personnages qui restent immobiles dans la pose donnée. La vérité, le naturel, la simplicité et la grâce naïve caractérisent ces tableaux, et souvent le plus exquis sentiment s'y trouve exprimé. C'est surtout dans la pure représentation des mystères évangéliques et des scènes patriarcales que les jeunes personnes excellent. Mais il faut éviter de leur faire exprimer des émotions tragiques; hélas! elles ne les exprimeraient que trop vivement.

Ce qui réussit très-bien aussi, c'est de mettre *une classe* à contribution pour faire tous les frais d'une soirée; mais jamais deux classes à la fois, en rivalité. Les filles sont à ce sujet d'une jalousie misérable; ne les exposez pas à cette sorte de lutte, dont elles sont rarement capables.

Mais qu'une classe seule se charge d'amuser tout le monde, les choses iront à ravir. Alors, des fables mises en action, des dialogues, des portraits caractéristiques pourront se succéder, et remplir la séance tout entière, avec un intérêt soutenu.

Pour les fables, les petites sont merveilleusement ingénieuses ; il est bon de les laisser à leurs délicates et originales inventions ; le sujet bien donné leur suffit ; elles imitent délicieusement les animaux si *fins* et si *sensés* de La Fontaine ; et c'est avec des riens qu'elles produisent des effets curieux et d'un naturel achevé ; si on les astreint aux idées des grandes personnes, le charme est rompu ; elles deviennent guindées, mornes et timides, le mieux est de *les laisser faire* ; seulement il faut maintenir l'ordre et le bon accord entre elles ; sans cela elles n'arriveraient jamais à exécuter en paix et réaliser la moindre chose.

Ce qui est charmant aussi, c'est un composé de plusieurs dialogues successifs, entre des personnages historiques de divers siècles, dans le genre des *Dialogues des Morts* de Fénelon ; ou bien encore des *portraits*, avec mœurs, costumes et *paroles* historiques, de quelques grands personnages, dont on devra deviner le nom... Les petites recherches qui précèdent la réalisation de ces idées, entraînent les études les plus consciencieuses, et partant les plus utiles. De telles idées prises dans la vie des Saints, dans l'histoire de l'Eglise, amènent un

travail foncièrement avantageux pour des jeunes filles chrétiennes ; et comme ce travail se poursuit avec vigueur, par l'entraînement du but qu'elles se proposent, il se fait avec cette joie intellectuelle qui est la garantie qu'on a bien compris, et avec des développements qui en resteront les fruits impérissables.

[redacted]

DIXIÈME LETTRE

A la même.

LE TRAVAIL A L'AIGUILLE ET LES SOINS DU MÉNAGE.

C'est ici comme un milieu entre les travaux intellectuels sérieux et les heures récréatives de la journée; voilà pourquoi j'en traiterai dans cette lettre.

Je commencerai par le portrait de la femme forte, tel que Fénelon l'a tracé d'après les Saintes-Ecritures :

« Qui sera assez heureux pour trouver une femme forte, » dit quelque part l'Esprit-Saint? « Au lieu de s'amuser à des choses frivoles, elle prendra d'abord du lin et de la laine et s'appliquera à les travailler de ses propres mains. Bien loin de s'endormir dans la mollesse, elle se lèvera devant le jour, afin de pourvoir à tout dans sa maison. Ne vous la représentez point comme une femme vaine et délicate; la voilà qui ceint déjà ses reins pour agir avec plus de liberté et de force, et qui endurcit ses bras au travail. Elle goûte et elle a compris combien cette vie agissante est bonne. Aussi veille-t-elle sur tou-

[redacted]

tes choses, et elle ne laisse jamais éteindre sa lumière chez elle pendant la nuit, afin de voir tout ce qui se passe. Si ses doigts ne méprisent point le fuseau, sa main n'est pas moins prompte pour les travaux qui semblent les plus rudes. Ne croyez pourtant pas qu'elle se donne tant de soins par un sentiment d'avarice. Ses bras, qui sont infatigables au travail, s'étendent souvent chaque jour en faveur des pauvres, qu'elle soulage dans leurs misères. La force de son corps exercé au travail, et sa beauté toute naturelle, sont ses ornements, sans qu'elle ait besoin d'en emprunter par un vain artifice. Elle veille sur la conduite de ses domestiques; elle étudie leurs inclinations et leurs habitudes: elle suit, pour les bien reconnaître, jusqu'aux traces de leurs pieds. Ennemie de la mollesse et de l'oisiveté, elle gagne sa vie par son travail, dans sa propre maison, et au milieu de ses biens mêmes. »

Après ces belles paroles des livres saints, et ce beau portrait de la femme forte, je me reprocherais dans un livre sur l'Éducation des filles, de ne rien dire des travaux manuels, si utiles, et auxquels il importe extrêmement de les exercer de bonne heure, afin de les rendre capables de s'y livrer un jour dans leur ménage.

Il y aura peu de temps mieux employé que celui-là, et je trouve que les institutrices des jeunes filles devraient leur donner en ceci tout à la fois la leçon et le modèle.

L'Esprit-Saint, nous venons de le rappeler, en fait un devoir et en célèbre, dans un langage magnifique, les avantages et l'honneur.

Les plus grandes institutrices, les plus sages, ont insisté sur ce point. Je citerai parmi elles Mme de Maintenon, au XVIIe siècle, et, en des temps plus rapprochés de nous, une femme qui, dans cette grande œuvre de l'éducation des jeunes personnes, a laissé un nom honoré, Mme Campan.

J'ai nommé d'abord Mme de Maintenon. On sait qu'en vertu de ses réglements et de ses exemples, l'éducation manuelle était fort étendue et fort en honneur à Saint-Cyr; on y apprenait à coudre, à broder, à tricoter, à faire de la tapisserie; on y confectionnait tout le linge de la maison, de l'infirmerie, de la chapelle, les robes et vêtements des Dames et des élèves; « mais point d'ouvrages exquis, » disait Mme de Maintenon. Et elle-même écrivait à une dame de Saint-Cyr: « J'ai tant filé aujourd'hui pour votre service que je me suis fait mal à la main, et que je ne puis plus écrire. »

Sans cesse, dans les lettres de cette femme célèbre sur l'éducation des filles, on retrouve cette nécessité de les former au travail: « Il faut chercher mille inventions pour leur faire aimer l'ouvrage, » écrivait-elle à Mme de Bonju. Et à Mme de Glapion, première maîtresse des *bleues* (c'étaient les plus grandes de la maison, des filles de 18 à 20 ans[1], elle disait: « Conservez-leur le goût

de l'ouvrage ; faites-leur faire des entreprises là-dessus ; dressez-leur des tâches, des journées de travail : rien ne leur est meilleur..... »

Tel était aussi le sentiment de Mme Campan : « Assise auprès de sa mère, une petite fille doit « commencer à se servir de son aiguille, une heure « par jour, à deux reprises différentes ; car il faut « bien se garder de faire naître en elles du dégoût « pour la plus constante et la plus précieuse occu- « pation des femmes. Des ourlets, des points à « marquer sur de très-gros canevas, un morceau « de tapisserie, un gros point, doivent être les pre- « miers ouvrages. Il est aussi très-essentiel de leur « enseigner le tricot fort jeunes... La couture du « linge, la coupe des robes, tout ce qui en dépend « doit être de même enseigné avec beaucoup de « soin : plus on se rend la main habile à ces sortes « d'ouvrages, plus on ajoute au plaisir que l'on « trouve à les faire.

« Il faut diriger l'emploi de l'aiguille vers les « choses les plus simples, qui sont les plus utiles. »

Mme Campan allait jusqu'à dire : « Ce talent « (pour les ouvrages des mains) caractérise la sa- « gesse d'un plan d'éducation ; il répond aux at- « taques dirigées contre l'instruction plus étendue « que l'on donne actuellement aux jeunes per- « sonnes. »

Elle ajoutait : « Tant que leurs essais en couture « ne permettent pas de leur confier des objets de

[redacted]

« prix, on peut les faire travailler pour les pauvres; « on relève ainsi à leurs yeux le mérite des plus « simples ouvrages, en y intéressant leur cœur et « leur charité (1). »

Il suffit d'y réfléchir un moment pour comprendre à quel degré il est bon que les enfants sachent faire des ouvrages d'aiguille, où l'esprit et le goût peuvent d'ailleurs s'intéresser pendant que les mains s'y exercent. Ces petits talents, si vulgaires qu'ils soient, sont agréables, et de plus très-utiles dans une famille. Mais, selon le sage conseil de Mme de Maintenon, il faut en écarter tous les colifichets inutiles, merveilles, si l'on veut, de patience, de minutie et d'adresse, mais le plus souvent aussi monuments de mauvais goût et de temps perdu. On peut donner à des travaux délicats un jour par semaine, en avoir même un cours spécial pour celles qui savent déjà très-bien faire autre chose; mais il faut, avant tout, que les enfants apprennent à bien coudre, à racommoder et à faire des reprises. Il faut leur enseigner à tailler au moins les pièces les plus simples d'un trousseau, leur désigner un jour par semaine où aucune enfant ne sera dispensée de réparer quelque objet de son vestiaire, choisi par la maitresse

(1) Combien ce dernier moyen proposé par Mme Campan serait préférable à la poupée dont on se sert ordinairement pour inspirer aux petites filles le goût et l'habitude du travail à l'aiguille !

[redacted]

d'ouvrage. On pourrait leur donner comme récompense la faveur de raccommoder de temps en temps le linge et les habits des enfants pauvres.

Elles doivent connaître la maniere de tenir en ordre un trousseau. On peut à un grand nombre confier la tenue de leur rayon à la lingerie; leur en faire tirer chaque semaine ce qui est nécessaire, et ranger ce qui vient d'être lavé. Il faut leur montrer les objets qui doivent être raccommodés, et leur faire remarquer ensuite la manière dont cela a été fait. Quand elles auront acquis un peu d'expérience, on pourra leur faire déterminer elles-mêmes, et remettre à la sœur lingère, ce qui a besoin de réparation, en indiquant la manière de le faire.

« Vous ne pouvez, disait encore Mme de Maintenon aux Dames de Saint-Cyr, vous ne pouvez leur inspirer rien de meilleur. Comptez que c'est procurer un trésor à vos filles que de leur donner ce goût de l'ouvrage; car sans avoir égard à leur qualité de pauvres demoiselles, qui les mettra peut-être dans la nécessité de travailler pour subsister, je dis que, généralement parlant, rien n'est plus nécessaire aux personnes de notre sexe que d'aimer le travail : il calme les passions, il occupe l'esprit, et ne lui laisse pas le loisir de penser au mal, il fait même passer le temps agréablement. L'oisiveté, au contraire, conduit à toutes sortes de maux ; je n'ai jamais vu de filles fainéantes qui

aient été de bonne vie; il faut nécessairement prendre goût à quelque chose; on ne peut vivre sans plaisir; si on n'en trouve point à s'occuper utilement, il faut en chercher à autre chose. Que peut faire une femme qui ne saurait demeurer chez elle, ni trouver son plaisir dans les occupations de son ménage, et dans un ouvrage agréable? il ne lui reste à le chercher que dans le jeu, la compagnie et les spectacles. Y a-t-il rien de si dangereux ?

« Je ne vous ai pas non plus assez expliqué le conseil que je vous donne de les élever durement, et de ne rien faire cependant qui puisse nuire à leur santé. Il faut leur permettre très-rarement les veilles et les jeûnes à cause de leur jeunesse, mais tâchez de les faire travailler à tout ce qui se présente; qu'elles mangent de tout, qu'elles soient sobres, qu'elles soient couchées et assises durement, qu'elles ne s'appuient jamais, qu'elles ne se chauffent que dans le grand besoin, qu'elles balaient et fassent les lits, etc.; elles en seront plus fortes, plus adroites et plus humbles. »

Mme Campan était tout à fait du même avis que Mme de Maintenon sur ce que celle-ci appelait les *travaux exquis*.

« Ces travaux exquis: broderie, tapisserie, crochet, filet, fleurs artificielles, etc., ne doivent venir qu'après les ouvrages utiles, comme pour servir de délassement. Jusqu'à l'âge de douze ans, et



même plus tard, quelle que soit la fortune de leurs parents, ne leur permettez aucun de ces ouvrages de fantaisie qui occupent les femmes riches. Le goût seul suffit pour y rendre très-habile, tandis qu'il est essentiel d'être exercée fort jeune à ceux qui ne peuvent s'apprendre plus tard. »

Les leçons de l'histoire sont d'accord ici avec le bon sens de ces deux grandes institutrices :

Chez les peuples les plus civilisés, les femmes, les princesses mêmes s'occupaient aux *travaux manuels*. Alexandre le Grand montrait avec complaisance les habits que ses sœurs lui avaient faits.

« Chez les Israélites, dit Fleury, c'étaient les « femmes qui faisaient les vêtements de la famille, « leur occupation journalière était de fabriquer les « étoffes sur le métier, comme de travailler en « linge et en tapisserie. »

Les plus grandes dames romaines observaient encore cette coutume dans un temps où les mœurs avaient déjà perdu leur sévérité primitive, et l'empereur Auguste portait d'ordinaire des habits confectionnés par sa femme, sa sœur et ses filles.

Chez nous, Charlemagne faisait apprendre à ses filles les travaux manuels, « afin, disait-il, qu'elles évitent l'oisiveté, et qu'elles aient un moyen de subvenir à leurs nécessités, si jamais elles éprouvaient une fortune adverse, puisque rien ne nous peut garantir contre les coups du sort. »

Non-seulement Mme de Maintenon voulait qu'on leur enseignât le travail à l'aiguille et d'autres travaux manuels ; mais elle demandait encore qu'elles apprissent tous les soins du ménage et les détails de l'économie domestique. Elle voulait en un mot qu'on en fît de bonnes ménagères.

Voici ses paroles :

« Rendez-les ménagères et laborieuses ; elles en seront plus propres à tous les partis qu'elles peuvent prendre. Accoutumez-les à ne point perdre de temps. Je ne compte point, du reste, pour perdu celui qu'on emploie à se divertir, quand il est réglé. »

« Accoutumez-les à être ménagères, agissantes, adroites, fidèles dans les plus petites choses comme dans les plus grandes, exactes, véritables jusqu'à s'accuser elles-mêmes quand il convient, remplies de bonne foi, de probité, d'honneur, mais de cet honneur chrétien, qui n'a rien de superbe ni de [illegible]. »

Du reste, Mme de Maintenon suivait en tout [illegible] Fénelon [illegible]

« [illegible] »

cupation sérieuse, suivie et utile. L'ordre naturel, la pénitence imposée au premier homme, et en lui à toute sa postérité, celle dont l'homme nouveau, qui est Jésus-Christ, nous a laissé un si grand exemple, tout nous engage à une vie laborieuse, chacun en sa manière. »

« On doit considérer, pour l'éducation d'une jeune fille, sa condition, les lieux où elle doit passer sa vie, et la profession qu'elle embrassera selon les apparences. Prenez garde qu'elle ne conçoive des espérances au-dessus de son bien et de sa condition. Il n'y a guère de personnes à qui il n'en coûte cher pour avoir trop espéré; ce qui aurait rendu heureux n'a plus rien que de dégoûtant, dès qu'on a envisagé un état plus haut. Si une fille doit vivre à la campagne, de bonne heure tournez son esprit aux occupations qu'elle y doit avoir, et ne lui laissez point goûter les amusements de la ville, montrez-lui les avantages d'une vie simple et active. Si elle est d'une condition médiocre de la ville, ne lui faites point voir les gens de la Cour; ce commerce ne servirait qu'à lui faire prendre un air ridicule et disproportionné : renfermez-la dans les bornes de sa condition, et donnez-lui pour modèles les personnes qui y réussissent le mieux; formez son esprit pour les choses qu'elle doit faire toute sa vie; apprenez-lui l'économie d'une maison bourgeoise, les soins qu'il faut avoir pour les revenus de la campagne, pour les rentes et pour les

maisons qui sont les reveuus de la ville, ce qui regarde l'éducation des enfants, et enfin le détail des autres occupations d'affaires ou de commerce, dans lequel vous prévoyez qu'elle devra entrer, quand elle sera mariée. »

Il est certain que rien n'est plus précieux, en effet, et plus aimable dans une famille qu'une femme qui connaît ses devoirs et s'y dévoue, qui dirige tout avec sagesse, et maintient tout dans la paix ; dont l'esprit attentif et le cœur délicat épargnent aux siens la peine que leur causeraient des abus qu'elle seule peut prévenir ou réformer, et le spectacle irritant de désordres qui leur rendraient insupportable leur propre foyer. C'est ainsi qu'une fille s'attire le sourire et la bénédiction de son père, qu'une épouse se rend toujours aimable à son époux, qu'une mère obtient le tendre respect de ses fils, qu'une maîtresse de maison conquiert l'estime de ses serviteurs; parce que c'est alors qu'elle est dans la vérité de sa destinée, de cette belle destinée de la femme, en vertu de laquelle elle doit être pour tous l'image vivante de la Providence dans une famille.

Mais pour parvenir à un tel honneur, il faut y avoir été préparé par une excellente éducation, par une éducation de ménage, si je puis ainsi parler, à la maison, ou au pensionnat.

Et, pour une telle éducation, les paroles ne suffisent pas, la pratique y est nécessaire, et dès le

jeune âge. Il faut faire entrer ces jeunes filles dans tous les détails des soins domestiques. Il n'y a même que la pratique qui puisse donner un véritable charme à ce genre de leçons.

On pourra conduire quelquefois les plus grandes à la lingerie, au repassage, etc., afin qu'elles apprennent là, sur place, comment se doit disposer le linge selon ses divers usages; qu'elles voient savonner, plier, repasser, etc., qu'elles se rendent compte du temps et des soins qu'exigent ces diverses opérations.

Il faut une maîtresse spécialement chargée du cours d'économie domestique. Elle devra toujours être présente à ces visites de la lingerie. Il est très-important qu'elle soit estimée des enfants pour son instruction et les qualités de son esprit, et que sa manière de faire et de dire relève à leurs yeux les détails qui leur sembleraient trop bas, et leur soit un modèle de la parfaite et noble simplicité avec laquelle on doit se porter à ces choses.

Elle devra les conduire aussi quelquefois à la cuisine, aux offices, au jardin potager; leur apprendre à connaître les provisions nécessaires dans une maison, la manière de les conserver, l'usage qu'on en fait, les vases et les ustensiles employés, et l'entretien qu'ils exigent. Il sera bon de leur faire mettre la main à certains détails d'office, dresser des fruits, des desserts, etc. Leur apprendre à connaître les plantes potagères, — on

[redacted]

en voit qui ne savent pas distinguer un chou d'un navet, un cerisier d'un tilleul,—la saison de chaque chose, la conservation des fruits pendant l'hiver, l'époque des grandes provisions, etc. Si elles ont de petits jardins et qu'elles les cultivent, les féliciter, lorsqu'elles fournissent, non-seulement des fleurs pour la chapelle, mais aussi des légumes pour le pot-au-feu.

Mademoiselle de Virieu, qui fut une femme éminente, et qui a tracé, elle aussi, des règles d'une grande sagesse sur l'éducation des filles, a sur le sujet qui nous occupe des pages remarquables: « Je crois, dit-elle, qu'il il y a moyen d'appliquer les classes à tour de rôle à quelque ouvrage de la maison, soit au dehors, soit au dedans. Cela rend les filles plus *humbles* et leur apprend à *ménager leurs serviteurs.* Cela forme aussi au ménage. Il n'y en a aucune d'elles qui n'ait besoin de connaître la théorie et surtout la pratique de l'économie domestique. De bonnes maîtresses feraient très-bien d'entretenir quelquefois leurs enfants de pareilles choses: il y a des livres qui en traitent; on les leur lit, on en raisonne avec elles, ce qui les amuse beaucoup: puis les jours de congé on expérimente certaines recettes. Une bonne mère ferait tout cela avec ses filles, et les religieuses doivent tendre, autant que possible, à occuper leurs enfants de tout ce qui les occuperait près de leurs mères. »

Ces sages pratiques étaient en usage à Saint-Cyr. Voici ce que l'histoire de cette grande maison d'éducation nous en raconte :

« Ce sont les plus grandes demoiselles qui aident à habiller les plus petites; elles font leurs lits et leur apprennent tout ce qu'il faut qu'elles sachent. On fait des récompenses de toutes ces fonctions ; on ne les accorde qu'aux plus sages. Vous comprendrez aisément que des filles élevées de cette sorte seront d'excellentes maîtresses de maison, d'excellentes mères de famille: elles se formeront en formant les autres. Les maîtresses regardent de temps en temps le progrès des écolières ; il y a des récompenses pour celles qui montrent et pour celles qui apprennent, et tout cela excite une grande émulation. »

[redacted]

ONZIÈME LETTRE

A la directrice d'un grand pensionnat.

LA PIÉTÉ.
DÉFAUTS POSSIBLES DE L'ÉDUCATION RELIGIEUSE ET MORALE
DES JEUNES FILLES,
MÊME DANS LES BONNES MAISONS D'ÉDUCATION.

Ce qui peut manquer à l'éducation religieuse et morale des jeunes filles, même dans les bonnes maisons d'éducation, ce sont :

1° Les bases solides de l'instruction chrétienne ;

2° Et aussi les bases solides de la vraie piété.

On oublie trop que l'histoire de la Religion est le fond de l'instruction chrétienne, et on n'étudie pas assez l'histoire sacrée, l'Ancien ni le Nouveau-Testament, ni l'histoire de l'Église ; et les mêmes jeunes filles qui ont résumé sept ou huit histoires de peuples différents, n'ont peut-être jamais résumé l'histoire du peuple de Dieu, et *n'ont souvent même pas lu avec suite l'histoire de N.-S. Jésus-Christ.*

On apprend encore la lettre du *Catéchisme :* on le sait à peu près par cœur. Mais d'abord, ce livre dont les incrédules eux-mêmes ont dit des choses si glorieuses (1), ces jeunes filles ne le savent pas comme elles devraient le savoir, *imperturbablement.* De plus, trop souvent elles le comprennent peu ; on ne leur en explique pas chaque mot. Elles n'en retiennent rien. Chose bizarre ! Il y a telle bonne maison d'éducation où on apprend très-médiocrement son Catéchisme, et où, par une manie singulière, l'on est très-fort sur des cas de conscience très-subtils, et quelquefois très-inutiles, impossibles.

Les instructions religieuses se donnent beaucoup trop sous la forme d'une classe ordinaire, et sans que l'âme y ait grande part. Cela s'appelle un cours : il y a le premier cours de religion, et le

(1) M. Jules Simon écrivait : « Je trouve dans la religion chrétienne un caractère qui me ravit : c'est qu'elle joint la métaphysique la plus savante à la plus parfaite et, si on peut le dire, à la plus efficace simplicité.

Il n'y a eu, jusqu'ici, que la religion chrétienne qui ait eu à la fois *la Somme* de saint Thomas et un *Catéchisme.* (*Liberté de conscience*, introduction, p. x, 2e édition.)

« Il y a, écrivait de son côté M. Jouffroy, dans un de ses ouvrages philosophiques, il y a un petit livre qu'on fait apprendre aux enfants et sur lequel on les interroge à l'église ; lisez ce petit livre, qui est le *Catéchisme* : vous y trouverez une solution à toutes les questions, à toutes sans exception. Demandez au chrétien d'où vient l'espèce humaine, il le sait ; où elle va, il le sait ; comment elle y va, il le sait. Demandez à ce pauvre enfant, pourquoi il est ici-bas et ce qu'il deviendra après sa mort ; il vous fera une réponse sublime... »

[redacted]

Non-seulement Mme de Maintenon voulait qu'on leur enseignât le travail à l'aiguille et d'autres travaux manuels; mais elle demandait encore qu'elles apprissent tous les soins du ménage et les détails de l'économie domestique. Elle voulait en un mot qu'on en fît de bonnes ménagères.

Voici ses paroles :

« Rendez-les ménagères et laborieuses; elles en seront plus propres à tous les partis qu'elles peuvent prendre. Accoutumez-les à ne point perdre de temps. Je ne compte point, du reste, pour perdu celui qu'on emploie à se divertir, quand il est réglé. »

« Accoutumez-les à être ménagères, agissantes, adroites, fidèles dans les plus petites choses comme dans les plus grandes, exactes, véritables jusqu'à s'accuser elles-mêmes quand il convient, remplies de bonne foi, de probité, d'honneur, mais de cette honneur chrétien, qui n'a rien de superbe ni de païen. »

Du reste, Mme de Maintenon suivait ici tous les excellents conseils que Fénelon donne dans son sage *Traité de l'éducation des filles* : je les rappellerai ici : ils illumineront tout ce discours.

« Les jeunes filles, dit ce grand maître, doivent également craindre et mépriser l'oisiveté. Qu'elles pensent que tous les premiers Chrétiens, de quelque condition qu'ils fussent, travaillaient, non pour s'amuser, mais pour faire du travail une oc-

ŗués, dans un siècle bien autrement chrétien, ; livres solides de Bossuet, du Père Nouet, de nelon, de Bourdaloue, etc. Quel profit n'y rait-il pas cependant à offrir à ces jeunes et ècieuses âmes, une exquise et forte nourriture rituelle, qui les affermirait autant qu'elle les ;verait!

Il y a de bonnes maisons d'éducation, dans lesélles on lit peu la vie des saints, ou bien on la sans attention ; c'est un remplissage. On ne lit ; de suite les vies de quelque grand saint, de elque grande sainte, dont l'histoire saisirait les ıes, par la grandeur des événements en même nps que par la grandeur des vertus. On lit de ;ites vies de saints, très-abrégées, très-pâles, qui ıtes se ressemblent, n'apprennent rien et n'insent rien.

On perd ainsi un des plus solides et des plus caces moyens pour animer les cœurs aux forvertus, et les attacher irrévocablement à la ie foi chrétienne et à l'Église.

Cependant, dit-on, dans ces maisons, les élèves ıt très-pieuses. C'est possible, en un certain ıs et d'une certaine manière; néanmoins,on peut rmer qu'il y en a très-peu de solidement chréınes. Il faut le dire, l'imagination et le sentint font souvent tous les frais de cette piété, dre, mais sans fond, laquelle tient presque entièıent aux circonstances extérieures qui la surex-

citent. Sans doute, les maîtresses dans ces maisons parlent de Dieu doucereusement, la chapelle est charmante, les fêtes religieuses brillantes, et la musique surtout très-recherchée; on vient même du dehors pour l'entendre. Tout cet ensemble attendrit le cœur, enlève et captive l'imagination, à l'âge où les jeunes filles sont le plus susceptibles de ces douces et vives impressions. Leurs âmes, plus avides de sentiments que de vertus sévères, s'endorment dans cette suave atmosphère, qui n'est ni celle de la terre, ni celle du ciel, mais qui assurément ne conduit pas dans la voie rude et étroite dont parle l'évangile, et où elles devront marcher toute leur vie.

Ajoutez à cela qu'on ne demande pas à ces jeunes cœurs des sacrifices bien héroïques; un jour de fête, on croit un moment les avoir détachées de la terre, il est vrai; mais on ne les conduit guères aux régions élevées : de petits actes de vertu, puérils quelquefois plus que sérieux, dont les maîtresses sont les confidentes ou même les conseillères, voilà les grands efforts de leur courage (1)! Mais changer leurs cœurs, corriger

(1) Je me souviens d'une année, c'était l'année de la béatification de la bienheureuse Marguerite-Marie, la dévotion au Sacré-Cœur de Jésus était devenue avec raison très-fervente, et c'était en même temps une époque où les malheurs de l'Église et les menaces de ses ennemis attristaient toutes les âmes. Je me trouvais dans un train de chemin de fer, seul dans mon com-

leur paresse, leur vanité, leur dissipation, leur égoïsme, leur insupportable personnalité; de cela il est rarement question. Les maîtresses songent d'autant moins à attaquer de tels défauts, qu'une piété extérieure les recouvre et les voile à leurs yeux. Naturellement portées à se laisser tromper par de belles apparences, elles s'occupent peu des défauts réels, et des caractères, et ne savent pas assez donner de bons et fort aliments à la piété pratique, dans ces jeunes cœurs.

Les jeunes filles y sont, par rapport à la religion et aux solides vertus chrétiennes, comme des jeunes gens qui auraient fait leur rhétorique sans avoir bien appris la grammaire. Ils se seraient enflé l'esprit vainement, le premier venu en aurait raison et les déconcerterait. De même ces brillantes jeunes filles pourraient en apprendre de

partiment; mais dans les compartiments voisins se rencontraient un grand nombre de jeunes pensionnaires allant en vacances, et je fus très-étonné de les apercevoir jeter, par les fenêtres de leurs wagons, une multitude de petits papiers qui, après avoir voltigé en l'air tombaient sur la voie, et l'un d'eux fut même porté par le vent dans mon compartiment. J'y lus ces paroles : *Arrêtez, le cœur de Jésus est là!* A la prochaine station, je demandai quelques renseignements à l'une de ces enfants. On n'avait rien trouvé de mieux à leur conseiller, pour conjurer les malheurs de la religion et consoler l'Église, que de leur faire copier par milliers les paroles que je viens de dire, sur ces petits papiers, et de les leur faire jeter au vent sur toutes les routes; c'était le moyen qu'on avait imaginé pour convertir les pécheurs, arrêter les impies, et glorifier Notre-Seigneur.

[redacted]

ces bonnes petites paysannes qui ont été solidement instruites et très-chrétiennement élevées par la sœur de leur village.

Un autre inconvénient des maisons d'éducation dont je parle, c'est que tout le monde y reçoit la même empreinte. La vertu libre, spontanée, personnelle, et les individualités disparaissent étrangement. On semble croire que le réglement fera tout ; mais le réglement n'a qu'un temps ; les jeunes filles, sous l'action et la contrainte du réglement, ajournent la libre expansion de leur nature, et ce qui m'a toujours étonné, c'est la rapidité de leur revanche. Dès qu'elles ont quitté le pensionnat, leurs défauts, qui ont grandi dans l'ombre, éclatent et sortent comme de petites bêtes fauves d'une forêt sombre, et souvent, hélas ! ils ne connaissent plus aucun frein. Ces mêmes jeunes filles qui semblaient des *anges de piété*, revenues dans leurs familles et dans le monde, se trouvant privées pour leur dévotion de tous ces soutiens extérieurs et agréables, réduites souvent au prône de leurs villages, et à la froide et triste misère de ces pauvres églises de campagne, perdent non-seulement toute piété, mais quelquefois toute religion ; car leur piété et même leur religion, n'avaient guère de racines que dans l'imagination. Elles, qui assistaient à la sainte Messe tous les jours, n'y vont pas toujours exactement, même le dimanche, et jamais en se-

maine, même quand l'église est à leur porte. Elles communiaient tous les huit jours, et, pendant les vacances, c'est à peine si leur mère peut les décider à communier à l'Assomption, parce qu'il faudrait se confesser à leur curé, qui, étant un curé de village, leur déplaît.

Une grande partie du mal vient de ce que, même de bonnes institutrices se reposent trop sur le réglement, et ne cherchent pas à agir fortement sur l'âme de leurs élèves : elles ne s'occupent qu'à régler l'extérieur, et n'exercent aucune des forces vives du cœur et de la raison de ces enfants. Si elles cherchaient surtout à travailler sur les consciences et le fond des cœurs, elles arriveraient moins vite à un certain succès apparent, mais tout serait effectif; les efforts obtenus conduiraient à d'autres efforts; et l'on ne se bornerait plus à appliquer de jeunes et brillantes facultés quelquefois à des riens, ou à de vraies niaiseries.

Une autre observation très-importante et qui a été faite par Fénelon, c'est que l'éducation, dans certains pensionnats, ne prépare pas assez aux réalités de la vie, et sous ce rapport l'éducation dans une bonne famille chrétienne, dit-il, est encore préférable, même quand elle est médiocre. Les vertus qu'on demande aux jeunes filles sont trop spéciales à la vie du pensionnat, et les maîtresses négligent trop de rendre ces vertus d'une

[redacted]

application simple et pratique, pour l'avenir et toute la vie.

Ajoutez à cela que, par une erreur qui provient de la même source, on demande aux enfants beaucoup de petits actes de surérogation et de dévotion, tandis qu'elles ne se doutent guère encore de ce que sont les solides vertus chrétiennes, qui, dans la vie de famille, seront d'une application journalière.

Il arrive aussi communément qu'on ne leur parle pas de la vie du monde avec la précision et les détails nécessaires. On ne s'aperçoit pas que se tenir ici aux généralités c'est ne rien dire. Ce qu'il faudrait, le voici : Vous parlez, par exemple, à ces filles de la nécessité d'obéir à leurs maîtresses, dites-leur que c'est pour apprendre à obéir plus tard dans le monde à des supérieurs bien autrement *exigeants* et difficiles. Vous leur recommandez la justice et les égards pour les inférieurs, enseignez-leur que ce sera un jour la manière d'échapper à l'insolence de valets grossiers et mal élevés; vous les entretenez du ridicule des folles dépenses et des folles parures, parlez-leur du tort que l'on fait en cela à sa famille et aux pauvres; montrez-leur aussi combien le monde méprise celles qui sacrifient tout pour lui plaire. De tels enseignements ne se donnent pas assez au pensionnat, et cependant combien ne seraient-ils pas plus

utiles que de longs discours vagues et généraux sur Satan, ses pompes et ses œuvres !

Le croirait-on ? Il y a de célèbres maisons d'éducation religieuse où l'on n'observe pas la simple égalité chrétienne entre les enfants ; le vrai mérite n'y est pas la seule distinction. La fortune et la naissance y sont encensées autant que dans le monde, et y occupent, hélas ! beaucoup trop les jeunes filles ! Elles s'exercent ainsi à l'orgueil, à la futilité, au mépris, ou à l'envie. Cela ne peut être trop remarqué, ni trop sévèrement réformé.

Enfin, on ne leur apprend pas assez l'amour et la pratique des vertus domestiques. L'ordre, le travail, l'économie, l'entente du ménage n'y sont enseignés aux élèves, ni en principe ni en action. On fait tout pour elles ; on ne leur apprend pas à faire quoi que ce soit pour personne ; on ne leur enseigne pas à se servir elles-mêmes. Et ainsi, il arrive facilement qu'en sortant du pensionnat, les jeunes filles ne sont bonnes à rien ; et qu'elles se heurtent contre toutes les difficultés de la vie du monde, de la vie de famille et de la vie pratique. Voilà où aboutissent souvent ces faibles et trop incomplètes éducations.

Sur tout ceci, voici ce que m'écrivait un des prêtres les plus pieux et les plus expérimentés que j'aie connus, M. l'abbé de Borie, mort curé de Saint-Philippe-du-Roule, à Paris, et qui s'était occupé toute sa vie, avec un zèle incomparable,

de l'éducation des enfants et particulièrement des jeunes filles :

« Il y a, je crois, un défaut dans la direction chrétienne des enfants, chez certaines religieuses.

« Ces dames appliquent trop à la direction de leurs élèves la méthode du noviciat.

« Dans le noviciat, la maîtresse des novices a la principale part à la direction ; le confesseur la moindre.

« Dans la vie religieuse, cela peut s'expliquer ; et encore il ne faut pas excéder.

« Mais, quant aux élèves des pensionnats, j'y vois de graves inconvénients pour le présent et pour l'avenir.

« POUR LE PRÉSENT :

« Ni les religieuses, ni les enfants n'ont la grâce et la direction du noviciat : il s'ensuit dans les premières, *sauf de très-rares exceptions*, une direction mixte, ni tout à fait spéciale comme celle du noviciat, ni tout à fait générale comme elle devrait l'être au point de vue de l'éducation commune. Les enfants, qui n'ont pas l'esprit du noviciat, prennent certaines formes plus ou moins personnelles à leurs maîtresses, s'attachent à certaines pratiques du noviciat, mais sans travail de fond sur les vertus, l'esprit et les habitudes dont elles ont besoin : cela fait de petites congréganistes de la Sainte-Vierge et des Saints-Anges,

fort contentes d'elles-mêmes, dévouées à leurs maîtresses; mais cela ne suffit pas.

« POUR L'AVENIR :

« Elles arrivent dans le monde, n'ayant pas assez l'habitude de la direction sacerdotale, la seule qui puisse cependant les soutenir, les éclairer, et les guider ; elles n'ont pas même la pensée que cette direction puisse leur être utile, et qu'il y ait autre chose à demander à un confesseur que l'absolution.

« Si elles demeurent à portée de leurs maîtresses (je parle des ferventes), elles continuent à se faire diriger par elles.

« Cela va quelque temps plus ou moins médiocrement ; puis les difficultés réelles de la vie arrivent, et on ne sait plus où donner de la tête.

« Pour les catéchismes, ces dames ne permettent souvent à l'aumônier qu'une instruction pure et simple, et la plus sèche possible, sans avis, sans cantiques, sans rien qui puisse intéresser les enfants et donner au catéchiste la moindre influence.

« Je sais les prétextes qu'on a coutume d'alléguer.

« Il n'en est pas moins vrai que le ministère sacerdotal est systématiquement amoindri dans une telle éducation ; le catéchisme est un professorat de religion ; le tribunal de la pénitence se réduit à l'administration strictement théologique du sacrement par l'absolution. »

J'ajouterai ici ce que m'écrivait une sainte Religieuse dont la vie entière avait été dévouée à l'éducation de la jeunesse dans un des plus grands et des plus célèbres ordres religieux :

« Je ne finirai pas, Monseigneur, sans vous confier un reproche adressé, et non sans raison, à certains nouveaux ordres voués à l'enseignement des filles : celui de ne pas former assez les jeunes personnes, à l'esprit, aux habitudes *paroissiales* et aux cérémonies liturgiques.

« Sur ce grave sujet, les Visitandines, les Ursulines, les Dominicaines sont bien mieux dans la vraie et bonne règle que d'autres ordres enseignants très-bons d'ailleurs. On se plaint avec raison que beaucoup de femmes élevées au couvent ne vont ni à la grand'messe, ni à vêpres, ni aux prédications ordinaires de leurs paroisses ; qu'elles ne vont qu'aux messes basses, le plus souvent dans les oratoires particuliers, et au salut ; ce qui n'édifie pas une paroisse : qu'elles vont communier de préférence, autant que possible, dans des maisons religieuses, de peur de la foule et du contact trop rapproché avec les personnes des conditions inférieures de la société.

« Ce reproche est vrai ; et il faut pour être juste, en dire la cause ; en même temps, ce sera y remédier : car les religieuses, qui ne veulent certainement *que le plus grand bien dans tous les détails de l'éducation qu'elles donnent à leurs*



élèves, éclairées par la lumière que votre livre leur donnera sur cet abus de l'éducation du couvent, se mettront en mesure, j'en suis convaincue, de remédier à ce mal, dont elles n'ont pas assez conscience. »

Il faut l'avouer, en effet, le sens liturgique manque trop aux femmes chrétiennes de notre siècle, et le culte extérieur a pris pour elles une *écorce* que la foi et la science n'ouvrent plus : on ne pénètre plus comme autrefois dans l'esprit de l'Eglise ; et les actes de religion ne sont plus vivants et éclairés, comme il faudrait, dans ce lumineux foyer où la liturgie catholique a puisé ses prières, ses rites, ses coutumes et sa forme.

Voici ce que Bossuet disait de l'année liturgique dans son oraison funèbre de la reine Marie Thérèse, et comment il expose les fruits qu'en tirait cette pieuse reine :

« L'Église inspirée de Dieu, et instruite par les « saints apôtres, a tellement disposé l'année qu'on « y trouve avec la vie, avec les mystères, avec la « prédication et la doctrine de Jésus-Christ, le « vrai fruit de toutes ces choses dans les admi- « rables vertus de ses serviteurs et dans les « exemples de ses saints, et enfin un mystérieux « abrégé de l'ancien et du nouveau Testament, et « de toute l'histoire ecclésiastique. Par là, toutes « les saisons sont fructueuses pour les chrétiens ; « tout y est plein de Jésus-Christ, qui est toujours

[redacted]

« admirable, non-seulement en lui-même, mais « encore « dans ses saints. » Dans cette variété « qui aboutit toute à l'unité sainte, tant recom- « mandée par Jésus-Christ, l'âme innocente et « pieuse trouve avec des plaisirs célestes, une « solide nourriture et un perpétuel renouvellement « de sa ferveur. Les jeûnes y sont mêlés dans les « temps convenables, afin que l'âme, toujours su- « jette aux tentations et au péché, s'affermisse et « se purifie par la pénitence. Toutes ces pieuses « observances avaient dans la reine l'effet que « l'Église elle-même demande : elle se renou- « velait dans toutes les fêtes, elle se sacrifiait « dans tous les jeûnes et dans toutes les absti- « nences. »

Mais tout cela est aujourd'hui fort peu connu : le corps des cérémonies s'est comme matérialisé ; et le *signe sensible* ne dit plus assez aux âmes ces pensées de Dieu, qui ne sont pas nos pensées, et ces voies du Seigneur, que le Très-Haut dans la sainte liturgie a élevées au-dessus de la terre, autant que les cieux sont élevés eux-mêmes au-dessus du sol que nous foulons aux pieds.

De ces idées générales, passons à l'application et à la pratique de la vie paroissiale, si inconnue malheureusement dans nos maisons d'éducation actuelles, et c'est ici qu'il faut entrer dans quelques détails.

Rappelons de quelle manière l'esprit de l'Église

demande qu'on assiste aux grands et beaux offices de la *paroisse*, quoique longs et parfois pénibles. Si l'on veut réellement en profiter, il faut que l'on suive dans un *Paroissien complet*, dans un *Eucologe*, les cérémonies, les prières qui se font à l'autel et dans le chœur. Les chrétiennes d'autrefois, solidement élevées et pieuses avaient l'avantage de comprendre, avec leur livre vulgaire, tout ce qui se fait et se dit au chœur, tandis que aujourd'hui les femmes même de la haute société n'y comprennent plus rien du tout, avec leurs beaux livres à fermoirs moyen-âge, qui ne renferment que des prières composées avec plus ou moins d'inspirations humaines, et sous une forme plus *particulière* souvent que *catholique*, *apostolique et romaine*.

Que dans les couvents, où les offices ne peuvent pas avoir en tout le caractère solennel et complètement liturgique des paroisses, on tienne au moins à ce que la grand'messe soit célébrée, et que les enfants y chantent le *Kyrie*, le *Gloria*, le *Credo*, le *Sanctus* et l'*Agnus Dei*. Que toutes, religieuses et élèves, aient des PAROISSIENS, assez complets pour suivre avec connaissance tout ce que le prêtre dit au saint autel. Que dès la veille on fasse *marquer* aux enfants, dans leur Paroissien, et qu'on leur explique succinctement l'*ordo* du lendemain; qu'on leur fasse connaître et discerner les messes au *propre des saints*, les messes au

commun des Apôtres, des martyrs, des confesseurs, des vierges martyres ou non martyres. Qu'on leur explique de temps en temps, le sens profond des épîtres et des évangiles choisis pour tel ou tel temps; quelquefois aussi le sens sublime des *introïts*, des *graduels*, des *hymnes*, et celui des *psaumes*. Quelle pitié que ces fonds substantiels et divins, vivants et lumineux, des prières et des pensées de notre mère la sainte Eglise restent obscurs pour des âmes si pleines de grâce et si pures qu'à la première idée claire qu'on leur en donne, le plus souvent par hasard, ces âmes entrent dans une lumière extraordinaire et en sont comme *ravies!* C'est tout naturel: elles ont un cœur pieux; il leur suffit d'être éclairées par une solide parole, ou une solide lecture; leur intelligence s'ouvre, et elles voient Dieu, dès ici-bas, sous les nuages de la foi. Tout esprit cultivé religieusement arrive là.

Je demanderais donc que des leçons élémentaires de science liturgique données aux approches de principales fêtes, suppléassent au moins, dans les pensionnats, aux habitudes paroissiales qui sont contractées dès l'enfance dans les familles chrétiennes du monde. Il est impossible de négliger la *regrettable lacune*, qui se trouve sous ce rapport, dans les meilleurs établissements religieux, par cela même qu'il y a absence du culte paroissial.

Il se produit souvent ici un fait d'expérience,

accidentel, mais remarquable. Quand une première maîtresse est une religieuse qui a été élevée dans ces bonnes familles chrétiennes, où l'esprit de l'Église est l'âme de toute une maison, y compris les domestiques ; où les enfants ont vu régner, dès leurs tendres années, les habitudes des observances catholiques, des jeûnes, des abstinences, de la célébration liturgique des dimanches et fêtes; quand, dis-je, une religieuse sort de ces excellentes familles qui sont l'exemple de toute une *paroisse*, toutes les jeunes filles qui lui passent par les mains sont instruites dans le sens de la sainte Église : et ces enfants, devenues mères de famille, gardent toute leur vie l'esprit, l'amour intelligent et la *pratique imperturbable des usages de l'Église*, comme aussi *l'habitude* de l'assistance régulière aux prières, prédications, prônes, cérémonies et grand'messes DE LEUR PAROISSE, soit à la ville, soit à la campagne, sans avoir envie de courir, dans des chapelles parfumées, après tout ce qui peut réveiller leurs CONSOLATIONS SENSIBLES, et leur donner des émotions passagères et égoïstes, tandis que leur DEVOIR est d'édifier, avec désintéressement, leur famille et leur paroisse. — Quand, au contraire, une première maîtresse a été elle-même élevée dans un couvent, l'idée féconde de la paroisse manque à ses élèves. Et souvent, hélas ! lorsque ces jeunes filles sont sorties de leurs pensionnats, elles regrettent plus

leurs belles chapelles, du côté de l'exquise propreté, du confortable et de la commodité qui y règnent, de la richesse et du bon goût qui les décorent, qu'elles n'en regrettent, hélas ! le recueillement, et le saint tabernacle, où N.-S. Jésus-Christ lui-même a été le maître souverain, l'ami fidèle et unique de leur cœur, depuis le beau jour de leur première communion ! Car si quelque chose de stable et d'intime restait, pour une jeune fille, au fond du pieux souvenir de la chapelle de son couvent, est-ce qu'elle n'irait pas faire, avec la même fidélité, la visite au Saint-Sacrement dans sa pauvre église de village, où Notre-Seigneur est-là délaissé et comme un prisonnier sous la clef.

Si cette solide piété était inspirée dans les couvents, je n'hésite pas à dire que ce serait une nouvelle et *puissante force vive* donnée à l'éducation des filles chrétiennes, contre le torrent de l'impiété et de l'immoralité actuelles; et cette fidélité à la piété liturgique, cette fermeté, cette constance dans le vrai esprit de l'Église, solidifierait la religion, la piété, la dévotion, les mœurs, dans les pensionnats, comme dans les familles.

Je n'achèverai pas cette lettre sans dire un mot du péril de la musique religieuse les jours de fêtes solennelles, dans de bonnes maisons d'éducation, d'où les chants sacrés et liturgiques sont bannis, pour être remplacés par la musique dégénérée et sensuelle des théâtres.

[redacted]

Ces grands morceaux, qui exigent des répétitions sans nombre, absorbent avec injustice le temps et les talents de tout un pensionnat; tout est sacrifié à cette vaine ostentation musicale; et la suite prouve, hélas! que le goût lui-même dégénère, pendant que la piété se perd, en ce déploiement faux et sensuel que les jeunes personnes font de leur voix et de leurs talents acquis et naturels. Pour les *chanteuses*, on peut dire que les jours de grandes fêtes religieuses arrivent à être des jours où ces jeunes filles, l'élite d'un pensionnat, sont plus qu'à l'ordinaire dissipées, indisciplinées, vaines et impérieuses, dans la mesure de leurs succès de *tribune*.

Et que dire de la pauvre jeune fille, qui est la première cantatrice, et comme la *prima donna* de la maison : c'est elle qui trône à la tribune d'un couvent, où elle reçoit, quelquefois même de ses maîtresses, des louanges qui devraient lui être épargnées surtout dans une maison religieuse.

Quand, au sortir du couvent, les jeunes personnes qui ont la passion de la musique se trouvent lancées, par la nature même de ce qu'on appelle leur *immense talent*, dans des sociétés assez peu réservées pour recevoir dans leur intimité des chanteurs et des cantatrices célèbres, les familles les plus respectables ne sont point alors à l'abri des plus graves dangers, et quelquefois de douleurs inénarrables!

DOUZIÈME LETTRE

A la même.

LA PIÉTÉ. — SUITE DU MÊME SUJET.

Mon enfant,

Dans ma lettre précédente, je vous ai indiqué quelques-uns des défauts qui peuvent se rencontrer dans l'éducation religieuse et morale des jeunes filles, même dans les bonnes maisons d'éducation.

Je vais essayer de vous dire aujourd'hui ce que doit être cette éducation morale et religieuse pour être bonne, et répondre au but qu'on se propose d'atteindre.

Il est une question bien grave, et à cette question une réponse simple et sublime, qui dit tout ici :

POURQUOI DIEU VOUS A-T-IL CRÉÉ ET MIS AU MONDE ?

DIEU M'A CRÉÉ ET MIS AU MONDE POUR LE

CONNAITRE, L'AIMER, LE SERVIR, ET PAR CE MOYEN OBTENIR LA VIE ÉTERNELLE.

Ces paroles disent le but de toute créature et de toute existence raisonnable, et les moyens d'atteindre ce but suprême.

Et comme c'est aussi le but de toute éducation, faire connaître, faire aimer, et faire servir Dieu, seront donc les grands moyens d'éducation morale et religieuse, que les sages institutrices doivent employer pour accomplir leur œuvre.

1° Faire *connaître* Dieu : c'est la préparation et le fondement de tout. Faire connaître Dieu par une instruction solide et une foi éclairée. Pour cela, il faut parler à la raison et au cœur de ces jeunes filles, afin d'y établir des convictions profondes, lumineuses, capables de résister un jour à toutes les attaques du dehors, comme à tous les tentations du dedans, capables de braver le respect humain, de mépriser la raillerie, de confondre le sophisme, de déjouer la ruse et la mauvaise foi, et assez fortes pour les faire persévérer jusqu'à la mort dans les voies de la vérité, de la justice et du devoir, pour donner à leur vie le fondement solide d'une foi vive, réfléchie, inébranlable; à leur piété l'élément d'éternelle vérité qui en alimentera constamment la flamme; à leur espérance une certitude des récompenses divines qui leur adoucira les vicissitudes, les infortunes et les sacrifices de la vie.

Or, pour arriver à ce grand but, d'où dépend tout, il y a deux méthodes à suivre : la méthode historique et la méthode dogmatique. Il faut les employer toutes deux, et commencer par la méthode historique, qui précède et prépare admirablement la méthode dogmatique.

Quant à cette méthode historique, je n'ai rien de mieux à faire qu'à rappeler ici les pages de *l'Éducation des filles*, où Fénelon a exposé cette méthode.

« Il faut ignorer profondément l'essentiel de la religion, dit-il, pour ne pas voir qu'elle est toute historique : c'est par un tissu de faits merveilleux que nous prouvons son établissement, sa perpétuité et tout ce qui doit nous la faire pratiquer et croire. Il ne faut pas s'imaginer qu'on veuille engager les gens à s'enfoncer dans la science, quand on leur propose toutes ces histoires; elles sont courtes, variées, propres à plaire aux esprits les plus sublimes comme aux enfants, et aux gens les plus grossiers. Dieu qui connaît mieux que personne l'esprit de l'homme qu'il a formé, a mis la religion dans des faits populaires, qui, bien loin de surcharger les simples, leur aident à concevoir et à retenir les mystères. Par exemple, dites à un enfant qu'il y a en Dieu trois personnes distinctes, qui sont égales en toutes choses et ne sont qu'un seul Dieu; à force d'entendre et de répéter ces termes, il les retiendra dans sa mémoire, mais je



doute qu'il en conçoive le sens. Racontez-lui que Jésus-Christ sortant des eaux du Jourdain, le Père fit entendre cette voix du ciel : *Celui-ci est mon Fils bien-aimé en qui j'ai mis ma complaisance écoutez-le;* ajoutez que le Saint-Esprit descendit sur le Sauveur sous la forme de colombe : vous lui faites sensiblement trouver la Trinité dans une histoire qu'il n'oubliera point. Voilà trois personnes qu'il distinguera toujours par la différence de leurs actions : vous n'aurez plus qu'à lui apprendre que toutes trois ensemble elles ne font qu'un seul Dieu. Cet exemple suffit pour montrer l'utilité des histoires : quoiqu'elles semblent allonger l'instruction, elles l'abrègent beaucoup et lui ôtent la sécheresse des catéchismes, où les mystères sont détachés des faits; aussi voyons-nous qu'anciennement on instruisait par les histoires. C'était la méthode et la pratique universelle de l'Église. Elle consistait à montrer, par la suite de l'histoire, la religion aussi ancienne que le monde, Jésus-Christ attendu dans l'Ancien-Testament, et Jésus-Christ régnant dans le Nouveau : c'est le fond de l'instruction chrétienne.

Fénelon ajoutait :

« Cela demande un peu plus de temps et de soin que l'instruction à laquelle beaucoup de gens se bornent : mais aussi on sait véritablement la religion, quand on sait ce détail : au lieu que, quand on l'ignore, on n'a que des idées confuses

sur Jésus-Christ, sur l'Évangile, sur l'Église, sur la nécessité de se soumettre absolument à ses décisions, et sur le fond des vertus que le nom chrétien doit nous inspirer.

« Toutes ces histoires importantes, singulières, merveilleuses, pleines de peintures naturelles et d'une noble vivacité, ne sont pas seulement propres à réveiller la curiosité des enfants; mais, en leur découvrant l'origine de la religion, elles en posent les fondements dans leur esprit.

« Il faut raconter plus en détail l'histoire de Jésus-Christ; pour cela il faut choisir de l'Évangile tous les endroits les plus éclatants dans sa vie, sa prédication dans le temple à l'âge de douze ans, son baptême, sa retraite au désert et sa tentation; la vocation de ses apôtres; la multiplication des pains, la conversion de la pécheresse qui oignit les pieds du Sauveur d'un parfum, les lava de ses larmes, et les essuya avec ses cheveux. Représentez encore la samaritaine instruite auprès du puits de Jacob, l'aveugle-né guéri à la fontaine de Siloé, Lazare ressuscité à Béthanie, Jésus-Christ qui entre triomphant à Jérusalem : faites voir les douleurs de sa passion; et puis peignez-le sortant du tombeau. Ensuite, il faut marquer la familiarité avec laquelle il fut quarante jours avec ses disciples, jusqu'à ce qu'ils le virent montant au ciel: puis vient la fondation et l'histoire de l'Église; la descente du Saint-Esprit, la lapidation de saint



Étienne, la conversion de saint Paul, la vocation du centenier Corneille. Les voyages des apôtres, et particulièrement de saint Paul, qui sont si intéressants. Puis choisissez les plus merveilleuses histoires des martyrs, et quelque chose en gros de la vie céleste des premiers chrétiens : mêlez-y le courage des jeunes vierges, les plus étonnantes austérités des solitaires, la conversion des empereurs et de l'empire, l'aveuglement des Juifs et leur punition terrible qui dure encore. »

On le voit, ces récits peuvent fournir matière à un grand nombre d'instructions qui seront pleines de charme et d'utilité pour les enfants : mais pour cela, il faudrait recueillir dans ces histoires tout ce qui offre les images les plus riantes et les plus magnifiques, et leur faire ces récits d'une manière vive, courte, naturelle et agréable ; en un mot employer tous les moyens pour que les enfants trouvent la religion belle, aimable et auguste, au lieu qu'ils se la représentent d'ordinaire comme quelque chose de triste et de languissant.

Telle est la méthode historique.

La méthode dogmatique consiste élémentairement à leur faire apprendre par cœur, et comprendre l'exposition doctrinale de la religion dans le catéchisme diocésain. Sur ce point, j'ai deux recommandations à faire.

La première, c'est que la lettre du catéchisme doit être apprise et récitée imperturbablement,

non-seulement par les plus jeunes enfants, mais par les jeunes filles les plus avancées en âge. Ces formules dogmatiques et morales doivent se graver dans leur souvenir, de manière à ne s'effacer jamais.

Ma seconde recommandation, c'est que le catéchiste doit leur expliquer chaque mot, de manière à en faire parfaitement comprendre le sens, même aux plus jeunes. Tout tient à cela; autrement, la lettre du catéchisme, sèche, abstraite et souvent obscure pour leurs jeunes esprits, les fatigue et les dégoûte. Mais si elle est clairement expliquée, elle leur devient très-agréable, surtout si elle est expliquée historiquement, comme il est presque toujours facile de le faire.

J'ai connu un catéchiste qui n'était pas, si l'on veut, un grand esprit, mais qui avait un esprit droit et clair, et qui s'était formé en étudiant la méthode de l'Archevêque de Cambrai, dans son *Traité de l'éducation des filles*. Selon cette méthode, il lisait la leçon et en expliquait chaque mot, avant de la faire apprendre par cœur, et les enfants étaient si heureuses de tout comprendre que leurs yeux pétillaient de joie, quand le catéchiste leur adressait une question dont elles savaient admirablement la réponse.

Ce catéchisme lumineux avait un tel charme dans ce couvent, que les enfants sautaient de joie en pensant que c'était le jour du catéchisme.

Et c'est par cette instruction si solide et si bien faite que ces enfants apprenaient à connaître Dieu et à l'aimer en Notre-Seigneur Jésus-Christ. Car tel est le but de l'instruction chrétienne.

2° Et en effet, ce n'est pas assez de faire connaître Dieu, il faut le faire aimer.

Il semble qu'il ne devrait rien y avoir de plus facile que de faire aimer Dieu, l'ayant bien fait connaître. C'est ce qu'on remarquait dans ce catéchisme, avec ce bon aumônier. La foi devenait lumineuse, pénétrante : elles écoutaient Notre-Seigneur, l'entendaient, l'étudiaient dans le saint Évangile avec de pures délices, et comme le vrai était la passion de leur esprit, l'objet de leur amour était le bien; cela tout naturellement : les sacrements étaient recherchés, goûtés; la sainte Eucharistie devenait l'objet de leur adoration, de leur confiance, de leur plus ardent désir.

Cependant il ne faut pas trop se fier aux apparences. Ces grandes affections sensibles, parfaitement sincères, se détachent vite quelquefois du cœur des jeunes filles. Elles ne sont souvent qu'à la surface; elles n'ont pas de racines. Ou si elles en ont, cette racine est rongée par un ennemi terrible : je veux dire l'amour propre qui est ce qu'il y a de plus contraire à l'amour divin.

Dans l'éducation des jeunes filles, l'obstacle réel, le vrai danger est là, du côté de cet *amour personnel*, qui s'empare de toute l'âme sans que

souvent personne les avertisse ni ne les éclaire sur l'immense danger qu'elles courent.

Que dis-je? Tout dans la famille, dans la société, dans les mœurs publiques, est une excitation à cet amour personnel. Ces pauvres jeunes filles sont idolâtrées, adulées. L'esprit, l'imagination, le talent, vrai ou prétendu, le corps même, tout est l'objet d'une sorte de culte. Le culte de ce corps coûte des sommes énormes, et l'on voit des parents, pour parer avec un luxe désordonné leurs filles, s'imposer des sacrifices qu'ils rougiraient d'avouer; et ce sont ces idoles, à qui il faut donner quelquefois la première idée des vertus chrétiennes et de l'amour de Dieu!...

J'ai expérimenté que dans la classe riche, distinguée, la première défaillance d'une jeune personne dans la tiédeur ne venait jamais que de L'ORGUEIL. Elle veut être ADORÉE; mais pour elle, c'est bien rare qu'elle adore autre chose qu'elle-même.

Les jeunes personnes sont naturellement folles d'elles-mêmes; éprises de leur visage, de leurs mains, de leurs cheveux, de leur taille, et cela avec des détails inouïs; dans la vie et l'éducation mondaine, elles *traînent* à leur usage tout ce que l'art, l'industrie de tout les pays a inventé; elles sont possédées par ce qu'elles possèdent de confortable, et elles consacrent à se dépraver ainsi corps et âme, le plus pur de leur temps.

Être adorées et aimées pour elles-mêmes, comme Dieu... voilà ce qu'elles veulent, sans le savoir, sans y réfléchir; voilà à quoi elles travaillent; et de là quels égarements!... Et dès le jeune âge.

On l'a dit, *le cœur est tout dans une femme, dès l'âge de douze ans.* Ou elle aime Dieu et sanctifie tout dans cet amour; c'est le pivot de sa vie intime, extérieure et religieuse; ou elle s'aime elle-même, et alors elle aime tout *pour elle*, ses maîtresses, ses compagnes (1).

Il faut donc, à tout prix, opérer la transformation de l'amour faux en amour vrai; et pour cela il est urgent de démontrer aux jeunes filles, clairement et sans ambiguïté, l'état de perversion et de renversement moral, produit en elles par un tel péché. Si cela est bien fait, bien montré, et de haut, les jeunes filles sont foudroyées au plus vivant de leur amour propre et personnel. Quand elles reçoivent la lumière sur les ruines morales que cet amour désordonné entraîne sur son passage, elles rougissent d'une flétrissure qu'elles portaient dans leur cœur à leur insu, et de l'outrage infligé par elles aux lois les plus justes, les plus sacrées, qui leur commandaient d'aimer Dieu *de tout*

(1) Jusqu'au jour où elle sera mère... C'est le miracle providentiel, que de voir la transformation qu'apporte l'amour maternel, dans cet état d'égoïsme absolu : si la jeune mère n'était auparavant déjà transformée par la religion, à ce moment, elle se perd de vue pour voir son enfant.

[redacted]

leur cœur, de tout leur esprit, de toute leur âme, de toutes leurs forces, par-dessus tous ces faux biens qui passent.

J'ai vu des jeunes filles sortir tout-à-coup comme d'un sommeil, à l'apparition de ces grandes vérités morales; et par suite sont arrivés jusqu'à moi de ces cris de jeunes âmes : « Quoi! en m'aimant ainsi, en me faisant aimer pour moi-même, je me fais le but, la fin des cœurs qui *s'arrêtent à moi*, au lieu de passer par moi pour aller à Dieu, leur fin dernière! Quelle horreur! par amour-propre, je mets mon intelligence et ma volonté dans la vanité et le mensonge, je manque ma vie, je m'établis dans la bassesse des faux sentiments, dans l'illusion des vaines et sottes prétentions! tout ce que je hais dans les autres, je l'ai en moi... je l'aime en moi... je le cache en moi! Je suis affreuse!... »

Quand une jeune âme en est là, rien n'est plus facile, avec la grâce de Dieu, que la transformation de l'amour-propre en amour divin.

Quand on est arrivé à cette profondeur de l'éducation, tout change de direction dans une jeune fille; éveillée, debout, ferme et droite, elle règle elle-même sa conduite, comme ses idées, d'après les lumières de la foi! Et, comme l'amour-propre est le grand OBSTACLE au salut, Jésus-Christ, qui *s'est fait homme* afin de le détruire, et pour que le bien souverain habite parmi nous, devient l'objet

de l'amour unique et véritable... Dans cette belle et grande lumière, OH ! JE N'AIME PLUS QUE LUI ! s'écrie-t-elle.

Mais, il faut remarquer qu'une jeune fille ne s'arrête jamais à la lumière *sèche :* d'elle-même, elle l'applique à tout ; et c'est chose étrange, jusqu'où cela va !... Une jeune fille dont la foi est bien éclairée, arrive à exiger dans sa mère, dans sa maîtresse, dans son confesseur, les vertus désintéressées, dégagées, nobles et élevées, dont elle a entrevu L'ORDRE et la LOI. Le contraire la trouble profondément, et si elle ne s'ouvre pas de cela à une personne supérieure, qui l'éclaire convenablement, elle peut retomber dans l'obscurité de la vie sensible ; pour ne pas voir ces tristes réalités, hélas, trop fréquentes, elle recule.....

Aussi je fais appel aux mères et aux premières supérieures des ordes religieux, et je les conjure de ne mettre auprès des jeunes personnes, que des âmes très-réellement vertueuses, et surtout pleines d'amour véritable pour Notre-Seigneur Jésus-Christ ; c'est capital... car ici la dévotion, l'entrain religieux, les pratiques superficielles, ne suffisent pas. Si une jeune fille découvre une passion secrète *d'amour-propre* en sa mère ou en ses maîtresses, elle s'étonne et souffre ; plus tard, elle excusera plus facilement, elle deviendra *bienveillante, indulgente ;* mais à ce premier moment de sa conversion, de son retour à l'amour de Dieu,

[redacted]

elle est en droit de vouloir qu'on l'aide, surtout par l'exemple.

De la vérité divine, clairement vue, elle tire les conséquences les plus hautes, les plus sages, comme aussi les jugements les plus terribles. Il se fait alors dans l'esprit humain une telle lumière morale, que la *sainteté*, considérée comme *l'incompatibilité avec tout mal*, devient, au moment de la lumière, un jugement supérieur et absolu : être une sainte paraît logique.

J'ai entendu une fille du peuple, qui n'avait que son bon sens, éclairé par ces vérités primordiales, me dire : « Quand je remonte à la *pre-« mière cause de tout*, je suis sauvée! je juge « toutes les *choses secondes ce qu'elles sont* ; RIEN, « si elles n'aboutissent pas à la première... »

J'ai entendu une sainte religieuse formuler ainsi sa pensée et son observation :

« *Les jeunes personnes qui aiment d'amour par Jésus-Christ*, *sont* JUGES *d'elles-mêmes et du monde !...*

Voyez, on n'a pas assez d'éloges pour l'esprit des femmes, on lui accorde déjà tant d'empire ! et cependant, qu'y a-t-il en elles? Une sensibilité exquise, une sorte d'intuition, d'où leur viennent ces vives lumières qui chez elles ravissent les observateurs attentifs. Que sera-ce donc, quand leur intelligence, mieux cultivée, pénètrera de sa lumière cette sensibilité déjà si clairvoyante qu'on

admire en elles? quand leur imagination dévoyée rentrera dans ses fonctions légitimes? quand l'amour du bien suprême dilatera leur âme? quand leur amour pour Jésus-Christ, pour la Sainte-Vierge, pour l'Eucharistie, pour l'unique Bien vivant et éternel, aura remplacé leur effroyable tendance à l'amour personnel? Oui, que sera-ce, et que se passera-t-il alors dans la famille, dans la société et dans l'Église ?

Je ne veux pas achever ce chapitre sans mettre sous les yeux de mes lecteurs et de mes lectrices les sages et profondes recommandations qu'adressait autrefois Mme de Maintenon aux religieuses de Saint-Cyr, pour les aider et les diriger dans l'accomplissement de leur grande tâche, qui était de former avant tout leurs élèves à la piété; mais comme elle le disait expressément elle-même, à une piété solide et vraie, droite et franche, sincère, courageuse et persévérante.

Voici dans quels termes s'exprimait Mme de Maintenon :

Il n'est pas besoin avec vous de poser pour principe que tout dépend de leur piété : je sais que vous comptez le reste pour rien; mais il ne faut rien oublier pour leur inspirer une piété droite, ferme, courageuse et simple.

Apprenez-leur la religion dans toute sa grandeur : faites-leur voir qu'elle est en esprit et en vérité; qu'elle ne consiste point dans les seules pratiques

extérieures ni dans une observance judaïque de la loi, mais qu'elle doit être dans le cœur; que c'est elle qui doit entrer dans toutes nos actions, qui doit les animer et les régler, depuis les plus importantes jusqu'aux plus petites.

Il faut qu'elles aient un grand respect pour les dévotions approuvées par l'Église, quelque petites qu'elles paraissent.

Il faut leur inspirer une piété simple, droite, sans raffinement, qui consiste en l'éloignement du péché, à marcher dans la présence de Dieu et à se laisser conduire avec docilité; s'il plaît à Dieu de les appeler à une haute perfection et à des voies extraordinaires, il faut que ce soit un secret entre elles et leur confesseur.

Dites leur toujours les choses comme elles sont; n'outrez-point et n'abusez pas de leur innocence pour leur persuader ce qu'elles découvriraient dans la suite n'être pas vrai. Donnez-leur donc pour péché ce qui est péché, pour faute légère ce qui est léger.

Cette éducation simple et chrétienne que je vous propose ne vous fera pas tant d'honneur, et ne plaira pas tant aux gens du monde qui aimeraient mieux une éducation plus vaine qui ornerait davantage l'esprit de leurs enfants et leur donnerait quelque chose de plus brillant. Mais vous ne les élevez pas pour plaire au monde; c'est pour en faire de bonnes chrétiennes, des filles sages et raisonnables, car il ne faut rien de bas, rien de petit; point de contes, point en faire accroire; leur donner les choses pour ce qu'elles sont; ne leur point faire un crime d'une bagatelle; ne leur point donner pour obligation une chose de perfection, comme on fait

presque dans tous les couvents. On fera les mêmes réprimandes à une fille qui aura manqué d'entendre la messe un jour ouvrier, comme si elle l'avait fait un dimanche; et quand elle est dans le monde, et que ses affaires ne lui permettent pas d'aller à la messe un jour ouvrier, elle croit qu'elle pourra bien aussi s'en dispenser une fête ou un dimanche pour la même raison, parce qu'elle n'en aura pas compris la différence.

... Prenez un grand soin d'éviter de leur laisser prendre une piété orgueilleuse qui méprise ou raille tout ce qui tient du miracle, sans cependant les laisser tomber dans toutes les petitesses de certaines personnes peu éclairées. Il faut qu'elles aient un profond respect pour les dévotions approuvées de l'Église, quelque petites qu'elles paraissent, mais vous devez les rappeler toujours aux pratiques essentielles qui sont : la fuite du péché, l'amour de Dieu et du prochain, et l'accomplissement des devoirs de son état, leur faisant bien comprendre que la vraie piété consiste à aimer Dieu, à penser à lui, à le consulter dans ses entreprises, à ne se pas contenter d'être à lui quand on est à l'Église ou qu'on approche des sacrements, mais à y être tous les jours de sa vie par la fidélité à éviter ce qui peut lui déplaire et à faire ce qu'on sait lui être agréable. »

... Soit qu'il faille établir ou détruire, travaillez sans cesse à leur faire connaître la religion dans toute sa grandeur, dans toute sa beauté et dans toute sa solidité et simplicité. Ne vous lassez jamais de leur apprendre le catéchisme; il faut qu'elles le sachent à la lettre, qu'elles le comprennent, et que ni vous ni elles ne regardiez pas cette instruction comme enfantine; c'est celle des enfants en effet,



souvent personne les avertisse ni ne les éclaire sur l'immense danger qu'elles courent.

Que dis-je? Tout dans la famille, dans la société, dans les mœurs publiques, est une excitation à cet amour personnel. Ces pauvres jeunes filles sont idolâtrées, adulées. L'esprit, l'imagination, le talent, vrai ou prétendu, le corps même, tout est l'objet d'une sorte de culte. Le culte de ce corps coûte des sommes énormes, et l'on voit des parents, pour parer avec un luxe désordonné leurs filles, s'imposer des sacrifices qu'ils rougiraient d'avouer; et ce sont ces idoles, à qui il faut donner quelquefois la première idée des vertus chrétiennes et de l'amour de Dieu!...

J'ai expérimenté que dans la classe riche, distinguée, la première défaillance d'une jeune personne dans la tiédeur ne venait jamais que de L'ORGUEIL. Elle veut être ADORÉE; mais pour elle, c'est bien rare qu'elle adore autre chose qu'elle-même.

Les jeunes personnes sont naturellement folles d'elles-mêmes; éprises de leur visage, de leurs mains, de leurs cheveux, de leur taille, et cela avec des détails inouïs; dans la vie et l'éducation mondaine, elles *traînent* à leur usage tout ce que l'art, l'industrie de tout les pays a inventé; elles sont possédées par ce qu'elles possèdent de confortable, et elles consacrent à se dépraver ainsi corps et âme, le plus pur de leur temps.



[redacted]

présent et pour l'avenir; et pour cela il faut travailler sans cesse à détruire et à planter en ces jeunes cœurs, ce qui se fait chaque jour par les entretiens publics et particuliers que vous devez avoir avec elles, et ménageant habilement toutes les occasions de leur inculquer de bons principes, de bonnes maximes, et encore plus de bons sentiments et de bonnes habitudes; car tout n'est pas fait, par exemple, quand vous avez réussi à tenir vos filles si recueillies à l'église qu'elles n'osent y lever les yeux; il est vrai que cela édifie et leur est utile à elles-mêmes pour les accoutumer à la crainte et à l'assujettissement si nécessaire aux jeunes personnes; mais ne les en croyez pas plus dévotes si vous n'avez eu soin d'établir dans leur cœur un vrai amour de piété.

Prêchez-leur, tantôt les maximes fortes et solides de la religion, et tantôt celles de l'honneur et de la bienséance. Ne vous lassez point de leur rebattre souvent, à présent et après ma mort, l'importance et la nécessité de cette piété solide et simple que je vous recommandais presque incessamment et peut-être jusqu'à vous ennuyer.

Ayez soin que vos filles se tiennent droites, et ne vous faites pas là-dessus un scrupule mal fondé : tous ceux qui servent à l'autel apprennent à faire avec modestie tout ce qu'il y faut faire; le service divin et les cérémonies en sont plus majestueux et plus propres à édifier et à exciter la piété. Que vos demoiselles soient donc bien droites, mais sans affectation ni rien de mondain; ne souffrez pas qu'à l'église elles aient la tête de travers ni le corps courbé : c'est le cœur qui doit être prosterné devant Dieu, et ce n'est point la posture qui excite la fer-

veur ; il ne faut rien de singulier quand on est à la vue de tout le monde.

J'achèverai ces importantes citations par les observations que Mme de Maintenon avait faites, sur les bons et mauvais caractères qui se découvrent et se développent dans les jeunes filles, quelquefois dans leur adolescence et à l'époque critique de l'âge ingrat, quelquefois plus tard, de seize à dix-huit, dix-neuf ans.

En lisant ces pages, on verra quel mélange il y avait de sagesse et de finesse, de sévérité et d'indulgence, et quelle pénétration d'esprit dans cette femme, dans cette institutrice éminente...

Les caractères, c'est ce qui se rectifie le moins ; la piété qui peut retrancher tous les vices n'ôte que rarement les défauts qui viennent du caractère de l'esprit. Pour moi, j'aimerais mieux ce que vous appelez ici une méchante, qui n'est souvent qu'une espiègle, que je ne m'accommoderais d'un esprit de travers, ou d'une mauvaise humeur, quoique pieuse. J'aime assez ce qu'on appelle de méchants enfants, c'est-à-dire enjoués, glorieux, colères, et même un peu têtus, une fille un peu causeuse, vive et volontaire, parce que ces défauts se corrigent aisément par la raison et la piété, et même presque toujours par l'âge seul. Mais un esprit mal fait, un esprit de travers se soutient en tout. — Qu'appelez-vous, lui dit-on, un esprit de travers, un esprit mal fait ! —

[redacted]

C'est, répondit Madame, un esprit qui ne se rend point à la raison, qui ne va point au but, qui croit toujours qu'on veut lui faire de la peine, qui donne un mauvais tour à tout, et qui sans être malicieux, prend les choses tout autrement qu'on n'a prétendu les dire. C'est de ne point vouloir se soumettre aux règles du lieu où l'on est ; d'être difficile en tout, de ne s'accommoder de rien, ni des personnes ni des choses qu'on leur donne, ou de celles qu'on leur propose ; d'être toujours d'un avis différent de celui des autres, de ne se soucier point de faire plaisir, guère plus de faire de la peine ; ce sont les esprits qui sont contrariants et entêtés de leurs fantaisies, croyant toujours avoir raison ; qui ne savent point s'accommoder au goût, à l'humeur de ceux avec lesquels ils ont à vivre, et quantité de choses semblables qui, je suis sûre, vous déplaisent à mesure que vous me les entendez nommer. Mais rien n'est pire qu'un esprit faux, ou déguisé et dissimulé, ou entêté et opiniâtre ; prenez garde à tous ces défauts, et à l'humeur, ce sont les plus importuns pour une communauté ; car rien n'appesantit plus le joug de la supériorité que d'avoir à gouverner des esprits difficiles, auxquels il faut mille ménagements. Dieu souffre tous ces défauts parce qu'on peut bien être sauvé, ayant l'esprit mal fait : il est ajouta-t-elle agréablement, plus indulgent que nous, car il reçoit bien des gens en son paradis que je serais bien fâchée que nous admissions dans notre communauté.

... Je permettrais bien un peu de bouderie ; il n'y a guère d'enfants qui n'y soient sujets ; ils n'ont pas pour cela l'esprit mal fait ; mais j'appelle une mauvaise humeur, celle d'une personne aisée à blesser, qui est soupçonneuse, qui philosophe sur un air.

sur une parole, enfin avec qui l'on n'est point à son aise, à qui l'on craint d'avoir affaire, au lieu qu'une fille de bon esprit est celle qui prend tout en bonne part, qui laisse tomber beaucoup de choses sans les relever, et qui, bien loin de croire qu'on a dessein de l'attaquer, quand on n'y pense pas, ne s'aperçoit pas même de celui qu'on aurait de la fâcher, qui s'accommode de tout, qui trouve des facilités à tout ce qu'on veut, qu'une supérieure peut mettre sans ménagement à toutes les charges et avec toutes sortes de personnes; voilà ce que j'appelle un bon esprit; c'est un trésor pour une communauté.

Mais c'est assez : il faut descendre de ces hauteurs et de ces considérations générales, et voir, de près et dans le détail, ce que doit être la piété dans l'éducation des jeunes filles.

[redacted]

TREIZIÈME LETTRE

A la même.

LA PIÉTÉ PRATIQUE.
SUITE ET FIN DU MÊME SUJET.

Lorsque la piété règne dans l'âme d'une jeune fille sur les ruines de l'amour-propre, elle lui fait remplir avec amour tous les devoirs de la religion envers Dieu. Elle lui inspire tous les sentiments les plus fermes et les plus tendres, les plus nobles, et quelquefois les plus sublimes : la foi vive, l'affection généreuse, la confiance filiale, la crainte respectueuse de Dieu, la reconnaissance pour ses bienfaits, l'adoration, la prière, le zèle pour étudier sa loi, pour écouter sa parole, pour visiter ses temples, pour orner ses autels et célébrer ses fêtes ; et en retour, dans le doux et intime commerce que cette jeune fille entretient avec Dieu, elle reçoit, selon l'expression des saintes Écritures, la rosée du soir et la rosée du matin, le souffle d'en haut et le rayon du soleil qui fait croître et fleurir dans son

[redacted]

cœur les plus aimables et les plus énergiques vertus : c'est-à-dire la force morale, l'énergie pour le bien, le courage invincible contre le mal, et lorsque le temps est venu, l'héroïsme de l'âme dans les dures épreuves de la vie.

La piété est nécessaire, dans l'œuvre de l'éducation, non-seulement parce qu'elle est le premier des devoirs envers Dieu, mais aussi, parce qu'elle est la première des vertus, ou plutôt elle est l'inspiratrice et le soutien de toutes les vertus. C'est un secours dont rien, ni personne ne peut se passer, et que tous les talents réunis ne remplaceraient jamais.

Je le dis sans hésiter : L'œuvre est difficile, si compliquée, si laborieuse, que la foi sèche, une religion froide, languissante, tiède, n'y suffiront jamais : il y faut la foi vive et éclairée, la religion fervente, l'amour de Dieu, la prière vraie au fond des cœurs : enfin, il y faut la piété.

Tel homme d'un âge mûr, peut demeurer vertueux, avec une religion sincère et solide, quoique sans ferveur : les enfants, les jeunes âmes ne le peuvent pas. Sans la piété fervente, elles n'ont ni assez d'appui, ni assez d'élan pour leur vertu : à leur âge, la foi n'est pas encore assez profonde, ni la fidélité assez généreuse : ce sont des cœurs tendres et faibles; ils fléchissent bientôt, si la piété vive ne les soutient. Quiconque connaît comme moi la fragilité de ces jeunes plantes, partagera mes

[redacted]

pensées. Oui, le souffle de la grâce les élève facilement vers le ciel; mais le souffle du mal les courbe aussi bientôt vers la terre.

Je le répète : si la crainte et l'amour de Dieu, si la piété vive et courageuse leur manque, elles tomberont infailliblement. Les liens qui les attachent à la vertu se briseront bientôt. Le sourire de l'indifférence et du dédain, de l'impiété même et du vice, a été vu quelquefois sur des lèvres fraîchement teintes du sang de leur Dieu, reçu dans une première communion!

Il n'y a pas seulement pour ces jeunes filles la grande lutte contre les entraînements possibles du mal. Il y a encore cette lutte laborieuse, constante de tous les jours, contre les défauts; il y a ce combat intérieur, ce profond et rude travail d'une volonté résolue, pour modérer, dompter, transformer toutes les passions vives, toutes les irrégularités d'une nature faible ou violente, apathique ou légère, molle ou emportée, et presque toujours hautaine et résistante. Mais qu'on y prenne garde! ce travail opiniâtre contre sa propre nature, l'enfant doit définitivement le soutenir lui-même; on peut l'aider, l'encourager; mais en fin de compte, c'est à lui à déraciner le mal, à cultiver le bien, à corriger ses défauts, à développer ses qualités.

Eh bien! j'affirme que, sans la crainte de Dieu, sans l'amour de Dieu, sans la piété fervente, tout cela est au-dessus de ses forces. Au contraire,

quels que soient les défauts, je dirai même les vices naturels d'une enfant, si elle a quelque piété, si on peut ouvrir son cœur à l'amour et à la crainte de Dieu, tout devient facile avec du temps et de la patience ; et alors j'espère tout, non-seulement pour le présent, mais pour l'avenir.

L'expérience m'a convaincu, qu'il n'y a pas d'âge dans la vie auquel la piété convienne mieux : non-seulement parce qu'elle brille sur ces jeunes fronts d'un plus pur éclat; non-seulement à cause du charme inexprimable dont elle embellit toutes les qualités naturelles de l'enfance, mais surtout par cette simple et profonde raison que la piété n'est autre chose que l'amour de Dieu, et qu'il n'y a pas de cœur auquel il soit plus facile d'inspirer cet amour qu'à ces cœurs d'enfant. Tout y est encore pur, vif, simple, ingénu, généreux, ardent : tout y est fait pour ce noble et saint amour ; et cette bienheureuse flamme de vie s'y allume avec une facilité merveilleuse. Elles en goûtent la douceur, elles en suivent les inspirations avec la plus aimable spontanéité, et souvent sans aucun retour intéressé sur eux-mêmes.

Non pas que cette piété, même chez elles, soit toujours tendre et sensible ; mais elle est vraie, franche, intime, cordiale, fidèle et courageuse au devoir ; et cela sans aucune apparence forcée, sans vaine et sèche démonstration, mais comme

[redacted]

le disait admirablement Fénelon à son jeune et royal élève, *par l'abondance d'un cœur en qui l'amour de Dieu devient une source vive pour tous les sentiments les plus doux, les plus forts et les plus proportionnés.* Nous le pouvons ajouter avec avec Fénelon : Rien n'est si sec, si froid, si dur, si resserré que le cœur d'une enfant égoïste qui s'aime seule en toute chose; mais rien n'est si tendre, si ouvert, si vif, si doux, si grand, si aimable, si généreux que le cœur d'une jeune fille chrétienne que le pur amour de Dieu possède et anime. En elle, rien de faux, rien d'affecté, rien que de simple, de noble, de délicat, de modeste et d'effectif en tout.

Combien de fois n'ai-je pas aimé à redire tout ce beau langage de Fénelon aux jeunes gens que j'élevais! et comme ils comprenaient tout cela! comme ces leçons de piété allaient à leur âme! *Point de singularités affectées, point de grimaces,* leur disai-je avec l'Archevêque de Cambrai, *mais une piété simple, toute tournée vers vos devoirs et toute nourrie du courage, de la confiance et de la paix qui donnent la bonne conscience et l'union sincère avec Dieu.*

La piété ainsi entendue fortifie tout, anime tout dans une jeune personne ; elle donne leur vigueur et leur sève à toutes les vertus et à toutes les qualités de l'âme. Ce qu'elles font par crainte, par devoir rigoureux, ou simplement par raison, leur

[redacted]

est toujours ennuyeux, dur, pénible, quelquefois accablant. Il en est tout autrement de ce qu'elles font par amour, par persuasion, par bonne volonté et avec cœur. Quelque rude que ce puisse être, l'envie de plaire à Dieu qu'elles aiment, à leurs parents, à leurs maîtres, dont l'amitié leur est chère, leur donne un élan, un courage admirable.

Je le dirai donc aux institutrices : Établir cette piété, dans la maison qu'elles gouvernent, est non-seulement leur devoir le plus sacré, mais c'est aussi leur intérêt le plus pressant. Quand la piété, en effet, quand une religion fervente inspire tout dans une maison d'éducation, il y a là, pour les âmes, comme une atmosphère de vie dans laquelle se retrempent à toute heure tous les moyens de l'éducation. C'est, si je puis m'exprimer ainsi, comme un sang généreux qui circule partout et vivifie tout.

C'est la vie, c'est la force tout à la fois et la douceur de la discipline.

C'est la lumière, l'ardeur, la généreuse émulation des études.

C'est le respect, c'est l'amour des maîtresses, c'est l'affection amicale, fraternelle entre les compagnes.

C'est la simplicité, la candeur, la droiture ; c'est l'horreur du mensonge et des honteux plaisirs ; c'est la pureté et l'innocence des mœurs.

C'est même le travail et l'emploi du temps ; car

on se tromperait fort si on s'imaginait que, dans une maison d'éducation chrétienne, les exercices de piété, la sainte messe, la lecture méditée, la lecture spirituelle, la prière, les saints offices, sont un temps dérobé sans profit aux études littéraires, et dont l'instruction solide et la haute éducation intellectuelle n'ont à recueillir aucun fruit. Je suis aise, en achevant tout ceci, de répondre à ce préjugé du monde : Oui, la piété est utile à tout, *ad omnia utilis est.* Et même à ce point de vue, saint Paul a bien fait de dire : *Exerce teipsum ad pietatem* (1). Rien n'est efficace comme ces exercices de piété pour inspirer tout ce qui prépare les fortes études et fait la meilleure éducation intellectuelle : je veux dire une docilité généreuse, l'énergie et la persévérance de la volonté, l'amour du travail et le goût même des peines qu'il impose, et tout cela avec les sentiments moraux et religieux qui sont à la fois le plus bel ornement de l'intelligence, et font toute la force du caractère dans l'enfant comme dans l'homme.

Du reste quels sont ces exercices de piété ?

A cinq heures un quart, la prière du matin et la petite lecture méditée de chaque jour. Le préfet de religion fait la prière vocale, à haute voix, très-distinctement, lentement, sans aucune roideur toutefois, et aussi religieusement que possible,

(1) S. Paul.

offrant ainsi un modèle aux enfants, qui toutes répondent aux prières avec respect, et prononcent chaque parole, chaque syllabe, d'une voix non-seulement simple et naturelle, mais pieuse, recueillie et sans la cantilène écolière.

Et qu'on ne croie pas que ces prières vocales bien faites soient une petite chose : d'abord, qu'y a-t-il de plus triste que de les faire mal, comme il arrive trop souvent, avec une précipitation scandaleuse, ou avec une sécheresse officielle? Quand la prière vocale est bien faite, quand elle n'est pas l'agitation machinale des lèvres pour former des sons inutiles, quand elle est sincère, quand elle parle religieusement à Dieu, alors elle recueille, elle saisit les âmes ; elle les élève, les inspire, on sent que ces chères enfants s'unissent d'esprit et de cœur, autant qu'elles le peuvent, à la personne qui récite la prière en leur nom : on sent là, on entend dans les moindres accents, dans les moindres paroles, le cri des âmes : c'est une chose admirable !

Ah ! les âmes ! les âmes! il n'y a vraiment qu'elles d'aimable sur la terre ! Mais où sont-elles ? où les voit-on ? où peut-on les entendre encore, si ce n'est dans une maison d'éducation chrétienne, dans une sainte chapelle, au milieu de pieuses enfants. Ailleurs, les âmes ne se rencontrent guère plus : du moins on ne les entend presque jamais.

Mais si la prière vocale, faite par des âmes

pieuses, a ce charme, que sera-ce de la petite méditation qui vient ensuite ?

La personne qui la fait parle à Dieu en son nom elle se suppose une enfant, et s'applique à elle-même les pensées du sujet qu'elle médite, d'une manière tout à la fois instructive et touchante.

Cette petite méditation doit être simple : comme le disait Fénelon, beaucoup du cœur, très-peu de l'esprit; il n'y faut que des réflexions naturelles, sensibles et courtes, des sentiments vrais avec Dieu. Sans exciter les enfants à beaucoup d'actes dont elles n'auraient pas le goût, il suffit de leur faire faire des actes de foi, d'amour, de confiance en Dieu et de contrition avec de bonnes résolutions pratiques ; mais tout cela sans gêne et suivant que leur cœur les y porte.

Quand on connaît les enfants, leur nature volage, leurs défauts, leurs besoins réels, cette courte méditation, bien prévue, bien préparée, et faite ainsi de cœur, avec onction, produit quelquefois des émotions vives et des fruits extraordinaires ; mais il faut, encore une fois, que tout y soit expérience des enfants, pratique simple, sentiment vrai, et lumière de grâce.

C'est dans cette méditation qu'on peut leur inspirer pour Dieu des affections profondes, puis des résolutions courageuses. C'est alors surtout qu'on leur apprend à rentrer en elles-mêmes, à examiner leur conscience, à s'accuser devant Dieu.

à s'entretenir avec lui comme une enfant avec son père et aussi l'adorer en silence, à le remercier, à lui demander ses grâces, à implorer sa miséricorde, etc, etc.

Il y a quelquefois pendant cette petite méditation de grands silences : on sent que Dieu est près de ces jeunes âmes.

Puis, vient la *sainte messe*.

Sans doute, il n'est pas absolument nécessaire que, dans une maison d'éducation, les enfants entendent chaque jour la messe ; mais quelle bonne journée que celle qui commence par une messe bien entendue !

D'ailleurs, ajoutons que ce n'est pas pour elles un exercice fatigant : les enfants y demeurent debout et assises, et peu de temps à genoux.

C'est encore moins un exercice fastidieux. Elles ont été solidement instruites de l'auguste mystère qui se célèbre sous leurs yeux ; elles n'ignorent pas quelle est la grandeur du sacrifice chrétien ; elles savent que c'est l'action la plus sainte que Dieu ait pu concevoir dans sa pensée, et exécuter par sa puissance ; elles y voient la représentation sensible, la continuation même du sacrifice de la croix.

Dans ces grandes et religieuses pensées, qui sont pour elles simples et familières dans leur grandeur, les plus jeunes enfants même trouvent un très-vif intérêt. Toutes ont un livre à la main,

[redacted]

et suivent avec une pieuse attention les saintes cérémonies du sacrifice et les belles prières qui l'accompagnent. Et puis, du commencement de la messe jusqu'à l'évangile, et de la communion jusqu'à la fin, elles chantent des cantiques, et leurs maîtresses les chantent avec elles, comme le voulait saint Paul, et comme saint Augustin le raconte de lui-même.

Toute la journée est consacrée aux études, avec les récréations nécessaires.

Seulement dans la journée, pendant une de ces récréations, les enfants sont libres de faire une petite visite au Saint-Sacrement, au moment qui leur convient le mieux : c'est un exercice de piété tout à fait spontané que les enfants font ou ne font pas à leur gré.

A la fin du jour, vient ce qu'on nomme la lecture spirituelle, où on lit quelques vies de grands saints et de grandes saintes, très-intéressantes et qui les charment.

Après la lecture spirituelle vient le souper; puis, la journée s'achève par l'*examen de conscience* et *par la prière du soir*.

Il faut que cette prière soit courte : les enfants sont fatiguées de tous les exercices de la journée ; mais il faut qu'elle soit bien faite ; il faut surtout les accoutumer à faire très-attentivement leur examen de conscience.

Le samedi est le jour des confessions qui se

préparent avec grand soin et se font en toute simplicité, franchise et confiance.

Le dimanche est le jour des communions, que chacune fait à son gré et d'après les conseils de son confesseur.

Ainsi c'est après avoir purifié leurs cœurs dans le sacrement de pénitence, pour se rendre dignes de l'action la plus sainte de la religion, que la communion eucharistique les y fait participer; elles se nourrissent à l'autel de la chair sacrée de celui qu'elles adorent; et que ce soit un simple dimanche, ou une fête, la fête de Noël, celle de Pâques ou les fêtes du Saint-Sacrement, le cœur et l'intelligence de ces chères enfants éclairées par la foi ne peuvent s'élever dans des régions plus hautes; la pensée et le sentiment humain ne sauraient rencontrer sur la terre, ni dans le ciel, un aliment plus digne d'elles; et quand elles chantent toutes ensemble les cantiques de leur reconnaissance, leurs chants deviennent sublimes : je les ai souvent entendues, et je ne crois pas qu'il puisse y avoir ici-bas une expression plus vive de la louange qui est due au Dieu de la Crèche, de l'Eucharistie et du Calvaire.

Les fêtes sont une partie très-importante de l'éducation des jeunes filles : leur nature ailée réclame des jours de solennité et de pompe religieuse; des jours de réjouissance, de repos sacré, qui ne ressemblent ni à la veille, ni au lendemain.

[redacted]

La religion a merveilleusement compris le besoin que les âmes pures ont de s'envoler parfois au ciel, leur patrie, dont elles entrevoient avec un amour naïf et tendre les ravissantes beautés dans ces fêtes.

C'est donc avec une profonde sagesse que la loi divine promulgue des jours saints, des jours chômés, des heures sacrées, qui répondent intimement aux plus célestes aspirations des âmes : il faut en remercier Dieu, et dans l'éducation des filles, les fêtes sont à ménager. Il en faut un assez grand nombre, mais il n'en faut pas trop, et il faut les diriger, les discipliner avec un art parfait et une sagesse consommée.

Le matin d'une fête, c'est un beau jour! Quand il y a communion presque générale, le soleil de justice luit alors au firmament des âmes.

Je voudrais pouvoir dignement décrire ce que sont de pieuses et joyeuses jeunes filles au moment où elles entrent bien en ordre, modestement voilées, et pleines de foi, d'espérance et de charité, dans une chapelle préparée et ornée pour un jour de fête solennelle, quand au son harmonieux de l'orgue, elles saluent avec amour le Très-Saint-Sacrement exposé. Une sainte religieuse m'écrivait : « Ce sont des *Anges* qui ont perdu le poids, le nombre et la mesure des choses de la terre; c'est le ciel, où tout est spiritualisé : elles réalisent cette parole de Notre-Seigneur Jésus-Christ : « Si

[redacted]

votre regard est simple, tout votre corps sera lumineux. S'il est tout entier lumineux, s'il n'est plus ténébreux par aucun point, votre corps sera pour vous comme un réflecteur de la lumière... (Saint-Luc, 34).

Oui l'âme d'une jeune personne réellement éprise pour Dieu d'un amour de charité, resplendit en elle ; il y a dans la simplicité de son amour pour Jésus-Christ au Très-Saint-Sacrement, comme une transfiguration ; et le sens commun qui dit souvent les profondeurs les plus sublimes, avec un mot usuel, dit d'une sainte : C'est une *créature angélique*, ou bien encore : *cette jeune fille est un ange* : cela est vrai et parfaitement exact.

Le R. P. Gratry a dit à ce sujet : « Je conçois l'état d'un corps pur et sain que pénètre *l'esprit* et l'âme et qu'à travers l'esprit et l'âme pénètre la grâce de Dieu : il existe, cet état vrai, cet état limpide et fluide pour le corps, cet état lumineux et heureux pour l'âme, où l'être entier semble renaître incessamment des eaux de la grâce et des flammes de l'Esprit Saint.

J'ajoute que dans une jeune fille parfaitement pure, qui a fait la sainte communion, et qui passe la journée des fêtes solennelles à aimer, louer et bénir le Seigneur, on voit, on sent, on a la conviction que l'âme et le corps humain peuvent par la grâce être spiritualisés, dès ici-bas, au point de participer en quelque sorte à la nature angélique.

[redacted]

Ainsi, c'est un chœur d'Anges qui, dans les fê
solennelles, invite au *Sursum corda ! Le cœur
haut !* un autre chœur angélique qui répond : *H
bemus ad Dominum !... Nous l'avons au Seigneur*
Ce sont des Anges qui chantent à vêpres l
psaumes et qui, au salut, adorent en esprit et
vérité Jésus-Christ présent sur l'autel. Cette ch
pelle, c'est le tabernacle de Dieu avec les homm
Il y demeure avec eux... Ces jeunes filles so
pour lui un peuple choisi, et Jésus-Christ, au mili
d'elles, est déjà pour leur âme l'Agneau divin, fla
beau de la lumière éternelle.

Mais autant une *fête religieuse* ordonnée, su
tantielle, et vraiment digne de son nom, fait
bien aux jeunes filles, autant elle leur fera de m
si elle est improvisée, dissipée, et sensiblem
pénétrée d'éléments *dissolvants*, comme il arri
partout où une fête n'est pas *plus gravement*
ganisée par l'autorité qu'une classe ou un exam
général.

La nature *ailée* et *fluide* des femmes ne l
fait jamais quitter le système de la pression et co
pression, représenté par la règle, la discipline,
l'ordre habituel, sans un extrême péril, que
personnes chargées de leur éducation ne co
prennent jamais assez. Une grande fête chôm
de l'Église, la plus liturgique, la plus spiritue
la plus profondément divinisée, met toute une m
son d'éducation en l'air !!!.. si une supérieure sa

[redacted]

sainte et ferme, n'en a pas *considéré*, *ordonné* et *maintenu* attentivement les moindres détails, à partir de l'heure du *lever* jusqu'à l'heure du *coucher*... qu'il est toujours utile d'avancer, en ces jours toujours trop longs pour des jeunes filles, qui passent si facilement à l'état dissipé et à l'évaporation.

C'est dès la veille d'une grande fête religieuse, qu'il faut savoir contenir et diriger habilement l'épanouissement, le feu de la vie catholique et divine; c'est dès les premières vêpres d'un jour saint, d'un jour qui fait entendre les échos du ciel : SURSUM CORDA, *les cœurs en haut !!!*...

De tous les exercices de piété dont l'éducation chrétienne dispose, pour maintenir les enfants dans le bien, ou les arracher au mal, les retraites sont, sans contredit, l'un des plus nécessaires et des plus puissants.

Je dis des plus nécessaires. Il ne faut pas s'imaginer, en effet, que des enfants de douze à quinze ou vingt ans n'aient pas leurs misères morales, n'aient pas à lutter quelquefois prodigieusement, pour devenir et demeurer vertueuses, et que les secours ordinaires d'une bonne maison d'éducation, si nombreux qu'ils soient, suffisent pour les protéger toujours, et dispensent de recourir à ce grand et exceptionnel moyen de sanctification qui se nomme une retraite.

Non ; quand on connaît les enfants, leurs défauts leurs défaillances, les dangers qui les entourent, la faiblesse et l'extrême légèreté de leur âge, l'empire sur elles des mauvaises habitudes, leur répugnance naturelle à l'effort, au travail, à l'obéissance, à la règle, on ne saurait douter que, pour prévenir les chutes ou les en relever, il faille quelque chose de plus que leurs petits exercices de piété de chaque jour ; quelque chose qui vienne les saisir fortement, secouer leur indifférence, réveiller leur foi endormie, frapper un grand coup sur leurs âmes, les arracher violemment au mal et les remettre énergiquement dans le bien ; en un mot, il leur faut des retraites.

C'est à toutes sans exception, du reste, qu'une retraite est infiniment nécessaire et salutaire : à celles qui sont dans l'état du péché, dans le lien d'habitudes mauvaises, pour les en retirer et les convertir : elles y croupiraient sans la retraite : à celles qui se traînent, languissent, et sont près de tomber, pour empêcher qu'elles ne tombent et les ranimer dans la vertu ; à celles qui ont eu le bonheur de se conserver dans la vie fervente, pour entretenir et raviver en elles la flamme pure de l'amour de Dieu, et affermir définitivement la vraie et solide piété dans leurs âmes.

En un mot, pour régénérer une maison d'éducation tout entière, remettre toutes choses dans la bonne voie, et donner à tous une forte et féconde



[redacted]

impulsion, la retraite est le grand, presque l'unique moyen.

Voilà pourquoi, dans toute maison d'éducation où l'on tient à la vertu, à la religion, il faut qu'il y ait chaque année une retraite; et les vaines craintes de certaines personnes, assurément peu compétentes en pareille matière, qui se représentent les retraites comme une suite d'exercices fastidieux pour les enfants, ne méritent pas d'être écoutées. L'expérience a surabondamment démontré tout le contraire; et, pour mon compte, ce n'est pas une, mais cent expériences personnelles qui m'ont fait voir de près combien il est facile pour les enfants de suivre, avec le plus grand profit moral, et en même temps sans fatigue et même avec charme, les exercices d'une retraite.

A quelle époque précise de l'année doit être placée la retraite? En supposant la rentrée au commencement d'octobre, je réponds : A la Toussaint, ni plus tôt, ni plus tard. Plus tôt, la rentrée peut n'être pas complète : les esprits sont encore préoccupés, l'agitation et les souvenirs des vacances ne sont pas encore calmés : plus tard, ce serait se priver du plus précieux des secours pour bien commencer l'année, chose si capitale ! et pour tout mettre en bon train.

Notez de plus qu'à la Toussaint on évite le grand inconvénient du froid, qui apporte d'ordi-

[redacted]

naire une très-pénible entrave aux retraites placées vers Noël ou dans le mois de février.

J'ajoute qu'une seconde retraite, d'ailleurs, a lieu tout naturellement, et comme par la force des choses, pendant la semaine sainte. Rien de plus facile en effet que de convertir au moyen de quelques additions les offices et les exercices nécessaires de ces jours en une petite et excellente retraite. Le mercredi saint, le jeudi saint, le vendredi saint, sont les journées les plus saintes, les plus solennelles, les plus saisissantes de toute l'année, on les passe à la chapelle en grande partie : on y entend les prédications les plus touchantes ; les classes, les études profanes sont suspendues. Quoi de plus simple, je le répète, et de mieux indiqué, que de profiter de tout cela pour préparer excellemment les enfants à la grande fête de Pâques ? Cette seconde retraite a, du reste, un caractère tout différent de la première, et elle se rencontre merveilleusement à propos, pour ranimer les enfants chez qui l'impression de la première retraite est souvent bien affaiblie après six mois.

Mais que doit être précisément une retraite? c'est-à-dire quelle but doit-elle atteindre? comment doit-elle être conduite? par quels moyens peut-on en assurer le succès?

Il faut, après une retraite, que chacune de ces enfants soit en grâce avec Dieu, ait retrouvé la paix de sa conscience, l'énergie de son courage pour le

bien ; et reprenne avec toute l'ardeur de bonne volonté dont elle est capable, la pratique de tous ses devoirs.

Que chacune soit saisie jusqu'au fond de l'âme, vaincue, subjuguée par les grands coups de la parole évangélique et par la grâce de Dieu, profondément améliorée et relevée. Quand la retraite n'a produit que des impressions superficielles et légères, les fruits sont nuls ; rien ne dure : et, il ne faudrait pas s'y tromper, un tel échec est toujours lamentable.

Où en sont-elles presque toutes au moment de commencer la retraite ? Dans une très-grande appréhension de cette retraite. Quelques-unes la désirent, mais la craignent en même temps : elle leur apparaît à toutes sans doute comme la délivrance du mal, mais aussi comme une grave époque, où pour se délivrer du mal, il faut rentrer en soi-même, réfléchir, se convertir, rompre avec la tiédeur, la paresse et toutes les mauvaises passions. Il y aura là bien des exigences sévères, un labeur pénible, et peut-être les plus rigoureux sacrifices. La nature s'effraie de cette perspective, et y répugne fortement.

J'ai vu des enfants me dire : « Oh ! Monsieur, je sens que j'ai bien besoin de la retraite ; mais cela me fait bien peur d'y entrer.

Il faut donc, tout d'abord, les saisir vivement et leur donner du courage. On les saisira dès la veille

par des avis paternels ; dès le discours d'ouverture et la première réunion, par une parole imposante par de beaux cantiques, par un discours vif, pénétrant, éclatant qui, bon gré, mal gré, leur jette dans l'âme et y enfonce en quelque sorte la grande idée de la retraite : « Grâce incomparable, temps merveilleux, » *tempus acceptabile*, où Dieu répand la pluie des grâces et visite les cœurs de ses enfants : il faut répondre à l'appel de Dieu, « *craindre Jésus qui passe et ne revient plus.* »

Tous les cantiques qui se chantent, tous les avis qui se donnent, sont d'ailleurs en harmonie avec les discours qui se prêchent, et aident admirablement au grand dessein qu'on se propose.

C'est la contrition directement que la parole évangélique cherche à faire jaillir du cœur, soit par le récit de l'incomparable parabole de l'enfant prodigue, soit par l'exposé pathétique des motifs de contrition, soit par la touchante peinture de la miséricorde et des douleurs de Notre-Seigneur. Il faut, du reste, avoir bien fait comprendre aux enfants que le dernier jour de la retraite est décisif, et que, selon qu'elles profiteront ou abuseront des grâces que ce grand jour apporte, elles y trouveront la joie ou le remords, le salut ou la perte de leur âme, les douceurs de la paix et de la réconciliation avec Dieu ou les déchirements d'une conscience rebelle et obstinée ; que d'ailleurs, ce seul jour bien rempli peut tout réparer ; jusqu'au



[redacted]

dernier moment, il faut fortifier les faibles, attaquer les endurcis, faire enfin un suprême appel à la bonne volonté de tous.

Telle est la marche d'une retraite : la clôture, qui se fait le jour de la Toussaint ou le jour de Pâques, — c'est l'épanouissement des visages et l'allégresse triomphante des cœurs. En ce grand jour, la prédication doit enlever et ravir les âmes dans les hauteurs sereines et lumineuses de l'amour de Dieu et mêler à toutes les exhortations sur la persévérance les éclats de la joie et tous les encouragements de la confiance chrétienne.

Il faut le dire, combien des maîtres véritablement zélés sont-ils largement récompensés de leurs peines par les fruits de la retraite! Oui, une retraite est pour tous, maîtres et enfants, très-laborieuse, mais pour tous aussi, combien les consolations! et les joies ne surpassent-elles pas le labeur

Je le dis pour l'avoir éprouvé, rien n'est vraiment plus abondant en bénédictions que ces retraites, comme aussi rien ne présente un spectacle plus touchant, lorsque par le concours vigilant de tous les maîtres et la parole bénie d'un apôtre, une retraite se passe bien, dans le recueillement, le silence, la prière; quand tous ces enfants sont saisis, pénétrés, appliqués généreusement au grand travail de la vertu, c'est un des plus beaux spectacles que la terre puisse présenter au ciel, et pour

moi, je n'en ai jamais joui sans une tendre et respectueuse admiration pour ces jeunes âmes.

Ce recueillement profond, ce silence religieux, cette joie paisible sur les visages, mélangée de cette sainte tristesse qui annonce le labeur de la pénitence, ce bel ordre qui tient toutes les volontés en suspens et ne fait qu'un seul mouvement de tous les cœurs, comme s'il n'y avait qu'un seul cœur, une seule âme, une seule voix, tout cela me touchait profondément. C'est bien là que l'air paraît plus pur, les cœurs plus heureux, le ciel plus ouvert, Dieu lui-même plus familier et plus paternel. Il me semblait que Dieu se rendait alors sensible en tous, par je ne sais quelle impression manifeste de l'esprit sanctificateur planant sur toutes les âmes : je sentais qu'un travail fécond, une grande œuvre se faisait dans ces enfants ; et l'œuvre achevée, je n'ai jamais rien connu de comparable au bonheur du dernier jour, de l'absolution reçue, de la sainte communion bien faite, de la grâce de Dieu reconquise et de la vie tout entière purifiée et redevenue heureuse.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE.

PREMIÈRE PARTIE

LES PRÉJUGÉS RIDICULES ET LES VRAIS PRINCIPES.

SECONDE PARTIE

L'ÉDUCATION DES FILLES.



FIN.

ORLÉANS. — IMP. ERNEST COLAS

LA FEMME CHRÉTIENNE

ET FRANÇAISE

PARIS. — IMPRIMERIE VICTOR GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5.

[redacted]

LA

FEMME CHRÉTIENNE

ET FRANÇAISE

DERNIÈRE RÉPONSE

A M. DURUY ET A SES DÉFENSEURS

PAR

Mgr L'ÉVÊQUE D'ORLÉANS

PARIS

CHARLES DOUNIOL, LIBRAIRE-ÉDITEUR
rue de Tournon, 29

—

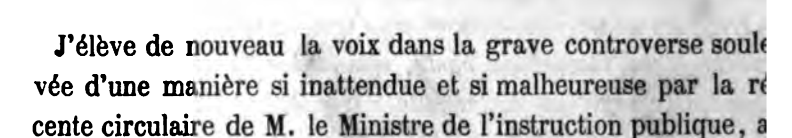
1868

[redacted]

LA

FEMME CHRÉTIENNE

ET FRANÇAISE



J'élève de nouveau la voix dans la grave controverse soul vée d'une manière si inattendue et si malheureuse par la r cente circulaire de M. le Ministre de l'instruction publique, a sujet de l'éducation des filles.

Je ne m'adresse plus à mes collègues, mais à mes adve saires. J'ai le devoir de leur répondre, et à tout ce qui a é dit et écrit depuis deux mois: je le dois à moi-même, à e aussi. Je le dois encore plus aux membres si nombreux c l'Épiscopat français, qui m'ont honoré et soutenu par l'imp sante autorité de leurs adhésions publiques : près de quatr vingts Evêques, en effet, ont adhéré dans les termes les pl formels à la thèse que nous défendons. Mes vénérés collègu ont vu, ont senti, ont parlé comme moi, mieux que moi (1

Je le dois enfin et surtout à la cause délicate et sacrée qu'e

(1) Les journaux ont publié leurs lettres éloquentes. Quelques Evêques o fait plus; ils ont adressé à leurs diocésains, sur cette question, soit des Lettr pastorales, notamment Leurs Em. le Cardinal de Bonald, archevêque de Lyo le Cardinal Donnet, archevêque de Bordeaux, et NN. SS. les Archevêques Evêques de Tours, d'Angers, de Laval, d'Alby, de Montpellier, de Versaille de Chartres, de Marseille, etc.; soit des écrits développés et approfondi comme a fait Mgr de Nîmes, dans une lettre motivée, dont je ne saurais tr recommander la lecture.

Je crois répondre aux vœux de mes lecteurs et de tous les Catholiques, reproduisant la plupart de ces importants documents.

[redacted]

et moi nous soutenons, la cause de l'enseignement des jeunes filles, c'est-à-dire l'avenir même et la destinée même de la femme chrétienne parmi nous.

Mes adversaires sont nombreux et divers. Les uns sont des antagonistes officiels, dont l'opinion est publiée par le *Moniteur*. Les autres sont des combattants anonymes, qui s'expriment par des *communiqués* (1) et par des brochures. Enfin, le chœur bruyant des journalistes libres-penseurs n'a pas cessé de faire entendre sa voix.

Un écrivain, en particulier, dans une brochure, cachant son nom, mais poussé par une main active et invisible, a accusé les Évêques de ne voir en tout ceci que ce qu'il appelle grossièrement *un intérêt de caste*, quand les Évêques ne réclament qu'au nom des convenances morales et de la religion. Il leur reproche encore de se placer au-dessus des lois, quand ils se plaignent précisément d'un Ministre qui se met lui-même à la place de la loi ; puis, par la plus étrange et ridicule confusion des choses, cet écrivain prétend me mettre en contradiction avec moi-même, parce que naguère j'ai demandé l'instruction solide des femmes, et qu'aujourd'hui je combats un déplorable moyen d'instruire les filles.

Enfin, M. le Ministre, et c'était son droit, s'est défendu lui-même dans une occasion solennelle, devant le conseil impérial de l'instruction publique.

Maintenant donc que la polémique me paraît avoir parcouru tous les divers aspects de la question, je voudrais résumer et relever le débat, le porter à sa véritable hauteur.

Débarrassons-le d'abord d'accusations peu sérieuses.

On a dit que j'attaquais le Gouvernement, l'Université, la liberté, la loi.

(1) Communiqués, imposés et redoublés : à *la France*, au *Journal de Paris*, à la *Gazette de France*, à *l'Union*, au *Journal des Villes et des Campagnes*, à *l'Univers*, à *l'Union de l'Ouest*, etc., etc.

Non, cela est évident, l'Empereur n'est pas responsable de toutes les circulaires de son ministre ; les ministres ne sont pas responsables de tous les actes de leur collègue ; l'Université n'est pas responsable de tous les écarts de son chef. Au bas de la circulaire du 30 octobre figure le nom seul, et, dans le texte de cette circulaire, on reconnaît la pensée seule de M. Duruy ; c'est à lui seul que je réponds.

Et loin d'attaquer la liberté et la loi, je réponds à un ministre qui a inventé, sans consulter la loi, un nouveau moyen de faire intervenir l'Etat contre la liberté.

Je n'attaque point, d'ailleurs ; je résiste, et je défends les intérêts sacrés qui me sont confiés. Seulement, à ceux qui prétendent que je parle trop tôt, je réponds que je n'aime pas à parler trop tard, quand le mal est fait ; et à ceux qui ajoutent que mes craintes dépassent le mal, je vais répondre en exposant une bonne fois, longuement, sans aucune restriction, toutes mes craintes et leurs irrécusables motifs.

Je vais donc répondre, à M. le Ministre d'abord, discuter sa défense, et montrer le véritable caractère de son entreprise.

Cela fait, j'irai plus au fond, et à ce qui est ici en définitive la vraie, la grande question. J'irai jusqu'aux dernières délicatesses du sujet, je parlerai de la femme chrétienne, de la femme française. Car c'est elle, la femme chrétienne et française, qui est ici en cause dans ce grave débat de l'enseignement des jeunes filles. La religion et le caractère national n'y peuvent être désintéressés. Il serait impossible de le croire.

Fénelon disait : « Outre le bien que font les femmes, quand « elles sont bien élevées, il faut considérer le mal qu'elles cau« sent dans le monde, quand elles manquent d'une éducation « qui leur inspire la vertu. » Fénelon croyait pouvoir ajouter : « Il est constant que la mauvaise éducation des femmes fait « plus de mal que celle des hommes. »

La vérité est que ce qui est en question ici, et, je le dirai, en

péril, c'est, dans le naufrage de tant de traditions vénérables, ce qui nous restait de plus précieux et de plus grand.

Le Christianisme a fait de grandes choses en ce monde. Il a mis la paix entre le ciel et la terre; il a mis la dignité et la fraternité entre les hommes; il a renouvelé la famille et la société; mais la plus étonnante de ses merveilles, celle qui a le plus puissamment contribué à la paix du foyer domestique et à l'honneur du monde, c'est l'éducation et la sanctification de la femme chrétienne. C'est ce reflet de dignité, de pureté, de modestie, d'honneur, qu'il a fait reluire sur son front.

Et voilà pourquoi, devant une tentative qui touche de si près à l'éducation des femmes, on s'est ému, en sens contraires, dans des espérances ou des craintes très-opposées. Et ni les Évêques, ni la presse tout entière, chrétienne et antichrétienne, n'ont parlé sans cause. Lorsque dans un grand pays, et à l'heure même où les plus hauts intérêts politiques se débattent, une question nouvelle attire tout à coup à elle, et à ce degré, l'attention publique, c'est qu'il en vaut la peine. Il ne s'agit donc pas ici de faire du bruit, et je ne puis prendre les choses par un tel côté. L'horizon d'un sujet si vaste élève nécessairement le regard, et demande qu'on en mesure la hauteur et l'étendue.

Certes, le spectacle des luttes politiques et sociales contemporaines, dans le monde entier, n'est pas fait pour consoler beaucoup. Du moins, nos regards attristés se reposaient avec tranquillité sur une autre partie de la scène qui nous entoure. On contemplait, descendant les marches du temple, fidèles à Dieu, étrangères à nos discordes, les mères, les épouses et les jeunes filles chrétiennes, celles que vous appelez la plus belle, et que je nomme la plus religieuse, la plus pure et la plus divine moitié du genre humain, ou, pour parler le langage militaire, la dernière réserve de la vertu parmi nous: réserve attaquée par tant d'ennemis, et entièrement formée à l'école de la foi.



Et maintenant, qu'est-ce que je vois ? Un ministre, dont je louerais volontiers le zèle et l'activité, mais qui, dans ce domaine pacifique et sacré de l'instruction de la jeunesse française, qui lui est abandonné, touche à tout, marche en tout sens, semant à la hâte des idées à peine méditées, marquées au coin de son mobile esprit, ce qui serait peu de chose, si elles n'étaient timbrées en même temps du cachet de son autorité officielle, de telle sorte que ses agitations deviennent des arrêtés, et que la France est inondée de ses caprices obligatoires : et voilà aujourd'hui ce ministre qui étend ses entreprises jusque sur les jeunes filles et qui imagine d'en réformer l'éducation.

Et je vois en même temps toute la presse incrédule applaudir et s'écrier : « Les jeunes filles vont enfin être affranchies du joug de la foi ! »

Et je sais en effet qu'il se fait près de nous de nombreux et persévérants efforts dans ce but ; et je vois que rien ne peut mieux servir la conspiration des libres-penseurs contre la jeunesse chrétienne que la nouvelle tentative de M. Duruy.

Et, dans cette situation des choses, vous ne voulez pas que les Evêques élèvent la voix ! Vous leur enjoignez de se taire, de fermer les yeux, d'étouffer en silence la surprise et la tristesse dont leur conscience est envahie. Et vous ne voyez pas qu'au fond c'est pour vous qu'ils parlent, c'est pour vous qu'ils veillent, ce sont vos familles, dont les joies ne sont pas pour eux, qu'ils défendent : Oui, nous élevons en ce moment la voix moins pour les autels que pour les foyers; nous nous épuisons en efforts ingrats, afin de conserver ou de préparer pour vous des compagnes meilleures que vous !...

Je montrerai dans cet écrit pourquoi et comment l'entreprise de M. Duruy, malgré toutes les atténuations et les habi-

lités de sa défense, a une portée et des conséquences qu'au nom de la religion et du caractère national nous devons repousser : et je ferai voir en même temps l'inanité de cette entreprise ; les obstacles invincibles contre lesquels cette tentative, et la conspiration des libres-penseurs viendront se briser en un mot, ce que sont les femmes chrétiennes et françaises, et ce qu'en dépit de tout elles resteront.

J'espère qu'après ces dernières paroles, pour tout esprit sincère et attentif, la vraie question sera posée, et peut-être même complétement éclairée.

On voudra bien remarquer encore que c'est ici une polémique où je n'attaque pas, mais où je défends, une controverse nullement dirigée contre un homme, mais contre des doctrines profondément menaçantes pour la religion : attaqué moi-même si vivement à cette occasion dans toute la presse, je ne suis sensible qu'aux intérêts de la grande cause que je soutiens; et si quelques-unes de mes paroles semblaient dépasser les nécessités de la défense, je le déclare à l'avance ce serait assurément contre toutes mes intentions.

LE VRAI CARACTÈRE

[D]E L'ENTREPRISE DE M. DURUY

DISCUSSION PRÉLIMINAIRE.

... commence, il le faut, par cette partie toute polémique ... la discussion. Mais, làmême, au milieu de ces inévitables ...roverses, la grande image de la femme chrétienne et fran...se, dont l'avenir se discute ici, ne cessera de planer sur le ...bat, pour en élever et en éclairer l'horizon.

Je dois avant tout rétablir le vrai caractère de l'entreprise ... M. Duruy, que toute sa défense a eu pour but de dissimuler ... de voiler.

A quoi se réduit la défense de M. Duruy, dans les *Commu...niqués*, dans l'*Exposé de la situation générale de l'Empire*, et ...ans son discours au *Conseil impérial* de l'instruction publi...ue ? Le voici :

M. Duruy, tout d'abord, amoindrit, tant qu'il peut, sa cir...ulaire, et la réduit presque à rien : ce qu'il veut faire est tout ce ...u'il y a de plus ordinaire, c'est « *la mesure la plus simple* (1), » dit-il ; il n'a rien fondé ; « *il s'est borné à émettre un vœu* (2), *un conseil* (3). » Et il ne comprend pas pourquoi on s'est tant ému.

M. Duruy essaie ensuite de se couvrir de l'autorité et de l'approbation du Corps législatif, et prétend n'avoir fait que *donner satisfaction à ses vœux* (4).

(1) Discours au Conseil impérial. *Bulletin de l'instruction publique*, t. VIII, p. 728.

(2) *Ibid.*

(3) *Ibid.*, p. 727.

(4) *Ibid.*, Circulaire. *Bulletin*, p. 468.

[redacted]

Il assure même que sa circulaire n'est que l'*interprétation et l'exécution* de la loi du 10 avril 1867 (1).

Il s'abrite aussi derrière des précédents : sa circulaire n'est pas autre chose que la *généralisation d'une forme d'enseignement déjà pratiqué* (2).

En définitive, qu'a-t-il fait ? Pas autre chose, selon lui, que de chercher, conformément à la loi du 15 mars 1850, à mettre la *liberté et la concurrence* (3) là où elles n'étaient pas.

Enfin, il déclare que nous avons calomnié l'Université (4).

Voilà bien, si je ne me trompe, toute la défense de M. le Ministre. Voyons ce qu'elle vaut.

I

Et d'abord est-il vrai que la circulaire, comme voudrait le faire entendre M. le Ministre, ait si peu de prétention ; que rien ne soit « *plus simple ;* » qu'il n'ait voulu rien instituer, rien fonder, mais simplement « émettre un vœu, un conseil ; » et qu'enfin les quatre-vingts Évêques qui ont réprouvé cette circulaire, aient eu tort de faire tant de bruit pour si peu de chose ?

Non, il n'en est pas ainsi ; et si M. Duruy, dans ses *communiqués*, dans son *exposé*, dans son *discours* au Conseil impérial, effrayé des soulèvements et des alarmes que sa circulaire a causés, essaie de la réduire à rien, « *à la plus simple des mesures,* » ce qu'il essaie est contre toute vérité, et il s'est chargé de se réfuter lui-même à l'avance, et radicalement.

La vérité est que son entreprise est d'une extrême gravité : et sa circulaire dit tout à cet égard. C'est là, dans cette *circulaire*, et non dans les *communiqués*, ni dans le *discours* au

(1) *Communiqué* du jeudi 5 déc.
(2) Discours au Conseil impérial. *Bulletin*, p. 728.
(3) *Communiqué* du 5 décembre.
(4) Discours au Conseil impérial. *Bulletin*, p. 729.

Conseil impérial, qu'on voit ce que M. le Ministre a voulu faire, et pourquoi nous avons réclamé. — Et c'est sur cette *circulaire*, sur ce document fondamental, que j'appelle précisément et constamment l'attention de mes lecteurs, dans toute cette discussion. Quiconque n'a pas lu la *circulaire* ne peut se faire une idée de la question (1).

Ce que M. le Ministre a voulu faire, c'est, dit la *circulaire* elle-même, non pas précisément la chose du monde « *la plus simple,* » mais *une chose considérable, une œuvre considérable* (2) ; et M. Duruy, certes, a eu bien raison de le dire, mais aujourd'hui il a tort de le nier. Oui, l'entreprise est immense, car, dit expressément M. Duruy dans sa *circulaire*, il ne s'agit de rien moins que de FONDER EN FRANCE L'ENSEIGNEMENT SECONDAIRE DES FILLES, QUI, A VRAI DIRE, N'EXISTE PAS (3).

Après cette étonnante déclaration, qui est aussi une très-étonnante accusation, M. Duruy donne ses preuves : « *Dans les pensionnats* de jeunes filles, dit-il, *l'enseignement ne dépasse guère la portée des études primaires* (4). »

Je ne parle plus, je l'ai déjà fait dans ma première Lettre, de l'incroyable injure adressée ici à tous les pères, à toutes les mères, à toutes les institutrices françaises, laïques ou religieuses, à toute la France enfin, dont toutes les jeunes filles, toutes les femmes sont déclarées par M. Duruy n'avoir pas et n'avoir jamais eu dans l'esprit, ni *instruction simple et forte*, ni rien qui dépasse guère *la portée de l'instruction primaire* (5). Je n'ai pas l'honneur de connaître les dames de Paris, qui, il y a peu de jours, dit-on, applaudissaient le nom de M. Duruy à la Sorbonne; mais on me permettra de les trouver singuliè-

(1) C'est pour cela que je l'imprime à la suite de cet écrit.

(2) Circulaire du 30 octobre. *Bulletin de l'Inst. publ.*, t. VIII, pages 472 et 475.

(3) *Ibid.*, page 472.

(4) *Ibid.*, page 473.

(5) *Ibid.*

[redacted]

rement modestes et leurs applaudissements bien désintéressés.

Quoi qu'il en soit, ce qui est manifeste, c'est que l'entreprise est en effet très-considérable;

Car il est question, ni plus ni moins, d'enseigner toutes les jeunes filles *de France de 14 à 18 ans* (1);

Il est question de faire servir à cet enseignement *tous les professeurs de l'Université* (2); et plus que cela même, comme nous le verrons bientôt;

Il est question d'y employer *trois ou quatre années, chacune de six ou sept mois d'études, avec une ou deux leçons par jour... on ne passerait d'un cours à l'autre qu'après un examen sérieux* (3);

Il est question de *sanctionner le cours complet par la délivrance de diplômes, décernés par le jury départemental ou académique* (4);

Il est question d'y consacrer non-seulement tout *le personnel*, mais aussi *tout le matériel des 80 lycées et des 260 colléges que possède la France* (5), lesquels prêteraient tout leur matériel scientifique et tout leur personnel professoral pour les nouveaux cours.

— Je pourrais bien ici rappeler à M. le Ministre, qui, pour une si grande œuvre, prétend ne pas prendre *un centime à l'Etat* (6), qu'une partie notable du budget universitaire est consacrée à ce matériel, et lui demander de quel droit il donne à cette partie du budget universitaire, à cet argent de l'État par conséquent, une destination que la loi ne lui donne pas. Mais passons sur ce petit détail.

Voilà donc ce que veut faire M. Duruy, et pour cette grande

(1) Circulaire. *Bulletin*, p. 474.
(2) *Ibid.*, p. 475.
(3) *Ibid.*, p. 474.
(4) *Ibid.*
(5) *Ibid.*, p. 375-376.
(6) *Communiqué* au journal *la France*, 2 décembre 1867.

œuvre, dil-il, « *nos trois mille professeurs sont tout prêts* (1). » C'est le dernier mot de sa circulaire.

Il est en outre question de placer ces nouveaux cours *sous le patronage, le contrôle, et la direction des autorités municipales des* 80 *villes qui ont un lycée, et des* 260 *villes qui possèdent un collége* (2).

Et en tout cela il s'agit non-seulement des jeunes filles *riches ou aisées*, mais encore des *jeunes filles pauvres*, pour lesquelles *on créerait des bourses* (3).

Certes, après de telles déclarations, il est vraiment par trop étrange de prétendre qu'il ne s'agit ici que de « *la mesure* « *la plus simple.* »

Mais, je l'ose dire, l'entreprise est bien plus grande et plus extraordinaire encore, si on considère le but que l'on se propose et que l'on avoue.

Car il s'agit de faire, pour toutes les jeunes filles françaises de 14 à 18 ans, ce que ni leurs pères, ni leurs mères, ni les institutrices choisies par leurs pères et par leurs mères, ni *l'enseignement religieux*, n'ont pu et ne peuvent faire, à savoir, *leur apprendre à gouverner leur esprit*, et à *fortifier leur jugement ;* il s'agit de leur donner *cette instruction forte et simple qu'on ne trouve que bien rarement en France ;* il s'agit d'offrir enfin *l'appui d'un sens droit à leur sentiment religieux, et l'obstacle d'une raison éclairée aux entraînements de leur imagination*, et par là, de préparer leur vie entière d'épouses et de mères, *et de les mettre en état de porter avec un autre le poids des devoirs et des responsabilités de la vie* (4).

Si on regarde de près à ces paroles, on s'étonnera que M. Du-

(1) Circulaire. *Bulletin*, p. 476.
(2) Circulaire. *Bulletin*, p. 475 et 476.
(3) *Ibid.*, p. 475.
(4) *Ibid.*, p. 472, 473.

[redacted]

ruy ait osé dire devant le Conseil impérial de l'instruction publique : « La circulaire a bien soin d'indiquer, qu'il ne s'agit « plus de faire l'éducation proprement dite de la jeune fille. » Et qu'est-ce donc que vous venez d'indiquer, de formuler, si ce n'est l'éducation même, la plus haute éducation de l'âme et de la vie pour la jeune fille !

Et n'est-ce pas vous qui, dans une autre circulaire du 23 janvier 1865, expliquant la différence qu'il y a, selon vous, entre les cours d'enseignement secondaire et les cours d'enseignement supérieur, disiez : « Les uns (les cours d'enseignement secondaire), SONT ESSENTIELLEMENT D'ÉDUCATION. »

Mais si ces cours sont ESSENTIELLEMENT D'ÉDUCATION, comment avez-vous pu dire au *Conseil* impérial : QU'IL NE S'AGIT PLUS ICI D'ÉDUCATION ?

Quoi qu'il en soit d'une si évidente contradiction (1), je le répète, s'il y eut jamais une entreprise étonnante, immense, c'est bien celle-ci, et il est absolument impossible de dissimuler à cet égard.

Il n'y a pas de *communiqués*, pas d'habiletés, pas d'*exposés*, pas de *discours* au Conseil impérial, pas de puissance humaine qui puisse nous tromper ici, changer le sens des mots et des choses, abuser de la légèreté des esprits, et faire illusion à qui que ce soit

Vous avez parlé français, nous entendons le français.

Je comprends que vous teniez à ce qu'on ne voie pas le vrai caractère, la portée et les conséquences de votre œuvre, et que vous sentiez le besoin de la réduire dans vos explications à « la mesure la plus simple ; » mais en soi, telle que l'expose

(1) Cependant on aurait tort ici de trop s'étonner : un ministre qui fait tant de circulaires peut bien oublier dans l'une ce qu'il a écrit dans l'autre. D'ailleurs, il faut le reconnaître, M. Duruy ne semble pas se rendre plus compte de ce qu'est l'éducation, que de ce qu'il faut pour *mettre une jeune* fille ou une jeune femme *en état de porter avec un autre le poids des devoirs et des responsabilités de la vie.*

votre circulaire, et telle que vous la voulez, votre œuvre est inouïe : elle l'est dans l'énoncé, dans le fond, dans le but, dans les détails, dans toute la nature des choses, et elle le sera bien plus encore dans l'exécution, si on ne vous arrête pas ; car, au fond, ce dont il s'agit et ce que vous voulez, c'est, par l'enseignement que vous *fondez*, *révolutionner* l'éducation des jeunes filles en France.

Et ne venez pas nous dire que si c'est une entreprise immense que vous avez voulu faire, elle est simple du moins dans ses moyens ; car, je vous le prouverai bientôt, ce sont précisément les moyens eux-mêmes qui sont ici ce qu'il y a de plus déplorable. Mais poursuivons.

II

Ce qui est plus extraordinaire et plus impossible encore, c'est de vouloir mettre cette tentative contre l'éducation des jeunes françaises, sur le compte du Corps législatif. — Ceci est tout à fait inconcevable.

Que M. le Ministre de l'instruction publique ait imaginé son entreprise, je le conçois ; une telle conception est bien dans le génie et dans les goûts de M. Duruy.

Mais ce que je ne conçois pas, c'est qu'il invoque ici l'autorité du Corps législatif, et prétende que lui, Ministre, a fait sa circulaire pour répondre aux vœux du Corps législatif.

La première fois que M. Duruy mit au jour cette prétention, j'ai été tout d'abord droit au *Moniteur ;* j'ai lu et relu la discussion du 2 mars 1867 à laquelle il renvoie. — Mais qu'y ai-je trouvé ?

Que non-seulement aucun vœu n'avait été formé par le Corps législatif, sur la question de confier aux professeurs de l'Université l'enseignement des jeunes filles françaises.

[redacted]

Mais que le Corps législatif avait formulé des vœux et même pris sur l'enseignement des filles une résolution absolument contraires à tout ce qu'allègue aujourd'hui M. Duruy.

Sans doute, MM. Carnot, Jules Simon, Pelletan, Havin. Guéroult, répondant d'avance aux vœux de M. Duruy, avaient présenté, sur l'enseignement des filles, un amendement au Corps législatif; mais le Corps législatif déclara formellement que les vœux de M. Duruy et l'amendement de ces Messieurs ne répondaient à *aucun véritable besoin*, et que ce qu'on proposait de faire était tout à fait inutile.

Et à toutes les assertions de M. Duruy furent donnés par anticipation les plus formels démentis.

Voici l'amendement de ces Messieurs :

Art. 11. — « Dans toutes les communes *pourvues d'un lycée impérial* il y aura une école supérieure pour les filles. »

Eh bien, voilà précisément ce dont le Corps législatif n'a pas voulu. Il a repoussé cet amendement.

Écoutons les paroles du rapporteur de la Commission au Corps législatif :

« La création d'une école supérieure de filles dans les com- « munes pourvues d'un lycée impérial, » c'est-à-dire dans les villes les plus importantes, « ne saurait être considérée comme « la satisfaction d'un véritable besoin public. Presque toutes les « villes ont des établissements libres où les parents qui en ont « les moyens peuvent donner à leurs filles une instruction « élevée. Ils n'ont, pour ainsi dire, que l'embarras du choix.

« En conséquence, la Commission n'admet pas le principe de l'amendement, et n'a pas à s'en occuper (1). »

M. Duruy n'en prétend pas moins *qu'il répond aux vœux exprimés au Corps législatif*.

Et j'admire le courage vraiment singulier avec lequel il

(1) Rapport fait au nom de la Commission chargée d'examiner le projet de loi relatif à l'enseignement primaire, p. 39.

affronte tous les démentis que le Corps législatif lui avait à l'avance infligés.

Ainsi, dans l'*exposé* de la situation générale de l'Empire. M. Duruy affirme *que ces réclamations*, celles de MM. Havin, Guéroult, etc., *témoignent à la fois de l'existence du mal et du besoin qu'on éprouve d'y remédier.*

Et le Corps législatif lui répond que le mal n'existe point, et qu'il n'y a *aucun véritable besoin* à satisfaire.

M. Duruy affirme que l'*enseignement secondaire des filles en France n'existe pas ;*

Et la Commission du Corps législatif lui répond : que l'enseignement secondaire des filles en France est florissant; qu'il y a chez nous une multitude d'établissements pour l'enseignement des filles, où on trouve UNE INSTRUCTION ÉLEVÉE, et parmi lesquels les PARENTS N'ONT QUE L'EMBARRAS DU CHOIX.

Enfin, la Commission du Corps législatif, jugeant comme ils le méritaient les vœux de MM. Carnot, Pelletan, Jules Simon, Havin, Guéroult, etc., que rappelle aujourd'hui et invoque en sa faveur M. Duruy, ne daigna pas même *s'en occuper.*

Et cela, non pas seulement, comme M. Duruy l'a dit au Conseil impérial, « parce qu'ils ne rentraient pas dans le cadre de « la loi; parce que la loi était d'*ordre primaire*, et que l'amen- « dement avait pour objet l'*enseignement secondaire;* » mais parce que la Commission n'en admettait pas LE PRINCIPE.

« *La Commission n'admet pas* LE PRINCIPE *de l'amende-* « *ment, et n'a pas à s'en occuper.* » Telle fut la déclaration catégorique de la Commission du Corps législatif.

Tout cela, M. Duruy, dans ses *communiqués*, dans son *exposé*, dans son *discours*, se garde bien d'en parler; et il affirme que l'idée de la circulaire *avait été indiquée au Corps législatif et accueillie par lui avec bienveillance.*

Mais en vérité, j'ai le droit de le dire : on n'agit pas ainsi. De telles choses ne peuvent passer. Et pour moi, je me mets

[redacted]

ici en travers, et tont homme de bonne foi s'y mettra avec moi.

Quoi ! vous osez dire que le Corps législatif a accueilli vos vœux avec bienveillance, quand il a déclaré formellement :

Qu'*il n'admettait pas le principe de l'amendement et n'avait point à s'en occuper;*

Parce qu'il n'y a *aucun véritable besoin à satisfaire;*

Parce que les parents peuvent trouver partout pour leurs filles, dans d'excellentes institutions, *une instruction élevée;*

Parce qu'ils n'ont à cet égard que l'EMBARRAS DU CHOIX.

Certes, j'aurais cru qu'il était impossible de se faire illusion jusqu'à pouvoir contredire aussi carrément la vérité, en chose aussi sérieuse.

Et M. Duruy n'en répète pas moins au Conseil impérial ces incroyables paroles : « La circulaire a *écrit* le 30 octobre ce « qui avait été *dit* le 2 mars, au Corps législatif. »

III

Quel est le malheur, et qu'il me permette de le lui dire, le tort très-grave de M. le Ministre de l'instruction publique ? C'est de s'être donné en tout ceci des alliés qui ne devaient pas être les siens, des précurseurs et des défenseurs déplorables. Au Corps législatif on vient de les voir ; dans la presse, on les entendra tout à l'heure.

Au Corps législatif, MM. Carnot, Jules Simon, Pelletan, Havin, Guéroult, voilà les hommes à la suite desquels marche M. Duruy, et dont il exauce en ce moment les vœux, en dépit du Corps législatif.

Que dis-je ? les vœux de ces Messieurs, il les a même dépassés, car ce que ces Messieurs ne demandaient que pour 80 villes de France, M. Duruy, par sa circulaire, veut l'établir

dans 340; et MM. Carnot et Jules Simon qui sont ici évidemment l'âme, et, si je puis le dire, les chefs de file de toute l'entreprise, doivent être contents l'un du ministre qui lui a succédé, l'autre du ministre auquel il succédera peut-être.

L'histoire de tout ceci, quoique dérobée aux regards, est curieuse à étudier : voici ce qui en apparaît.

Un article de M. Jules Simon, dans la *Revue des Deux Mondes* (1), avait précédé et préparé toutes les entreprises de M. Duruy : sur l'éducation, sur la gratuité et l'obligation absolue dans l'enseignement primaire, et aujourd'hui sur l'éducation secondaire des filles. On peut dire que dans cet article M. Simon a écrit pour M. Duruy l'*Exposé des motifs* de son entreprise. Il nous en fait du moins apprécier le caractère et la portée.

C'est dans cet article que M. Jules Simon, signalant ce qu'il appelle « un désaccord entre l'opinion des femmes et celle des « hommes, » en matière de religion, appelait de ses vœux un enseignement qui fît cesser ce désaccord. Et comment cela ? Le voici :

« Il importe beaucoup au clergé, disait-il, de faire élever les « femmes dans des sentiments de ferveur religieuse, car ce « sont elles qui donnent la première éducation à leurs enfants. » De là l'influence religieuse des femmes, sur laquelle M. Simon ajoutait ceci :

« Plus cette influence ainsi exercée semble précieuse aux « chrétiens fidèles, plus elle doit déplaire à ceux qui, n'ayant « pas la même foi, redoutent comme *une cause de perturba-* « *tion pour la famille, la différence profonde des doctrines du* « *mari et des croyances de la femme.* »

On le voit : c'est mot pour mot la thèse aujourd'hui soutenue par les journaux libres-penseurs, et défenseurs de

(1) *Revue des Deux Mondes*. 15 août 1864.

M. Duruy, et comme le mot d'ordre donné sur toute la ligne.

Lorsque, en 1866, M. Duruy présenta son projet de loi sur l'enseignement primaire, l'occasion parut excellente à ces Messieurs pour faire un pas dans cette voie, et de là les amendements qu'ils présentèrent et dont nous avons parlé.

Et déjà, à la fin de la session de l'année précédente, M. Jules Simon, tenant à la main le projet de loi de M. Duruy, et le montrant à la Chambre, sembla s'écrier : « Enfin, je le tiens (1)! »

Mais il ne tenait pas tout : sur l'enseignement secondaire des filles, le bon sens et la droiture du Corps législatif ne se laissèrent point tromper : les vœux et les amendements de ces Messieurs furent repoussés : on ne daigna pas même « s'en « occuper. »

Mais ces Messieurs ne se tinrent pas pour battus; et c'est alors que, j'allais dire de concert avec eux, M. Duruy chercha à enlever par surprise je ne sais quel semblant d'approbation subreptice, qui lui permît de dire un jour que le Corps législatif secondait ses vœux, à l'heure même qu'il ne leur infligeait que des démentis.

Mais ce qui est curieux à observer, et ce qu'on voit très-clairement, c'est que M. Duruy n'osa pas même exprimer sa pensée devant le Corps législatif.

Et s'il l'avait fait, s'il était venu dire là, comme aujourd'hui, qu'il s'agissait de donner à élever *aux trois mille professeurs de l'Université toutes les jeunes filles françaises de 14 à 18 ans;*

Qu'ainsi il allait FONDER *en France l'enseignement secondaire des filles, qui n'y existe pas;* — et que, par suite, l'éducation des filles désormais passerait des mains des femmes aux mains des hommes : — avec tous les détails des mairies, des comices agricoles et de la Sorbonne; — et en posant l'étrange

(1) Discours de M. J. Simon. *Moniteur* du 22 juin 1866.

principe, que les *sœurs devaient avoir les mêmes maîtres qu* *les frères ;* en un mot, si M. Duruy avait osé, le 2 mars, dé rouler son plan devant le Corps législatif, j'affirme que le rire e l'indignation se seraient partagé les sentiments et les émotion de l'assemblée.

La vérité est, Monsieur le Ministre, que le Corps législatif réprouvé profondément par avance toute votre entreprise, e que les murmures d'adhésions semés dans le *Moniteur*, dor vous vous targuez, ne tombent en rien sur ce que vous faite en ce moment, — de ceci, vous n'avez pas osé dire un mo au Corps législatif qui n'en voulait pas, — mais uniquemer sur l'éloquence inattendue et vraiment singulière avec laquell vous avez exprimé vos craintes de voir créer des lycées d filles.

Sauf ce qui concerne cette grande exclamation; « L'IDÉE D SÉPARER UNE FILLE DE SA MÈRE M'ÉPOUVANTE ! » je ne vois, re lativement à ce que vous faites aujourd'hui, aucune trace, dar le *Moniteur*, de ces adhésions dont vous voudriez vous prévaloir

Ce que vous aviez dit jusque-là dans votre discours était peu clair, que M. Jules Simon, qui vous succéda à la tribune déclara ne pas vous avoir compris. Ce fut alors que de votr banc, M. Jules Simon étant à la tribune, vous avez prononc les autres paroles rappelées par vous au Conseil impérial e que le procès-verbal officiel accompagne de ces mots : « Ce paroles obtinrent l'assentiment de la Chambre. » — Eh bien je cherche en vain dans le *Moniteur* les traces de cet assenti ment ; je n'en trouve aucune, absolument aucune. Le *Moniteur* qui n'a pas coutume de supprimer les assentiments donné par la Chambre aux paroles des Ministres, ne contient ici aucun marque quelconque d'assentiment et d'approbation !

Je me trompe : le *Moniteur* relate un assentiment, non pa de la Chambre, mais de M. Jules Simon, ce qui n'est pas tou à fait la même chose. « Je remercie beaucoup M. le Ministr

« des explications qu'il vient de nous donner, » vous répondit M. Jules Simon, qui seul triomphait ici, « nous ne différons « *que sur un point :* M. le Ministre *est d'accord avec moi* sur « ce qui est à souhaiter, *mais il l'ajourne*, et je le réclame. Voilà « toute la différence. »

Ces paroles de M. Jules Simon ne furent pas plus applaudies par le Corps législatif que celles de M. Duruy.

Mais n'importe, M. Jules Simon a lieu d'être content; car ce *qu'il réclamait*, et dont ne voulait pas le Corps législatif, M. Duruy *ne l'ajourne plus*, il le fait aujourd'hui malgré le Corps législatif : ce dont M. Jules Simon trouvait que M. Duruy ne *parlait pas assez clairement*, et que le ministre *ajournait* par conscience de son profond dissentiment avec le Corps législatif, aujourd'hui M. Duruy l'institue.

Soit ; vous avez trouvé un moyen légitime ou non d'échapper au Corps législatif; mais du moins ne venez pas nous parler des vœux du Corps législatif, des sentiments, des approbations du Corps législatif; car d'assentiments et d'approbations à ce que vous faites aujourd'hui, il n'y en a point eu; il y a eu juste le contraire.

IV

C'est ici que je rencontre encore une nouvelle et bien surprenante prétention de M. Duruy : à savoir, que sa circulaire n'est pas autre chose que « *l'interprétation et l'exécution de la loi d'avril* 1867 (1), » que « *le complément naturel des instructions nécessaires pour l'exécution de cette loi* (2). »

On tombe ici de surprise en surprise.

(1) *Communiqués* du 5 décembre 1867.
(2) Circulaire. *Bulletin*, t. VIII, p. 469.



[redacted]

Quoi ! vous nous disiez tout à l'heure que la raison qui fit rejeter par la Commission du Corps législatif l'amendement de MM. Carnot, Pelletan, Jules Simon, etc., c'est que la loi était *d'ordre primaire*, et que l'amendement avait trait à *l'enseignement secondaire*, et vous venez nous dire maintenant qu'en *fondant* sur toute l'étendue de la France l'enseignement *secondaire* des filles — qui, selon vous, n'existe pas, mais que le Corps législatif n'a pas voulu fonder, parce que, selon lui, il existe, — vous ne faites qu'exécuter, d'accord avec les vœux du Corps législatif, une loi *d'ordre primaire !*

En vérité, de telles contradictions passent les bornes.

Faut-il donc, à un ministre de l'instruction publique, dire que *l'instruction primaire* est une chose, et *l'instruction secondaire* une autre chose, et qu'une loi sur *l'instruction primaire* des filles, quelle qu'elle soit, ne peut pas donner à un ministre le droit de FONDER, de son autorité privée, l'enseignement *secondaire* des filles?

Et la *connexité*, comme vous dites, *des deux intérêts*, ne suffira jamais pour vous autoriser à mettre, de votre chef, dans la loi ce que le législateur n'y a point mis, et n'a pas voulu y mettre.

Prétendre interpréter et exécuter une loi sur l'*instruction primaire*, en instituant et *fondant* une vaste organisation *d'enseignement secondaire*, — qui destine à toutes les jeunes filles d'une grande nation *les trois mille professeurs* que la loi donne aux jeunes gens ; — qui autorise, dans toute la France, des associations libres à instituer des professeurs de demoiselles — qui met ainsi l'éducation *secondaire* des jeunes filles françaises de *quatorze à dix-huit ans* aux mains des hommes : — appeler cela une *simple interprétation et exécution* de la loi sur l'enseignement *primaire*, c'est cacher, sous le plus étrange abus du langage, l'empiétement le plus extraordinaire et le plus audacieux d'un ministre sur le pouvoir législatif.

[redacted]

V

Vainement M. le Ministre cherche-t-il encore à justifier cette énormité, cette révolution profonde dans l'enseignement des jeunes filles, par des précédents, déclarant devant le Conseil impérial de l'instruction publique, avec une aisance que j'admire, que ce qu'il fait là n'est que « la généralisation d'un enseignement déjà pratiqué. »

Mais quelle est donc la valeur de ces précédents ? C'est ce qu'il importe de savoir. Et n'y a-t-il pas ici d'autres précédents, et d'une tout autre autorité, qui attaquent tout le système de M. Duruy, et que M. le Ministre n'aurait pas dû passer sous silence devant le Conseil impérial?

Et d'abord, n'est-il pas évident que les précédents invoqués par M. Duruy, et que j'ai signalés moi-même dès l'origine de cette discussion, admis à titre exceptionnel et environnés des précautions nécessaires, ne prouvent rien en faveur de la tentative générale, permanente, extraordinaire, que nous combattons?

En ce qui concerne les professeurs hommes admis dans les pensionnats, j'ai montré les différences profondes et essentielles, qui existent entre des cours publics faits dans une mairie ou tout autre lieu public par des professeurs libres, et des cours privés faits par des professeurs qu'a choisis et appelés la Supérieure ou la Directrice expérimentée d'une institution.

Je disais : « La Supérieure du pensionnat choisit le professeur ; et, maîtresse chez elle, elle fait aussi le choix des livres et fixe les programmes ; elle suit et surveille avec une vigilance éclairée tout l'enseignement.

« Ce professeur, elle le prend parmi ceux qu'une réputation particulière de gravité dans la vie, de sûreté dans les croyances, lui désigne. Et comme c'est elle qui le choisit, elle peut, quand elle veut, le remplacer.

« Un homme qui, dans ces conditions et sous cette surveillance sévère, donne des leçons dans une maison chrétienne, laïque ou non, sent, lorsqu'il en franchit le seuil, un respect, une réserve que ne peut avoir au même degré l'homme des cours publics.

« Il ne choisit pas, mais on lui donne, et il reçoit les livres et les programmes : il enseigne ce pour quoi on l'appelle, non ce qui lui plaît. La Maîtresse est là, assidue, attentive, plus compétente ici évidemment, avec son expérience, que beaucoup de mères, et plus apte à juger du résultat, non-seulement d'une leçon en particulier, mais de l'ensemble et de l'esprit général d'un enseignement. »

J'ajoutais que, « dans de telles conditions, des sujets d'enseignement, qui ont été abordés par des professeurs devant des jeunes femmes et des jeunes filles, dans certaines conférences publiques, ne l'eussent pas été. » — A tout cela, les *communiqués* n'ont rien répondu et ne pouvaient rien répondre.

Et quant aux cours faits à Paris en faveur des jeunes aspirantes au brevet de capacité, parmi lesquelles se rencontrent quelques jeunes filles qui ne pensent pas à devenir institutrices, comment M. Duruy peut-il espérer ici nous faire illusion ? Outre qu'il s'agit là encore évidemment, pour la masse de ces jeunes filles, d'une carrière spéciale, exigeant une préparation spéciale, je le lui demande : qui les fait venir à l'hôtel de ville et à la mairie du 4e arrondissement, ces jeunes filles, si ce n'est vous, et le brevet que vous exigez d'elles, et les examens que vous leur imposez ?

Et quant aux deux ecclésiastiques dont un de vos *communiqués* cherche à vous couvrir, et qui se trouvent chargés de la partie religieuse de ces cours, ils y sont, parce que l'enseigne-

ment de la religion fait encore partie de votre programme, et ce qu'ils font là, pour préparer ces jeunes filles à leur examen, n'est pas autre chose, au fond, que le catéchisme. Comparer ce qui se fait ainsi, par nécessité de position et par votre ordre, avec les cours publics que votre circulaire institue pour toutes les jeunes filles de 14 à 18 ans, et veut confier *aux professeurs des lycées*, que dis-je ? à toutes les associations libres qui pourront se former, en vérité, ce n'est pas être assez sérieux.

Mais sur ces précédents et en particulier sur la question des professeurs hommes, il y a d'autres observations plus importantes encore à vous faire, et d'autres précédents à rappeler.

Avez-vous donc oublié qu'en 1851 le Conseil supérieur de l'instruction publique, que vous présidez aujourd'hui, s'est gravement ému, inquiété même des précédents que vous invoquez, et que la pensée qui domina alors dans le Conseil fut de supprimer complétement, sans même faire d'exception pour les maîtres d'agrément, l'entrée des professeurs hommes dans les pensionnats de jeunes filles, c'est-à-dire juste l'état de choses que vous prétendez généraliser aujourd'hui?

Et certes, ce n'était pas sans les plus sérieux motifs que le Conseil supérieur voulait en agir ainsi. Et un de vos plus ardents défenseurs d'aujourd'hui, un journal universitaire, *la Revue de l'Instruction publique*, développait alors avec éloquence, à l'appui de la pensée du Conseil supérieur, et contre vous, les graves raisons que voici, et d'autres encore :

« Il y a certainement quelque danger, disait cette *Revue*, à « ce qu'un professeur, surtout s'il est jeune, élégant, disert, « doué d'une parole imagée et émouvante, parle périodique- « ment au milieu d'une classe de jeunes filles, à l'âge surtout « où elles deviennent nubiles. » Voilà ce que disaient alors ceux qui vous défendent aujourd'hui.

Parmi les précédents sur lesquels vous vous appuyez, vous en oubliez encore un autre : c'est que quatre ans déjà auparavant, au sein du Conseil général de la Seine, le Préfet d'alors, M. de Rambuteau, avait parlé des craintes inspirées par cette déplorable manie de faire enseigner les jeunes filles par les hommes, c'est-à-dire précisément ce que vous voulez, Monsieur le Ministre, étendre aujourd'hui à toute la France.

Et, dès lors, le journal universitaire que je viens de citer, approuvait M. de Rambuteau, comme en 1851 il approuvait le Conseil supérieur : « Voilà, concluait-il, les dangers de l'état « actuel ; ils sont nombreux, ils sont graves ; ils avaient déjà « été signalés, il y a quatre ans, par M. de Rambuteau ; « et nous avons, alors comme aujourd'hui, approuvé ces « craintes. »

Mais quoi ? En remontant encore plus haut à la recherche des précédents nécessaires, vous auriez pu lire et communiquer au Conseil impérial l'art. 45 de l'arrêté du préfet de la Seine, en date du 30 octobre 1821 ; vous y auriez vu des dispositions provenant de craintes semblables à celles que vous nous reprochez ; cet article est ainsi formulé :

« Les dames inspectrices inviteront les maîtresses de maison « à ne se servir, autant que possible, pour l'éducation que « d'institutrices, et A NE POINT ADMETTRE D'HOMMES *dans leurs* « *établissements pour enseigner les jeunes personnes ;* à n'em- « ployer, s'il se peut, que des professeurs ou des artistes du « même sexe qu'elles ; les dames inspectrices feront connaître « à M. le Préfet les maîtresses d'établissement qui se confor- « meront à cette importante disposition. »

Il est encore ici un autre précédent que M. Duruy ne devait pas ignorer, c'est que le fondateur des maisons de la Légion d'honneur, l'Empereur Napoléon I[er], était si opposé aux professeurs hommes, que dans ses règlements pour la maison

d'Ecouen, il défend absolument qu'aucun homme ne soit reçu dans la maison ; il n'y veut pas même de *jardinier*, et dit expressément qu'on n'y emploiera que des jardinières, et il va même jusqu'à défendre à la Directrice de recevoir jamais elle-même aucun homme dans la maison, si ce n'est au parloir.

Depuis quinze ans, il est vrai, la manie qui nous préoccupe a fait du progrès; mais ce progrès a-t-il toujours été favorable à la gravité des mœurs, conforme à la prudence et aux vœux réels des familles? Je suis loin de le croire. La mode excitée par des journaux, *spécialement créés pour achalander les cours libres*, — j'en ai un sous les yeux, — n'est-elle pour rien dans leur propagation? Et quant aux professeurs hommes introduits dans les institutions de jeunes filles, la rivalité des *prospectus*, — tels que ceux que j'ai sous les yeux encore, — étalant à l'envi les noms des professeurs célèbres, a-t-elle pas servi à précipiter les maisons d'éducation, contre le gré des plus sages institutrices et des mères prévoyantes, dans une voie dont l'autorité du Conseil supérieur de l'instruction publique en 1851, et M. de Rambuteau dès 1845, 1846 et 1847, et le préfet de la Seine en 1821, et l'Empereur en 1805, signalaient le danger,

Jusqu'où même n'est-on pas allé? Une grande institution de Paris avait jusqu'à seize professeurs hommes : on ne voyait que des hommes dans cette maison, surveillés le moins mal possible par de jeunes sous-maîtresses, et je sais une de ces maisons entre autres où le professeur de gymnastique des demoiselles était un jeune sapeur-pompier.

Je parlais tout à l'heure d'un journal fondé pour achalander les cours. Et pourtant, le professeur qui rédigeait ce journal, quel langage parfois tenait-il aux jeunes filles! Qu'on en juge.

Pendant les vacances, il instituait là, dans son journal, avec ses jeunes élèves, des dialogues, et leur demandait de lui répondre par écrit, avec l'approbation de leurs mères toutefois.

Dans l'un de ces dialogues, il était question du séjour de Paris, l'été. « *A Paris, l'été, fi donc!* se faisait-il dire par ses jeunes interlocutrices; on n'y laisse que du *bitume*, que des *cochers de fiacre* et des *faiseurs de feuilletons!* » — « Eh bien! répliquait le professeur, « lisez, mes demoiselles, ce que vous ré-« pond, non pas un cocher mais un feuilletoniste qui signe « J. J., ces deux lettres initiales ne veulent pas dire Jean-« Jacques (Rousseau), mais Jules Janin. Vous avez admiré « l'*âme sympathique* et l'expression éloquente *de l'un*, écoutez « l'*esprit piquant* et le style facile *de l'autre.* » Ces jeunes filles, placées ainsi par leur grave professeur entre ces deux admirations, l'une pour Jean-Jacques, l'autre pour M. Jules Janin, n'avaient que l'embarras du choix. Mais qu'en diront les hommes de sens (1)?

Tels étaient les vrais précédents : à défaut de M. le Ministre, j'ai dû les rappeler, car ils sont un élément nécessaire du débat. Je conçois toutefois que M. le Ministre n'en ait pas

(1) Et que diront-ils aussi des détails que voici, et des gracieusetés que ce professeur écrivait encore à ces jeunes filles : « Nous voyons bien que votre « esprit s'anime et pétille de grâce et de finesse, quand vous êtes paresseuses... « En rentrant au bercail... conservez cette vivacité, cet entraînement, cette « pénétration que vous portez à vos plaisirs, à vos jeux, à votre conversa-« tion; nous *vous aimons ainsi*, *nous*, et si ce n'était pas *notre obéissance* « *aveugle* aux choses établies *de par l'usage*, nous voudrions causer instruc-« tion avec vous en *chevauchant*, en allant par monts et par vaux; ce serait « là un enseignement à la manière des *péripatéticiens*, ces philosophes grecs « qui se connaissaient mieux que nous à élever la jeunesse... En pleine cam-« pagne, au milieu d'une vaste forêt, nous respirerions à notre aise... Dans « nos *conférences ambulantes*, *nous nous connaîtrions mieux*, *nous nous* « *aimerions mieux*, nous fourmerions une famille... le professeur ne serait « plus qu'un ami qui s'identifierait avec vos goûts, vos pensées, vos désirs, « vos idées; quand vous ririez, il rirait; quand vous chanteriez, il chante-« rait... Que dites-vous de ce projet? Vous sourit-il? Voulez-vous que nous « le mettions à exécution?... »

Je ne sais si beaucoup de mères seront charmées qu'on adresse de telles paroles à leurs filles, et à elles-mêmes; mais, ce que je sais bien, c'est que je plaindrais les pauvres enfants, dont l'éducation serait confiée à de tels professeurs, et, faut-il l'ajouter? à de telles mères.

[redacted]

dit un mot, au Conseil impérial, comme il a passé sous si-lence le rapport de la Commission du Corps législatif (1).

Resterait à discuter les tristes accessoires que j'ai signalés dans la circulaire de M. Duruy, à côté de l'inconvenance fondamentale du principe : les salles de mairie et de la Sorbonne, choisies comme théâtre de ces cours publics pour les jeunes filles ; et les distributions de prix à ces mêmes jeunes filles aux comices agricoles, et aux expositions industrielles. Je persiste à redire ce que j'ai dit, et je maintiens, quant à moi, qu'il n'y a pas ici d'atténuation possible.

(1) Tous les yeux n'étaient pas fermés sur ces progrès d'un mode d'enseignement, dont les dangers, au dire même des défenseurs actuels de M. Duruy, étaient si graves, et avaient été signalés de si haut. J'ai sous les yeux un ouvrage remarquable intitulé : *De l'éducation des femmes*, et publié il y a deux ans par un homme compétent sans aucun doute, qui depuis plus de vingt années est l'aumônier d'une importante maison d'éducation. L'auteur, M. l'abbé Balme-Frézol, dans un chapitre spécial, ayant pour titre : *Les professeurs hommes*, traite à fond la question qui nous occupe, et démontre avec évidence les graves inconvénients du système des professeurs hommes, au point de vue de l'instruction comme de l'éducation, des convenances morales les plus hautes comme de la foi religieuse. J'ai retrouvé là tous les arguments que j'ai développés moi-même, tant ils sont dans la réalité et dans la raison des choses ; et par les détails précis, positifs, pris sur le fait, où entre l'auteur, il a ajouté à ma conviction.

VI

Arrivons à la question de liberté et de concurrence. C'est ici que les *Communiqués*, que l'*Exposé* dans le *Livre bleu*, que le rapport au *Conseil impérial*, triomphent. Nous, Évêques, nous sommes les défenseurs du monopole, et les apôtres de l'ignorance. M. Duruy est le partisan de la liberté, de la lumière, le promoteur de la concurrence et du progrès !

Non ! ici encore, je ne puis vous laisser passer.

Quoi ! la liberté et la concurrence ! Mais c'est nous qui la défendons contre vous, et c'est vous qui la tuez !

Vous vous vantez de mettre la liberté et la concurrence là où elle n'existe pas : je vous réponds, moi, qu'elle existe là où vous prétendez la mettre, et où vous voulez l'anéantir.

Oui, la concurrence existe et a toujours existé entre les innombrables institutrices des jeunes filles, entre les institutrices laïques et les institutrices religieuses. Et j'affirme qu'elle a toujours été là bien plus libre, bien plus sûre, bien plus complète qu'entre les instituteurs des garçons.

Mais qu'entendez-vous donc par liberté et par concurrence ? Si je vous ai bien compris, c'est la concurrence de l'État que vous voudriez introduire ici, pour créer la liberté ! Mais c'est comme si votre collègue, M. le Ministre du commerce, disait que, dans le commerce et l'industrie, la concurrence et la liberté n'existent pas en France, parce que l'État ne s'est pas encore avisé de se faire marchand et industriel, et que, pour créer cette liberté et cette concurrence, l'État va fonder et prendre à son compte désormais des maisons de commerce, des manufactures et des usines !

La vérité est que, jusqu'à votre entreprise, il n'y avait rien

[redacted]

de plus libre parmi nous que l'enseignement secondaire des jeunes filles: c'est à l'ombre de cette liberté puissante et féconde que se sont multipliées sur le sol de la France tant d'institutions, religieuses et laïques, pensionnats ou externats, parmi lesquelles, comme le disait la Commission du Corps législatif, il n'y a, à l'heure qu'il est, pour les parents, *que l'embarras du choix;* et ce que vous faites, l'introduction du professorat de vos lycées dans cet enseignement, c'est évidemment votre premier pas, non pour créer, mais pour tuer cette liberté.

Vous ne voulez pas qu'on voie là « l'État faisant un effort « considérable pour attirer à lui l'enseignement secondaire « des jeunes filles, » et vous dites que « vous n'exercez aucune « pression (1). » — Il ne s'agit pas de jouer sur les mots. Quand on substituerait au mot pression celui d'action administrative, le mot serait changé, mais la chose, non.

En restera-t-il moins que ces trois mille professeurs de l'Université sont, comme vous vous plaisez à le dire, « l'État enseignant, » l'État faisant très-positivement un effort considérable pour attirer à lui l'enseignement secondaire des jeunes filles ? Comment pouvez-vous dissimuler cela ? N'est-ce pas votre but même ? Que signifie d'ailleurs la solennité avec laquelle vous faites ouvrir officiellement ces cours, avec l'assistance et sous la présidence des autorités constituées? Qui peut s'y méprendre ? En vérité, je m'étonne que les hommes en soient encore à se laisser ainsi abuser, et à ce degré, les uns par les autres.

Vos *communiqués* ont beau parler aux journaux de liberté, liberté des recteurs, liberté des professeurs, liberté des préfets et des maires, liberté des parents fonctionnaires, et renier toute pression administrative. Soyons donc enfin sincères. Vous n'exprimez, dites-vous, que des *vœux* et ne donnez que des *conseils*. Mais, de bonne foi, croyez-vous que

(1) *Communiqué* au *Journal de Paris*, 30 novembre.

vos vœux et vos conseils redoublés laissent à MM. les recteurs et professeurs, et à tous les autres fonctionnaires toute leur liberté ?

Et, dans le fait, comment les choses se passeront-elles? Voilà les professeurs de vos lycées et de vos colléges qui se mettent tous, — c'est votre vœu, *les* 3,000 *sont tout prêts*, — dans les petites comme dans les grandes villes, à faire des cours pour les jeunes filles, d'accord avec les autorités départementales e municipales qui ouvrent les séances, président, parlent, etc. croyez-vous qu'entre ces professeurs officiels, ainsi secondé par la haute influence de l'administration, et pourvus du rich matériel fourni par l'État sur le budget officiel, et établis dan les locaux officiels : croyez-vous qu'entre ces professeurs e les institutrices libres, simples femmes vivant laborieusemen de leurs leçons, ou directrices de pensionnats onéreux à sou tenir, la concurrence s'exercera dans des conditions d'égalité de liberté et de justice? Pouvez-vous le croire ?

N'est-il pas manifeste que l'enseignement officiel, dans d telles conditions, écrasera l'enseignement libre? Voilà donc votr liberté.

Qui ne sait d'ailleurs ce que signifient et ce que sont, dan les petites villes surtout, les invitations officielles et les in fluences administratives?

En réalité, c'est la guerre que vous déclarez à la liberté d l'enseignement secondaire des filles, c'est la contrainte moral que vous établissez sous le nom de liberté, et bientôt le mono pole de l'État sous le nom de concurrence.

Et quelle concurrence! Je le dis sans ménagement : la moin honorable et la moins naturelle. La concurrence des homme contre les femmes pour l'enseignement des filles!

Contre l'établissement d'une telle concurrence, Monsieur le Ministre, il y a ici quelque chose qui mettra éternellement l délicatesse publique contre vous.

[redacted]

Quoi ! vous prétendez me faire trouver honnête, libéral, généreux, d'établir la concurrence entre les hommes et les femmes, pour l'éducation des jeunes filles !

Pour moi, je pense et sens que cette concurrence est intolérable... A l'insu de ceux qui ont, plus ou moins spontanément, accepté ce triste rôle, elle manque absolument de délicatesse et tue la liberté.

Et si j'avais l'honneur d'être professeur de l'Université, indépendamment des autres raisons morales qui m'arrêteraient tout court, il n'y aurait pas une puissance au monde capable de me faire accepter une telle concurrence aux institutrices libres.

Pouviez-vous donner à ce que vous entreprenez un plus triste caractère que vous ne le faites ici ?

VII

Dans votre zèle pour la liberté et la concurrence, vous parlez encore, Monsieur le Ministre, de donner tout son effet à la loi du 15 mars 1850. Mais quoi ! c'est vous qui tenez ce langage !

Oui, cette loi du 15 mars 1850, elle était sincèrement libérale ; et voilà pourquoi, sans doute, les ennemis déclarés de l'enseignement libre et religieux la combattent avec tant d'acharnement.

Il n'en reste bientôt plus que des lambeaux de cette pauvre loi. Dans les Conseils qu'elle établissait, presque tout ce qui était *de droit*, est devenu *de choix*, et de choix fait par vous. Ainsi les Évêques, qui font partie du Conseil supérieur, devraient être, d'après la loi de 1850, choisis par leurs collègues ; aujourd'hui c'est par vous qu'ils sont nommés, et révocables chaque année. Et, pour le dire en passant, c'est pour cela que, sans blâmer en rien ceux de mes collègues qui

ne crurent pas devoir agir comme moi, dès 1851 je me retirai de ce Conseil, et, malgré les plus vives instances, j'a refusé d'y rentrer.

Ainsi encore, dans la loi de 1850, les autorités municipales que vous appelez les ***représentants légaux des familles***, l'étaien à certains points de vue ; mais cette malheureuse loi, vous l'ave aussi étrangement torturée sur ce point. Vous avez fait pré valoir une jurisprudence qui se soucie peu des volontés de l famille communale. Et vous savez mieux que moi que ce autorités n'ont, en matière d'enseignement *primaire*, à pe près aucun pouvoir réel, et en matière d'enseignement *secon daire* et *supérieur*, aucun, absolument aucun.

Le travail de démolition contre cette loi de 1850, qui trouve en vous maintenant un si zélé défenseur, serait curieux à racon ter. Toutes sortes d'entorses lui ont été données, tantôt par l *Moniteur*, tantôt par une pratique silencieuse et rusée, quel quefois par des jurisprudences toutes nouvelles et inattendues comme celle que je rappelais tout à l'heure, mais toujours s poursuivant habilement dans un sens profondément hostile à l liberté de l'enseignement religieux. Ce travail, il est vrai, a ét commencé avant vous, Monsieur le Ministre, mais vous l'ave poursuivi avec une persévérance et une habileté remarquables et vos amis eux-mêmes se sont étonnés que nous ayons tard si longtemps à signaler tous les coups adroits et heureux qu vous et votre administration lui portez tous les jours (1).

La loi de 1850 attribuait aux Conseils municipaux la nomi nation des instituteurs : ce droit leur a été enlevé, vous l savez bien.

Les Conseils municipaux pouvaient choisir entre les institu-

(1) Si les Évêques voulaient raconter chacun ce qui se fait, dans son dio cèse, d'hostile à l'enseignement religieux, et à la loyale concurrence établi par la loi de 1850, ils auraient d'étonnantes révélations à faire. Et je doute qu beaucoup pussent rendre ici à M. le Ministre un témoignage dont il voulût s parer.

teurs religieux et les instituteurs laïques : ce droit leur a été enlevé, vous le savez encore.

Tout, absolument tout, est entre les mains des préfets et des inspecteurs. Et c'est pourquoi le *contrôle* et la *garantie* que vous invoquez dans votre circulaire n'existent pas légalement. Un maire ne peut rien sur un professeur d'enseignement secondaire, rien sur un inspecteur, rien sur un programme : la compétence manque aussi bien que l'autorité à ces prétendus *représentants légaux des familles*, auxquels maintenant les lois ne confient même plus le choix du maître payé par la commune pour élever leurs enfants.

Est-ce moi encore qui ai changé l'article de cette loi qui obligeait le ministre à prendre au moins quatre fois par an l'avis du Conseil supérieur sur les questions importantes ? Est-ce moi qui ai supprimé la commission permanente, qui vous eût empêché de faire votre circulaire ? Est-ce moi qui suis l'inventeur d'une application de l'article 77, à laquelle ses auteurs n'avaient jamais pensé ? — Cet article permet d'ouvrir des cours publics, au moyen d'une déclaration, non suivie d'opposition du Conseil départemental (art. 37-60). Est-il question dans cet article des cours de jeunes filles ? Non. Et dans votre circulaire de 1865 relative aux cours publics libres ? Pas davantage.

Quoi qu'il en soit, je nie formellement que vous soyez ici, ni dans la lettre, ni dans l'esprit de la loi de 1850. Elle n'a pas voulu organiser l'enseignement secondaire des filles. Elle ne dit pas ce que vous dites, ne fait pas ce que vous faites, et vous y mettez seul, et de votre autorité privée, ce qui n'y est pas.

Non, pas plus dans la loi d'avril 1867, qui s'est occupée de l'enseignement primaire seulement, que dans la loi du 15 mars 1850, pas un mot ni des cours libres *pour les filles*, ni des professeurs *des lycées et des colléges* employés à cette besogne, comme si les 70,000 jeunes gens qu'ils ont à élever ne leur suffisaient pas.

Mais, enfin, cette loi de 1850 qui vous a permis d'ouvrir ces conférences, dont vous êtes si fier, que vous défendez ou que vous permettez à qui vous plaît ou vous déplaît, que vous avez défendues à MM. Laboulaye et de Broglie, et permises à MM. Taine et Deschanel, c'est cette loi que vous prétendez appliquer en créant des cours libres pour les jeunes Françaises. Eh bien ! voici alors le dilemme dans lequel je vous enferme.

Ces cours de jeunes filles sont-ils des cours d'enseignement *secondaire*, ou des cours d'enseignement *supérieur?* — car la distinction posée par vous-même dans la circulaire du 23 janvier 1865 (1), que je viens de rappeler, est si vague, que, dans votre circulaire du 30 octobre 1867, vous employez tour à tour les deux expressions, et appelez ces cours tantôt enseignement *secondaire*, et tantôt enseignement *supérieur* (2). — Cette classification étant remise entièrement à votre arbitraire, choisissez.

Si ce sont des cours d'enseignement *supérieur*, là vous êtes seul maître, car, comme vous le dites vous-même, « *les cours d'enseignement supérieur relèvent du ministre seul* (3). » Parlez alors de cours autorisés, privilégiés, de cours officiels, de cours d'Etat, et non plus de cours libres ; parlez d'arbitraire et de monopole, et non pas de concurrence et de liberté.

Si ce sont des cours d'enseignement *secondaire* que vous établissez pour les jeunes Françaises, en vertu de la loi de 1850, bien que cette loi n'en parle pas, eh bien ! alors appliquez à ces cours les dispositions de la loi de 1850 : déclarez que tout homme, tout Français, le premier venu, a le droit d'ouvrir un cours de jeunes filles, à moins que le Conseil départemental ne s'y oppose *dans l'intérêt des mœurs publiques;* et, je le demanderai alors, cette simple phrase, en matière d'enseignement pour les jeunes

(1) *Bulletin*, t. III, p. 44, 45.
(2) *Ibid.*, t. VIII, p. 472, 476.
(3) *Circulaire* du 23 janvier 1865. *Bulletin*, t. III, p. 44.

[redacted]

filles, à qui peut-elle suffire? Peut-elle empêcher autre chose que l'admission de maîtres notoirement indignes et scandaleux? Et pour interdire à un homme l'enseignement public des jeunes filles, de 14 à 18 ans, en serons-nous donc réduits à attendre les révélations de la justice et les flétrissures des procès?

Cours privilégiés, sans aucune liberté, ou bien cours ouverts par tout homme qui le voudra, sans aucune garantie sérieuse: une liberté effroyablement dangereuse ou aucune liberté: voilà les conséquences inévitables de la classification purement arbitraire, en vertu de laquelle les cours de jeunes filles seront rattachés, ou à l'enseignement *secondaire*, ou à l'enseignement *supérieur*, comme le voudra M. le Ministre.

VIII

J'arrive maintenant à ce qui paraît avoir tant excité l'indignation de M. le Ministre, et qui lui a servi, au sein du Conseil supérieur, à tout faire passer, à l'abri de cette révolte d'honneur et de pudeur offensés. Est-il vrai que j'ai calomnié l'Université? Je l'avoue, si je l'avais mérité, ce reproche me toucherait.

De tous les corps de l'État, le corps modeste, méritant et laborieux des professeurs de la jeunesse, est un de ceux que je considère le plus, à coup sûr celui que je connais le mieux. En 1850, j'ai été de ceux qui ont cherché à transformer une corporation trop étroite, c'est ce que proclamaient ses plus illustres défenseurs, en une institution vraiment nationale, gouvernée par des membres de tous les grands pouvoirs politiques, religieux, judiciaires, savants, électifs, de la France. J'ai voulu grandir, améliorer, ennoblir, jamais je n'ai voulu diminuer

l'enseignement public. Tous les professeurs de l'Université le savent. On me calomnie à mon tour, en m'attribuant des desseins que je n'ai jamais eus.

J'avais dit que les hommes étaient des hommes. Il paraît que je suis allé trop loin, en l'affirmant. Soit ! Eh bien ! non : les professeurs ne sont pas semblables au commun des hommes. Il a été dit, avec indignation et solennité, au Conseil impérial, que je regarde tous MM. les professeurs de l'Université *comme incapables de s'élever à la hauteur du respect que commande l'éducation des femmes :* Non, certes ! Mais je n'en maintiens pas moins qu'il y a dans la généralisation ministérielle d'une telle éducation, — l'éducation des filles faite par des hommes, — une incompatibilité profonde, indépendante de MM. les professeurs de l'Université ; et Mgr l'Archevêque de Paris a eu raison, quand il a dit qu'ils ne sont ni plus ni moins en cause que tous autres professeurs (1).

Non, assurément, il ne m'en coûte pas de reconnaître que les professeurs ne sont pas comme le commun des hommes ; et que la vie laborieuse, austère, désintéressée qu'ils mènent — je l'ai déclaré expressément par deux fois, mais on avait intérêt à ne tenir aucun compte de mes paroles — que cette vie savante et noble leur donne un rang à part et élevé parmi leurs concitoyens. Mais je n'en affirme pas moins que ce n'est pas pour faire des cours de littérature, de philosophie et de physique aux demoiselles, que le fondateur des maisons de la Légion d'honneur pour les filles de ses braves légionnaires, a créé l'Université, et je me représente, si vous étiez venu lui présenter votre circulaire, avec quel regard il l'aurait froissée dans ses mains et jetée au feu (2). — Et si on eût dit à Louis XIV,

(1) Séance du Conseil impérial, le 9 décembre 1867.

(2) Je l'ai dit déjà : certes il y a loin, entre la façon dont M. Duruy traite l'enseignement des filles, et les pensées de l'Empereur Napoléon sur ce grave sujet : « Il montrait une sollicitude extrême pour les maisons d'éducation, et

au moment où madame de Maintenon fondait Saint-Cyr, qu'il fallait remettre l'enseignement de ces jeunes filles aux mains des professeurs de l'ancienne Université, j'ose dire que le ferme bon sens du grand Roi et tout le XVIIe siècle avec lui se seraient révoltés à cette proposition.

Et plût au ciel que j'eusse à discuter la question présente uniquement, directement, avec des professeurs, et que l'on me passe ce mot, avec des hommes du métier comme moi. Il n'y en a guère, je l'affirme, parmi les maîtres compétents, qui puissent croire à la durée, à l'efficacité, à l'utilité sérieuse de l'enseignement oral, organisé par M. le Ministre pour les jeunes filles. Non, il n'est pas né viable. — Et déjà le *Moniteur* nous apprend qu'il y faut des *répétitrices*, et qu'à la Sorbonne, pour certains cours, une dame servira *d'intermédiaire et de répétiteur entre les élèves et le professeur* (1).

« pour celle d'Écouen notamment, où devaient être élevées les filles des « légionnaires pauvres. Il voulait, écrivait-il à M. de Lacépède, qu'on en fît « des femmes simples, chastes, dignes d'être unies aux hommes qui l'auraient « bien servi, soit dans l'armée, soit dans l'administration. Afin de les rendre « telles, il fallait, selon lui, qu'elles fussent élevées *dans les sentiments d'une* « *piété solide*... Faites-nous *des croyantes et non des raisonneuses*... Je désire « qu'il en sorte, non des femmes agréables, mais des femmes vertueuses. Je « veux faire de ces jeunes filles des femmes utiles, certain que j'en ferai par « là des femmes agréables. Si je permettais qu'on en fît des femmes agréa- « bles, on m'en ferait bientôt des petites maîtresses (*). »

A son retour de la bataille d'Austerlitz, m'écrit M. l'Archevêque d'Albi, l'historien du cardinal Fesch, l'Empereur Napoléon demanda, habitué qu'il était à l'ordre et à la discipline, le règlement qu'on avait fait pour la bonne direction de sa maison d'Écouen : en examinant ce règlement avec le soin qu'il apportait à toute chose jusque dans les plus menus détails, il remarqua que les jeunes personnes ne devaient que deux fois la semaine, le dimanche et le jeudi, assister à la messe. « Ce n'est pas assez pour elles, dit-il, elles « doivent y assister tous les jours : un jour elles seront des épouses et des « mères de famille ; il faut, pour leur bonheur et celui des autres, qu'elles « soient sincèrement religieuses ; on ne saurait s'y prendre de trop bonne « heure pour faire entrer ces sentiments dans leur cœur. »

(1) *Moniteur* du 27 décembre.

(*) M. THIERS. *Hist. du Consulat et de l'Empire*, t. VII, p. 427 et 128, édition de [illegible].

Oui, les professeurs, gens du métier, savent que ces cours feront peu de bien, et les professeurs, hommes de conscience, savent qu'ils peuvent faire du mal. Or, les gens du métier et les gens de conscience composent la grande majorité des professeurs de l'Université ; les amateurs de succès, d'applaudissements et d'avancement, sont, je le sais et j'aime à le redire, le très-petit nombre. Je ne crains donc pas d'être regardé comme un ennemi dans l'Université. Au fond du cœur, parmi *ces trois mille professeurs tout prêts*, dont M. le Ministre parle sans les consulter, comme son illustre, vaillant, et éloquent collègue de la guerre a le droit de parler de ses régiments, je crois que deux mille au moins sont prêts, à quoi? A partager mon avis.

Ce n'a donc pas été sans étonnement que j'ai vu, au sein du Conseil impérial de l'instruction publique, M. de Royer se faire ici l'écho de M. Duruy : j'ai regretté qu'un homme tel que M. de Royer n'eût pas laissé au ministre qui se défendait, l'emploi exclusif d'une telle défense. Mais ce que j'ajouterai volontiers avec lui, c'est qu'il faut voir ici les choses « d'un point de vue élevé, » et en dehors de toute injuste personnalité. Et c'est ce que j'ai fait. J'ai regardé plus loin et plus haut que les personnes : j'ai vu ce qu'il faut voir, la question tout entière, et non tel professeur ou tel enseignement particulier : — point de vue étroit, qui tromperait complétement, comme il a trompé M. le Vice-Président du Conseil impérial, sur l'appréciation qu'il faut faire ici.

Or la question tout entière, ce n'est pas celle d'un honnête père de famille, qui ne voit que sa fille et un professeur honorable. Je comprends dans ce cas que ce père ne soit pas fort effrayé, et s'étonne de notre émotion ; mais il s'agit ici de bien autre chose.

Il s'agit d'une entreprise immense, cela est plus que démontré : il s'agit d'un principe nouveau, d'une étrange, d'une extrême gravité, à introduire dans l'éducation française :

il s'agit de faire passer, pendant plusieurs années, l'éducation de toutes les jeunes filles de 14 à 18 ans, des mains des femmes aux mains des hommes; il s'agit des applications de ce principe, telles que les fait déjà la circulaire, telles que les fera la marche et la nature des choses, si on laisse l'enseignement des filles se jeter dans cette voie, et l'entreprise de M. Duruy développer toutes ses conséquences.

La circulaire, il est vrai, ne parle encore que des trois mille professeurs de nos lycées et de nos colléges; certes il faut reconnaître que cela est déjà considérable : et quelle que soit la délicatesse de mon respect pour MM. les professeurs, en fait, lorsqu'il s'agit d'une mesure si générale et si étendue, il m'est impossible de ne pas voir l'incompatibilité profonde qu'il y a entre une vaste corporation d'hommes incessamment renouvelée et un tel enseignement. Mais il y a ici d'autres hommes encore; il y a MM. les instituteurs bien plus nombreux, qui enseignent dans nos petites villes, dans nos gros bourgs, et dans nos hameaux. Eh bien! si le courant des choses se porte de ce côté, de quel droit interdira-t-on aux instituteurs ce qu'on permet à MM. les professeurs? Et si vous hésitez, n'aurai-je pas le droit de vous dire, avec votre logique, que vous calomniez, que vous insultez MM. les instituteurs?

Mais que dis-je? cela n'est plus une question, c'est un fait: et déjà le courant va de ce côté, et si on n'y met obstacle, il ne tardera pas à s'y précipiter.

Je connais deux départements où la question des instituteurs a été posée; voici une solution donnée :

Dans l'un, on a réuni les instituteurs et on les a engagés à ouvrir des classes d'adultes pour les plus grandes filles de la commune, là où il n'y a pas d'institutrices.

Deux réunions ont eu lieu, l'une présidée par l'inspecteur de l'Académie et où se trouvaient une cinquantaine d'instituteurs; l'autre moins nombreuse, présidée par un inspecteur d'arron-



sement. A la suite de ces réunions, une trentaine d'insti-
eurs se sont présentés pour ouvrir ces classes d'adultes aux
nes filles de leurs communes respectives. Vainement des
·és et quelques maires ont réclamé. On a répondu que la loi,
défend aux instituteurs de faire la classe aux petites filles,
leur défendait pas de faire des *classes de persévérance* —
st l'expression de M. Duruy (1) — aux jeunes filles adultes.
En conséquence ces classes *de persévérance* ont commencé.
rès réflexion, on n'a autorisé que les instituteurs mariés : —
sait à quel âge ils peuvent l'être ; — et on a mis pour con-
ion que leur femme assisterait à la classe. Le tambour,
r ordre du maire, avait annoncé dans certains villages que
classe aurait lieu deux fois par semaine, à *huit heures du*
r. — On a finalement établi que la leçon serait donnée *en*
in jour, le jeudi et le *Dimanche*. Le *Dimanche* a causé quel-
e émotion. Les curés en ont écrit. Que deviendront, en effet,
ec des classes le Dimanche, les *offices divins* et les *catéchis-*
s de persévérance pour les jeunes filles? — on a passé outre.
Dans un autre département, l'article 77 de la loi de 1850
l'article 27 de la même loi ont donné lieu aux discussions
plus étranges.
Il s'est même rencontré un honorable membre qui prétendait
e, de même qu'un instituteur peut faire une classe de filles
ultes, là où il n'y a pas d'institutrices, si le Conseil départe-
ental l'autorise, de même une institutrice peut également,
ec l'autorisation du Conseil départemental, convoquer pour
e *classe de persévérance* les jeunes gens d'une commune où
i'y a pas d'instituteur. — On n'a pas décidé si l'institutrice
vrait être mariée, ou non, ni dans le cas où elle devrait
·e mariée, si son mari devait assister à la classe.
De quelque côté que l'on considère dans la pratique ce nou-

1) Circulaire, p. 469.

veau mode d'enseignement, les inconvénients moraux de toute sorte y éclatent et frappent les regards.

La vérité est que cet incroyable principe, il faut *que frères et sœurs aient mêmes maîtres*, porte en lui les plus étranges conséquences ; et qu'en livrant ainsi aux hommes, comme vous le faites, l'enseignement des jeunes filles françaises, contrairement au bon sens, et à l'esprit comme à la lettre de la loi sur l'enseignement primaire, en *généralisant*, comme vous dites, ce qui ne peut être qu'une exception plus ou moins délicate, vous renversez une barrière salutaire, vous ouvrez une brèche redoutable, et vous ne savez pas où vous allez, ni qui passera par là.

Tel est le vrai caractère et la portée de la tentative de M. Duruy.

On a dit que je commençais une campagne contre l'Université :

Non, en aucune façon, je ne commence pas une campagne contre l'Université. Je résiste à une campagne commencée contre la religion, contre la femme chrétienne et française : voilà la vérité.

J'entre ici dans la principale et la plus haute partie de mon sujet.



CONSPIRATION DES LIBRES PENSEURS

CONTRE

LA FEMME CHRÉTIENNE ET FRANÇAISE.

Il était nécessaire avant tout d'écarter les incidents, plus ou moins dignes d'attention, de la défense ministérielle, je l'ai fait; le moment est venu d'aborder le vrai sujet, dans toute sa délicatesse, sa gravité, et sa grandeur. Il s'agit ici de la femme chrétienne, de la femme française: la question est là tout entière.

M. Jules Simon, dont nous avons déjà cité quelques paroles, et dont les doctrines dans ce débat sont considérables, disait récemment, dans un rapport à l'Académie des sciences morales et politiques, à propos de la question qui nous occupe: « L'enseignement des filles excite en ce moment même de vives « polémiques. On déclare avec une heureuse unanimité que « les filles ont les mêmes droits que les garçons à obtenir une « instruction solide; mais, dès qu'on arrive à l'application, les « difficultés se multiplient, les préjugés s'amoncellent, les cons- « ciences s'alarment; ce n'est plus sur la pédagogie qu'on « discute, c'est sur la religion, la morale, la constitution de la « famille, les droits et les devoirs de la femme. Il faudrait bien « peu connaître les écoles pour ignorer qu'on peut remuer « *toute la politique et toute la philosophie* à l'occasion du « plus humble problème de pédagogie (1). »

Je sais gré à M. Jules Simon d'avoir écrit ces paroles: « Les « consciences s'alarment; ce n'est plus sur la pédagogie que « l'on discute, c'est sur la religion, la morale, la constitution

(1) *Séances et travaux de l'Académie des sciences morales et politiques*, janvier 1868.

« de la famille, les droits et les devoirs de la femme. » Ces p
roles replacent la question où elle doit être, où toute la pre
dès le premier moment, l'avait vue : elles montrent l'extrê
gravité de l'entreprise de M. Duruy, et toute l'importance
la discussion où j'entre présentement. C'est ici, en eff
comme le disait l'*Opinion nationale*, « une question vitale p
le pays ; » et, comme disait aussi *le Temps*, « au fond, c'es
sort de la France qui est en question. »

I

M. le Ministre a donc essayé en vain d'amoindrir et
taire les choses. Non-seulement, comme il est manifeste, s
entreprise est considérable, et va à l'encontre des plus hau
convenances morales ; mais c'est de plus une attaque profon
contre la religion : au fond de tout ceci se cache un péril redo
table et vainement dissimulé ; l'entreprise, qui paraît n'av
qu'une portée pédagogique, en a une autre : elle se lie à un b
secret, à un plan longtemps ourdi, que je vais dévoiler. Vai
ment M. le Ministre en ignore ou se dérobe : ses défense
qui n'avaient rien à cacher ont tout dit : ils le découvrent,
le trahissent ; et s'il a été malheureux en se défendant l
même, c'est bien autre chose quand il tombe aux mains
ses défenseurs.

Il a trouvé, en effet, des précurseurs, des alliés, des déf
seurs étranges, et il se rencontre là, pour lui, une solidar
déplorable : d'autant plus, qu'il ne la désavoue pas. Et il ne
désavoue pas, parce qu'il ne peut pas la désavouer.

Qu'avons-nous vu en effet? Les journaux qui en Fran
combattent avec acharnement la religion, depuis dix ans s
tout, et voudraient, s'ils le pouvaient, l'anéantir, le Siècle

le *Temps*, l'*Opinion nationale*, l'*Avenir national*, les *Débats*, le *Courrier français*, et d'autres encore, la circulaire de M. Duruy les a tous fait tressaillir de joie.

Pourquoi? Parce qu'elle réalisait leurs plus chères espérances, dès longtemps conçues; car tout ceci n'est pas nouveau, ni d'hier.

Un plan profond était tramé depuis longtemps par l'impiété; une grande et suprême victoire était rêvée par elle : arracher la foi aux femmes, en faire des incrédules et des libres penseuses, tel était le but : l'enseignement par les livres, par l'école, par les cours, tel est le grand moyen.

L'unité morale de la famille, disent-ils, est rompue; il y a entre l'homme et la femme un *divorce intellectuel :* c'est leur grand mot. La femme croit; l'homme ne croit plus, et ceci, ils l'affirment comme s'ils étaient toute la France. Eh bien! ajoutent-ils, il faut que ce divorce intellectuel cesse! Et quoique eux-mêmes en soient la cause, et que cette rupture morale soit leur crime ou leur malheur, ils veulent la faire cesser, non en revenant à la foi qu'ils ont reniée, mais en arrachant la foi à leurs femmes, à leurs mères, à leurs filles.

Il y a de tout ceci une autre raison très-profonde. Les ennemis du Christianisme savent quelle est dans la société humaine l'influence de la femme et de la mère chrétienne, et ils sentent que, s'ils ne parviennent pas à s'en emparer, ils ne pourront rien contre la religion. Et voilà pourquoi ils sont résolus à tout essayer pour faire perdre la foi aux femmes.

Telle est la conspiration : j'en connais les origines et les ramifications; et je vais montrer la part qu'y prend M. Duruy.

La femme libre des saint-simoniens avait été, vers ce but impie, dès 1830, un ridicule, scandaleux, et impuissant effort (1).

(1) L'entreprise avait même commencé plus tôt. Dès 1787, à Munich, le plan était exposé ainsi dans une assemblée de francs-maçons :

« Les femmes exercent une trop grande influence sur les hommes pour que

Quelques années après, M. Michelet se jeta de nouveau le premier, et ardemment, dans l'arène; et c'est dans ce dessein qu'il a écrit le triste livre que l'on sait. « Il s'agit de la fa-« mille, disait-il en commençant... Il ne faut point dissimuler, « mais s'avouer franchement les choses comme elles sont : il « y a dans la famille un grave dissentiment, et le plus grave « de tous... sur les choses qui touchent le cœur et la vie morale, « sur la religion, l'âme et Dieu. » Et il ajoutait : « Comment « nous étonnerions-nous de cet état de la famille? nos femmes « et nos filles sont élevées *par nos ennemis!* »

Puis vinrent en Belgique les tentatives solidaires de M. Quinet. Plus récemment *Mademoiselle de la Quintinie*, dans la *Revue des Deux Mondes*, et d'autres romans encore, poursuivaient résolûment le même but, tandis que, dans la *Revue des Deux Mondes* encore, M. Jules Simon publiait des articles singulièrement révélateurs à cet endroit. J'ai cité plus haut ses paroles, absolument conformes à celles de M. Michelet.

Depuis, le même M. Jules Simon et ses amis n'ont pas perdu de vue dans les assemblées législatives ce dessein capital, et ont poussé habilement en ce sens; et lorsqu'un ministre

nous puissions réformer le monde, si nous ne réformons les femmes. Mais comment l'entreprendre? Là est toute la difficulté. Les dames adultes, les mères surtout, qui sont imbues de préjugés, souffriront-elles que d'autres s'occupent de [illegible] leurs [illegible]? Il faut donc commencer par ces demoiselles et par [illegible]. *Hercule* propose d'y employer l'épouse de *Ptolémée-Lagus*, et je n'ai pas d'objection à y faire. Moi, je propose mes quatre belles-filles. Ce sont de bonnes demoiselles. L'aînée surtout a tout ce qu'il faut : elle a vingt-quatre ans, a beaucoup lu, et est bien au-dessus de tous les préjugés. En fait de religion, elle pense comme moi. » — Puis après avoir fait l'éloge de ses deux aînées, *M.* [illegible] continue : « Mes quatre belles filles ont beaucoup de [illegible] jeunes demoiselles de leur âge, et une petite société, sous la direction de l'épouse de Ptolémée-Lagus, serait bien vite formée. »

Ces pièces sont citées dans l'important ouvrage de M. Neut, *la Franc-Maçonnerie*, t. I, p. 316; et c'est sur ce modèle que depuis quelques années, à Bruxelles d'abord, puis à Paris, ont été ouvertes des écoles de filles solidaires, où n'est jamais prononcé le nom de Dieu.



enfin, se rencontra qui, sciemment ou non, consentait à faire leurs affaires, absolument comme s'il était des leurs, ces messieurs ne pouvaient hésiter. Aussi quand M. Jules Simon, l'année dernière, remerciait M. Duruy de ses projets sur l'enseignement supérieur des filles, et lui disait : « *Nous sommes d'accord;* » il savait bien ce qu'il disait, et où l'on arrivait. En effet, rien d'aussi audacieux, et d'aussi favorable au plan détestable que nous signalons, n'avait encore été essayé.

II

Et voilà pourquoi, dès que parut la circulaire de M. le ministre, toute la presse impie a poussé des cris de joie et dévoilé sans pudeur tous ses vœux et toutes ses espérances, tandis que la presse universitaire, plus habile d'ordinaire, faisait maladroitement écho; car ce qu'il y a de tout à fait remarquable ici, et ce sur quoi j'appelle la plus sérieuse attention de mes lecteurs, c'est, dans cette question, l'accord étonnant qui s'est rencontré entre les journaux franchement irréligieux d'une part, et les journaux universitaires de l'autre, tous proclamant le but à atteindre, et en même temps l'efficacité de la mesure prise par M. Duruy pour y parvenir : les journaux universitaires ont tenu, au fond, avec des nuances, le même langage que les autres; de telle sorte que M. le ministre ne pourrait désavouer ceux-ci sans désavouer aussi ceux-là.

Et en même temps aussi tous les journaux catholiques, la *Gazette de France*, l'*Union*, l'*Univers*, le *Monde*, le *Journal des Villes et des Campagnes*, la *Gazette du Midi*, l'*Union de l'Ouest*, *'Espérance de Nancy*, l'*Ordre et la Liberté de Caen*, *la France centrale*, le *Propagateur de Lille*, etc., ont été tous d'accord avec les journaux antichrétiens et universitaires sur le sens, la

portée et les conséquences désastreuses pour la religion de a tentative de M. Duruy.

En sorte qu'il y a eu ainsi, dans toute la presse antichrétienne, universitaire et catholique, unanimité complète. Ce qui ne se rencontre pas souvent.

Le *Siècle* écrivait donc : « Je demande, dit M. Dupanloup, « qu'on ne forme pas pour l'avenir des femmes *libres penseuses*. « — Nous le croyons sans peine. Avec des femmes *libres penseuses*, plus de superstition, plus de denier de saint Pierre, « plus d'influences cléricales, plus de riches offrandes. »

Et le même journal ajoutait : « Que M. Duruy crée le plus « tôt possible une école normale de *professeuses*. Pour vaincre « l'ennemi, il n'y a qu'un moyen, un seul : former des *libres* « *penseuses* (1). »

Selon le *Temps*, la portée de la circulaire, c'était « *d'enlever* « *définitivement la direction des esprits à l'Église*, de *consom-* « *mer la sécularisation des intelligences*. Les hommes ont « échappé au prêtre, que serait-ce, s'écriait ce journal, si les « femmes allaient vivre de la même vie intellectuelle et morale « que leurs maris et leurs frères (2) ?... »

« Le clergé, » disait l'*Opinion nationale*, « tient tout en « France par les femmes, et il tient les femmes par l'éduca- « tion. Par là les prêtres sont les maîtres chez nous, dans nos « maisons. Si bas ou si haut que vous portiez vos regards, ils « ont dans chaque intérieur un œil toujours ouvert et une in- « fluence toujours active. »

C'est pourquoi l'*Opinion nationale* trouvait « bien modeste « l'effort qui est fait en ce moment pour tirer les femmes de « l'ignorance où le clergé se plaît à les voir et à les mainte- « nir (3). »

(1) Le *Siècle*, 20 novembre.
(2) Le *Temps*, 21 novembre.
(3) L'*Opinion nationale*, 23 novembre.



De leur côté les *Débats* se plaignaient que le clergé et l'Université nous font « deux Frances ; » et, ajoutaient-ils, « nous « n'en voulons qu'une. » — Laquelle ? Il n'est pas besoin de le demander. Depuis que ces messieurs sont à l'œuvre sur Rome, sur Jésus-Christ, sur le Christianisme, sur la morale indépendante, sur l'athéisme, sur le matérialisme, on voit quelle France ils veulent nous faire.

Voilà donc pourquoi toute la presse antichrétienne a applaudi avec tant d'ardeur à l'acte de M. le Ministre et l'a défendu de toutes ses forces.

Eh bien ! devant un tel fait et de telles révélations, on ne peut s'empêcher de se le demander : lui, le Ministre, si tout cela n'était pas dans sa pensée, n'aurait-il pas dû en être révolté ? Pourquoi n'a-t-il pas démenti ces journaux ? Pourquoi, tandis qu'il faisait pleuvoir les *communiqués* de toutes parts, ne leur en a-t-il pas adressé un seul ? Il avait enfin une solennelle occasion de se dégager de cette triste solidarité, si réellement elle lui pesait, c'était la séance du Conseil impérial de l'instruction publique. Pourquoi, là même, n'a-t-il pas dit un mot, un seul mot, pour renier un tel plan et réprouver de tels applaudissements ?

M. Duruy croit-il avoir assez fait ici, parce qu'on a dit en son nom, avec un dédain que la gravité de la question ne comporte guère : « L'administration ne répond que de ses actes et de ses paroles (1) ? » — L'administration répond de ses actes et de leurs conséquences. L'administration répond du sens de ses paroles et doit s'expliquer, quand ce sens, tel que tout le monde l'entend, devient un scandale pour la religion, et serait un désastre moral pour le pays et pour les familles.

Non : M. le Ministre ne s'est pas séparé des journaux libres

(1) *Communiqué* du 5 décembre.

penseurs et n'a pas renié la portée qu'ils donnaient à son acte, par la raison très-simple qu'il ne le pouvait pas.

Et en effet, voici le *Temps*, le *Siècle*, l'*Opinion*, les *Débats*, le *Courrier français* qui lui disent : « Il y a désaccord entre « les hommes et les femmes en matière de religion ; l'ensei« gnement des jeunes filles françaises, tel que vous l'orga« nisez, fera cesser ce désaccord, et nous donnera une seule « France, une France antichrétienne. » A cela, pour nous rassurer, que peut répondre M. Duruy ?

Qu'on ne confiera ces cours de jeunes filles qu'à des professeurs chrétiens ? — M. Duruy sait bien qu'il ne peut faire une telle réponse, et prendre cet engagement.

Que les professeurs non chrétiens feront de la littérature, de l'histoire, de la philosophie, de la science, en ne s'occupant point de religion, en un mot, que ces cours seront indifférents en matière de foi ?

Ah ! oui, je le sais, c'est là sa théorie et son refuge. L'enseignement doit être indifférent en matière de religion, on doit parler de religion à l'église, et pas à l'école. Mais M. Jules Simon lui fait ici une réponse sans réplique : « Vous distinguerez, lui dit-il, avec subtilité les questions reli« gieuses et les questions scientifiques, vous prendrez garde de « ne pas empiéter sur le domaine théologique, non par peur « assurément, mais par esprit de méthode, rigueur scientifique, « amour éclairé de la paix. Vous ferez de l'indifférence. LA « CHOSE EN SOI N'EST PAS BONNE ET RESSEMBLE TROP A L'HY« POCRISIE. Le résultat le plus clair serait d'opérer la paix par « la suppression des croyances. Aujourd'hui l'opinion n'est « plus aux compromis. Elle veut qu'on se prononce entre la « foi et l'incrédulité, entre une foi et une autre (1). »

M. Jules Simon continue avec franchise et logique : « Il y a, « dit-il, désaccord entre les croyances des hommes et celles

(1) *Revue des Deux Mondes*, 15 août 1864.



« des femmes. » Eh bien ! pour le faire cesser, « opposons la foi « à la foi » dans l'enseignement, la foi rationaliste à la foi chrétienne, « c'est-à-dire une force à une force, et non pas « l'indifférence à la foi, c'est-à-dire une faiblesse à une force. « Il semble à des esprits sans portée que l'indifférence et la foi « vivront bien ensemble. Mais appeler paix cette absence de « lutte qui naît de l'indifférence, c'est confondre la paix avec « la défaite, et la vie avec le néant (1). »

Ce raisonnement est puisé dans les entrailles mêmes des choses. Et je comprends parfaitement la logique des journaux irréligieux et de M. Simon. Elle est la nôtre. Ils ont le même point de départ que nous, la situation, les faits : et ces faits étant donnés, ils tirent de l'acte de M. Duruy les conséquences que nous en tirons nous-mêmes, mais pour marcher droit à à leur but, et pour réaliser leur plan.

Oui, il y a désaccord entre les femmes et les hommes pour les croyances. Oui, les mêmes maîtres, donnés aux sœurs e aux frères, c'est le moyen de faire cesser ce désaccord, ce *divorce intellectuel*, comme disent ces messieurs. — En quel sens et au profit de quoi? Là est la question.

Mais prétendre que les *mêmes maîtres*, les *mêmes livres*, donnés aux *sœurs* et aux *frères*, ne feront rien aux croyances, c'est, comme le disait avec raison M. Jules Simon, « d'un esprit sans portée ; » c'est absurde ou hypocrite.

Les espérances des journaux antichrétiens sont donc ici aussi fondées que nos craintes, et M. le Ministre, bon gré mal gré, par la logique, par les faits, par la force irrésistible des choses, est engagé dans une solidarité qui l'écrase, et s'il ne la repousse pas, c'est, encore une fois, qu'il ne peut pas la repousser.

Son désaveu, d'ailleurs, tomberait du même coup sur les

(1) *Revue des Deux-Mondes*, 15 août 1864.

[redacted]

journaux et écrivains universitaires et officieux qui le défendent ; et alors quels alliés et quels défenseurs lui resterait-il ? Car enfin, vous, Messieurs les journalistes officieux défenseurs de la circulaire, et vous, Messieurs les professeurs et journalistes universitaires, vous avez parlé aussi clair que vos confrères de la presse franchement antichrétienne, sur le but à atteindre et le moyen d'y parvenir, c'est-à-dire enlever la foi chrétienne aux femmes françaises, sous prétexte de les affranchir du prêtre.

Vous, Messieurs de la *Revue de l'instruction publique*, vous avez fait le même exposé de motifs que les journaux libres penseurs, vous avez affirmé, comme M. Jules Simon et le *Siècle*, que les femmes chez nous « ne sont pas en pleine communauté de « sentiments et d'idées avec leurs maris, leurs pères, leurs « frères. » Que voulez-vous dire par là ? Est-ce sur la grammaire, l'orthographe ou l'arithmétique que vous constatez le désaccord ? Non, et qui peut douter de l'identité de votre pensée avec la pensée du *Siècle*, quand, de ce désaccord entre les hommes et les femmes parmi nous, c'est l'Église, c'est l'enseignement religieux que vous accusez ? « Vous nous aban-« donnez les corps, dites-vous, et vous prenez les âmes (1). »

Si un doute ici restait possible, voici qui ne laisserait pas la moindre place à la moindre ambiguïté. Un journal catholique avait dit : « Cette tentative de M. Duruy est une des plus graves « et des plus dangereuses qui se puissent faire ; » à cela qu'avez-vous répondu ?

Oubliant que vous aviez écrit précédemment : « L'instruc-« tion des filles est un enseignement *sui generis*, qu'on ne con-« naît pas *a priori*, et pour avoir instruit et élevé des gar-« çons ; » oubliant cela, et beaucoup d'autres choses, que tout à l'heure je vous rappelais, Messieurs, vous vous écriez :

(1) *Revue de l'instruction publique*, 21 novembre 1867.

« Oui, l'Université croit qu'il est de sa vocation et de son « dévoûment de former aussi des Françaises. — Il n'est « que ce seul moyen de faire cesser *le divorce moral* qui sépare « notre société en deux camps, et de l'arracher aux *influences* « *néfastes* sous lesquelles elle périrait. Ceux-là seulement gar- « deront les hommes *qui auront conquis les femmes* : c'est une « vérité de sens commun dont on a été longtemps à s'aperce- « voir ; et *si M. Duruy tire les conséquences pratiques, tant* « *mieux encore*, il aura fait une *chose vraiment bonne et vrai-* « *ment grande, quelque modestes qu'en soient les commence-* « *ments* (1). »

Et tel est si bien le fond de votre pensée et votre vrai but, arracher les femmes à ces *influences néfastes*, comme vous dites, que, quelques jours après, vous disiez encore :

« Au fond, nous ne nous lasserons pas de le répéter, la « question est des plus simples, *tout en étant des plus graves*. « C'est la *question romaine* de chaque foyer domestique. Si « jamais nous avons combattu *pro aris et focis*, c'est aujour- « d'hui. Quant à nos adversaires, c'est peut-être la dernière « bataille qu'ils livrent *pour l'empire* absolu *des âmes*, et ils « sentent bien ce qu'ils perdront, s'ils la perdent (2). »

Et vous vous *empressiez* en même temps de « faire *amende* « *honorable*, disiez-vous, au *Journal des Débats*. Nous l'avions « cru, à tort, au nombre DES TIÈDES. Il a pris, au contraire, « fort à cœur la cause de M. Duruy (3). » Et déjà vous vous étiez prévalus aussi de ces paroles du *Temps* que nous citions tout à l'heure : « Il s'agit de savoir si la société achèvera de « s'affranchir du prêtre, en lui enlevant la femme ; » paroles, disiez-vous « qui établissent si bien l'importance de l'œuvre « tentée par M. Duruy. » Est-ce clair ?

(1) *Revue de l'instruction publique*, 14 novembre.
(2) *Revue de l'instruction publique*, 5 décembre.
(3) *Ibid.*

Telle est donc, Messieurs, selon vous, la vraie pensée de M. Duruy et la vôtre. Tel est le but et le plan de l'entreprise : les hommes, parmi nous, sont libres penseurs ; nous voulons que les femmes leur ressemblent. Et voilà pourquoi M. Duruy et nous voulons que « frères et sœurs aient les mêmes maîtres. »

Ce langage est tenu sans ambage aucun par un professeur de l'Université, qui a choisi le *Siècle* pour écrire franchement :

« Ne jouons pas sur les mots et mettons bas les masques...

« Vous voulez la domination sur la femme pour dominer « l'homme à son tour. Vous voulez la retenir sous votre joug « et la maintenir sous votre autorité afin de commander par « elle dans la famille.

« Nous, nous voulons que nos femmes puissent *lire le même* « *livre que nous, et y puiser les mêmes pensées...* »

« Comment arriverons-nous à cette union parfaite dans les « âmes, si ce n'est *en les formant des mêmes éléments, en leur* « *donnant une même nourriture...?* »

Voilà certes qui est encore parfaitement clair (1).

Certes on nous accuse d'injurier l'Université : je demande si ce ne sont pas les défenseurs universitaires de M. Duruy qui font ici à M. Duruy et à l'Université la plus cruelle injure.

Le Constitutionnel, lui, journal officieux, y mettait plus de réserve : « Si cette profonde et déplorable séparation, disait-il, « existait quelque part en France, la nouvelle institution ser« virait peut-être à jeter un pont entre les deux rives (2). »

En vérité, *le Constitutionnel* est ici plus que plaisant, avec ce pont jeté entre les deux rives.

Mais la question est précisémemt de savoir sur quelle rive on passerait : les cours libres de M. Duruy feront-ils passer les jeunes

(1) Et je comprends, après de telles paroles, que M. Duruy, ainsi que me l'affirme un professeur de l'Université, ait donné ordre à MM. les professeurs de l'Université de ne pas écrire sur cette question.

(2) 22 novembre.

filles des rivages de la foi à ceux de la libre pensée, ou les hommes des bords de la libre pensée à ceux de la foi?

Et qu'on veuille bien encore le remarquer, les journaux universitaires n'ont pas été ici entraînés : non, ils ont donné le signal ; ils ont devancé, excité, provoqué les journaux franchement libres penseurs. Le grand champion de M. Duruy, la *Revue de l'instruction publique*, le dit expressément : « L'*Opinion*, l'*Avenir* et le *Siècle* ont donné aux idées ex-« primées par nous ici *une adhésion dont nous les remer-« cions*. » Ces paroles étaient suivies de celles-ci, — que nous recommandons à l'attention de ceux qui ne veulent pas regarder plus loin qu'eux-mêmes et que l'heure présente : « L'essentiel, *comme le dit très-bien le Siècle*, était de com-« mencer. Et maintenant l'essentiel est de continuer, » pour réaliser le plan conçu et arriver au but définitif.

Quant à moi, devant cet accord profond entre les journaux universitaires et les journaux ouvertement antichrétiens, je ne puis m'empêcher de trouver plus de poids encore aux graves paroles d'un de mes vénérés collègues, — homme lui-même de l'Université, ancien Recteur, ancien membre du Conseil impérial de l'instruction publique, — Mgr l'Évêque de Quimper, qui écrit : « J'avais déjà eu occasion de m'en convaincre, lors-« que je me trouvais au Conseil supérieur de l'instruction pu-« blique, le Ministre veut à tout prix enlever les jeunes filles « à la direction de l'Eglise, et les intérêts de la religion et de « la famille ne l'arrêteront point ; il n'y pensera même pas. « *Le parti qu'il sert* veut avant tout *nuire à l'Église*, ensuite « augmenter *l'absorption par l'État*, et propager *le scepti-« cisme universitaire* (1). »

(1) Lettre de Mgr de Quimper à l'Évêque d'Orléans.

III

Mgr l'Evêque de Quimper se trompe-t-il? Non, et j'ai d'autres raisons encore de le croire.

Pourquoi, en effet, M. le Ministre a-t-il fait sa circulaire? Est-ce que la nécessité s'en faisait sentir? Est-ce que le pays réclamait? Est-ce qu'elle répond à un besoin intellectuel de la France?

Au Corps législatif il a été répondu positivement : Non.

Elle ne répond qu'au plan dont je viens de révéler l'origine et le but. Nul homme attentif n'a pu s'y méprendre, et ne s'y est mépris; défenseurs et adversaires ont été tout d'abord et pleinement d'accord.

La pensée qui domine tout ici, quand on demande que *frères et sœurs* aient *les mêmes maîtres*, lisent *les mêmes livres*, reçoivent *même nourriture*, le but, le motif, c'est ce que les amis et défenseurs de M. Duruy appellent la reconstitution de l'unité morale de la famille : que la femme cesse d'être chrétienne; qu'elle devienne libre penseuse, comme l'homme s'est fait libre penseur : à ce prix l'unité morale de la famille sera refaite.

Si M. Duruy, qui n'a démenti personne, veut ici démentir tout le monde, qu'il commence par se démentir lui-même, qu'il démente ses ouvrages, et qu'il en renie l'esprit. Car lui, qui fonde un enseignement nouveau pour les jeunes filles, quel esprit veut-il qu'on inspire à ces jeunes filles, sinon le sien, c'est-à-dire, l'esprit le plus hostile au Christianisme, le plus propre à former des libres penseuses? L'entreprise que je combats, comment s'exécutera-t-elle, sinon dans l'esprit de celui qui l'a conçue, et qui doit présider à son exécution : c'est-à-dire, on va le voir, dans le sens même du plan et du but que nous avons dévoilé?

J'aurais voulu ne plus m'occuper des livres de M. Duruy, on voit que je ne puis l'éviter.

Il y a deux hommes en M. Duruy : le professeur et le ministre. Qu'a-t-il écrit comme professeur, et que veut-il comme ministre? Veut-il autre chose comme ministre que ce qu'il a enseigné comme professeur? Voilà la question que je pose.

S'il s'agissait ici d'un écrivain et d'un professeur ordinaire, probablement je me mettrais moins en peine des livres de M. Duruy; mais la question est tout autre.

M. Duruy, l'auteur des livres classiques que nous allons apprécier, est aujourd'hui le Grand Maître de l'Université, le Ministre même qui a fait la circulaire du 30 octobre, laquelle donne *aux frères et aux sœurs les mêmes maîtres* et les mêmes livres.

Eh bien! la question est de savoir si l'auteur devenu ministre a le droit de mettre le ministre au service de l'auteur, au service de ses livres et de ses doctrines.

Et c'est ici que j'ai à révéler des faits étranges. Il en est un surtout, capital, et que je ne puis taire : il est impossible en effet d'oublier dans cette grave controverse les condamnations que M. Duruy a subies, dans le corps même dont il est aujourd'hui le chef, et comment ses livres ont mérité à l'écrivain et au professeur, avant qu'il soit devenu ministre, et à plusieurs reprises, les poursuites et les censures de l'autorité universitaire.

Déjà depuis plusieurs années, longtemps du moins avant 1853, m'affirme-t-on, le Ministre et le Conseil de l'instruction publique s'étaient occupés avec inquiétude des livres de M. Duruy, particulièrement de son *Histoire de France*, et aussi, me dit-on, de son *Histoire sainte*, et je le comprends. Dans l'*Histoire sainte*, des corrections importantes, avaient été exigées. Dans l'*Histoire de France*, des témérités, de graves inexactitudes avaient été signalées. Et enfin il fallut en venir contre M. Duruy

à des mesures plus sévères. En 1853, je lis dans le *Journal général de l'Instruction publique* (1) :

« L'Administration de l'instruction publique a dû, non sans regret, s'expliquer nettement sur l'abrégé d'*Histoire de France* de M. Duruy, qui renfermait en effet quelques assertions téméraires ou inexactes et dont elle pouvait d'autant moins accepter la responsabilité, qu'elle en avait exigé la suppression longtemps avant que la critique s'en fût emparée. »

M. Duruy se résigna, mais ses éditeurs protestèrent, ajoute le *Journal général* (2).

Je n'ai pas su quelles furent toutes les suites de ce premier avertissement donné à M. Duruy, mais ce que je sais, c'est que plus tard encore, en 1863, le Conseil académique de Caen se fit présenter un rapport, dont j'ai le manuscrit autographe sous les yeux, sur la petite *Histoire de France* de M. Duruy, et les conclusions du rapport rangaient de nouveau cette histoire de France parmi les livres *inadmissibles* dans les écoles.

Mais, cette année-là même, M. Duruy devenait le chef de l'instruction publique en France et le suprême appréciateur des livres. — Il faut reconnaître qu'après de telles censures et des condamnations si pénibles, ce fut une étonnante fortune.

Or, il s'agit de savoir, si, quand nous voyons l'auteur de ces livres, devenu ministre, vouloir que frères et sœurs aient les mêmes maîtres, afin qu'on puisse leur inspirer le même esprit, et fonder, dans ce but, pour les jeunes filles, un enseignement

(1) Numéro du 9 avril 1853.

(2) Et cette protestation se traduisit de l'étrange façon que voici : ils se décidèrent « à supprimer la partie politique de leur revue hebdomadaire. On nous demandera peut-être quel rapport existe entre le blâme dont l'ouvrage de M. Duruy a pu être l'objet, et la partie politique de la revue de MM. Hachette et Cie. » (*Ibid.*) Nous verrons plus bas quel rapport il y a entre cette humeur des éditeurs de M. Duruy censuré, et un des premiers actes de M. Duruy ministre.

auquel il présidera, nous n'avons pas le droit et le devoir de lui dire : Votre enseignement, nous le connaissons, et c'est pourquoi il nous effraie.

Par exemple : M. Duruy enseigne, sur l'origine de l'homme, que l'homme vient du singe, naturellement, par le travail lent de la nature : Pendant des siècles, « la nature faisait avec le singe comme une premièree t grossière ébauche de l'homme (1). »

M. Duruy enseigne, en conséquence de cette genèse de l'homme, sur les commencements de la race humaine, que : « Ces hommes, les premiers nés du monde, restèrent sans doute « longtemps sauvages et misérables, avant de se former en « sociétés régulières (2). » — Je le crois bien ! Et les élèves de troisième, auxquels M. Duruy enseigne ces belles choses, comprendront sans peine que les premiers qui, de singes, passèrent hommes, ne durent pas être du premier coup très-civilisés.

Sur toutes ces doctrines ridicules et honteuses, si M. Duruy n'était pas le grand instituteur de la jeunesse en France, je pourrais me contenter, sans même le renvoyer à la Bible, de le renvoyer à l'Académie des sciences ; mais, M. Duruy laissant le matérialisme le plus éhonté triompher à l'Ecole de médecine, j'ai le droit de m'inquiéter, lorsque je le vois, lui, Grand Maître de l'Université, fonder des cours publics d'enseignement secondaire pour les jeunes filles, en même temps qu'il professe pour son compte sur l'origine et la nature de l'homme des doctrines si matérialistes.

Par exemple encore : lorsque je vois ce même professeur, devenu ministre, instituer, au nom et aux frais de l'État, une mission scientifique chargée de s'en aller au Mexique, étudier « la solution du grand problème de la variété et de l'unité de « notre espèce (3), » comme la *variété de notre espèce* pourrait

(1) *Introduction à l'Histoire de France*, page 35.
(2) *Histoire de France et du moyen âge, classe de* 3e, p. 7.
(3) Rapport à l'Empereur, 27 janvier 1864.

bien être une conséquence de l'origine simienne, attribuée par M. Duruy à l'homme, je me demande si M. le Ministre de l'instruction publique doit être l'homme d'affaires de M. Duruy, ou bien le représentant de l'Etat et de la société française.

Par exemple encore : qu'un instituteur de village ou un professeur obscur enseigne à ses élèves que la Bible n'a pas de valeur historique et critique, c'est assurément très-regrettable. Mais que le Grand Maître de l'Université, le Ministre de l'instruction publique en France, compose une *Histoire sainte*, la propage dans tous les lycées, dans tous les colléges, dans toutes les écoles primaires et secondaires de jeunes gens et de jeunes filles, et ce qui n'est pas moins grave, dans les écoles normales des instituteurs et des institutrices, et enseigne aux maîtres et aux élèves que lui, Ministre, Grand Maître, grand esprit, ne croit pas à la valeur historique de l'*Histoire sainte*, qu'il y a là, si l'on veut, « un sentiment poétique..., mais pas une « histoire dans le sens ordinaire du mot (1), » oh ! cela devient très-sérieux ! et j'ai le droit de demander : sont-ce donc là les doctrines que M. Duruy veut faire enseigner aux jeunes filles ?

Et dans tout le volume trouve-t-on autre chose que l'esprit de ces paroles déjà rappelées par moi : « Avec les inter-« prétations, sans doute, les faits qui étonnent la raison « se simplifient ; LE MERVEILLEUX DISPARAIT ; tout devient « clair et facile. MAIS QUE RESTE-T-IL ALORS DU LIVRE ? N'au-« rions-nous d'autre motif que *la raison littéraire*, nous « agirions comme nous avons fait. »

Que serait-ce, si je pouvais suivre ici M. Duruy dans le dé-

(1) *Histoire sainte, d'après la Bible*, p. IV. — Chose étrange — et qui s'explique toutefois par le grand nombre d'enfants qui sont dans les écoles — que de tels esprits forts aient le goût d'écrire des Histoires saintes ! Il est vrai qu'en les écrivant, ils n'y croient guère, mais les livres se propagent néanmoins.



tail de tous ses livres et de toutes ses appréciations historiques!

Ce qu'on trouve là, malgré des souplesses et des habiletés de langage propres souvent à faire illusion, c'est un esprit de scepticisme et d'hostilité extraordinaire contre l'Église partout répandu. Je ne prendrai pour exemple qu'un de ses livres, cette *Histoire de France*, éditée sous tant de formes, en vue de nos si nombreuses écoles, primaires, secondaires et spéciales; car on regarde si peu de près aux livres maintenant, qu'elle va partout, cette histoire, même, chose incroyable, dans des maisons chrétiennes, depuis surtout que l'auteur est ministre.

Eh bien! de cette *Histoire de France* que j'ai lue et relue avec la plus sérieuse attention, voici simplement ce que j'ai à dire : supposez un homme qui ne croirait à rien du Christianisme, un libre penseur qui haïrait l'Église, et qui toutefois, voulant écrire des livres élémentaires, et les propager, et les faire admettre dans les colléges libres comme dans les lycées, dans les petites comme dans les grandes écoles, se trouverait obligé de rigueur à certaines précautions prudentes, afin de ne pas se faire éconduire du premier coup, comment écrirait-il? Exactement comme l'a fait M. Duruy.

Pour toute cette jeunesse, le poison est à toutes les pages, mais enveloppé, dissimulé, distillé : ici une insinuation perfide, là une raillerie finement irréligieuse; plus loin une appréciation malveillante ; partout une manière de présenter les choses sous le jour le moins favorable, le plus hostile même à l'Église (1).

De cet esprit détestable, je ne donnerai que quelques exemples, et encore je ne les prendrai pas dans le moyen âge, époque jugée avec une partialité si injuste par M. Duruy, et sans cesse flétrie sommairement d'un mot odieux : *vieil esprit*,

(1) Les éditions citées par nous sont celles-ci : *Petite histoire de France à l'usage des écoles primaires*; — *Histoire de France, du moyen âge et des temps modernes, destinée aux classes de 3e, 2e et rhétorique*, 1866; — *Histoire de France*, 2 vol., 1864.

vieilles idées, vieilles dominations (1), temps d'oppression et de ténèbres *où la pensée est comme morte*, où l'*hérésie* seule vient parfois essayer de rappeler les esprits *à la renaissance* (2).

Sans donc m'arrêter à des détails tels que ceux-ci : Boniface VIII « mourut de honte et de colère; » « Clément V « acheté par l'or de Philippe le Bel; » « la papauté, au XIIe siècle, privée de toute autre ambition, se mit à thésauriser, » la Saint-Barthélemy « accueillie par les bruyantes et enthousiastes félicitations de la cour de Rome, » et mille autres traits que M. Duruy, cherchant toujours le côté et le nom odieux des choses, se plaît à mettre sous les yeux des jeunes élèves de troisième, de seconde et de rhétorique, je prends les grands faits, tels que la Renaissance, le protestantisme, le XVIIIe siècle, la révolution.

La Renaissance, selon M. Duruy, que fut-elle? « La révolte « contre les vieilles dominations... » contre « les mille liens de « l'idée ancienne, » efforts « sans règle, à l'aventure, et dans cette « liberté même d'autant plus héroïques et plus charmants. »

(1) *Histoire de France*, t. II, p. 53, 54, 80,

(2) *Ibid.*, t. Ier, p. 211. — *Histoire de France et du moyen âge, classe de* 3e, p. 295 : « L'hérésie indignait les fidèles et l'Église, mais elle attestait un certain mouvement des esprits. Ces écarts mêmes de l'intelligence hors de la *voie tracée* prouvent que nous ne sommes plus au temps où la *pensée était comme morte*. La première *renaissance* commence au XIe siècle. »

Les hérétiques sont présentés comme des gens audacieux qui veulent « se rendre compte de leurs croyances (*Ibid.*, p. 257), » « les soumettre au raisonnement (*Ibid.*, p. 258), » et qui par là « ébranlent les dogmes (*Ibid.*). »

Abélard, c'est le docteur qui prêche « la distinction de la raison et de la foi. » « Faites vivre ce puissant et libre esprit sept siècles plus tard, et au lieu de se heurter, sa vie entière, contre d'infranchissables obstacles (saint Bernard, les évêques et la théologie), il devient une des lumières et l'honneur de son temps. » *Histoire de France*, t. Ier, p. 287.

Et c'est aux enseignements de ce docteur qui prêche « la distinction entre la raison et la foi, » que M. Duruy rattache les tentatives d'Arnauld de Brescia, ce Mazzini du XIIe siècle, qui voulait, comme dit M. Duruy, « supprimer le gouvernement des prêtres et rétablir la république romaine. » *Histoire de France et du moyen âge*, classe de 3e, p. 380.

Le caractère de ce temps, c'est le retour à l'antiquité païenne. « Mais ce pas en arrière était aussi un pas en avant : car aller à « l'antiquité, c'était retourner dans les choses humaines au « beau, au vrai, à *l'indépendance de l'esprit*, à *ce rationalisme* « enfin, qui, après avoir été *la loi de la civilisation greco-latine*, « allait devenir *celle des sociétés modernes* (1). »

Mais, de bonne foi, je vous le demande, que voulez-vous que pensent vos jeunes gens, et ces jeunes filles, vos nouvelles élèves, en lisant des pages pareilles, sinon qu'il faut briser les *mille liens de l'idée ancienne*, revenir à *l'indépendance de l'esprit*, et se jeter résolument dans ce *rationalisme*, qui, après avoir été la loi de la civilisation païenne, doit être celle aussi de la civilisation moderne?

Quelles ne sont pas ensuite les complaisances de M. Duruy pour les sceptiques de la Renaissance? Dans la préface de son *Histoire de France*, Montaigne et le licencieux Rabelais ne poursuivent qu'un but, LE VRAI, n'ont qu'un ennemi, LE AUX (2). Dans l'ouvrage même, je lis cette peinture de Rabelais :

« Cette force qui manquait à Marot, Rabelais la possède et la « montre dans un livre étrange, *la Vie de Gargantua et de Panta-* « *gruel*, « œuvre inouïe, mêlée de science, d'obscénité, de comique, « d'éloquence, qui saisit et qui déconcerte, qui enivre et qui « dégoûte. » Ce livre où la raison parle le langage de la folie, « où le rire le plus bouffon n'est qu'une satire sanglante... *et n'en* « *dit que mieux leur fait à toutes les puissances*, plus complétement « et plus hardiment que pas un (3). »

Comprend-on qu'un professeur, qu'un ministre parle ainsi de Rabelais à des jeunes gens, à des jeunes filles de seize ans?

(1) *Histoire de France*, t. II. p. 53, 54.
(2) Page XXIV.
(3) *Histoire de France*, *du moyen âge et des temps modernes*, *classe de 2ᵉ*, p. 351, 352.

La première chose qu'au sortir de votre classe et de vos cours, vos jeunes humanistes auront à faire, c'est de chercher Rabelais, de voir cette œuvre inouïe, cette science, cette obscénité, cette force, ce comique, cette éloquence, de lire enfin ce *Gargantua*, et de vous revenir corrompus.

Puis, quand M. Duruy en arrive au protestantisme, quelle affectation étrange à faire louer les vertus de Luther par Calvin, tout en louant Bossuet! Luther est « la foudre qui a tiré le monde de sa léthargie. » Et s'il se trouve que Bossuet, avant d'écraser l'impiété et l'immoralité de ce moine apostat, avoue ses talents, M. Duruy emprunte à Bossuet ses éloges et supprime le reste.

Même procédé pour Calvin. Son édifiante biographie se termine par ce trait : « Il donna l'exemple de la vie la plus austère. »

D'ailleurs, le Pape ayant confié aux Dominicains *la vente*, dit M. Duruy, *des indulgences*, Luther s'irrite : « il rejette le « Pape, et après le Pape les Conciles, et après les Conciles, les « Pères, c'est-à-dire TOUTE AUTORITÉ HUMAINE, pour se placer « face à face avec l'Ecriture (1). »

Ainsi le Pape, les Pères, les Conciles, ne sont qu'une autorité humaine! Voilà de jeunes catholiques bien instruits! et les jeunes filles toutes prêtes « à admirer les foudres de Luther, les austérités de Calvin, » et surtout à tenir pour ce qu'ils valent, selon M. Duruy, les Conciles, les saints Pères et les Papes.

Et sans vouloir entrer sur ce sujet dans plus de détails, je me bornerai à livrer à l'appréciation du public la façon dont M. Duruy raconte l'apostasie d'Elisabeth et la conversion de Henri IV.

De la sincérité et des vertus d'Élisabeth, pas un doute ; mais d'Henri IV, c'est autre chose. Sa conversion, bien entendu, ne fut qu'hypocrisie et politique ; il n'avait pas discuté les

(1) *Histoire de France, du moyen âge et des temps modernes*, classe de 3e, p. 360, 361, 374.

dogmes; « ce n'était pas affaire à lui; mais il avait bien étudié les maux de la France (1). » Et quelques pages plus loin l'auteur égaye ses jeunes élèves par les plus inconvenantes et les plus sceptiques moqueries : « Le roi remplissait, *partout* « *et minutieusement, les devoirs d'un bon catholique.* A la « messe, il édifiait les fidèles; au plus long sermon, il ne « montrait pas d'ennui, et le jour de Pâques il touchait les « écrouelles. *On n'eût pu trouver un prince plus orthodoxe* (2). »

Quant au XVIIIe siècle, les jeunes rhétoriciens et les jeunes rhétoriciennes de M. Duruy devront croire que ce siècle, « à la « fois sceptique et crédule, doux et terrible.... *mit au monde la* « *grande pensée* (personne avant lui ne l'avait eue !) *que la so-* « *ciété, comme l'homme, doit s'améliorer sans cesse.* » Et après dix-huit siècles de Christianisme, après saint Vincent de Paul, M. Duruy vient leur dire : « Notre sollicitude pour toutes les « misères n'est qu'un héritage que ce siècle nous a légué (3). »

Naturellement, il en est de même pour les hommes du XVIIIe siècle. Raynal, Dalembert, Diderot, ces grands ennemis du Christianisme, Helvétius, l'auteur matérialiste du livre de *l'Esprit*, qu'en dit M. Duruy, même dans sa petite *Histoire de France* à l'usage des écoles primaires ? Un seul mot, et c'est précisément le grand éloge fait par lui des sceptiques de la Renaissance : « Ils portaient sur toutes choses un esprit nouveau. »

De même, sur Voltaire, pas une restriction, pas un blâme. Et quel éloge : « C'était le vrai roi du siècle... » « Son in-

(1) *Histoire de France*, t. II, p. 166. — Elisabeth, outre que « la hautaine et violente réponse du Pontife » la pousse dans le schisme, ce schisme a trop profité à l'Angleterre pour ne pas l'en louer hautement. « Elisabeth mourut le 3 avril 1603. *Elle avait fait une chose qui contribua beaucoup à la grandeur de l'Angleterre, elle l'avait irrévocablement jetée dans les voies du protestantisme*, et l'avait mise à la tête des États réformés, en même temps, qu'elle lui avait ouvert la mer et montré le sceptre de l'Océan à saisir. » (*Histoire de France pour la classe de 2*^e, p. 379-393.)

(2) *Hist. de France*, t. II, p. 171.

(3) *Hist. de France et des temps modernes, Rhétorique*, p. 122.

[redacted]

fluence allait se retrouver dans l'élan universel de 89 (1). »

Il en dit encore plus sur Voltaire dans l'*Histoire de France* en deux volumes, et dans le volume destiné aux jeunes rhétoriciens ; il apprend à ces jeunes gens que Voltaire, celui dont la devise était : *Écrasons l'infâme!* n'a poursuivi, comme Montaigne et Rabelais, qu'un seul *but, le vrai,* n'a eu *qu'un ennemi personnel,* le *faux* (2).

M. Duruy ajoute ce que tout le monde sait trop : « Voltaire « attaquait avec acharnement l'Eglise, et ses premiers, ses plus « constants efforts furent dirigés bien plus contre le pouvoir « spirituel que contre l'autorité civile... »

Et néanmoins M. Duruy conclut ainsi sur cet homme : « Il a « justement mérité la haine de ceux qui croient que le monde « doit rester immobile, et l'admiration de ceux qui regardent « la société comme obligée de travailler sans cesse à son amé« lioration matérielle *et morale* (3). »

Et morale! Et quelques lignes plus haut, parlant de la moralité de Voltaire, M. Duruy dit : « Le désordre des mœurs lui était indifférent. »

Quant à Rousseau : « Rousseau donna à cette société frivole « une secousse vigoureuse, qui la ramena *aux sentiments natu*« *rels*, dans sa *Nouvelle Héloïse* (4). »

A la bonne heure! Après avoir lu *Pantagruel* et *Gargantua* par amour *pour le vrai* en seconde, Voltaire et la *Nouvelle Héloïse* en rhétorique, par amour *pour les sentiments naturels,* il ne reste plus à vos jeunes élèves, aux frères comme aux œurs, qu'à se faire affilier aux francs-maçons, par amour pour « les idées libérales, » que « sous des rites bizarres et quel-

(1) *Petite Histoire de France*, p. 164.

(2) « Rabelais et Montaigne, Voltaire et Montesquieu, écrivent pour le monde autant que pour leur patrie. Le but qu'ils poursuivent, c'est le vrai, leur ennemi personnel, le faux. » *Hist. de France*, préf., p. xxiv.

(3) *Ibid.*, t. II, p. 492.

(4) *Ibid.*, p. 494.

que peu puériles, ils cachent et propagent (1). » Vous pourrez ensuite les renvoyer à leurs parents. Vous aurez bien mérité de ceux qui vous les auront confiés, et préparé dignement l'unité morale dans la famille.

De ce qui a rapport à la Révolution française, je ne citerai que ce trait :

On sait ce qu'était la constitution civile du clergé, imaginée par la Constituante, et quel fut le courage des prêtres fidèles qui refusèrent, malgré la prison, l'exil et l'échafaud, de prêter un serment schismatique et impie. Eh bien ! les prêtres que loue M. Duruy, ce sont ceux qui prêtèrent ce serment ; ceux qu'il blâme et sur lesquels il fait retomber la responsabilité du sang versé, ce sont les prêtres martyrs. A ceux-là, en effet, les *sages conseils*, les *appels à l'esprit de l'Évangile* furent adressés, *mais en vain* (2).

J'aurais ici mille autres citations à faire (3) ; mais c'est

(1) *Histoire de France*, rhét., p. 309.

(2) « *En vain* un éloquent curé du Poitou fit *appel à l'esprit de l'Évangile*. Si, comme l'enseigne l'apôtre, *disait-il avec saint Bernard*, toute personne doit être soumise aux puissances, il n'y a pas d'exception pour nous... etc. *Mais ces sages conseils* ne furent pas entendus... Les prêtres vont maintenant combattre la révolution, et une guerre civile effroyable couvrira la France de sang, de crimes et de terreurs. » *Histoire de France*, t. II, p. 555.

(3) Dans ses livres même les plus légers et les plus inoffensifs en apparence, le même esprit se rencontre. C'est ainsi que dans un *voyage* de Paris à Bucharest, M. Duruy fait dire à l'un de ses interlocuteurs, à propos d'une procession du Saint-Sacrement : « Le peuple était venu pour voir, les princes « pour être vus, et le clergé pour mettre à genoux devant lui les grands et les « petits de la terre. »

Il est vrai, après avoir ainsi résumé le récit de son interlocuteur, M. Duruy s'étonne que celui-ci n'ait pas mieux compris la poésie extérieure du catholicisme. Mais ce singulier interlocuteur, qui est Allemand à la fois et Français, n'est autre que M. Duruy lui-même. Quelques lignes plus haut, cet interlocuteur à deux figures parle des moines présents à la procession qui, « replets, « hauts en couleur, front bas, mais larges mâchoires, font un métier tout « comme un autre. »

Pour déverser le mépris sur l'ordre monastique, qu'importe, au reste, que

[redacted]

assez, et je le demande : Nos inquiétudes ne sont-elles pas assez justifiées ?

Je le demande : n'y a-t-il pas lieu pour nous, évêques, aux plus vives alarmes, quand nous voyons des livres pénétrés de l'esprit le plus antichrétien recevoir de la haute position officielle de leur auteur un si puissant patronage, depuis surtout l'importante modification apportée sous son ministère à un article capital de la loi de 1850, dont je parlerai bientôt.

Eh bien! je le répète, la question est de savoir si l'auteur, devenu ministre, a le droit de mettre le ministre au service de l'auteur et de ses doctrines.

La question est de savoir s'il sera permis à M. Duruy de reprendre, comme ministre, la cause qu'il avait perdue comme écrivain, de se servir de sa haute position pour propager ses

M. Duruy dise lui-même ces choses, ou les fasse dire par un autre? Cette forme littéraire n'est qu'un artifice commode, pour tout dire et faire passer. M. Duruy y a de nouveau recours un peu plus loin, et introduit le lecteur dans les caves d'un couvent « immenses, » fait-il dire encore [illegible]; et *renfermant*, à côté de la bibliothèque, qui est « *pour les joies de l'esprit*, » pas moins de 500 mille pintes de vin « *pour les joies du corps*. »

Mais qu'il parle lui-même ou qu'il fasse parler un autre, sans cesse le sens chrétien est blessé par un trait satirique et méchant, et, malgré les habiletés de langage, le lecteur sent très-bien où veut frapper M. Duruy. Tout à l'heure c'étaient les moines; puis bientôt c'est le clergé et les évêques que l'auteur aime à présenter sous le jour le plus odieux.

Les dogmes mêmes ne sont pas épargnés. Je n'en donnerai pour preuve qu'un récit où l'ironie sceptique abonde. « Au bord du Danube bavarois, « est-il dit dans ce récit, on est encore en plein moyen âge. *Ne vous étonnez* « *donc pas* d'y trouver Satan tout à côté des saints, *et lui aussi fort occupé*. » Après ce début, l'auteur, non plus le voltairien bavarois, mais M. Duruy lui-même, raconte deux légendes sur « ce pauvre diable de Satan, qui n'était pas « toujours, dit-il, si noir qu'on le fait ; » et le récit s'achève par ces paroles, qui ne portent plus sur des légendes : « Le diable s'en va, comme sont partis tant d'autres choses du bon vieux temps. » Ainsi M. Duruy confond la superstition et la foi des peuples, et sous prétexte de railler l'une, frappe l'autre. Un mot rapide dit en courant, une anecdote legère, une réflexion [illegible], une plaisanterie équivoque, tels sont ses procédés.

Je pourrais signaler bien des légèretés d'une autre so [illegible].

Par exemple M. Duruy juge à propos de redire à [illegible] sur la [illegible]

livres, en un mot, si M. Duruy peut, pour ainsi dire, se servir du bras séculier, dont il est armé en ce moment et qui est lui-même, pour imposer partout ses idées à la jeunesse française, lesquelles, exposées dans ses livres, ont été condamnées par l'autorité universitaire elle-même.

Je me demande si cela est possible dans un pays chrétien, et si les Évêques peuvent le souffrir en silence.

C'est là une question de droit public et religieux, qui se présente ici dans toute sa force, à savoir si un tel écrivain, devenu ministre de l'Empereur, a le droit d'employer les forces publiques de l'État et d'une société chrétienne à combattre dans cette société le Christianisme, et à faire des jeunes gens des libres penseurs, et des jeunes filles des libres penseuses.

Certes, je comprendrais que M. Jules Simon, républicain en

d'un étudiant; quelle chanson ! « Hurrah ! l'étudiant est libre. Vive le saint « amour de la femme! Qui ne sait chanter, ni boire, ni aimer, celui-là l'étu- « diant le méprise. Hurrah! l'étudiant est libre! » Est-ce que M. Duruy va se récrier sur la liberté de ce chant? Au contraire, il l'admire. « En Allemagne, « la poésie coule partout à flots larges et pressés. Ils aiment mieux que nous « la nature, la famille, le foyer, l'*amour*, et ils en sont récompensés par le « inspirations de la muse; car aimer, c'est chanter. » Et il en donne pour preuve ces *lieders* favoris, chants dont on trouve partout, dit-il, le recueil, « à côté de la Bible et du livre d'heures, avec l'air noté et *des dessins sur bois* « *qui font rêver les enfants et les jeunes filles*. »

Toute l'Europe a retenti, il y a quelques années, des scandales d'un roi. Eh bien! que pense M. Duruy de ces profondes atteintes faites aux mœurs publiques par les têtes couronnées? Ce ne sont à ses yeux que des *fredaines*, ou mieux le simple *amour du beau;* et M. Duruy s'en égaie le plus tristement du monde. « Il chercha *le beau sous toutes les formes*. Il l'étudia *à Rome* et *dans* « *les coulisses de l'Opéra*. Il couvrit Munich de monuments, *et Lolla Montès* « *d'une couronne comtale*.... et, comme un autre vert galant de notre histoire, « est resté, malgré toutes ses *fredaines*, très-populaire. Munich *raffole de lui* « et trouve que son nouveau roi *est trop sage*. »

Les jeunes élèves de M. Duruy qui liront de telles choses, dites en un tel langage, seront-ils fort à blâmer s'ils concluent, et pratiquement, que de telles fredaines doivent en excuser bien d'autres? Est-ce un jeune homme qui écrit avec cette légèreté morale? Non, c'est un inspecteur universitaire, à la veille d'être ministre de l'instruction publique. En vérité, dirai-je ici avec Cicéron : *Habemus lepidum consulem*.

1848, et point ministre en 1868, si un jour il le devenait, marchât ouvertement à son but par les moyens que prend M. le Ministre; ce ne serait là qu'une politique conforme à ses pensées nettement déclarées. Mais que M. Duruy serve à ce degré les vues de M. Simon et de son parti, et par des voies qui conduiraient subrepticement la France catholique au but que poursuivent ces messieurs, voilà ce que je ne puis admettre. Ce serait un guet-apens.

IV

Et maintenant que nous venons de démontrer si péremptoirement les affinités des doctrines de M. Duruy et les liens intimes de sa tentative avec le plan de ceux qui veulent faire de nos jeunes Françaises des libres penseuses, pouvons-nous demeurer sans inquiétudes à l'endroit des hommes qui seront les coopérateurs de M. Duruy et les exécuteurs de sa pensée ?

Pour moi, je ne le pense pas.

Et d'abord comment admettre l'étrange réponse que je trouve sur ce point délicat dans les *communiqués*: « Attendez! — Attendez, nous réprimerons. »

Attendez, qu'il ait été fait de cette nouvelle organisation de l'enseignement secondaire des filles par nos professeurs « un usage que l'administration ait le devoir de réprimer (1). » Non, je n'attendrai pas, pour signaler le péril, que le mal ait été fait. Nous n'entendons pas notre mission d'Évêque de la sorte. Vous tous, que M. de Lamartine appelait, avec tant de raison et de mépris, *les aboyeurs à la soutane*, vous

(1) *Communiqués* du 5 décembre.

ne renverrez le mot, s'il vous convient; peu m'importe : gardien de la maison de Dieu et des âmes, je ne veux pas être ce que l'Écriture nomme : *canis mutus, non valens latrare*. N'y comptez pas. Les menaces de l'Esprit-Saint me touchent plus que vos injures.

Nous *réprimerons*, dites-vous, ce qui sera dangereux. Mais qu'est-ce qui selon vous sera dangereux ?

La répression de votre administration en matière de croyances et d'enseignement ! Non. Ce qui peut porter atteinte à la foi d'une jeune fille, c'est une parole rapide, une réticence, une insinuation, une allusion : que sais-je ? mille traits volants contre lesquels votre administration sera sans cesse ou impuissante, ou condamnée à une inquisition odieuse et impossible.

Mais il faut ici que je dise ma pensée tout entière, sans injuste exagération comme sans vaine illusion et sans crainte aucune d'être accusé de calomnie.

Car enfin, qui donc calomnie-t-on, quand on appuie une présomption générale sur un fait général et notoire ? Et pouvez-vous ne pas voir, comme tout le monde, ce qui est, hélas ! la situation ?

Faut-il encore que je fasse ici mes réserves, et que je parle des chrétiens admirables, que je connais dans l'Université ?

Mais, au point de vue général qui est le seul vrai, de bonne foi, comment pouvons-nous être sans inquiétude ? Car enfin, tous MM. les professeurs de l'Université ont-ils le bonheur d'être chrétiens ? Est-ce qu'aujourd'hui, par le malheur des temps, dans l'Université, comme hors de l'Université, une foule d'hommes, honorables d'ailleurs, et qui nous appartiennent par beaucoup de côtés, n'ont pas été emportés par le rationalisme et l'incrédulité ? Voilà le fait certain, patent, indéniable.

Et quand la situation est telle, en une matière de cette délicatesse et de cette gravité, laissez-moi vous le dire avec toute la franchise de mon âme : vous prétendriez m'imposer ici à

l'avance, une confiance aveugle et universelle ! Non, c'est i
possible.

Direz-vous que des hommes qui ne croient plus, ne lais
ront jamais percer dans leur enseignement leur incroyance'

Mais je vous ai dit déjà ce que vous répond ici M. Jules S
mon, votre précurseur, votre ami : « LA CHOSE EN SOI N'E
« PAS BONNE ET RESSEMBLE TROP A L'HYPOCRISIE. »

Eh bien ! non. Il n'y aura pas d'hypocrites parmi
messieurs : chacun sera, dans son enseignement, un fra
libre penseur.

Mais c'est ici que je vous arrête; car, en vous laissant vo
liberté dans votre pensée privée, comme hommes, je ne vous
laisse pas dans votre enseignement, comme professeurs. J
le droit d'exiger, dans un pays chrétien où il y a 38,000,0
de catholiques, que l'enseignement de l'État ne soit pas hos
à la foi, que payés par l'impôt, c'est-à-dire par les famill
un professeur de géologie ne soit pas matérialiste, un p
fesseur de philosophie sceptique ou panthéiste, et qu
professeur d'histoire ne blesse pas sans cesse, dans ses app
ciations, comme M. Duruy, la conscience de ses élèves c
tholiques.

Eh bien ! pour vos cours de jeunes filles, où en êtes-v
déjà, Monsieur le Ministre ? Ces cours sont à peine commen
qu'avez-vous réprimé ? ou plutôt que n'avez-vous pas favori

J'ai sous les yeux la liste des fondateurs de l'Association
créée pour l'établissement des cours de jeunes filles à Pari
le premier en tête de cette liste, dans le *Moniteur*, c'est M. P
Albert. J'ai sous les yeux la liste des professeurs que vous a
nommés pour faire ces cours à la Sorbonne. Le premier
tête, c'est encore M. Paul Albert, naguère professeur de Fac
à Poitiers, aujourd'hui professeur de rhétorique au coll
Charlemagne ; et à la Sorbonne, pendant le emier et le
cond trimestre, si j'ai bien compris, il doit rler

semaines. Et le *Moniteur* annonçait dernièrement que trois cents dames ou jeunes filles assistaient à ces cours.

Eh bien! quelle confiance puis-je avoir dans M. Paul Albert pour cette éducation des jeunes filles françaises, et pour cet enseignement qui doit leur apprendre à *gouverner leur esprit, donner à leur sentiment religieux l'appui d'un sens droit, d'une instruction forte et simple, d'une raison éclairée*, et préparer leur vie entière d'épouse et de mère, *en les mettant en état de porter avec un autre le poids des devoirs et des responsabilités de la vie ?*

Je dois le dire, je ne puis ici avoir absolument aucune confiance : un tel professeur ne peut que contribuer à réaliser le plan des libres penseurs, à atteindre le but signalé, c'est-à-dire former des libres penseuses.

Je n'ai pas l'honneur de connaître personnellement M. Paul Albert ; mais j'ai sous les yeux une lettre écrite par lui, et dont il a exigé la publication dans un journal de Poitiers (1), où elle a paru le 9 mars 1866. Or dans cette lettre, je vois un professeur qui, devant ses auditeurs et ses disciples, se glorifie d'être lui-même le disciple de Voltaire, de J.-J. Rousseau et de madame Sand.

Voici à quelle occasion singulière M. Albert écrivit cette lettre :

Ce journal avait, en parlant d'une conférence que M. Albert venait de faire à la Sorbonne, rapproché son nom de certains noms qui honorent la science catholique et l'Université, MM. Wallon, Nourrisson, Caro, de Margerie; mais M. Paul Albert, repoussant cet éloge comme un outrage, écrit au rédacteur du journal : « Ne me faites pas l'honneur de me ranger « parmi les écrivains qui honorent la science catholique. La « science n'est ni catholique, ni juive, ni protestante, elle est « la science. »

(1) *Le Courrier de la Vienne.*

Et comme le rédacteur avait rappelé avec éloge la thèse pour le doctorat soutenue par M. Albert sur saint Jean Chrysostome : « Ma thèse sur saint Jean Chrysostome, qu'il vous plaît « de rappeler, et que vous n'avez pas lue, répond M. Paul « Albert, se résume en ceci : CET ILLUSTRE PÈRE DE L'ÉGLISE « ÉTAIT UN DÉMAGOGUE ET UN COMMUNISTE. Je ne sais si c'est « là ce que vous appelez *la science catholique*. »

Et puisque aujourd'hui M. Paul Albert doit parler à la Sorbonne devant des mères de famille et des jeunes filles destinées à le devenir, il ne sera pas inutile de rappeler ces autres paroles que je lis dans sa lettre : « 1760 ! date solennelle. Les « jésuites sont chassés de France. Ils n'élèveront plus nos en- « fants. *C'est d'après les principes de Rousseau qu'ils seront* « *élevés.* »

Et plus bas, rappelant les injures adressées à Rousseau par Voltaire, que M. Albert, comme de raison, nomme *un grand homme :* « Tous deux, disait-il, étaient unis dans une œuvre « commune. » Et cette œuvre commune, c'était « de séparer « hautement la cause de Dieu de celle des prêtres. »

Aussi, M. Albert avait terminé la conférence, dont il rappelle le souvenir dans sa lettre, en apprenant à son auditoire que « l'un des plus illustres disciples de Rousseau, madame « Sand, avait proposé de les placer tous deux sur le même « piédestal. »

« J'ajoute, dit-il, dans sa lettre, que madame Sand me « faisait l'honneur d'assister à ma conférence, et elle a bien « voulu m'adresser ses félicitations : permettez-moi, Monsieur, « de les préférer aux vôtres. »

Voilà donc le professeur auquel M. Duruy trouve tout simple de confier l'éducation des jeunes filles françaises à la Sorbonne.

Mais peut-être que, depuis 1866, M. Paul Albert a changé : ce n'est pas probable, car il écrivait encore : « Ainsi, Mon- « sieur, sachez-le bien, tel je me suis montré pendant six ans,

« tel je suis et resterai... Le conférencier et le professeur sont « toujours le même homme. »

Et vous voulez que nous ayons confiance! En vérité, c'est demander plus qu'il ne convient.

Je demeure convaincu que M. Paul Albert, celui que vous avez préféré à tous les autres, pour lui confier la première chaire de votre enseignement, au collége Charlemagne pour les jeunes gens, à la Sorbonne pour les jeunes filles, est un déplorable maître de la jeunesse; je dis que, malgré la gravité et les paroles de M. de Royer, il y a quelque chose ici de plus grave, c'est le cri de ma conscience qui ne me permet pas de croire qu'appuyé sur Voltaire, Rousseau et madame Sand, M. Albert puisse s'élever facilement *à la hauteur du respect que réclame l'éducation des femmes.*

J'ajoute avec certitude qu'en France M. Paul Albert n'est pas le seul dans ce cas (1).

Et je trouve vraiment trop fort qu'on prétende faire ainsi violence à ma conscience, à mon bon sens, à notre bonne foi à tous, et nous imposer de vive force et à l'aveugle des con-

(1) Je lis dans l'*Union* du 7 janvier 1868 :

« L'enseignement de M. Duruy est inauguré à Pau. Le journal *préfectoral* nous apprend que le premier auteur français expliqué et commenté par le professeur *ad hoc*, en présence des jeunes filles, a été Rousseau. Le professeur s'est attaché à faire goûter aux jeunes filles « la belle nature » dépeinte par J.-J. Rousseau « comme une amante incomparable toujours jeune et « toujours fidèle. »

Ainsi, du premier bond, l'enseignement secondaire des filles se jette sur l'auteur de la *Nouvelle Héloïse*.

Nous savions bien que ce serait le dernier mot de ces écoles; mais nous n'osions croire que ce dernier mot serait le premier.

Ce n'est pas tout.

Je lis dans une brochure intitulée : *Le Règne minéral, conférence faite, par M. Raulin, professeur à la Faculté des sciences de Bordeaux* (Paris, Hachette, 1867) qu'il faut hâter la venue du jour « où l'école primaire deviendra *gra-* « *tuite et obligatoire*, car enfin il ne peut être permis qu'à l'idiot et au crétin « de croupir dans l'ignorance. »

« L'étude, dit M. Raulin, porte l'homme à penser en pleine liberté... en

fiances qui seraient ridicules et imbéciles, si elles n'étaie
pas coupables.

Et vous voyez bien, par la lettre même que j'ai citée à lui, comment nous traiterait M. Albert lui-même, si nous avions confiance en lui.

Mais je vais plus loin ici, car je dois tout dire. Dans ma première lettre, j'avais parlé aussi de l'École normale, où se forment tous les jeunes professeurs que M. Duruy destine désormais à l'enseignement des jeunes filles : j'avais rappelé le fa

« dehors de tout préjugé acquis... Elle doit surtout lui apprendre à se
« en défiance vis-à-vis du merveilleux, du surnaturel, qui, ainsi que son
« l'indique, n'existe pas dans la nature, mais seulement dans l'imagination
« l'homme, qui ne connaît ni l'univers, ni les phénomènes de tout ordre dont
« celui-ci est le théâtre. »

Plus loin, M. Raulin dit :

« La matière existe aujourd'hui, elle existait hier, il y a 100 ans, 1,000 ans,
« 100,000 ans, un million d'années; l'histoire, la géologie, en fournissent le
« preuves irrécusables. On comprend dès lors que certains hommes de science
« admettent qu'elle existera non-seulement demain, dans 100 ans, dans
« 1,000 ans, mais encore à une époque quelconque. Rien dans les phénomènes
« naturels ne leur donnant l'idée d'une création de la matière, ils admettent
« que cette chose, incréable et indestructible pour eux, est éternelle. Croyant
« que la matière a toujours existé dans *la moitié passée de l'éternité*, ils
« croient qu'elle existera toujours dans la moitié à venir; qu'en un mot, la
« matière et les lois qui la régissent existent de toute éternité et n'auront pas
« de fin.

« La création de quelque chose de rien, que nous ne pouvons ni concevoir,
« ni *exécuter*, que nous ne voyons pas se produire, le surnaturel, en un mot,
« pourrait donc, dans cette hypothèse, être laissé de côté tout d'abord. »

Ainsi voilà un professeur de l'État, payé par les catholiques français, pour enseigner leurs enfants, qui profite du privilége à lui accordé, par M. Duruy, de faire des conférences publiques, privilége refusé à des catholiques illustres pour nier audacieusement le dogme fondamental de la religion chrétienne, l'existence du surnaturel et la création; pour dire à l'Eglise catholique qu'elle ment et à trois cents millions d'hommes, qu'ils ne savent ce qu'ils disent, quand, chaque dimanche, ils chantent un hymne à la gloire « du Dieu tout-« puissant, créateur du ciel et de la terre, des choses visibles et invisibles. »
Et c'est ce professeur qui veut de plus, comme l'aurait voulu M. Duruy, nous imposer l'instruction *gratuite et obligatoire*, afin que pas un enfant n'échappe à ce bel enseignement.

grave qui a motivé l'année dernière le licenciement de cette école, je disais qu'un tel fait révélait un péril.

Depuis, le péril s'est accru. Je suis obligé de prononcer encore ici un nom propre : je le regrette.

Depuis trois mois, en remplacement de M. Nisard, M. Duruy a nommé M. Francisque Bouillier directeur de l'École normale : l'École normale, je le répète, la pépinière des professeurs de l'Université. Eh bien ! quels sont les principes, les écrits et les enseignements de M. Francisque Bouillier?

On ne dira pas ici que je m'adresse à un inconnu et que je prends mes exemples parmi les exceptions. Je vais discuter les opinions publiques, imprimées, d'un homme que je respecte, et je l'interpelle, non pas en dépit de sa position considérable, mais à cause de cette position même, qui donne à ses écrits une autorité que son talent et son caractère rendaient déjà grande.

M. Francisque Bouillier est un des professeurs dont l'enseignement philosophique, depuis longtemps déjà, a le plus excité les inquiétudes de l'épiscopat et des pères de famille; et il est un des universitaires les plus honorés. Il fut d'abord professeur de philosophie à Orléans, — et, s'il y était encore, la distinction de son esprit l'aurait fait probablement choisir le premier pour l'enseignement secondaire des jeunes filles; — puis, professeur à la Faculté de Lyon ; puis, Doyen de cette Faculté; puis, Inspecteur général de l'Université, et enfin Directeur de l'Ecole normale supérieure.

Il est donc désormais chargé de former les jeunes professeurs de nos lycées et de nos colléges, ceux-là mêmes dont on veut faire les instituteurs de toutes les jeunes Françaises, en même temps que de tous les jeunes Français.

Je n'ai pas l'honneur de connaître personnellement M. Bouillier, mais j'ai lu quelques-uns de ses livres, et je les ai sous les yeux : à moins que ses opinions n'aient été considérable-

ment modifiées, — je serais certes trop heureux de l'apprendre — voici, en religion, ce qu'il pense ; cela se peut résumer en deux mots :

M. Bouillier rejette absolument la prière, en tant que prière ou demande faite à Dieu, nie la possibilité du miracle, toute intervention spéciale de Dieu dans les choses humaines c'est-à-dire qu'il sape par la base tout le Christianisme : telles sont les doctrines professées par lui dans la *Liberté de penser*, revue rédigée en 1848 par MM. Renan, Jules Simon, Deschanel, et autres ennemis déclarés du Christianisme.

Il n'est dans ses livres ni catholique, ni protestant, ni chrétien, ni juif : sauf la morale et le dogme de l'existence de Dieu, toutes les religions à ses yeux ne sont que *superstition* et *fétichisme*. Je défie qui que ce soit de voir autre chose, dans les quarante-deux pages d'introduction placées par M. Francisque Bouillier en tête d'une traduction de la *Théorie de Kant, sur la religion dans les limites de la raison*.

Cet ouvrage de Kant est un renversement radical du Christianisme. C'est la négation de son origine divine ; la négation de l'inspiration des Écritures, la négation de l'Église, de sa constitution hiérarchique, de son autorité doctrinale ; la négation du caractère obligatoire de tout culte extérieur : considéré comme obligatoire et efficace, tout culte extérieur n'est que *magie* ou mieux *fétichisme, idolâtrie* : la négation de la prière en tant que prière, de la grâce en tant que secours divin ; la négation de la valeur positive de tous les sacrements et de tous les mystères chrétiens, interprétés par Kant dans des sens purement rationalistes, qui les font complétement évanouir : tel est le livre ; nous n'avons pas à le réfuter ici, et à mettre en lumière le sophisme radical sur lequel il repose : nous avons à montrer par des textes de Kant et de M. Bouillier lui-même, que telles sont bien les doctrines de l'ouvrage, et comment M. Bouillier les vante et les patronne :

« L'unité de l'Église ne porte que sur le point de vue essentiel de la moralité... Pour tout le reste, elle admet en son sein des opinions diverses et variables... tous ses membres sont égaux... hors de cette législation morale, originairement écrite dans nos cœurs, il n'y a point de véritable Église... » (P. xxv.)

Quant au culte :

« Regarder la prière comme un culte intérieur formel et comme un moyen de grâce, est une opinion superstitieuse, une *idolâtrie.* » (P. 96.)

« Le vrai culte, celui qui *seul* convient à la vraie religion, c'est le culte moral.

« Ce culte moral est un culte *invisible* comme Dieu lui-même, un culte qui a dans notre cœur ses temples, ses autels, et son prêtre; ou du moins, un culte dont toutes les pratiques tendent à éveiller et fortifier le sentiment moral. » (P. xxxiii.)

« Hors de ce culte moral, il n'y a plus qu'un faux culte, *un culte superstitieux et fétichiste,* dont Kant combat les principes avec une éloquence, avec une vigueur de bon sens qui rappelle la discussion de Socrate contre Eutyphron. » (*Ibid.*)

« La persuasion qu'on peut agir sur Dieu par d'autres moyens que par la moralité des actions et le déterminer à accorder une assistance surnaturelle (Kant a ici en vue les sacrements chrétiens), devrait être appelée *magie*... Mais il est plus convenable de la regarder comme *du fétichisme.* » (P. 81.)

« La hiérarchie sacerdotale... est la Constitution d'une Église dans laquelle ce *fétichisme* est exercé et reçu comme une religion. Ce qui arrive toujours lorsque cette religion repose sur les lois, les règles et les observances de l'Église. » (*Ibid.*)

Voilà ce que pense Kant des sacrements, du culte chrétien, et de la constitution de l'Église. Il dit encore :

« Ce serait une erreur de considérer la fréquentation de l'Église, comme un moyen d'obtenir la grâce et comme agréable à Dieu par elle-même. — « Le baptême n'emporte avec lui aucune grâce directe. Il ne donne par lui-même aucun droit à la faveur divine. » — Quant à la communion, « elle a quelque chose de grand qui rappelle aux homme cette fraternité dont elle est un heureux

symbole... » Mais considérer ces pratiques comme des moyens directs d'évoquer la grâce divine, c'est s'éloigner tout à fait de l'esprit de la vraie religion, c'est tomber dans le *fétichisme*. » (P. XXXVII, XXXVIII.)

« C'est par ses propres forces que l'homme doit se régénérer sans compter sur d'autre appui que celui de l'énergie et de la persévérance de sa volonté. » (P. XVIII.)

Ainsi, Jésus-Christ n'y a rien fait, et Dieu n'y peut rien. Jésus-Christ, lui-même, selon Kant, qu'est-ce que c'est? L'Incarnation et la Rédemption, qu'est-ce que c'est?

Jésus-Christ, c'est purement et simplement « l'*idéal moral* » l'idéal moral ayant son origine en Dieu, « *est le fils unique de Dieu* » (p. XXI; p. 26); et ayant été mis par Dieu dans la nature humaine, voilà l'Incarnation du Fils de Dieu (p. 29).

« Et notre réhabilitation comme notre déchéance est notre propre ouvrage, est un produit de notre liberté. » (P. XX.)

D'Incarnation et de Rédemption, il n'y en a pas d'autre.

Ainsi s'évanouit complétement la réalité de nos mystères comme de nos sacrements.

« La règle suprême de l'interprétation de l'Écriture, » ce n'est pas l'Église instituée par Jésus-Christ; non, cette règle « doit être la croyance morale pure. C'est cette règle que Kant y a lui-même hardiment appliquée, en s'efforçant de ramener tous ses symboles et tous ses mystères à des vérités et à des allégories morales. » (P. XXVII.)

« Tant que le genre humain était enfant, il avait la prudence d'un enfant, et il savait rattacher aux dogmes qui lui avaient été imposés *sans son aveu* (comme si Dieu avait besoin de l'aveu préalable de l'homme pour lui faire une révélation!), d'abord une science; puis une philosophie soumise et dévouée à l'Église. Mais *maintenant qu'il est homme, il rejette tout ce qui était bon pour l'enfant*. La différence humiliante entre les laïcs et les clercs cesse et leur égalité naît de la véritable liberté, ... [illegible] ...chie toutefois *car chacun obéit à la loi qu'il se dicte lui*... [illegible] ». » (P. XXII.)

Enfin si Kant ne supprime pas la Bible, c'e... [illegible] condition qu

personne ne soit obligé à y croire comme « à une chose nécessaire au salut. » (P. 67.)

Et ces théories destructives de tout christianisme, Kant essaie de les appuyer sur des appréciations historiques qui ne sont pas moins antichrétiennes :

« Kant, dit M. Bouillier, confirme les résultats de cette discussion philosophique touchant la nature et l'origine du règne de Dieu sur la terre, par un tableau historique... L'histoire du Christianisme, histoire tragique et sombre, peut s'expliquer tout entière par la lutte de ces deux éléments, par la lutte de la croyance religieuse pure (celle qui a dans notre cœur ses temples, ses autels et son prêtre) contre la croyance ecclésiastique. » (p. XXXI.)

Aussi, continue M. Bouillier : « Quelle est l'époque la moins mauvaise du Christianisme? A quel temps la vraie religion a-t-elle exercé plus d'empire sur les âmes? Kant répond que c'est à la fin du XVIII[e] siècle. En effet, en quel temps du monde un effort plus héroïque a-t-il été tenté pour faire régner sur la terre la pure croyance religieuse, pour réaliser le divin idéal de la justice au sein des sociétés humaines?... C'est donc *avec raison* que Kant a salué ce grand mouvement philosophique de la fin du XVIII[e] siècle, comme le plus beau temps de la vraie Eglise, comme une approche du règne de Dieu. » (P. XXXI, XXXII.)

Telles sont les doctrines que M. Bouillier préconise, et si je les ai citées longuement, c'est que M. Bouillier est un écrivain et un homme qu'on ne doit pas traiter à la légère ; et aussi parce que ces doctrines, radicalement subversives de la religion, sont le fonds commun où a puisé et puise chaque jour le rationalisme contemporain. Ceux qui sont familiarisés avec les écrits de M. Renan, et autres, reconnaîtront sans peine ici l'origine de ces théories fastueuses qui sont loin d'être nouvelles : c'est à Kant que ces prétendus novateurs doivent la forme actuelle de l'impiété dont ils se parent.

Tel est le livre dont M. Bouillier, malgré une réserve sur l'athéisme métaphysique de Kant, dit néanmoins :



« Nous avons pensé que dans les circonstances présentes, ce livre pourrait être d'une haute utilité morale. » — « Développer les idées religieuses chez les uns et les rectifier chez les autres, tel peut être, à ce qu'il me semble, le double résultat des principes et de l'esprit de cette théorie de Kant. » (P. XXXIX, XL.)

Et M. Bouillier, comme il était juste, termine toute cette introduction par la revendication de ce qui, dans le langage rationaliste, s'appelle l'*indépendance de la raison*, comme si la raison n'avait aucun devoir à remplir envers Dieu :

« L'indépendance de la raison est une idée qu'il n'est pas inutile de travailler à faire pénétrer davantage dans les esprits, afin *d'élever la France intellectuelle et philosophique au niveau de l'Allemagne.* » (P. XLV.)

C'est donc au nom de l'indépendance de la raison que M. Bouillier vante, et à ce degré, un livre où se trouve attaqué aussi radicalement que possible le Christianisme positif, toute sa constitution, tous ses dogmes, tout son culte extérieur, et où les sacrements eux-mêmes sont présentés comme une espèce de *magie*, de *fétichisme* et *d'idolâtrie ;* sur quoi je fais simplement la réflexion que voici :

Il y a encore, à ce qu'il paraît, à l'École normale supérieure une chapelle, un culte extérieur, un service public de religion et un aumônier, pour offrir le saint sacrifice et administrer les sacrements : M. Duruy, il est vrai, avait voulu retrancher cet aumônier, et c'est sur les vives représentations de Mgr l'Archevêque de Paris qu'il l'a conservé.

Or je me demande ceci : les élèves qui connaissent la doctrine de leur nouveau Directeur, que peuvent-ils penser de cette chapelle et de ce culte extérieur ? Peuvent-ils y voir autre chose que *fétichisme, superstition, et idolâtrie?*

Et verront-ils autre chose dans toutes les chapelles des lycées et colléges de France, lorsqu'ils y seront envoyés pour enseigner la jeunesse française ?



Et qu'en diront-ils à toutes les jeunes filles françaises dont ils seront bientôt chargés de faire l'éducation (1) ?

Et maintenant, qu'ai-je à dire sur tout ceci? Ce que j'ai à dire est très-simple :

Parfaitement libre à M. Paul Albert d'être le disciple de Voltaire, de Rousseau, de madame Sand, et de se tenir comme outragé, si l'on rapproche son nom de noms catholiques.

Parfaitement libre à M. Bouillier d'être, à son gré, kantiste, déiste, de penser en religion tout ce qu'il voudra, même de n'en rien penser, sinon que toutes les religions positives ne sont que superstition, fétichisme et idolâtrie. Je respecte la liberté personnelle de M. Paul Albert et de M. Bouillier : à eux de voir l'usage qu'ils en doivent faire et le compte qu'ils en rendront un jour à Dieu.

Mais la question n'est pas là.

La vraie question, la voici :

Il s'agit de savoir, non si MM. Paul Albert et Francisque

(1) M. Bouillier a fait de plus une *Histoire du Cartésianisme*, dans laquelle le spinosisme a une large part, le spinosisme, dont Fénelon disait : « *C'est « une secte, non de philosophes, mais de menteurs* ; » et encore : « *C'est un « monstre dont la raison a honte et horreur.* » J'ai lu avec attention les diverses éditions de ce livre, notamment la dernière, qui améliore la première. Je ne veux pas être trop sévère, mais je dois dire ma pensée avec sincérité. De tels livres sont faits dans de telles habitudes d'esprit, avec une analyse si complaisante des idées mêmes que l'on ne partagerait pas, dans une telle incertitude des vraies et solides doctrines, que, pour ma part, j'en crois la lecture très-funeste pour les jeunes gens et même fort dangereuse pour les jeunes professeurs.

Du reste, dans tous ces livres et autres que j'ai sous les yeux, tous faits au nom de *l'indépendance de la raison*, je trouve une faiblesse d'esprit qui fait compassion ; pas un de ces écrivains qui, comme le dit admirablement Fénelon, *ait la force de suivre sa raison jusqu'au bout.* Ils suppléent à l'impuissance par la hauteur et la témérité. Bossuet, aujourd'hui encore, aurait raison de s'écrier : « Qu'ont-ils vu, ces rares génies, qu'ont-ils vu plus que « les autres ? Pensent-ils avoir mieux vu les difficultés, à cause qu'ils y succombent, et que les autres qui les ont vues les ont méprisées ? Ils n'ont « rien vu, ils n'entendent rien. »

Bouillier sont libres de penser de telle ou telle façon sur le Christianisme et les chrétiens, sur les protestants et les juifs, mais si, dans un pays où l'immense majorité des citoyens est catholique, et où la Constitution accorde quelque protection aux cultes, il est permis de mettre à la tête de l'enseignement de la jeunesse des hommes notoirement connus et affichés comme systématiquement hostiles à la religion ; et pour lesquels tous les cultes que la nation pratique et que la loi protége, ne sont que *superstition*, *fétichisme*, *idolâtrie*, qui non-seulement le pensent, mais qui l'écrivent, le publient et l'enseignent.

Il s'agit de savoir s'il est bon de respecter la Religion dans l'enceinte des temples, et d'en tuer le principe dans les âmes, au sein des écoles pour les jeunes gens, dans des cours pour les jeunes filles, contre la volonté et les droits des familles.

Voilà la question.

Elle est là : Il ne s'agit pas de M. Paul Albert, de M. Bouillier ou de tel autre, mais des pères de famille et de la jeunesse, mais de la nation, qui mérite bien aussi quelques égards : c'est une question de droit public, de liberté publique, non de droit individuel, de liberté, d'opinion individuelle.

Libre à chacun de pratiquer la pharmacie comme il l'entend, dans un laboratoire privé, et de faire des expériences pour sa fantaisie personnelle, mais non sur les hommes : personne n'a droit à un brevet de pharmacien public pour faire de la pharmacie et des expériences à sa fantaisie sur la vie humaine.

Et quand M. Bouillier, qui est un homme d'esprit et de talent, serait, et je veux n'en pas douter, assez homme de bien, assez prudent, pour ne pas professer ses doctrines à l'École normale, ses livres, qui solliciteraient de tant de manières l'esprit de ses élèves, parleraient pour lui, à moins que

M. Bouillier ne se croie obligé d'interdire lui-même à ses propres livres l'entrée de l'école dont M. Duruy l'a fait Directeur.

Et qu'on ne répète plus ici l'éternel sophisme jeté sans cesse en avant dans les discussions de ce genre, pour se mettre à l'abri des coups : Respectez les écrivains, respectez la liberté des doctrines ! — En d'autres termes, ne touchez ni à nous ni à nos idées.

Et à qui voulez-vous donc que je m'adresse? Et quand vous attaquez la Religion comme vous le faites, que restera-t-il devant moi, si ceux qui nous attaquent sont inviolables, et si les doctrines, jusque dans l'enseignement de la jeunesse, n'ont rien à respecter? Je n'aime pas ces déguisements. J'ai horreur de l'accusation secrète, j'ai le droit, j'ai le devoir de la discussion publique ; et en exerçant ce droit en plein jour, je l'accorde sans réserve contre moi-même, et il me semble qu'on en use largement.

J'ai donc le droit d'aller chercher derrière un ministre l'auteur, ses écrits, ses opinions, ses actes ; et de soumettre à la même discussion les écrits, les opinions, et de ceux à qui le nouvel enseignement des jeunes filles est confié, et de celui qui est chargé d'enseigner ceux qui enseigneront.

N'est-il pas évident que nul ne peut admettre la liberté de tout dire, quand il s'agit d'enseigner la jeunesse, surtout des enfants, des jeunes filles de 14 et 15 ans, avant l'âge que la loi et le sens commun appellent ici l'âge du discernement? Sur ce terrain-là, toutes les phrases sur la liberté des doctrines sont des bavardages coupables. Je ne vous demanderai pas d'arracher l'ivraie qui aura poussé avec le bon grain dans le champ du père de famille ; mais si je m'aperçois que, chargé de semer, vous semez l'ivraie, oh ! je vous accuserai tout haut ; tout haut je vous demanderai compte de vos doctrines et de vos livres.

V

Mais sur cette question des livres, qui se rattache si intimement au grand sujet que je traite, je dois ici ajouter un mot nécessaire.

J'ai profondément regretté une atteinte déplorable portée, avec tant d'autres, à la loi de 1850, et dans son article le plus délicat, le plus moral, et le plus nécessaire. L'article 5 exigeait, pour les livres à admettre dans les écoles, l'examen du Conseil supérieur de l'instruction publique, et une autorisation préalable. Cela avait toujours été : sous le premier Empire, sous la Restauration, sous le roi Louis-Philippe, sous la République de 1848, et sous le nouvel Empire, jusqu'à M. Duruy. Les prescriptions de cet article 5, qui sont si évidemment dans la nature et dans la raison des choses, avaient été souvent confirmées, développées, réglementées par des décrets et par les circulaires et arrêtés de tous les ministres qui se sont succédé depuis le vote de la loi jusqu'au ministre actuel de l'instruction publique (1). « Il importe, écrivait encore M. Rouland, dans une instruction ministérielle du 15 février 1859, que les livres mis entre les mains de la jeunesse de nos écoles soient soumis à un contrôle sévère et que cette partie si essentielle de l'administration universitaire ne soit pas en souffrance. Le Conseil impérial est pénétré comme moi de la nécessité de réglementer d'une manière précise et pratique les dispositions contenues dans l'art. 5 de la loi du 15 mars 1850. »

(1) Décret présidentiel du 29 juillet 1850, relatif à l'exécution de la loi du 15 mars, art. 42, — du 24 mars 1851, relatif aux écoles normales primaires, art. 5. — Instruction ministérielle du 17 août 1851, relative au règlement des écoles primaires, art. 19. — Instruction ministérielle du 24 novembre 1851, relative au choix des livres autorisés pour les écoles publiques, etc.

Néanmoins, il avait été dérogé, mais timidement à cet art. 5, par M. Fortoul, dans un arrêté du 28 décembre 1855.

En 1863, M. Duruy arrive aux affaires, et, se souvenant peut-être des censures universitaires dont il avait été frappé, une de ses premières préoccupations, c'est de lire au Conseil impérial une note, qui propose l'abrogation de l'article dont il avait souffert, lui et son libraire; son libraire, dont nous avons relaté plus haut la mauvaise humeur, quand *la justice universitaire*, pour emprunter cette expression à la note même dont nous parlons, avait condamné quelques-uns des livres de M. Duruy.

Il faut avouer que c'est une chose vraiment curieuse, de voir ainsi cet écrivain, ce professeur, devenu ministre, aller droit à la loi qui l'a frappé, et proposer la substitution d'un *veto* subséquent à l'*autorisation* préalable, et placer une série de juridictions *universitaires* avant le *Conseil* impérial, qui ne doit plus être consulté par M. le Ministre sur les livres à interdire qu'en dernier lieu. Et ce qui ne l'est pas moins, ce sont les motifs d'ordre inférieur devant lesquels M. Duruy voulut faire tomber l'article de la loi de 1850 :

Le premier de ces motifs, c'était d'accorder « complète satis- « faction au commerce qui demande plus de liberté ; » voilà devant quelle considération M. Duruy abaissait les grandes raisons morales et religieuses de l'article 5. Cette liberté de la librairie, on a vu, du reste, de quelle façon les éditeurs de M. Duruy la réclamaient : ils menaçaient, selon l'expression du *Journal général de l'Instruction publique*, « de briser leur plume de jour- « nalistes, le jour même où la valeur commerciale de leurs « publications scolaires avait reçu une atteinte. » Et le *Journal général de l'Instruction publique* protestait avec raison contre ces « industries privées, qui avaient la prétention, disait-il, d'exercer sur le corps enseignant une influence intéressée (1). »

(1) 9 avril 1853.

symbole... » Mais considérer ces pratiques comme des moyens directs d'évoquer la grâce divine, c'est s'éloigner tout à fait de l'esprit de la vraie religion, c'est tomber dans le *fétichisme*. » (P. XXXVII, XXXVIII.)

« C'est par ses propres forces que l'homme doit se régénérer, sans compter sur d'autre appui que celui de l'énergie et de la persévérance de sa volonté. » (P. XVIII.)

Ainsi, Jésus-Christ n'y a rien fait, et Dieu n'y peut rien.

Jésus-Christ, lui-même, selon Kant, qu'est-ce que c'est? L'Incarnation et la Rédemption, qu'est-ce que c'est?

Jésus-Christ, c'est purement et simplement « l'*idéal moral*: » l'idéal moral ayant son origine en Dieu, « *est le fils unique de Dieu* » (p. XXI; p. 26); et ayant été mis par Dieu dans la nature humaine, voilà l'Incarnation du Fils de Dieu (p. 29):

« Et notre réhabilitation comme notre déchéance est notre propre ouvrage, est un produit de notre liberté. » (P. XX.)

D'Incarnation et de Rédemption, il n'y en a pas d'autre.

Ainsi s'évanouit complétement la réalité de nos mystères comme de nos sacrements.

« La règle suprême de l'interprétation de l'Écriture, » ce n'est pas l'Église instituée par Jésus-Christ; non, cette règle « doit être la croyance morale pure. C'est cette règle que Kant y a lui-même hardiment appliquée, en s'efforçant de ramener tous ses symboles et tous ses mystères à des vérités et à des allégories morales. » (P. XXVII.)

« Tant que le genre humain était enfant, il avait la prudence d'un enfant, et il savait rattacher aux dogmes qui lui avaient été imposés *sans son aveu* (comme si Dieu avait besoin de l'aveu préalable de l'homme pour lui faire une révélation!), d'abord une science; puis une philosophie soumise et dévouée à l'Église. Mais *maintenant qu'il est homme, il rejette tout ce qui était bon pour l'enfant.* La différence humiliante entre les laïcs et les clercs cesse, et leur égalité naît de la véritable liberté, [illegible] toutefois, *car chacun obéit à la loi qu'il se dicte* [illegible] » (P. XXIX.)

Enfin si Kant ne supprime pas la [illegible]ble, c[illegible] [illegible]ition que



ivent être eux-
ent les auteurs

ncore frappés

profonde déro-
les livres de
re, mais aussi
M. Duruy, et
prix, ou place
du dimanche,
les livres de
cés dans les
11 *janvier*

, je ne dis
cinquante
n esprit, —
d'étranges
!

urs le cou-
, ceux de
es grands
confrères

re profon-
prodigieux.
la situation
it sur l'en-
r donner à
gnement de
sa gravité

Plus loin, dans un second motif, M. Duruy assimilait *l'ordre pédagogique à l'ordre matériel*, disait que le gouvernement ayant cessé de donner sa garantie aux inventeurs « *dans l'ordre matériel,* » on ne voyait pas pourquoi « il « continuerait à la donner aux écrivains *dans l'ordre pédago-* « *gique.* »

Désormais donc, comme s'exprime la note lue au Conseil impérial, « tout livre, non frappé d'interdiction, aurait la liberté « de pénétrer dans les maisons d'éducation. »

Tous livres quelconques auraient la liberté de circuler dans les écoles, tant que l'autorité universitaire n'aurait pas prononcé contre eux.

Tout professeur, tout instituteur pourrait introduire dans son école ou dans sa classe les livres qui lui conviendraient, tant que l'inspection ne les aurait pas déférés à la juridiction universitaire.

C'est ce qui fut en effet réglé par un arrêté pris quelque temps après cette note par M. le Ministre, à la date du 11 janvier 1865. Et dans une circulaire aux recteurs sur cet arrêté, M. le Ministre expliquait encore cette profonde atteinte portée à l'article 5 de la loi du 15 mars 1850, par un motif de l'ordre le plus dangereux et de la logique la plus fausse. Il prétendait que MM. les professeurs et instituteurs étaient *les fonctionnaires les plus compétents* pour *faire un bon choix :* parce que, comme le disait une seconde circulaire du même jour, ils sont ici des *juges intéressés et responsables.*

Intéressés, sans doute, et beaucoup trop, quand ils sont, comme M. le Ministre, à la fois professeurs et auteurs. Et c'est pourquoi ils ne pouvaient être pris ici pour juges dans leur propre cause, c'est-à-dire être à la fois juges et parties. Ils sont incompétents et suspects, précisément parce qu'ils sont *intéressés.*

Et *responsables*, ajoute M. le Ministre : mais r sponsables



envers qui? Envers des fonctionnaires qui peuvent être eux-mêmes ici en cause, qui peuvent être précisément les auteurs des livres choisis!

Et en attendant, ces livres choisis, et non encore frappés d'interdiction, circuleront dans les écoles.

Ce n'est pas tout, cette grave mesure, cette profonde dérogation à la loi de 1850, atteint non-seulement les livres de classe pour l'enseignement primaire et secondaire, mais aussi les trente mille *bibliothèques scolaires* que fonde M. Duruy, et tous les livres que chaque instituteur *distribue en prix*, ou place dans la bibliothèque *pour les lectures du soir et du dimanche, soit de ses élèves, soit de leurs familles;* et enfin les livres de prix et de lecture des lycées et des colléges, placés dans les bibliothèques de chaque classe. (*Circulaire du* 11 *janvier* 1865.)

Mais qui ne voit quelle large porte est ici ouverte, je ne dis pas seulement aux livres de M. le Ministre, et aux cinquante volumes rédigés sous sa collaboration et dans son esprit, — mais à beaucoup d'autres, qui pourront déjà avoir fait d'étranges ravages, avant d'être prohibés, si même ils le sont!

Et d'ailleurs MM. les Inspecteurs auront-ils toujours le courage de dénoncer au ministre tels ou tels livres, ceux de M. le Ministre, par exemple, ou bien de tels autres grands fonctionnaires de l'Université, ou même de simples confrères qu'ils tiennent à ménager?

De tout cela, je ne puis, quant à moi, ne pas être profondément ému, surtout quand je rapproche ces faits prodigieux, qu'il m'est impossible de considérer isolément, de la situation générale où nous sommes. Un regard en terminant sur l'ensemble de cette situation est ici nécessaire, pour donner à l'entreprise actuelle de M. le Ministre sur l'enseignement des jeunes filles, qui s'y rattache si tristement, toute sa gravité.

VI

Deux fois déjà, dans mon *Avertissement à la jeunesse et aux pères de famille*, et dans mon écrit sur l'*Athéisme et le péril social*, j'ai dit les trop justes alarmes que nous doivent inspirer le progrès chaque jour croissant des doctrines irréligieuses, et les redoutables moyens de propagande dont elles disposent. Il n'y eut jamais rien de pareil, même au XVIIIe siècle. J'avais signalé la double invasion de ces doctrines parmi la jeunesse de nos écoles, et dans les masses populaires : invasion révélée par des faits tels que le congrès des étudiants à Liége, le congrès des ouvriers à Berne, sitôt suivi du congrès de Genève. J'avais montré enfin l'effroyable diffusion du scepticisme, du matérialisme et de l'athéisme sous toutes ses formes, au moyen des mille voix de la presse grande et petite, et des bibliothèques dites *populaires*, *Bibliothèque utile*, *Bibliothèque nationale*, *École mutuelle*, etc., rééditant et propageant partout, à vil prix, les plus impies et les plus impures productions du dernier siècle et de notre temps.

Depuis, le mal a marché : des faits tout récents et gravement significatifs sont venus ajouter à nos alarmes : ce fut, l'année dernière, l'École normale licenciée pour une publique adhésion partie de son sein aux tristes paroles de M. Sainte-Beuve : c'était encore l'École de médecine, qui voyait ses cours s'ouvrir aux cris de : *Vive le matérialisme !* Là les choses en sont venues au point, qu'une thèse hardiment matérialiste, je l'ai sous les yeux, était soutenue le 30 décembre dernier devant la Faculté de médecine de Paris, — c'est un honorable père de famille, indigné, qui me l'écrit, — sans qu'une seule objection sérieuse ait été élevée contre la réception

du candidat : la salle, du reste, paraît-il, était remplie d'une jeunesse toute prête à étouffer sous ses cris toute attaque contre les doctrines matérialistes de la thèse (1).

Voilà le vent qui souffle sur nos grandes écoles, voilà où dérive la jeunesse ; tandis que des efforts prodigieux sont tentés de toutes parts pour tuer dans le peuple la foi jusqu'à la racine! Nous en avons eu l'année dernière, au Sénat, une étrange révélation dans l'affaire des bibliothèques populaires de Saint-Étienne, bibliothèques destinées aux 100,000 ouvriers qui habitent maintenant cette ville, à leurs femmes, à leurs fils et à leurs filles.

Le rapporteur de la pétition des citoyens notables de Saint-Étienne, M. Suin, fit connaître les déplorables livres, que la commission nommée par le Conseil municipal pour former ces bibliothèques y avait introduits (2). « Et ce qui s'est produit sur un

(1) Je prie instamment mes lecteurs de vouloir bien lire aux *Pièces justificatives* l'analyse de cette thèse. Ils y verront un spécimen des fruits que produit aujourd'hui l'enseignement de notre première École de médecine.

(2) *Moniteur* du 22 juin 1867.

Voici la liste de ces livres telle qu'elle a été lue au Sénat :

Voltaire : *Dictionnaire philosophique, Romans, Zadig, Candide, etc.*
J.-J. Rousseau : *Confessions.*
Proudhon : *La Révolution sociale, Confession d'un révolutionnaire.*
Fourier : *Le Nouveau-Monde, Égarement de la Raison.*
Considérant : *Œuvres diverses.*
Cantagrel : *Œuvres diverses.*
Michelet : *La Sorcière, le Prêtre, la Femme et la Famille.*
Laroque : *Examen critique.*
Jenny d'Héricourt : *La Femme affranchie.*
L'abbé *** : *Le Maudit, le Moine, la Religieuse, le Jésuite.*
Renan : *Vie de Jésus, les Apôtres.*
Pezzany : *Pluralités des existences.*
Lanfrey : *Histoire des Papes.*
Gagneur : *La Croisade Noire.*
Jean Reynaud : *Philosophie religieuse.*
Rabelais : *Œuvres complètes.*
Boucher : *Les Jésuites.*
D'argand : *Histoire de la liberté religieuse.*
George Sand : *Mademoiselle de la Quintinie*, et quatorze autres volumes,

« point du territoire, disait avec raison l'honorable rappor- « teur, peut se reproduire sur d'autres. » C'est à cette occasion que M. Sainte-Beuve étonna de nouveau le Sénat par d'étranges paroles. Et quand dernièrement, à la Chambre, un des plus violents adversaires du Pape s'élevait cependant contre l'athéisme, trois cents jeunes athées lui répondirent. Et en même temps, les journaux libres penseurs nous annonçaient l'audacieuse apparition d'un journal intitulé l'*Athée*.

De cet ensemble, les détails, si c'était ici le lieu de les donner, épouvanteraient. —Telle est donc la situation où nous sommes; et c'est effrayé de voir « les productions les plus « dangereuses, les plus impures, toutes ces œuvres qui per- « vertissent la raison et le cœur, et font table rase de toute « croyance mises aux mains des jeunes gens et des jeunes filles « du premier venu (1),, » par ceux-là mêmes que M. Duruy nomme les *représentants légaux des pères de famille*, et « une « institution de bienfaisance transformée en un instrument de « corruption (2), » que M. le rapporteur du Sénat s'écriait: *caveant consules !*

Oui, *caveant consules*, répéterai-je, avec plus de raison encore, maintenant que l'accès des écoles et des bibliothèques scolaires est si largement ouvert, qu'une brèche si funeste a été faite à la loi, que tout livre peut circuler librement, jusqu'à

parmi lesquels : *Indiana*, *Lelia*, *Jacques*, *le Compagnon du Tour de France*.
Eugène Sue : *Le Juif-Errant*, *les Mystères de Paris*.
Balzac : *Tous ses romans*.
Allan Kardeck : *Œuvres spirites*.
Pelletan : *La nouvelle Babylone*.

— Je prie mes lecteurs de vouloir bien lire aussi, aux *Pièces justificatives*, la note relative aux bibliothèques destinées par M. Duruy, aux cours d'adultes.

(1) Pétition présentée au Sénat par 102 habitants de la ville de Saint-Étienne. — *Moniteur* du 22 juin 1867.

(2) M. Suin, rapporteur. — *Ibid.*

e que l'autorité supérieure se soit aperçu des ravages qu'il ura faits.

Eh bien ! pour juger à la lumière de ces faits, la nouvelle entreprise de M. Duruy, quand c'est au milieu d'une telle situation des esprits et d'une si ardente propagande de scepticisme, d'impiété et d'immoralité, que se produit tout à coup une tentative comme celle que nous combattons en ce moment, qui livre l'enseignement des jeunes filles sur toute l'étendue du sol français à un tel inconnu ;

Quand cette tentative étrange est acclamée par tous ceux qui ont rêvé de *déchristianiser* la France, comme le plus efficace moyen d'arriver enfin à ce but ;

Quand ce but d'ailleurs est proclamé aussi nettement par des professeurs de l'Université et des journaux universitaires, que par les journaux franchement libres penseurs ;

Quand l'auteur de la mesure lui-même est un écrivain et un professeur libre penseur ; et quand déjà les cours de jeunes filles sont aux mains de professeurs comme lui libres penseurs, se déclarant eux-mêmes publiquement disciples des hommes et des femmes, dont les ouvrages figurent sur la liste flétrie l'année dernière au Sénat ;

Quand enfin, à la tête même de l'École où se forment les professeurs destinés au nouvel enseignement, et le lendemain même du jour où les manifestations que nous avons rappelées se sont produites dans cette École, est placé un homme dont les doctrines, je n'ai pu, malgré l'honorabilité de sa personne, ne pas le voir et le dire, sont destructives de tout christianisme et de toute religion positive ;

Eh bien ! vouloir nous imposer une confiance aveugle, universelle, dans le vaste enseignement que veut fonder M. le Ministre, et dans un corps incessamment renouvelé de trois mille professeurs; et dans l'armée plus nombreuse encore des instituteurs, cela ne se peut : ce serait nous demander de ne

tenir aucun compte ni de notre bon sens, ni de notre consci[illegible] ni de nos droits, ni de nos devoirs.

Plus haut que jamais, je le répète, il y a ici un péril, [illegible] profond péril. Quatre-vingts évêques l'ont vu comme n[illegible] la presse tout entière, qu'on ne cesse pas de le remarquer, [illegible] seulement la presse catholique, mais les journaux univ[illegible] taires eux-mêmes, et les journaux antichrétiens, très-c[illegible] voyants en pareille matière, l'ont vu comme nous. [illegible] l'explosion de leurs espérances et de leur joie, la franchi[illegible] l'audace de leur langage.

Oh ! sans doute, le but vers lequel on s'achemine ne peut [illegible] être atteint en un jour, une *Revue* universitaire nous le di[illegible] tout à l'heure, et, je le pense tout à fait comme elle et [illegible] qu'elle ; ceux qui veulent chasser le Christianisme de R[illegible] auront plus de peine encore à chasser le Christ des âmes. [illegible] les voyant à l'œuvre, nous ne pouvions fermer les yeux, [illegible] clore nos lèvres.

M. le Ministre dit qu'il fait appel à la liberté des pères [illegible] famille. Nous aussi. Et nous leur demandons de voir clair [illegible] de ne pas regarder étroitement autour d'eux, mais plus [illegible] et plus loin.

Quand toute la presse chrétienne,

Et la presse franchement antichrétienne,

Et la presse universitaire,

Et tous les Evêques de France,

Sont d'accord pour leur dire :

Qu'il y a là autre chose que quelques honnêtes profes[illegible] et quelques leçons de littérature et d'agrément ;

Que, dans l'état présent des esprits et des croyances, [illegible] une immense entreprise, qui cache un grand péril, [illegible] l'avenir de la religion;

« Que c'est une question vitale pour le pays (1); »

(1) *Opinion nationale*, 21 novembre.

« Qu'au fond, c'est le sort de la France qui est en question (1), »

Il est vraiment difficile d'aller à l'encontre d'une telle unanimité,

Et difficile aussi, si l'on est chrétien, de se cantonner ici dans des considérations bornées, personnelles, et de faire cause commune avec les ennemis de sa religion.

Et c'est pourquoi nous demandons aux pères de famille chrétiens d'user ici de leur liberté et de leur prévoyance;

Aux mères de famille, de résister à tout puéril attrait de mode ou de curiosité;

Et de n'apporter enfin en aucune sorte leur concours à l'attaque la plus profonde qui ait été essayée depuis longtemps contre la religion et contre les âmes.

(1) *Le Temps*, 21 novembre.

LA FEMME CHRÉTIENNE

ET FRANÇAISE

DÉFENDUE ET VENGÉE.

Ils le déclarent donc tous, avec toute l'audace d'une ambition satisfaite et qui se croit sûre de l'avenir : athées, panthéistes, matérialistes, saint-simoniens, fouriéristes, sceptiques et rationalistes de toutes les nuances, tous ces écrivains qui depuis dix ans battent en brèche, dans la presse, la religion catholique et toute religion, ils ne veulent plus de femmes chrétiennes, ils veulent des femmes comme eux, libres penseuses; ils avaient jusqu'ici respecté cette chose grande et sainte, la femme, la femme chrétienne : aujourd'hui ils veulent porter la main sur elle, ils veulent corrompre sa foi, ruiner sa religion, et ils le disent tous !

Eh bien ! Messieurs, quel que soit le nouvel et puissant appui que vous prête M. le Ministre de l'instruction publique, vous ne réussirez pas. Et pourquoi ? Je vais vous le dire : Parce qu'ici vous ne marchez pas seulement à l'encontre de la religion;

Vous marchez à l'encontre de deux autres forces, elles aussi grandes et vraies : la nature *humaine* et la nature *française*.

Vous touchez aux plus secrètes racines des mœurs humaines et nationales, et vous les blessez profondément, et voilà pourquoi les Évêques, et le bon sens français avec eux, ont poussé un cri.

Mais ici un nouvel horizon s'ouvre devant nous : j'y entre

vec joie et confiance ; j'irai, si je le puis, jusqu'aux pro
leurs les plus délicates de ce grave sujet, et j'essaierai de
e à quoi vous n'avez pas assez pensé, Messieurs : ce que
es femmes chrétiennes et françaises.

I

Laissons donc là pour un moment les querelles doulour
les discussions amères, les polémiques étroites. Élevons
dans de plus sereines régions ; et, pour nous consol
la tristesse de ces luttes, reposons enfin nos regards sur qu
chose de meilleur et de plus heureux.

Oui, il faut aller ici au delà des journaux, des comm
qués, des brochures anonymes ou ministérielles, des ex
des objections et des réponses vulgaires.

Il faut consulter des lois plus hautes.

J'entendais naguères, du sein de la foule agenouillée
nos temples, s'élever ce chant si beau : *Et nubes pluan
tum!* Le juste ! la vérité et la justice ! la liberté par la j
et la vérité ! n'est-ce pas là le cri des âmes, le besoin
siècle agité, le tourment secret des cœurs ? Oui, la just
sainteté, la vertu sur la terre, voilà ce qu'il nous faut !
car le mal abonde, l'iniquité s'étend, et le naufrage est p

Eh bien ! il y a une créature ici-bas que le mal a moi
chée, qui reste pure encore au milieu de nous, et qui
mission de préserver le foyer domestique, d'écarter les
de la vie, de contenir et de purifier l'homme lui-même
la femme chrétienne ; la femme telle que le christia
nous l'a faite, et c'est son œuvre la plus belle. Cr
d'une exquise beauté morale, inconnue avant Jésus-Chri

expression la plus haute et la plus pure fut une femme incomparable, tout à la fois vierge et mère, qui s'appela Marie ; et, depuis dix-huit siècles, la femme chrétienne est là, au milieu du monde, contemplant ce type sublime, et demeurant elle-même sous nos yeux le type aimable et touchant de toute décence et de toute vertu : devant elle s'arrêtent les fougues du mal, et de son cœur s'épanchent sur la terre les saintes et profondes joies de la famille.

Pour faire cette merveille d'une si fragile créature, le Christianisme d'abord l'a relevée de ses anciennes déchéances, entourée de respect, et replacée parmi les hommes sur le trône d'un honneur incontesté ;

Parce que, comme le disait, avec un sens si élevé et si chrétien, Fénelon, « elle est la moitié du genre humain, rachetée « du sang de Jésus-Christ, et destinée à la vie éternelle ; »

Et aussi, parce qu'elle est l'épouse, la mère, la fille et la sœur de l'homme ;

Et enfin, parce que ses vertus, comme le disait encore l'immortel Archevêque de Cambrai, « sont les fondements de « toute la vie humaine, et décident de ce qui touche le plus « près à tout le genre humain. »

Et pour la maintenir dans ce haut rang où il l'élevait, le Christianisme l'a sanctifiée : il a pris sa faiblesse, et il en a fait une force ; il l'a faite forte, plus forte souvent que l'homme, par l'âme, par le cœur, par la vertu.

On sait, dans le prodigieux dérèglement des mœurs païennes, comment cette noble et douce créature était devenue une esclave si abaissée, une chose si vile, qu'après quarante siècles de dégradation, il fallut un Jésus-Christ, un Fils de Dieu, une Mère de Dieu, un Évangile, pour la relever sur la terre et apprendre au genre humain, ébloui par ce nouveau charme, dans quelle pureté avait été créée à l'origine, et donnée à l'homme la compagne de sa vie.

Le symbole chrétien est venu, et, tout à coup, d'
mais souverain, jeté à travers toutes les indigni
Natus ex Maria Virgine, il a fait cette m

Une Vierge, un Enfant, la crèche : voilà c
tianisme a substitué à tous les types corrupt
nisme que vous regrettez. Et de là un r
l'âme humaine, qui devait renouveler la fam
une flamme pure au foyer domestique.

Le Christianisme a fait les vierges et l
saint Paul en trace le portrait, et tel
avait pas vues ;

Il a fait la pudeur chrétienne ;

Il a fait l'enfant, le jeune homme p

Il a fait le sacerdoce catholique ;
blesse de la nature humaine, e
hommes, gardera éternellement
ronne ;

Il a fait les mariages chastes.
bile connubium, thorus imma
et un respect qui ne se trou

Et de là l'autorité, la
lien conjugal, les réserves
et conservateur de la fa

De là le noble et pu
protégée par le resp

Figure délicate e
vertu, la douceur a
qui aide l'homm
et grossiers, c
nature humai

Qui n'a r
toit béni d
le dit ad

prudente, cette sagesse aimable, cette beauté grave, cette liberté chaste, cette douceur, cette patience silencieuse, cette fidélité, ces longs et héroïques dévoûments, tout ce qui caractérise, en un mot, ces femmes fortes, dont le christianisme seul a révélé le type à la terre (1)?

Le paganisme, à cette apparition, fut ébloui; et Libanius, en voyant la jeune mère de saint Jean Chrysostome, restée veuve à vingt ans et si uniquement dévouée à son fils, s'écriait: « O Dieu! quelles femmes, quelles mères parmi ces chrétiens! »

Et il y en a encore au milieu de nous, grâce à Dieu, dans l'ombre, une foule inconnue; et c'est là ce qui nous sauve

J'en connais dans les demeures de l'opulence, plus nobles que leur naissance, grandes sans orgueil, ajoutant à la distinction, à la grâce, à la culture de l'esprit, aux dons du cœur et à toutes les vertus naturelles, ce je ne sais quoi d'exquis, de doux et de fort, qui embellit tout, qui élève tout, et qui leur vient d'une grâce plus haute : trésor de leur âme, dont le secret échappe aux regards.

J'en ai vu dans d'humbles familles, dans les foyers laborieux, ne devant guère qu'à la religion, transmise par d'honnêtes parents, leur éducation morale; mais élevées par là à une distinction singulière, qu'autour d'elles des femmes même d'une plus grande culture d'esprit, mais d'une piété moindre, n'avaient pas; cachant dans leur cœur simple et riche des trésors d'affection, d'énergie, de dévoûment; unies quelquefois à des malheureux sans religion, exposées à leurs injures, et supportant tout, apaisant tout, apprivoisant ces natures sauvages, par une surabondance de douceur, d'oubli d'elles-mêmes, de longanimité inaltérable; et dans ces foyers qui auraient été un enfer, si la femme eût ressemblé à l'homme, j'ai vu régner

(1) Prudens modestia, sapiens benignitas, casta libertas. Sit amabilis viro suo, sapiens, fidelis; verecundia gravis, pudore venerabilis... (*Rituale*).

l'ordre, la paix, l'accord, l'amour, parce qu'une femme chrétienne était là.

Une telle femme, formée par la religion à cette pureté, à cette tendresse, à cette abnégation, à ces vertus, que ni la littérature, ni l'histoire, ni la physique, ni la chimie ne donneront jamais, et que l'irréligion tuerait dans son cœur, une telle femme, c'est le diamant de l'Évangile ; c'est, dit l'Esprit-Saint, une perle qu'il faudrait aller chercher jusqu'aux extrémités de la terre : *Procul et de ultimis finibus pretium ejus.*

Et vous n'en voulez plus !

Et je vous vois attaquer avec la plus imprévoyante folie cette religion à qui vous la devez ; et je vous entends traiter de superstitions les divines croyances auxquelles elle doit ses vertus !

Vous n'en voulez plus ! vous voulez que l'épouse, que la mère, que la femme chrétienne disparaisse du milieu de la société française ! Mais qui donc la remplacera au foyer domestique ? Et qui dans la société ? Ne voyez-vous pas tout ce qui disparaîtrait du milieu de vous, tout à coup, si avec elle disparaissait tout ce que sa vertu maintient encore, tout ce que cette dignité, tempérée par la grâce, conserve pour votre honneur, dans les mœurs publiques si attaquées, de réserve, de bienséance, et de respect ?

La femme chrétienne, dans sa faiblesse l'Évangile en a fait une reine, et l'ornant de cette chaste beauté, de cette noble bienveillance, que vous admirez malgré vous en elle, qui vous touche et qui vous retient, il lui a permis d'exercer autour d'elle et sur vous ce modeste et souverain empire qui a marqué nos sociétés modernes, et, plus qu'aucune autre, la société française, d'une empreinte si rare de délicatesse et d'élévation. Cherchez cela dans les siècles non chrétiens, et voyez si vous le rencontrerez.

Et chaque jour vous en subissez le charme : elle n'apparaît

pas au milieu de vous, cette créature admirable, elle ne se mêle pas à vos entretiens, sans y apporter avec elle je ne sais quoi de décent et de pur qui vous force vous-mêmes au respect : le respect, cette grande et sainte chose qui s'en va, chaque jour, hélas! de plus en plus, de nos civilisations matérialistes et incroyantes. Son regard, son sourire, ou son dédain même le plus doux, vous en impose, et vous arrête soudain sur la pente de l'indélicatesse. L'Évangile a mis sur son front ce je ne sais quoi d'inexprimable, qui est plus que la beauté, plus que la grâce, et qui vous parle au cœur, quand toute autre voix est devenue impuissante. Au milieu même de vos ruines morales les plus lamentables, vous n'êtes pas insensibles à cette douce rencontre de la vertu : devant elle, sans que ses lèvres vous aient adressé une parole, vous sentez votre misère, et la dignité du bien; et cette confusion salutaire, ravivant quelquefois dans votre conscience l'étincelle éteinte, vous châtie tout à la fois et vous relève, et vous apprend que vous pouvez encore retrouver l'honneur dans le repentir.

Voilà ce qu'est au milieu de vous la femme de l'Evangile : le P. Lacordaire a dit cela avec son âme et son style dans une page admirable ; lisez, la voici :

« Ce jeune homme usé dans le vice, qui ne croit plus à rien, pas même au plaisir, qui ne respecte plus rien, pas même soi, il vient, il rencontre le regard de la femme chrétienne, il voit vivante la dignité qu'il a profanée; il sent sa misère et son abjection devant ce miroir de pureté. Un mouvement de paupière ou des lèvres suffit pour le châtier et l'anéantir, lui qui s'estimait sûr de ne pas trembler devant Dieu! Il reconnaît une puissance devant laquelle il doit déguiser au moins sa honte ; et s'il devient incapable d'être touché de ce reproche tacite, s'il méprise la femme, après avoir méprisé tout le reste, c'est le dernier trait de sa condamnation : il n'appartient plus au monde civilisé, il est barbare. »

Et de cette action salutaire, de cette sainte magistrature de respect déférée à la femme chrétienne et française, vous ne voulez plus! Aveugles, vous voulez ternir vous-mêmes de vos mains ce qui est l'honneur et le bonheur de votre foyer!

Mais quoi! tuer systématiquement, en haine de la religion chrétienne et de toute religion, ou affaiblir par une indifférence aussi funeste, aussi aveugle que la haine, la foi dans le cœur des femmes, c'est-à-dire leur enlever le plus sûr appui de leur vertu et leur force la plus puissante contre elles-mêmes et la plus heureuse pour vous, voilà ce que vous prétendez!

Vous ne voulez plus de ces âmes simples et vaillantes, fortes et délicates, sereines et magnanimes, intrépides et pures, qui même dans leur plus profond et invincible amour pour vous savent vous résister quand il le faut, pour vous-même, et conserver en vous comme en elles l'immortel empire de la conscience et de l'honneur.

Vous parlez de les affranchir, vous les appelez à je ne sais quelle liberté qui leur serait aussi pernicieuse qu'à vous! Et pour le proclamer, vous faites à notre belle langue française des violences grossières. Vous voulez, dites-vous, dans un langage qui n'appartient qu'à vous, vous voulez des *libres penseuses*, des incroyantes, plus que cela, des docteurs féminins d'impiété, des *professeuses* d'athéisme, type de femmes inconnu et qui serait effroyable.

Mais écoutez donc Chateaubriand, et tant d'autres, et voyez quels abîmes vous creusez sous vos pas, et devant elles: « Comment, s'écriait l'auteur du *Génie du Christianisme*, comment « concevoir qu'une femme puisse être athée! Qui appuiera ce « roseau, si la religion n'en soutient la fragilité? Etre le plus « faible de la nature, toujours à la veille de la mort ou de la « perte de ses charmes, qui le soutiendra, cet être qui sourit « et qui meurt, si son espoir n'est point au delà d'une existence « éphémère?

« L'épouse incrédule a rarement l'idée de ses devoirs ; elle
« passe ses jours ou à raisonner sur la vertu sans la pratiquer,
« ou à suivre ses plaisirs dans le tourbillon du monde. Sa tête
« est vide, son âme est creuse... Puis, le temps arrive, menant
« la vieillesse par la main ; il s'assied sur le seuil du logis de
« la femme incrédule : elle l'aperçoit et pousse un cri !... *Oh !*
« *que la solitude est profonde, lorsque Dieu et les hommes*
« *se retirent à la fois !* »

Et voilà ce que vous voudriez pour vos femmes et pour vous ! Non, me diront les meilleurs d'entre vous peut-être, ce n'est pas la foi en Dieu que nous voulons leur enlever, ce n'est pas toute religion.

Ah ! vous croyez que votre froid déisme, si vous en êtes encore là, que cette religion sans culte, sans prière, sans sacerdoce, sans sacrements, sans autels, et, dans la pratique, sans Dieu, leur suffira ! Détrompez-vous : vous leur ôtez la réalité, pour ne leur laisser qu'une ombre ! Ce n'est pas assez. Il leur faut plus, et ce n'est pas cette foi vague, ce sentiment vide, cette vaine religion qui remplacera jamais pour elles la religion vivante, la religion de Jésus-Christ, l'Évangile de la foi, de l'espérance et de l'amour ! Leur âme, pour devenir le doux rafraîchissement de votre âme, a besoin de se désaltérer à des eaux plus vives. A leur vertu, pour être leur force et la vôtre, il faut un meilleur aliment, il faut le pain de vie, et les sources célestes. Demandez à la jeune fille, à cette pauvre ouvrière, exposée parmi vous à tant de périls, quand elle a prié la vierge Marie, ce qu'elle a puisé là d'innocence, de courage et de pureté ; demandez à cette jeune femme délaissée, malheureuse et tentée, quand elle a reçu dans son cœur le Dieu de l'Eucharistie, ce qu'elle a trouvé, dans cette communion, de force et de joie, et au besoin de magnanimité, d'abnégation et de dévoûment.

Malheureux ! vous n'avez pas la première idée des âmes et de

leurs profonds besoins, ni des vôtres, et vous voulez tarir aveuglément les plus abondantes sources de la vertu près de vous!

Non, croyez-moi, Celui qui, connaissant le cœur de l'homme parce qu'il l'a fait, a jugé qu'une religion positive, réelle, vivante, divinement révélée, était nécessaire à l'humanité, s'y entendait mieux que vous, et ce qu'il a fait est bien fait.

Vous dites que vous voulez les affranchir, les délivrer du joug qui pèse sur elles. Mais c'est le joug évangélique, le joug même qui les protége et les soutient ; car c'est surtout pour elles que le Sauveur a dit : « *Venez à moi, vous tous qui êtes chargés et qui souffrez ! Mon joug est doux, et mon fardeau léger...* Allez, le crucifix et la prière ont séché plus de larmes dans leurs yeux que les hommes n'en ont jamais fait couler, et soutenu plus de vertus dans leurs cœurs qu'ils n'en pourront jamais flétrir.

C'est là, au pied de ce crucifix, qu'elles trouvent pour vous cet inépuisable et généreux amour que rien ne lasse ; qu'elles vont chercher le courage de demeurer bonnes pour vous quand vous êtes mauvais et ingrats pour elles ; et, quand vous les avez abandonnées et trahies, la force pour tout oublier, vous plaindre et vous pardonner.

Insensés, voilà le joug dont vous voulez les affranchir !

Mais, sachez-le donc : les plus grands caractères, et, je l'ajouterai, les plus illustres génies de femmes sont nés de cette contrainte bienfaisante de la foi et de la loi évangélique : les Paule, les Marcelle, les Mélanie, les Eustochium ; dans les siècles suivants, les Hedwige, les Élisabeth de Portugal et de Hongrie, les Catherine, les Thérèse, les Chantal, les Françoise de Changy, Mme de Miramion et Mlle de Melun ; et pourquoi ne vous nommerais-je pas aussi les Sévigné, les Maintenon, les deux La Fayette, et de nos jours cette autre La Fayette, cette épouse si dévouée, et près d'elle les Montagu, puis avec la sœur Rosalie, les Eugénie de Guérin, les Alexandrine de

La Feronays ? A toute cette pléiade d'admirables femmes dont je pourrais vous éblouir ici, que prétendez-vous substituer au moyen de l'athéisme pratique renforcé de pédantisme ? Pensez-vous qu'à toutes ces vertus, la France préférera les héroïnes désespérées de vos romancières démocratiques ?...

Non, vous ne réussirez pas. La France ne l'entend pas de la sorte. Et, s'il faut vous le redire encore : ce n'est pas une poignée de libres penseurs, panthéistes, saint-simoniens, fouriéristes, positivistes, matérialistes et autres, entraînant avec eux un ministre aveugle, qui feront rétrograder notre société française jusqu'à ce paganisme, que M. Duruy nous vante en vain.

Tenez, Messieurs de la libre pensée, laissez-moi vous le dire, vous avez de l'audace ; vous êtes nombreux, habiles, et surtout acharnés, vous pouvez faire et vous faites beaucoup de mal. Et néanmoins, il y a une chose en France contre laquelle vous serez toujours faibles et impuissants ! C'est cette religion, l'éternel objet de vos attaques. Vous avez eu la chance belle au XVIIIe siècle, et le Christianisme vous a vaincus ! On vous la donne belle encore aujourd'hui, mais vous ne réussirez pas mieux, et quels que soient vos nouveaux efforts, vous n'aurez fait là qu'une pauvre, et ingrate, et déshonorante besogne.

Et quand vous seriez parvenus à diminuer, et à anéantir, s'il se pouvait, la somme de foi et d'espérance qui reste encore sur la terre, seriez-vous bien avancés, vous et l'humanité ?

Mais non, la religion vous usera tous : écrivains éphémères, elle reste, vous passez.

II

Toutefois, je le reconnais, vous vous armez contre nous à l'envi de puissantes calomnies, de phrases sonores qui manquent rarement leur effet auprès des foules. Je ne finirais pas si je voulais relever tous les propos audacieux et bizarres derrière lesquels vous vous cachez, comme à l'abri d'un buisson, pour nous mieux viser, et qui vont chercher au loin, au sein des populations, nos bons prêtres, et susciter contre eux des soupçons odieux, des haines imméritées. A l'occasion de la polémique présente, il est surtout trois machines de guerre que vous, journaux antichrétiens et journaux universitaires, vous avez fait mouvoir avec un concert parfait; et c'est sur ces trois points que je dois ici vous dire au moins quelques mots.

Ah! vous êtes-vous tous écriés, les couvents! les grilles! les grands murs des couvents!

L'influence, l'influence néfaste du prêtre! son œil partout dans les familles pour s'enrichir à nos dépens!

Et enfin, la campagne de Rome à l'intérieur!

Eh bien! puisque l'heure est venue de s'expliquer franchement sur toute chose, voyons tout cela.

Et d'abord, nous voulons donc faire « une expédition de Rome à l'intérieur! »

Mais vous savez bien que cette parole (1) dont vous vous armez tous, dite pour une tout autre affaire, et appliquée ici, n'est qu'une phrase et un mensonge.

(1) Elle a été prononcée par M. de Montalembert dans son discours du 22 mars 1850 à l'occasion de la fameuse *loi* du 31 *mai*, sur la réforme du suffrage universel; elle ne s'appliquait qu'à cette loi, déte[illegible]e par les mêmes motifs et votée par la même majorité que l'expédition de [illegible]ome en [illegible].

Et vous le savez bien aussi, il y a un fait réel, énorme, évident, c'est que, depuis dix ans, il se fait *une campagne d'Italie à l'intérieur*. Voulez-vous le détail? Depuis 1859, vos journaux ont été autorisés, les nôtres supprimés; vos candidats ont été acceptés, les nôtres écartés; vos orateurs ont été encouragés, les nôtres interdits; vos auteurs ont été célébrés, décorés, et même placés, les nôtres tenus dans l'ombre. Le mot de *clérical* a été inventé, comme si cette grande Église de France était un parti; les chrétiens ont été classés tous indistinctement dans les anciens partis, comme s'ils étaient les fidèles d'une ancienne famille régnante, par cela seul qu'ils obéissent à un ancien roi qui se nomme le Dieu tout-puissant.

L'âme de la France a été attaquée de tous les côtés. Je ne sais quelle conspiration puissante a miné en même temps les convictions et les conduites. L'impiété et l'impureté se sont donné la main. La bourse, le théâtre, le monde, à la même heure, sont devenus de mauvais lieux. On a vu naître tout à coup la *petite presse*, ces petits journaux, quelques-uns tavernes de l'esprit, multipliés tout à coup comme les cabarets. De peur que les Français ne s'intéressent trop au Pape, on a voulu les désintéresser de Jésus-Christ et de Dieu même. Messieurs, soyez francs, c'est vous qui depuis dix ans avez fait, avez poursuivi par tous les moyens, la campagne de l'Italie à l'intérieur.

Mais voilà que vous voulez entrer dans le sanctuaire de la famille, en faire sortir les jeunes filles, enlever les femmes françaises peu à peu, par petits coups, à petit bruit, et puis aujourd'hui tout d'un coup et à grand bruit, à la religion, qui les a protégées depuis le Christ contre les brutalités des hommes; qui les a gardées pour vous; malgré vous, à la religion, à laquelle vous devez des mères et des épouses qui valent mieux que vous!

Non, non! votre entreprise est impossible, et vous avez beau vouloir la déguiser sous des apparences patriotiques, prendre des airs surpris, vous ébahir de nos cris. Vous ne passerez pas.

III

Vous parlez ensuite d'influence sacerdotale : Messieurs les journalistes, ici encore vous n'êtes pas assez francs, et vous ne dites pas toute la vérité. Il ne s'agit pas des prêtres, mais bien de ce que les prêtres enseignent.

Ah! si les prêtres étaient personnellement en cause, et s'il y avait à comparer entre leur vie et votre vie, entre leur influence et votre influence, croyez-vous que je reculerais, et que vos attaques contre les vertus, les lumières, le patriotisme du clergé français, pourraient un instant m'embarrasser? Qui donc êtes-vous, pour attaquer les prêtres? Qui donc êtes-vous pour parler de morale, de pureté, de vie de famille, de direction des jeunes filles? Vous, qu'avez-vous écrit dans vos heures légères, en dehors de vos graves articles et de vos profonds conseils? Vous, qu'avez-vous fait des pleurs de votre sainte mère? Et vous, dans les licences de la vie mondaine, quel emploi de votre or, de votre opulence séductrice? Vous... Mais sans descendre jusque-là, où donc sont vos martyrs? où sont vos missionnaires? Qui, parmi vous, se dévoue, à vingt-cinq ans, à vivre dans un hameau, pauvre, solitaire, calomnié, dans la société des indigents, des malades et des agonisants?

Et puis vous vous mettez en quête de ces rares scandales, qui nous affligent plus amèrement que vous, pour les jeter à la face du prêtre.

Le prêtre! Oui, il a une charge grande et sainte, redoutable

aux anges mêmes, lui dit l'Église : *Onus angelicis humeris formidandum!* Et, cette redoutable et noble charge, il doit l'exercer avec un courage tout à la fois humble et magnanime, et avec une pureté de vie égale à la splendeur de son caractère : et quand il ne le fait pas, il est digne des anathèmes du ciel et des malédictions de la terre.

Mais savez-vous comment on le prépare, et comment on l'élève? Quelle discipline laborieuse et austère, quelle vie d'étude, d'obéissance et de prière a façonné, ennobli, élevé cette vive jeunesse jusqu'aux sommets lumineux de la science et de la vertu? Ces moines, ces saints religieux, dont vous vous moquez, savez-vous comment, des abîmes de l'humilité et de la mortification, ils s'élancent et vont à tous les travaux les plus rudes pour le salut des âmes, ou se recueillent dans le sanctuaire des études les plus austères pour vous en rapporter les clartés? Savez-vous quel idéal on a placé pendant de longues années sous leurs yeux à tous, avant de leur demander et de recevoir leurs engagements?

Ah! je voudrais que vous lussiez notre pontifical, que vous vissiez nos ordinations, nos retraites ecclésiastiques, nos synodes, nos conciles! Non, vous ne pourriez vous défendre ici, Messieurs, d'une émotion sincère.

Hier même je faisais une ordination; et en contemplant, tandis que je leur imposais les mains, ces jeunes gens de 20 à 25 ans, prosternés sur le pavé du temple, j'étais ému, voyant sur leur visage les passions domptées, et dans leur regard la paix, fruit de mœurs pures, j'oserai dire incomparables : car quelle jeunesse oseriez-vous comparer, pour la chasteté, à la jeunesse sacerdotale?

Et plus tard, quand ainsi préparés, armés, consacrés, ils vont aux œuvres les plus délicates de leur ministère, ils sont cinquante mille sur le sol de la France, savez-vous quelle vigilante sollicitude, quelles lois sévères, plus même que

vos propres sévérités, continuent d'accompagner tous leurs pas? Ah sans doute, ils ne sont pas à l'abri de tout péril; mais de leurs faiblesses, si par malheur ils en avaient, l'Église a plus d'horreur que vous, et aussi plus de compassion : mais une compassion terrible... et secourable.

Ah! laissez-moi vous le dire, quand je les ordonne, ce n'est point du pas si ferme qu'ils font vers la chasteté que je m'inquiète, c'est de l'ingratitude qu'ils rencontreront sur leur route.

Voilà, si vous ne le savez pas, à quel prix nous traitons avec le monde, avec le jeune homme, avec les pères et les pères de famille, avec toutes les âmes, devant la croix, l'autel et le tabernacle, en face de Dieu et de l'Éternité.

Ah! respectez donc enfin, Messieurs, respectez ce sacerdoce français que toute la terre respecte.

Oui, toute la terre nous envie deux choses : notre armée et notre clergé.

Mais n'importe, il faut enlever, dites-vous, l'éducation des filles au clergé; car les prêtres ont la main par là dans toutes les familles, et ils s'enrichissent aux dépens des familles.

IV

Quoi! c'est vous, Messieurs du *Siècle*, qui, dit-on, bâtissez en ce moment même un magnifique hôtel dans le voisinage de l'Opéra, avec des appartements somptueux pour le directeur, et de vastes caisses au rez-de-chaussée, c'est vous qui prêchez contre les richesses! Quoi, c'est vous, Messieurs, qui nous accusez d'être partout! Et qui donc entre chaque matin dans les familles? qui donc parle à l'oreille, répand des idées, insinue des malveillances, sème des erreurs dans tous les hameaux, dans toutes les maisons, dans toutes les



cervelles ? qui donc écrit des lettres quotidiennes à tout Français sachant lire ? qui donc usurpe avant l'aurore le premier petit moment d'attention de chaque citoyen ? C'est vous. Le journaliste du *Siècle* n'habite pas une petite maison des champs, n'est pas là au milieu de son humble troupeau, connu de tous, attendant qu'on l'appelle, et courant à toute heure du jour et de la nuit au service de ceux qui l'entourent. Non, non ! cela est bon pour le prêtre. Le journaliste du *Siècle* vit à Paris, parfaitement bien, il parle à ses abonnés, ses abonnés l'admirent et ils le payent. C'est vous, Messieurs, qui entrez partout et non pour vous appauvrir, et je vous renvoie votre injure.

Si vous la trouvez blessante, eh bien ! qu'on ne la revoie plus jamais sous votre plume contre nous.

Mais, je l'ai dit, c'est la religion que vous attaquez derrière le sacerdoce.

Or, quand on parle de la religion de Jésus-Christ, on sait ce que l'on dit ; on parle précisément de la religion qui, de la femme païenne, mahométane ou chinoise, a fait la mère chrétienne et la sœur de charité. On parle de la religion qui a donné au monde le type de la femme forte et non celui de la femme libre.

Pour vous, Messieurs, vous cachez vos doctrines derrière de grands mots : *Esprit du siècle*, *progrès modernes*, *émancipation*, *égalité*, *liberté*, *vie et culture générales*, *grandes idées*.

Chose singulière ! quand ces messieurs parlent de leurs adversaires, ils ont l'habitude de déchirer les voiles, de ne s'arrêter devant aucune convenance, et, comme on dit, de déshabiller les gens. Petite presse et grande presse sont d'accord désormais sur ce procédé de discussion. Mais, dès que vous parlez de vous, de vos personnes, de vos opinions, de vos doctrines, alors vous vous cachez derrière le masque des grands mots.

Mais quittez, quittez ces noms de guerre ; il convient d'arracher ces masques sous lesquels on ne vous reconnaît pas.

Quoi ! Messieurs les rédacteurs du *Temps*, pour lesquels tout en ce monde est illusion, rêve, contradiction bizarre ! Esprits en poussière, dissous par le scepticisme, vous vous nommez *doctrines modernes*, *esprit nouveau*, et vous souhaitez à toutes les jeunes filles françaises les doutes universels dans lesquels vous vous perdez, doutant de toute Église, de toute Écriture, doutant de Dieu, doutant même de la raison, doutant de tout ! C'est ce que vous appelez : *participer à la vie et à la culture générales !* Non, non : je vous connais, vous n'êtes que le *Moniteur* du doute.

Quoi ! Messieurs du *Siècle*, vous vous appelez *le progrès, l'intelligence !* Quoi ! Messieurs de l'*Opinion* ou de l'*Avenir national*, vous vous appelez la *liberté ?* Quoi ! Messieurs les nouveaux rédacteurs des *Débats*, vous vous appelez *la science morale ?*

Sortons de ces grands mots. Quelle religion comptez-vous enseigner aux jeunes filles françaises, à la place de la religion de Jésus-Christ ? Par quelles vertus prétendez-vous remplacer dans le cœur des femmes françaises les vertus évangéliques ? Je vois bien les mystères de votre religion, mais je n'en vois pas les commandements, ni les sacrifices, ni les consolations, ni les espérances, et j'en vois trop les origines, les pauvretés, et les calculs.

Voulez-vous que je vous dise toute ma pensée ? Votre religion consiste uniquement à détruire la nôtre.

Et voilà pourquoi vous applaudissez à la tentative de M. Duruy, sachant bien que les jeunes filles, instruites dans les mairies par des professeurs hommes, et trempées dans un enseignement indifférent en matière de religion, tel que le veut M. le Ministre de l'instruction publique, indifférent au

moins, quand il ne sera pas directement hostile, deviendront moins croyantes et moins pieuses.

Ce sera autant de gagné. Et ce premier pas fait on en fera ensuite un autre. Tel est votre espoir, telle est la cause de votre joie. Eh bien ! ce que vous voyez, nous le voyons aussi, nous sommes parfaitement, entièrement d'accord. Mais ce qui vous ravit nous révolte,

V

Vous attaquez enfin les couvents, et vous faites entrevoir, tragiquement, je ne sais quels fantômes effrayants par delà les murs de ces maisons, où de saintes femmes, consacrées à Dieu, se consacrent aussi à l'éducation des jeunes filles.

Eh bien ! abordons ce grand mystère dont vous aimez à faire un puéril épouvantail. — Oui, le Christianisme a osé encore cela, créer et maintenir des institutions publiques de la plus héroïque des vertus : il a fait le sacerdoce, et en même temps que le sacerdoce, la virginité consacrée à Dieu, c'est-à-dire le type le plus noble de la délicatesse et de la beauté morale ; le sacrifice libre de la jeunesse, de la vie dans sa fleur, au plus élevé des amours, aux sublimes services de la charité, à la compassion tendre pour toutes les misères physiques, intellectuelles et morales de l'humanité.

Ah ! qui que l'on soit, pourvu que l'on ait dans sa poitrine un cœur d'homme, sensible en quelque chose à la beauté des âmes, aux héroïsmes de la vertu, je le demande, comment ne pas se sentir ici ému au moins de respect ?

Ah ! dans les champs de Sébastopol, les soldats français, les zouaves blessés les bénissaient, et toute l'armée leur rendait le

salut de l'honneur; et dans les hôpitaux de Constantinople les Turcs eux-mêmes les vénèrent; et ils envoient leurs enfants à leurs écoles.

Mais non, en France, ces saintes, ces incomparables filles vous importunent; vous les persécutez, vous les vexez de toutes manières; vous ne pouvez d'un coup renverser leurs maisons mais vous les atteignez dans ce qu'elles ont de plus délicat de plus cher; vous les forcez à comparaître devant vous par des examens, vous voulez exiger d'elles des brevets, des diplômes; il faut que leurs voiles tombent dans cette publicité qui les attriste; vous les insultez dans vos journaux, et, tout récemment, vous les menaciez à la tribune de vos dénonciations illibérales.

Comment ne savez-vous pas, du moins, honorer les vertus qui vous manquent, mais dont la terre a besoin, et les pardonner enfin à ce christianisme que vous n'avez pas le courage de pratiquer?

Mais non, c'est à ces vertus, c'est à ces institutions de vertu que vous déclarez la guerre. Cela vous blesse et vous irrite que les plus pures de toutes les femmes élèvent vos filles, et qu'aux vierges de Jésus-Christ soit confiée une moitié de la jeunesse française : ces vierges chrétiennes, celles même qui soignent vos malades et vos vieillards, vous ne les aimez pas, parce qu'elles élèvent aussi vos enfants, parce qu'elles forment des femmes chrétiennes, et ces femmes-là, vous l'avez décidé, vous n'en voulez plus! Et c'est pourquoi vous applaudissez à une mesure qui tuera, c'est la triste espérance que vous nourrissez, ou diminuera chez elles la piété.

Je sais bien que vous cachez ce but indigne sous un zèle affecté pour les progrès de l'enseignement. Mais croyez-vous donc être plus soucieux que nous de ces progrès? Moi-même, avant vous, mais sans descendre à vos injustices, j'ai demandé aux institutrices de la jeunesse, aux religieuses aussi bien



qu'aux laïques, d'élever, d'améliorer sans cesse leur enseignement; j'ai surtout conjuré les familles de ne pas entraver plus tard le travail des jeunes filles, j'ai conjuré les jeunes femmes françaises de ne pas perdre le fruit de leurs premières études, en laissant les frivolités de la vie mondaine absorber un temps que réclame la culture de leur esprit. Mais, tout en donnant ces conseils, j'ai affirmé, et je crois encore, et sur ce point non plus vous ne m'avez rien répondu, que, telles qu'elles sont, les femmes valent mieux que vous, sont mieux élevées que vous, mieux instruites que vous, et, sauf l'exception des hommes supérieurs, ont un esprit plus littéraire, plus délicat, plus sûr que le vôtre; j'ai dit enfin que vos filles sont mieux élevées que vos garçons; et parce que j'ai dit cela, vous remplissez les colonnes de vos journaux et vos brochures de mes citations prétendues contradictoires: j'en suis charmé; ceci a du moins un avantage, vous me faites lire par des gens qui d'ordinaire ne me lisent guère : eh bien! s'ils me lisent d'un bout à l'autre, je ne crains pas, ni qu'ils me trouvent en contradiction avec moi-même, ni qu'ils me contredisent.

Mais, en vérité, est-ce sérieusement et sans l'intention réfléchie de tromper les lecteurs, qu'on a inventé ces assertions ridicules ?

Comme si je ne pouvais pas écrire contre les femmes ridiculement *savantes* que vous nous ferez, parce que j'ai été des premiers à élever la voix en faveur de l'instruction solide, et des *femmes studieuses*, que je connais!

Comme si je n'avais pas aussi, et non moins fortement, écrit contre le malheur des hommes qui, une fois leurs premières études achevées, ferment les livres et ne font plus rien!

Si c'est là proclamer que l'instruction secondaire des femmes et des hommes n'existe pas en France, à la bonne heure! Mais il faut reconnaître alors que vous êtes de puissants logiciens.

Laissons ces choses, et allons aux faits et aux principes; car avec MM. les journalistes de la démocratie autoritaire, on est toujours obligé de commencer par là : leurs polémiques rendent aux lieux communs et au simple bon sens une grande nouveauté.

Le principe, quel est-il? C'est que les jeunes filles doivent être élevées par leurs mères, aidées plus ou moins par des maîtres.

Par exception, il est bon d'organiser des cours spéciaux, dirigés par des femmes.

Par exception, quelques-uns de ces cours ont été ici et là confiés à des maîtres, dont j'ai connu, honoré plusieurs, et je me plais à redire qu'il s'est rencontré parmi eux des hommes d'une spécialité, d'une moralité, d'une considération exceptionnelles.

Par exception, enfin, il y a des externats et des pensionnats dirigés par des femmes, soit laïques, soit religieuses; et dans lesquels quelques maîtres spéciaux peuvent venir exceptionnellement donner des leçons. Voilà les faits.

Vous le voyez : autant je suis partisan de l'éducation publique pour les hommes et par les hommes, autant je suis partisan de l'éducation solide, modeste et recueillie, pour les femmes et par les femmes ; et je dis que ce n'est ni un homme du métier, ni un connaisseur du cœur humain, ni un protecteur de la famille, ni un habitué de la bonne compagnie, qui peut désirer que *frères* et *sœurs* aient mêmes maîtres, pas plus que même esprit et même langage. Ah! la belle société française vous voulez nous faire!

Oui, je suis partisan de l'éducation de la jeune fille française dans sa famille, toutes les fois que cela est possible: et depuis quarante ans des milliers de pères et de mères de famille peuvent rendre témoignage à mes conseils sur ce point; et volontiers, avec Fénelon, j'appelle les pensionnats et les couvents des exceptions.

Mais écoutez bien : ce que j'ajoute, aussi avec Fénelon, qui le disait déjà, même pour le XVIIe siècle, c'est que ces exceptions, en



égard non-seulement à l'état des mœurs, mais encore aux occupations multiples et aux distractions obligées de la grande majorité des familles, doivent être, et deviennent plus que jamais une nécessité.

Et savez-vous une chose, Messieurs les journalistes du *Siècle*, de *l'Opinion Nationale*, etc.? Les couvents, c'est vous qui les construisez; c'est vous qui les remplissez, plus que jamais. Et commemt cela? Le voici :

Avec vos articles et vos feuilletons, avec vos romans et vos pièces de théâtre, avec vos belles maximes et les excellentes mœurs qu'elles nous font, vous avez tellement ébranlé la famille, démoralisé les salons et les conversations, troublé les esprits, que les pères et les mères, vos lecteurs et vous-mêmes, lorsque Dieu vous envoie ce présent sacré, une âme de jeune fille à former! quelquefois, par une de ces contradictions qui vous honorent et qui vous sauvent, vous venez à nous, secrètement, nous supplier de cacher vos enfants derrière nos murailles, pour les préserver des funestes exemples, pour sauver, jusqu'à vingt ans du moins, leurs regards et leurs cœurs des spectacles et des habitudes dont vous ne savez pas les défendre; vous nous les confiez, afin qu'elles ne voient pas de trop près le monde, dont vous n'avez pas le courage ni souvent le pouvoir de sortir, et afin qu'elles vaillent mieux que vous!

Oui! je prends nos adversaires eux-mêmes à témoin! Ils ne sont pas chrétiens, mais ils veulent parfois que leurs enfants le soient plus qu'eux, semblables à ce grand poëte dévoyé qui a tant écrit contre nous, et ne laissera pas de plus belle inspiration que ces vers, gravés dans toutes les mémoires :

Ma fille, va prier!...

Quant à vous, Messieurs les feuilletonistes et Messieurs les romanciers, vantez-vous, vantez-vous des femmes que vous avez imaginées. Avant de vous répondre, j'ai voulu connaître quelques-unes de vos inventions les plus célèbres et les plus

goûtées. Eh bien! faites-les passer du roman et de la sc
dans l'intérieur de la famille française, et je vous le dis,
bientôt la famille sera un enfer.

Vous voulez aller jusqu'au bout, et vous vous jetez s
circulaire de M. Duruy avec un étonnant ensemble, en
écriant : « Oui, voilà une bonne mesure, un bon coup, u
en avant. *Il s'agit d'enlever la femme française à l'influ*
néfaste du prêtre. Courage, Monsieur Duruy, courage! »

Eh bien! je vous l'ai dit, vous vous heurtez là, non p
seulement à la religion, mais à deux autres grandes forc
plus fortes que vous.

VI

Et d'abord, vous marchez à l'encontre de la nature elle-
même, et vous entreprenez une campagne contre ses plus pro-
fonds instincts.

L'ascendant de la religion sur les femmes, non, Messieurs,
ce n'est pas vous qui le détruirez. Cet ascendant a subsisté,
subsiste et subsistera toujours, et partout, entendez-le. Parce
qu'il y a entre la femme et la religion un lien qu'il ne vous est
pas donné de comprendre, mais qu'il vous sera encore bien
moins donné de rompre.

Voyez, même en dehors du catholicisme, voyez l'Angleterre
et l'Amérique avec leurs milliers de sectes.

Dans toutes ces sectes, les femmes prient Dieu et sont meil-
leures que les hommes.

Dans le protestantisme, là où le célibat sa otal n'existe
pas, la chasteté conjugale, chez les compa s ministres



e la religion, est plus exemplaire, plus imposée par le sens profond des mœurs publiques.

Partout où la religion chrétienne a passé, elle a fait des femmes religieuses. La femme catholique peuple nos églises, la femme protestante les temples protestants, et, je l'ajouterai, la femme juive les temples juifs. C'est l'honneur de la femme, partout, de réfugier sa faiblesse et sa pudeur près de l'autel. Et vous voulez l'en arracher !

Vous n'entendez pas, vous ne voulez plus que les femmes soient meilleures et plus heureuses que vous. La pitié que vous avez encore quelquefois pour vos enfants, vous la refusez à vos femmes. Quand elles succombent, quoiqu'elles soient les moins coupables, vous avez pour elles des sévérités qui sont des mystères, mais qui sauvent votre honneur. Et cependant vous voulez détruire dans leur cœur, jusqu'à la racine, leur sentiment le plus protecteur et le plus exquis !

Même dans l'islamisme, dans le mormonisme, dans ces cultes qui les déshonorent, elles cherchent ce qui peut être resté en leur faveur des antiques vestiges de la vérité, et s'y rattachent.

La vérité est que Dieu a créé en elles un foyer admirable, dont la flamme cherche encore à s'élever, alors même que les hommes les précipitent avec eux dans des bassesses, dont elles ont toujours plus de remords et plus de honte que les hommes.

Sans doute, vous pourrez venir à bout de faire un certain nombre de femmes impies ; et ces femmes seront plus effrontées et plus cyniques dans leur impiété que vous-mêmes.

Mais dans leur cynisme, elles pousseront encore parfois des cris de désespoir, dont vous vous rirez peut-être, mais qui au fond de l'âme vous épouvanteront.

C'est que, si je puis m'exprimer ainsi, le sexe féminin, cette nature si faible et si tendre, a été fait d'une main si délicate et si forte, et, partout, pour une fin sociale si haute, que vous n'y

pourrez rien. Il vous échappera toujours, quand vous [illegible] tendrez le séparer de Dieu.

Vous essaierez vainement d'y réussir, et d'entamer ici le [illegible] divin; vous le rencontrerez tout à coup, ce fond [illegible] et vous le trouverez toujours résistant; et vos armes d'[illegible] vous tomberont des mains.

Vous reculerez découragés, comme ces mineurs qui, [illegible] avoir creusé dans un bloc immense et sublime, parvenus à [illegible] certaine profondeur, rencontrent le granit, base inébranlable du monde, et s'arrêtent.

Non, non; vous ne parviendrez pas a renverser les lois [illegible]damentales de la nature. Qu'il vous suffise d'avoir, dans l'ordre politique, détruit l'œuvre des siècles. Laissez tranquille [illegible] moins, dans l'ordre moral et domestique, l'œuvre de Dieu.

C'est ici le plus noble et le plus mystérieux travail de sa puissance : sachez le respecter.

Tout cela est très-délicat à étudier, très-dur à dire, je [illegible] sens; mais vous nous y forcez avec une triste impudeur. Tant pis pour vous.

Un vieil Évêque d'ailleurs peut tout dire, et il y a des cas où il doit tout dire.

Non, ce n'est pas l'intérêt religieux qui me préoccupe exclusivement ici. Mais parce qu'on est évêque, il n'est pas défendu d'être Français,

D'être homme,

De se préoccuper du point de vue humain, social, national d'une question.

J'ai parlé de la nature humaine :

Eh bien ! oui, elle veut, chez la femme, quelque chose de profondément délicat, de plus pur et de meilleur, et qui la distingue radicalement de l'homme.

Chez les païens, chez les sauvages, chez ceux mêmes qui marchent sans pudeur, il y a toujours eu, il y [illegible]

une loi, une tradition, un instinct invincible, un culte, un préjugé, s'il vous convient de lui donner ce nom, qui maintiendra dans la vie, dans la société, dans la famille, dans l'éducation, la distance mise par Dieu entre l'homme et la femme, bien qu'ils soient faits, et précisément parce qu'ils sont faits l'un pour l'autre.

Pourquoi ? C'est un mystère, mais c'est un fait.

Et lorsque vous voulez que les jeunes filles soient élevées comme les jeunes garçons, que les sœurs soient enseignées comme les frères, lisent, comme vous dites, dans le même livre, y puisent la même incrédulité et la même irréligion; lorsque, en dépit des périls auxquels personne n'échappe, dont tout honnête homme doit se défier, qui sont partout et pour tous, vous voulez confier l'éducation des jeunes filles de 14 à 18 ans aux trois mille professeurs de l'Université, et même aux instituteurs primaires, et à toutes les associations d'instituteurs et professeurs libres, je suis forcé de vous le dire, vous faites une chose inouïe, profondément grossière, radicalement impossible.

Et si l'histoire garde le souvenir de votre entreprise, elle dira sans doute que c'était une indignité, mais elle dira aussi et surtout que ce fut une folie.

Vous tentez un effort sous lequel vous succomberez.

Sparte seule en a essayé quelque chose, et il suffit d'en lire le récit et la théorie dans Platon, pour comprendre ce que ce fut.

Quoi ! vous voulez que la femme soit comme vous, vous ressemble ! Mais quand elle vous ressemblera, elle vous fera horreur !

Vous voulez qu'elle ait vos manières, votre langage, vos habitudes, vos laisser-aller, vos libertés; qu'elle lise tous vos livres, que ses regards, ses idées, son esprit, son cœur, son âme, sa délicatesse, sa pudeur, sa religion, ressemble à la vôtre ! Non ! non ! l'humanité vous demande grâce.

VII

Mais ici, vous ne marchez pas seulement à l'encontre des lois fondamentales de la nature humaine; il y a plus, vous marchez à l'encontre de la nature française, qui n'est autre que la nature humaine, avec ce je ne sais quoi de plus distingué et de plus rare que toutes les nations s'accordent à reconnaître.

C'est en effet de la société française qu'il s'agit surtout ici, de la femme, de la mère, de l'épouse, de la sœur, de la jeune fille françaises, de ces nobles créatures, telles que Dieu et dix-huit siècles de vie chrétienne, de vertu généreuse, de pure fierté, de susceptibilité délicate, de langage élégant et de monde poli, nous les ont formées.

Quelle qu'en soit la raison philosophique, et elle ne serait pas difficile à indiquer, si c'était ici le lieu, chaque peuple a son type, son caractère, sa physionomie; et il faut que l'éducation, qui a contribué pour sa grande part à le former, y réponde. Les Français ne sont pas des Anglais, ni des Prussiens: l'éducation qui convient à des Français n'est pas l'éducation allemande ou anglaise; c'est l'éducation française, une éducation en rapport avec les qualités du caractère national, et de nature à les développer, non à les déformer.

Eh bien! savez-vous, Messieurs, quelles sont les deux choses, également profondes dans les mœurs nationales, qui font la supériorité de la femme française? C'est son éducation et sa religion.

Il faut en prendre votre parti : la femme française est essentiellement une femme chrétienne; et, je le dis avec la plus profonde conviction, ce qui périrait, si la femme française, à ce

nouveau régime, qu'imagine un ministre et que vous acclamez, devenait libre penseuse, ce n'est pas seulement la chrétienne, c'est la Française.

Oui, si je cherche à me représenter le type complet de la Française, je ne puis, si je n'y joins la chrétienne. De son charme, je ne puis retrancher sa vertu. Je sens que je l'amoindris, que je lui enlève sa grâce la plus aimable, si je lui enlève la parure de son âme ; je ne dis pas assez, son âme même de Française. Car le Christianisme a tellement pénétré et ennobli chez nous la femme, que chez elle l'âme française et l'âme chrétienne ne se peuvent plus séparer.

Et savez-vous pourquoi ? C'est que, pour notre honneur et notre bonheur, il y a, entre la religion de Jésus-Christ, religion de la pureté, de l'amour, du dévoûment jusqu'au sang versé, et la généreuse nature française, généreuse surtout chez les femmes, d'étonnantes et profondes harmonies !

Aussi, voyez, n'est-ce pas en France surtout, parmi nos jeunes Françaises, que la vie religieuse la plus dévouée trouve ses plus héroïques élans ?

Ne sont-ce pas elles qui s'en vont, à la suite de nos missionnaires et de nos soldats, avec cet entrain français et chrétien qui franchit tous les abîmes, jusqu'en Crimée, jusqu'en Chine ?

Vous vous en irritez ; mais si vous voulez en rechercher la cause, vous êtes forcés de reconnaître ici une fois de plus la générosité française mêlée à la générosité chrétienne.

Oui, la femme française, votre mère, votre femme, votre fille, votre sœur, la religion de Jésus-Christ l'a prise dans sa misère, qui est, hélas ! notre misère à tous, et elle en a fait cette merveille, qui est la femme chrétienne, qui est la sœur de charité !

La sœur de charité, cette vaillante fille, que vous êtes heureux et avides de trouver pour vos hôpitaux et vos ambulances ;

Pour vos orphelins, pour vos vieillards, pour vos soldats frappés sur le champ de bataille ;

Pour toutes ces œuvres de compassion, qui réclament un grand et pur amour, un dévoûment plus que maternel, dévoûment virginal, supérieur à tout autre peut-être, parce qu'il est moins exclusif et plus désintéressé, sans être moins tendre.

Sans doute, il peut y avoir ici des faiblesses : qu'elles sont rares cependant ! Mais en ceci, comme en tout, la plainte de la religion sera plus sincère, plus vive, plus profonde que la vôtre. Et il restera toujours ce grand fait, les harmonies profondes de la nature française, chez la femme surtout, avec la religion de Jésus-Christ.

Et vous voulez, vous, cette radicale altération du caractère national chez les femmes françaises : vous voulez en faire des libres penseuses, ou des athées. Voilà vos doctrines, vos prétentions affichées. Mais ne sentez-vous pas que le jour où les femmes descendraient ainsi jusqu'à vous, ce serait la décadence, et bientôt la ruine irrémédiable ?

Ah ! dans le triste état de société où vous êtes, vous auriez besoin d'allumer de toutes parts autour de vous, sur les hauteurs, des foyers de charité, de lumière et de paix, et vous préparez, vous creusez sous vos pas des abîmes de douleur et de honte !

VIII

Mais d'autres traditions encore que les traditions chrétiennes, et non moins profondes dans les mœurs nationales, ont fait ce caractère merveilleux, cette physionomie à part de la femme française, et lui ont donné ce charme de bon sens, de

bon goût, cette grâce simple, cette réserve pudique, cette fleur de délicatesse ;

Ce je ne sais quoi d'exquis enfin, qui a passé, par les femmes surtout, jusque dans notre langue, comme dans notre société. De là ce qu'on a appelé dans le monde la politesse française ; comme autrefois en Grèce on disait d'un certain langage, l'*Atticisme*.

Une sorte d'éducation traditionnelle maintient chez nous cette chose rare et délicate comme un parfum, comme une fleur.

Vous parlez ici des pays étrangers ! Quelle irréflexion et quel oubli !

Je l'ai dit : dans ce qui fait le caractère d'un peuple, il y a des choses secrètes, mystérieuses, inexplicables peut-être, résultante inconnue de ses qualités diverses et du travail profond des siècles : insensé et téméraire, qui ne sait pas ou ne veut pas en tenir compte !

Essayez d'envoyer la jeune fille française, toute seule, dans une voiture publique, à 500 lieues, ou en pleine mer à 5,000, confiée à un capitaine pour l'Australie !

Cela se fait chaque jour en Angleterre, en Amérique.

Essayez en France, et vous verrez !

Ou plutôt vous n'essaierez pas ; vous savez bien que cela est impossible.

Et le jour où cela se ferait, il se serait produit, grâce à vous, dans les profondeurs et les délicatesses du caractère national, une altération, dont il y aurait à vous faire un reproche éternel.

Car enfin pourquoi aller porter jusque-là votre fièvre d'innovation ? est-ce que l'éducation française n'a pas fait ses preuves ? est-ce que la distinction des femmes françaises dans toute l'Europe n'est pas depuis longtemps incontestée ?

Au XVIIe siècle, par exemple, qui ne le sait, la France compt

alors ce grand nombre de femmes admirables, qui n'avaient d'égales nulle part. « Dans un grand siècle, tout est grand, » a dit M. Cousin. La vérité est que les Françaises, au XVII[e] siècle furent les premières femmes de l'Europe, par l'esprit, le mérite, la grâce, le courage.

Je crois pouvoir le dire : elles le sont encore, bien que le XVIII[e] siècle ait passé sur nous.

Mais, au XVIII[e] siècle, comparez celles qui étaient devenues des espèces de philosophes : comme l'esprit lui-même, quand elles en ont, est d'un autre aloi ! Comme ce je ne sais quoi de simple dans la noblesse et de pur dans la distinction, a fait place à une sorte de hardi pédantisme ! Dans les bureaux d'esprit d'alors, comme toutes les délicatesses d'autrefois sont déflorées ! comme tout attrait délicat a disparu ! On dirait que les Précieuses sont revenues, mais avec la décence de moins et la vulgarité de plus (1).

Et que dire des républicaines qui ont suivi ? Exaltez tant que vous voudrez leur civisme et le reste : mais la grâce française en elles, mais le charme exquis, mais la distinction antique, ne les cherchez pas. Il y a dans ces types-là une altération manifeste de la beauté française, parce qu'il ne s'y trouve plus les deux choses qui ont fait la femme française, son éducation et sa religion.

Tout cela, vous le savez ! Et aujourd'hui vous voulez que cette jeune fille de quatorze ans, cette jeune Française, cette jeune chrétienne, que sa mère a dérobée avec tant de soin aux regards, aux foules, au tumulte, et dont l'Église

(1) « Voltaire va succéder à Descartes.... dit M. Cousin : voici venir comme femmes auteurs, ou présidentes de coteries littéraires, les Dudeffant, les Graffigny, les Geoffrin, les Duchâtelet.... pas une femme véritable ; un peu de savoir en mathématiques et en physique, quelque bel esprit, aucun génie, nulle âme, nulle conviction, nul grand dessein, ni sur soi-même, ni sur les autres ; telles sont les femmes du XVIII[e] siècle. »
(Jacqueline Pascal, *Introd.*, p. 20.)

vient de faire, au jour de sa première communion, la fiancée de Dieu, sous un voile de pureté, vous voulez qu'elle prenne un carton, un encrier, comme son frère, qu'elle aille à travers les foules, à travers Paris, à travers la ville, quelle qu'elle soit, jusqu'à la Sorbonne ou à la mairie, laissant par les rues la décence de sa démarche et l'innocence de ses regards, avant même d'arriver à la salle de vos cours, et d'y remplacer les jeunes gens sur ces bancs, où elles doivent s'asseoir à leur tour, pour entendre un jeune agrégé de grammaire, qui leur révélera les origines et les secrets de la langue française, avec des citations, bien choisies sans aucun doute, de Marot, de Rabelais, de Montaigne, de Voltaire et de Rousseau, etc.

Et cette jeune fille, votre fille, parvenue à dix-huit ans, dans tout l'éclat de sa grâce qu'elle ignore, vous voulez qu'elle aille subir un examen public, qu'elle reçoive un diplôme et des prix aux comices agricoles, et s'incline devant M. le sous-préfet, qui déposera sur son front une couronne de papier peint!

Chacun est libre, s'il lui plaît, de devenir le mari ridicule d'une femme ridicule. Mais vous n'êtes pas libres de faire de tout cela, en France, une institution d'État. Et quand, pour nous faire des athées, des libres penseuses, vous voulez commencer par nous faire des pédantes, nous, prêtres de Jésus-Christ, occupés à élever et à conserver les âmes, nous qui répétons dans nos chants, devant le type céleste de toutes les femmes chrétiennes : *Inviolata, Integra et Casta;* nous qui savons trop que vous avez besoin de femmes vertueuses, délicates et dévouées, solidement instruites, et nullement de bachelières et de licenciées, nous parlerons, nous réclamerons, nous résisterons au nom même des mœurs nationales, de l'éducation nationale, au nom des délicatesses et des grâces françaises, au nom du bon goût et du bon sens français.

IX

De tout votre grand effort, que peut-il donc advenir? C'est facile à prévoir.

La curiosité, en France, a beaucoup d'empire, la vie beaucoup d'attraits, le pouvoir et la presse beaucoup d'influence, l'Université beaucoup de talent. Dans vingt villes de France à la fois, de grandes affiches blanches paraissent un matin sur les murailles. Elles apprennent aux familles qu'un professeur plus ou moins éloquent va se charger désormais d'enseigner aux jeunes filles la littérature et l'histoire, qu'un autre professeur fera devant elles des expériences amusantes de physique et de chimie. Ces cours coûteront meilleur marché que les leçons au cachet, et ils sont patronnés par M. le Maire, qui ouvre à cette occasion les salons de l'hôtel de ville. Le lendemain, cinq ou six femmes, respectables et intelligentes, qui allaient de maison en maison distribuer des leçons excellentes, s'épuisant à cette besogne qui faisait honorablement vivre leurs familles, reçoivent un congé poli. Quelques grandes dames riches s'amuseront à envoyer leurs filles aux leçons les plus à la mode, dans de beaux équipages, en compagnie, à l'abri des regards sur la route, et elles penseront avec assurance que la chose est agréable et sans inconvénient. De bonnes mères de famille, assez embarrassées pour le choix des maîtresses, piquées par le petit démon de la mode et de la nouveauté, seront tentées de se rendre à l'appel des maires ou des instituteurs de leur ville de province. Les jeunes filles, d'ailleurs, attirées par la curiosité, le désir d'échapper à la monotonie de la maison paternelle, par l'attrait d'ajouter, sous prétexte d'étude, un plaisir à la liste un peu courte des plaisirs permis,

les jeunes filles ont tant supplié leurs mères, tant imploré leurs pères, qu'elles partent pour le cours. Il a fallu soigner un peu la toilette, penser aux rencontres du chemin et aux compagnes du cours officiel. On s'assoit, on regarde, on chuchote, on n'écoute pas beaucoup, puis on revient charmée de la promenade, de la distraction, des professeurs et de la mode, n'ayant sérieusement rien appris, ayant passé une heure à une sorte de petit théâtre littéraire autorisé. Puis on cause, on compare, on plaint la pauvre élève du couvent ou de la pension, la pauvre fille retenue au logis, on loue, on blâme, et à ce jeu puéril qu'a-t-on gagné? Le *Moniteur* annoncera que l'entreprise réussit et que les étrangers nous l'envient (1). Je veux bien vous laisser dire, sans y croire, que le niveau des études aura monté d'un degré, mais laissez-moi vous demander de combien de degrés auront baissé d'autres choses? Ce que quelques jeunes filles rapporteront de vos cours publics, peut-il être comparé à ce qu'elles perdront en chemin?

Le résultat définitif, le voici : dans un petit nombre de villes (2) se formera un petit groupe de jeunes filles à part, ne ressemblant plus aux autres; et pendant ce temps, la décence, le bon ton, le bon goût, les bonnes manières, la simplicité, la politesse, la sévère moralité, toutes les vertus exquises de la société française, déjà fort en souffrance, baisseront, baisseront encore, et lorsque vous aurez fait passer tous vos jeunes gens par la caserne et toutes vos jeunes filles par la Sorbonne et le quartier latin, vous me donnerez des nouvelles de la société française, et vous verrez ce que seront devenues la vie de

(1) « Les cours de Sorbonne sont en effet les seuls, à cette heure, dit le *Moniteur*, où l'on puisse, par exemple, étudier les sciences qui nécessitent l'emploi d'instruments délicats ou puissants, et de tous ces appareils de démonstration qui ne sauraient se trouver dans les maisons particulières. » Et la réclame sera redite au besoin par les *Moniteurs* de chaque ur.

(2) Voir aux *Pièces justificatives*.

famille, la délicatesse, la distinction des manières et la pureté des âmes!

Oui, en tout cela vous méconnaissez, dis-je, et profondément la nature française.

X

Faut-il pénétrer plus avant encore dans ce grand sujet? Car ici les aspects se multiplient à mesure qu'on avance.

L'esprit chevaleresque envers les femmes, qui a marqué d'une si noble empreinte notre caractère national, n'est-ce pas là encore un sentiment français et chrétien? Mais, chose singulière et profonde! nous avons la loi salique. La France, qui aime, qui honore, qui exalte les femmes, ne veut pas être gouvernée par des femmes. Elle veut qu'elles soient souveraines par le cœur, non par le sceptre. Sans doute elle rend hommage au génie d'une Blanche de Castille, d'une Clotilde, d'une Bathilde, à d'autres femmes éminentes encore; et les régences de ses princesses ont laissé dans son histoire de grands et chers souvenirs. Mais enfin, sauf les exceptions illustres, elle préfère que les femmes ne règnent que par leurs vertus.

Et c'est la source en elles de ces vertus, leur plus haute beauté, que vous essayez de leur ravir! Et ces vertus, qui ne se puisent que là, au cœur du Christ, vous croirez pouvoir les remplacer, comme si elles étaient non pas du cœur, mais de la tête, par un bagage scientifique, et par une libre et pédante incrédulité!

Ah! vous le pourriez, Messieurs, moins encore en France que partout ailleurs. Et pourquoi? Parce que, qui ne le sait?

la France est le pays du monde où la femme est à la fois la plus *adorée*, pour emprunter votre langage, et la plus *exposée*, pour reprendre le mien.

C'est un mystère encore, mais c'est un fait. Nulle part elle n'a joué un tel rôle. Elle n'y a pas porté la couronne comme Élisabeth et Catherine; mais elle y a régné, hélas! souvent sur les rois comme sur les autres hommes, elle y a parlé, écrit, agi, combattu, comme nulle part ailleurs.

Témoins, Anne de Beaujeu, Anne de Bretagne, Jeanne d'Arc, et d'autres encore.

Nommerai-je, dans une autre région, Agnès Sorel, Gabrielle d'Estrées, La Vallière? Descendrai-je jusqu'à madame de Pompadour, et plus bas encore?

Non! mais en restant sur les honorables souvenirs, et avec les grands esprits, comment ne pas nommer madame d'Hautefort, la grande et sainte duchesse de Montmorency, la Palatine elle-même, et aussi Jacqueline Pascal, et la savante abbesse de Fontevrault, et toutes celles que M. Cousin nomme les grandes Carmélites et les grandes Prieures du XVII[e] siècle, aux pieds desquelles les princesses et les reines venaient verser leurs chagrins, et chercher la force de porter la grandeur. — Et dans notre siècle même, madame de Staël et madame Swetchine, qui demeurent toutes deux diversement illustres?

La vérité est qu'elles ont chez nous tout surpassé, dans le BIEN comme dans le MAL : depuis Jeanne d'Arc jusqu'à madame Élisabeth, depuis les Frédégonde jusqu'aux mégères de la révolution et aux tricoteuses.

Rien de pareil ne s'est vu ailleurs.

Elles ont tenu les hommes à leurs pieds, elles les ont vaincus, non-seulement, hélas! en grandes fautes, mais heureusement aussi en grandes vertus, en foi, en courage, en grandeur d'âme, en patience, depuis sainte Clotilde jusqu'à Marie-

Antoinette, la dernière grande âme de reine qu'ait vue l'ancienne France.

En un mot, elles ont été toutes-puissantes et invincibles dans le bien comme dans le mal.

Encore une fois, pourquoi?

Par un certain charme profond, féminin et divin, dont je ne sais pas le secret, mais que déjà nos pères connaissaient : *inesse in femina quid divinum*, disait Tacite ; que le Christianisme a fait resplendir d'un éclat plus pur aux regards des Preux du moyen âge, et dont on est bien obligé de reconnaître et de constater la puissance, encore aujourd'hui, malgré l'altération de nos mœurs, chez les femmes françaises ;

Et qui vient chez elles de la puissante main de Dieu, de la nature plus délicate et plus vive qu'il leur a faite, et je l'ajoute, de l'éducation rare que, de mère en fille, depuis trois siècles au moins, elles se donnent chez nous les unes aux autres.

Et vous voulez changer tout cela !

Quoi ! Français, cet être que vous adorez, vous en voulez faire un être vulgaire et l'avilir !

Vous voulez en faire des esprits forts, des êtres sans foi : des moralistes indépendantes, des libres penseuses ; vous ne voulez plus qu'il y en ait parmi elles qui soient tout à la fois des âmes saintes et charmantes, vous voulez des libres penseuses, des moralistes indépendantes ; tout au moins, je dirai une fois pour ne plus le redire, ce mot, juste ici, vous voulez multiplier chez nous les *bas-bleus*, dans la plus triste acception du terme.

Mais réfléchissez donc un moment, et vous verrez à quel point tout cela les enlaidira.

Ce n'est pas tout. Les femmes françaises sont non-seulement les plus adorées, mais les plus exposées. C'est ici qu'il faut rappeler avec tristesse le mot de M. Duvergier de Hauranne à

M. de Lamartine : « Hélas ! en France, on ne respecte pas toujours ce qu'on adore ! »

Quoi qu'il en soit, vous savez ce que sont dans leur distinction et leur grâce les femmes et les filles françaises, et les périls auxquels elles sont exposées chez vous. Vous le savez, vous le savez, Messieurs ! « Démentez-moi, disait autrefois Bossuet, démentez-moi, si je ne dis pas la vérité ! »

Moi je vous dirai : Ne le niez pas, car vous me condamneriez à élever contre vous une voix si haute et si forte, que vous en seriez effrayés.

Mais non ; je ne veux pas traiter ici une question si délicatement pénible, cette redoutable question des mœurs publiques, qui s'enflamme chaque jour à un degré qui m'épouvante ;

Dans nos grandes villes, par vos romans, vos théâtres, vos bibliothèques *utiles* et *populaires*, et les mille ressources de la dépravation, cachée, publique, éhontée, triomphante ;

Dans nos campagnes, au fond de ces 400,000 cabarets, honorés, favorisés, qui s'y multiplient chaque jour ;

Dans ces salles de danse, qu'on dresse près de nos pauvres églises de village, devant elles, autour d'elles, dont on les assiége, et d'où les jeunes garçons et les jeunes filles sortent ensemble à deux heures du matin, tandis que les pères et mères dorment !

J'arrive de Paris, et j'ai entendu dire que les spectateurs eux-mêmes, attirés par le scandale des nudités en troupes qu'on faisait passer sous leurs yeux, s'en étaient enfin révoltés !

Oui, oui, nous glissons trop sur la pente des mœurs, Messieurs ! Et, sans coup d'Etat, sans aucun 18 brumaire, ne pourrait-il donc pas se faire enfin une réaction de pudeur et d'honneur contre ce nouveau et détestable Directoire des mœurs actuelles ?

XI

Voilà où vous en êtes ! Et cette dépravation toujours croissante des mœurs publiques ne menace pas seulement la famille : elle apporte encore son appoint redoutable aux profondes causes de dissolution qui travaillent la société tout entière.

Et c'est quand ce flot monte, monte toujours, que vous voulez vous-mêmes renverser la dernière digue qui peut l'arrêter encore !

Vous aviez deux choses qui résistent à ce flot impur ; qui protégent et maintiennent la famille, c'est la mère et la fille chrétiennes :

Oui, la sainte mère de famille, la femme essentielle et meilleure que vous, que l'Évangile vous a donnée, vous reste encore, pur et bienfaisant arome du foyer domestique ! Elle y conserve les plus précieux de tous les biens, la sécurité, l'honneur, la paix, la joie sûre et tranquille ; elle y fait luire comme un rayon qui vient de la bénédiction de Dieu maintenue par elle sous votre toit, près de vous.

L'Esprit-Saint n'a pas dédaigné de nous peindre lui-même cette douce et grande chose : « Comme le soleil à son lever, dit l'Ecriture, verse ses pures clartés sur le monde, dans les hauteurs du firmament, ainsi la beauté d'une femme vertueuse illumine et réjouit toute sa demeure (1). »

Et puis il y a, à côté de cette mère, sa fille, la vôtre, à l'aurore de sa vie, formée par elle, et qui, dans son naissant éclat, ressemble à sa mère, et garde dans son âme les mêmes trésors : cette pieuse et douce enfant, placée là, sans le savoir, dans

(1) *Sicut sol oriens mundo in altissimis Dei, sic mulieris bonæ species in ornamentum domûs ejus.* (Eccli, 26).

les mauvais jours où nous sommes, par un bienfait céleste, auprès d'un père incrédule, comme on rencontre quelquefois dans des lieux arides une fleur près d'un rocher.

Et ce qui devrait vous faire bénir Dieu dans le fond de votre âme, c'est là, dans votre triste aveuglement, ce qui vous importune, et quelquefois vous irrite; c'est contre de telles grâces du ciel qu'aujourd'hui vous êtes tous conjurés.

Au lieu de reposer votre âme agitée, troublée, meurtrie de tant de doutes, blessée par tant de déceptions, auprès de cette sérénité, de cette certitude, de cette tendresse, de cette foi, de ces célestes espérances, dont le cœur de cette femme, de cette mère est encore l'heureux et dernier abri, vous voulez porter là même, dans la lumière et la paix de cette âme, vos nuages, vos négations, vos plaies secrètes et incurables, vos abîmes !

Et du même coup faire disparaître cet autre charme, cette autre lumière de votre foyer, votre pieuse fille, pauvre enfant, dont la foi périrait bientôt avec la foi de sa mère. Car une femme incrédule ne vous donnera que des filles incrédules, comme elle et comme vous. Elle éloignera, vous le voudrez, de cette tendre enfant, avec soin, les pensées et les sentiments chrétiens, et tous ces modèles de sainteté vrginale par lesquels le Christianisme développe et fortifie si puissamment dans les jeunes cœurs les instincts vertueux. Elle ne lui dira plus : Ma fille, agenouille-toi et prie avec ta mère. Et la pure et naïve prière de l'enfance disparaîtra de la terre; cette prière, dont un poëte, que la foi n'a jamais mal inspiré, nous a si bien décrit le charme touchant, ne la chantez plus, ô poëtes, car on ne verra plus :

Tous les petits enfants, les yeux levés au ciel,
Disant à la même heure une même prière,
Demander pour nous grâce au Père universel.

Oh ! vous, qui avez le malheur de ne plus prier, laissez donc



au moins prier les enfants avec leurs mères! Je ne vous connais pas, je sais que les mécomptes vous saisissent déjà ou vous atteindront tôt ou tard, mais cette grande ressource, ménagée pour vous, par la Providence, contre vous-mêmes et votre incrédulité, ce contre-poids aux misères de votre vie peut-être, cette force enfin si puissante dans sa faiblesse, d'une enfant qui intercède pour son père, ah! vous pouvez aujourd'hui la dédaigner : je vous souhaite de la retrouver un jour! Et, à coup sûr, après toutes les déceptions de l'existence, au déclin de votre carrière, vous en avez jamais, par un dernier bienfait de Dieu, ce spectacle, il ne se peut que vous n'en soyez ému. Oui, dirai-je ici, en empruntant les paroles de l'illustre moine, qui a touché ces choses avec une élévation et une délicatesse si rares : « Quel est l'homme, à soixante ans, qui n'apprend pas de sa fille? quel est l'homme qui, n'ayant pas connu Dieu dans la vie et dans la raison, et voyant sa jeune enfant s'agenouiller chaque soir devant l'invisible Majesté, ne soupçonne à la naïveté de sa prière et de sa joie, à la paix de son cœur, quelque chose du mystère qui s'approche de lui par une si vive représentation! O tendresse des voies de Dieu! Notre mère nous apprenait son nom quand nous étions enfants; l'épouse l'a redit, dans l'intimité nuptiale, à l'âme enivrée du jeune homme; la fille le raconte au vieillard courbé par l'âge, et lui ramène, dans ses jours de décadence, une révélation toute jeune et toute vierge! Le ciel dira combien d'âmes ont été le fruit de cette dernière violence de la vérité; combien, qui n'avaient rien vu et rien entendu, se sont éveillés du songe de l'erreur sur leur lit de mort, et ont adoré de leur souffle expirant l'éternel amour, se montrant à eux sous la forme angélique d'une fille bien-aimée (1)! »

Oui, je voudrais ici, Messieurs, qu'il me fût permis d'aller

(1) P. Lacordaire, *Conférences sur la famille.*

au delà de vos arguments, au delà de vos articles, au delà même de mes duretés, jusqu'à vos personnes, à vos consciences, à vos cœurs ! Et j'oserais vous dire : Ayez pitié de vous-mêmes, et ne profanez pas ce que vous avez de meilleur au monde ! Dussiez-vous me répondre : Vous nous parlez une langue qui n'est pas la nôtre, je m'obstinerai à vous la parler ; car vous vous trompez, cette langue, c'est aussi la vôtre ; c'est la langue du cœur et de la nature ; vous êtes père, et tout ce que Dieu a mis dans un cœur paternel de délicate et profonde tendresse n'est pas éteint en vous : vous avez beau être incrédule, qu'avez-vous trouvé sur la terre, je vous le demande, de plus charmant et de plus digne de tout respect qu'une jeune enfant chrétienne, ressemblant de loin à cette fille de la Judée qui se nomme la Vierge ? Avez-vous rêvé, avez-vous rencontré ici-bas une créature plus aimable ? Et pouvez-vous d'un cœur sec, la voir agenouillée, les mains jointes, le regard au ciel, et priant pour vous ?

Et puis elle grandira : quelques années s'écoulent, et voilà cet être gracieux et accompli devenu, par la bénédiction de Dieu, l'épouse chrétienne, la mère chrétienne : je vous le demande encore, ô vous qui avez ce trésor, est-ce que vous ne vous prendrez pas quelquefois à bénir en secret le bienfaiteur divin qui vous a formé de ses mains cette noble et douce créature, l'a revêtue de cette beauté d'âme, lui a donné ce regard, ce sourire, cette démarche, et créé en elle le type admirable que je vous remettais sous les yeux tout à l'heure, de la femme forte, de la femme pure, de la femme fidèle ? Si vous ne me répondez pas, j'interrogerai les artistes, j'invoquerai les poëtes, ou j'irai chercher les pauvres matelots, qui placent en tête de leur barque le nom de la femme ou de la fille qu'ils laissent à la maison pendant qu'ils bravent la tempête !

Ah ! vraiment, il s'agit bien d'astronomie et de grammaire, d'histoire et sociologie, de rédactions et de diplômes ! Laissez-

moi vous le dire : est-ce que vous pensez à tout cela quand vous voulez vous marier, Messieurs ? Avant tout, vous pensez à la vertu. Mais quand vous en aurez tari la source, ... dans cette âme la foi qui en est le plus fort appui, ... l'on vous promette, non, nul bagage classique et ... nul diplôme de bachelière ou de licenciée, nul prix aux ... agricoles ou aux expositions industrielles, ne viendra ... sur ce front la couronne tombée.

J'ai beau faire, je ne parviens pas à me représenter ... jeunes filles vous nous formerez à la place de nos jeunes ... tiennes, avec votre morale à base nouvelle, vos sèches ... mules, vos froids axiomes. Et j'imagine moins encore, ... vous leur aurez arraché cette force, ce supplément ... ciable de la conscience que donne la foi, quelles grâces ... velles viendront à ces savantes de nouvelle sorte, ... philosophes libres penseuses, à la place de ce charme ... destie et de cette innocence dont les embellissait la piété ... moi, qui ai vu si souvent leurs âmes s'ouvrir au plus ... amour de Dieu, et s'épanouir en elles tous leurs trésors ... fection pure, de candeur et de vertu, moi qui ai vu, ... d'une première communion, l'ineffable regard des mères ... ces enfants rayonnantes de beauté virginale et de bonheur, je ne puis concevoir quelles jeunes filles nous donnerez ... échange les principes de Rousseau, vantés par des professeurs incrédules.

Mais, il y a ici quelque chose de plus sérieux et de plus profond encore, et il faut regarder jusque-là. Laissez quelques années s'écouler, et pour la jeune femme le temps sera venu des grands devoirs, des grandes responsabilités, des grands périls. Ah ! j'ai vu de près cette épreuve redoutable ! Eh bien ! quand la satiété qui est, au fond de toutes les choses humaines, se sera fait sentir, quand votre premier bonheur aura pâli ; faut-il le dire, quand votre âme, vue de plus ...s, aura dé-

:hanté la sienne, et ne répondant plus à ces profonds be-
ns, qui s'éveillent alors d'autant plus ardents qu'ils sont en
is vive souffrance, laissera son cœur, vide d'aliment divin
d'affection humaine, livré aux orages et aux piéges qui sont
rtout :

Comment pouvez-vous ne pas comprendre, et ce qu'elle aura
rdu de force et de courage, et vous de sécurité, si la foi n'es
us là pour soutenir en elle la vertu chancelante, et la maintenir
flexible et debout, quoique blessée, dans l'austère devoir !

Et quand avec les périls viendront les douleurs, qui atten-
nt si souvent les épouses et les mères, ces chagrins, ces
vers, ces renversements de l'âme, dont la vie est pleine : ne
mprenez-vous pas encore le vide que laissera, en de tels
oments, dans cette existence désolée, la foi perdue !

Quand vous leur aurez enlevé la foi, quand vous en aurez
it des païennes, ou, comme vous dites, des libres penseuses,
ur enlèverez-vous aussi les épreuves et les charges de la vi
ui pèsent sur elles?

Mais non, vous êtes tout à la fois impitoyables pour leurs
aiblesses et sans respect pour leurs vertus! Et c'est là ce qu
n'inspire contre vos entreprises l'ardeur qui m'anime. Je sen
ien que je combats ici pour Jésus-Christ et pour les âmes.

Et si vous aviez comme moi passé votre vie à les cultiver e
les sauver, ces âmes, vous comprendriez sans peine le
auses profondes de mes résistances, de mon émotion, et d
non indomptable ténacité.

Ah ! je le dis, avec tristesse et compassion, pour l'avoir v
le près et souvent : Malheur aux femmes qui n'ont pas dans l'âm
a foi en Jésus-Christ, seul rayon qui illumine toutes ténèbres
seule force qui soutienne dans le sacrifice et dans les luttes
seule douceur qui essuie les larmes et console des maux! « Hé
las! qui d'entre nous n'aura pas à souffrir, m'écrivait l'un
d'elles, il y a peu de jours, à propos de cette controverse

[redacted]

« Que nous veut-on? Notre lot n'est-il pas plus amer, plus « douloureux, plus constamment épineux que celui des hommes, « et que ferons-nous avec nos seules forces énervées par la « vanité ou pire encore? Nous pleurerons, nous gémirons, « nous succomberons enfin, et nous formerons, d'après la « nôtre, des âmes sans vie, sans vigueur et sans foi ! »

J'ai entendu souvent ces plaintes; car que de nobles âmes qui souffrent sur la terre! Vous en riez, et moi j'en pleure! Quels cris admirables et navrants au fond de ces cœurs délaissés! l'écho en sera éternel dans mon âme! Quels êtres sublimes, charmants et déchirés, dans ces faibles corps !

Non, non ! Vous allez trop loin, Messieurs! C'est impossible! Et nous ne vous laisserons pas porter à l'être le plus cher qui soit ici-bas, devant Dieu comme devant les hommes, des coups si profonds et si désastreux !

En ceci, Messieurs, comme en tout, la religion et la nature, la raison et la foi sont d'accord; le véritable intérêt religieux s'accorde avec l'intérêt national,

L'intérêt social,

L'intérêt humain,

Avec votre suprême et indestructible intérêt !

C'est assez : je m'arrête.

Une année vient de finir, et je songe devant Dieu que dix années de ma vie, qui lui sera bientôt rendue peut-être, ont été employées à lutter, et à lutter sans cesse contre des agresseurs de la foi que j'ai mission de défendre. J'ai dû, pour servir, ô mon Dieu, votre Vicaire sur la terre, braver les hommes et ne penser qu'aux intérêts supérieurs et aux droits sacrés de l'Église instituée par votre grâce au milieu des sociétés humaines pour les éclairer et les bénir. Mais ici ce n'est pas seulement la cause de votre Église que je défends contre les hom-

mes; c'est leur cause à eux, leur propre cause, que je plaide contre eux-mêmes. Je les supplie de ne pas profaner ce qu'ils ont de plus cher au monde ; je les supplie de ne pas défigurer, de ne pas ternir cet être charmant et bon, que l'Évangile a formé pour les ravir et les sauver. Je les supplie de ne pas jeter par les rues, aux hasards d'un enseignement étourdi, et d'un public irrespectueux, cette jeune chrétienne, que vous n'avez pas faite, ô mon Dieu, pour partager leurs âpres labeurs, leurs doutes inquiets, leurs froides incroyances, ni pour servir de pâture à la curiosité et d'expérience à une pédagogie téméraire; mais pour conserver sur cette terre fatiguée par le mal, la pureté, la beauté morale, la délicatesse et les grâces exquises, et surtout pour garder dans son âme, heureuse et bénie, les trésors, trop souvent perdus ailleurs, de la foi, de l'amour et des célestes espérances.



PIÈCES JUSTIFICATIVES

Circulaire ministérielle du 30 octobre 1867.

Instructions complémentaires pour la loi du 10 avril 1867, en ce qui concerne les écoles de filles.

Monsieur le recteur, je vous ai adressé déjà les instructions nécessaires pour l'*exécution de la loi du 10 avril* 1867; il me reste à vous entretenir de dispositions qui *en seront le complément naturel.*

En organisant l'enseignement primaire des filles, en décidant la création de 10,000 écoles nouvelles, la loi du 10 avril 1867 a répondu a des vœux unanimes. Aussi la sollicitude de tous les pouvoirs publics est-elle acquise à la bonne et prompte exécution de cette loi.

Mais, pour construire ou louer les bâtiments nécessaires, pour trouver le personnel qui saura donner la meilleure direction à ces écoles, il faudra du temps et de l'argent. Tandis qu'on étudie les plans et qu'on prépare les ressources, nous pouvons, Monsieur le recteur, nous occuper de donner satisfaction, *non plus à la loi elle-même*, mais *à des vœux qui ont été exprimés durant la discussion au sein du Corps législatif,* qui répondent au désir même du gouvernement, et dont la réalisation n'exige ni une dépense bien sérieuse, ni un temps bien considérable.

Classes de persévérance. — Il est malheureusement entré dans les mœurs du pays que l'école primaire soit abandonnée par ses élèves dès qu'ils ont fait leur première communion, c'est-à-dire vers leur douzième année, tandis qu'ils ne la quittent, *dans les pays protestants,* qu'entre quinze et seize ans, époque de leur grand acte religieux, la confirmation. Il est bien à souhaiter qu'on puisse reprendre, au profit de l'école, sinon pour tous les enfants, au moins pour un certain nombre d'entre eux, moins pressés de gagner un mince pécule, ces trois ou quatre années, où les forces physiques ont encore besoin d'être ménagées, et durant lesquelles l'esprit serait muni de connaissances qui ne courraient plus le risque d'être oubliées, comme il arr[illegible]e trop souvent pour celles de l'école primaire. L'enseignement re[illegible] eux a la catéchisme de persévérance, qui ne laisse pas s'égarer et [illegible] perdre les

fruits des premières instructions : il nous faudrait aussi des *classes de persévérance.*

On réussira à en établir par les exhortations des maîtres auprès des enfants et des familles, pour décider les uns et les autres à une prolongation de la vie scolaire; par la propagande qui se fait de tous côtés en faveur de l'instruction, à raison des avantages matériels et moraux qu'elle assure; par les concours qu'on établirait entre ces écoles de persévérance, *dont les prix pourraient être ajoutés, dans les communes rurales,* à *ceux des comices agricoles, dans les villes,* à *ceux des sociétés industrielles.* Enfin, la caisse des écoles, là où l'on saura la fonder dans de bonnes conditions, pourra favoriser la formation des classes de persévérance par des primes et des encouragements donnés à ceux qui continueront leurs études pour les fortifier et les étendre.

Grâce, en effet, au mouvement que nous admirons, le nombre des enfants qui restent en dehors de l'enseignement diminue chaque jour, de sorte que, pour un certain nombre de départements, nous sommes déjà bien près du moment où les encouragements et les efforts devront porter, moins sur les enfants qu'il faut pousser à l'école, que sur ceux qu'il faut y retenir.

Cours professionnels. — Ces classes de persévérance ne nécessiteront ni des méthodes nouvelles ni de nouveaux programmes, puisqu'on n'y enseignera que les matières dites *facultatives.* Or, pour ces études que la loi du 15 mars 1850 a énumérées, que celle du 21 juin 1865 a précisées et accrues, il existe des instructions toutes rédigées, des programmes tout faits : ce sont ceux des écoles normales et des premières années de l'enseignement spécial; il suffit d'y puiser.

Vous savez, en effet, Monsieur le recteur, que l'enseignement spécial a pour point de départ l'enseignement primaire habituel, et qu'il en forme, dans ses premiers cours, le développement logique. Je ne saurais, en outre, insister trop sur ce point, que le trait caractéristique de l'enseignement spécial est de se conformer aux besoins des industries qui dominent là où il est donné. Ce qui serait emprunté à ses programmes pour les écoles de persévérance devrait donc être pris dans le sens des nécessités locales; on assurerait ainsi à ces écoles un caractère véritablement professionnel.

On pourrait même, dans les villes d'une population considérable, faire prédominer, dans une des écoles communales, les études qui conduisent au commerce, comme la calligraphie, le calcul mental, la tenue des livres, la comptabilité, les écritures commerciales et quelques notions de législation usuelle; dans une autre, celles qui mèneraient aux industries dominantes, telles que le dessin d'ornement ou le dessin géométrique, le dessin des machines, certaines connaissances chimiques ou mécaniques, etc., afin que les élèves et les maîtres fussent mieux répartis selon leurs besoins et selon leurs aptitudes.

Le personnel enseignant ne ferait pas plus défaut que les pro-

grammes, puisque *nos quatre-vingts écoles normales*, dont les études ont été réformées, *livrent*, chaque année, *aux écoles publiques onze ou douze cents instituteurs*. Un certain nombre d'entre eux seront désormais en état de bien donner cet enseignement intermédiaire pour lequel l'école de Cluny forme, de son côté, d'habiles directeurs.

Dans beaucoup de cas, ces mesures n'entraîneront d'autre dépense que celle qui serait nécessaire pour dédommager les maîtres d'un surcroît de travail ou assurer le traitement de maîtres nouveaux appelés à faire des cours dans les écoles où l'enseignement dépasserait la mesure des forces d'un seul instituteur.

Tout ce qui vient d'être dit des écoles de persévérance et des écoles professionnelles *s'applique aux écoles de filles comme à celles de garçons*, avec la différence qu'amènerait dans les études la différence des sexes, et, par suite, celle de certains travaux.

Ainsi, pour les filles, il faudrait qu'elles pussent apprendre dans les écoles rurales : la couture domestique, la tenue des écritures de ferme, le calcul mental, des notions d'agriculture et d'économie rurale appropriées à la localité, la conduite d'un verger, d'un jardin, d'une basse-cour, quelques principes d'hygiène de famille, etc.; — dans les écoles urbaines : la couture industrielle, le dessin d'ornement et le dessin industriel, les écritures commerciales, le calcul, l'hygiène, et selon les lieux, quelques-uns des arts professionnels qu'une fille peut pratiquer près de sa mère, la peinture sur porcelaine, la gravure sur bois, la broderie d'art; enfin, partout, la langue française et l'histoire nationale.

Je sais bien qu'à l'égard de ces écoles professionnelles de filles, le personnel enseignant serait, sur plusieurs points et en bien des lieux, insuffisant; mais il se formera peu à peu. Il ne peut être question, d'ailleurs, de créer soudainement un grand nombre de ces écoles, et je suis assuré qu'en cherchant bien, on trouvera le moyen de satisfaire aux premiers besoins.

En résumé, Monsieur le recteur, je vous demande : 1° d'user de toute votre influence auprès des autorités municipales, et par elles sur les familles, pour retenir le plus longtemps possible les enfants à l'école, afin de diminuer le chiffre énorme de non-valeurs scolaires qui s'élève encore à 34 pour cent; c'est une perte annuelle de 20 millions de francs que fait la France, puisque les 60 millions qu'elle dépense pour instruire les enfants du peuple ne profitent qu'aux deux tiers d'entre eux. L'emploi de livres impropres à l'enseignement, l'usage de méthodes défectueuses, sont pour beaucoup assurément dans ce résultat fâcheux; mais il provient surtout de l'abandon prématuré de l'école.

2° D'inviter les municipalités, partout où le succès sera possible, à organiser pour les enfants de la classe ouvrière des écoles professionnelles où, tout en perfectionnant leur instruction primaire, ils acquer-



ront des connaissances qui leur permettront de gagner un salaire plus élevé.

3° D'organiser auprès de ces écoles un comité de patronage qui soit comme la seconde famille de ces jeunes filles, et qui s'occupera de leur trouver, pour le jour de la sortie de l'école, du travail dans les conditions les meilleures de rémunération et de moralité.

Par les écoles de persévérance, qu'on peut établir partout, puisqu'elles ne sont que la continuation de l'école primaire ; par les écoles professionnelles, qui peuvent se confondre avec les premières, ou, dans les communes riches, devenir l'objet de fondations spéciales, on aura donné à l'enseignement primaire et professionnel des jeunes filles de la classe ouvrière tous les développements désirables.

Enseignement secondaire des filles. — Mais il reste *une chose considérable à faire :* il faudrait FONDER *l'enseignement secondaire des filles qui, à vrai dire, n'existe pas en France.*

C'est au foyer domestique, dans le sanctuaire de la famille, que la jeune fille reçoit l'éducation du cœur et les premiers enseignements de la religion. Son instruction religieuse se poursuit et s'achève à l'église ou au temple, sous la direction des ministres de son culte. *Mais, pour fortifier son jugement et orner son intelligence, pour apprendre à gouverner son esprit et à se mettre en état de porter avec un autre le poids des devoirs et des responsabilités de la vie,* sans sortir du rôle que la nature lui assigne, il faut à la femme *une instruction forte et simple,* qui offre *au sentiment religieux l'appui d'un sens droit et aux entraînements de l'imagination l'obstacle d'une raison éclairée.*

Cette instruction forte et simple, il est bien rare de la trouver aujourd'hui en France. Que de plaintes ne s'élèvent point sur la *difficulté de donner aux jeunes filles une instruction en rapport avec le rang qu'elles occuperont un jour dans la société, et avec celle que reçoivent leurs frères dans les établissements libres!* Les choses en sont venues à ce point que les élèves-maîtresses des écoles normales, destinées pour la plupart à enseigner dans les campagnes, ont une éducation plus complète *que beaucoup de jeunes filles auxquelles la naissance et la fortune assigneront une place dans la société la plus éclairée ;* le simple brevet de capacité pour l'instruction primaire est devenu la preuve d'une éducation soignée : les jeunes filles le recherchent dans les familles les plus soucieuses de l'instruction, sans autre but que de constater qu'elles se sont élevées au-dessus du niveau de *l'ignorance générale.*

Aujourd'hui, bien des mères de famille désireraient garder leurs filles auprès d'elles, afin de présider elles-mêmes à leur éducation, au développement de leur caractère : il leur faut s'en séparer parce *qu'elles n'ont sous la main aucun moyen d'instruction ;* elles les confient au pensionnat, tout en regrettant *que l'enseignement n'y dépasse guère la portée des études primaires.* Beaucoup de jeunes filles, lorsqu'elles rentrent à la maison paternelle, vers leur quinzième année, seraient heureuses de trouver à leur portée *un enseignement complémentaire,* de

s'occuper utilement, pour le présent et pour l'avenir, *pendant trois à quatre ans*, c'est-à-dire jusqu'à l'époque où des devoirs plus graves s'imposeront à elles. *Cette précieuse ressource*, cet emploi salutaire de la jeunesse *leur est presque partout interdit*. Quelques familles privilégiées ont recours à des maîtres particuliers ; elles confient leurs enfants à nos professeurs les plus distingués des lycées ou à des *cours établis dans quelques grandes villes* ; mais c'est *une exception*, un enseignement de luxe auquel ne peuvent prétendre le plus souvent *ceux qui en comprennent le mieux la valeur*.

Puisque les familles les plus favorisées par la fortune n'hésitent point à appeler auprès d'elles des maîtres particuliers pour leur confier l'instruction des jeunes filles, pourquoi ne point *généraliser* ce qui est resté jusqu'à présent une sorte de privilége? Pourquoi laisser se consumer dans les efforts d'un enseignement individuel des forces vives et un dévoûment qui peuvent être facilement utilisés *au profit du grand nombre* (1) ? Pourquoi, enfin, ne pas *constituer un véritable enseignement secondaire des filles* offrant les plus sérieuses garanties et placé sous le patronage des personnes qui ont dans chaque ville une autorité et une influence incontestées? Le besoin d'un enseignement plus élevé est si généralement reconnu, l'organisation que j'ai en vue *est si simple, si peu coûteuse* et peu donner de tels résultats, que je n'hésite pas à vous charger d'en préparer le succès.

L'enseignement secondaire des filles est et ne peut être que l'enseignement spécial qui vient d'être constitué pour les garçons par la loi du 21 juin 1865, et d'où les langues mortes sont exclues.

Cet enseignement, caractérisé par la combinaison *d'une instruction littéraire générale, de l'étude des langues vivantes et du dessin, avec la démonstration pratique des vérités scientifiques*, peut, en effet, s'il est convenablement approprié à sa destination nouvelle, DEVENIR *l'enseignement classique des jeunes filles de quatorze à dix-sept ou dix-huit ans*.

Les méthodes, les rogrammes employés pour les uns seront facilement *utilisés* pour les autres. Il n'y a rien à créer, tout existe: il s'agit seulement d'en faire l'application aux études des jeunes filles avec les différences que comportent leur condition et leurs besoins.

Ainsi l'enseignement secondaire des filles formerait *un ensemble régulier, divisé en trois ou quatre années, chacune de six ou sept mois d'études, avec une ou deux leçons par jour, des devoirs remis par les élèves, corrigés par les maîtres et des compositions mensuelles.*

On ne passerait d'un cours à l'autre qu'après un examen sérieux.

(1) Le dernier *Bulletin du ministère de l'Instruction publique* contredit ici d'une manière curieuse la circulaire : selon le *Bulletin*, cet enseignement que la circulaire veut *généraliser, au profit du grand nombre*, ne peut profiter qu'à *un nombre restreint de familles!* (n° 165, p. 25.) — Tant M. le Ministre sent aujourd'hui le besoin de dissimuler la portée de son entreprise, et de ses échecs.

Le conrs complet aurait *pour sanction* et *pour couronnement* la délivrance, par *le jury départemental ou académique, des diplômes que la loi du 21 juin 1865 a institués.*

Les programmes seraient arrêtés et la surveillance des cours serait faite par les membres du conseil de perfectionnement que la loi du 21 juin 1865 a créé, et dont le maire a, dans chaque ville, la présidence. Enfin les cours ne seraient point publics; mais la jeune fille y serait conduite par sa mère, *sa gouvernante* ou sa maîtresse de pension, qui assisteraient aux leçons.

Ces cours, s'adressant aux familles aisées ou riches, seraient nécessairement PAYANTS : 15 ou 20 francs par mois.

De la somme ainsi trouvée il sera fait deux parts : les deux tiers ou les trois quarts formeraient la rémunération des professeurs ; le reste serait mis en réserve pour former un fonds qui servirait aux dépenses du matériel et *à la création de bourses d'externat en faveur de jeunes filles pauvres qui montreraient une vocation pour les hautes études*, et pourraient se préparer dans ces cours à donner elles-mêmes un jour l'enseignement secondaire.

Le local serait *une salle de l'hôtel de ville* ou *de quelque édifice communal*, car cet établissement devrait être établi sous le *patronage*, le *contrôle et la direction des autorités municipales*, c'est-à-dire de ceux *qui sont les représentants légaux de tous les pères de famille de la cité.*

Quant aux maîtres et aux moyens d'enseignement, *ils sont tout prêts.* Les membres de l'enseignement secondaire, qui ont déjà la confiance des familles, *puisque soixante-dix mille enfants leur sont confiés dans les lycées et les colléges*, peut-être même quelques membres des Facultés, n'hésiteraient pas à prêter leur concours, s'il était réclamé, et *dans ce cas*, je les autoriserais à employer pour ces cours extérieurs *tout le matériel scientifique du lycée.*

Vous voyez, Monsieur le recteur, qu'il n'y aurait besoin, pour cette œuvre considérable, ni de bâtir de nombreuses maisons, ni de créer un nouveau personnel, ni de constituer à grands frais un matériel scientifique; il suffirait d'appliquer le principe qui a si bien réussi pour les cours d'adultes : *le matériel et le personnel de l'enseignement secondaire seraient utilisés deux fois;* FRÈRES ET SŒURS AURAIENT LES MÊMES MAITRES. Je vous disais, il y a deux ans, à propos des cours d'adultes : « En employant, le soir, le matériel et le personnel du jour, nous doublons sans frais le nombre des écoles, nous rendons féconde la première dépense faite par le pays, nous tirons *du même capital* un second *intérêt.* » On pourra dire la même chose de la combinaison proposée; seulement, plus heureux que les instituteurs, qui ont dû attendre le prix de leur dévoûment, les membres de l'enseignement secondaire trouveraient immédiatement *la récompense de leur zèle*, puisque *les nouveaux cours seront payants.*

En tout ceci, Monsieur le recteur, nous n'avons rien à entreprendre par nous-mêmes. C'est une œuvre de persuasion à poursuivre auprès

[redacted]

des autorités municipales et des familles. Qu'elles le veuillent, et dans quelques semaines, sans dépenses, ni de l'État, ni du département, ni de la commune, l'ENSEIGNEMENT SUPÉRIEUR *des filles* SERA FONDÉ *dans les quatre-vingts villes qui ont un lycée et dans les deux cent soixante qui possèdent un collége:* NOS TROIS MILLE PROFESSEURS SONT PRÊTS.

Recevez, Monsieur le recteur, l'assurance de ma considération très distinguée.

Le Ministre de l'instruction publique,

V. DURUY.

THÈSE soutenue devant la Faculté de médecine de Paris le 30 *décembre* 1867.

Cette thèse, qui a pour titre : *Etude médico-psychologique du libre arbitre humain*, mérite que je la fasse connaître ici avec quelque détail.

Après avoir cherché à démontrer que le libre arbitre, tel que le conçoivent les théologiens et les philosophes, ne peut pas servir de base logique aux lois pénales; après avoir parlé de l'impuissance à ce sujet de la méthode philosophique et de *l'action corrosive* du christianisme, — partie bien pauvre de la thèse et où l'on trouve les plus singulières confusions d'idées, et l'inintelligence des matières philosophiques à un degré étonnant,

Le jeune auteur examine comment le libre arbitre, « cette propriété de la matière organisée, doit être compris par la science expérimentale (1). » — « Lorsque la matière passe de l'état brut à l'état organisé, » tel est le point de départ, « elle devient apte à manifester de nouvelles propriétés (2). » Et de ces nouvelles propriétés de l'organisme, que l'auteur analyse anatomiquement, résulte, selon lui, « sa non-liberté, la nécessité de ses actes comme dérivant directement et de l'état du milieu et de l'état organique (3). » — « Qui vient encore nous parler de liberté, s'écrie-t-il? Comme la pierre qui tombe obéit à la loi de la pesanteur, l'homme obéit à des lois qui lui sont propres, et ce n'est que parce que ici les conditions du phénomène sont plus complexes, qu'on a affirmé la liberté humaine (4). »

(1) P. 2.
(2) P. 25.
(2) P. 26.
(4) P. 82. — En note à la même page : « Le patriotisme, principale vertu des peuples de l'antiquité, n'est pas autre chose que l'instinct altruiste borné à la patrie; *aussi ce sentiment va-t-il diminuant*, et alors qu'il était un progrès au début de l'histoire, et par contre une vertu, des temps viendront, *ils sont venus peut-être*, où cette manière d'être ne sera plus que de la réaction, de *l'arrêt de developpement, un vice.*

« Il est en effet impossible, conclut-il avec un médecin matérialiste, de rattacher à un *quid* incorporel les motifs de nos actions... et la responsabilité morale est identique pour tous, c'est-à-dire nulle (1). » Ne dites pas « des ilotes de la société moderne, pourvoyeurs de nos bagnes : ces malheureux sont dans ces conditions par leur faute. » — « Ah ! Messieurs, que les législateurs et les juges tiennent ce langage ; ils le peuvent : ils ne sont pas forcés de connaître la nature humaine. Mais que les médecins se fassent leurs complices, ce ne peut être que par irréflexion ou par une paresse mentale qui leur fait partager les idées admises par tous (2). »

Il s'en suit que tout le système de nos lois pénales qui repose sur cette idée admise par tous, la responsabilité, ne peut plus subsister. « Le mal vient de loin ; il est, si je puis appliquer ce terme médical à notre organisation sociale, *constitutionnel : les remèdes doivent être radicaux* (3). »

Tel est le dernier mot de la thèse. Ainsi, négation du libre arbitre et de l'âme, attaque radicale à la religion et aux lois ; comme conclusion dernière, la nécessité d'une transformation absolue de l'ordre social ; en un mot, toutes les doctrines positivistes, avec leurs applicaiions révolutionnaires, conformément à ces paroles d'un des chefs de l'école positiviste, souvent cité dans la thèse : « Un nouvel état mental appelle un nouvel état social. » Voilà cette thèse. Elle a paru le 30 décembre 1867, il y a un mois à peine, avec les signatures des autorités compétentes : et le matérialisme révolutionnaire de l'auteur n'a soulevé de la part de la Faculté de médecine aucune objection sérieuse contre sa réception. Voilà le fruit de l'enseignement donné aujourd'hui dans notre première école de médecine.

LES PÈRES DE FAMILLE EN FRANCE DOIVENT BIEN SAVOIR CE QU'ILS FONT, QUAND ILS ENVOIENT LEURS FILS A L'ÉCOLE DE MÉDECINE DE PARIS.

NOTE présentée par M. Duruy au Conseil impérial de l'instruction publique, dans sa session de novembre 1864, sur un projet relatif à l'examen des livres classiques.

Plus j'étudie cette note de M. Duruy, et plus elle m'étonne ; comme aussi, plus M. Duruy agit, et plus l'atteinte portée à l'article 5 de la loi du 15 mars 1850 me cause d'alarmes.

Ce qui m'étonne d'abord ici, je le disais, c'est le langage abaissé de M. le Ministre en un sujet si élevé ; ce sont les motifs d'ordre inférieur

(1) P. 99, 100.
(2) P. 45, 46.
(3) P. 101.

[redacted]

sur lesquels il s'appuie, ce sont les étranges raisonnements auxquels il se livre.

1° Il y a, dit-il, par suite de l'article 5, *une gêne pour la librairie;* or la librairie est un *commerce considérable.*

La librairie demande plus de liberté. Il faut accorder complète satisfaction à un commerce si considérable.

Sans doute la librairie est un commerce considérable, mais qui doit subir les exigences des intérêts supérieurs de l'enseignement, de l'éducation de la jeunesse, et ne pas lui imposer les siennes.

2° Comment n'être pas surpris encore de cette comparaison de l'*ordre pédagogique*, c'est-à-dire de tous les intérêts les plus sérieux, les plus sacrés de la jeunesse et des familles, avec l'*ordre matériel:*

« *Le gouvernement a cessé de donner sa garantie aux inventeurs de l'ordre matériel; pourquoi continuerait-il à la donner aux écrivains de l'ordre pédagogique?* »

Voilà donc l'*ordre pédagogique* comparé à l'*ordre matériel*, les *écrivains* aux *inventeurs industriels*, et l'*autorisation* au *brevet d'invention.*

M. le Ministre parle de garantie :

Sans doute, mais ce n'est pas tant aux écrivains que le gouvernement doit donner une garantie, qu'à la jeunesse, aux pères de famille, et à la société.

3° La note ajoute que l'autorisation « gêne les auteurs, entrave la *production,* diminue la concurrence, et prive la littérature classique d'un élément d'amélioration. »

Quant à la *production*, comme dit M. Duruy, et à la *concurrence*, je demande si les livres d'un *ministre*, d'un *inspecteur général* ne l'arrêtent pas plus qu'une approbation que chacun peut obtenir à son tour!

Après avoir parlé de cette *production*, M. Duruy parlera plus tard de *la denrée intellectuelle*, de *la matière première de l'esprit.*

4° M. le Ministre donne encore cette raison qu'une Commission, travaillant au nom du Conseil supérieur, ne peut pas suffire à ce travail. Ici, M. le Ministre s'est réfuté lui-même; se peut-il en effet une plus complète contradiction que celle que je rencontre, à deux mois de distance, entre sa note et une de ses circulaires?

La Commission instituée en exécution de l'article 5 de la loi de 1850, pour approuver ou rejeter les livres classiques, reçoit annuellement de 250 à 300 ouvrages. Et c'est à peine si elle peut suffire à ce travail annuel, dit M. Duruy.

Et deux mois après, dans une circulaire du 11 janvier 1865, M. Duruy constate qu'une autre Commission pour les bibliothèques scolaires, constituée par lui au mois d'avril 1864, avait, dans ces quelques mois, *examiné* 2,000 *ouvrages, et permis à l'administration de distribuer avec sécurité* 76,000 *volumes.*

On ne comprend pas, si 2,000 ouvrages ont pu être examinés par une commission en huit mois, comment la librairie pouvait avoir à souffrir des lenteurs d'une autre commission qui n'avait à examiner que 250

300 ouvrages par an, — sauf l'arriéré, pour lequel on pouvait créer une commission spéciale et transitoire.

5° Mais ce qui m'étonne encore bien plus, c'est de lire dans la circulaire du 11 janvier 1865 : Que les *fonctionnaires les plus compétents, et en même temps les plus intéressés à faire un bon choix*, c'est-à-dire, à déclarer admissibles ou inadmissibles les livres, *sont les professeurs.*

J'ai dit que les fonctionnaires de l'Université pouvant être eux-mêmes les auteurs des livres qu'il s'agit de choisir, d'admettre ou de ne pas admettre, sont par là même les juges les moins compétents, puisque, jugeant dans leur propre cause, ils sont à la fois juges et parties.

Par exemple tel membre de l'Université fait tirer, chaque année, dans la ville d'Orléans, un ouvrage à 100,000 exemplaires : peut-il être son propre juge à lui-même, dans une cause où il a un tel intérêt?

Ce sont, dit M. Duruy, *tous les fonctionnaires de l'Instruction publique qui seront désormais juges intéressés et responsables des livres choisis;* et *l'Université tout entière concourra à dresser et à ameliorer sans cesse la liste de ses ouvrages;* et *chacun profitera de l'expérience de tous*, et L'ENSEIGNEMENT PAR LES LIVRES, SERA AU NIVEAU DE L'ENSEIGNEMENT PAR LES PROFESSEURS.

Eh ! c'est juste ce que la loi n'a pas voulu.

La loi a voulu, non pas que les professeurs intéressés et les écrivains qui doivent être jugés, fussent les juges;

Elle a voulu que les juges fussent d'un tout autre ordre, d'un ordre singulièrement plus élevé, tout ce qu'il y a de plus élevé même dans la Société, dans l'Etat, dans la Magistrature, dans l'Eglise, en un mot que ce fût le Conseil supérieur de l'Instruction publique, parfaitement et diversement éclairé, impartial, désintéressé ; et que le Ministre lui-même n'eût pas le droit d'approuver un livre, sans avoir entendu ce Conseil.

6° Et quand M. Duruy substitue *le veto à l'autorisation*, comme il dit, de son chef encore il blesse la loi, il abroge la loi, et dans sa disposition, je n'hésite pas à le redire, la plus délicate, la plus morale, la plus nécessaire, aujourd'hui surtout.

Le *veto* n'est pas une garantie suffisante; et il l'est d'autant moins, je le dois répéter, qu'on l'a appliqué aux choix de *tous les livres* : non-seulement des livres classiques, mais de tous *les livres de lecture*, destinés à être placés dans les salles d'étude des lycées, des colléges, des écoles, au choix, en un mot, de *tous les livres des bibliothèques scolaires*, et de tous les livres de ces 30,000 bibliothèques communales que M. Duruy veut fonder en ce moment; et enfin de tous les livres qui se donneront en prix, dans les écoles primaires, dans les écoles secondaires, dans les lycées et dans les colléges.

7° En fait, j'ai sous les yeux le catalogue d'une de ces bibliothèques de lycée. Or, quels sont les livres que j'y trouve? Bien entendu, les livres de M. le Ministre, dont j'ai cité plus haut les doctrines, son *Histoire de*

[redacted]

France, son *Histoire du Moyen-Age*, son *Histoire moderne*, et pour égayer les élèves, le *Voyage de Paris à Vienne et à Bucharest*, dont j'ai cité des extraits. Puis une *Histoire d'Italie*, par un des collaborateurs de M. Duruy, ouvrage empreint d'hostilité contre l'Eglise et la Papauté, l'*Histoire de France* de M. Henri Martin. J'y trouve encore le très licencieux *Don Quichotte*, la *Jérusalem délivrée*, *Paul et Virginie*, les *Martyrs*, avec leur épisode de Velléda; puis Jouffroy, *Nouveaux mélanges*; Saisset, *Philosophie religieuse*, ouvrage où se retrouvent les théories déistes contre la prière, la grâce, le miracle, la prophétie, etc.

Ma pensée est qu'ici on ne s'est guère soucié de ce qui peut blesser la foi de la jeunesse ou la délicatesse des mœurs.

8° Quant aux bibliothèques communales annexées aux 30,000 cours d'adultes, maintenant c'est M. le Ministre lui-même qui leur achète et qui leur vend et qui leur envoie les livres. Mais de plus, elles peuvent accepter des livres qui leur seraient offerts en dons. Qui ne voit quel nouveau péril il y a ici? Ce qui s'est passé l'année dernière à Saint-Etienne le révèle assez. Si des livres, comme ceux qui ont été donnés aux bibliothèques populaires de Saint-Etienne, et qui ont motivé une pétition au Sénat de 200 habitants de cette ville, sont offerts à un instituteur par un personnage important, ces livres courront dans le village, et quels ravages n'y feront-ils pas!

Voilà la situation faite à la France en ce moment par M. Duruy : la France peut être inondée de volumes, contre lesquels ni la religion, ni la morale publique, ni la société n'ont une suffisante garantie.

Sur le dernier BULLETIN du Ministre de l'Instruction publique.

Le dernier *Bulletin* du ministère de l'instruction publique déclare que « l'enseignement secondaire des jeunes filles peut être considéré aujourd'hui comme *fondé*. » Cette déclaration est d'autant plus singulière ici que le *Bulletin* même de M. le Ministre ne constate guère qu'un échec.

En effet, M. le Ministre a voulu *fonder*, il tient à ce mot, l'enseignement secondaire des jeunes filles, dans combien de villes? Dans trois cent quarante : c'est le chiffre fixé par la *Circulaire*. Or, d'après le *Bulletin* lui-même, en combien de villes a-t-on réussi, au prix des derniers efforts, à ouvrir des cours? En vingt-huit. Et combien ces cours comptent-ils d'élèves? « Il ne faut pas regarder *au chiffre des élèves*, » dit prudemment ici le *Bulletin*. Le *Bulletin* ne veut pas non plus sans doute, qu'on regarde aux moyens employés : mais ces moyens nous

sont connus, et pour une des villes énumérées par le *Bulletin* lui-même, Marseille, voici ce que Mgr l'Évêque de Marseille raconte :

« Si nous devons en croire des renseignements que nous avons tout « lieu de regarder comme authentiques, malgré le luxe des affiches qui « annonçaient l'ouverture des cours pour le samedi 4 janvier ; malgré « les annonces des journaux ; malgré les prospectus envoyés [illegible] « ment dans les pensionnats ; mercredi, 1er janvier, une seule et unique « étudiante était inscrite : le 2, il s'en présenta trois autres, on nous « assure qu'elles étaient grecques schismatiques. Il n'était pas [illegible] « un pareil personnel d'inaugurer la nouvelle institution par une « séance solennelle d'ouverture qui avait pompeusement été annoncée.

« La situation était devenue critique et l'embarras était grand [illegible] « le moment des mesures héroïques, elles ont été vaillamment [illegible] « pliés ; on parle de visites répétées, même de voyages et de [illegible] « que rien ne pouvait lasser ; néanmoins le samedi, [illegible] « verture des cours, on n'avait encore rallié que [illegible] « élèves, ce qui élevait le total à dix-huit.

« Ce chiffre n'était pas encourageant, aussi [illegible] « la saison qui, cette fois, ont été bonnes [illegible] « ment a été prononcé pour le 9 janvier.

« A considérer la puissance des m[illegible] « blable que le nombre des inscri[illegible] « résultats plus que médiocres [illegible] « pouvons, dès aujourd'hui, [illegible] « pendant de la cité sera in[illegible]

« Si on a compté trouver [illegible] « gieuses dissidentes, on [illegible] « comptes : la famille, [illegible] « des parents pour leurs [illegible] « et nous n'admettrons [illegible] « plus que nous [illegible] « dans le sanctu[illegible] « seuses. »

« Il restera [illegible] « pitié pour [illegible] « s'émeut [illegible] « [illegible] « [illegible] « [illegible] « [illegible] « [illegible] « les [illegible] « supp[illegible] « esprit [illegible]

Or, [illegible] partout... [illegible]

propectus officiels, les réclames des journaux, et les démarches de toute nature, l'ombre même d'un cours n'a pu être obtenue ?

Le *Bulletin* lui-même d'ailleurs considère cette substitution des hommes aux femmes dans l'enseignement des jeunes filles comme une mesure exceptionnelle et transitoire, qui ne peut être profitable qu'à un *nombre restreint de familles*, et qui passera quand elle aura atteint son but principal, qui est de former des femmes professeurs. — Quant à nous, nous n'avons pas plus confiance en ce résultat que dans les autres, et ce que nous redouterions par-dessus tout, ce serait précisément qu'il sortît de là ces femmes *professeuses et libres penseuses* que saluait d'avance le *Siècle*, et qui seraient si propres à répandre dans les écoles primaires et secondaires de filles, dans les villes et les villages, les doctrines du *Siècle*.

PARIS. — IMP. VICTOR GOUPY, RUE GARANCIÈRE, 5.



